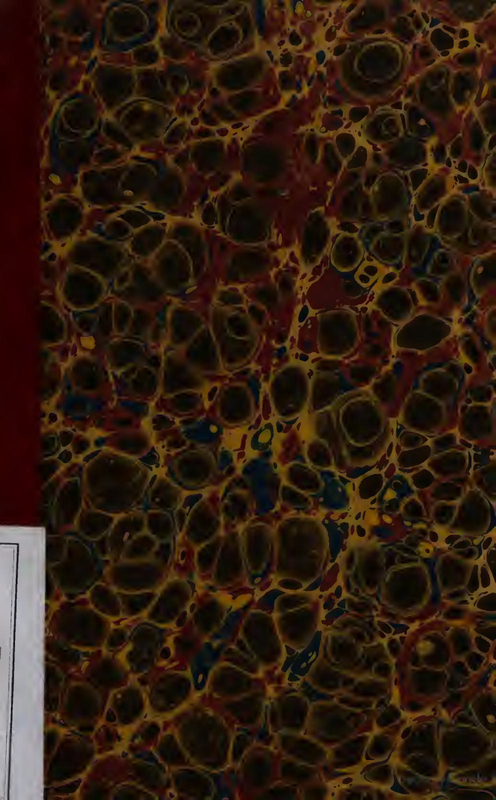




· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O. S.
26 - VI - 8

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.



PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LES VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

AVRIL.







PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR D'AVRIL.

Saint Hugues, évêque de Grenoble.

Sainte Théodore; saint Venance; les saints martyrs Victor et Etienne; les saints Quintien et Irénée, martyrs; saint Macaire de Constantinople; saint Valery.

LA VIE DE SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE, CONFESSEUR.

Saint Hugues naquit en Dauphiné, en un bourg appelé Neuf-Châtel, proche de la ville de Valence. Ses parents étoient nobles et vertueux : son père se nommoit Odilon ; et, bien qu'il fit profession des armes, il étoit en réputation d'homme de parole et d'honneur, et qui, pour rien au monde, n'eût épargné la vérité. Il fut marié deux fois. Etant déjà vieux, il n'eut point d'égard à son âge, et oublia les délices de sa maison, pour embrasser la vie austère des Chartreux, lorsque son fils étoit déjà évêque. Il vécut dix-huit ans avec un tel exemple d'humilité et de perfection, que les autres religieux le considéroient comme un vif portrait de vertu et de dévotion. Le père de saint Hugues continua saintement cette vie jusqu'à l'âge de cent ans.

La mère désirant imiter son mari et quitter le monde, en fut

détournée par Hugues son fils, et demeura dans sa maison pour élever les enfants qu'elle avoit, en la crainte de Dieu, employant le temps en jeûnes et en prières, et ses moyens à secourir les pauvres, et en d'autres bonnes œuvres. Pendant qu'elle étoit enceinte de lui, elle eut une vision en dormant. Il lui sembla d'avoir accouché d'un bel enfant, et que l'apôtre saint Pierre avec d'autres saints l'emportoient au ciel, et le présentoient devant Notre-Seigneur.

Cette vision la consola fort, et fut cause qu'elle nourrit plus soigneusement cet enfant, et le fit étudier aussitôt qu'il fut en âge d'apprendre. Il fit si bien son devoir, qu'il sortit hors de son pays pour aller en d'autres universités, afin de se rendre plus capable. Après cela il retourna en son pays de Valence; où ayant obtenu une chanoinie, il donna un si bon exemple, et se fit tellement aimer de tous, qu'un cardinal nommé Hugues comme lui, étant envoyé par Grégoire VII, pour être légat en France, le pria de l'accompagner et de l'assister en sa légation, à cause du bon récit qu'on lui avoit fait de sa noblesse, de sa vertu, de sa science, et de ses bonnes mœurs. Hugues y consentit, et servit le légat si à propos, qu'il l'emmena avec lui à Avignon.

Comme on y tenoit un synode provincial, les chanoines de Grenoble vinrent trouver le légat et le supplièrent instamment de faire Hugues évêque de leur église, qui étoit dénuée de pasteur. Le légat fut bien aise de leur demande; il en parla à Hugues, qui s'en excusa sur son âge qui n'étoit que de vingt-sept ans, et encore plus sur son insuffisance; il supplia le légat, les larmes aux yeux, de ne lui pas commander une chose qui lui fût impossible, et de ne lui pas imposer un fardeau insupportable. Le légat, qui voyoit que son refus venoit de son humilité, pressa Hugues de vouloir accepter cette dignité, et de passer avec lui à Rome, pour être sacré par le pape Grégoire VII, ce qui fut fait.

Alors le diable commença à le vexer d'une tentation fort pénible, qui lui continua jusqu'à l'article de la mort, à savoir du blasphème, et de penser des choses indignes de Dieu, principalement de sa providence divine et de sa conduite : vu qu'il permet sou-

vent que des méchants ont toute l'autorité, dont ils oppriment et persécutent les bons ; que la plupart des prélats, au lieu d'entrer par la porte, obtiennent par argent ou faveur la dignité qui est due à la seule vertu : et plusieurs autres choses semblables que Notre-Seigneur tolère pour en tirer de plus grands fruits, sans lesquels il ne les permettroit jamais. Ainsi le diable travailloit fort saint Hugues par de facheuses et extravagantes pensées, qui continuèrent quarante ans, sans que le démon pût rien gagner sur lui ; car le brave soldat de Jésus Christ demeura toujours victorieux.

Il arriva à Rome avec le légat et informa le Pape, tant de son incapacité à l'épiscopat, dont il le supplioit d'être déchargé, que de l'affliction perpétuelle qu'il recevoit de ce combat importun de Satan. Sa Sainteté le consola, et l'encouragea par les paroles d'un vrai père et d'un vrai pasteur à subir le joug de l'église de Grenoble, à espérer que Notre-Seigneur lui donneroit victoire d'un si cruel et si opiniâtre ennemi, d'autant que le feu de cette tribulation, n'étoit que pour affiner l'or de sa vertu.

Il y avoit pour lors à Rome une comtesse nommée Mathilde, dame non moins pieuse que puissante, qui, sachant les qualités de Hugues, le favorisa, et lui présenta de grands dons, avec tout ce qui étoit nécessaire pour sa consécration, que le Pape fit de sa propre main. Hugues, après avoir reçu sa bénédiction, s'achemina vers son évêché, où il trouva le champ de l'Église de Grenoble quasi tout en friche et non cultivé : les clercs se marioient publiquement, et commettoient des simonies ; les séculiers ne pensoient qu'à leur avarice et à leurs usures ; les hommes n'avoient plus de foi, ni les femmes de honte. Les biens de l'Église étoient aliénés ; le revenu de l'évêché étoit dissipé et égaré : bref toutes choses étoient en une extrême confusion. Le saint prélat s'en affligea, sans toutefois perdre courage ; bien qu'il eût de la nécessité durant quelques années, n'ayant pas même du pain à manger, ni de quoi s'entretenir. Il eut recours à Dieu, et implora sa faveur, jeûnant, priant, pleurant et gémissant en sa présence, tantôt prêchant publiquement, quelquefois exhortant en particu-

lier, et exerçant toujours l'office de saint et de vigilant pasteur.

Après avoir employé deux ans à cela, il voulut se décharger de l'évêché, soit pour le peu de fruit qu'il y faisoit, soit qu'il recherchât un état plus humble et plus assuré. Il prit l'habit de Cluny à la Chaise-Dieu, où il fit son noviciat un an durant, avec beaucoup de dévotion, d'humilité, d'exemple et d'admiration des anciens religieux. Le Pape, en étant averti, lui commanda de retourner à son évêché : à quoi il obéit promptement et avec plus de ferveur qu'il n'en étoit parti, tâchant de conserver en sa maison, autant qu'il lui étoit possible, le bien qu'il avoit appris dans le monastère, et d'avoir toujours avec lui des hommes dévots et parfaits, pour imiter leur sainteté et leur vertu.

Trois ans après son retour, Bruno, guidé de Dieu, vint trouver le saint évêque avec six de ses compagnons, comme un commun refuge et un port assuré contre les tempêtes du monde, pour commencer en son diocèse la sainte religion des Chartreux. L'évêque les reçut, les logea, les accompagna jusqu'à un lieu plein de rochers qui s'appelle la Chartreuse, où ils jetèrent les fondements de leur sainte institution. Cependant notre évêque Hugues demeura si satisfait de la conversation de saint Bruno et de ses compagnons, qu'il alloit souvent en ce saint désert, et demeuroit avec eux, non comme évêque, mais comme le moindre et le plus humble de tous. Il servoit souvent, même aux plus vils offices de la maison, avec une telle ferveur, qu'étant deux à chaque cellule, à cause de la pauvreté et de la petitesse du couvent, le compagnon de saint Hugues se plaignoit qu'il ne le traitoit pas au moins en collègue, mais de même que si le saint évêque eût été son valet. Si bien même qu'il fallut que saint Bruno le renvoyât en son église pour avoir soin du troupeau que Dieu lui avoit donné en charge.

Il voulut vendre une monture qu'il avoit, et en donner l'argent aux pauvres, et s'en aller prêcher à pied par les villages. Saint Bruno ne le voulut pas permettre, tant pour éviter la singularité qu'à cause du préjudice que cela pourroit apporter à sa santé. D'autant que l'assiduité de ses jeûnes, de ses oraisons, de ses étu-

des et d'autres saints exercices, lui avoient causé une grande douleur d'estomac et de tête, qui lui dura quarante ans, jusqu'à la fin de ses jours.

Il faisoit lire la sainte Ecriture à sa table, et, lorsqu'il se rencontroit quelque passage notable, il commandoit au lecteur de le répéter deux et trois fois; Dieu lui en communiquoit tant de goût et de sentiment, qu'il fondoit en larmes en telle abondance, qu'il falloit que l'on cessât de lire, ou qu'il sortît de table. Il avoit ce même don des larmes lorsqu'il entendoit les confessions; car il pleuroit si abondamment, qu'il excitoit les pénitents à pleurer leurs péchés. Il confessoit les femmes néanmoins avec beaucoup de prudence et de retenue, ne les écoutant pas en des lieux obscurs, mais en lieu où chacun les pouvoit regarder: et encore qu'il écoutoit attentivement leurs fautes, il en détournoit toute sa vue. Il étoit si retenu à regarder les femmes, que, bien qu'il eût été plus de cinquante ans évêque, et qu'il eût traité beaucoup d'affaires avec plusieurs grandes dames qui s'adressoient à lui, il jura qu'il ne connoissoit de vue pas une des femmes de son évêché, qu'une vieille qui servoit en sa maison.

Une femme bien parée le vint trouver un jour, et, quand elle se fut retirée, quelques serviteurs de Dieu qui se trouvèrent là présents demandèrent au saint pourquoi il n'avoit pas blâmé cette femme de s'oser présenter devant lui en cet équipage? Il leur répondit qu'il n'avoit pas pris garde comme elle étoit faite.

Il dit aussi d'une autre qui étoit venue lui parler, qu'il n'avoit pas regardé si elle étoit vielle ou si elle étoit jeune, et il disoit à propos qu'il ne savoit pas comment il se pouvoit faire que celui qui ne pouvoit retenir ses yeux se pût garantir des mauvaises pensées; car (comme dit Jérémie) la mort entre souvent par leur porte, et l'on doit détourner sa vue, non seulement des femmes, mais aussi des hommes dissolus. En effet, tout ainsi que celui qui jette les yeux sur un homme irrité en rapporte quelque chose, et que celui qui voit de la tristesse s'attriste, de même si nous regardons un lascif, il semble qu'il nous imprime des traits de son impudicité.

Il n'étoit pas moins soigneux de fermer ses oreilles, pour ne point entendre des murmures, et il disoit qu'il suffisoit à chacun de savoir ses péchés pour les pleurer, et qu'il n'étoit pas à propos de s'enquérir de ceux des autres, qui ne servoient qu'à blesser notre conscience. Il ne prenoit pas plaisir à apprendre des nouvelles, ni à en conter, et il blâmoit ses servitenrs quand il les voyoit s'entretenir en des risées et des paroles oiseuses. Il se montra si libre à dire la vérité, qu'un comte nommé Guy, homme puissant et son ennemi juré, étant fort courroucé contre le saint, confessa néanmoins qu'il n'avoit jamais ouï sortir un mensonge de sa bouche.

Sa charité et sa douceur étoient singulières, tant à souffrir les injures qu'on lui faisoit qu'à prier Dieu pour ceux qui l'offensoient, et à rendre le bien pour le mal. Il étoit si bénin et si miséricordieux, qu'excepté ce qui étoit nécessaire pour une médiocre dépense, il distribuoit le surplus de son revenu aux pauvres, non pas comme maître, mais en qualité de simple dispensateur; il se blâmoit même souvent de ce peu qu'il lui falloit, comme s'il l'eût ôté aux pauvres. S'il venoit une chère année, il n'épargnoit pas son anneau ni son calice, car il vendoit tout pour secourir ceux qui étoient en nécessité. Quelques seigneurs et quelques personnes de qualité, voyant cela, lui envoyèrent de grandes aumônes pour les départir à sa volonté, à la charge de les recommander à Dieu dans ses prières.

Il avoit particulièrement soin d'accorder cenx qui étoient en différend, et, lorsqu'il n'en pouvoit venir à bout, il se jetoit à leurs pieds, quelquefois dans la boue, en présence de ceux qui étoient intéressés, et il ne sortoit point de là jusqu'à ce qu'ils lui eussent accordé ce qu'il leur demandoit. Il n'y avoit point de cœur si obstiné ni si endurci, qu'il ne brisât par cette humilité. Il prêchoit avec une grande ferveur et une grande efficace, d'autant qu'il faisoit ce qu'il disoit, et ne vouloit pas qu'on le tînt pour être savant ni éloquent, mais il se contentoit d'être utile aux âmes de ceux qui l'écoutoient. Il y en avoit qui se trouvoient si émus par ses sermons, qu'en l'oyant parler, ils confessoient publiquement

leurs péchés : entre autres une femme qui avoit empoisonné son mari sentit un tel regret dans son cœur d'avoir commis ce péché, que, sans regarder où elle étoit, ni qui l'entendoit, elle fut contrainte de s'en accuser par la véhémence de sa contrition.

Si toutes les vertus furent rares et admirables en ce saint évêque, sur toutes son humilité étoit surprenante; car, encore qu'il fût orné de toutes les perfections, il avoit si mauvaise opinion de lui, qu'il se jugeoit être du rang des serviteurs inutiles, et disoit souvent qu'il occupoit le siége, l'autorité et le revenu d'un évêque, mais qu'il n'en faisoit pas les œuvres, et qu'il n'en avoit pas les mérites. Cette connoissance et cette profonde humilité lui faisoient toujours désirer de quitter son évêché, s'en estimant indigne. En effet, il supplia le pape Honorius II de l'en décharger, sous prétexte de sa vieillesse et de ses infirmités continuelles ; mais le Pape lui répondit qu'il servoit beaucoup plus au peuple, étant vieux et malade, que n'eût fait un autre évêque qui eût été jeune et sain.

Il ne se contenta pas de poursuivre cela par ses amis ; il alla en personne à Rome, pour le persuader au Pape ; mais il ne put l'obtenir. Innocent II ayant depuis succédé au pontificat, il lui fit la même instance de pourvoir l'Église de Grenoble d'un digne pasteur. Le Pape demeura ferme et ne lui voulut rien accorder, par les mêmes raisons dont son prédécesseur s'étoit aidé pour le lui dénier.

Il avoit beaucoup de sujet de l'éconduire, si nous considérons la vie irréprochable de ce saint évêque, et le fruit qu'il fit en son Église, même en toute l'Eglise catholique. Car, lorsqu'il entra dans Grenoble, il trouva l'évêché perdu et gâté ; et, quand il décéda, il le laissa réformé, augmenté et en très-bon état. Il ne fut pas moins utile à l'Eglise universelle ; car, durant le schisme que causa Pierre Léon, qui vouloit être pape au lieu d'Innocent II, un concile s'étant assemblé en France pour déclarer lequel des deux étoit le vrai vicaire de Jésus-Christ, Hugues se trouva au concile, où Pierre Léon fut excommunié comme schismatique. L'on envoya la copie de l'excommunication en divers lieux de la chrétienté,

signée et autorisée par le saint évêque Hugues, qui fut d'autant plus à priser en cette déclaration, qu'il étoit étroitement obligé à Pierre Léon, à cause des faveurs particulières qu'il avoit reçues de lui et de son père; mais, pour tout cela, le saint n'eut aucun égard à ce qui étoit directement contre la vérité.

La maladie de S. Hugues augmentoit de jour en jour, et la tentation du blasphème diminuoit, après l'avoir si longtemps tourmenté sans qu'il y eût de sa faute, mais, au contraire, ayant en cela beaucoup de mérites. Ce qui nous donne à connoître que les tentations que nous endurons, encore qu'elles soient cuisantes et de longue durée, ne laissent pas toutefois d'être méritoires et utiles à ceux qui les reçoivent, pour exercer leur vertu et pour augmenter leur couronne.

Il savoit par cœur les psaumes et les hymnes, les oraisons et d'autres dévotions qu'il récitoit continuellement, et il avoit oublié tout le reste des choses du monde. Il répétoit si souvent ses prières, qu'il lassoit dix religieux laïques qui étoient venus de divers monastères pour le servir: avec cela il avoit une telle prudence et une telle modestie en sa maladie, qu'il ne demandoit rien à ceux qui le servoient, qu'en les priant pour l'amour de Dieu, et leur disant: *Mon frère, Notre-Seigneur vous récompensera de cette charité que vous me faites*. Que si quelqu'un témoignoit du dégoût à le servir, et à faire ce dont il le supplioit, alors il frappoit sa poitrine, s'accusoit, et disoit sa confession générale, avec les litanies, s'imposant de lui-même la pénitence: car il étoit à l'extrémité de son mal.

Pendant sa maladie, il vint un certain comte, son ami intime, le visiter; le saint le pria de ne surcharger pas ses sujets de tailles et de tribus énormes, autrement que Dieu l'en puniroit rigoureusement. Le comte fut bien surpris d'entendre cela, et dit que sans doute Notre-Seigneur le lui avoit révélé, parce qu'il n'avoit encore rien exécuté de ce qu'il avoit résolu en son esprit sur ce sujet, et qu'il se garderoit bien de le faire.

Sa maladie croissant lui causoit d'étranges douleurs, mais il les souffroit avec tranquillité et patience: enfin l'heure s'approcha

où Notre Seigneur le vouloit attirer à lui; de manière que l'an mil cent trente-deux, le premier jour d'avril, le vendredi avant le dimanche des Rameaux, le saint prélat mourut au matin, âgé de quatre-vingts ans, et la cinquante-cinquième année de son épiscopat.

Son corps demeura sans être enterré jusqu'au mardi suivant, frais et sans aucune mauvaise odeur. Il fut inhumé en l'église de Notre-Dame, où il est honoré des fidèles. Dieu fit plusieurs miracles à son tombeau.

Sa vie a été écrite par Jacques Guizon, prieur de la Grande-Chartreuse (à qui saint Bernard adresse une de ses épîtres). Il la composa par le commandement du pape Innocent II, qui le canonisa et l'enròla au catalogue des saints. Surius la rapporte en son deuxième tome. Saint Bernard visita lui-même S. Hugues, se lia d'une étroite amitié avec lui et l'honora fort, ainsi que l'on peut voir dans sa vie, livre troisième, chapitre premier, où il est dit qu'il se prosterna à ses pieds. Le Martyrologe romain fait mention de lui le premier jour d'avril. Le cardinal Baronius en parle en ses Annotations; Molan, en celles qu'il a ajoutées à Usuard, ainsi que Pierre Cordonier, chartreux, livre deuxième, chapitre de son Ordre; Pierre de Cluny, livre 2, chapitre 2; et Vincent, livre 27, chapitres 8 et 12, avec plusieurs autres.

A Rome, le martyre de sainte Théodore, sœur du très-illustre martyr saint Hermès, qui, sous l'empereur Adrien, ayant éte mise à mort par l'ordre du juge Aurélien, fut enterrée auprès de son frère, sur la voie *Salaria*, non loin de la ville.

Le même jour, saint Venance, évêque et martyr.

En Egypte, les saints martyrs Victor et Etienne.

En Arménie, les saints martyrs Quintien et Irénée.

A Constantinople, saint Macaire, confesseur, qui, sous l'empereur Léon, finit sa vie en exil pour la défense des saintes images.

Près d'Amiens, saint Valery, abbé, dont le tombeau fut illustré par de fréquents miracles. Il étoit de la province d'Auvergne, issu de parents de moyenne condition. En sa jeunesse, son père l'employa à garder ses brebis. Mais Dieu qui se vouloit servir de lui pour le faire un jour pasteur d'âmes religieuses et saintes, lui inspira la pensée d'étudier à l'insu de son père. De la sorte, étant devenu plus grand, il eut le désir de se donner entièrement à Dieu et de le servir fidèlement, en quittant le monde. Il se retira donc en un monastère voisin où étoit déjà un de ses oncles, et d'où son père ne le put jamais retirer. Après y avoir habité quelque temps, il se retira en un autre monastère, où l'on vivoit plus religieusement, sous la discipline de saint Macaire. Depuis, la renommée de saint Colomban l'attira à Luxeuil en Bourgogne. Il vécut là longuement dans l'exercice de la sainteté. Enfin, par la permission de saint Colomban, il vint en Neustrie avec un autre Frère religieux pour y prêcher l'Evangile. De là il passa à la cour du roi Clotaire, de qui il obtint, avec le consentement de l'évêque d'Amiens, un lieu anciennement appelé *Leuconaum*, sur la rivière de Somme, pour y édifier un monastère, qui porte maintenant le nom d'abbaye de Saint-Valery. Il mena là une vie vraiment sainte, et Dieu l'honora du don des miracles et de prophétie. Il mourut l'an 6?0 et fut inhumé en son abbaye. L'évêque d'Amiens ayant voulu transporter son corps dans la cathédrale, il devint si pesant qu'on ne le pût remuer de là. Saint Valery étoit de l'Ordre de Saint-Benoît.



DEUXIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Marie Egyptienne, surnommée la Pécheresse. — Saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes.

Saint Amphien, martyr; sainte Théodosie, vierge et martyre; saint Nizier, évêque de Lyon; saint Abonde; saint Urbain de Langres.

LA VIE DE SAINTE MARIE EGYPTIENNE,

SURNOMMÉE LA PÉCHERESSE.

AN 525.

Jean I, pape. — Justin, empereur.
Childebert, roi.

Un saint religieux, nommé Zozime, après avoir longtemps et parfaitement bien vécu en un monastère de la Palestine, s'en alla en un autre qui étoit auprès du Jourdain, par une spéciale inspiration de Dieu. Il sortit une fois (suivant la coutume de tous les moines de ce monastère), au commencement du carême, ayant fait la communion pour entrer plus avant dans le désert, et s'adonner entièrement à la pénitence, à l'oraison et à la contemplation de Notre-Seigneur, sans qu'aucune chose de la terre l'empêchât d'avoir son cœur en celles du ciel, et dans le dessein de trouver quelque ermite qui lui apprît le chemin de la perfection; car, encore qu'il s'y fût exercé toute sa vie, il pensoit n'avoir rien fait; et, oubliant qu'il avoit profité, il ne soupiroit qu'après ce qui lui manquoit.

Il y avoit déjà vingt jours qu'il étoit hors de son monastère,

lorsqu'étant en oraison, vers les six heures, il aperçut auprès de lui comme l'ombre d'un corps humain. Au commencement il s'étonna, et, se doutant que ce fût quelque fantôme, il se munit incontinent du signe de la croix. Après avoir achevé son oraison, considérant plus attentivement cette figure, il lui sembla que c'étoit une femme, dont le corps étoit tout brûlé et noirci des ardeurs du soleil; elle avoit peu de cheveux, qui ne lui venoient que jusqu'au haut des épaules, aussi blancs que la laine.

Zozime désira savoir qui c'étoit, et de lui parler, d'autant que depuis qu'il étoit entré au désert, il n'avoit vu ni personne humaine, ni animal, ni oiseau; mais, comme il s'approchoit, elle commença à fuir dans le plus profond de cette solitude. Zozime courut après elle, et, s'en étant approché en sorte qu'elle le pouvoit bien ouïr, il lui dit en pleurant à chaudes larmes : *Pourquoi me fuyez-vous, servante de Dieu : regardez que je suis vieux et pécheur : je vous conjure par ce Seigneur que vous servez en cette solitude, de m'entendre et d'avoir pitié de moi.* A ces paroles, elle se retourna vers le saint vieillard, et lui dit : *Abbé Zozime, pardonnez-moi, je vous prie, je suis une femme toute nue, comme vous voyez, c'est pourquoi je n'ose me présenter devant vous : mais, si vous le désirez tant, afin de donner votre bénédiction à cette pécheresse et de prier pour moi, prêtez-moi votre manteau pour me couvrir.*

Zozime fut bien étonné de s'entendre nommer par une personne qu'il n'avoit jamais vue, et connut que cela venoit de Dieu. Il lui jeta son manteau, et se détourna pour lui donner le loisir de le ramasser et de s'en couvrir honnêtement. Sitôt qu'elle fut enveloppée de ce manteau, elle dit en s'approchant : *O Père Zozime, que voulez-vous de cette pauvre femme pécheresse, que vous avez si vivement poursuivie?* Alors il se jeta à genoux pour recevoir sa bénédiction, et elle tout de même; mais elle lui dit : *Il est bien plus raisonnable, Père Zozime, que vous qui êtes prêtre me bénissiez, vous qui depuis tant d'années approchez de l'autel divin, et qui participez de ses dons célestes.*

Le saint vieillard demeura encore plus étonné que la première

fois qu'elle l'avoit appelé par son nom, d'autant qu'il jugea que Dieu étoit en cette femme, et lui avoit révélé sa qualité : enfin, d'une voix qui à peine pouvoit sortir de ses lèvres, il lui répondit en soupirant : *Je confesse bien qu'en cela j'ai plus d'avantage que vous ; mais vous me surpassez de beaucoup, étant plus agréable à Dieu, qui vous a découvert qui je suis, et m'a célé qui vous êtes. Par le Seigneur que vous servez, consolez-moi, je vous prie, de votre bénédiction.*

Elle, se voyant vaincue de ses larmes et de ses pieuses prières, dit : *Béni soit le nom du Seigneur, qui a tant de soin du salut de nos âmes :* et Zozime répondit, *Amen*. Puis ils se levèrent tous deux. Alors, prenant la parole, elle dit : *Dieu vous excita, Zozime, d'entrer dans ce désert pour y voir cette pauvre pécheresse : dites-moi, je vous prie, l'état de la chrétienté ? Quels empereurs gouvernent le monde ? si l'Église est paisible ou persécutée des tyrans ?*

Ayant satisfait à toutes ses demandes, Zozime la pria de faire oraison, à ce qu'il plût à Dieu de lui faire la grâce d'achever ses jours à son service : elle pour lui obéir, se tirant un peu à l'écart, se tourna vers l'Orient, et, levant les yeux et les mains au ciel, fit sa prière, pendant laquelle elle étoit élevée de plus d'une coudée de terre : dont le saint vieillard fut si épouvanté, qu'il tomba par terre, criant : *Miséricorde, Seigneur !* parce qu'il eut peur que ce ne fût quelque esprit qui prioit, et non une personne humaine. L'oraison étant achevée, la femme s'approcha, et lui dit en le prenant : *Qu'est-ce, ô abbé Zozime, qui vous scandalise, et vous fait entrer en doute que je sois un esprit ? Croyez assurément que je suis une pauvre femme pécheresse, de poussière et de cendre.*

Zozime étant persuadé que c'étoit une femme et non un esprit, la pria instamment de lui dire qui elle étoit, comme elle avoit vécu, et pourquoi elle faisoit une telle pénitence, sans lui en rien céler : d'autant qu'il croyoit que Dieu l'avoit conduit en ce lieu pour le savoir, et pour découvrir ces merveilles au monde. Et il l'importuna tant, qu'après plusieurs excuses, enfin elle lui dit, qu'elle étoit native d'Égypte ; que, dès l'âge de douze ans, elle

avoit fui de chez son père et sa mère en la ville d'Alexandrie, où elle avoit prostitué son honneur, et effacé de son front la honte et la modestie, et avoit passé vingt-sept ans en toute sorte de lascivetés, non pour or ni pour argent, ou pour autre récompense que ce fût, mais seulement pour satisfaire à sa sensualité. C'est pourquoi elle refusoit tout ce qu'on lui vouloit donner, aimant mieux gagner sa vie à filer ou à mendier de porte en porte.

Elle étoit si abandonnée que, voyant un jour à Alexandrie plusieurs personnes qui s'embarquoient pour aller à Jérusalem solenniser la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle eut envie de passer avec eux; et n'ayant point d'argent pour payer son passage, d'abandonner son corps à tous ceux qui en voudroient. En effet, elle jeta sa quenouille, et entra dans le navire, excitant les passagers à la dissolution. Si bien qu'en ce voyage elle en avoit séduit plusieurs: tellement qu'elle trembloit encore de ce que la mer ne l'avoit pas abîmée, et la terre ne l'avoit pas engloutie toute vive, et de ce que Notre-Seigneur ne l'avoit pas foudroyée jusques au plus profond de l'enfer.

Elle dit ensuite, qu'étant arrivée à Jérusalem, elle avoit accumulé fautes sur fautes, péchés sur péchés, maux sur maux, pire en terre qu'en la mer, encore plus perdue à Jérusalem qu'à Alexandrie, et que le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, chacun allant à l'église pour la voir et pour la révérer, elle y voulut entrer; mais que se fourrant parmi le peuple qui y alloit en foule, quand elle approchoit du seuil de la porte, il lui étoit impossible de passer plus avant, quoique les autres y entrassent sans aucun empêchement, et qu'il lui sembloit qu'elle étoit invisiblement retenue et détournée d'y entrer.

Après y avoir fait tous ses efforts par trois ou quatre fois en vain, elle commença à penser d'où pouvoit venir cela, que tout le monde étant si facilement admis en l'église, elle seule en fût exclue. Sur cette pensée, elle fut éclairée d'un rayon de la divine lumière, qui lui dessilla les yeux, et lui fit voir qu'en cet abominable état de son âme, elle ne méritoit pas d'entrer en ce saint et glorieux temple de Dieu; que ce sentiment lui avoit donné un grand remords

et un grand regret de ses péchés, dont elle commença à battre sa poitrine et à pleurer à chaudes larmes : et qu'ayant aperçu une image de la très-glorieuse Vierge Marie, elle s'étoit tournée vers elle, et lui avoit dit en soupirant : « Glorieuse Vierge, qui avez engendré le vrai Dieu selon la chair, je sais bien que je ne suis pas digne de vous regarder, et encore moins que vous me regardiez : car vous avez toujours été très-pure et très-chaste : et moi je ne suis en corps et en âme qu'un égout d'immondices. Mais puisque Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, n'abandonnez pas, ô Vierge! celle qui est seule, sans aide, sans secours et sans refuge que le vôtre : permettez-moi que j'entre dans l'église, pour voir l'arbre salutaire de notre rédemption ; je vous promets de ne souiller jamais mon corps du plaisir charnel, et qu'en voyant la sainte Croix, je renoncerai à toutes les choses du monde, et suivrai dorénavant le droit sentier du salut que vous me montrerez. »

Après cette prière, elle dit que, sous la faveur de la très-sainte Vierge, elle se rallia avec les autres, et entra sans aucune difficulté; qu'étant en l'église, elle vit la sainte Croix que l'on montroit publiquement, avec grande frayeur, considérant l'horreur de ses offenses et de ses péchés énormes, et qu'ayant achevé ses dévotions, elle retourna au lieu où étoit l'image de la très-sainte Vierge, à laquelle elle s'étoit recommandée pour avoir congé d'y entrer, et lui dit : « Il est bien temps, ô Vierge! que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite : enseignez-moi l'endroit où il vous plaît que je demeure, et ce que je dois faire. » Alors elle ouït une voix qui lui dit : « Si tu passes le Jourdain, tu y trouveras du repos. »

Croyant que cette parole s'adressoit à elle, elle supplia de rechef Notre-Dame de la prendre en sa protection, et s'achemina vers le Jourdain avec trois petits pains, qu'elle acheta d'une aumône qu'un homme lui avoit donnée. Elle arriva ce même jour au bord du Jourdain, et, après avoir arrosé tout le chemin de ses larmes, elle lava son visage et ses pieds de cette eau sanctifiée, puis reçut le saint sacrement de pénitence et celui de l'autel en un monastère

de Saint-Jean-Baptiste, qui étoit là auprès. Après cela, elle mangea la moitié d'un des pains qu'elle portoit, et but un peu d'eau au Jourdain, puis elle se reposa à terre. Le lendemain, elle passa le Jourdain, suppliant toujours la Vierge Marie de la conduire au chemin qu'elle devoit tenir. Sous cette assurance, elle entra plus avant au désert, attendant la miséricorde de ce Seigneur qui appelle les pécheurs, et sauve ceux qui se convertissent, et qui retournent à lui.

Après que la sainte pécheresse eut raconté à Zozime les commencements de sa vie, il lui demanda combien elle avoit demeuré d'années en ce désert, et quelles viandes elle y mangeoit ; elle répondit qu'il y avoit quarante-sept ans, et que ses deux pains et demi qu'elle avoit au passage du Jourdain, s'étoient endurcis comme de la pierre, et qu'en les mordant un peu, ils lui avoient suffi durant quelques années. Zozime voulut savoir si elle avoit trouvé de la difficulté en cette manière de vivre si austère, spécialement au commencement, les tentations et les batailles qu'elle avoit eues, et par quels moyens elle étoit toujours demeurée victorieuse : la conjurant instamment de lui découvrir le secret de son âme, sans rien omettre.

Elle lui répondit que le seul souvenir des assauts qu'elle avoit soufferts, et de tant de combats par elle soutenus, la faisoit frissonner de peur : car elle avoit enduré, l'espace de dix-sept ans, tant de rudes tentations, que si Dieu ne l'eût grandement favorisée, elle eût souvent succombé, et fût retournée à sa première vie ; d'autant que le diable lui rafraîchissoit la mémoire des voluptés charnelles et des sensualités, des friands morceaux du monde, et du vin délicieux qu'elle y buvoit par excès, et des paroles amoureuses, et des airs de cour qu'elle chantoit pour se faire aimer des hommes ; mais que lorsqu'elle se trouvoit le plus persécutée de ces sales pensées, elle se jetoit par terre, pleurant et battant sa poitrine, et supplioit la très-sainte Vierge, qu'elle avoit donnée à son précieux Fils pour caution de l'amendement de sa vie, qu'elle la favorisât en cette périlleuse rencontre, et qu'elle la défendît de son cruel ennemi, lui en donnant victoire par le moyen

de son Fils, à qui, avec l'aide de sa Mère, elle désiroit se vouer entièrement. Qu'elle avoit accoutumé de se prosterner, et de mettre sa bouche contre terre, demeurant en oraison jusqu'à ce qu'elle se vit environnée d'une lumière céleste, qui dissipoit toutes les ténèbres de ses tentations, avec une joie et une consolation extrêmes de son âme. Qu'après ces dix-sept ans, elle avoit joui d'une profonde paix, et avoit expérimenté de grandes faveurs par l'intercession de la très-sainte Vierge.

Saint Zozime s'enquit encore de quoi elle avoit vécu, et revêtu son corps durant tant d'années? Elle dit, qu'après avoir achevé ses trois pains, elle mangea des herbes des champs l'espace de dix-sept ans, et qu'elle porta ses habits jusques à ce qu'ils fussent pourris; et qu'étant demeurée toute nue, elle avoit beaucoup souffert pour les grands froids de l'hiver, et les ardentes chaleurs de l'été; que depuis, la divine miséricorde avoit sustenté son corps et son âme de sa sainte parole, et l'avoit revêtue de sa grâce: de sorte que son boire, son manger et son vêtement ne consistoient plus qu'en la parole de Dieu: parce que l'homme ne vit pas du pain seul, mais de la parole qui procède de la bouche de Dieu.

Et voyant que Zozime admiroit de lui voir citer l'Écriture sainte, elle lui dit que, depuis qu'elle avoit passé le Jourdain, elle n'avoit vu personne vivante, ni pas un seul animal, et qu'elle n'avoit jamais étudié: mais que Notre-Seigneur, qui est le Verbe éternel, donne sa science à qui bon lui plaît. Elle le pria aussi que pendant qu'elle vivroit, il ne découvrît à personne ce qu'il avoit su d'elle, et que l'année suivante il ne sortit point de son monastère, suivant sa coutume, parce que Dieu l'en empêcheroit; et que la semaine sainte, le soir de la Cène de Notre-Seigneur, il lui apportât le très-saint Sacrement sur le bord du Jourdain; qu'elle désiroit recevoir de sa main, parce qu'elle étoit entrée au désert où il n'y avoit aucun prêtre pour l'administrer, et que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle demeurât en cette solitude. Au surplus, elle l'avertit de dire à l'abbé Jean qu'il prît garde à soi, parce qu'il se passoit en son monastère des choses dignes de cor-



rection : toutefois elle le pria qu'il ne lui en parlât pas si ouvertement, jusqu'à ce que Dieu le lui eût commandé.

Après cela, elle demanda la bénédiction à Zozime, et le conjura de prier Notre-Seigneur de lui pardonner ses péchés : puis elle se retira dans le désert, laissant le saint vieillard tout baigné de larmes, qui bénit Notre-Seigneur des œuvres merveilleuses de sa miséricorde, et qui baisoit la terre par où avoit passé cette grande pécheresse, laquelle étoit devenue l'exemple et le patron des pénitents. Il retourna en son couvent, attendant à passer, sans sortir le carême à cause d'une fièvre lente qui le travailloit, et sans avoir déclaré à qui que ce soit ce qui s'étoit passé avec cette sainte femme

Le soir du jeudi-saint étant venu, Zozime mit secrètement la sainte Hostie en un calice, et s'en alla au Jourdain, suivant ce qui lui avoit été recommandé; il lui porta aussi un petit panier plein de figues, de dattes et de lentilles. Etant là, il fut longtemps en doute si elle viendroit, où si elle étoit venue, et, en tout cas, comment elle passeroit la rivière.

Enfin il la vit venir, qui, faisant le signe de la croix sur les eaux du Jourdain, le passa à pied sec. Le saint vieillard en demeura fort étonné, et il se vouloit prosterner à ses pieds : mais elle lui cria qu'il ne le fit pas, parce qu'il étoit prêtre et qu'il portoit Dieu entre ses mains. S'étant humblement approchée de lui, elle le remercia de la peine qu'il avoit prise de venir la visiter, et lui demanda sa bénédiction. Incontinent ils dirent tous deux le *Pater noster* et le *Credo in Deum :* puis il communia cette sainte femme qui pleuroit; et, levant les yeux au ciel, les genoux en terre, elle dit ces paroles du saint vieillard Siméon : *Vous laissez maintenant, Seigneur, votre serviteur en paix, suivant votre promesse : Parce que mes yeux ont vu votre salutaire.*

Au reste, elle pria Zozime de retourner l'année suivante au même lieu où il l'avoit vue la première fois, d'autant qu'il la verroit selon qu'il plairoit à Dieu. Il promit de n'y pas manquer, et la supplia affectueusement de prendre son petit présent : elle mit la main dans le panier, et se contenta de trois lentilles qu'elle man-

gea, sans vouloir autre chose, disant que la grâce du Saint-Esprit étoit suffisante pour tenir l'âme pure et nette, qu'il se souvint toujours de sa misère, et la recommandât à Dieu : et il lui repondit, qu'elle en fît autant pour lui et pour toute l'Église Après cela, elle repassa le Jourdain, ayant fait le signe de la croix dessus, et Zozime s'en retourna à son monastère; d'un côté bien consolé de ce qu'il avoit vu et de ce qu'il avoit fait, et d'autre part triste de n'avoir pas su le nom de cette sainte pécheresse, qu'il se promettoit de lui demander à la première vue.

Le carême étant venu, Zozime alla au désert, où il chercha la sainte quelques jours durant, brûlant d'envie de la trouver. *Seigneur*, disoit-il en pleurant, et en levant les yeux au ciel, *découvrez-moi ce trésor caché qu'il vous a plu faire voir à ce misérable pécheur; que je voie cet ange en un corps humain, à qui rien n'est semblable au monde.* Et, s'approchant du lieu où il l'avoit aperçue la première fois, il vit éclater des rayons, comme d'un luisant soleil : à quoi prenant garde de plus près, il vit le corps de la sainte étendu sur la terre vers l'Orient, et trouva écrit sur le sable : *Enterrez, abbé Zozime, le corps de la pécheresse Marie, et rendez à la terre ce qui lui appartient; couvrez la poussière de poussière, et priez Dieu pour moi, qui trépassai la nuit de la sainte Passion de Jésus-Christ, le neuvième d'avril, après avoir reçu la Communion.*

Zozime connut par là que cette femme s'appeloit Marie, et qu'aussitôt qu'il l'eut communiée l'année précédente, une heure après, elle étoit venue en ce lieu, où à peine il avoit pu arriver en vingt jours de chemin. Il s'approcha du corps, et lui baisa les pieds, lui disant l'office des morts, suivant l'usage de la sainte Église : et étant en peine comment il l'enterreroit, il vit venir un lion furieux, qui lécha les pieds de la sainte, et fut envoyé de Dieu, pour aider à ce dernier office. Il fit le signe de la croix, puis commanda au lion de creuser la terre, et de faire une fosse pour y mettre ce saint corps. Le lion obéissant, fit une espèce de fosse, où Zozime déposa ce riche trésor, et, lui ôtant ce vieux manteau tout usé, qu'il lui avoit donné la première fois afin de

se couvrir, il le garda comme une précieuse relique de la sainte pénitente. Le lion vint rejeter la terre sur le corps, et, après avoir comblé la fosse, il s'en retourna aussi doux qu'un mouton.

Zozime revint en son monastère, bénissant et glorifiant Notre-Seigneur. Il raconta aux religieux tout ce qui s'étoit passé de cette sainte femme, dont ils furent bien étonnés, et rendirent grâces à Dieu de ce qu'il opère par ses saints, remarquant ce jour pour en faire une fête, sous le nom de sainte Marie Egyptienne pénitente. L'abbé visitant exactement son monastère, trouva des fautes dignes de correction, suivant l'avis de la sainte, et y donna ordre. Zozime vécut encore longtemps depuis en ce monastère. Enfin, ayant atteint l'âge de cent ans, il changea la terre au ciel. C'étoit un très-saint homme, dont le Martyrologe Romain fait mémoire le quatrième d'avril.

Telle fut la vie de cette sainte pécheresse, écrite par Sophrone, évêque de Jérusalem, ainsi que rapporte Nicéphore Calixte, au livre XVII, chapitre 5 de son Histoire; et Paul Diacre la traduisit en latin. Le second concile de Nicée la cite en la session quatrième : saint Jean Damascène en la troisième oraison qu'il fit des Images. Cette sainte femme vécut sous l'empire de Justin l'Ancien, l'an de Notre-Seigneur 520. Le Martyrologe Romain, et celui d'Usuard, mettent sa fête le deuxième d'avril; les Grecs, en leur Ménologe, le premier d'avril, encore que son décès fût le neuvième du même mois. L eardinal Baronius en fait mention aux annotations sur le Martyrologe, et au septième tome de ses Annales.

Mais qui n'admirera pas cette vie si admirable? Qui n'y reconnoîtra pas la misère et la fragilité de notre chair, avec le pouvoir et l'efficace de l'Esprit de Notre-Seigneur? En quel plus profond abîme de méchanceté pouvoit se plonger cette femme? A quel plus haut degré de perfection et de sainteté pouvoit-elle être élevée par la grâce de Notre-Seigneur, qui lui changea le cœur, l'arma et la fortifia de son Esprit, afin qu'elle résistât à ses mauvaises inclinations invétérées, aux mouvements de la chair et aux tentations de Satan? Que personne donc ne désespère de soi, se

voyant vautré dans quelque bourbier d'innombrables péchés : mais qu'il ouvre les yeux pour contempler la divine lumière; qu'il écoute la voix de Dieu, qui l'appelle par les tribulations et les malheurs de cette vie : qu'il prenne la très-sainte Vierge Marie pour médiatrice et pour avocate, se laissant conduire par elle, comme fit cette pécheresse ; qu'il suive le chemin que Dieu lui montre ; car il est assez puissant pour tirer des roses des épines, pour convertir le fiel en miel et la mort en vie, comme il fit à l'endroit de Marie Égyptienne.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES.

AN 1507.

Jules II, pape. — Maximilien, empereur.
Louis XII, roi.

La vie du bienheureux saint François de Paule, qui a été le père et le fondateur de la sainte religion des Minimes, a été extraite de la bulle de sa canonisation, et des leçons que le pape Sixte V fit faire, et qu'il fit insérer dans le Bréviaire romain, pour le bienheureux jour de sa fête; comme aussi de la chronique de sa vie, de sa mort, et de ses miracles.

Saint François étoit natif d'une ville de Calabre, appelée Paule, distante d'environ une journée de la ville de Cosenza, qui est la capitale de cette province. Son père avoit nom Jacques Martotille, et sa mère Vienne, gens à la vérité de peu de moyens, mais qui étoient pieux et honorables. Ils demeurèrent longtemps sans avoir d'enfants, quoiqu'ils en demandassent à Notre-Seigneur

avec beaucoup de dévotion, par l'intercession du glorieux patriarche des Mineurs saint François. Enfin, par leurs saintes prières, ils obtinrent ce qu'ils avoient tant désiré, et eurent ce fils, qu'ils nommèrent François, comme leur ayant été donné de la main de Dieu, par les mérites et les intercessions de saint François.

Ils l'élevèrent dès son enfance en la crainte de Notre-Seigneur. Il étoit doué d'un si bon naturel, que ses parents n'avoient pas grande peine après lui : au contraire, il devançoit leurs désirs par ses œuvres. Ayant atteint l'âge de treize ans, il se retira en un désert, et y demeura environ six ans, menant une vie plus angélique qu'humaine. Il faisoit une grande pénitence, il prioit souvent, et il passoit les jours et les nuits dans la méditation des chose s divines.

La renommée de sa sainteté s'étant répandue incontinent partout, plusieurs personnes en furent tellement touchées, qu'elles le vinrent trouver, et le prier de les recevoir pour ses enfants et pour ses disciples, et de leur enseigner le chemin du ciel. Comme il étoit inspiré de Notre-Seigneur, et qu'il étoit embrasé de son amour, il eut plus d'égard au profit de ceux qui le venoient chercher, qu'au plaisir qu'il recevoit en cette solitude. C'est pourquoi il en sortit, et étant retourné en son pays, il jeta aussitôt les fondements pour bâtir une église, portant lui-même le bois, la pierre, et les matériaux nécessaires. Plusieurs personnes dévotes de là autour y contribuèrent volontiers de leurs peines et de leurs aumônes.

Le saint n'avoit au commencement fait le projet que d'une petite chapelle, de sorte qu'il lui apparut un religieux qui portoit l'habit de Saint-François, qui le blâma de l'avoir faite si étroite, et lui commanda de l'abattre, et de faire un autre plus grand dessin. Saint François de Paule s'excusoit à lui sur ce qu'il n'avoit ni forces ni moyens pour une si haute entreprise. Mais le religieux lui répliqua qu'il eût confiance en Dieu, et qu'il ne lui manqueroit pas au besoin. Les murailles de l'église qui avoit été commencée ayant été abattues, ce religieux disparut : et on crut assurément que c'étoit saint François. Dès le lendemain, pour confirmation

de son dire, un gentilhomme de Cosenza vint trouver le Père, et lui donna une bonne somme d'or et d'argent, pour l'employer au bâtiment de son église; c'est ainsi qu'il la fit, avec l'aide de Dieu plus grande qu'il ne pensoit.

Dès lors il institua l'Ordre de ses religieux, que, par grande humilité, il surnomma Minimes. Afin qu'ils fussent toujours tels, il leur en montra l'exemple lui-même, et, bien qu'il fût leur Père, leur correcteur, leur général et leur maître, il se tenoit le plus petit de tous : car il s'abaissoit aux choses les plus humbles, comme de servir à table, de balayer l'église, de laver les habits des autres religieux, même des novices. Il leur donnoit encore un meilleur exemple en son austérité et en sa pénitence : car il marchoit toujours nu-pieds, par le froid, par la gelée, par les neiges, par les chemins raboteux, passant au travers des chardons et des épines; néanmoins Notre-Seigneur lui faisoit la grâce qu'il ne se blessât point les pieds. Il couchoit par terre, se donnoit la discipline les nuits, étoit vêtu d'un gros drap de laine. Il ne mangeoit qu'un peu de pain, et buvoit de l'eau une fois le jour après le soleil couché : et lorsqu'il se trouvoit débile, il mangeoit un peu d'herbes et de légumes, ou quelque autre nourriture de carême.

Il ordonna que ses religieux ajoutassent aux trois vœux solennels qu'ils faisoient un quatrième, qui est de ne manger jamais que des mets de carême, sinon en cas de maladie. Il garda virginité perpétuelle. Il avoit une parole si douce et si affable, qu'il gagnoit le cœur de tous ceux qui le venoient visiter, et leur jetoit des étincelles de l'Esprit divin, avec de nouveaux désirs de servir Dieu.

Il persévéra tellement en l'austérité de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse caduque, qu'il garda toujours une même règle de vivre, aux veilles et aux jeûnes, aux abstinences et aux afflictions corporelles. Aussi Notre-Seigneur, conformément à sa vie rigoureuse et exemplaire, et à ses grandes vertus et mérites, l'illustra de plusieurs grands miracles qu'il fit par son intercession ; de sorte qu'il sembloit l'avoir fait seigneur de toutes les créatures, qui lui obéissoient entièrement. Il délivra plusieurs

possédés, il rendit la vue aux aveugles, fit parler les muets, guérit les maladies incurables, ressuscita les morts; même le feu perdoit sa force envers lui; il marchoit dessus, et le tenoit en ses mains sans se brûler: il entra dans une fournaise ardente, et éteignit les flammes, qui ne l'osèrent toucher.

Il passa la mer depuis la Calabre jusques en Sicile, lui et son compagnon, sur son habit, qu'il avoit étendu pour lui servir de barque assurée, au grand étonnement des mariniers, qui l'avoient laissé sur le bord de la mer, parce qu'il n'avoit pas de quoi payer le passage qu'ils lui demandoient. Il eut le don de prophétie, et prédit beaucoup de choses avant qu'elles arrivassent. En un mot, sa vie et sa mort ont été accompagnées de plusieurs miracles, que l'on peut voir en la bulle de sa canonisation, et en la chronique de sa vie, de sa mort et de ses miracles, écrite par le Père Mena, général de l'Ordre des Minimes, dont ce saint fut fondateur. Son Ordre s'étendit premièrement par l'Italie, puis par toutes les autres provinces de la chrétienté, spécialement dans la France, où le roi Louis XI le favorisa grandement.

Ce roi de France étant malade, et presque sans espérance de remède, après avoir essayé en vain tous ceux que la médecine et l'industrie humaine pouvoient fournir à un si grand et si puissant prince, supplia le pape Sixte IV de lui envoyer saint François de Paule, espérant de recouvrer la santé par son moyen, puisque tous les autres n'avoient pu la lui rendre. Le saint fit par l'obéissance qu'il rendit au vicaire de Jésus-Christ en terre, ce qu'il avoit auparavant refusé au même roi. On le reçut avec beaucoup d'honneur : et après que le roi lui eût déclaré l'intention pour laquelle il l'avoit convié de venir en France vers lui, il pria Dieu pour sa santé : et ayant achevé son oraison, il dit au roi qu'il ne la lui pouvoit accorder, et qu'il prit patience, se conformant à la volonté de Dieu; qu'il se préparât à la mort, et à rendre compte de son âme et du royaume qui lui avoit été donné en garde.

Le roi, n'ayant pu obtenir ce qu'il espéroit, obéit au saint, le respecta et le favorisa, si bien que l'on édifia en France plusieurs monastères de l'Ordre des Minimes, avec tant de dévotion et de

ferveur, qu'ils nommèrent ces religieux les Bons-Hommes, à cause de leur grande sainteté, et ce nom leur est toujours demeuré.

Entre les monastères que saint François de Paule fonda en France, celui du Plessis-lez-Tours tient le premier rang. Le roi Louis donna une place au bout du parc de son château, et fit bâtir une église et un couvent pour le saint et ses religieux. Il demeura là plusieurs années, honorant Notre-Seigneur par sa très-sainte vie, et édifiant toute l'Église catholique par son exemple. Il établit son Ordre avec ses institutions, l'ayant fondé sur la base de l'humilité et de la charité, et l'ayant confirmé par plusieurs et continuels miracles. Enfin, après avoir écrit trois règles pour ses religieux, pour des religieuses, et pour ceux que l'on appelle Tiercelets, qui ont été approuvées et confirmées du Saint-Siége, âgé de quatre-vingt-onze ans, sentant approcher l'heure de son décès, et que Notre-Seigneur lui vouloit donner la récompense de ses longs et glorieux travaux, un jeudi saint il vint à l'église en présence de plusieurs de ses religieux, et reçut avec beaucoup de dévotion et de larmes le saint viatique du corps de Jésus-Christ; le vendredi saint, après avoir embrassé tous ses enfants, les exhortant à la paix et à la charité fraternelle, à l'humilité et à toutes sortes de vertus, il lenr donna sa bénédiction; puis, tenant un crucifix entre ses bras, il dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum;* et levant les yeux et les mains au ciel, il rendit son âme à Dieu.

Ce glorieux saint mourut l'an mil cinq cent sept, en son convent des Bons-Hommes-lez-Tours. Son corps demeura onze jours sans sépulture, si frais et si entier, qu'il sembloit être vivant, et répandoit une odeur céleste. Le pape Léon X le canonisa et l'immatricula au catalogue des saints, l'an mil cinq cent dix-neuf : depuis lequel temps la religion des Minimes a fleuri, et s'est répandue en tous les endroits de la chrétienté.

A Césarée en Palestine, la fête de saint Amphien, martyr, qui, durant la persécution de Galère-Maximien, ayant repris le président Urbain, qui sacrifioit aux idoles, fut cruellement déchiré ; puis, l'ayant horriblement fait souffrir au moyen d'étoupes dont on lui enveloppa les pieds, et auxquelles on mit le feu, on le précipita dans la mer, de sorte que, passant par le feu et par l'eau, il parvint au lieu du rafraîchissement.

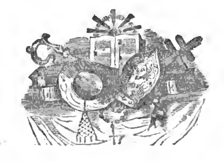
Au même endroit, le martyre de sainte Théodosie, vierge tyrienne, qui, durant la même persécution, ayant publiquement salué les saints confesseurs qui étoient debout devant le tribunal,et les priant de se souvenir d'elle lorsqu'ils seroient arrivés vers le Seigneur, fut arrêtée par les soldats et menée au président Urbain, par l'ordre duquel elle eut les côtés et les mamelles déchirés jusqu'aux entrailles, et fut ensuite jetée dans la mer.

A Lyon, saint Nizier, évêque de cette ville, illustre par sa sainteté et par ses miracles. — Il étoit fils de saint Florentin, sénateur, et d'Artémie, tous deux d'une vertu éminente, et ne dégénéra point de ses pères. Ayant été bien instruit aux lettres divines et humaines, il se retira avec sa mère, après la mort de son père, et se tenoit dans un perpétuel exercice des mains, désertant surtout l'oisiveté, source de tous maux. Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, il fut fait prêtre. Il servoit à l'église sous son oncle saint Serdot, évêque de Lyon, à la requête duquel le roi Chilpéric le nomma pour son successeur en l'évêché de Lyon. Sa vie fut un vrai miroir de toutes les vertus, et Dieu l'honora du don des miracles. Un sien diacre étant grièvement tourmenté du démon parce que, contre sa défense, il étoit entré dans le chœur avec les autres, fut délivré dans l'église même par saint Nizier, qui lui imposa publiquement les mains. Saint Nizier assista au premier concile de Lyon, et saint Grégoire de Tours, qui étoit fils de sa nièce, fait une honorable mention de lui. Il mourut le 2 avril 573. On con-

serve ses reliques dans l'église collégiale et paroissiale qui porte son nom.

A Côme, saint Abonde, évêque et confesseur.

A Langres, saint Urbain, évêque.



TROISIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Richard, évêque de Chichestre. — Saint Benoît le More.

Saint Pancrace, évêque de Taormina; les saints martyrs Evagre et Bénigne; le martyre des vierges Agape et Chionie; saint Vulpien, martyr; saint Nicétas, abbé; sainte Burgondofare.

LA VIE DE SAINT RICHARD,

ÉVÊQUE DE CHICHESTRE.

AN 1253.

Alexandre IV, pape. — Henri VII, empereur.

Saint Louis, roi.

Saint Richard étoit Anglois de nation, d'un village nommé Wiche, au diocèse de Manchester Son père s'appeloit Richard, et sa mère Alice. Il fit paroître dès la jeunesse quel il devoit être un jour : d'autant qu'il menoit une vie bien éloignée de celle du monde, abhorrant tous les grands plaisirs qui s'y peuvent rencontrer.

Ses père et mère étoient riches, vivant de leur revenu. Mais je ne sais par quel malheur la pauvreté attaqua leur maison : de sorte qu'après leur mort, étant resté avec un sien frère aîné, ce frère fut mené en prison, et y fut détenu assez longtemps, si bien qu'enfin étant remis en liberté, il devint en un état assez misérable. Notre Richard, le voyant ainsi réduit, se résolut, poussé d'une vraie amitié fraternelle, de le servir, et de tâcher par son

travail de le soulager : car il alloit tous les jours à la charrue, et s'exposoit à toute sorte de peines. Enfin il fit si bien de sa part, que son frère ne fut pas longtemps sans ressentir le fruit de ses travaux. Ce frère, reconnoissant donc l'obligation qu'il avoit au jeune Richard, son frère, par le soin et le travail duquel il se voyoit prospérer, et que sa maison s'enrichissoit par le même moyen, pour récompense de ses bons services, le fit et constitua héritier universel de tout son bien.

Cependant, comme l'on eut reconnu son bon ménage et les grandes vertus qui étoient en lui, ses parents et ses amis résolurent de lui donner un noble et honnête parti ; il y avoit presse à lui offrir des filles en mariage. Ce qu'étant venu à la connoissance de ce frère, il eut un regret de lui avoir fait donation de ses biens, s'imaginant que cela seul étoit cause qu'on le recherchoit ainsi, plutôt que lui ; mais il se trompoit bien, car Dieu, de qui rien, si secret soit-il, ne peut éviter la connoissance, le vouloit d'autant plus relever et le faire paroître, qu'il voyoit en lui une humilité plus grande et des vertus non communes aux autres.

Saint Richard reconnoissant la jalousie et l'envie de son frère, l'alla aussitôt trouver pour le relever de l'ennui où il étoit, et lui dit : « Mon frère, je suis marri de vous voir affligé pour ma considération. Tenez, voilà la lettre de donation que vous m'avez faite, je vous la rends d'aussi bonne volonté que vous me l'avez librement présentée, et je vous en remercie grandement. Pour ce qui est de la fille que l'on me présente en mariage, je vous cède aussi toutes mes prétentions de ce côté-là, vous assurant que mes affections ont un autre dessein bien plus haut.

Là-dessus, renonçant à toutes ses possessions, il s'en alla à Oxford, où il y avoit une université, pour y apprendre les sciences : il vint ensuite à Paris, avec un si grand désir de devenir savant, qu'il ne se soucioit ni du boire ni du manger. Il avoit deux compagnons de chambre et d'étude, de pareille fortune et aussi pauvres que lui. Leur nécessité s'étendoit jusque-là, qu'ils n'avoient tous trois qu'un chapeau, dont ils se servoient l'un après l'autre pour aller prendre leurs leçons. De plus, ils ne mangeoient ni chair ni

poisson, si ce n'étoit les dimanches et les fêtes, lorsque quelques-uns de leurs compagnons les venoient voir : se contentant tous les autres jours d'un peu de pain, encore étoit-il bien noir, et ils ne buvoient que de l'eau : et toutefois saint Richard avoit coutume de dire qu'il n'avoit jamais eu plus de contentement qu'en ce temps-là.

C'est une chose assez remarquable, et c'est d'ordinaire ce que nous voyons souvent arriver, que ces sortes de jeunes gens s'avancent : et il est vrai que la divine miséricorde récompense la pauvreté par d'autres talents spirituels, qu'elle ne donne pas bien souvent aux enfants de bonne maison ; parce que ceux-ci abusant des grâces qu'elle leur fait d'ailleurs, elle ne trouve pas en eux une semblable disposition, ni de pareils desseins. Saint Richard étoit doué d'une si grande vivacité d'esprit, et d'une si grande assiduité à l'étude, qu'il devint le plus avancé et le plus docte de tous ses compagnons, en sorte qu'ils lui portoient un grand respect, et l'estimoient digne du titre de maître ès arts. Cette considération le fit retourner en son pays, à l'université d'Oxford, en Angleterre, où il ne fut pas longtemps sans être honoré de cette qualité, départant libéralement au public ce qu'il avoit appris, en enseignant publiquement.

Quelque temps après, son désir le porta à voir l'Italie, où il s'achemina. Il s'en alla droit à Bologne pour y étudier la jurisprudence. Il y employa sept ans et plus, mais avec un tel progrès, que son maître étant en une griève maladie, et ne pouvant plus vaquer à faire ses leçons, fit choix de lui pour régenter à sa place, tant il s'étoit rendu capable en cette science sur tous les autres. Ce qu'il fit véritablement l'espace d'un an et demi, et davantage, avec une modestie et une dextérité si admirables, qu'il se rendit recommandable envers chacun : jusque là que son maître, qui étoit un professeur public, des plus fameux, voulut lui donner une sienne fille unique en mariage, et le faire héritier universel de tous ses biens. Mais saint Richard, qui nourrissoit en son esprit des desseins bien plus relevés, le remercia humblement de l'honneur qu'il lui faisoit, et s'en revint en Angleterre à l'univer-

sité d'Oxford, où il menoit une vie solitaire et sainte, macérant son corps par de continuelles études, par des jeûnes et des oraisons. Ses vertus rendirent un éclat si merveilleux, que l'université le voulut avoir pour son chancelier.

La sainteté de Richard étoit si éminente, qu'elle donnoit de l'émulation aux plus saints personnages. Saint Edme, archevêque de Cantorbéry, vivoit pour lors, comme aussi saint Robert, évêque de Lincoln, tout deux grands personnages. Chacun d'eux avoit un désir extrême d'attirer avec soi saint Richard, pour avoir sa communication. Mais saint Edme l'emporta, le fit son chancelier, lui mettant entre les mains son cachet, et le gouvernement de toutes ses affaires. Ce fut en cette charge-là particulièrement qu'il se rendit admirable et aimable à tout le peuple, par sa prudence et par sa merveilleuse douceur.

Sa constance ne le fit pas moins paroître pendant l'exil de saint Edme, qu'il assista toujours, sans l'abandonner aucunement jusqu'à la mort. Alors se voyant déchargé du pesant fardeau de l'administration de l'évêché, il passa en France, et vint à Orléans, où il se mit à étudier en théologie, au couvent des Frères Prêcheurs; peu de temps après il y fut fait prêtre. L'esprit de superbe n'eut aucune atteinte sur lui : car au lieu que la plupart des ecclésiastiques s'estiment d'autant plus, que la dignité qu'ils obtiennent en l'Eglise est relevée; lui, tout au contraire, s'humilioit davantage, se revêtant d'habits plus abjects, et se reconnoissant indigne de l'honneur qu'il recevoit en l'état où Dieu l'avoit appelé.

A quelque temps de là, il s'en retourna en Angleterre pour gouverner ses ouailles; car on lui avoit donné une cure dans l'archevêché de Cantorbéry, du vivant de saint Edme. Cependant Boniface avoit succédé à saint Edme en l'archevêché : et ayant un désir nonpareil de l'attirer avec lui, pour se servir de son ministère, il fut bien joyeux de le voir de retour. C'est pourquoi il lui donna la même charge qu'il avoit du vivant de saint Edme, à savoir l'administration de son diocèse.

Sur ces entrefaites voici que Raoul de Neville, évêque de Chichestre, venant à mourir, les chanoines obtinrent du roi Henri,

l'élection d'un d'entre eux (quelques uns disent que celui-là suivoit la cour du roi); toutefois cette élection fut sans effet, d'autant que Boniface, archevêque de Cantorbéry, et plusieurs autres évêques ne l'eurent pas agréable : en la place duquel ils ordonnèrent saint Richard, homme d'une vie véritablement sainte, pour succéder à Raoul. Le roi l'ayant appris, s'en fâcha grandement, non pas tant de ce que la première élection n'avoit point eu lieu (ce qui choquoit pourtant son autorité), comme de ce que l'on avoit ordonné pour évêque saint Richard, qu'il estimoit son ennemi ; car pendant le différend qu'il avoit eu avec saint Edme, il s'étoit toujours opposé à ses desseins, embrassant constamment le parti de saint Edme, même durant son exil. C'est pourquoi il fit saisir tous les revenus de l'église de Chichestre.

Néanmoins toutes ces traverses et ces afflictions ne furent pas capables d'ébranler la constance de saint Richard, qui conserva sa dignité contre tous les efforts du roi, lequel se montra inflexible à la raison et à la vérité ; mais, par l'avis de Boniface et des autres prélats, il eut recours à Sa Sainteté. Il s'en alla à Rome vers le pape Innocent IV, pour le supplier d'avoir agréable, et de confirmer son élection. Le roi de sa part y avoit aussi envoyé ses ambassadeurs pour l'empêcher. Enfin Sa Sainteté, après avoir ouï les raisons de part et d'autre, confirma saint Richard en sa dignité, le consacra de ses mains, et lui donna des lettres authentiques pour l'autoriser davantage.

Toutefois, quand il fut de retour en Angleterre, tant s'en faut que l'autorité du Saint-Père gagnât quelque chose sur l'esprit du roi par ses lettres, qu'au contraire il s'en aigrit d'avantage : outre que les officiers du roi avoient dissipé tout le revenu de son évêché, le roi fit un édit, par lequel il défendoit à qui que ce fût d'assister l'évêque en aucune façon. Voilà un traitement bien rude et insupportable à un autre qu'à saint Richard, qui, voyant que le roi s'aigrissoit de plus en plus, se retira dans son diocèse en une maison empruntée, contraint de mendier la table d'autrui, et de vivre en une grande misère et pauvreté.

Cela ne diminua en aucune façon le soin que le saint évêque

avoit de son troupeau. Il alloit souvent visiter son diocèse, où il administroit lui-même les Sacrements au peuple, n'omettant rien du devoir d'un bon et vertueux prélat.

Cependant, de peur que personne ne l'accusât de mépriser et d'abandonner son droit, il alloit quelquefois supplier le roi de lui faire remettre entre ses mains le revenu de son diocèse, qui lui avoit été ôté; bien que ce fût en vain, et qu'on le chargeât d'injures.

L'obstination aveuglée du roi l'obligea d'avoir encore recours à Sa Sainteté. Il lui fit entendre l'état déplorable où il étoit, et les réponses que le roi lui avoit faites. Le pape, touché de compassion pour ce pauvre prélat, manda à deux évêques d'Angleterre d'avertir encore le roi de rendre les revenus de l'église de Chichestre à son évêque. Enfin, deux ans après, saint Richard, qui avoit beaucoup souffert, fut mis en la possession de ses biens et de ses héritages, qu'il trouva en pauvre état.

Quand il se vit en pleine liberté, et l'esprit hors d'inquiétudes, il redoubla sa ferveur en la dévotion, sa charité envers les pauvres, et sa sévérité envers son corps, le macérant par de grandes austérités. Pendant qu'il étoit à table, il se faisoit toujours lire quelque histoire pieuse et sainte, afin d'occuper son esprit et de l'entretenir dans la dévotion. Lorsqu'il alloit par son diocèse, il faisoit faire recherche de tout ceux qui étoient en affliction de maladie, ou de pauvreté, visitant ceux-là en propre personne, et faisant des aumônes à ceux-ci. Sa charité envers les pauvres étoit si grande, qu'il y consumoit tout son revenu : si bien que son frère, nommé aussi Richard Bacheden, à qui il avoit donné l'administration de son temporel, lui remontrant que son revenu n'étoit pas suffisant pour subvenir à une si grande quantité de pauvres, il lui répondit : « Eh bien ! mon frère, est-il raisonnable, je vous prie, que nous nous servions de vaisselle d'or et d'argent pour boire et manger, et que Jésus-Christ souffre de la nécessité en ses pauvres? Non, cela ne sera pas; que l'on vende tout cela, et le cheval même sur lequel je monte, et que l'argent en soit employé pour la nourriture des pauvres de Notre-Seigneur. »

O charité grande! ô prélat vraiment louable! Il n'en demeuroit pas là, il ensevelissoit lui-même les morts, et prioit amoureusement ceux qu'il reconnoissoit avoir en effet de la nécessité, de recevoir son aumône, ou de la venir quérir chez lui. Et, comme quelqu'un lui eut demandé pourquoi il en agissoit ainsi, priant ceux qui le devroient prier : *Parce*, répondit-il, *que c'est trop acheter une chose qu'il faut acheter par prière. De plus il est écrit : Seigneur, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur.*

Il fit aussi bâtir un hôpital pour retirer les pauvres vieilles gens incapables de gagner leur vie par le travail, et pour les autres malades, qui n'avoient pas le moyen de se faire panser et soigner, le fournissant de tout ce qui étoit nécessaire tant pour leur vivre que pour l'entretien des pauvres qui y étoient.

Dieu prenoit un singulier plaisir à l'affection que ce saint prélat avoit d'assister les pauvres : ce qu'il témoigna par un miracle qu'il fit en sa faveur, et pour la recommandation de l'aumône. Car une grande quantité de pauvres s'étant assemblés pour recevoir son aumône à leur ordinaire, y en ayant jusques au nombre de trois mille, ou environ, il prit un pain, sur lequel il fit la bénédiction : puis le faisant distribuer aux pauvres, Dieu le multiplia de telle sorte, qu'après avoir donné l'aumône à ces trois mille personnes, il y en eut encore de reste pour en donner ensuite à cent autres. Et cette multiplication de pain arrivoit assez souvent.

Il avoit une grande adversion pour les péchés des ecclésiastiques, quand principalement les péchés étoient énormes et publics. Il les châtioit avec tant de sévérité, qu'il se montroit inflexible à la prière de qui que ce fût. Il arriva qu'un certain ecclésiastique fut convaincu d'avoir corrompu une religieuse. Ce saint prélat le punit avec tant de rigueur, que ni le roi, ni l'archevêque de Cantorbéry, ni plusieurs autres grands personnages qui s'employèrent envers lui pour ce misérable, ne purent jamais rien gagner sur le saint homme, pour adoucir la rigueur de la sentence qu'il donna contre lui. Trois autres ecclésiastiques, atteints et convaincus, furent tous trois privés des bénéfices qu'ils possédoient.

Les richesses lui étoient de si petite considération, qu'il n'en faisoit aucun état. Cela se reconnut évidemment en la réponse qu'il fit à la nouvelle d'une grande perte qui étoit arrivée par un embrasement : car, comme il en fut averti, il ne s'émut non plus que si on ne lui avoit rien dit. Au contraire, il en attribua la cause à l'avarice de ses officiers, qui ne donnoient pas assez libéralement l'aumône aux pauvres : et sur-le-champ, encore que sa maison ne fût pas garnie pour lors, il fit distribuer l'aumône plus largement que de coutume.

L'ardeur de sa dévotion étoit si grande, que non-seulement il étoit en une perpétuelle contemplation des choses divines, mais elle l'excitoit aussi à chérir ceux qui s'y adonnoient; comme les religieux, qu'il prenoit un extrême plaisir d'embrasser quand il les rencontroit.

Il avoit un grand soin de nourrir et d'entretenir spirituellement son troupeau de ses sermons et de ses exhortations; et on ne peut exprimer sa clémence envers les pécheurs repentants de leurs fautes, sa charité à donner bon conseil à tous ceux qui l'en réquéroient, et son zèle à convertir les pécheurs désespérés, attirés par l'espérance du pardon qu'il leur représentoit.

C'étoit un personnage grandement zélé pour ce qui regardoit l'honneur de Dieu, et l'augmentation de la religion catholique, apostolique et romaine. Il fut une fois question d'envoyer du secours pour la défense de la Terre Sainte : de sorte que le Pape lui ayant donné commission de prêcher par l'Angleterre, et d'exciter par ses exhortations tant les grands que le peuple, à une entreprise si sainte et de si grande importance, il s'y employa avec une telle ferveur, qu'il n'y eut ville ni village presque dans l'Angleterre, où il n'allât pour ce sujet. Mais, comme il s'acheminoit vers Douvres, un des beaux ports d'Angleterre, il fut atteint d'une grande fièvre, dix jours avant qu'il arrivât. Nonobstant cela, il ne laissa pas de prêcher par tous les lieux où il passoit, jusqu'à ce qu'étant parvenu à Douvres, il s'alla loger dans l'Hôtel-Dieu de la ville, où étant arrivé, et ayant consacré une certaine église, avec un cimetière pour la sépulture des pauvres, à l'honneur de Dieu,

sous le nom de Saint-Edme, il reconnut que la fin de ses jours étoit proche.

Enfin, voyant que c'étoit tout de bon qu'il falloit quitter ce monde, il demanda l'image du Crucifix, qui lui fut aussitôt donnée, et, baisant les lieux des clous représentés en cette image, il rendit grâces à Notre-Seigneur de toutes les faveurs qu'il lui avoit départies, et il lui recommanda son âme : *Mon Dieu,* dit-il, *je vous recommande mon âme.* Puis, s'adressant à la très-sainte Vierge Marie : *Sainte Marie,* lui dit-il, *Mère de grâce et de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, et nous recevez à l'heure de la mort.* Il commanda à ses prêtres de chanter ces mots auprès de lui, jusqu'à ce qu'il fût mort ; de sorte qu'il rendit son âme à son Créateur, le neuvième d'avril, environ l'an de Notre-Seigneur 1255, âgé à peu près de cinquante-six ans, le neuvième de son pontificat.

Son corps fut porté à Chichestre pour y être inhumé, ainsi qu'il l'avoit recommandé, avec un grand concours de peuple, d'autant qu'il étoit grandement aimé. Dieu a honoré sa mémoire de plusieurs miracles, et entre autres de trois morts, qui furent ressuscités près de son sépulcre. Un enfant avorté reçut l'usage de la vie, et plusieurs autres miracles.

Les Martyrologes Romain et d'Usuard, et Molan en ses Notes sur Usuard, font mention de saint Richard, le trois du mois d'avril. Surius a décrit sa vie en son second tome des Vies des Saints, et l'a recueillie d'un nommé Guillaume de Chichestre : Baronius en fait aussi mention en ses Annotations sur le Martyrologe.

LA VIE DE SAINT BENOIT LE MORE

Il n'y a point de race si dégénérée, si méprisée par le monde, d'où Dieu ne puisse tirer, par les mérites de Jésus-Christ Notre-

Seigneur, d'admirables fruits de vertu et de sainteté. Si abaissés que soient les nègres, Dieu n'a pas dédaigné de choisir parmi eux ses plus chers amis. L'Église, fidèle aux sentiments de son Époux, s'en fait honneur alors : elle les reçoit avec joie sur ses autels et les prend pour ses protecteurs.

Saint Benoît le More, qui a été canonisé par Pie VII, c'est-à-dire, presque de nos jours, étoit issu de cette race avilie, que la malédiction de Noé tient encore sous un dur esclavage. Son père, Christophe Manasseri, étoit esclave d'un riche Sicilien, possesseur de la terre de San-Fratello, située près des rivages de la mer, au nord de Messine. Sa mère, Diane Larcari, avoit été esclave de la maison de Lanza, mais ses maîtres l'avoient affranchie. Elle étoit de race africaine aussi bien que Christophe ; de là vint à saint Benoît le surnom de More, c'est-à-dire de nègre, selon la signification de ce mot dans la langue italienne.

Christophe et Diane avoient reçu la bénédiction de l'Église pour leur mariage, mais ils vivoient dans la continence, ne voulant point donner le jour à des enfants qui seroient privés de leur liberté en naissant. Le maître de Christophe l'ayant su, leur promit d'affranchir leur premier-né, et ainsi vint au monde le bienheureux saint Benoît. On croit que ce fut vers l'an 1526. Depuis, Christophe et Diane eurent un autre fils et deux filles, mais esclaves comme leur père. Une des nièces de saint Benoît prit cependant l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et mourut en odeur de sainteté à Pavie, le 8 mai 1643.

Saint Benoît fut élevé chrétiennement. Son père avoit une foi très-vive, une grande dévotion à la très-sainte Vierge et un amour ardent pour les pauvres. Tout esclave qu'il étoit, ne possédant rien, pas même son corps, il ne pouvoit s'empêcher de leur faire d'abondantes aumônes. Son maître, qui avoit confiance en sa probité et en son intelligence, lui avoit donné comme l'intendance de sa terre de San-Fratello. Christophe dirigeoit les travaux, avoit soin des récoltes, et Dieu bénissant ses moissons, il faisoit entrer les pauvres en partage de l'abondance de son maître. En avoit-il le droit? Régulièrement il ne l'avoit pas. Cependant Dieu,

qui voyoit sa droiture, se plaisoit à récompenser sa charité; il rendoit au centuple ce que les pauvres pouvoient recevoir. Les revenus augmentoient, les troupeaux s'accroissoient sans mesure, et le maître profitoit des pieuses infidélités de son esclave.

Cependant les autres ouvriers, jaloux de son crédit, accusèrent Christophe de détournement. Le fait étoit évident, et, l'esclave perdit la confiance de son maître. Il ne regretta point son pouvoir, mais l'abandon où ses chers pauvres s'alloient trouver. Dieu se chargea de justifier la sainte imprudence de son serviteur. Les récoltes diminuèrent, les troupeaux devinrent stériles. Le maître effrayé rendit à Christophe son intendance, et l'abondance rentra dans sa maison.

Tel étoit le père de saint Benoît. On devine comment un pareil homme éleva son fils. Il ne lui apprit point les lettres humaines; il ne savoit ni lire ni écrire, et son fils n'en sût jamais plus que lui, mais il lui apprit la science des saints; c'est-à-dire à aimer Dieu par-dessus tout, à le prier sans cesse, à le prendre pour unique règle de ses pensées, et pour le dernier but de la vie. L'enfant répondoit merveilleusement à ces soins; il gardoit les troupeaux, et quand ses camarades l'alloient trouver, ils le surprenoient toujours à genoux et absorbé dans sa prière: aussi ne l'appeloient-ils déjà que le saint More ou le saint Nègre. D'autres fois cependant ils l'accabloient de railleries et d'injures, parce qu'il ne vouloit point se mêler à leurs jeux: ils se moquoient de sa naissance, de la noirceur de sa peau, de l'esclavage de ses parents, et le nommoient par dérision le *Schiavotto*, le petit esclave.

Saint Benoît enduroit toutes leurs moqueries avec patience; il les fuyoit non par haine, mais par amour de la solitude, où l'on peut prier Dieu avec un entier recueillement de l'âme. A l'âge de dix-huit ans, à force de peines et de privations, il parvint à ramasser le prix d'une paire de bœufs. Dès lors il travailla seul, priant et méditant en conduisant sa charrue. Il passa trois années ainsi; mais l'heure approchoit où Dieu vouloit l'appeler à une vie plus parfaite.

En ce temps-là, un jeune et riche seigneur de Sicile, J. Lanza de

San-Marco, terre peu éloignée de San-Fratello, s'étoit séparé de sa femme pour se donner tout à Dieu dans la solitude. La jeune épouse avoit courageusement quitté le monde et étoit entrée dans un monastère; Lanza s'étoit retiré dans l'ermitage de Santa-Domenica. Quelques autres personnes s'étoient jointes à lui; ils menoient ensemble la vie érémitique sous la règle de Saint-François, à laquelle ils avoient ajouté un quatrième vœu pour des austérités particulières.

Un jour que Lanza passoit dans la campagne de San-Fratello, il rencontra Benoît que les autres ouvriers accabloient de railleries suivant leur coutume. Touché de la patience du saint, l'ermite les reprit avec force: Vous vous moquez aujourd'hui de ce pauvre esclave, leur dit-il; mais bientôt vous entendrez parler de sa renommée. Puis, s'adressant à celui qui dirigeoit les travaux: Je vous recommande Benoît, ajouta-t-il, parce qu'il viendra me joindre avant peu de temps et se fera religieux.

Peu de jours après, Lanza rencontra encore saint Benoît. Cette fois il étoit seul. Que fais-tu là, lui dit-il? Va, défais-toi de tes bœufs, et viens à l'ermitage avec moi.

Le saint vendit ses bœufs et le suivit aussitôt.

Benoît avoit alors vingt et un ans. Le pape Jules III venoit d'approuver par un bref la nouvelle congrégation des Ermites de Saint-François. Le bienheureux put donc bientôt prononcer ses vœux. Il mena dans le désert de Santa-Domenica la vie des anciens solitaires de la Thébaïde, ne buvant pas de vin, mangeant une seule fois le jour du pain et des herbages, châtiant sa chair et se déchirant le corps jusqu'à verser son sang en abondance. A l'imitation de saint Paul ermite, il s'étoit fait une tunique en feuilles de palmier; il y ajoutoit l'hiver un capuce d'étoffe très-grossière. Quand il entra plus tard dans la réforme de Saint-François, il n'abandonna pas sa chère tunique et la porta sous sa robe jusqu'à la mort.

Saint Benoît et les autres ermites, ses compagnons, réunis par Lanza, passèrent encore cinq années à Santa-Domenica; mais la renommée de leur vie austère et de leur sainteté s'étant répandue

dans les pays voisins, le peuple y accourut en foule ; de sorte que craignant la dissipation et la vaine gloire, ils se retirèrent dans la vallée de Mazzara sur les bords du Platani, où ils demeurèrent pendant huit ans, puis à Mancusa, dans un lieu aride et très-froid, où ils se virent réduits à chasser les loups de leurs cavernes pour y habiter.

Un jour que Benoît se rendoit, par l'ordre de son supérieur, de Mancusa à Carini, il rencontra sur son chemin une pauvre femme rongée par un cancer affreux, qui le supplia avec instance de faire sur sa plaie le signe de la croix. Touché de sa misère, le saint fit le signe de la croix et s'en alla. Le lendemain le cancer avoit disparu. Le bruit de ce miracle vola partout; les malades affluèrent : il fallut s'enfuir de nouveau pour chercher une autre solitude. Cette fois les pieux ermites s'établirent sur le Monte-Pellegrino, auprès de la grotte où sainte Rosalie avoit été ensevelie, et où l'on devoit retrouver son corps un demi-siècle plus tard, en 1624. Ils s'y bâtirent de pauvres cellules avec des rochers et des branchages; mais ils étoient si pauvres qu'ils ne savoient comment élever une église au milieu d'eux. La bonté de Dieu y pourvut. Le vice-roi de Sicile, don Juan Lacerda, duc de Médina-Celi, ayant entendu parler de l'austérité de ces nouveaux solitaires, leur fit construire une petite église, y ajouta des cellules nouvelles et un réservoir d'eau. On montroit encore sur cette sainte montagne, au commencement de ce siècle, les cellules de Lanza et de saint Benoît.

C'est là en effet que mourut le vénérable Lanza, comblé de grâces et de mérites. Le pauvre fils de l'esclave Christophe lui succéda par le libre choix de ses compagnons. Il les conduisit jusqu'en 1562, où le pape Pie IV réunit leur congrégation à l'Ordre de Saint-François d'où elle étoit sortie.

La réforme de cet Ordre célèbre commençoit alors à s'établir en Sicile ; par une inspiration de la très-sainte Vierge, saint Benoît résolut de s'y consacrer. Il se retira donc au couvent de Sainte-Marie de Jésus, qui étoit situé près de la ville de Palerme. Les Franciscains l'accueillirent avec joie. A peine eus-je connu, dit le

P. Archange de Scicli, l'instance de Benoît, que, suivi des autres religieux, j'accourus pour l'embrasser. Car nulle délibération n'étoit nécessaire pour admettre parmi les enfans de la réforme un homme dont la vertu, les miracles et la sainteté avoient divulgué la renommée dans toute la Sicile.

Le saint nègre fut ensuite envoyé au couvent de Sainte-Anne de la Giuliana, où il passa trois années dans la contemplation et les austérités de la pénitence. Il revint ensuite à Sainte-Marie, et le gardien lui confia les humbles fonctions de cuisinier du monastère. Il s'en acquittoit avec joie, heureux de faire la volonté de Dieu, recourant à ce bon Père quand les provisions ou le temps lui manquoient.

Un jour d'hiver, il ne se trouva plus rien au couvent. La neige étoit tombée en si grande abondance que l'on ne pouvoit aller quêter à la ville. « Le soir, dit Mgr Luquet, qui nous a donné tout récemment la vie de saint Benoît le More, Benoît prit avec lui le frère qui l'aidoit à la cuisine ; ils remplirent ensemble d'eau plusieurs grands vases qui se trouvoient là ; puis, nouvel Elisée, le saint noir appela dans une grande confiance la fécondité de Dieu sur l'oblation de sa prière. La nuit se passa tout entière dans cette amoureuse et confiante oraison. Quand le matin fut venu, Benoît et son compagnon vinrent à la cuisine. Les vases qu'ils avoient préparés la veille se trouvèrent remplis de poissons encore palpitants ; et en si grand nombre qu'ils suffirent abondamment pour les besoins de la communauté. »

Le jour de Noël, l'inquisiteur de Sicile, don Diégo de Ahédo, qui devint plus tard archevêque de Palerme, vint célébrer cette fête au couvent de Sainte-Marie avec les religieux réformés. Connoissant la pauvreté de la maison, il avoit envoyé quelques provisions, voulant, disoit-il, goûter de la cuisine du célèbre *Messer*, nom sous lequel on désignoit, par dérision, notre saint. Le bienheureux ne songeoit guère au dîner de l'inquisiteur de Sicile ; il ne pensoit qu'à fêter la venue de Notre-Seigneur ; aussi passa-t-il cette sainte nuit en prières, et le matin, la grand'messe étoit bien avancée qu'on ne l'avoit point encore vu dans la cuisine. On le fit

chercher partout, mais en vain. « On en étoit à l'évangile, dit son historien, quand le thuriféraire agitant son encensoir, sentit qu'il rencontroit un obstacle derrière une tapisserie de la tribune voisine. Il y regarda et il vit frère Benoît, à genoux, absorbé en Dieu. Il le secoua pour le faire revenir à lui, l'avertissant que le Père vicaire le cherchoit avec anxiété; mais Benoît lui fit signe de garder le silence, et il reprit son oraison jusqu'à la fin de la messe. Alors Benoît se levant, prit un cierge et se rendit à la cuisine pour y allumer le feu.

» Le Père Ambroise averti vint en grande hâte, et trouva Benoît à genoux, immobile et son cierge à la main. Il le secoua fortement pour le faire lever ; mais il ne parvint à le faire revenir à lui, qu'au bout d'un certain temps. D'autres religieux étoient accourus pour faire aussi des reproches à Benoît, lequel se contentoit de répondre qu'on pouvoit sonner le dîner et se rendre au réfectoire, que tout étoit déjà prêt.

» — Comment est-ce possible, lui demanda le Père vicaire?

— » Le Seigneur ne nous abandonnera pas, répondit Benoît. Et, dans ce moment, en présence de tous les religieux et de l'inquisiteur, qui étoit venu comme les autres, deux jeunes hommes vêtus de blanc, de la tête aux pieds, se présentèrent dans la cuisine; puis, relevant les manches de leurs tuniques, ils commencèrent à préparer le repas. A cette vue, Benoît pria de nouveau les Frères d'aller au réfectoire, ce qu'ils firent. A peine se trouvoient-ils à table, que les mets furent servis : et quels mets ? préparés par la main des anges ! Les religieux prirent leur repas ; tout saisis du prodigieux événement dont ils venoient d'être les témoins. Dieu, par ce miracle, démontra que la confiance de ses serviteurs n'est pas une orgueilleuse présomption. Il fit voir combien les célestes compagnons qu'il nous a donnés, et que la plupart des chrétiens traitent avec si peu de considération, sont de fidèles compagnons pour ses amis. »

On construisoit un nouveau dortoir dans le couvent; les religieux vivant d'aumônes, les ouvriers travailloient par charité; seulement le couvent les nourrissoit. Il vint un matin jusqu'à

trente maçons. On ne les attendoit point, et il n'y avoit pas de provisions. Le gardien inquiet va trouver le saint noir. Dieu enverra sa providence, répondit Benoît. Le gardien se retira peu rassuré. L'heure du dîner arriva; on avertit Benoît que les ouvriers attendoient. Qu'ils aillent à table, dit le saint, parce que nous avons la grâce de Dieu pour tous, et en abondance. Tous furent en effet copieusement servis.

» Un autre jour, qu'il avoit besoin de bois pour sa cuisine, il sortit afin d'en ramasser sur la montagne, où l'ouragan avoit renversé un très-grand arbre. Avec les forces d'un seul homme, il étoit impossible de songer à remuer cet arbre; mais Benoît le chargea sur ses épaules, et le transporta ainsi au couvent. Stupéfaits à cette vue, les religieux lui demandent comment il a pu supporter un poids aussi excessif; et lui, pour toute réponse, détourna la question en disant, qu'il en avoit besoin pour le feu de sa cuisine. »

Mais Dieu voulut mettre son serviteur à une plus rude épreuve, et, après avoir affermi sa vertu dans ces humbles fonctions, il se plut à l'exercer dans les voies si difficiles du commandement.

En l'année 1578, le 15 février, il se tint au couvent de Sainte-Marie des Anges de Palerme un Chapitre provincial où l'on élut, selon la bulle de Clément VII, un custode pour les Franciscains réformés de Sicile. On élut aussi des gardiens particuliers pour chaque couvent, et Frère Benoît fut choisi pour diriger le couvent de Sainte-Marie de Jésus. Ce fut une grande douleur pour le saint noir; il supplia, mais en vain, qu'on le dispensât de porter ce pesant fardeau. Il lui fallut céder, et commander par obéissance. Il le fit avec une douceur et une humilité admirable, s'estimant toujours le dernier de tous, ne dédaignant pas d'aider comme par le passé aux plus vils travaux, reprenant avec une charité si ingénieuse qu'on ne pouvoit se défendre de tomber à ses pieds pour le remercier de ses paternels avis.

Sa position étoit bien difficile cependant, surtout vis-à-vis des prêtres, lui qui n'étoit que Frère lai et sans aucune instruction. Mais il étoit, dit son historien, toujours plein d'affabilité quand

il se présentoit devant les religieux honorés du sacerdoce. Il leur représentoit d'un air humble et grave leur savoir, leurs belles qualités, le caractère dont ils étoient revêtus. Il leur faisoit ensuite observer le peu d'édification et l'étonnement qu'auroient les jeunes religieux, si les manquements venoient à être autorisés par l'exemple de Pères aussi respectables et renommés. Il en concluoit, avec tant de douceur, la nécessité d'un amendement que, de l'aveu de tous, il étoit impossible de résister à la suavité d'un pareil langage. En toute circonstance, du reste, il se montroit humble dans son maintien, pauvre dans son vêtement, amaigri par la pénitence. Il étoit respectueux avec les religieux revêtus du sacerdoce, charitable avec les laïcs, condescendant pour les novices, patient avec les hommes de service, affable pour tous. Il étoit respecté, aimé, obéi avec la plus grande exactitude. Nul n'abusoit de l'esprit d'humilité qui le portoit à s'abaisser devant tout le monde. Un jour qu'il avoit repris un novice pour une faute grave, dont celui-ci fut ensuite trouvé innocent, il se jeta devant lui, à genoux, lui demandant humblement pardon. Or, non-seulement cet acte ne lui attira aucun mépris, mais causa une grande admiration aux religieux edifiés d'un tel acte en un maître et supérieur.

Ils étoient dignes, au reste, de comprendre la grandeur de cet abaissement volontaire. L'esprit du séraphique saint François revivoit en ces bons religieux, et je ne puis me défendre de transcrire encore le tableau de la vie austère qu'ils menoient.

« Une oraison presque perpétuelle formoit leur principale occupation. Ils employoient deux heures chaque jour à la méditation; outre la pieuse récitation de l'office divin, suivi de l'office des morts, de celui de la très-sainte Vierge, et des sept psaumes de la pénitence, à l'exception des jours de fête. Après Complies, ils n'omettoient jamais non plus l'office connu sous le nom de *la Benedetta*. Leur abstinence étoit admirable; le dimanche et le jeudi seulement, ils mangeoient des mets cuits; ils se contentoient, les autres jours, de pain, de fruits et d'herbes crues. Outre les jeûnes de l'Église, ils observoient rigoureusement le carême de quarante

jours à partir de l'Epiphanie, ceux de l'Ascension à la Pentecôte, de l'Octave du Prince des apôtres à l'Assomption de la très-sainte Vierge, et du 20 août au 29 septembre. Ils réprimoient la révolte de leurs sens par divers genres de mortification. Les uns dormoient sur la terre nue, les autres sur de rudes planches. D'autres portoient aux cuisses des cercles de fer; d'autres de rudes cilices, et des chemises également en fer. Ils sembloient, en un mot, vouloir reproduire les merveilles des anciennes solitudes d'Egypte. Le monde ne les connut pas, car leur vie étoit toute dans le ciel. »

Saint Benoît resta trois années gardien du couvent de Sainte-Marie de Jésus. Pendant cet intervalle, il se tint un Chapitre à Girgenti et il y fut appelé. Partout où il passoit, les peuples accouroient pour le voir, toucher ses vêtements et recevoir sa bénédiction, si bien que pour échapper à tous ces honneurs, il n'osoit plus voyager que de nuit. Dans la ville de Bivona l'empressement fut si grand, que le saint fut obligé de se cacher et de s'enfuir.

Comme il approchoit de Girgenti, un voyageur nommé Polizzi, le voyant tout exténué de fatigue, ainsi que les deux religieux qui l'accompagnoient, leur offrit un peu de vin et de biscuit qu'il portoit avec lui pour le voyage. Les religieux acceptèrent, et il resta très-peu de provisions. Ils remercièrent cet homme charitable et continuèrent leur route. Un peu plus loin, à un endroit appelé Fontana-Fredda, Polizzi descendit de cheval pour s'y rafraîchir : quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en ouvrant son sac, il le trouva tout plein de biscuit et vit que sa bouteille étoit encore toute remplie de vin!

Cependant Girgenti étoit dans l'attente : on avoit placé sur la route des vedettes pour annoncer l'arrivée du saint noir. Le peuple encombroit les rues où il devoit passer. Un cri se fait entendre dans la foule : Voilà le saint! Une immense clameur lui succède; le peuple se précipite au-devant de lui. Le clergé sort de la cathédrale pour le recevoir avec plus d'honneur. Le saint confus ne savoit comment se soustraire à cet empressement; plus il s'humilioit et plus les cris d'admiration redoubloient. Les uns lui baisoient les mains; les autres cherchoient à toucher ses vête-

ments; d'autres se jetoient à genoux sur son passage pour recevoir sa bénédiction; la plupart pleuroient de joie et se recommandoient à ses prières. Ce fut un grand triomphe et une terrible épreuve; mais son humilité étoit encore plus grande et plus forte.

On ne sauroit, au reste, s'étonner de ces manifestations publiques, en songeant à la multitude de miracles que Dieu se plaisoit à opérer par son serviteur. Que de malades il avoit guéris en faisant sur eux le signe de la croix! Il rendoit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds: à sa parole les boiteux marchoient, les paralytiques se levoient, les morts ressuscitoient. Il sembloit que Notre-Seigneur eût donné à ce pauvre nègre toute sa puissance sur la vie et sur la mort.

Il lisoit dans les cœurs, et l'avenir n'avoit point de secrets pour lui. Il révéloit aux pécheurs leur malheureux état, et ils se convertissoient. Vous venez pour savoir des nouvelles de votre fils, disoit-il à une pauvre mère inquiète; allez dans la paix de Dieu, vous en aurez de bonnes et vous le reverrez bientôt. Deux jours après, son fils lui écrivit pour lui annoncer son retour.

Un homme de la campagne lui offrit un panier de raisins: le saint en prit quelques grappes, et lui rendant le reste: Je garde seulement, lui dit-il, ce qui vient de votre vigne. Les autres grappes avoient été prises en effet dans la vigne du voisin.

Jeanne d'Aragona lui recommandoit son mari et son fils dangereusement malades. Pour le premier, ne craignez rien, lui répondit-il, Notre-Seigneur vous fera la grâce. — Mais l'enfant, dit la mère? — C'est bon, c'est bon, ne vous mettez pas en peine, reprit le saint; pouvez-vous rien faire de mieux que de le donner au bon Dieu? Laissez-le aller en paradis.

Le mari guérit en effet cinq jours après, et l'enfant mourut.

« Antoine Vignes, marchand de Catane, établi à Palerme, attendoit depuis longtemps un navire d'Espagne; Benoît lui avoit promis positivement que ce navire arriveroit à bon port; mais le temps passoit et le marchand avoit conçu les plus vives inquiétudes. Benoît lui dit de nouveau: Le retard vient de ce que le mau-

vais temps l'a forcé de relâcher pendant quinze jours en Sardaigne. A ce moment nn navire parut en mer; Antoine crut que c'étoit le sien. Non, dit Benoît, ce n'est pas celui que vous attendez; celui-ci vient de Majorque, le vôtre ne tardera pas. Il arriva en effet le lendemain. Quelques jour après, le marchand, par reconnoissance, porta du poisson tout cuit au couvent, mais il craignoit d'être arrivé trop tard. Le portier le rassura aussitôt en lui disant que le saint avoit connu d'avance son intention, et qu'il avoit tout exprès retardé le dîner de quelques instants. Vignes cependant n'avoit manifesté son intention à personne.

» Une autre fois, pendant qu'il étoit gardien de son couvent, il étoit allé avec un Frère lai quêter à une pêche de thons. Prions le Seigneur, dit-il à son compagnon, afin que cette nuit il veuille bien délivrer des mains des Turcs les pauvres gens de cette pêche. Le Frère lui répondit: Mais, Père, comment savez-vous que les Turcs viendront ici cette nuit? Benoît répliqua : Et pourtant il en arrivera ainsi. Vers minuit les corsaires arrivèrent; les pêcheurs eurent le temps de fuir et ne souffrirent aucun dommage. »

Je ne saurois raconter tous les traits de la miraculeuse bonté de ce saint homme. Quand il alloit à la quête de vin, au retour il donnoit à boire à tous les pauvres qu'il rencontroit. Dieu se plaisoit à le lui rendre aussitôt : son vase étoit toujours plein lorsqu'il rentroit.

On vint un jour lui demander des oranges pour un malade. Ce n'étoit plus la saison de ces fruits, et il n'y en avoit plus un seul sur les orangers du couvent. Le saint cependant commanda qu'on y montât et qu'on cherchât bien. — Père, je ne trouve rien, cria enfin celui qui étoit monté sur l'arbre.

— Bien! répliqua Benoît. Et sur votre tête? Ces fruits ne sont donc pas oranges? Regardez bien au-dessus de vous.

André lève les yeux et voit en effet cinq oranges magnifiques. Reconnoissant clairement le prodige, ajoute l'historien du saint, il courut en ville, où il raconta partout ce qui venoit de lui arriver. Il donna trois de ces oranges au malade Vassallo, qui les prit

et guérit instantanément; il en conserva une comme relique, et donna l'autre à un prêtre très-dévot du saint More.

Jamais il ne put souffrir, tant qu'il fut gardien, qu'on refusât aux pauvres à la porte du couvent. Un jour qu'il en vint beaucoup, le portier distribua tous les restes de pain, puis, voyant qu'il n'avoit plus que la provision nécessaire aux religieux, il renvoya les autres qui se présentèrent. Saint Benoît les rencontra comme ils s'en retournoient tout fâchés; il les ramène avec lui et gronde le portier. Mais, Père gardien, dit celui-ci, il reste à peine assez de pain pour les religieux.

— Peu importe, reprit le gardien, portez l'aumône à ces pauvres, et la providence de Dieu ne nous manquera pas. Le portier prit encore dix pains et les leur distribua; il revint ensuite compter ce qui lui restoit; et il en trouva plus qu'il n'y en avoit d'abord.

Quand les trois années de sa charge furent accomplies, les religieux n'eurent point la force de se séparer de leur bon Père, et ils le créèrent vicaire du couvent, pour vivre plus longtemps sous ses ordres. On le fit ensuite maître des novices, et les novices, comme les religieux, trouvèrent en lui, dit son historien italien, le maître, le médecin, le conseiller, le père, le supérieur et l'ami, le guide sûr et l'hôte toujours prêt à leur offrir le repos de leurs âmes. Il savoit leurs pensées, devinoit leurs tentations. Et toi, mon fils, disoit-il à l'un d'eux, pourquoi veux-tu te laisser séduire et retourner au siècle? Deux de ses novices essayèrent de s'enfuir du couvent pendant la nuit; deux fois ils franchirent la clôture et se trouvoient déjà dans la rue; deux fois ils rencontrèrent leur bon maître, qui les ramena au bercail et finit par les délivrer de cette tentation.

Après matines, il leur expliquoit les leçons de la sainte Ecriture. Rien n'étoit plus admirable que d'entendre ce saint ignorant, qui ne savoit point même lire, développer les sens les plus cachés avec l'exactitude d'un docteur, et citer de longs passages de la Bible que Dieu seul avoit révélés à son cœur. Aussi les théologiens et les savants venoient-ils le consulter dans leurs doutes, et il les éclairoit.

Il y avoit à Palerme, un dominicain très-célèbre par la connoissance profonde qu'il avoit du droit civil et canonique : il s'appeloit Vincent Magis. « Cet homme illustre, après tant et de si profondes études dans les lettres divines et humaines, se trouvoit un jour affligé de ne pouvoir expliquer un passage difficile de la sainte Écriture. Comme la renommée de science infuse et de sainteté de Benoît lui avoit concilié la vénération de toute sorte de personnes, le Père Magis l'avoit, lui aussi, en grande estime. Il se rendit donc, tout peiné, à Sainte-Marie de Jésus, pour y chercher des lumières près du saint noir. Il demandoit au portier Benoît, qui arriva tout à coup, et lui dit avant même de le saluer : De grâce, mon Père, ne vous troublez pas, si vous n'avez pas bien compris ce passage de la sainte Écriture; je vais vous l'expliquer clairement. Le savant dominicain fut stupéfait de l'entendre lui révéler ce qu'il tenoit secrètement renfermé dans son cœur. Il s'assit, et Benoît dissipa ses doutes avec tant de profondeur et de clarté qu'il en demeura rempli d'admiration et grandement édifié. Aussi, en partant du couvent, il dit à quelques religieux : Pères, vous avez ici un grand saint. Non-seulement il m'a révélé prophétiquement ce que j'avois à lui dire, mais il m'a expliqué un passage de l'Écriture que j'avois en vain étudié jusqu'ici sans le comprendre. Il y a de quoi étonner tout le monde. Certainement Dieu lui a donné la science infuse, et veut qu'on l'admire lui-même dans un homme aussi parfait. Ce religieux en rendit grâces au Seigneur, dont il ne cessa de glorifier la toute-puissance, faisant connoître à un grand nombre de personnes la science de notre saint. »

Quand le temps de sa charge de maître des novices fut écoulé, le saint noir reprit avec bonheur ses fonctions de cuisinier du couvent. Les plus grands seigneurs se faisoient gloire de l'aller trouver dans sa cuisine où il les consoloit, les éclairoit, les guérissoit suivant leurs besoins. Jamais on ne lui étoit importun. Le supérieur lui avoit donné l'ordre de répondre à tous, et il étoit toujours prêt. Le reste du temps, il le passoit, dans la prière; ses nuits étoient employées à la contemplation. Plusieurs fois on le

surprit dans l'église tout ravi en Dieu et resplendissant d'une lumière céleste.

Je passe à regret un grand nombre de miracles qu'il fit en ce temps-là : je n'en raconterai plus qu'un qui renferme une admirable leçon. Il recommandoit aux jeunes religieux qui l'aidoient à la cuisine d'avoir bien soin des restes de la table. Je vous en prie, leur disoit-il, ne jetez pas ces restes qui vous semblent si peu de chose : donnez-les aux pauvres : *C'est le sang de ceux qui nous ont fait l'aumône pour l'amour de Dieu.* Les jeunes religieux se mirent à rire de ce scrupule, et continuèrent comme auparavant. Alors le saint prit le petit balai avec lequel ils balayoient ces restes, et le pressant dans sa main, il en sortit un sang vif et abondant.

Dieu s'apprêtoit à couronner une si belle vie. Au mois de février 1589, le saint tomba malade et dit à un de ses amis : Pour cette fois, il plaît à Dieu que je guérisse, mais à l'autre maladie qui arrivera bientôt je quitterai ce monde, parce que mon temps est fini.

Le 4 mars, il fut pris d'une grande fièvre et on vit que sa fin étoit proche. Nous aurons bien de la peine, le jour de votre mort, lui dit le Père Ambroise de Palizzi, à cause du grand concours de peuple qu'on verra ici. — Ne craignez rien, répondit le saint ; le jour que je mourrai, il n'y aura pas de foule ; à peine s'y trouvera-t-il quelques personnes ; mais on viendra ensuite. Si mon corps n'est pas enterré aussitôt, il y aura une grande multitude et beaucoup de tumulte. Je vous supplie donc de me faire enterrer sans retard.

Le 3 avril, il voulut recevoir tous les sacrements. Il mit son cordon à son cou, et demanda pardon avec larmes de ce qu'il nommoit ses offenses et ses scandales. Il reçut ainsi le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Peu après on crut qu'il alloit expirer et on alluma deux cierges bénits. L'heure n'est pas encore venue, mon enfant, dit le saint au Frère Guillaume ; quand il sera temps, je vous avertirai. Sainte Ursule, à qui il avoit une grande dévotion, vint ensuite le visiter avec ses compagnes, et à ce moment son

visage brilla d'un éclat extraordinaire; il en sortoit une lumière qui éclaira la chambré où il étoit couché. Un religieux, mort en odeur de sainteté, vint aussi le visiter. Il se leva enfin sur son séant et dit à Frère Guillaume: Mon Frère, l'heure est venue, préparez les cierges. Il croisa ses bras sur sa poitrine, prononça une dernière fois les noms sacrés de Jésus et de Marie et celui de son Père saint François; puis, répétant les paroles de notre Sauveur: Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains, il leva les yeux au ciel et rendit à Dieu son âme, le 4 avril de l'an 1589, de son âge environ le soixante-cinquième.

C'étoit le mardi de Pâques, et ce jour-là le peuple avoit coutume de se rendre en foule à l'église du Saint-Esprit. On put donc enterrer le saint noir, comme il l'avoit prédit, sans tumulte. Mais bientôt le bruit de sa mort se répandit, et le vice-roi de Sicile, l'archevêque de Monréale, toute la population de Palerme accoururent au couvent. Une odeur du paradis sortie du tombeau embaumoit l'église et le monastère. Les miracles se multiplioient sans mesure. La renommée de ce pauvre nègre passa bientôt en Italie, en Espagne, en Portugal et jusqu'en Amérique, où les esclaves de sa race le prirent pour leur protecteur et leur patron.

A l'heure où il mourut, sa nièce, Bénédicte Nastasi, qui le savoit malade, étoit en prière. Elle vit tout à coup voler vers elle une blanche colombe et elle entendit ces paroles: Ne demandes tu rien, Bénédicte? L'heureuse jeune fille reconnut la voix de son oncle; elle reprit courage et dit: Où allez-vous?

— Au ciel, répondit la voix.

A Taormina en Sicile, saint Pancacre, évêque, qui scella par le sang qu'il versa dans son martyre l'Évangile de Jésus-Christ,



qu'il avoit prêché dans cette ville, où l'apôtre saint Pierre l'avoit envoyé.

A Tomes en Scythie, la fête des saints martyrs Evagre et Bénigne.

A Thessalonique, le martyre des saintes vierges Agape et Chionie, qui, sous l'empereur Dioclétien, ne voulant pas renoncer Jésus-Christ, souffrirent d'abord une longue et dure captivité; puis furent jetées dans le feu, où elles expirèrent en priant Dieu, sans que les flammes leur eussent fait aucun mal

A Tyr, saint Vulpien, martyr, qui fut cousu dans un sac avec un aspic et un chien, puis jeté dans la mer, durant la persécution de Galère-Maximien.

Au monastère de Médice en Orient, saint Nicétas, abbé, qui,sous Léon l'Arménien, souffrit beaucoup pour le culte des saintes images. — Il étoit de Césarée en Bithynie. Son père s'appeloit Philarète; sa mère étant morte huit jours après sa naissance, son père se fit moine, de sorte que saint Nicétas fut élevé par la mère de son père, qui vivoit encore. Etant devenu grand, il alla trouver un ermite pour apprendre de lui la vie solitaire; mais, après quelque temps, cet ermite le renvoya, et il se retira au monastère de Médice, où il fut fait prêtre. Saint Nicéphore qui en étoit abbé, se déchargeoit sur lui de l'administration de son monastère. Il rendit la parole à un enfant muet, et la raison à un Frère lai que le diable avoit rendu insensé. Après la mort de saint Nicéphore, Nicétas fut nommé abbé en sa place. Il soutint constamment l'honneur dû aux saintes images, contre les iconoclastes, et fut envoyé en exil dans l'île de Sainte-Glycérie, aux extrémités de la Propontide, où l'ennuque Anthyme le renferma dans une étroite prison. Il y resta six ans en butte à toutes sortes de mauvais traitements. Nul ne le pouvoit visiter, et on lui faisoit passer par une

fenêtre le peu de pain qu'on lui donnoit. Il fut enfin rappelé, et il se retira dans un ermitage auprès de Constantinople. Il y mourut le 3 avril 824. Son corps fut rapporté en son monastère par ses religieux.

En Angleterre, sainte Burgondofare, vierge et abbesse.



QUATRIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Ambroise, évêque de Milan et docteur de l'Église. — Saint Isidore de Séville. Les saints martyrs Agathopode et Théodule; saint Platon, moine de Constantinople; saint Zozime.

LA VIE DE SAINT AMBROISE,

ÉVÊQUE DE MILAN ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 397.

Sirice, pape. — Honorius, empereur.

Saint Ambroise étoit fils d'un illustre chevalier romain, aussi nommé Ambroise. Ce chevalier eut une fille et deux fils : la fille (qui étoit l'aînée) eut nom Marcelline, et vécut en perpétuelle virginité; le pape Libère la consacra à Rome le jour de Noël, et la voila, en l'exhortant à la persévérance par une grave et éloquente remontrance. Après Marcelline, Satyre naquit : ce fut un homme vertueux, prudent et modeste.

Ambroise le père fut fait préfet des Gaules (qui étoit une charge éminente et de très-grand crédit), et y étant allé avec sa femme et sa famille pour l'administrer, Ambroise, son fils, y naquit pour la gloire de Notre-Seigneur, et pour la défense et l'ornement de son Église.

Ambroise étant endormi dans son berceau, la bouche ouverte, un jeton de mouches à miel se vint poser sur lui, entrant et sor-

tant de sa bouche, et après elles s'envolèrent en l'air. Son père se trouva présent à ce prodige, et admirant ce qu'il avoit vu, il dit : *Si cet enfant vit, il sera un grand personnage.* En effet, il le fut beaucoup plus que Platon, dont on raconte la même chose. Le père mourut dans son gouvernement des Gaules, et Ambroise, son fils,retourna à Rome, avec sa mère et son frère, où il fut élevé. Il y a un monastère de religieuses de Saint-Benoît, en des maisons que l'on tient communément avoir appartenu au père de saint Ambroise.

On eût dit que l'enfant devinoit qu'il seroit évêque ; car, voyant que le monde leur baisoit les mains, il présentoit la sienne à une fille qui servoit sa sœur, et il la lui faisoit baiser, disant qu'il seroit aussi évêque. Quoique ce ne fût alors qu'un jeu d'enfant, on reconnut néanmoins depuis que ç'avoit été une prédiction divine.

La ville de Rome étoit fort corrompue ; et, quoiqu'elle fût pour lors toute remplie de jeunesse débauchée et perdue, toutefois Ambroise ne se laissa pas emporter aux passions impétueuses de la jeunesse, ni aux mauvaises compagnies : au contraire, il vécut toujours avec tant de modestie, qu'il conserva perpétuellement sa virginité, et il joignit cette honnête pureté de mœurs à l'étude des bonnes lettres.

Étant devenu par la vivacité de son bel esprit, un grand philosophe et un orateur éloquent, il faisoit très-bien la charge d'avocat, et il étoit tenu pour un homme doué de belles qualités. Il avoit déjà fait amitié avec les principaux et les plus illustres de Rome, comme Symmaque (qui étoit consulaire), et Anicius Probus, que l'empereur Valentinien ayant trouvé fort sage, avoit établi préfet du prétoire, afin d'envoyer aux provinces tels gouverneurs que bon lui sembleroit. Probus jeta les yeux sur S. Ambroise, à cause des grandes qualités qu'il remarquoit en lui, et l'envoya pour gouverner les provinces d'Insubrie, de Ligurie et d'Amélie, qui sont celles de Milan, de la côte de Gênes, et de la partie de la Lombardie qui est deçà le Pô. Quand il alla prendre congé, Probus lui dit : *Va et gouverne, non en qualité de juge, mais comme un évêque ;*

voulant dire qu'il administrât ces provinces avec plus de clémence que de rigueur, plutôt comme père que comme juge.

Saint Ambroise partit de Rome pour aller en son gouvernement, et étant arrivé à Milan, il trouva dans la ville plusieurs partis d'hérétiques ariens, qui la troubloient et l'infectoient, contre les catholiques, qui tâchoient de la conserver en son ancienne religion.

Dieu permit qu'Auxence, évêque et chef des ariens, mourut. Il étoit de Cappadoce, homme fin et rusé; et, se montrant catholique en apparence, il versoit secrètement le poison de sa perverse doctrine, et avoit acquis tant de crédit et d'autorité, que ni S. Hilaire, évêque de Poitiers, ni Evagrius, grand ami de saint Jérôme, ni saint Filastre, évêque de Brescia, qui étoient venus pour cet effet à Milan, ne l'avoient pu déposséder de son siége, où il se maintint jusqu'à ce que Notre-Seigneur, ayant compassion de son Église, lui ôta la vie.

Auxence étant mort, tout le peuple de Milan se mutina : les catholiques voulurent un évêque catholique, et les hérétiques un hérétique. L'empereur Valentinien, étant averti de la mort d'Auxence, manda aux évêques qu'ils missent en ce siége vaquant un si digne prélat, qu'il n'eût point de regret de lui obéir, et de recevoir de bon cœur ses avis comme les vraies médecines de son âme. Les évêques le supplièrent de choisir lui-même celui qu'il désiroit faire succéder à Auxence; ce que l'Empereur refusa, disant que c'étoit une affaire qui surpassoit ses forces, et qu'eux qui étoient remplis de la grâce divine, et éclairés de la lumière céleste, le pourroient mieux faire. Valentinien montra bien en cela sa religion, et le respect qu'il portoit aux ministres de Dieu, distinguant ce qui est propre à l'empereur et au prince temporel, d'avec ce qui appartient aux prêtres et à l'Église.

Étant donc question d'élire un prélat, le peuple de Milan s'assembla en l'église; les catholiques et les hérétiques contestèrent les uns contre les autres, et chacun des deux partis désiroit que l'évêque fût de leur religion. Ambroise, en qualité de gouverneur de la province, vint à l'église pour pacifier le peuple, et

pour l'exhorter d'aller plus doucement. Aussitôt qu'il eût commencé à parler, un enfant dit tout haut : *Ambroise, évêque.* Cette voix par inspiration divine fut accueillie des uns et des autres, de manière que les cœurs des catholiques et des ariens, qui étoient si différents, s'accordèrent qu'Ambroise fût évêque.

Il fut bien étonné de cela, et, tâchant de détourner le peuple et de fuir cette dignité, dont il se réputoit indigne, il apporta des moyens extraordinaires pour le faire croire, et pour émouvoir les Milanois à se désister de cette volonté. Pour cet effet, sortant de l'église, il fit apporter son tribunal, et contre son naturel il commença à se montrer sévère, et fit tourmenter quelques scélérats, examinant leurs causes plutôt en juge rigoureux qu'en évêque pieux : néanmoins le peuple ne s'étoit point changé par ces rigueurs; au contraire, faisant de plus en plus instance de le demander pour évêque, ce très-chaste gouverneur fit venir des courtisanes en son logis, afin que le peuple qui les y voyoit entrer et sortir, le tînt pour incapable d'un ministère si pur : mais chacun le connoissoit assez, et voyoit bien que c'étoit un artifice pour échapper; et cela le faisoit davantage désirer pour évêque.

Saint Ambroise voyant que ces ruses lui étoient inutiles, s'enfuit vers Pavie, et après avoir cheminé toute la nuit, comme il pensoit être dans les faubourgs de Pavie, Dieu permit qu'il se trouvât aux portes de Milan : si bien que voyant que c'étoit une affaire de Dieu, il se rendit à la volonté du peuple, et promit de faire tout ce qu'on voudroit. On lui donna des gardes, de crainte qu'il ne s'enfuît pour la seconde fois, et l'empereur Valentinien fut supplié de confirmer cette élection, d'autant que, par les lois, les magistrats et les ministres impériaux ne pouvoient quitter leurs charges et se faire d'Eglise sans la permission des empereurs. Valentinien fut bien joyeux de ce que celui qui avoit été établi gouverneur temporel de ses provinces fût tel, qu'il méritât d'être évêque, et il confirma l'élection de S. Ambroise.

Pendant que l'on attendoit la réponse de Valentinien, Ambroise trompa ses gardes et s'enfuit pour la deuxième fois. Il se cacha en

une maison des champs d'un sien ami nommé Léonce, homme de qualité, jusqu'à ce que la confirmation de l'Empereur étant venue, Léonce même craignant d'être réfractaire à ses commandements, le déclara.

S'est-il trouvé personne au monde qui ait fait tant de diligence pour parvenir à l'épiscopat, que fit Ambroise pour s'en exempter? Quel ambitieux a inventé plus de moyens d'acquérir la vaine gloire, qu'il en chercha pour fuir la dignité que le peuple et Dieu lui offroient? Mais, parce qu'il ne faut pas résister à la volonté divine, S. Ambroise subit le joug, et se laissa sacrer évêque : et d'autant qu'il n'étoit encore que catéchumène, il fut baptisé par un évêque catholique, dont il reçut tous les Ordres avec une indicible joie de chacun. L'Empereur en personne assista à son sacre, et se tournant à Dieu : *Je vous remercie, Seigneur,* dit-il, *d'avoir recommandé les âmes à celui à qui j'avois donné la charge des corps, et d'avoir montré par là que j'avois fait un bon choix.*

On ne sauroit croire combien toute l'Italie et les autres provinces se réjouirent de l'élection de S. Ambroise. S. Basile, évêque de Césarée, lui écrivit une lettre de congratulation, où il le loue grandement : et les autres évêques de l'Église orientale et occidentale louèrent et approuvèrent son élection, encore qu'elle eût été faite d'une personne qui n'étoit pas encore baptisée ; et en effet ils ne furent point trompés, parce qu'aussitôt que S. Ambroise fut établi en son siége, il laissa le soin de toutes les choses temporelles à Satyre son frère, pour être plus libre d'affaires, et pouvoir se donner tout à Dieu et aux obligations de sa charge.

Il distribua aux pauvres tout son or et son argent, et il donna à l'Église toutes ses rentes et ses domaines, hormis l'usufruit qu'il réserva à Marcelline, sa sœur, durant sa vie. Il disoit tous les jours la messe avec beaucoup de dévotion, se préparant dignement. Il prêchoit tous les dimanches, et comme un pasteur céleste ; ses sermons étoient si remplis de doctrine et d'éloquence, que, par leur moyen, le grand docteur et la lumière de l'Église, S. Augustin, fut converti à Dieu : car le but où il visoit étoit de toucher les âmes pour les réduire : non pas tant par l'élégance des paroles, que par

la force des prières et des larmes. Il s'employoit aux autres ministères sacrés si assidûment, que Paulin dit en sa Vie, que seulement pour le soin qu'il prenoit à instruire ceux qui devoient être baptisés, quand il mourut, cinq évêques y étoient bien empêchés.

Il recevoit tous ceux qui venoient lui parler avec une facilité extraordinaire; il n'y avoit point de gardes ni de portier à l'entrée de son logis : chacun avoit audience; il s'enquéroit de leurs affaires, consoloit les affligés, secouroit les nécessiteux; bref c'étoit le très-cher père, et le très-vigilant pasteur de toute la ville. Encore qu'il s'occupât volontiers en toutes les affaires de miséricorde et de charité, il n'aimoit pas à faire des mariages, et à conseiller à personne d'aller à la guerre, ni boire ni manger hors de chez soi : et il conseilla à S. Augustin de faire cela comme lui.

Saint Ambroise éclatoit fort en toutes sortes de vertus : c'étoit un portrait des saints prélats, et un miroir de sainteté. Depuis qu'il fut évêque, il ne fut inquiété d'aucun vice, parce que, durant toute sa vie, il avoit été fort honnête et fort modeste. Il jeûnoit souvent et il ne mangeoit quasi point le matin, sinon les samedis, les dimanches, et les fêtes solennelles de quelques martyrs.

Encore qu'il fût très-doux envers tous, néanmoins il étoit rigoureux et sévère à lui-même; mais si humble pour tous, que bien qu'il fût tenu de chacun pour un oracle de science et d'éloquence, il laissoit censurer à autrui les œuvres qu'il écrivoit, et se soumettoit à leur jugement; lorsqu'on l'avertissoit de quelque faute, il les en remercioit comme d'un singulier plaisir qu'on lui faisoit : aussi, dit-il, en une épître qu'il écrivit à Sabin, évêque de Plaisance : « Chacun se trompe en ses écrits, plusieurs choses échappent en les lisant : et comme les pères trouvent toujours leurs enfants beaux, quoiqu'ils soient difformes; de même les écrits les plus mal faits ne laissent pas de plaire à leurs auteurs. » En une épître qu'il écrivit au même prélat, il disoit encore : « Ceux qui prennent la peine de lire mes écrits, me font plaisir de dire franchement ce qu'il ne leur plaît pas : car je puis bien m'abuser moi-même aux choses que je sais. On ne prend pas tou-

jours garde de si près à tout, et d'ailleurs il y a je ne sais quoi qui ne sonne pas si bien aux oreilles d'autrui que l'auteur se le promet. »

Mais comme il étoit nouveau aux matières ecclésiastiques et divines, Notre Seigneur lui envoya saint Simplicien, homme parfait, d'une sainteté et d'une doctrine fort connue, qui, par l'avis du pape Damase, vint à Milan, et contracta amitié avec saint Ambroise, l'informant de l'usage louable et des cérémonies de l'Église romaine, afin qu'il les introduisît à Milan, et qu'on bâtît des monastères de personnes religieuses, qui s'étudiassent à la perfection, comme il y en avoit à Rome. En effet, on en fonda un dès lors aux fauxbourgs de Milan, dont saint Augustin parle fort honorablement. Saint Ambroise retint toujours saint Simplicien pour son père spirituel.

Il étoit si miséricordieux et si libéral envers les pauvres, que, pour aider et racheter les captifs, il vendoit les vases sacrés de l'église ; ce que saint Augustin trouva bon, et l'imita depuis ; saint Ambroise disoit, que l'Église a de l'or, non pas pour thésauriser, mais pour le distribuer et l'employer aux nécessités des pauvres.

En ses sermons et en ses exhortations, il encourageoit les filles à garder leur virginité, à prendre Jésus-Christ pour leur époux, et à la lui consacrer. Il prêchoit souvent de cela, dont il ne rapportoit pas un si grand fruit à Milan ; mais la vertu de ses paroles sortoit de la ville, et la suave odeur de cette doctrine céleste attiroit beaucoup d'âmes pures, et de très-chastes filles qui venoient à lui de Bologne de Plaisance et même d'Afrique, pour se dédier à Notre-Seigneur. De là vient qu'il dit de lui-même : « Quelqu'un se pourra plaindre que je prêche tous les jours les louanges des vierges ; que fais-je de les redire si souvent, et n'y gagner rien ? Mais ce n'est pas ma faute, plusieurs filles viennent ici prendre le voile, et traitant cette matière en ce lieu, je persuade ceux qui en sont bien loin : si cela doit être ainsi, il sera plus expédient d'en aller discourir ailleurs, afin que nous vous touchions au cœur

étant éloigné de vous. Ceux qui ne m'entendent point suivent ma doctrine, et ceux qui m'écoutent n'en tiennent compte.

Il avoit une grande compassion des pécheurs, et il leur tendoit les bras pour les recevoir à pénitence. Quand quelqu'un venoit confesser ses péchés, il s'attendrissoit et pleuroit si fort, qu'il amollissoit les cœurs de ceux qui se confessoient à lui ou qui lui découvroient leur conscience, eussent-ils le cœur de marbre.

Il tâcha d'extirper certains abus et superstitions qui étoient restés du paganisme, et qui avoient été reçus par les chrétiens.

Le premier jour de l'an les gentils avoient accoutumé de commettre beaucoup d'excès en leurs festins et en leurs cérémonies profanes. Saint Ambroise, pour déraciner cette mauvaise coutume, ordonna que les filles jeûneroient ce jour-là, et que l'Église solenniseroit la fête de la très-sainte Circoncision. Il retrancha aussi les banquets qui se faisoient en l'église aux fêtes des plus célèbres martyrs : car, bien qu'au commencement cela eût été introduit pour exercer la charité, et pour donner à dîner aux pauvres ; néanmoins, depuis, peu à peu le bon usage s'étoit perverti, et cela ressentoit plus les fêtes des païens qu'un repas de chrétiens.

Cependant son principal soin fut de tâcher que le clergé parût en toutes sortes de vertus, spécialement en honnêteté et en libéralité envers les pauvres ; afin que, comme le clergé catholique étoit éloigné des ariens en fait de doctrine, il le fût aussi d'autant plus en mœurs ; sachant combien il est important, pour le salut de toute la république, que les ministres de Dieu servent d'exemple aux autres, et qu'ils soient les premiers à faire les bonnes œuvres. C'est pourquoi il pleuroit amèrement la mort des bons prêtres, et il en rendoit deux raisons ; l'une, parce qu'ils étoient mort avant lui, et l'autre, parce que l'Église en recevoit un grand dommage : car les hommes saints et dignes d'un si haut degré sont rares.

A ce sujet, il étoit curieux de chercher des personnes éminentes en vertu et en science, pour les faire évêques ; et de fait après le décès de saint Filastre de Brescia, il procura que saint Gaudence lui succédât. Saint Virgile, évêque de Trente, qui fut depuis mar-

tyr, apprit de saint Ambroise comment il se devoit gouverner pour être digne ministre de Dieu : et il lui envoya en une lettre la forme d'un vrai et saint prélat, ayant toujours un zèle ardent de la gloire de Dieu et du bien de toute l'Église.

Après que saint Ambroise eut gouverné son Église quelques années, il fut contraint d'aller à Rome. On dit qu'il lui arriva en chemin une chose fort étrange. Il logea en l'hôtellerie d'un homme riche et bien accommodé. Le saint lui demanda comment il se portoit, s'il avoit des enfants et du bien. L'hôte prit plaisir à lui raconter toutes ses prospérités ; il lui dit qu'il étoit si sain, que jamais on ne l'avoit vu malade, qu'il avoit des enfants et des richesses avec tant de félicité, qu'il ne connoissoit pas seulement le nom de la douleur, de l'amertume et de l'adversité. Le saint prélat entendant cela, se souvint des paroles que dit Job, parlant des pécheurs : *Ils passent leur vie parmi les biens ; et tout d'un coup ils trébuchent en enfer :* et étant inspiré de Dieu il se leva et dit à ses compagnons : *Sortons vite d'ici, de peur que l'ire de Dieu qui va fondre sur cette maison, ne nous accable.* Il sortit en hâte, et à peine étoit-il dehors que la terre s'ouvrit, et engloutit cette maison avec tous ceux qui y étoient. Il se fit un lac en ce même lieu, qui servit de marque d'un si étrange accident. Cela nous apprend aussi que la félicité du méchant est un secret fléau de Dieu, et qu'il n'y a rien de si dangereux que la prospérité de ceux qui paroissent heureux selon le monde.

Saint Ambroise retourna de Rome à Milan, et il y trouva de grandes difficultés à cause de l'hérésie des ariens qui étoient en grand nombre. Au commencement (par la faveur de Valentinien, empereur catholique, qui portoit tant de respect à saint Ambroise, qu'il le pria de le reprendre et d'avoir soin de son âme comme un médecin spirituel, et comme la loi de Dieu le lui commandoit), les ariens se tinrent plus resserrés ; comme aussi du temps de Gratien, fils de Valentinien, qui avoit succédé à son père. Gratien étoit un prince fort pieux, et affectionné à saint Ambroise, qu'il honoroit comme son père, ayant obtenu par ses prières de grandes victoires sur les barbares, et ayant appris que les victoires se

gagnent plus par la piété et par la vertu de la foi, que par la force et les préparatifs militaires. Néanmoins, durant que Valentinien, son frère, étoit aussi empereur (il étoit fils de Justine, arienne, qui étoit veuve de l'empereur Valentinien, son père). Les ariens se fiant en la faveur et en l'autorité de Justine qui, en qualité de mère de l'Empereur pouvoit beaucoup, et désiroit éperdument donner cours et crédit à la fausse religion; ils commencèrent à lever la tête, et résolurent d'accabler saint Ambroise; afin qu'ayant vaincu un si brave capitaine, les autres se rendissent, et qu'ils demeurassent maîtres du champ de bataille.

A cet effet, après le décès de l'évêque de Sirmich, ville métropolitaine de l'Esclavonie, ils tâchèrent de faire nommer à l'évêché un membre de leur secte, mais saint Ambroise, jugeant l'importance de cette affaire, s'en alla à Sirmich; il s'opposa valeureusement à Justine et à tous les ariens, et il n'en partit point jusques à ce qu'Avenne, homme catholique et vertueux eût été élu évêque. Il arriva pour lors une chose qui fait bien connoître le zèle de saint Ambroise et l'emprudence des hérétiques, mais qui fut suivie du châtiment que Dieu envoie à ceux qui s'attaquent à ses saints.

Saint Ambroise prêchant un jour en un lieu élevé, exhortoit ardemment le peuple d'élire un évêque catholique, qui fût digne de remplir ce siége : plusieurs ariens l'écoutèrent, et entre autres une fille effrontée, qui, oubliant toute modestie, monta au pupitre, puis, d'un visage fier et troublé, prit le saint prélat, et le tira rudement par la robe pour le faire tomber aux pieds des autres femmes ariennes qui étoient au bas pour l'outrager. Le saint se tourna vers elle et lui dit doucement : « Encore que je sois indigne du sacerdoce, ce n'est pas à vous ni à votre sexe à mettre la main sur quelque prêtre que ce soit. Ne craignez-vous point le jugement de Dieu ? Prenez garde que votre témérité ne soit punie de quelques désastres. » Saint Ambroise lui ayant ainsi parlé, Notre-Seigneur la châtia en présence de tous d'une mort subite; et le saint, pour récompenser de sa douceur et de sa charité l'affront que cette fille lui avoit voulu faire, se trouva le lendemain à son enterrement.

Deux évêques ariens, Claudien et Secondien, feignant d'être catholiques, importunèrent l'empereur Gratien de faire assembler un concile général pour traiter des points de la foi. Saint Ambroise l'empêcha, et procura que l'on assemblât à Aquilée un synode des évêques d'Occident qui y voudroient venir. Saint Ambroise y assista, et, par son bel esprit, par sa doctrine et son autorité, il confondit les hérétiques, et il leur apprit à tous que les prêtres doivent être juges des laïques, et non pas les laïques des prêtres.

Une autre fois deux gentilshommes de la chambre de l'empereur Gratien, qui étoient ariens en l'âme, et qui néanmoins, pour complaire à leur prince, faisoient semblant d'être catholiques, voulant se moquer de saint Ambroise, le prièrent qu'il leur expliquât le mystère de l'incarnation du Verbe éternel. Le saint promit de le faire en l'église dès le lendemain, et, pour accomplir sa promesse, il se trouva dans l'église, où beaucoup de monde étoit déjà venu pour l'entendre. Il attendit longtemps ces gentilshommes qui lui avoient demandé l'exposition de cette question : mais ils étoient allé promener et piquer leurs chevaux, ne se souciant guère du saint ; toutefois ce fut à la mal'heure ; parce qu'ils tombèrent sous leurs chevaux, et moururent sur la place.

Gratien avoit un serviteur qu'il aimoit fort, nommé Macédonien, lequel fit fermer la porte à saint Ambroise, qui l'alloit prier pour quelque pauvre misérable : alors saint Ambroise lui dit d'un esprit prophétique : *Vous viendrez aussi quelque jour à l'église, et vous n'y pourrez entrer, encore que les portes soient ouvertes ;* ce qui lui advint bientôt après ; car le tyran Maxime le cherchant pour le tuer, Macédonien se voulut sauver dans l'église ; mais quoique les portes fussent ouvertes il ne put trouver moyen d'y entrer, et il tomba ainsi entre les mains de ses ennemis.

Saint Ambroise eut plusieurs semblables rencontres avec les ariens, durant la vie de l'empereur Gratien; mais l'hérésie fut merveilleusement fortifiée par sa mort, et ce feu s'alluma par les soufflements de Justine qui l'attisoit.

Ils voulurent faire un évêque de leur secte pour l'opposer à saint Ambroise. Ils nommèrent un Scythe de nation, qui s'appe-

loit Auxence, comme le dernier mort, et qui ne lui cédoit point en méchanceté. Cependant sachant que le seul nom d'Auxence étoit odieux à toute la ville, taisant son nom propre, il se fit appeler Mercurin. Ce faux évêque et ce nouvel Auxence provoqua saint Ambroise à disputer publiquement de la foi, prenant pour juges et pour arbitres des séculiers et des païens. Le saint n'y voulut point entendre : non pas parce qu'il craignoit la dispute, mais parce que c'étoit une chose nouvelle et indigne de la majesté de l'Église, que les séculiers jugeassent des causes ecclésiastiques, et les gentils des choses sacrées ; et, quelque effort qne pût faire Valentinien (qui étoit un jeune prince séduit par sa mère, laquelle étoit hérétique), pour les faire entrer en dispute, il ne put jamais fléchir le cœur constant du saint prélat ; il alléguoit l'ancienne coutume de l'Église, et disoit que les prêtres doivent juger les empereurs, et non pas les empereurs les prêtres.

Il ne put non plus obtenir de saint Ambroise qu'il donnât une église dans Milan aux ariens pour faire leurs prêches et leurs superstitions sacriléges ; et Caligone, grand chambellan de Valentinien, lui disant : « Moi, vivant, es-tu bien si hardi que de mépriser Valentinien ; je te couperai le cou Le saint lui répondit : « Dieu veuille que tu exécutes ce dont tu me menaces ; en ce faisant je souffrirai ce que doit souffrir un évêque, et tu feras un acte digne de toi. Je ne crains point tes menaces, car tu ne saurois tuer que le corps, tu n'as pas le pouvoir de tuer l'âme : tu me peux bien faire perdre la vie, mais non pas le mérite : l'âme est réservée à Dieu seul, et non pas aux puissances terrestres. Penserois-tu me faire tort ? au contraire, tu me ferois plaisir de m'ôter cette vie temporelle, afin que je pusse entrer en la bienheureuse et éternelle. Je prie Dieu que tous les ennemis de l'Église la laissent en paix, qu'ils tournent contre moi seul la pointe de tous leurs traits et qu'il étanchent leur soif de mon sang. »

Justine voyant que toutes ses menées ne pouvoient réussir, que le nom et l'autorité de l'empereur son fils n'étoient pas assez forts pour vaincre saint Ambroise, et que, pendant qu'il demeureroit dans Milan, sa fausse religion n'y pourroit prendre pied, outrée

de dépit, de fureur et de rage, elle résolut de le chasser de la ville, et de le reléguer en un lieu d'où il ne lui pourroit nuire; mais comme c'étoit une chose bien malaisée à faire, à cause qu'il étoit aimé de tout le peuple, qui le gardoit et l'assistoit soigneusement, elle promit de grandes récompenses à ceux qui, par quelque moyen que ce fût, pourroient exécuter son intention. Il se trouva un nommé Eutime, plus hardi que les autres, qui fit un jour tenir un carrosse prêt en une maison fort proche de l'église, pour y jeter l'évêque à l'issue du service, et l'emmener en exil avant que le peuple en fût averti, et qu'il eût le loisir de l'empêcher. L'entreprise ne réussit pas comme il s'étoit promis : car Dieu préserva le saint, et Eutime, l'année d'après, pour ses crimes, fut banni de Milan, et mené en exil dans le même carrosse qu'il avoit fait préparer pour y conduire saint Ambroise.

Tout cela n'étoit que jeter de l'huile sur le feu, et enflammer davantage la fureur de Justine et des hérétiques contre les catholiques, qui étoient au guet jour et nuit, résolus de mourir pour lui. Pour donner quelque soulagement au peuple, le saint ordonna que l'on chantât à Milan les psaumes et les hymnes, suivant l'usage des Églises d'Orient; il augmenta les vigiles et les jeûnes pour apaiser Notre-Seigneur et armer ses soldats de sa protection, qu'ils reçurent du ciel par l'invention des corps saints des glorieux martyrs saints Gervais et Protais, qui furent alors découverts par une révélation qu'eut saint Ambroise. Dieu fit tant et de si grands miracles par l'intercession de ces bons saints, pour confirmer la foi que prêchoit saint Ambroise, et à l'honneur de la très-sainte et adorable Trinité, que les ariens attaquoient, qu'étant confus ils apaisèrent leur fureur, sans toutefois s'amender. Les diables sortoient des corps qu'ils possédoient, jetant des cris, et confessant qu'ils étoient tourmentés des saints martyrs et de saint Ambroise aussi, les priant de leur pardonner et de les laisser.

Cela, cependant, n'étoit pas suffisant pour convertir les hérétiques ; tant s'en faut, ils noyèrent un arien qui étoit de leur même secte, et qui étoit possédé du diable, d'autant qu'il crioit à haute voix, qu'en la même façon seroient tourmentés tous ceux qui ne

croyoient pas l'unité de la très-sainte Trinité, que saint Ambroise enseignoit. Il est bien vrai qu'un des principaux de cette secte, qui étoit le plus subtil et le plus artificieux dans la dispute, se convertit à la foi catholique, parce qu'étant à l'église, il vit un ange qui parloit à l'oreille de saint Ambroise, et qui lui proposoit les paroles qu'il devoit dire au peuple. Les diables, forcés par la puissance divine, confessoient la vérité catholique, mais les hérétiques abusant de la liberté que Dieu leur avoit donnée, la dénioient, la blasphémoient et la persécutoient. Plus Notre-Seigneur faisoit clairement briller la vertu de saint Ambroise son serviteur, confirmant sa doctrine par des miracles et par des prodiges, plus il fermoient les yeux de peur de voir la lumière, et ils abhorroient le maître qui les vouloit éclairer.

Mais voyant que toutes leurs embûches et tous leurs artifices étoient découverts, ils résolurent de donner la mort à celui qui prenoit tant de peine pour leur donner la vie. Ils envoyèrent un meurtrier désespéré pour assassiner le saint Prélat en sa maison. Cet homme y entra armé de fer et de fureur, et comme saint Ambroise n'avoit ni gardes, ni portier, il s'approcha facilement de lui, et leva la main pour le frapper de l'épée nue qu'il tenoit. Mais que peut la furie et la folie humaine contre le pouvoir de Dieu; et qui pourra offenser celui que Dieu garde et défend? Le bras de ce misérable s'engourdit, la main dont il vouloit faire le coup se sécha, il commença à trembler et à changer de couleur; et comme tout éperdu et hors de sens, s'étant jeté aux pieds du glorieux saint Ambroise, il demanda et il obtint pardon, avec une parfaite santé.

Ce miracle n'eut pas le pouvoir de faire revenir le bon sens aux hérétiques, ni la vue à ces aveugles, ni d'amollir leurs cœurs endurcis et obstinés : au contraire, ils cherchoient de nouvelles inventions pour résister à Dieu et à son saint. Ils gagnèrent un sorcier, nommé Innocent, afin que, par sa nécromancie, il détournât cette grande bienveillance du peuple de Milan envers saint Ambroise, et du pasteur envers son troupeau; et que ce lien d'amour étant rompu, et la sentinelle que faisoit toute la ville autour de

son saint prélat pour le garder, étant une fois levée, il fût aisé d'en venir à bout. Le magicien fit ce qu'il put; il grimpa une nuit sur le toit de la maison de saint Ambroise, et il appela les esprits malins qui vinrent à son mandement. Il leur dit ce qu'il falloit faire; ils s'y efforcèrent sans pouvoir y réussir. Il retourna une autre fois, les pressant avec de plus forts charmes, et leur commandant d'aller tuer saint Ambroise; mais comme il étoit gardé de la main de Dieu, et entouré des anges pour le défendre, ils ne purent approcher de lui, non pas même de la porte, ainsi que le magicien confessa après la mort de Justine, étant à la torture pour un autre crime qu'il avoit commis.

C'est une rude guerre que de combattre contre Dieu, et de regimber contre l'éperon. Justine pensoit par son impiété, par sa rage et par les armes et l'autorité de Valentinien, son fils, pouvoir résister à Dieu, et renverser le mur inexpugnable de la foi catholique : mais lorsqu'elle y pensoit le moins, Dieu suscita contre elle et contre son fils le tyran Maxime, qui avoit fait tuer en trahison l'empereur Gratien, et qui, pour effacer la tache du sang innocent qu'il avoit répandu, contrefaisant le prince catholique, et jaloux de la paix et de l'union de l'Église, écrivit des lettres à l'empereur Valentinien, l'exhortant d'avoir soin de la foi catholique, et de la défendre comme avoit fait Valentinien, son père, autrement qu'il lui déclareroit la guerre.

C'étoit un prétexte qu'il cherchoit pour la lui faire; il se servoit du voile de la religion, comme font les séditieux, pour parvenir à leurs fins. En effet, il assembla au même temps une puissante armée pour passer les Alpes, au grand étonnement de toute l'Italie, du jeune empereur Valentinien et de Justine, sa mère, bien trompée. Ils se trouvèrent réduits à un tel point que, pour arrêter Maxime, ils résolurent de lui envoyer une ambassade. Sans faire état de tous les princes et des hommes de marque de leur empire, ils jetèrent les yeux sur saint Ambroise, et le prièrent instamment de prendre cette peine d'aller jusque dans la ville de Trèves, où étoit Maxime (vers lequel il avoit été déjà envoyé une autre fois depuis la mort de Gratien, et duquel il étoit

bien connu et fort estimé), pour établir une paix entre eux, et lui demander le corps de l'empereur Gratien pour le faire enterrer.

Le saint évêque oublia toutes les injures qu'il avoit reçues, se souvenant de la clémence de Notre-Seigneur, et ayant compassion de l'Italie, il s'achemina vers Maxime : et, bien qu'à cette fois il fût un peu mal reçu, si est-ce pourtant qu'il pénétra dans ses intentions, et reconnut que, sous le nom de paix, il vouloit faire la guerre, et endormir Valentinien. Il l'avertit en diligence qu'il se défiât de Maxime, et qu'il regardât plutôt à ses actions qu'aux paroles qu'il disoit. Valentinien, au lieu de se tenir sur ses gardes, envoya un autre ambassadeur, qui fut Dominius, espérant d'obtenir la paix par ses prières et par ses soumissions. Maxime donna de belles paroles au nouvel ambassadeur, qui s'en retourna bien content en Italie, pensant qu'il laissoit la paix bien établie ; mais Maxime le suivit avec son armée, passa les Alpes à l'improviste, et entra si soudainement en Italie, qu'à peine Valentinien et Justine purent échapper et s'enfuir en Orient, afin que Théodose qui le gouvernoit comme associé à l'empire, les garantît des mains de Maxime, comme depuis il fit.

Milan fut fort troublé de la venue de l'armée de Maxime : chacun vouloit abandonner la ville, et se sauver à la fuite. Le saint prélat parla aux habitants, et les exhorta à faire pénitence, leur enseignant que c'étoit le meilleur remède, et la plus sure retraite qu'ils pouvoient espérer. *Pourquoi,* disoit-il, *fuyez-vous de votre patrie? Si vous voulez vous sauver, fuyez vos péchés. Si vous quittez le péché, l'ennemi est vaincu.*

Néanmoins, après que Maxime eut ravagé avec son armée ce riche canton de l'Italie, saccagé plusieurs villes, couru les champs; et après qu'il se fut rendu maître de la campagne, voyant que personne ne lui résistoit, il modéra sa furie, et commença de gagner les cœurs du peuple par des bienfaits, leur donnant à entendre qu'il n'étoit pas venu en armes pour usurper l'empire, mais pour conserver la foi catholique en sa pureté et en son intégrité, voulant couvrir sa tyrannie du masque de la religion. Cela donna quelque temps de repos à saint Ambroise, et moins d'affaires

contre les ariens; mais la foi catholique se confirma et s'établit bien davantage depuis que l'empereur Théodose eut vaincu et tué Maxime : car bien qu'étant homme très-pieux et très-modeste, il ne voulut pas retenir l'empire d'Occident, qu'il rendit à Valentinien; si est-ce qu'il y demeura avec beaucoup d'autorité, et comme père de Valentinien, lequel (Justine, sa mère, étant déjà morte), porta respect et obéit à saint Ambroise. Pendant que Théodose séjournoit à Milan, il favorisa en tout les catholiques, et persécuta les ariens : de manière que saint Ambroise triompha d'eux la religion catholique de la perfidie, et la vérité du mensonge.

Mais au défaut des hérétiques ariens, il se trouva assez d'autres monstres, qui sortirent de l'enfer en ce temps-là, pour troubler, par de nouvelles erreurs, la tranquillité de l'Église. Le moine Jovinien, et d'autres qui avoient demeuré au monastère bâti par saint Ambroise à Milan, couvrant leurs méchancetés d'une belle apparence de jeûnes et de pénitences, apostasièrent de l'institution monastique et de la foi catholique, et ils enseignèrent de nouvelles doctrines, qui empoisonnèrent les âmes de ceux qui les crurent.

Saint Ambroise poursuivit tellement Jovinien et ses complices, qu'il les chassa de Milan et de son territoire, bien qu'ils furent si hardis que d'aller à Rome, pensant par leur hypocrisie pouvoir tromper les fidèles; mais par la diligence de Pammachius, homme de grande autorité, et ami intime de saint Jérôme, le Pape Sirice assembla le clergé à Rome, et les condamna avec la doctrine qu'ils enseignoient. Saint Jérôme même écrivit deux livres très-doctes contre leur erreur. L'empereur Honorius, fils de Théodose, relégua Jovinien en une île déserte et écartée.

Saint Ambroise eut aussi beaucoup de peine du temps des deux frères Gratien et Valentinien, à résister à plusieurs sénateurs romains, dont Symmaque étoit chef, et qui prétendoient faire rétablir dans Rome l'adoration des faux dieux. Pour cet effet, ils envoyèrent des ambassadeurs vers les empereurs, se promettant qu'ils ne seroient pas éconduits : mais saint Ambroise s'y opposa, et persuada aux empereurs de leur refuser tout net, ré-

pondant gravement et doctement à toutes les fausses raisons que les gentils alléguoient contre lui.

Depuis cette insigne victoire que Théodose gagna sur le tyran Maxime et sur son armée, ceux qui avoient suivi le parti de Maxime craignant d'être châtiés, supplièrent saint Ambroise de faire leur accord avec l'Empereur : ce qu'il obtint avec tant de douceur et d'efficace, que l'Empereur ne lui refusa aucune chose de ce qu'il lui demandoit. Il fit seulement punir les trois chefs, et il pardonna à tout le reste de l'armée de Maxime : encore eut-il soin que sa mère et ses filles ne demeurassent pas dépourvues, leur faisant délivrer de quoi les entretenir honorablement. Ce qui est un bel exemple de clémence aux princes pour vaincre la victoire même, donnant la vie à ceux à qui le droit de la guerre lui donnoit pouvoir de l'ôter, et tout cela par le conseil et par l'intercession de saint Ambroise. Il ne manqua pas néanmoins d'avoir des prises avec le même empereur, et l'on ne sauroit dire ce qui est le plus à admirer, ou la religieuse humilité et l'obéissance de Théodose, ou la valeur et la constance du saint évêque à défendre l'autorité de l'Eglise.

Cela vint de ce que certains moines, à l'instigation de leur évêque, brûlèrent une synagogue de Juifs, dans une bourgade nommée Calinice, aux quartiers d'Orient. Les Juifs en firent de grandes plaintes, et ils insistoient à ce que ces boute-feu fussent rigoureusement punis : sur quoi l'Empereur les condamna à faire rebâtir à leurs dépens la synagogue qui avoit été brûlée. Saint Ambroise étant averti de cela, écrivit une lettre à Théodose, pour le supplier de révoquer son jugement. Bien que par cette lettre il n'apaisât pas entièrement Théodose, néanmoins lui parlant depuis en l'église, il lui persuada tout ce qu'il voulut, et délivra l'évêque et les moines du châtiment qu'ils appréhendoient, et de l'ennui où ils étoient.

Mais cela ne fut rien au prix de ce qui lui arriva, quand le même Empereur voulut entrer en l'église, et que notre évêque lui ferma la porte. Les habitants de Thessalonique, en une sédition populaire, tuèrent un mestre de camp de l'Empereur, qui s'en of-

fensa fort, et il les en voulut punir; toutefois saint Ambroise excusa le fait avec tant de bonnes raisons qu'il l'apaisa. Mais comme les palais des princes sont ordinairement remplis de flatteurs, qui attisent le feu au lieu de l'éteindre, il s'en trouva assez, et des principaux serviteurs de Théodose, qui le poussèrent à châtier rigoureusement cette injure, et à maintenir son autorité; ils le persuadèrent de faire un cruel mandement, en vertu duquel en moins de trois heures, on massacra dans Thessalonique plus de sept mille hommes, sans faire aucune distinction du coupable et de l'innocent. Saint Ambroise s'affligea extrêmement de tant de sang répandu, et pour l'amour qu'il portoit à celui qui étoit le meurtrier, désirant qu'il reconnût sa faute, et qu'il fit pénitence d'une cruauté si barbare.

Un jour donc que l'Empereur alloit à l'église, le vertueux saint Ambroise vint à la porte, et lui défendit l'entrée, avec des paroles graves et pleines de majesté, jusqu'à ce qu'il eût confessé son péché, et fait pénitence publique. L'Empereur lui obéit; il s'en retourna en sa maison, où il pleura huit mois, avec tant de douleur et de regret, que cela donna de l'étonnement et de l'exemple. Car Théodose étant un jour tout baigné de larmes, Rufin, l'un de ses plus grands favoris, s'approcha de lui, et s'enquit quelle étoit la cause de sa douleur. Théodose fondant en larmes lui dit : « Tu ne sens pas mon mal, ni mon dommage; mais je pleure et je lamente mon infortune, quand je considère combien il est facile aux pauvres d'entrer en l'église de Dieu, et d'y faire leur prière, et qu'à moi la porte me soit fermée, non-seulement de l'église, mais aussi du ciel : attendu que Notre-Seigneur a dit aux prêtres : Tout ce que vous lierez en la terre sera lié au ciel. »

Rufin lui repliqua qu'il feroit tant avec Ambroise, qu'il l'absoudroit : mais Théodose lui dit : *Il ne le fera pas ; je sais que la sentence d'Ambroise est si juste et si raisonnable, qu'il ne voudra pas violer la loi de Dieu, pour le respect de la puissance impériale.*

Enfin, après avoir pleuré huit mois, la fête de Noël étant proche, l'Empereur vint à la porte de l'église, non pas pour y entrer par

force, mais pour demander pardon et miséricorde à saint Ambroise, qui, ne sachant en quel intention il venoit, le reprit comme un tyran et un infracteur des lois ecclésiastiques. A quoi l'Empereur répondit humblement : « Je ne veux point violer les ordonnances de l'Eglise, ni m'introduire avec violence ; seulement je vous prie de me délier et de m'absoudre des censures, en mémoire de la clémence de Notre-Seigneur, et que vous ne fermiez point la porte qu'il a ouverte à ceux qui se repentent de tous leurs péchés. »

Lors saint Ambroise lui dit : *Mais quelle pénitence montrez-vous d'un crime si énorme? Quel remède avez-vous appliqué sur une si grande plaie et si difficile à guérir?*

C'est à vous, dit l'Empereur, *de m'ordonner la médecine, et à moi de la prendre.*

Après qu'il eut obéi à tout ce que l'évêque lui avoit commandé, ayant reçu l'absolution de sa main, le fidèle Empereur entra en l'église, se prosterna par terre, arrachant ses cheveux, battant sa poitrine, mouillant le pavé de ses larmes, et commença à demander pardon de ses péchés, prononçant ces paroles du Prophète Royal : *Mon âme est renversée par terre, vivifiez-moi, Seigneur, comme vous l'avez promis.*

Telle fut la constance et la magnanimité qu'eut saint Ambroise, et tel fut l'exemple que Théodose donna de sa modestie et de sa dévotion, dont saint Augustin dit : « Dieu voulut que l'empereur Théodose fît pénitence publique et en présence du peuple, afin que nous prissions tous exemple de la faire quand il sera besoin, et que le pauvre ni le riche, l'artisan ni le gentilhomme et le grand, n'aient point de honte de faire ce qu'un empereur même n'a pas dédaigné de faire.

En cette même action, il arriva une autre rencontre fort remarquable. L'Empereur étant entré dans le chœur pour venir à l'offrande, il y demeura pour achever d'ouïr la messe ; et saint Ambroise lui envoya dire que ce n'étoit pas sa place, mais celle des prêtres ; et que la pourpre peut bien faire des empereurs, mais non pas des prêtres. A quoi l'Empereur répondit qu'il n'étoit pas

demeuré en ce lieu par dessein, mais continuant ce qu'il avoit vu faire à Constantinople : qu'au reste il remercioit l'évêque de son avertissement et de sa correction. Cela demeura tellement gravé dans son cœur, qu'étant de retour à Constantinople, et entrant dans l'église, jamais il ne voulut s'asseoir dans le chœur des prêtres, quoique l'archevêque Nectaire l'en priât, à qui il dit en soupirant : *A peine ai-je entendu la différence qu'il y a entre l'Empereur et l'évêque, et j'ai trouvé le maître de la vérité : je ne connois point d'évêque qu'Ambroise, il est seul digne de ce nom.*

Enfin l'empereur Théodose, considérant sa grande piété, et les admirables vertus de saint Ambroise, l'honora et le respecta infiniment; il lui obéit, et par son conseil il établit beaucoup de choses qui étoient grandement profitables à toute l'Église catholique. A son imitation, l'empereur Valentinien s'assujettit autant à la volonté du saint évêque, depuis la mort de Justine sa mère, qu'auparavant par sa persuasion il lui avoit été contraire ; ce qui se voit en l'oraison funèbre que fit saint Ambroise, où il déplore la cruelle mort que cet empereur souffrit à Lyon, par les mains d'Arbogaste, son grand ami, et général de son armée, qui le fit étouffer dans le lit, par une trahison et une perfidie horribles, pour donner l'empire à Eugène son ami, contre tout droit et raison. Mais Notre-Seigneur, qui permet les maux, quoiqu'il ne les laisse jamais impunis, châtia vivement la trahison d'Arbogaste et la tyrannie d'Eugène ; car il donna une victoire miraculeuse contre eux à l'empereur Théodose, entre les mains duquel étant tombés, il les fit mourir misérablement, comme ils méritoient.

L'Empereur reconnoissoit bien que cette grande victoire ne provenoit pas de sa valeur et de son industrie, ni de la multitude et de la force de ses soldats, mais des prières de l'évêque saint Ambroise. C'est pourquoi il lui écrivit aussitôt une lettre pour lui en donner avis, et pour le prier de rendre grâces à Dieu du bien qu'il lui avoit fait, et à toute la chrétienté. L'Empereur même se vint jeter à ses pieds, confessant qu'il avoit été préservé par ses oraisons et par ses mérites. Et ayant fait venir de Constantinople

Arcadius et Honorius ses enfants, il les reçut dans l'église de Milan, et il les recommanda à saint Ambroise, le priant de les tenir comme ses propres enfants, et ordonnant à ses enfants de lui obéir comme à leur père. Il leur partagea l'empire, et, après avoir donné l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius, il décéda à Milan, l'an de Notre-Seigneur trois cent nonante-cinq, le dix-septième de janvier, au grand regret de l'empire, et particulièrement de saint Ambroise, qui fit une oraison funèbre toute remplie de ses louanges, et accompagnée de ses larmes.

Incontinent après la mort de Théodose, ce saint prélat trouva les corps des saints Nazaire et Celse, martyrs, qui étoient en un jardin hors des murs de la ville. Il les transporta en grande pompe et solennité dans l'église des Apôtres. Dieu fit beaucoup de miracles par eux, et entre autres les possédés étoient délivrés. Il y eut un démoniaque qui cria à haute voix, qu'Ambroise le tourmentoit. A quoi le saint répondit : *Tais-toi, esprit malin, ce n'est pas Ambroise qui te tourmente : c'est la foi des saints, et ton envie de voir que les hommes montent au lieu dont tu es déchu; tes paroles n'en donneront point de vanité à Ambroise.*

Il s'étoit aussi trouvé auparavant à Bologne, en la translation du saint martyr Agricole qui, après que Vital, son serviteur, eut été martyrisé, fut mis en croix, et y fut attaché avec plusieurs clous, où il obtint la couronne du martyr, et fut enterré avec son serviteur dans les sépulcres des Juifs. Toutefois leurs corps saints furent depuis découverts, et saint Ambroise y ayant été convié, assista à la translation de saint Agricole. A la levée du corps saint il ramassa les clous, le sang, et le trophée de la croix où il étoit mort. Ainsi le saint évêque, enrichi du précieux trésor de ces reliques, alla à Florence et les mit en une église, que Julienne, pieuse dame, avoit bâtie sous le nom de Saint-Laurent, encore que le peuple la nommât Ambrosienne, à cause que saint Ambroise l'avoit dédiée.

Peu de jours avant qu'il tombât malade au lit, écrivant sur le psaume quarante-troisième, et dictant à Paulin, qui étoit son secrétaire, un globe de feu couvrit soudain sa tête,

et entra par sa bouche : son visage se changea, et demeura plus blanc que la neige, encore que, bientôt après, il reprit son teint accoutumé. Il ne paracheva pas l'exposition de ce psaume, parce qu'il tomba malade à mort et que sa maladie dura quelque temps, au grand regret de toute la ville et des hommes prudents, qui appréhendoient quelque grande calamité, et qui craignoient la décadence de l'empire romain, puisque celui qui le supportoit par ses prières et par ses mérites venoit à manquer.

Ce fut l'occasion pour laquelle Stilicon, capitaine général, et grand ami de l'empereur Honorius, envoya vers saint Ambroise ses plus familiers, pour le prier, puisqu'il le pouvoit obtenir de Dieu, que sa mort fût différée, de peur qu'elle ne fût suivie des maux que l'on craignoit. Et comme ils faisoient leur devoir d'en solliciter saint Ambroise, il répondit ces paroles, dont saint Augustin fait tant d'état : *Je n'ai point vécu parmi vous autres, en sorte que j'aie honte de vivre : et je ne crains point de mourir, ayant affaire à un si bon Seigneur.*

Il y avoit là quelques diacres et familiers de saint Ambroise, au bout de sa chambre, qui discouroient entre eux, qui lui devoit succéder en l'évêché, et ils nommèrent tout bas saint Simplicien ; alors le prêtre de Dieu, comme s'il eût bien entendu ce qu'ils disoient, répéta par trois fois tout haut : *Il est vieux, mais il est bon.* Et en effet il lui succéda.

Saint Bassien, évêque de Lodi, l'assistoit en cette maladie ; et comme il prioit avec lui, il aperçut Jésus-Christ qui le venoit visiter, et qui le caressoit d'un regard doux et joyeux. Le samedi saint, comme il faisoit oraison mentale sur le soir, les bras étendus en croix, saint Honorius, évêque de Verceil, qui étoit au haut de la maison, ouït une voix qui dit par trois fois : *Lève-toi vite, c'est à cette heure qu'il faut partir.* Il descendit et lui administra le très-sacré corps de Notre-Seigneur. Saint Ambroise l'ayant reçu avec un singulier plaisir et un profond respect, rendit l'esprit à celui qui l'avoit crée pour sa plus grande gloire, un peu avant la pointe du jour de Pâques de l'année 397, le 4 d'avril, agé de soixante-quatre ans.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par l'intercession de ce saint docteur, durant sa vie et après son décès.

Comme il étoit à Rome, et qu'il disoit la messe en un oratoire d'une grande dame, une femme paralytique sachant cela, se fit porter en une chaire où il étoit, et baisa ses vêtements. Le saint prêtre mettant la main sur la malade, elle fut aussitôt guérie, et elle commença à marcher.

Il logea à Florence dans la maison d'un seigneur nommé Décent, qui avoit un fils nommé Pafose qui étoit possédé. Saint Ambroise le délivra, et depuis étant trépassé, il le ressuscita à l'instante prière de la mère de l'enfant, se couchant comme un autre Elisée sur le corps du défunt, et le rendit à sa mère. Il lui écrivit depuis un livre, où il lui enseignoit la manière qu'il devoit garder pour vivre chrétiennement.

Après la mort de Théodose, un homme appelé Crescone, craignant d'être puni pour un crime qu'il avoit commis, entra dans l'église, comme en un lieu de refuge : néanmoins les soldats de Stilicon le tirèrent par violence de l'autel où il étoit entouré des clercs. Saint Ambroise, qui étoit auprès en oraison, déplora le peu de respect que l'on portoit à l'église ; mais cette irréverence ne demeura pas impunie; car ces soldats (qui étoient ariens), s'en étant allés après, bien réjouis, voir les jeux du cirque, à une fête que faisoit l'Empereur, lorsqu'on lâcha les léopards pour donner du plaisir au peuple, ces animaux allèrent choisir parmi tous les autres, ces soldats impies violateurs de l'église, et se jetant sur eux de rage et de furie, ils les mirent tous en pièces, sans faire mal à aucun autre. Ce que Stilicon voyant (par le commandement duquel le sacrilége avoit été commis), il se reconnut, renvoya le prisonnier à l'évêque saint Ambroise, se soumit à la censure, et fit pénitence.

Un nommé Nizèce étoit si affligé de la goutte, qu'il alloit rarement en public. Un jour il vint à l'église pour recevoir le très-saint Sacrement de l'autel de la main de saint Ambroise, qui sans y penser lui marcha sur le pied; de façon que Nizèce s'en écria de douleur. Le saint prélat se tourna vers lui, et dit : *Eh bien! vous*

n'y aurez dorénavant plus de mal. Ce qui arriva, et ce que cet homme même témoigna, en pleurant de regret, quand le saint prélat décéda.

Saint Ambroise retournant de Verceil à Milan, par Novare, et ne désirant pas s'arrêter là, son cheval ne voulut jamais passer outre. Alors il sut par révélation qu'il devoit visiter saint Gaudence, homme de sainteté, qui étoit pour lors dans Novare; et par le même esprit de prophétie, Gaudence dit à saint Ambroise, qu'il ne le consacreroit pas, mais un autre qui viendroit après lui, voulant néanmoins signifier par là qu'il devoit bientôt mourir.

Le même jour que saint Ambroise décéda, on le vit dans les provinces d'Orient demeurer en congrégation avec les moines, pleurer avec eux, et leur imposer les mains. Il apparut plusieurs autres fois à ceux qui lui avoient porté de l'affection durant sa vie, et qui l'invoquoient après sa mort. Saint Zénobe, évêque de Florence, et grand ami de saint Ambroise (ainsi qu'il raconta à Paulin qui l'a écrit), le vit plusieurs fois priant depuis son décès.

Quand Radegèse, roi de Goths, assiégea la ville de Florence avec une armée de deux cent mille hommes, saint Ambroise apparut à ceux du dedans, les favorisa, et il garantit si bien la ville, que tous ces barbares périrent. Il en arriva presque autant en Afrique à Maszecel, capitaine de l'empereur Honorius, lorsqu'il faisoit la guerre à Gildon, son frère propre, qui s'étoit révolté contre l'Empereur. Car Maszecel se recommandant à saint Ambroise, qui étoit trépassé depuis peu, le saint lui apparut, et lui donna courage, lui enseignant le moyen de vaincre. De sorte qu'avec cinq mille hommes il en défit, selon Paul Orose, soixante mille, et selon Paul Diacre, quatre-vingt mille.

Notre-Seigneur fit plusieurs autres miracles par saint Ambroise, et le jour de Pâques, qu'il fut enterré dans la basilique Ambrosienne, au milieu d'une multitude de peuples chrétiens, juifs et païens, les diables hurloient et disoient à haute voix que l'évêque saint Ambroise les tourmentoit. Les hommes et les femmes à l'envi s'efforçoient de toucher et de baiser le corps saint, ou quelque chose qui lui eût appartenu, pour obtenir la guérison, ou

d'autres faveurs de Dieu. Plusieurs le virent de même que s'il eût été encore en vie; les autres aperçurent une brillante étoile sur son corps.

Ce saint docteur avoit une telle autorité durant sa vie, et il étoit si renommé par tout le monde, que deux riches et puissants seigneurs du royaume de Perse vinrent jusqu'à Milan, seulement pour le voir, et éprouver sa grande science. Ayant demeuré depuis le matin jusques à trois heures de nuit à lui proposer des doutes qu'ils avoient apportés, et entendant ses réponses par un truchement, ils s'en retournèrent bien édifiés. Puis, pour montrer qu'ils étoient venus à Milan seulement pour le voir, le lendemain ils prirent congé de l'Empereur, et partirent pour aller à Rome.

Voici une chose fort notable, et digne d'être comparée à la reine de Saba, qui vint ouïr la sagesse de Salomon, au bruit de sa renommée. Une reine des Marcomans, nommée Fritilgide, ayant entendu les merveilleuses excellences de saint Ambroise, lui envoya ses ambassadeurs avec de riches présents, pour le prier de lui écrire ce qu'elle devoit croire : ce qu'il fit en une épître, où il l'instruisit, la cathéchisa et l'exhorta de persuader à son mari de demeurer en paix avec les Romains : ce qu'elle accomplit, et elle s'envint à Milan chercher le saint prélat : mais quand elle arriva il étoit déjà décédé.

Arbogaste, quoiqu'il fût si grand personnage qu'il tenoit l'empire de Valentinien le Jeune en sa main, s'estimoit beaucoup d'avoir saint Ambroise pour ami, l'ayant autrefois convié à dîner et ayant ensuite obtenu une victoire signalée sur ses ennemis; les hommes prudents, qui connoissoient les mérites de saint Ambroise, dirent qu'il ne falloit pas s'étonner s'il avoit vaincu, puisqu'il avoit l'amitié d'un tel saint. Mais depuis, Arbogaste se pervertit, et il reçut le châtiment de ses impiétés.

C'est une chose surprenante de voir combien les évêques et les conciles ont déféré à saint Ambroise, même durant sa vie, et après sa mort. On avoit renvoyé par un décret du synode de Capoue la cause de Bonose, hérétique, à Théophile d'Alexandrie, et à Anisse, évêque de Thessalonique, qui, quoiqu'ils en fussent bien

éloignés, avant que de rien résoudre voulurent savoir l'opinion de saint Ambroise en cette cause.

On voit la même chose au concile de Turin, et saint Augustin écrivant contre Julien le Pélagien, parloit de saint Ambroise en ces mots : « J'ai vu un autre excellent dispensateur de Dieu, que j'honore comme mon père, d'autant qu'il m'a régénéré par l'Évangile en Jésus-Christ. Je parle du bienheureux Ambroise, dont j'ai vu de mes yeux la grâce, la confiance, les travaux, les persécutions et les traverses pour la foi catholique, et tout l'empire romain les publie avec moi. » Et en un autre endroit, il appelle saint Ambroise homme de Dieu, catholique et défenseur de la vérité catholique contre les hérétiques, jusques à répandre son sang et à exposer sa vie pour elle s'il en eût été besoin.

Saint Basile le Grand le loue aussi grandement. Cassiodore dit que c'étoit un fleuve de lait, qu'il étoit éloquent, subtil et grave, et qu'il avoit une très-douce et très-admirable efficace à persuader : que ces deux choses se trouvèrent également en lui, la sainteté de vie et la science profonde, et qu'il fut doué de plusieurs miracles et grâces de Dieu.

Plusieurs bons auteurs parlent très-dignement de saint Ambroise. Quelques-uns ont voulu en médire, mais ils en ont été punis.

Un clerc de l'église de Milan nommé Donat, Africain de nation, dînant un jour en un festin, commença à s'échauffer de paroles et à médire de saint Ambroise ; mais aussitôt Dieu le frappa, et il fut emporté de la table au lit, et du lit au tombeau.

Il en arriva autant à Carthage, à un évêque nommé Maurin, qui, étant à table avec d'autres évêques, se laissa aller à détracter de saint Ambroise, et à l'instant, par un juste jugement de Dieu, il perdit la santé et la vie. Ce qui nous apprend avec quel respect nous devons parler des saints et des serviteurs de Dieu, puisqu'il prend leur cause en main, et qu'il les glorifie par le châtiment de ceux qui en parlent mal. Aussi, dit-il : *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mes yeux.*

Les papes Gélase et Boniface VIII ont écrit de saint Ambroise,

ainsi que le synode d'Aquilée, saint Augustin en divers lieux, saint Jérôme, Rufin, Théodoret, Socrate, Sozomène, Cassiodore, Isidore, Nicéphore et Sixte de Sienne. Sa vie a été écrite par le prêtre Paulin, son secrétaire et familier, et par Jean Coster, chanoine régulier de Saint-Augustin; mais le cardinal Baronius l'a plus amplement recueillie des écrits du même saint Ambroise, avec une exacte et diligente recherche et un soin très-particulier.

LA VIE DE SAINT ISIDORE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE.

Saint Isidore, archevêque de Séville, étoit issu d'une très-illustre famille d'Espagne; il étoit fils de Sévérien, préfet de la province de Carthagène, frère de saint Léandre, comme lui archevêque de Séville et l'ami de saint Grégoire le Grand; frère de saint Fulgence, évêque d'Ecija, de sainte Florentine, vierge très-célèbre par sa sainteté et dont l'Église rappelle tous les ans la mémoire. Quelques écrivains lui donnent aussi pour sœur Théodosie ou Théodora, femme du roi Lévigilde, mère du glorieux prince d'Espagne le martyr saint Herménégilde, et du roi Récarède, par le zèle duquel les Goths abjurèrent l'arianisme et rentrèrent dans le sein de l'Église, au troisième concile de Tolède.

Sa sœur, sainte Florentine, rapportoit qu'elle avoit vu un jour un essaim d'abeilles voler autour des lèvres du saint enfant encore au berceau, et qu'elle en avoit tiré le présage de sa grande sagesse et de son éloquence. On raconte le même fait de saint Ambroise, de saint Dominique et de Platon, le prince des philosophes de l'antiquité.

A peine sorti du berceau, saint Isidore, en qui l'on ne remarquoit rien des légèretés de l'enfance, fut appliqué par ses parents à l'étude des lettres. Il s'y employa avec ardeur, mais son génie lent à se développer n'y pouvoit réussir. Désolé de son incapicité, désespérant de jamais la vaincre, il alloit renoncer à l'étude, lorsque, passant auprès d'un puits, il remarqua que le marbre tout dur qu'il étoit, avoit été usé et entamé par le frottement journalier de la corde. Cette vue lui redonna du courage. Il comprit qu'il n'y avoit rien dont la patience et le travail ne pussent venir à bout, et il reprit avec une nouvelle ardeur l'étude des sciences.

Il s'y fatigua si bien qu'il dépassa tous ses contemporains, et qu'on ne lui savoit point d'égal en son siècle ni pour les lettres humaines et divines, ni pour la connoissance des langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que l'attestent tant et de si beaux écrits, qui sont la gloire de l'Église et la preuve de son admirable génie. On peut au reste consulter le catalogue qui en a été fait par ses deux disciples, saint Ildephonse, archevêque de Tolède, et saint Braulion, archevêque de Saragosse.

Cependant ses frères, saint Fulgence et saint Léandre, venoient d'être exilés par le roi arien Lévigilde : saint Isidore n'en attaqua pas moins l'arianisme. Il le fit avec tant de chaleur, de sagesse et d'éloquence, que les hérétiques, ne pouvant rien répondre à ses arguments, résolurent de le tuer. La jeunesse de leur adversaire redoubloit encore leur confusion, et ils s'apprêtoient à trancher comme Alexandre, avec l'épée, cet autre nœud gordien. Ils l'eussent fait sans doute et auroient volontiers trempé leurs poignards dans ce sang innocent, si Dieu, qui réservoit Isidore à de plus grands travaux et à voir la chute de l'arianisme, n'eût détourné leurs coups.

Saint Léandre, qui étoit son ami, modéra cette ardeur de jeunesse et le sauva par sa prudence et son habileté. Pour le soustraire aux embûches de ses ennemis, il l'enferma pendant longtemps ; et en effet, saint Isidore ne sortit de sa retraite qu'à la mort de son frère, lorsque le roi Récarède le choisit pour lui suc-

céder sur le siége de Séville. Saint Léandre l'avoit désigné en mourant comme le seul qui fût capable d'opposer à l'hérésie un rempart d'airain.

Saint Isidore fut donc créé archevêque de Séville, à la joie et aux applaudissements de tous les catholiques, qui avoient conçu de grandes espérances de sa doctrine et de sa réputation de sainteté. Mais pendant que l'Espagne se réjouissoit de son élévation, lui seul pleuroit, se déclaroit indigne de cette charge, et supplioit le roi de choisir quelqu'autre archevêque : il eut beaucoup de peine à accepter le fardeau de l'épiscopat, et il ne s'y résigna que parce qu'il crut que c'étoit la volonté divine.

Aussitôt qu'il eut été consacré, on vit bien quelle acquisition précieuse l'Église avoit faite. Il étoit d'une douceur admirable, bien poli, charitable, plein de modestie et de patience. Il étoit d'une libéralité inépuisable envers les pauvres, bienveillant pour les riches; fort contre les mauvais gouverneurs de province. Sa piété éclatoit surtout dans les temples. Il étoit plein de zèle pour la réformation des mœurs, vigilant à conserver la discipline de l'Église ; agréable pour tous, il n'étoit dur et impitoyable qu'à lui-même.

Il fit une règle pour les moines, dont il tempéra la rigueur, afin qu'elle fût mieux observée. Il remit dans un meilleur ordre l'office de la messe et les autres prières des clercs, afin qu'il n'y eût plus qu'une même manière de prier dans toute l'Espagne. Il est l'auteur du Bréviaire et du Missel que l'on appela d'abord de saint Isidore, puis de Tolède, quand ils eurent été approuvés par le concile de cette ville : ils portent aussi le nom de Liturgie Mozarabique, parce qu'ils furent conservés par les chrétiens qui vivoient au milieu des Maures et des Arabes.

Il y a encore aujourd'hui, dans la ville de Tolède, des paroisses où l'on se sert à certains jours de la liturgie de saint Isidore, et dans l'église cathédrale, le grand cardinal Ximénès, archevêque de Tolède, a fondé une chapelle desservie par douze chapelains, pour conserver à jamais le rite mozarabique.

Saint Isidore s'occupa aussi avec le plus grand soin de l'éducation de la jeunesse. Il savoit que c'étoit là le fondement des em-

pires. Il fonda donc à Séville, non-seulement pour son diocèse, mais aussi pour les diocèses voisins, des colléges où l'on formoit les enfants aux saintes lettres et aux bonnes mœurs dès l'âge le plus tendre. On y accouroit en foule de toute l'Espagne. Le saint prélat partagea ces jeunes gens en différentes classes; il leur adressa les plus sages instructions et prescrivit tout ce qu'ils devoient apprendre. Il avoit aussi sa chaire, comme les autres professeurs, et, en sa qualité de chef du collége, il s'étoit chargé de l'enseignement des plus profonds mystères de la foi. C'est de cette arche de la sagesse et de la science que sortirent, comme du cheval de Troie, tant d'hommes remarquables par leurs talens et leurs vertus, et entre autres saint Ildephonse et saint Braulion, dont nous avons déjà parlé.

Saint Isidore présida le quatrième concile de Tolède et le second concile de Séville. Sa parole y fut d'un grand poids pour affermir dans les esprits les dogmes de la foi catholique, pour déraciner l'hérésie et réformer les mœurs. C'est au concile de Séville qu'il convertit un évêque syrien nommé Grégoire, qui s'étoit laissé gagner à la secte des acéphales.

On rapporte que saint Isidore fit aussi le pèlerinage de Rome. Il y avoit été appelé par saint Grégoire le Grand, qui avoit contracté à Constantinople une amitié très-étroite avec son frère saint Léandre, auquel il avoit dédié ses Commentaires sur Job. Saint Isidore fut reçu dans la ville éternelle aux applaudissements de tous les citoyens et des prélats de la cour romaine. De retour en Espagne, il mit fin par ses prières à une grande sécheresse qui désoloit le pays. Saint Isidore avoit toujours été très-dévoué au Saint-Siége apostolique, et il défendit son autorité jusqu'à sa mort. Il avoit coutume de dire que c'étoit le port le plus assuré de la foi et le refuge de l'Église dans toutes les tempêtes. Voici une lettre qu'il écrivoit à Eugène, archevêque de Tolède, qui lui demandoit si tous les apôtres avoient reçu la même puissance.

« J'ai reçu, par Vérécundus votre messager, les lettres de » Votre Sainteté, et je rends grâce à l'auteur de toutes choses de » ce qu'il daigne vous conserver, pour le bien de sa sainte Église,

» la santé du corps et de l'esprit. Je répondrai de mon mieux à ce » que vous me demandez ; mais je vous prie de m'accorder le » secours de vos prières, pour que le Seigneur me délivre des » maux qui m'accablent. A toutes les questions que Votre véné- » rable Fraternité veut bien me faire, malgré son mérite, voici » ma réponse : C'est la doctrine de tous les Pères orthodoxes » appuyés sur l'autorité du Saint-Esprit, qu'excepté à l'article » de la mort, la sentence d'un supérieur ne doit jamais être abro- » gée par un inférieur, tandis que celle de l'inférieur peut tou- » jours être cassée par le supérieur, si la justice le permet. » Autrement votre prudence comprend assez quel mauvais » exemple ce seroit, si la hache pouvoit se retourner contre celui » qui la tient.— Quant à l'égalité des apôtres, Pierre commande » à tous les autres, puisqu'il a mérité d'entendre de la bouche » de Notre-Seigneur ces paroles : *Tu seras appelé Céphas ; tu es* » *Pierre, etc.* C'est du Fils de Dieu et de la très-sainte Vierge, et » non d'un autre, qu'il a reçu le premier dans l'Église de Jésus- » Christ, l'honneur du Pontificat. C'est à lui qu'il a été dit, après » la résurrection du Fils de Dieu : *Pais mes agneaux*, ces agneaux » désignant les chefs des Églises. Si la dignité du pouvoir a été » communiquée à tous les évêques catholiques, elle appartient » plus spécialement, par un privilége particulier, au Pontife Ro- » main, qui reste éternellement au-dessus de tous, comme la » tête au milieu des membres. Celui donc qui ne lui rend pas » l'honneur et l'obéissance qui lui sont dus, se sépare de la tête » de l'Église et se rend coupable d'acéphalisme. Ceci est la doc- » trine de la sainte Église, c'est un article de la foi catholique, » et l'on peut en dire, aussi bien que le symbole de saint Atha- » nase sur la foi à la très-sainte Trinité : Si quelqu'un ne le croit » pas fermement et fidèlement, il ne sauroit être sauvé. J'ef- » fleure ce sujet pour votre très-douce Charité, me rappelant » cette parole du philosophe : Peu de mots suffisent au sage. » Adieu. »

Saint Isidore gouverna l'Église de Séville pendant près de quarante ans, et, quoiqu'il fût comblé de mérites et de sainteté, quand

il sentit s'approcher le terme de sa carrière, encore que toute sa vie eût été une longue préparation à la mort, il voulut s'y disposer par une retraite de six mois. Il passa ce temps en prières ferventes et dans les austérités de la pénitence. Etant tombé dangereusement malade, il fit venir auprès de lui Jean, Eparcius et plusieurs évêques, ses amis intimes, puis il se fit porter sur les épaules de ses disciples dans l'église de Saint-Vincent. Là, couché sur la cendre, couvert d'un cilice, il fit la confession publique de tous ses péchés, et reçut avec une grande dévotion, de la main des évêques, le saint Viatique.

Il demanda ensuite pardon à tous ceux qu'il avoit pu offenser; avec tant d'humilité que les larmes et les cris du peuple couvroient sa voix ; il leur recommanda à tous de s'aimer mutuellement. Un peu avant de mourir, il prédit à la nation espagnole que si elle s'écartoit des préceptes et de la doctrine qu'il lui avoit enseignés, elle en subiroit la peine par toutes sortes de calamités; qu'elle seroit précipitée de sa grandeur et accablée sous une dure oppression. Il ajouta cependant que si ces malheurs la ramenoient à de meilleurs sentiments, Dieu lui donneroit une gloire supérieure à sa gloire passée et qu'elle domineroit les autres nations.

L'histoire du peuple espagnol et sa grandeur en ce temps (1) ont bien prouvé la double prophétie de saint Isidore. Après avoir été réduit presqu'au néant par les Maures, son empire s'est tellement accru qu'il semble n'avoir d'autres bornes que les bornes du monde.

Enfin, ayant distribué aux pauvres tout son bien, riche de bonnes œuvres, le saint archevêque rendit à Dieu sa grande âme, le 4 avril de l'an 636, sous l'empire d'Héraclius. Son corps fut enseveli à Séville; mais les Maures s'étant emparés de cette place, le roi Ferdinand premier, de Castille, le racheta de Benabet, à force de présents et d'instances. Il le fit transporter à Léon et le

(1) Le père Ribadénéira écrivoit ceci au moment de la plus grande puissance de la nation espagnole, lorsque ses rois se vantoient que le soleil ne se couchoit jamais dans leurs États.

déposa dans une magnifique basilique qui le conserve encore religieusement enfermé dans une châsse d'or.

Saint Isidore fut célèbre pendant sa vie et après sa mort par ses nombreux miracles. On n'implora jamais en vain son secours, et il aida puissamment la nation espagnole dans ses combats contre les Maures. Aussi se reconnoit-elle grandement redevable aux vertus, à la doctrine, et à la protection de ce saint prélat.

A Thessalonique, les saints martyrs Agathopode, diacre, et Théodule, lecteur, qui, pour la confession de la foi chrétienne, furent, sous l'empereur Maximien et le président Faustin, jetés dans la mer avec une pierre au cou.

A Constantinople, saint Platon, moine, qui, durant plusieurs années, combattit avec un courage invincible contre les hérétiques iconoclastes. — Il étoit d'une naissance illustre, et ses talents devoient l'élever aux premières charges de la cour, où son oncle étoit grand trésorier. Les plus grandes familles briguoient son alliance; mais ce saint jeune homme ne songeoit qu'à entrer au service de Jésus-Christ. A l'âge de vingt-quatre ans, après avoir engagé ses trois frères à renoncer au monde, il vendit son bien, affranchit ses esclaves, partagea sa fortune entre ses sœurs et les pauvres, et sortit de Constantinople pour se retirer au monastère des Symboles, sur le mont Olympe. Il s'y distingua par son humilité, son obéissance et sa mortification. Il ne mangeoit jamais qu'à l'heure de none, ne buvoit que de l'eau et se contentoit de pain, de fèves et de quelques herbes sans huile. Devenu abbé du monastère de Saccudion, près de Constantinople, il blâma ouvertement l'Empereur d'avoir répudié sa première femme, pour épouser Théodote, encore qu'elle fût de sa famille. Il fut mis en

prison, exilé pour la foi et rappelé enfin sous l'empereur Michel. Sentant approcher sa fin, il fit creuser son tombeau et demanda qu'on l'y descendît. C'est là qu'il mourut, âgé de près de quatre-vingts ans.

En Palestine, saint Zozime, anachorète, qui donna la sépulture à sainte Marie Egyptienne.



CINQUIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Vincent Ferrier.

Sainte Irène, vierge et martyre; les cinq martyrs de Lesbos; saint Zénon, martyr; plusieurs saints martyrs d'Afrique; la bienheureuse Julienne de Mont-Cornillon.

LA VIE DE SAINT VINCENT FERRIER,

CONFESSEUR, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

AN 1419.

Martin III, pape. — Sigismond, empereur.
Charles VII, roi.

Saint Vincent Ferrier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, l'honneur de l'Espagne, naquit en la ville de Valence, capitale du royaume de ce nom, et sortit de la noble et ancienne famille des Ferriers, très-illustre à cause de leurs mœurs catholiques et chrétiennes. Son père s'appeloit Guillaume Ferrier, et sa mère Constance Michelle.

Il sortit de leur mariage trois fils : le premier, nommé Pierre, se comporta fort vertueusement dans l'état de mariage. Le second s'appeloit Boniface, qui fut grand jurisconsulte ; après la mort de sa femme il se rendit Chartreux, et, par ses grands mérites, devint général de l'Ordre. Le troisième fut notre Vincent, choisi de Dieu, pour être l'honneur de sa maison, la gloire de Jésus-Christ et le bien de toute son Église.

Sa mère étant enceinte de lui eut plusieurs indices qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit Dominicain, et qui éclaireroit le

monde par la prédication. Car son père en eût révélation en songe, et sa mère, outre qu'elle ne se trouvoit point empêchée de sa grossesse, comme elle avoit accoutumé d'être de ses autres enfants, entendoit quelquefois comme un petit chien aboyer dans son ventre; de quoi ayant communiqué avec l'archevêque de Valence qui étoit son parent, il lui dit, qu'indubitablement elle accoucheroit d'un fils qui seroit grand prédicateur et trompette de Jésus-Christ; que par ses aboiements il épouvanteroit les loups, et les feroit éloigner de son troupeau, ainsi que nous lisons du glorieux patriarche saint Dominique.

Comme on le portoit baptiser, il y eut grande dispute entre les parents, du nom qu'on lui devoit donner. Le prêtre qui lui administroit le sacrement de baptême, voyant qu'ils ne se pouvoient accorder, dit qu'il le vouloit nommer Vincent, dont ils furent tous contents, encore qu'il n'y eût personne en leur famille qui portât ce nom-là.

La mère le nourrit soigneusement, et dès son enfance il se montra si agréable, que chacun le prenoit en affection. A l'âge de dix ans, allant à l'école, il en savoit plus que tous ses compagnons : et comme s'il eût déjà voulu faire essai de ce qu'il devoit devenir, il assembloit quelquefois une troupe d'écoliers à qui il disoit : *Ecoutez-moi, enfants, et jugez si je ne suis pas bon prédicateur ;* puis faisant le signe de la croix, il apportoit quelques raisons qu'il avoit ouï dire aux prédicateurs de Valence : contrefaisant si naïvement leurs gestes et leurs accents, que chacun en étoit étonné.

Après avoir appris en peu de temps la grammaire et la logique, il passa à la théologie, et il s'y rendit si capable par son esprit et par son heureuse mémoire, qu'il surpassoit tous les écoliers de Valence. Quand il entendoit nommer aux sermons la très-sainte Vierge Marie, il s'en réjouissoit; et lorsque l'on parloit de la Passion de Notre-Seigneur, il fondoit en larmes. Il jeûnoit deux fois la semaine; et en l'un de ces deux jours, à savoir le vendredi, il ne mangeoit que du pain, et ne buvoit que de l'eau.

Etant parvenu à l'âge de dix-huit ans, considérant la vanité,

l'inconstance et le péril des choses humaines, que les diables tiennent toutes environnées de leurs lacs, il résolut de se retirer pour servir Jésus-Christ seul, et de suivre l'Ordre de Saint-Dominique : il en avertit ses parents qui le trouvèrent bon, d'autant qu'ils étoient grands serviteurs de Dieu. Le prieur des Jacobins le reçut à Barcelone, avec un grand contentement, comme s'il eût prévu ce qu'il devoit devenir.

Aussitôt qu'il fut novice, il commença à lire attentivement la vie de saint Dominique, pour lui servir d'exemple, et pour tâcher de l'imiter en tout ce qu'il lui seroit possible. Il s'adonnoit à toutes les œuvres d'humilité, matant sa chair de jeûnes et de pénitence ; il prioit la plupart du temps, il assistoit soigneusement au chœur, et obéissoit ponctuellement à ses supérieurs ; son silence, sa modestie, son affabilité et sa maturité étoient admirables. Son noviciat étant achevé, les supérieurs lui commandèrent de lire le cours de logique à quelques religieux du couvent, et à soixante-dix écoliers du dehors qui le venoient ouïr, dont il s'acquitta avec tant de vertu et de modestie, que ses disciples profitoient autant en la crainte de Dieu par son exemple, qu'en la rare science qu'il leur apprenoit.

On l'envoya après cela, aux couvents de Barcelone et de Lérida, où il y avoit des plus grands docteurs de l'Ordre, afin que, conversant parmi eux, il apprît les bonnes lettres. Il y fit un si grand fruit, qu'il fut reçu maître en théologie à Lérida, à l'âge de vingt-huit ans. Sa manière d'étudier étoit d'entremêler l'oraison avec la lecture, ainsi que lui-même le conseille de faire au traité de la Vie spirituelle, chapitre 2. Il retourna de là à Valence, où il fut reçu avec applaudissement de toute la ville, qui le pria aussitôt de prêcher la parole de Dieu : ce qu'il fit six ans durant, au grand profit du peuple, et à l'avancement de sa religion. On lui donnoit dans Valence le nom de docte, de saint et de très-fidèle serviteur de Dieu, comme il l'étoit véritablement.

L'ennemi du genre humain craignoit la sainte vie et le fruit de la fervente prédication de saint Vincent. Pour éviter le dommage qu'il en pourroit recevoir, il s'efforça de le faire trébucher dans

quelque péché infâme, afin qu'ayant perdu Dieu, et le grand crédit qu'il avoit acquis, il ne pût plus retirer les pécheurs, et tendre la main à ceux qui étoient tombés.

Le saint s'étant mis une nuit après matines en oraison devant une image de Notre-Dame, pour la supplier affectueusement de lui obtenir de son très-cher Fils le don de persévérance, le diable lui apparut en forme d'un vieux ermite vénérable, avec une longue barbe noire qui descendoit jusque sur les genoux : on l'eût pris pour un saint Antoine, ou pour un saint Paul l'Ermite. Il lui dit qu'il avoit demeuré en Egypte, et qu'il avoit fait une rude pénitence avec les saints solitaires; que néanmoins il ne pouvoit céler qu'étant jeune il s'étoit donné du bon temps, lâchant la bride à tous ses appétits charnels, et que depuis, étant touché de la main de Dieu, il étoit revenu à soi, et qu'il avoit fait pénitence de ses péchés ; que Notre-Seigneur par sa clémence lui avoit pardonné, et, après une longue persévérance, il lui avoit donné la vie éternelle. Qu'il ne lui conseilloit pas de s'affliger si fort qu'il faisoit, par les jeûnes et les austérités, mais bien qu'il gardât cela pour la vieillesse, et que pendant qu'il étoit jeune il se donnât du bon temps : qu'il se pourroit après convertir à Dieu, et obtenir miséricorde de ses péchés, aussi bien que lui : qu'il devoit savoir que l'homme est si foible, et qu'il traîne avec soi un ennemi si domestique, qu'il n'est pas possible d'éviter les sensualités, soit en la jeunesse, ou en la vieillesse, et qu'il est beaucoup plus à propos qu'un jeune homme se divertisse un peu étant jeune, que d'attendre qu'il soit vieux.

Le saint reconnut bien que cet ermite ne venoit pas du ciel pour l'éclairer, mais que c'étoit un diable déguisé en ermite, qui étoit sorti d'enfer pour le tromper, et faisant le signe de la croix, en se recommandant à la très-sainte Vierge, il le rebuta en disant : *O vieux serpent, crois-tu que je ne te connoisse pas ? tu pensois vaincre ce mauvais soldat qui est armé de la vertu de son maître Jésus-Christ, à qui j'ai consacré ma jeunesse, ma vieillesse, et toute ma vie.* Alors ce monstre disparut : et, pour se mieux faire connoître, il laissa en fuyant une grande puanteur.

Une autre nuit étant en oraison devant un crucifix, le diable se présenta devant lui en forme d'un Éthiopien, grand et fort laid, et lui dit : *Je te persécuterai jusqu'à ce que je t'aie honteusement renversé, et que tu demeures vaincu.*

Le soldat de Notre-Seigneur lui répondit : *Je ne crains guère tes menaces, ô ennemi, tant que Jésus-Christ sera avec moi.*

Le diable répliqua : *Il n'y sera pas toujours, car il n'y a rien de si difficile que de continuer en grâce jusqu'à la mort : de sorte que quand Jésus-Christ t'aura laissé, je te ferai sentir mes forces.*

Le saint lui répondit : *Mon Seigneur qui m'a donné la grâce de commencer, ne me la déniera pas pour persévérer en son service.*

Une autre fois, lisant l'admirable livre que composa saint Jérôme de la perpétuelle virginité de la très-sainte Vierge Marie, et la suppliant de se rendre médiatrice pour lui envers son Fils, afin qu'il pût demeurer vierge jusqu'à la fin, il entendit une voix qui lui dit : *Dieu ne donne pas à tous la grâce de virginité ; et quant à toi, tu la perdras bientôt.* Le saint s'affligea infiniment de ces tristes nouvelles, et se tournant vers la très-sainte Vierge, avec un cœur triste et un œil baigné de larmes, il la supplia de lui découvrir qui avoit été l'auteur de ces funestes paroles. La Reine des anges lui apparut alors, et l'avertit que ce n'étoient que des ruses de l'ennemi, qui jouoit son personnage ; qu'il n'eût point de peur, qu'elle l'avoit pris en sa protection et en sa faveur jusqu'à la mort, sans que les portes d'enfer lui pussent faire perdre ce qu'il désiroit tant de conserver : de quoi saint Vincent demeura fort joyeux et consolé. Mais le diable voyant qu'il ne l'avoit pu vaincre ni le renverser, pensa qu'il le pourroit mieux faire par le moyen de quelques femmes débauchées.

Saint Vincent étoit d'une humeur fort douce, bien fait, et de fort bonne conversation. Il y avoit à Valence une belle demoiselle, qui, par une suggestion diabolique, devint étrangement amoureuse du saint. Elle commença à le visiter, et à traiter avec lui des choses de son âme, pour l'amorcer peu à peu, et pour sonder le

gué, s'insinuant par ce moyen en son cœur. Elle continua quelques jours cette menée. Le saint, qui avoit le corps et l'âme purs, pensant que cette femme étoit touchée de dévotion, et qu'elle lui demandoit conseil pour mieux servir Dieu, l'écoutoit volontiers. La misérable voyant qu'elle ne pouvoit entrer par là, aveuglée de passion, feignit qu'elle étoit bien malade; elle envoya quérir saint Vincent, et lui dit qu'elle se vouloit confesser à lui. Etant demeurée seule au lit avec le saint qui pensoit la confesser, elle lui découvrit sa mauvaise intention, et la cause pour laquelle elle l'avoit fait venir, lui déclarant que s'il ne vouloit la secourir, et éteindre ce brasier dont elle brûloit, elle seroit bientôt réduite en cendres, ou qu'elle se tueroit de sa propre main. En disant cela, elle fit des choses abominables pour le provoquer à l'effet. Le saint tout éperdu, tourna alors son cœur et ses yeux à Dieu, et le supplia de le préserver: ensuite il reprit aigrement cette femme, blâma son impudence effrontée, et l'exhortant à la pénitence, il lui dit que quant à lui, il avoit dédié son corps et son âme au service de Dieu, et qu'il endureroit plutôt mille morts que de l'offenser; sur cela il se retira, et prit congé d'elle.

Mais cette âme de Satan se voyant frustrée de son attente, commença à crier, pour diffamer le saint, et publia partout qu'il l'avoit voulu prendre de force; toutefois Notre-Seigneur qui a soin de ses serviteurs, permit que le diable qui étoit entré si avant dans son âme, possédât et tourmentât visiblement son corps: et lorsqu'on l'exorcisa, avec les cérémonies de l'Eglise, il répondit qu'il ne sortiroit point de ce corps, s'il n'étoit chassé par celui qui, étant au milieu du feu n'avoit su brûler. Quoiqu'on n'entendît pas ce que le diable vouloit dire; néanmoins considérant que saint Vincent avoit confessé cette femme, et que depuis sa confession elle avoit été possédée du diable, le saint fut prié de la venir voir: ce qu'il fit. Entrant en la chambre où elle étoit, le diable s'écria: *Voici l'homme qui n'a point brûlé au milieu des flammes; je ne saurois plus demeurer ici.* Et en sortant il laissa cette femme à demi morte.

Le diable ne se tint pas vaincu de ce coup-là, parce que c'est une bête furieuse et sans repos: il rechercha aussitôt un nouveau

moyen de redresser ses filets, et d'attaquer le saint par des hommes sans âmes, ses vrais ministres, qui, pour éprouver la vertu du saint, ou parce que peut-être il reprenoit publiquement leurs impudicités, et qu'il étoit trop rigoureux censeur de leur mauvaise vie, firent marché avec une courtisane, aussi dissolue que belle, afin qu'une nuit que saint Vincent seroit en oraison dans l'église, elle se coulât secrètement dans sa cellule, et qu'elle se couchât sur le grabat où il avoit coutume de reposer ; ce qu'elle fit.

Au retour de l'église, le saint la trouva couchée tout de son long. Aussitôt qu'il l'aperçut, croyant que ce fût un diable en forme de femme, qui le venoit tromper, il lui dit en colère : *Que fais-tu ici, diable maudit? Pourquoi me viens-tu tenter sous cette figure de femme, comme tu as coutume de faire aux autres serviteurs de Dieu?* Alors la femme, ou pour mieux dire le diable en elle, lui déclara qui elle étoit, et le sujet de sa venue, avec des paroles amoureuses ; et s'approchant doucement, elle tâchoit à le corrompre. Mais il la reprit si aigrement qu'elle fut touchée d'un remords, et promit de s'en repentir, lui découvrant les auteurs de cette entreprise, et ce qu'ils lui avoient promis, si elle pouvoit l'induire au péché. Depuis, elle quitta sa mauvaise vie, vécut honnêtement en mariage, et publia tout ce qui s'étoit passé avec saint Vincent, encore qu'il lui eût commandé de s'en taire, craignant de diffamer ceux qui l'avoient sollicitée à faire cela.

Voyez jusqu'où va la malice du diable, et l'impudence effrontée d'une femme passionnée d'amour, et en quel abîme d'abominations se trouve submergé le cœur humain, quand il se sépare d'avec Dieu. Nous apprenons par ces mêmes exemples, combien l'âme du serviteur de Dieu, armée de sa grâce, est plus forte que toutes les embûches des hommes, et les ruses de Satan. Il l'attaqua assez d'autres fois, pour salir la netteté de son âme, et obscurcir la gloire dont il brilloit aux yeux de tout le monde, encore que ce fût en vain, et sans effet, d'autant que Notre-Seigneur le tenoit en sa protection : joint que de sa part il fuyoit tant qu'il pouvoit les occasions de traiter avec les femmes, si ce n'étoit des choses de leur salut, sachant bien les pertes irréparables qu'elles ont appor-

tées au monde. Quoiqu'il eût remporté de si signalées victoires de l'impudicité, au lieu de s'en tenir plus assuré, il en étoit devenu plus timide, pour conserver toujours la pureté du corps et de l'âme, faisant en sorte que toutes ses actions ressentissent la chasteté.

Il demeura trente ans sans se voir le corps, hormis les mains, non pas même les orteils de ses pieds. Quand il changeoit la chemise de laine qu'il portoit sur sa peau, il se mettoit en un lieu obscur, de peur de se voir nu. Quand il alloit par les rues, il recueilloit tellement ses sens, et principalement ses yeux, que tous ceux qui le regardoient, en demeuroient édifiés.

Comme saint Vincent étoit à Valence, le cardinal Pierre de Lune (qui, durant le schisme s'appela Pape, et Benoît XIII) y vint, et pria saint Vincent de l'accompagner en une ambassade qu'il alloit faire en France ; ce qu'il fit. De là il retourna à Valence, où il continua de prêcher, exerçant cet office par toute l'Espagne, en France, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Piémont, en Lombardie, et en la plus grande partie de l'Italie, avec un fruit des âmes presqu'incroyable. En Espagne, il convertit à la foi de Jésus-Christ par ses sermons plus de vingt-cinq mille Juifs, et dix-huit cents Maures de ceux qui y demeuroient. Dieu lui révéloit quelquefois en la chaire qu'ils le viendroient écouter, et cela le faisoit différer et attendre, non pas sans étonnement de l'auditoire, qui ignoroit la cause de son silence. D'autres fois, Notre-Seigneur lui inpiroit ce qu'il devoit dire à propos pour les convaincre, et pour détruire leurs maudites sectes : de manière qu'il prêchoit toute autre chose que ce qu'il avoit prémédité.

Il arracha des villes les vices et les péchés publics; il retrancha les lieux infâmes, les usures, les maisons de jeu, les blasphèmes, les jurements, les inimitiés entre des personnes particulières, entre des princes, et entre des provinces entières qu'il réconcilia; il introduisit l'usage de l'oraison, de la confession, et de la communion. Il fut l'auteur de la réformation des mœurs, et par son moyen il se fit un merveilleux et nouveau changement de vie.

Un certain homme vint se confesser à saint Vincent d'un énorme et abominable péché : il lui enjoignit de faire sept ans de pénitence : cet homme étoit si contrit, que cela lui sembla peu au prix de son péché, et il lui dit : ***O mon Père, pensez-vous que je me puisse sauver avec si peu de satisfaction? Oui, mon fils, jeûnez seulement trois jours au pain et à l'eau.*** Le pécheur pleuroit amèrement sa faute, et ne se pouvoit persuader qu'une si légère pénitence pût supprimer la grandeur de ses péchés. Saint Vincent voyant sa contrition, lui commanda de dire seulement trois fois le *Pater* et l'*Ave* : il n'eut pas achevé le premier *Pater*, qu'il mourut de douleur à ses pieds : il apparut au Saint, et lui révéla qu'il étoit dans la gloire sans avoir passé par le purgatoire, Dieu s'étant contenté de sa douleur pour l'expiation de ses péchés.

Que dira-t-on des hôpitaux, des monastères et des maisons de piété, qui furent bâties par le conseil et par l'industrie de ce saint homme? De l'innombrable multitude de peuple qui le suivoit de lieu à autre, comme un homme apostolique venu du ciel pour instruire et réformer le monde? Car il sembloit être un nouveau soleil qui le venoit éclairer de la lumière de sa doctrine, l'échauffer de la ferveur de son admirable charité, et épouvanter les démons qui voyoient que saint Vincent luttoit contre eux, ainsi que faisoit David contre les ours et les lions, et qu'il leur arrachoit d'entre les griffes les brebis du troupeau de Notre-Seigneur.

Cela se vit clairement en ce qui arriva à un clerc, qui, par son désespoir ou quelqu'autre folle considération, donna son âme au diable, par une cédule écrite et signée de sa main. Depuis, ayant reconnu et pleuré son péché, il s'adressa à saint Vincent, qui s'obligea de prier Notre-Seigneur de lui pardonner ; la force de ses oraisons fut telle, que comme il prêchoit, le diable lui rapporta devant toute l'assistance la cédule du clerc pour la rompre, ce qu'il fit ; il prit le clerc pour son compagnon, lui donnant la charge d'assembler les petits enfants, et de leur apprendre le catéchisme, avec certains cantiques de la Passion de Jésus-Christ et de Notre-Dame, qu'ils chantoient par les rues.

Ce grand profit que faisoit le bienheureux Vincent en ses sermons, venoit premièrement de ce que Notre-Seigneur l'avoit choisi pour prédicateur de son Évangile, et qu'il l'avoit envoyé pour le publier par tant de lieux et de provinces. Car le saint étant à Avignon à la cour du pape Benoît XIII (dont il fut confesseur et Maître du palais), et étant fort tourmenté de fièvres, Notre-Seigneur lui apparut, et l'assura qu'il ne mourroit pas de cette maladie; il lui commanda que, comme un singulier prédicateur de son Évangile, il l'annonçât partout le monde, et marchât avec la pauvreté par la France et l'Espagne, enseignant au peuple la pénitence et l'amendement de leurs vies : et que quoiqu'il dût recevoir beaucoup de contradictions, d'adversités et de persécutions, il lui donneroit néanmoins la victoire sur tous ses ennemis. En signe d'amour et de familiarité, Notre-Seigneur lui toucha doucement le visage avec la main. Quelques-uns disent que cet attouchement eut tant d'efficace, que la marque des doigts de la main de Jésus-Christ y demeura empreinte.

Le saint, encouragé par cette vision et ce commandement céleste, le mit bientôt en exécution. C'étoit de cette électiou, comme de sa vraie tige, que procédoit le fruit extraordinaire qu'il faisoit en ses sermons; parce que, quand Notre-Seigneur appelle quelqu'un à une charge, il lui donne les talents requis pour s'en bien acquitter : ainsi il donna à saint Vincent un esprit vif, un entendement subtil, une mémoire rare, une doctrine singulière; il lui donna aussi l'intelligence de la sainte Écriture, l'exposition des saints docteurs, la voix forte, douce, argentine et perçante, une action en chaire qui représentoit naïvement ce qu'il disoit, une divine éloquence de paroles et de sentences qui émouvoit les auditeurs, et qui leur persuadoit ce qu'il vouloit.

C'est une chose admirable, que durant les voyages qu'il fit, il observa parfaitement la règle de sa religion : il gardoit au pied de la lettre toutes les constitutions de l'Ordre; et on n'eût pu trouver un novice en tout l'Ordre plus soigneux que lui, pour

observer toutes les coutumes même les plus légères. Il étoit grand ami de la sainte pauvreté; il n'avoit qu'une robe, nn scapulaire, et un manteau de serge noire; il ne portoit avec soi qu'un Bréviaire et une Bible. Il ne recevoit point de présents; que si on le contraignoit de prendre de l'argent, il l'envoyoit aussitôt distribuer aux pauvres. Pendant qu'il vécut dans l'Ordre, il ne mangea jamais de viande, qu'en cas de nécessité : il jeûna près de quarante ans tous les jours, excepté le dimanche : il dormoit ordinairement tout vêtu sur des fagots de sarment, et, en cas de maladie, sur un chétif matelas. Dès sa jeunesse, il se disciplinoit toutes les nuits s'il se portoit bien, sinon il prioit quelqu'un de ses compagnons de lui faire ce bon office, le priant au nom de Dieu de ne le point épargner. Il alloit toujours à pied, jusqu'à ce qu'ayant mal à une jambe, il fut contraint de monter sur un âne à l'imitation de Jésus-Christ. Il fuyoit surtout la conversation des séculiers, si ce n'étoit pour les édifier de sa doctrine.

Il s'adonnoit fort à l'oraison et à la contemplation, où il apprenoit ce qu'il devoit prêcher; l'efficace de ses sermons procédant plutôt de la force et de la lumière céleste, que de son étude particulière. En effet, comme une fois il devoit prêcher devant un grand prince qui désiroit l'ouïr, il s'appliqua plus que de coutume à étudier les Pères. Il fit un très-docte sermon; mais le Prince n'en fut pas tant édifié qu'un autre jour, qu'il prêcha suivant son style ordinaire, et où il s'adonna plus à l'oraison qu'à la lecture. Le Prince en fut fort surpris, et lui en ayant demandé la cause, le saint lui répondit : *Monseigneur, Vincent prêcha hier, et Jésus-Christ a prêché aujourd'hui.*

Il persista à prêcher avec tant de ferveur et d'assiduité, que, durant l'espace de dix-huit ans, il ne demenra que quinze jours sans prêcher. Bref il menoit une vie apostolique, qui touchoit autant les auditeurs que la force de son éloquence.

Dieu qui l'avoit élu pour un si excellent ministère, le rendoit encore plus admirable par des prodiges divins. Car, prêchant dans des places publiques, au milieu des champs, à une infinité

de peuple, grands et petits, vieux et jeunes, pauvres et riches, doctes et ignorants, hommes et femmes, chacun entendoit et comprenoit ce qu'il disoit, tant ceux qui en étoient près que les plus éloignés. Il arriva même que quelques-uns qui lui portoient une particulière affection, désirant assister à sa prédication sans qu'il leur fût possible d'approcher, l'ouïrent clairement prêcher, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus d'une lieue, et qu'en prêchant en sa langue espagnole à d'autres qui n'entendoient que la leur, ceux-ci concevoient aussi bien ce qu'il disoit, que s'il eût prêché en leur propre langue; ce qui est un don rare et apostolique. De plus, durant sa prédication, on vit des anges sur sa tête en forme humaine, c'est pourquoi, après de tels prodiges, il ne se faut pas étonner si ses paroles et ses œuvres étoient remplies de tant d'efficace; joint que Notre-Seigneur le rendit glorieux par plusieurs miracles durant sa vie et après sa mort, par lesquels il confirma sa prédication.

Notre-Seigneur fit tant de miracles par lui, que Pierre de Rauzane, religieux du même Ordre, qui, par le commandement du Père général, écrivit sa vie en cinq livres, dit qu'il y en avoit plus de huit cent soixante, que l'on tira tira seulement de quatre enquêtes, qui furent faites à Avignon, à Toulouse, à Nantes et à Naples, sans compter les autres. Le Pape Pie II, qui le canonisa à cause du décès de Calixte III, dit ces mots en la Bulle: « La vertu divine fit par lui plusieurs miracles pour confirmer sa prédication et sa vie, tant par l'application de ses mains, que par ses autres reliques et l'attouchement de ses hardes, et les promesses de vœux qui lui furent faites. Il chassa plusieurs fois les diables des corps humains, il rendit l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la clarté aux aveugles, la santé aux lépreux, il ressuscita des morts, en guérit d'autres qui étoient affligés de diverses maladies. » Entre une infinité de miracles, il y en a un rare d'un enfant qu'il ressuscita, étant à moitié cuit et à moitié cru. Le fait est tel:

En la ville de Morelle, auprès de Valence, il y avoit un homme honorable, vertueux et très-dévot envers saint Vincent; il avoit une femme belle et de bon lieu, qui toutefois étoit lunatique, et

qui perdoit le jugement par intervalles; puis quand sa folie étoit passée, il n'y avoit rien de plus doux et de plus paisible. Saint Vincent alla prêcher à Morelle : et, parce qu'il n'y avoit aucun couvent où il se pût retirer, cet honnête homme le pria instamment de prendre son logis pour y recevoir sa bénédiction, et y venir dîner après son sermon. Le saint le lui accorda : le mari cependant s'en alla prendre sa place en l'église, accompagné de tous ceux de sa maison, hormis de sa femme (qui se portoit bien pour lors) laquelle demeura seule à la maison avec un petit enfant qu'elle avoit, afin d'apprêter du poisson pour le dîner du Saint. Notre-Seigneur permit, pour sa plus grande gloire et pour manifester la sainteté de son serviteur, que cette femme devint en un instant si furieuse, qu'elle tua cet enfant qui étoit son fils propre, et qu'elle le hacha en pièces, en mettant une partie rotir, et gardant le reste.

Le mari étant de retour du sermon découvrit la détestable action de sa femme; ce qui le faisoit mourir de douleur, et se fâcher d'avoir convié saint Vincent, à l'occasion de quoi ce malheur lui étoit arrivé ; mais le Saint ayant su ce que c'étoit, dit à son hôte et aux autres, d'un maintien grave et joyeux, qu'ils s'apaisassent, parce que cela ne pouvoit arriver que pour un bien, Notre-Seigneur voulant montrer ses grandes merveilles en récompense des bonnes œuvres qui se font à son service. Il se fit apporter toutes les parties du corps de l'enfant, cuites et à cuire; il les rassembla en leurs places, et fit cette prière : *Jésus, fils de Marie, Sauveur du monde, qui avez créé de rien l'âme de cet enfant, renvoyez-la dans ce corps à la louange et à la gloire de votre saint Nom.* En disant cela il fit le signe de la croix sur ce petit corps, qui se rejoignit et retourna en vie, dont chacun demeura prodigieusement étonné, reconnoissant en cela la sainteté de Vincent, et louant Notre-Seigneur qui l'avoit envoyé pour le bien de son Église, et l'exaltation de son saint Nom.

Ces miracles attendrissoient les cœurs des hommes à pleurer leurs péchés, et faisoient croire que celui qui les opéroit, étoit plus qu'homme; ce qui donnoit créance à ses paroles, comme

venant de Dieu, et étoit cause que l'on obéissoit à ses saints conseils et à ses remontrances. En effet, il étoit tenu pour être illuminé de Dieu, éclairé par plusieurs révélations; pour un prophète qui voyoit les choses absentes comme si elles eussent été présentes, et l'avenir comme s'il l'eût déja eu devant les yeux; et ils en avoient assez de preuves suffisantes par ce qu'ils lui avoient ouï dire en chaire.

Comme il prêchoit une fois à Saragosse, il se prit à pleurer au milieu de son sermon, et il se tut en s'essuyant les yeux. Après qu'il se fut un peu reposé, il dit que sa mère venoit de trépasser à Valence, et que Notre-Seigneur lui avoit révélé que les anges avoient emporté son âme au ciel. On sut incontinent qu'il avoit dit la vérité.

Une autre fois prêchant à Alexandrie, dans la province de Lombardie, où il se trouva un jeune homme de Sienne, nommé Bernardin, il dit à toute l'assistance : « Mes frères, je vous apporte de bonnes nouvelles, sachez qu'il y a un homme en cette compagnie qui sera la lumière de l'Ordre de Saint-François, de toute l'Italie et de l'Église de Dieu, qui l'honorera devant moi; et lorsque je sortirai d'Italie, je lui laisserai la charge de prêcher.

Ce fut saint Bernardin de Sienne, qui prit l'habit de Saint-François l'année d'après, et qui se rendit admirable en sainteté et en prédication de la parole de Dieu. Le Pape Nicolas V le canonisa l'an 1450, cinq ans avant que saint Vincent le fût par Calixte III.

Une autre fois prêchant à Barcelone, du temps d'une grande famine, de laquelle le peuple étoit fort affligé et sans espérance de secours, il leur dit qu'ils se réjouissent, et qu'avant qu'il fût nuit il arriveroit au port des navires chargés de blé, pour subvenir à leur nécessité : ce qui arriva ainsi. Par plusieurs semblables prédictions il fit assez connoître qu'il avoit le don de prophétie. On raconte qu'il avertit le Pape Calixte III, étant jeune, qu'il seroit un jour Pape, dont il se tint assuré; et qu'avant que de l'être, il promit de faire la guerre aux Turcs à feu et à sang sitôt qu'il seroit élevé dans le Siége de saint Pierre.

Il avertit un religieux des Mathurins, qui l'accompagnoit, de retourner en son couvent, de se confesser avant que de partir, et d'être soigneux de louer Dieu par le chemin. Le religieux fit tout ce que saint Vincent lui avoit enjoint; en arrivant à la porte de son monastère, il mourut entre les mains des religieux qui étoient venus pour le recevoir, et son âme s'envola au ciel, dont le saint eut révélation, et le raconta à ses disciples. Il en eut une semblable de la mort de son père, en disant la messe, et d'un sien compagnon, quoiqu'ils fussent tous deux décédés bien loin du lieu où il étoit.

Outre cela, il avoit une certaine façon de prêcher fort propre pour émouvoir les auditeurs : car, sans parler de sa grande autorité comme commissaire du Pape, et de la pleine puissance qu'il avoit d'absoudre toutes sortes de péchés, il menoit avec lui plusieurs religieux de divers Ordres, et les prêtres dignes de sa sainte compagnie, pour l'aider en ce souverain ministère, à confesser les pécheurs qui se convertissoient, à les instruire et à les mettre dans le chemin du ciel.

Il partageoit son temps en cette sorte : il donnoit la nuit quelque peu de repos à son corps fatigué, le reste il l'employoit à l'étude, à l'oraison et à la contemplation. Le matin il alloit au lieu où il devoit prêcher, qui étoit le plus souvent une grande place publique, ou quelque champ, à cause de la multitude du peuple qui assistoit à ses prédications. Après qu'il s'étoit confessé, il chantoit la messe en grand appareil et en grande solennité, avec des orgues, qu'il faisoit porter partout où il alloit, estimant que cela réveilloit la dévotion, et adoucissoit les cœurs de l'assistance, en sorte qu'ils recevoient plus facilement la doctrine évangélique.

Après la messe il montoit en chaire, et il ne parloit pas en homme, mais comme un ange. Il commençoit volontiers par l'exhortation à la pénitence, comme faisoient Notre-Seigneur et saint Jean-Baptiste, puis il reprenoit quelque péché, montrant combien il étoit sale et énorme, et cela avec tant de véhémence, qu'il pleuroit et faisoit pleurer tout le monde, principalement ceux qui en étoient entachés. Quoiqu'il n'y en eût qu'un seul dans toute l'assemblée, il le

regardoit comme s'il eût lu dans son cœur, et s'il eût parlé à lui seul. Car, entre les dons admirables que ce saint avoit reçus de Dieu, il avoit celui de voir le fond des cœurs, et de connoître les plaies intérieures de ceux à qui il parloit, afin de les en avertir et d'y remédier. Par ce moyen il n'y avoit point de cœur si endurci qui ne se rendît, spécialement quand il prêchoit de la Passion de Jésus-Christ, du jugement dernier, ou des peines de l'enfer : car alors il s'émouvoit tellement qu'il en trembloit, et faisoit trembler tous les autres. Il lui arriva quelquefois de prêcher du jugement avec tant de véhémence, que plusieurs pécheurs qui étoient là présents, se prosternèrent en terre, confessant publiquement leurs péchés et en demandant pardon.

Après le sermon on lui amenoit les malades pour recevoir sa bénédiction, et faisant le signe de la croix sur eux, plusieurs guérissoient. Un si grand nombre de personnes le suivoient d'un lieu à l'autre pour ouïr ses sermons, qu'il s'y amassa une fois plus de quatre vingt mille personnes : de sorte qu'il fut besoin d'avoir des pourvoyeurs et des vivandiers, de peur qu'ils n'affamassent les bourgades où il séjournoit. Chacun couroit après lui avec tant de ferveur, que la plupart entrant dans les villages, faisoient des processions avec des disciplines, en mémoire de Notre-Seigneur, et en satisfaction de leurs péchés.

Saint Vincent ne prenoit pas seulement la peine d'instruire et de réformer les doctes, mais aussi de catéchiser les enfants et les idiots, apprenant à faire le signe de la croix, à dire le *Pater*, *l'Ave*, le *Credo*, le *Salve*, le *Confiteor*, et à invoquer souvent les doux noms de Jésus et de Marie, et à prier Dieu au matin et au soir : à ouïr la messe à jeun tous les jours, s'il étoit possible, pour le respect qui est dû à un si grand sacrement. Enfin il se rendit si admirable aux grands et aux petits, aux ecclésiastiques et aux séculiers, que lorsqu'il vouloit entrer en quelque ville, chacun sortoit au devant de lui avec le clergé en corps et les magistrats. Les rois d'Aragon sortirent quelquefois en personne pour le recevoir, et le peuple avoit tant de dévotion et de désir de lui baiser les mains, l'habit, ou quelque chose qu'il eût touché, qu'on avoit de la peine

d'empêcher qu'il ne fût étouffé. Le saint par humilité se fâchoit beaucoup de cet honneur, et reprenoit aigrement ceux qui faisoient cela; mais il fut contraint de les laisser faire.

Cependant le diable ne laissoit pas de faire tous ses efforts pour troubler le saint homme.

Un jour des Rameaux qu'il prêchoit à Murcie, à près de dix mille personnes, on vit venir trois chevaux à toute bride le long d'une rue, jetant le feu par les naseaux, qui s'en alloient passer sur le ventre de ses auditeurs. Ils en furent épouvantés, et ils voulurent s'enfuir; mais le saint les retint, et leur dit qu'ils fissent le signe de la croix, et que ces diables s'évanouiroient; ce qui arriva.

Une autre fois un mulet passant auprès du lieu où il disoit le sermon, par l'instinct du diable, il se mit à braire si haut, que l'on ne pouvoit rien entendre, Saint Vincent lui commanda de se taire, et le diable tout honteux lui obéit.

Une autre fois encore, le diable prit la forme d'un vieux ermite pénitent et vénérable, qui, se fourrant parmi le peuple qui suivoit saint Vincent, disoit que la renommée de sa rare doctrine l'avoit attiré à le venir entendre : et il fit si bien, que par sa contenance modeste et par le bon exemple qu'il témoignoit à l'extérieur, chacun lui faisoit bon accueil : mais bientôt après il démentit bien son apparence. Car il commença à diffamer le saint homme, disant que maître Vincent les trompoit par ses moqueries, et qu'il leur enseignoit plusieurs choses contre la loi de Dieu. Il les persuada de telle sorte, que quelques idiots le crurent, et se retirèrent de la compagnie du saint. Il eut fait beaucoup plus de dommage, si la justice, pour l'empêcher, ne se fût saisie de ce faux ermite, qui fut mis en prison pour être puni exemplairement. Mais, quand on l'alla chercher pour exécuter sa condamnation, on ne trouva que les fers : ce qu'étant rapporté à saint Vincent, il leur dit en souriant : *Ne vous étonnez pas s'il est disparu, car c'étoit le diable qui avoit pris la figure d'un ermite.*

Une autre fois cet esprit malin excita le supérieur d'un certain Ordre par envie, ou par un faux zèle, à combattre la doctrine de

saint Vincent : néanmoins, Notre-Seigneur l'éclaira depuis, et lui désilla les yeux pour voir son erreur, peut-être par les prières du même saint; si bien qu'il s'alla jeter aux pieds de saint Vincent, et après lui avoir confessé ce qu'il avoit contre lui, il lui en demanda pardon. A quoi le saint répondit doucement, qu'il lui avoit pardonné il y avoit longtemps, et Notre-Seigneur aussi : *Car vous ne viendriez pas,* dit-il, *avec un si grand regret, si Dieu ne vous eût premièrement touché le cœur de sa grâce et de sa miséricorde.* Au reste, il l'avertit de se confesser et de se préparer, d'autant qu'il étoit proche de sa fin : et, en effet, après avoir pris congé de saint Vincent pour retourner en son couvent, il ne chemina pas deux lieues qu'il mourut.

Le diable sollicita une autre fois des hommes perdus et sans âme, de tuer le saint, parce qu'il avoit converti une courtisane dont ils abusoient. Sitôt qu'il les aperçut en son chemin, sachant leur intention, il commanda à ses compagnons de se retirer, et de le laisser seul avec eux. Ces malheureux mirent la main à l'épée pour le tuer, mais saint Vincent fit le signe de la croix pour se défendre, et avec tant d'efficace, qu'ils perdirent toutes leurs forces; épouvantés de la nouveauté de ce miracle, ils se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon, et quittèrent leur mauvaise vie.

Pour en revenir au profit que faisoit saint Vincent par sa prédication, il fut si fort estimé des princes et des potentats, qu'ils le prirent pour arbitre de certains différends de grande importance qui survinrent de son temps. Martin, roi d'Aragon, étant mort l'an 1410, sans aucun héritier légitime qui pût succéder à sa couronne, il voulut par testament qu'elle fût donnée à celui à qui elle appartenoit de droit : car plusieurs prétendoient à ce royaume, et il n'étoit pas aisé d'éclaircir le droit de chacun. Enfin, après plusieurs disputes, les cours de Valence, d'Aragon, et de Catalogne tombèrent d'accord de nommer neuf juges; à savoir trois de chaque royaume, pour ouïr les parties, et après, juger selon Dieu et en conscience, à qui appartenoit le royaume : et que celui qu'ils nommeroient fût tenu et reconnu pour roi.

Entre les trois que nomma le royaume de Valence, furent les deux frères Boniface Ferrier, prieur général de la grande Chartreuse, et saint Vincent Ferrier, sur lequel tous les autres jetoient les yeux, comme étant saint, sage et grand ami de Dieu. De manière qu'il eut la charge de prononcer la sentence et de déclarer pour le roi de ces royaumes l'infant de Castille, fils du roi Jean Ier, neveu de Pierre d'Aragon et père d'Alphonse, roi de Naples, et de Jean, roi d'Aragon et de Navarre, aïeul du roi Catholique Ferdinand. Saint Vincent persuada par de vives raisons aux députés des royaumes, que Ferdinand étoit celui qui avoit le plus de droit, que c'étoit le Prince qui leur étoit le plus propre, et par ce moyen il pacifia les disputes qui eussent pu naître en une affaire de telle importance.

Saint Vincent montra aussi en une autre occasion l'autorité qu'il avoit en ces royaumes, parce que Dieu permit, à cause des péchés du monde, qu'il y eût un schisme déplorable dans l'Eglise, et qu'il se trouvât trois papes au lieu d'un : dont chacun avoit divers royaumes et provinces qui lui obéissoient. Saint Vincent, croyant que Pierre de Lune, qui étoit un des trois, nommé Benoît XIII, avoit le plus apparent droit, et étoit le vrai Pape, il conseilla au roi Ferdinand d'Aragon de lui rendre l'obéissance, comme fit aussi le roi de Castille. Néanmoins, d'autant que le droit de ces Papes étoit fort douteux, pour mettre fin à un schisme si dangereux, on résolut que chacun des trois renonceroit au Pontificat, et à tout le droit qu'il y pouvoit avoir, et que l'on en éliroit un tout de nouveau, comme si le siége eût été actuellement vacant, lequel seroit chef et pasteur universel de toute l'Église, qui le reconnoîtroit pour tel. Grégoire XII et Jean XXIII, qui étoient les compétiteurs de Benoît XIII, lequel ne voulut jamais se déposer, ni céder le droit qu'il y prétendoit, firent cela au concile de Constance. Alors saint Vincent conseilla au roi Ferdinand, de dénier l'obéissance à Benoît, à cause de sa contumace et de son mépris : ce qu'il fit.

Ainsi, le Saint-Siége apostolique étant vacant le concile de Constance élut Martin V; lequel fut un grand Pape, et qui assoupit ce misérable schisme qui avoit affligé l'Église tant d'années. Et

bien que saint Vincent eût au commencement suivi le parti de Benoît, parce qu'il le croyoit le vrai Pape, à cause que son droit lui sembloit le plus apparent et à la plupart des doctes; néanmoins, aussitôt qu'il eut découvert la vérité, et reconnu l'obstination de Benoît, le saint le quitta avant l'élection de Martin V.

Il y eut de grandes contestations en ce concile de Constance, sur des choses très-importantes et très-difficiles, et une grande contrariété d'avis touchant ce qu'il y falloit faire; si bien que le concile résolut d'en consulter saint Vincent, qui prêchoit en Bourgogne. Pour cet effet, il députa vers lui Pierre Annibal, cardinal de Saint-Ange, accompagné de deux théologiens, et de deux canonistes, afin de savoir ce qui étoit le plus expédient. Son humilité le fit rougir de voir une si solennelle ambassade, et de ce que le concile ne l'avoit pas envoyé quérir. Il résolut par la lumière céleste dont il étoit éclairé, ce qui lui fut proposé, et débrouilla facilement les difficultés, que tant de doctes et subtils personnages n'avoient pu développer, ni comprendre par leur science et leur prudence.

On avoit une telle opinion de la sainteté et de la sagesse de cet homme apostolique, que chacun avoit recours à lui en ses doutes, comme à un oracle divin. Ce respect lui fut rendu des rois et des princes, tant ecclésiastiques que séculiers. Les Papes l'honoroient comme un homme plus divin qu'humain; ils se servoient de son conseil, écoutoient ses remontrances, et prenoient ses corrections en bonne part. Car, encore qu'elles partissent d'un esprit libre, il les faisoit avec tant d'humilité et de modestie, que l'on voyoit clairement qu'il y étoit porté par le zèle de la gloire de Dieu, et qu'en ses avertissements il ne cherchoit que le salut des pécheurs.

Il ne faut pas s'étonner si les hommes honoroient saint Vincent de la sorte, puisque les saints le louèrent et l'exaltèrent infiniment. Car une fois étant en la ville de Cerbère en Catalogne, couché sur son pauvre lit, le Père saint Dominique lui apparut une nuit, revêtu d'une merveilleuse splendeur, et il lui dit, que Dieu l'avoit envoyé pour l'avertir de continuer jusques à la fin en

ce qu'il avoit commencé, d'autant que ses œuvres étoient très-méritoires devant Dieu, et qu'il étoit digne de reposer au ciel avec le même saint Dominique, à qui il ressembloit fort en tout, comme un bon enfant est le portrait de son père. Le saint patriarche ajouta qu'il ne le surpassoit qu'en une seule chose, qu'il étoit le tronc de l'Ordre des Prédicateurs, et que saint Vincent n'en étoit qu'une fleur ou une branche.

Sitôt que saint Vincent aperçut son fondateur, il se jeta à ses pieds, et les voulut baiser; mais saint Dominique l'en empêcha : au contraire, il se voulut jeter sur le lit où son fils étoit couché, pour signe d'un plus grand amour et familiarité. Les compagnons de saint Vincent ouïrent bien tous les discours qui se tinrent entre les deux saints, et virent la clarté qui reluisoit dans sa cellule : le saint leur découvrit la vérité de ce qui s'étoit passé, et les pria de n'en rien dire.

Mais qui pourroit dignement exprimer la profonde humilité de ce serviteur de Dieu, qui étoit si recueilli en soi-même, et en la considération de son néant, que l'honneur ne l'en pouvoit retirer, ni les louanges ni les applaudissements des hommes l'en détourner, ni les merveilles que Dieu opéroit par lui, ne lui donnoient aucune vaine gloire; mais au contraire, elles lui donnoient une plus grande lumière de la bonté et de la miséricorde de Notre-Seigneur, qui vouloit bien se servir de lui; et ce lui étoit autant de sujets d'une plus grande confusion en ce qu'il estimoit y manquer de sa part, et ne correspondre pas avec assez de reconnoissance à une si grande libéralité.

Le Pape le voulut faire évêque de Lérida, archevêque de Valence, et cardinal; mais il fut impossible de lui faire prendre aucune de ces charges, d'autant que son humilité lui faisoit croire qu'il en étoit indigne, et lui faisoit mépriser les grandeurs du monde.

Il montroit aussi son humilité en deux autres choses. L'une en ce qu'ayant un très-ample pouvoir des Papes de prêcher l'Évangile par toute la chrétienté, sitôt qu'il arrivoit en quelque lieu où il y avoit un couvent de son Ordre, il s'y retiroit, et il alloit rendre l'obédience au prieur, comme s'il eût été sujet. L'autre, en ce qu'il

ne prêchoit jamais sans avoir auparavant reçu la bénédiction et la permission de l'évêque dans le diocèse duquel il entroit : rendant aux prélats le respect qui leur est dû comme aux successeurs des apôtres de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur enrichit encore l'âme de ce glorieux confesseur de plusieurs vertus, de la patience en ses maladies, de la force et de la persévérance en ses travaux, de la mansuétude à l'égard des injures, de la charité et de la compassion envers les pauvres, de la sévérité et de la liberté envers les riches, de la bénignité et de la douceur envers tous, de la rigueur et de l'austérité contre soi-même, de la pureté virginale de son corps et de son âme, de la continuelle et fervente oraison, de la parfaite mortification de tous ses sens, de cette soif insatiable du bien des âmes, et du zèle embrasé de la gloire de Dieu.

Ce divin prédicateur ayant répandu la semence du ciel en diverses provinces et royaumes, il s'en alla en Bretagne, pour l'éclairer de ses rayons aussi bien que les autres pays. Il y demeura deux ans, cultivant cette province, et arrachant les chardons des vices pour y planter les vertus, comme un bon jardinier. Il se trouvoit déjà vieux et cassé des travaux de tant d'années, exténué de ses jeûnes et de ses pénitences continuelles; toutefois il ne laissoit pas de jeûner et de prêcher ; et c'étoit une chose merveilleuse de voir que bien qu'à peine il pouvoit monter en chaire, tant il étoit débile, néanmoins il s'en acquittoit avec autant de force et de vigueur que s'il eût été jeune. Ses compagnons le prièrent et lui conseillèrent de s'en aller mourir à Valence. Le saint, qui étoit d'un naturel doux, s'y accorda, et, de peur de faire du bruit, il sortit la nuit de la ville de Vannes où il étoit, et s'achemina pour aller en Espagne avec ses compagnons.

Le lendemain, pensant avoir fait quelques lieues, et se trouvant aux portes de la même ville, il connut que Notre-Seigneur vouloit l'appeler bientôt à lui, et qu'il vouloit qu'il mourût en cette ville ; ce qu'il dit à ceux qui l'accompagnoient, et qu'il ne pouvoit s'opposer à sa sainte volonté. Il rentra dans la ville au grand contentement de tous les habitants, et à quelques jours de là il se trouva

malade d'une fièvre continue. Quoiqu'il fût si bien préparé, que toute sa vie n'avoit été qu'une méditation de la mort; néanmoins il fit sa confession générale à un religieux de son Ordre, et reçut l'indulgence plénière que le pape Martin V lui avoit octroyée en cette heure-là.

Enfin, ayant reçu dévotement et avec larmes les saints Sacrements, il fit lire la Passion de Notre-Seigneur comme elle est écrite par les quatre évangélistes, et il fit réciter les sept psaumes de la pénitence, avec les litanies, à la fin desquelles il rendit l'esprit à Celui qui l'avoit créé pour sa gloire, un mercredi devant le dimanche des Rameaux, l'an de Notre-Seigneur 1419, comme écrit Martin l'Albartir, auteur du même temps, et qui l'avoit fréquenté; c'étoit douze jours devant Pâques, le 5 avril, comme remarquent Justinien Antiste en la Vie qu'il écrivit de S. Vincent, et le cardinal Baronius aux Annotations sur le Martyrologe romain.

Le corps du saint (à cause qu'il n'y avoit pas alors de couvent de son Ordre) fut enterré en l'église de Saint-Pierre de Vannes, en la présence du duc Jean de Bretagne et de plusieurs autres seigneurs. Il accourut tant de peuple des environs, que l'on demeura trois jours sans pouvoir inhumer son corps, qui rendoit une admirable odeur.

Notre-Seigneur fit par lui autant de miracles après son décès, qu'il en avoit fait durant sa vie. Et la duchesse de Bretagne, fille du roi de France, qui l'avoit servi et assisté durant sa maladie, garda l'eau dont elle lava son corps mort comme une précieuse relique. Elle ne se corrompit jamais : au contraire, elle sentoit bon, et elle rendit la santé à plusieurs malades, qui en burent jusqu'à ce qu'elle fût consumée, ou exhalée dans le même vaisseau où on la réservoit; et le matelas sur lequel le saint trépassa guérit plus de quatre cents malades, tant de fièvres que d'autres maux, en s'y couchant par dévotion. On écrit qu'il y a à Majorque un petit lambeau de son habit, qu'il portoit en allant à cette île, et qui par son seul attouchement chasse le diable des corps, délivre plusieurs femmes qui sont en travail d'enfant, et guérit de diverses maladies.

Jérôme Zuric dit qu'il décéda âgé de 73 ans, et Vincent Justinien Antiste met 78. François Jacques n'en dit que 60; car il soutient que saint Vincent naquit l'an 1350, Justinien, 1340, et chacun allègue ses raisons pour prouver son opinion. Le pape Pie II, en la bulle de sa canonisation, le fait plus que septuagénaire : néanmoins cela importe peu à notre but.

Sa vie a été écrite en cinq livres par Pierre Rauzane de Palerme, évêque et religieux de son Ordre, qui étoit quasi de son temps; par saint Antonin, Justinien, Jean-Antoine Flamine, Léandre et Salvien Chassette, général de l'Ordre, par Vincent Justinien, Jean de Mariéto, et François Biagut, tous religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Il est fait mention de lui au Martyrologe romain, aux Annotations de Baronius, et en la Cosmographie du pape Pie II, liv. 2, chap. 58.

A Thessalonique, sainte Irène, vierge, qui, en opposition à l'édit de Dioclétien, ayant caché les livres saints, après avoir gémi en prison, fut percée d'une flèche, et brulée par l'ordre du président Dulcèce, sous lequel Agape et Chionie, ses deux sœurs, avoient déjà souffert le martyre.

Dans l'île de Lesbos, le supplice de cinq martyrs.

Le même jour, saint Zénon, martyr, qui, après avoir été écorché et enduit de poix, fut jeté dans le feu.

En Afrique, le martyre de plusieurs saints, qui, durant la persécution de Genséric, roi arien, furent massacrés dans l'église le jour de Pâques. L'un d'eux, lecteur, eut la gorge percée d'une flèche pendant qu'il chantoit l'*Alleluia* au pupitre.

— Ce même jour, à Fossevillette au pays de Liége, mourut la

bienheureuse sainte Julienne de Mont-Coruillon, vierge et religieuse de l'Ordre de Citeaux, au Mont-Cornillon, près la ville de Liége. Elle nâquit au village de Rétines, l'an 1193. A l'âge de cinq ans, elle perdit ses parents qui étoient fort riches, et son tuteur la plaça avec sa sœur aînée au couvent du Mont-Cornillon, où il y avoit quantité de bonnes religieuses, et où elle prit l'habit. Devenue supérieure de la maison, elle eut une révélation, par laquelle Notre-Seigneur lui commanda de procurer que l'on célébrât en l'Eglise une fête particulière et solennelle de son Corps et de son Sang, d'autant qu'il n'y en avoit point d'autre que celle du jeudi-saint. Comme sainte Julienne prioit, la même révélation se fit à un chanoine nommé Jean de Lausanne, personnage d'une sainte vie, à Jacques de Troyes, archidiacre de Pantaléon et à plusieurs autres personnages qui s'y employèrent de tout leur possible. En effet, Jacques de Troyes étant parvenu par sa sainteté à la dignité de souverain pontife, sous le nom d'Urbain IV, il ordonna, l'an 1264, que par toute l'Église on célébreroit solennellement la fête du très-Saint-Sacrement. Sainte Julienne en avoit fait dresser auparavant un office qu'elle avoit fait approuver, et dont on s'est servi à Liége, à Tongres et ailleurs, avant que celui de saint Thomas d'Aquin fût publié par le pape Urbain. Sainte Julienne ne vit point ce glorieux résultat de ses travaux et de ses prières, elle étoit morte le 5 avril 1257 ou 1258, jour auquel l'Ordre de Citeaux célèbre sa mémoire. Son corps repose à l'abbaye de Villiers, avec d'autres corps saints.



SIXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Guillaume, abbé d'Eschil en Danemarck.

Saint Sixte, pape et martyr; les saints martyrs Thimothée et Diogène; cent-vingt martyrs de Perse; saint Platonide, martyr; saint Marcellin, martyr; saint Célestin, pape; saint Celse, évêque.

LA VIE DE SAINT GUILLAUME,

ABBÉ D'ESCHIL EN DANEMARCK.

AN 1203.

Innocent III, pape. — Othon, empereur.
Philippe Auguste, roi.

Saint Guillaume étoit François de nation, issu d'une très-noble famille. Dès son bas âge ses parents eurent un soin particulier qu'il ne manquât non plus de bonne instruction que de bonne nourriture. Ils le mirent entre les mains d'un vénérable abbé de Saint-Germain des Prés, qui étoit son oncle, nommé Hugues, afin de le bien instruire autant à la piété qu'aux sciences humaines. Comme il y eut été quelque temps, il fit un si grand profit, qu'il se rendit capable de la qualité de maître es arts, et devint des plus célebres. Son oncle après lui avoir persuadé d'embrasser l'état ecclésiastique, lui fit recevoir l'Ordre de sous-diacre, et lui fit avoir une prébende en l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, à présent Sainte-Geneviève.

Sitôt qu'il fut associé en cette compagnie-là, il commença à mener une vie exemplaire. Sa façon de vivre, et ses saints avis plaisoient véritablement à quelques-uns; mais la plus grande partie d'entre eux, qui s'adonnoient à une corruption de mœurs dépravée, n'y prenoient pas grand plaisir : au contraire, ils conçurent ensemble une haine si grande contre lui, qu'ils résolurent de se défaire de sa compagnie.

Il y eut divers maudits desseins méchamment conçus contre sa personne : mais, comme il avoit une ferme confiance en la divine Providence, aussi en empêcha-t-elle l'effet. Cependant un de ces chanoines, à qui saint Guillaume portoit une particulière affection, leur promit qu'assurément il les en délivreroit sans lui faire mal en aucune façon, et sans scandale. Comme saint Guillaume lui avoit témoigné, aussi bien qu'aux autres, le ressentiment qu'il avoit de voir une vie si licencieuse et si déréglée parmi leur compagnie, il feignit un jour d'en avoir un pareil regret, détestant la façon de vivre des chanoines. Il lui découvrit le dessein qu'il disoit avoir (mais seulement feint), de la quitter pour embrasser une vie plus austère, lui persuadant d'en faire de même.

Saint Guillaume qui ne respiroit autre chose, condescendit aussitôt à la condition que l'autre lui offroit. Sur ces entrefaites, ils s'en allèrent ensemble pour entrer en un monastère, et y recevoir l'habit religieux. Cet autre, qui n'avoit pris cette résolution qu'à dessein seulement d'y engager saint Guillaume, pour se défaire de lui, fit feinte, lorsqu'ils furent arrivés à la porte du monastère, d'avoir oublié à faire quelques affaires, et il lui dit qu'il alloit promptement les expédier, avec promesse de revenir incontinent après le trouver : mais il alla sans revenir.

Cependant S. Guillaume, se doutant bien de la tromperie de l'autre, résolut de différer l'exécution de cette sainte résolution à un autre temps; et ainsi ils se trouvèrent tous deux au même lieu d'où ils étoient sortis. Cela étant passé, tant s'en faut que la haine qu'ils lui portoient tous cessât; qu'au contraire, l'envie leur fit inventer une infinité d'autres desseins contre lui. Toute-

fois l'éclat de ses vertus dissipa tous ces brouillards, et il fut honoré par ses propres ennemis mêmes, de la dignité de prévôt.

Il arriva qu'un jour le pape Eugène étant venu en France, et s'étant logé en l'abbaye de Sainte-Geneviève, à Paris, il y eut quelque difficulté entre ses officiers et ceux des Chanoines (d'autant que c'étoit pour lors une église collégiale, et non pas une abbaye), jusqu'à en venir aux mains, de sorte que le roi fut contraint d'y aller lui-même en personne pour y mettre ordre : il apaisa le tumulte, mais avec bien de la difficulté. Cela fut cause que Sa Sainteté, pour châtier l'insolence de ces Chanoines, de séculiers qu'ils étoient, les fit réguliers ; et il envoya quérir Odo, prieur de l'abbaye de Saint-Victor, qu'il élut abbé de Sainte-Geneviève. Il fit venir avec lui douze religieux de la même abbaye de Saint-Victor, de l'Ordre de S.-Augustin, qu'il introduisit dans l'église de Sainte-Geneviève, qui dès lors, d'église collégiale, fut faite abbaye, où les religieux ont toujours été depuis Chanoines Réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin. Ce changement arriva l'an de Notre-Seigneur 1147.

Pendant ce trouble, saint Guillaume étoit allé en sa prévôté ; et comme il vivoit en réputation d'homme de bien, et qu'il possédoit une des dignités de cette église, l'abbé Odo l'envoya quérir. Il prit aussitôt l'habit de Chanoine Régulier à la persuasion d'Odo, et il se rangea fort content sous sa discipline, renonçant à tous les honneurs qu'il avoit auparavant. En remettant toutes ses affaires et sa dignité entre ses mains, il fit échange de ses habits de soie qu'il avoit accoutumé de porter, à un simple habit de religieux. Depuis, il servit de miroir de perfection à toute la maison ; si bien qu'enfin il en fut d'un commun consentement élu sous-prieur.

Quelque temps après, il eut révélation de Notre Seigneur qu'il devoit aller en une île au royaume de Danemarck, où il endureroit beaucoup d'afflictions : que néanmoins il surmonteroit toutes ces difficultés, après quoi il devoit aller jouir de la gloire céleste. En effet, aussitôt après, l'an 1161, sous le règne de Waldemar, roi de Danemarck, fils du roi S. Canut martyr, Absalon évêque de Ros-

child, homme accompli en toutes sortes de vertus, voulant relever en son premier lustre un couvent de Chanoines Réguliers, qui étoit entièrement déchu de sa première candeur par une licence effrénée, il jugea que S. Guillaume seroit bien propre pour exécuter ses desseins, et résolut de l'envoyer quérir. (Ils avoient étudié ensemble à Paris, et de là venoit la connoissance qu'il en avoit, et de ses perfections.) Il envoya donc en France un nommé Saxo Grammaticus, prévôt de l'église de Roschild (c'est un brave historien des Danois), supplier l'abbé de Sainte-Geneviève et tout le couvent de lui envoyer ce saint religieux, avec trois autres Frères, ce qui lui fut aussitôt accordé; et ainsi saint Guillaume et trois autres jeunes religieux s'en allèrent au royaume de Danemarck.

Il est impossible d'exprimer le contentement avec lequel il fut reçu de la part du roi Waldemar et de l'évêque Absalon, qui le firent incontinent après abbé de cette abbaye; encore qu'auparavant il n'y eût eu qu'un prévôt et un prieur. Mais les mécontentements qu'ils reçurent furent si grands, que ses trois compagnons françois, ne les pouvant supporter, furent contraints de l'abandonner, et s'en revinrent en France : et n'eût été les grâces particulières que Dieu lui fit, et les grandes consolations qu'il reçut de la part de l'évêque, il les eût semblablement suivis. Ces mécontentements qui obligèrent ces trois Frères à revenir en France, ne procédoient que des injures du temps et de la nécessité des vivres; mais ceux que saint Guillaume reçut après étoient bien autres, parce qu'il avoit en tête pour adversaire de tous ses desseins Satan, auteur de toute méchanceté.

Car il est vrai que cet ennemi du genre humain lui donna tant de traverses, tant par lui que par ses suppôts, qu'elles eussent pu facilement ébranler la constance de qui que c'eût été ; voyant que toutes les persécutions qu'il lui faisoit jour et nuit, et au corps et à l'esprit, ne l'émouvoient non plus que les flots de la mer ébranlent les rochers, il suscita d'autres méchants garnements du même couvent ; ceux-ci, portés d'envie et de rage contre lui, seulement parce qu'il empêchoit le cours de leur liberté déréglée, faisoient

courir une infinité de mauvais bruits contre sa personne ; mais son innocence triomphoit de toutes ces langues médisantes.

La persécution s'accrut jusque-là, que ces misérables religieux méditoient de se défaire de lui par quelque moyen que ce fût, soit en le vendant aux Vandales, soit en l'assassinant. Mais la divine Majesté, qui se vouloit encore servir de lui comme d'un instrument pour sa gloire, dissipa et réduisit en fumée tous leurs méchants desseins. De sorte que, comme la palme qui est foulée aux pieds se relève et pousse ses branches en haut, de même, étant presque accablé de tant d'adversités, il se roidit néanmoins avec une admirable constance contre tous ses ennemis, éblouissant leurs yeux, et les rendant confus par l'éclat brillant de ses vertus.

Il gardoit ponctuellement tout ce qui étoit de l'observance de son institut ; il faisoit sans cesse la guerre aux vices, il chérissoit la vertu, il prêchoit et enseignoit sur toutes choses les moyens de conserver l'honnêteté et la pureté de vie. Il avoit un soin particulier de visiter et de consoler les malades, de soulager les pauvres et les pèlerins de ce qu'ils avoient besoin, de procurer de tout son possible le salut de tout le monde, implorant la clémence de Notre-Seigneur par ses prières, par ses jeûnes et par ses larmes : enfin, il étoit l'unique et assuré refuge de tous les affligés. Il macéroit étrangement son corps par des veilles et des jeûnes continuels : de plus, il portoit toujours le cilice, qu'il ne quitta jamais qu'à la mort. Son lit étoit un peu de paille couverte d'un drap de laine, et rien autre chose, si quelque griève maladie ne l'y obligeoit.

Ce fut S. Guillaume qui bâtit le monastère de Saint-Thomas, en un lieu que l'on appelle Paraclet, avec l'autorité du souverain Pontife : où les religieux vivent selon la règle et l'institut de Saint-Augustin.

Sept ans avant sa mort, un vénérable vieillard lui apparut une nuit, qui lui dit : *Tu vivras sept jours*, et après cela il disparut aussitôt, le laissant grandement en peine de l'effet de ces paroles. Il jugea que ce lui étoit un avertissement touchant sa mort, qui

devoit être dans sept jours, ou dans sept semaines, ou dans sept mois, ou enfin dans sept ans : de façon qu'il se disposa et se mit en état pour recevoir constamment la mort au bout de sept jours, ainsi que sembloient insinuer les paroles du vieillard. Sept jours s'écoulèrent, jusqu'à sept semaines. Sept semaines se passèrent encore, même sept mois.

Enfin, comme il vit que ce terme n'étoit pas celui de sa vie, non plus que les autres, il crut qu'assurément, par ces sept jours, il devoit entendre sept années. Ainsi il continua dans la même disposition tout le long de ce temps-là, macérant son corps avec une telle rigueur, que toute sa vie passée jusques alors ne sembloit être qu'une délicatesse en comparaison de celle-ci. C'est une chose remarquable que, durant ces sept années, personne ne l'a vu faire sa prière sans verser des larmes ; et, quand il étoit à l'autel, et qu'il faisoit le divin sacrifice, on le voyoit emporté dans un ravissement d'esprit, où il lui sembloit voir Jésus-Christ en chair dans les tourments de sa Passion. Les nouvelles macérations dont il se servoit de jour à autre, comme de surcroît, pour mater son corps, sont grandement étranges; car son pauvre corps devint tout couvert de vilains ulcères, qui lui servoient ainsi que la fournaise à l'or.

Enfin, au bout de sept années, ce saint personnage, après avoir souffert une grande douleur de côté, fut saisi en même temps d'une fièvre lente, qui l'obligea à rendre son âme à son Créateur, le sixième jour d'avril, l'an de Notre-Seigneur 1203, âgé de 98 ans, ayant gouverné ce monastère l'espace de 40 ans.

Après sa mort, il fut honoré de plusieurs miracles, dont le bruit attira par après un grand concours de peuples, qui venoient visiter ses saintes reliques, et où chacun reconnoissoit manifestement, soit en soi, soit en autrui, la gloire dont la divine bonté honore la mémoire de ses saints. Car tous ceux qui avoient quelque affliction, ou corporelle ou spirituelle, s'en retournoient comblés de consolations ou de soulagement; les démoniaques étoient délivrés ; les paralytiques, les sourds, les muets, les aveugles, bref, toutes sortes de malades recouvroient une parfaite santé par

les faveurs et par les mérites de S. Guillaume. Quelques-uns ont dit qu'il fut évêque.

Sa vie a été décrite par Surius et par Lipelloo; Le Martyrologe romain fait mention de lui : comme aussi Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe, et Molanus en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard, qui cite un manuscrit contenant sa vie, amplement décrite à Rougeval.

A Rome, la fête de saint Sixte, pape et martyr, qui gouverna l'Église du temps de l'empereur Adrien, et qui, sous Antonin le Pieux, souffrit avec joie une mort temporelle, afin d'acquérir le possession de Jésus-Christ.

En Macédoine, les saints martyrs Timothée et Diogène.

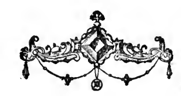
En Perse, les cent vingt bienheureux martyrs. — Ils furent arrêtés dans le voisinage de Séleucie, par les ordres de Sapor, roi de Perse, la cinquième année de la grande persécution. Parmi eux se trouvoient neuf vierges consacrées à Dieu et plusieurs prêtres. Ils furent enfermés dans des cachots infects, où une pieuse femme les nourrit pendant six mois avec une charité admirable. Les plus affreuses tortures ne purent leur faire adorer le soleil. La veille de leur martyre, leur sainte bienfaitrice leur prépara un grand souper et voulut les servir elle-même; elle donna une robe blanche à chacun d'eux, et les pria de se souvenir d'elle quand ils seroient devant le Seigneur. Comme on les menoit au supplice, elle se jeta à leurs genoux voulant baiser une dernière fois leurs mains vénérables. Après qu'ils eurent été décapités, elle les fit ensevelir cinq à cinq, à une grande distance de la ville, et sans doute elle leur est aujourd'hui réunie dans le ciel.

A Ascalon, le supplice de saint Platonide et de deux autres saints martyrs.

A Carthage, saint Marcellin, martyr, qui, pour avoir défendu la foi catholique, fut tué par les hérétiques.

A Rome, saint Célestin, pape, qui chassa Pélage, condamna Nestorius, évêque de Constantinople, et par l'autorité de qui le saint et universel concile d'Ephèse fut célébré contre ce même Nestorius.

En Irlande, saint Celse, évêque, prédécesseur de saint Malachie dans l'épiscopat.



SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Albert d'Espain, moine et reclus.

Saint Épiphane et plusieurs saints martyrs d'Afrique; deux cents martyrs de Sinope; saint Calliope, martyr; saint Cyriaque et dix autres martyrs; saint Péluse d'Alexandrie; saint Hégésippe; saint Saturnin de Vérone; saint Aphraate, anachorète; le bienheureux Herman Joseph.

LA VIE DE SAINT ALBERT D'ESPAIN,

MOINE ET RECLUS.

AN 1140.

Innocent Ier, pape. — Conrad II, empereur.

Louis VII, roi.

Saint Albert étoit natif d'un village près de Tournay, que l'on appelle Espain, en la Gaule Belgique, ce qui lui fit donner le nom d'Espain. Il étoit issu de parents nobles, illustres, vertueux et craiguant Dieu. Son père s'appeloit Albade, sa mère Hélinde ou Héluide. Dès sa jeunesse, il fit assez paroître combien grande devoit être un jour sa sainteté; souvent il se levoit de son lit la nuit, et se jetoit à terre, la baisant et priant Dieu dévotement.

Cependant, comme il ne désiroit pas que ces actions vinssent à la connoissance de ses parents, il les faisoit le plus secrètement qu'il lui étoit possible : néanmoins l'affaire fut découverte par les serviteurs de la maison, qui le trouvèrent couché à terre. Cela l'obligea à chercher une autre retraite pour ses

dévotions, parce qu'il n'en vouloit point avoir d'autre témoin que Jésus-Christ : si bien qu'il choisit la bergerie de son père, ne croyant pas y être si facilement découvert, comme étant un lieu plus écarté. Mais il y fut encore surpris : ce qui lui causa quelque douleur en son âme, de se voir ainsi troublé dans ses pieux exercices.

Néaumoins il ne laissa pas de continuer ses dévotions, autant que la liberté lui permettoit, macérant sa chair tendre et délicate par des austérités propres à un âge plus mûr et à un corps plus robuste, à savoir : par des veilles, des jeûnes et d'autres rigueurs, se contentant le plus souvent, pour son vivre, d'une pomme par jour. Il passa ainsi ses plus tendres années en la maison de son père.

Il arriva qu'un jour entendant parler de la conversion de saint Thibaut, de son austérité, de ses vertus, et de sa très-heureuse mort, il fut tellement épris de l'amour de la vertu, qu'il se résolut de renoncer à tous les plaisirs mondains : et, pour commencer, il ne voulut plus se servir de linge en aucune façon, se servant seulement de laine et de haire, afin que la délicatesse de son corps ne le détournât point du service qu'il désiroit rendre à Notre-Seigneur.

Pendant ce temps-là, il arriva par bonheur qu'un pèlerin logeant en la maison de son père, notre jeune Albert l'entretint quelque temps, et lui découvrit le désir qu'il avoit de quitter la maison paternelle, et de se retirer en quelque lieu, où il eût la liberté de mieux servir Dieu. Ce bon pèlerin voulant le seconder en une si sainte résolution, le mena avec lui, et le conduisit vers un ermite, prêtre et religieux de Crespin, qui s'étoit retiré à l'écart par la permission de son abbé, où il menoit une sainte vie. L'on dit que ce lieu étoit celui où saint Domitien avoit aussi quelquefois demeuré.

Saint Albert se mit entièrement sous la conduite et sous la discipline de ce saint ermite. Il seroit difficile d'exprimer les nécessités qu'ils souffrirent patiemment pour l'amour de Dieu, sans toutefois discontinuer leurs prières et leurs religieux exercices.

Leur abstinence étoit telle, qu'ils passoient plusieurs jours sans manger et sans avoir de pain, se contentant d'herbes et de racines, dont ils se sustentoient. Pendant ce temps-là, saint Albert apprit entièrement le Psautier. Mais ils furent contraints de quitter leur solitude par une occasion qui se présenta.

Regnier, abbé de Crespin, étant obligé d'aller à Rome pour avoir la confirmation de son monastère, et ayant une pleine connoissance de la sainteté de ces deux ermites, il les prit pour compagnons de son voyage. Dieu sait quels furent leurs pieux entretiens! Ils firent donc ce voyage tous les trois à pieds nus, revêtus de haires, et satisfaits de leur pauvreté.

L'abbé avoit mené un âne avec eux pour les soulager, si d'aventure quelqu'un d'entre eux fût tombé en quelque infirmité; mais le bon Dieu leur ayant toujours conservé la santé, ils ne s'en servirent en aucune façon, que pour le soulagement de pèlerins qu'ils reconnoissoient infirmes.

Lorsqu'ils furent arrivés à Rome, ils apprirent que le Pape Urbain étoit à Bénévent: de sorte que l'abbé Regnier fut contraint de s'y en aller, et de laisser ses deux compagnons, qui avoient besoin de repos, au monastère de Valombreuse, où ils furent bien reçus, et où les religieux observoient étroitement la vie monastique. Ils y furent quelque temps, pendant lequel ils leur donnèrent plusieurs insignes exemples de vertu et de piété. Cependant l'abbé, ayant fait ses affaires, revint quérir ses deux compagnons, et ils s'en revinrent tous trois en Hainaut, où l'abbé se retira en son abbaye de Crespin, et les deux autres en leur ermitage.

Quelque temps après, saint Albert eut cette vision en dormant. Il s'imaginoit être monté sur un arbre, entre Hasnon et Saint-Amant en Hainaut, et qu'un aigle blanc lui apportoit un habit de religieux. De sorte qu'étant éveillé, et pensant en lui-même ce que vouloit signifier cette vision, il prit en même temps résolution de se faire religieux; et s'en alla prier l'abbé de Crespin de le recevoir; ce qu'il fit d'autant plus librement, qu'il avoit une connoissance particulière de ses rares perfec-

tions, quoique ce fût contre la volonté des autres moines, qui en faisoient un peu moins d'état qu'ils ne devoient, à cause qu'il étoit assez mal vêtu, et qu'il n'avoit pas l'apparence aussi agréable qu'ils l'eussent désiré. Néanmoins il ne fut pas longtemps avec eux, sans se rendre aimable et admirable tout ensemble à tous ceux du monastère par un progrès merveilleux qu'il fit en toutes sortes de vertus; si bien même que d'un commun consentement de tous les religieux, il fut fait prévôt et cellerier du monastère.

Ce fut une chose surprenante, que les affections de toute une communauté fussent changées si subitement. Il se gouverna en ces premières charges avec une si louable prudence, qu'il s'acquit la bienveillance universelle de tous, sans donner le moindre sujet de mécontentement à pas un. Aussi avoit-il en lui des qualités si excellentes, qu'elles ne se rencontrent que trop rarement aux personnes que l'on constitue en de semblables charges ; car on admiroit son humanité et sa courtoisie envers tout le monde, sa charité et sa largesse envers les pauvres, son épargne avec soi-même, et sa libéralité envers les autres, leur donnant très-volontiers ce qu'il dénioit à lui-même.

Son anstérité le faisoit encore admirer; car il se contentoit d'un seul repas par jour, et encore fort petit. Son boire et son manger c'étoit seulement du pain et de l'eau, des herbes, des légumes, et quelques fruits, mais rarement. Il ne mangea ni goûta jamais d'aucune viande, de poisson, ni de lait, ni de fromage. Son corps étoit continuellement chargé d'un rude cilice, sans lui donner aucun repos que sur un banc. Il avoit toujours accoutumé de réciter le Psautier tout entier, à genoux, avant que les matines commençassent, accompagnant ordinairement ses prières d'une grande abondance de larmes.

Il passa ainsi vingt-cinq ans dans le monastère, vivant avec cette grande sévérité, et avec un visage si gai et si agréable, qu'il donnoit assez à juger qu'il prenoit son plus grand plaisir dans ses austérités. Cela toutefois lui sembloit fort peu de chose, et il ne respiroit que l'occasion de se retirer dans quelque cellule, afin

de reprendre sa première façon de vivre, s'adonnant entièrement à la vie contemplative.

Il se fit donc bâtir une cellule dans le désert, où, par permission de son abbé, qu'il obtint difficilement, il se retira et s'enferma, demeurant toutefois sous la puissance de cet abbé, qui étoit pour lors un nommé Lambert. Après qu'il eut été là dedans enfermé l'espace de trois ans, il arriva un grand débordement d'eaux, et sa cellule en fut de si près environnée, qu'il lui fut impossible d'en sortir pour aller ouïr la messe, l'espace de trois jours : ce qui lui causoit un regret indicible. Cela lui apporta encore une grande incommodité, qui est que pendant tout ce temps-là il ne mangea point, ne pouvant avoir de quoi : mais enfin, se sentant pressé de la faim, il s'adressa à la très-sainte Vierge Marie, comme son seul refuge, entre les mains de laquelle il se remit entièrement en une telle nécessité. Alors sa grande foiblesse lui ayant attiré le sommeil, la très-sainte Vierge lui apparut, le consola, le fortifia, et lui donna un tel rassasiement, que depuis il ne mangea point de pain l'espace de vingt-deux ans, se sustentant seulement d'herbes, de racines et de choses semblables.

Cependant, comme il étoit suivi et visité d'une infinité de peuples, qui accouroient de toutes parts à l'odeur de ses divines vertus, les uns pour recevoir quelque instruction, et les autres de la consolation, l'évêque de Cambrai, nommé Burchard, qui en eut la connoissance, le promut aux Ordres sacrés, et le fit enfin prêtre, afin qu'il eût moyen d'administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie à ceux qui désiroient les recevoir de lui, et qu'il en jugeroit capables. Et bien que le Pape Pascal, et depuis encore le Pape Innocent, lui eussent donné pleine puissance et autorité d'absoudre de tous cas et de tous crimes réservés, si est-ce qu'il faisoit tout son possible pour persuader à ses pénitents, qui lui confessoient de tels cas, d'aller en demander l'absolution à leurs évêques, et il ne la leur donnoit point qu'après avoir reconnu leur obstination à ne le vouloir pas faire : pour lors, à la vérité, il la leur donnoit, mais avec des pénitences convenables à l'énormité de leurs péchés. Il y venoit non-seulement des archidiacres, des

abbés, des ermites, des moines, et plusieurs personnes religieuses et très-doctes; mais encore des personnes nobles de l'un et de l'autre sexe, qui venoient se recommander à ses prières, et se confesser à lui, le considérant et l'admirant comme un oracle.

Environ ce temps-là, le comte Arnould, frère de Baudouin, comte de Hainaut, devint si grièvement malade, qu'il fut abandonné des médecins. Or, comme il avoit souvent ouï parler fort honorablement de ce saint homme, il se fit porter par dévotion vers lui, avec espérance de recouvrer la santé par son intercession envers Dieu. Y étant arrivé, véritablement la consolation qu'il reçut de saint Albert le soulagea merveilleusement: mais, comme ils parloient ensemble, la soif pressant ce comte, il fut contraint de demander à boire à saint Albert, qui lui fit réponse, que pour toute boisson il n'avoit que de l'eau de puits. *Ah! mon Père,* dit le comte, *que j'en aie, s'il vous plaît.* Aussitôt il lui en donna, après lui avoir donné la bénédiction et avoir fait dessus le signe de la croix: et aussitôt que le comte en eut bu, il lui sembla qu'il avoit avalé comme une liqueur très-douce, qui se répandit par tous ses membres, et qui lui restauroit les forces de son corps. En effet, il ne se trompa pas; car il s'en retourna en sa maison avec une parfaite santé.

Toute la vie du saint fut une espèce de martyre. Il étoit la consolation des misérables, le refuge des pécheurs; il vivoit dans un travail et dans une pénitence perpétuels. Dieu ne l'a pas seulement honoré du don des miracles durant sa vie, mais aussi après sa mort: bien qu'on le doive beaucoup plus estimer, d'avoir eu en soi une éminente charité, que s'il eût eu seulement le don de faire continuellement des miracles, d'autant que les méchants sont capables de faire des miracles, s'il plaît à la divine Majesté: mais la charité est la vraie marque d'un homme saint et vertueux.

Enfin, après avoir vécu l'espace de cinquante ans ou environ, dans une telle austérité, et en habit de moine, il fut saisi de maladie quelques jours avant Pâques, dont il mourut le propre

jour de Pâques, qui étoit pour lors le 7 d'avril, l'an de Notre-Seigneur 1140. Son corps fut enseveli par les vénérables abbés de Crespin et de Saint-Amand, en sa même cellule. Quantité de personnes vont en dévotion visiter ses saintes reliques, et, par ses mérites, Dieu leur fait de grandes grâces et de grandes faveurs.

Sa vie a été recueillie des annales du pays par Surius en son deuxième tome de la Vie des Saints. Molan fait aussi mention de lui en divers endroits de ses œuvres; et dit que véritablement il n'a pas été canonisé à Rome, mais que toutefois il est chanté dans les litanies du monastère de Crespin, et que l'on célèbre sa fête par l'autorité de l'évêque de Cambrai, au lieu où reposent ses saintes reliques, que l'ou appelle la Chapelle, le deuxième jour de mai, le lendemain de la Dédicace. Il dit de plus, que sa vie a été décrite et mise au 7 du mois d'avril par un archidiacre d'Ostrevant, nommé Robert, qui la dédia à l'évêque Algise. Lipelloo, Chartreux, a fait également un recueil de sa vie, comme aussi Gazet, curé de Sainte-Marie-Magdeleine, à Arras.

En Afrique, la fête des saints martyrs Epiphane, évêque, Donat, Rufin et treize autres.

A Sinope, dans le Pont, deux cents bienheureux martyrs.

En Cilicie, saint Calliope, martyr, qui, après avoir souffert diverses tortures sous le préfet Maxime, fut crucifié la tête en bas, et honoré ainsi d'un glorieux triomphe.

A Nicomédie, saint Cyriaque et dix autres martyrs.

A Alexandrie, saint Péluse, prêtre et martyr.

A Rome, saint Hégésippe, qui, presque contemporain des apô-

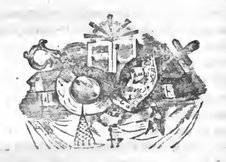
tres, vint à Rome trouver le Pape Anicet, et y demeura jusqu'au pontificat d'Eleuthère. Pendant son séjour il composa l'histoire ecclésiastique, depuis la Passion de Notre-Seigneur jusqu'à son temps; il l'écrivit dans un style simple, afin d'exprimer, par sa manière d'écrire, la vie de ceux qu'il imitoit.

A Vérone, saint Saturnin, évêque et confesseur.

En Syrie, saint Aphraate, anachorète, qui, du temps de l'empereur Valens, défendit contre les ariens la foi catholique par la force des miracles. Il étoit d'une très-illustre famille de Perse, et, pour se donner à Dieu, s'étoit retiré à Edesse, puis en Syrie, dans un ermitage du voisinage d'Antioche. Quand Valens vint à Antioche persécuter les catholiques, Aphraate sortit de sa cellule et accourut à leur secours. L'Empereur le vit passer de la galerie de son palais, qui étoit sur le bord de l'Oronte. Il demanda qui étoit ce vieillard, et on lui dit son nom. Aphraate, cria-t-il alors, où allez-vous si vite? — Je vais prier pour la prospérité de votre règne, répondit le saint. — Pourquoi, vous, qui êtes moine, quittez-vous votre cellule, et menez-vous ainsi une vie vagabonde? — Je suis resté dans la solitude, tant que les brebis du divin Pasteur ont été en paix; mais à présent qu'elles sont dans le plus grand danger, puis-je rester tranquillement dans ma cellule? Si une fille voyoit le feu à la maison de son père, devroit-elle attendre sur son siége que les flammes l'y vinssent consumer? Je cours pour éteindre le feu que vous avez mis à la maison de mon père. Un eunuque le maltraita sur ces paroles, mais Dieu le fit périr presque aussitôt dans une cuve d'eau bouillante où il se laissa tomber. L'Empereur, effrayé de ce châtiment et des miracles du saint, n'osa le persécuter. Il mourut en paix dans sa cellule.

Le bienheureux Herman naquit à Cologne, sous le règne de Frédéric Barberousse, et entra à douze ans chez les Chanoines Réguliers de l'Ordre de Prémontré. Il montra un grand amour des austérités de la pénitence, des humiliations et des mépris. Frap-

pez moi au visage, disoit-il, un jour à un paysan. — Et pourquoi? dit celui-ci, vous ne m'avez rien fait. — C'est, reprit le bienheureux, que je suis une créature remplie de péchés et d'abominations. Je ne serai jamais aussi humilié et méprisé que je le mérite. Il mourut à Steinfeld, le 7 avril 1236. On l'avoit surnommé *Joseph* à cause de sa chasteté.



HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Badème, abbé et martyr. — Le bienheureux Julien de Saint-Augustin, Frère lai de l'étroite observance de Saint-François.

Saint Edèse, martyr; les saints martyrs Janvier, Maxime et Macaire; sainte Concesse, martyre; saint Hérodion; saint Denys de Corinthe; saint Perpétue de Tours; saint Rédempt de Férentino; saint Amance de Côme; le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, législateur de l'ordre des Carmes.

LA VIE DE SAINT BADÈME,

ABBÉ ET MARTYR.

AN 343.

Jules Ier, pape. — Constant et Constance, empereurs.

Saint Badème étoit Persan de nation, natif de la ville de Betlabat, issu d'une noble et illustre maison. Ce bon saint ayant mûrement considéré la façon de vivre des religieux, fût aussitôt enflammé de l'amour divin, et voulut prendre l'habit, ne jugeant pas qu'il y eût aucun port plus assuré, où l'on pût vivre plus en paix, et plus à couvert de toutes les tempêtes de ce monde, ni d'état où l'on pût rendre service à Notre-Seigneur avec plus de liberté et de facilité, que dans les maisons religieuses. Ce fut pour cela que méprisant tous les honneurs et toutes les richesses dont il jouissoit en ce monde, il vendit tous ses biens, et qu'il en distribua l'argent aux pauvres. Ensuite il fit bâtir un monastère hors la ville, où il s'enferma avec quelques autres religieux ses

disciples, s'adonnant entièrement au service de Dieu, chantant et psalmodiant jour et nuit.

Il arriva que sous le règne de Sapor, roi de Perse, la persécution contre les chrétiens fut grande, pendant laquelle quarante martyrs souffrirent constamment le martyre pour la confession et pour la défense de la foi et de la religion chrétienne. Cependant, saint Badème fut mis en prison avec sept de ses disciples; ils furent cruellement affligés de divers tourments l'espace de quatre mois; et lui, comme chef et supérieur des autres, fut principalement fouetté de verges, avec une barbarie étrange. Néanmoins, tous ces tourments ne furent pas capables d'ébranler sa constance, et il persévéra toujours courageusement, lui et ses disciples, en la crainte de Dieu et en la confession de la foi de Jésus-Christ.

En même temps, le prince Nersan, seigneur de la ville d'Aria, homme jusqu'alors très-vertueux, et qui faisoit profession de la religion chrétienne, étoit aussi détenu en prison, ayant souffert beaucoup de tourments pour n'avoir pas voulu adorer le soleil, ce qui lui eût acquis une grande réputation en la gloire éternelle, si la fin eût répondu au commencement. Mais ce malheureux prince étant intimidé par l'atrocité des tourments qu'on lui préparoit, et étant retenu par la considération des plaisirs dont il pouvoit jouir, changea sa constance en foiblesse, et son courage en timidité, renonçant à la foi chrétienne pour immoler aux dieux.

Il n'est pas croyable combien ce manquement de courage du prince Nersan releva celui du roi Sapor contre saint Badème, espérant recevoir un pareil contentement de lui que de Nersan. Il se fit donc amener saint Badème, chargé de chaînes, afin de le sonder encore une fois, et de tâcher de l'ébranler par de belles promesses ou par menaces; mais tout cela ne lui servit de rien, d'autant que notre bon saint préféroit l'amour de Notre-Seigneur à toutes les espérances mondaines, à tous les tourments et à sa vie propre.

Sapor avoit fait aussi amener en sa présence ce malheureux prince Nersan, afin d'obliger davantage saint Badème à lui donner le consentement qu'il désiroit de lui, par la considération de la liberté qui

avoit été rendue à Nersan, après avoir adoré les dieux : toutefois il ne put rien diminuer de la généreuse résolution de notre saint. Nersan jouissoit bien à la vérité de sa liberté, mais non pas de la possession de ses biens, d'autant qu'ils avoient été confisqués. Sapor prenant ce sujet en main, voulut se servir de ce prince pour exécuter sa barbare fureur : et il lui en promit la restitution, s'il faisoit perdre la vie sur le champ à saint Badème. Là-dessus ce malheureux prince, emporté d'un désir effréné de jouir des biens de ce monde, et d'entrer par ce moyen dans les bonnes graces du Roi, mit l'épée à la main, et s'en alla de furie pour tuer saint Badème : mais Dieu lui voulut donner un avertissement de l'énormité de cette action avant que d'en venir à l'exécution ; il permit qu'en approchant du saint martyr pour le frapper il fût saisi d'une appréhension si grande, que même il frisonna d'effroi : ensuite de quoi il s'arrêta tout court, et devint immobile comme une pierre.

« Ah malheureux Nersan! lui dit alors saint Badème en le regardant d'un œil de compassion, jusques à quel point est montée ta méchanceté, de ne te pas contenter d'avoir fait banqueroute à la foi que tu devois à ton Dieu et à ton Créateur, mais de vouloir encore poursuivre à outrance ses serviteurs, et leur ôter la vie? Que feras-tu, et que deviendras-tu en ce jour épouvantable, qu'il faudra comparoître devant le tribunal du Dieu vivant, pour y rendre compte de toutes tes méchancetés? Pour moi, il est véritable que j'offre très-librement mon sang et ma vie pour l'amour de Jésus-Christ, et que je mourrai volontiers pour son sujet ; toutefois ce me seroit une consolation si cela se faisoit par un autre que par toi, misérable, et qui n'eût point la connoissance de Celui dont je suis le serviteur. »

Cette belle et douce remontrance étoit bien capable de donner un remords de conscience à Nersan, et de lui ouvrir les yeux de l'entendement s'il n'eût point été obstinément confirmé dans sa malice : mais l'aveuglement de son esprit étoit si grand, et l'endurcissement de son cœur étoit si fort, que récompensant ce manque de forces qui lui étoit arrivé par un redoublement de rage, il

frappa le saint homme, et lui donna plusieurs coups de son épée, sans toutefois le pouvoir tuer, comme il désiroit.

Ce barbare le mit en un tel état, par la quantité des coups qu'il lui donna, que les gentils et les païens en eurent de l'horreur, détestant cette façon de procéder dont le Roi s'étoit servi. En effet, quel eût été le cœur de roche qui ne se fût attendri par une telle cruauté, voyant les douleurs que pouvoit ressentir le saint martyr et la langueur où il étoit. Enfin il mourut le huitième jour d'avril, environ l'an de Notre-Seigneur 343.

Nersan, pour récompense de sa cruauté, fut traité après selon son mérite, et conformément à la sentence de Notre-Seigneur : *Que le sang de celui-là sera répandu, qui le premier aura répandu celui d'autrui.*

Pour ce qui est des sept disciples de Badème, ils furent détenus en prison l'espace de quatre ans entiers, jusqu'après la mort du roi Sapor : auquel temps ils furent mis en liberté, avec permission de persévérer en la foi de Notre-Seigneur.

La vie de saint Badème a été écrite par Simon Métaphraste, à l'imitation duquel Surius l'a décrite en son second tome de la Vie des Saints. Baronius fait mention de lui en ses Annales : Molan aussi en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard : et Lipelloo, Chartreux, en son deuxième tome de la Vie des Saints.

Son martyre arriva la seconde année de cette persécution du roi Sapor contre les chrétiens.

LE BIENHEUREUX JULIEN DE SAINT-AUGUSTIN,

FRÈRE LAI DE L'ÉTROITE OBSERVANCE DE SAINT-FRANÇOIS.

Dieu se plaît à montrer sa gloire dans les petits et dans les humbles ; il les aime pour leur simplicité, leur droiture de cœur,

et prend plaisir à les élever autant que le monde les abaisse. Le bienheureux Julien étoit un pauvre Frère lai, qui passoit sa vie à prier et à demander l'aumône pour son couvent : on le crut longtemps un peu fou, comme son Père le séraphique saint François ; mais avec sa folie il avoit pris ses vertus, et peu de ses enfants ont autant ressemblé au grand patriarche d'Assise.

Le bienheureux Julien étoit François d'origine. Son père, André Martinet, avoit quitté la France, où l'hérésie commençoit à semer des troubles, pour échapper aux poursuites de son frère qui s'étoit emparé de tout le bien paternel, et qui le vouloit tuer. Il vint se réfugier à Médina-Céli, dans le royaume de Castille, et travailla pendant huit ans dans la boutique d'Antoine Cedillo, marchand de cette ville. Son maître, content de sa bonne conduite, le maria à une jeune fille d'Acquaviva, nommée Catherine Guttiérez, et qui servoit également chez lui. On leur donna, comme cadeau de noces, une petite maison, située en face de celle de leur patron, où les deux époux passèrent de longues et heureuses années. Dieu bénit leur union, à cause de leur vie toute chrétienne, et il leur donna pour premier-né le bienheureux Julien.

Ce saint enfant montra de bonne heure l'amour de la perfection où Dieu l'appeloit ; tout son plaisir étoit de rester à l'église et d'y servir les messes. Plus tard, quand ses parents l'eurent mis en apprentissage chez un tailleur, il passoit encore à l'église le temps qu'il avoit libre, entendant la sainte messe le plus souvent qu'il pouvoit. Ses camarades se moquoient quelquefois de lui ; mais il ne s'inquiétoit guère de leurs railleries, continuant à servir Dieu de son mieux. Il se confessoit fréquemment et avec une grande abondance de larmes, se regardant comme un grand pécheur, quoique ses confesseurs aient déposé, après sa mort, qu'ils croyoient qu'il n'avoit jamais perdu la grâce du saint baptême.

Le bienheureux passa ainsi les premières et dangereuses années de la jeunesse. Il craignoit le monde, ses plaisirs perfides, et n'avoit d'autre désir que d'échapper à ses séductions. Il recommandoit instamment au Seigneur le salut de sa pauvre âme, et Dieu

lui fit naître le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Julien en parla à son confesseur qui approuva son dessein. Il se présenta donc aux Pères déchaussés de la province de Saint-Joseph de Castille, qui le reçurent avec joie.

Le bienheureux commença donc son noviciat avec une ferveur si extraordinaire que sa vie n'étoit que jeûnes, prières et mortifications continuelles. Dieu permit cependant que cette ferveur devînt pour lui le sujet d'une douloureuse épreuve. Les Pères craignant que cette grande austérité n'annonçât une tête plutôt exaltée que solidement religieuse, le renvoyèrent du noviciat.

Ce fut un amer chagrin pour le bienheureux; mais réfléchissant que sans doute il n'étoit pas digne de ce saint état, il se résigna à la volonté de Dieu, et rentra dans le monde, non sans appréhension des périls qui l'y attendoient. Il s'en alla donc à Santorcaz, dans l'archevêché de Tolède, et reprit son premier métier de tailleur.

En ce temps-là, le vénérable Père François de Torrès, Franciscain de l'Observance, évangélisoit le royaume de Castille. Il vint à Santorcaz pour y donner une mission. Frappé de l'assiduité de Julien, de son recueillement, de la sainteté qui paroissoit dans toute sa personne, le Père lui proposa de le suivre et de l'aider dans ses courses apostoliques. Le bienheureux y consentit sans hésiter : on lui donna un habit de pèlerin et il partit. Quand le Père arrivoit dans un village, le bienheureux parcouroit les rues une clochette à la main, appelant le peuple à la mission, exhortant les tièdes, pressant les retardataires, édifiant tout le monde par sa piété et ses bons exemples.

Son humilité fut mise à une rude épreuve. Le Père Torrès vint prêcher à Médina-Céli. Il devoit en coûter au saint jeune homme de reparoître dans son pays en si pauvre équipage, après avoir aspiré à l'honneur d'être religieux. Il n'hésita pas un seul moment. Il prit sa sonnette et parcourut les rues de sa ville natale avec une simplicité admirable. Tout le monde le reconnoissoit et marquoit son étonnement sans qu'il y fît attention. Le petit nombre loua sa ferveur et sa modestie, quelques indifférents ne sachant qu'en

penser haussèrent les épaules; mais la foule le prit pour un fou et se moqua de lui. Le pauvre garçon! disoit-on sur son passage, il a perdu la cervelle. Le bienheureux se retourna et répondit en souriant : Oui; mais je l'ai perdue pour l'amour de Dieu.

Cependant le Père Torrès l'observoit avec soin, et voyoit avec bonheur la courageuse sincérité de sa foi. Le bienheureux lui avoit confié ses peines; il avoit imploré sa protection pour rentrer au noviciat; mais le Père ne vouloit agir qu'avec prudence. Enfin il se crut assuré de sa vocation, et à la très-grande joie de Julien, il le fit recevoir au couvent de Notre-Dame de Salcéda, qui étoit une maison de Récollection, c'est-à-dire de retraite, et le premier couvent de l'Observance régulière en Espagne.

A peine eut-il recommencé son noviciat, que le bienheureux s'élança avec une ardeur nouvelle dans les voies de la perfection. Il reprit ses jeûnes, ses austérités extraordinaires, saisissant avec empressement toutes les occasions de manifester son amour de la pénitence. Un jour il entroit au réfectoire le corps demi-nu, la tête couronnée d'épines, portant une croix pesante sur ses épaules et se traînant sur ses genoux. Le jeudi-saint, non content de la longue discipline qui est d'usage en ce jour dans les couvents de Saint-François, en mémoire de la cruelle flagellation de Notre-Seigneur, il se mit à se flageller si cruellement dans le cloître, que les religieux étonnés du bruit, crurent que c'étoit une compagnie de pénitents qui passoit.

Une autre fois le Père gardien ayant de l'argent à faire porter à un pays voisin, crut que le bienheureux qui, comme novice, n'étoit pas encore strictement soumis à la règle, pouvoit s'en charger. Il le lui remit donc. En chemin, voilà Julien qui réfléchit que la règle de Saint-François défend de jamais porter ni or, ni argent. Il jette son sac au milieu d'un champ, et revient en hâte au couvent soumettre ses craintes à son supérieur. Le gardien crut d'abord qu'il y avoit de la malice et peut-être de la fraude; mais quand il eut remarqué la candeur du bienheureux, et qu'on eut retrouvé le sac à l'endroit qu'il avoit indiqué, il ne put qu'ad-

mirer une si scrupuleuse observance de la règle; mais il lui resta des doutes sur la solidité de son jugement.

Chaque jour d'ailleurs ce fervent novice inventoit quelque pénitence nouvelle; mais ce zèle de mortification tourna encore une fois contre lui-même. Dieu permit que ces bons religieux ne reconnussent pas à ces traits les marques de la haute sainteté où il vouloit appeler son serviteur. Eux aussi le crurent un peu fou, et d'une voix unanime, ils le renvoyèrent du noviciat.

Tout autre que le bienheureux, en se voyant victime d'une si cruelle injustice, se seroit laissé aller au désespoir d'être jamais religieux; mais il supporta ce coup avec un courage surhumain. Il ne dit que ces paroles : « Je crois que ma vocation est d'être religieux, et avec ou sans l'habit, je le serai. »

Il reprit donc, mais non sans regret, ses vêtements séculiers et se retira sur une montagne qui étoit proche du couvent. Il s'y fit une petite cabane de branchages où il continua ses exercices de piété, passant les jours et les nuits dans la prière, la contemplation et la pénitence. Vers midi il descendoit au couvent, instruisoit les pauvres qui attendoient comme lui à la porte, surtout les enfants qu'il catéchisoit avec soin, et, après avoir reçu une part de la soupe que le portier distribuoit à tout le monde, il remontoit à sa chère solitude.

Il rencontre un jour un pauvre qui étoit à moitié nu. Le bienheureux ne peut voir cette misère sans se sentir déchirer les enrailles. Il ôte ses habits et les donne à ce pauvre. Il arriva nu à on tour à la porte du couvent. Quand le portier le vit en cet état, l lui fit une sévère réprimande. Que voulez-vous, dit Julien? Le pauvre petit! il en avoit plus besoin que moi. Le portier raconta le fait aux religieux qui reconnurent bien à ce trait le peu de sagesse de leur novice; cependant ils lui donnèrent par compassion une vieille robe de moine avec une corde, ce qui fit que le bienheureux ressembloit assez à un Frère du Tiers-Ordre. Il en eut tant de joie et de reconnoissance, que considérant qu'il ne pourroit jamais s'acquitter assez envers ces religieux qui le nourrissoient et l'habilloient, il se mit à quêter pour eux dans tous les villages voisins.

Les paysans qui savoient sa vie austère et le regardoient déjà comme un saint, lui donnoient de tout avec abondance. Le bienheureux rapportoit fidèlement ces aumônes au portier, et se contentoit d'un morceau de pain que celui-ci lui donnoit par charité.

Une vertu si vraie, une abnégation si profonde, un dévouement si touchant émurent enfin les religieux qui l'avoient chassé. Il lui ouvrirent de nouveau les portes du noviciat, et après une année d'épreuve, ils l'admirent à la profession solennelle, au milieu d'un concours extraordinaire de peuple. Tous les pays voisins y étoient venus comme à une fête, et avoient voulu prendre part à la joie de leur saint ami.

Aussitôt qu'il fut religieux, il donna sans crainte un libre essor à son amour de la prière et de la pénitence. Tout le temps qu'il avoit à lui étoit employé à la méditation. Il jeûnoit tous les jours, se contentant pour son repas d'un peu de pain et de quelques herbes à peine assaisonnées. Sa collation, quand il la faisoit, se composoit de cinq noix ou de quelques amandes. Il donnoit aux pauvres le reste de sa portion. Il portoit toujours une mauvaise robe toute rapiécée, et sous cette robe il avoit caché une chaîne de fer pesant dix-huit livres; ses bras et ses jambes étoient garrottés de bracelets de fer : une croix de fer pendoit de son cou sur sa poitrine. Il craignoit que tout accablé qu'il fût sous ses liens, son corps n'essayât encore de se révolter, et il le déchiroit avec une discipline armée de pointes de fer. La haine a-t-elle jamais inventé de pareils supplices, une vengeance plus implacable contre le plus cruel ennemi ?

La nuit, il prenoit à peine quelques heures de repos. Il n'avoit point de cellule, ne se couchoit jamais dans un lit : il restoit à l'église et prioit; quand son pauvre corps abattu réclamoit un peu de sommeil, il s'appuyoit au mur ou au confessional, et, après un léger assoupissement, il reprenoit ses oraisons. Quand il faisoit la quête hors du couvent, il s'étendoit sur quelques sarments de vigne et dormoit un instant, puis il se levoit et entroit en entretien avec Notre-Seigneur. Le plus souvent il sortoit alors dans la

campagne, afin que ceux de la maison n'entendissent pas les gémissements et les cris que l'amour divin lui arrachoit. Combien de fois ne l'a-t-on pas surpris ainsi dans les champs, au milieu de la nuit, brillant d'une clarté céleste, élevé en l'air, absorbé dans l'extase ?

Un soir d'hiver des voyageurs furent tout étonnés de sentir dans la campagne une douce chaleur. Plus ils s'approchoient et plus la chaleur augmentoit. Enfin ils rencontrèrent le bienheureux, dont la poitrine enflammée échauffoit, comme un brasier immense, tous les champs d'alentour.

Peu de temps après sa profession, le Père Torrès le redemanda pour l'accompagner dans ses missions. On le lui donna volontiers, et certes la vie de ce pauvre Frère étoit plus éloquente que tous les sermons du Père. Ce n'est pas qu'il ne prêchât quelquefois, tout ignorant qu'il étoit. L'amour l'inspiroit alors, et Dieu lui mettoit sur les lèvres d'admirables paroles.

Il rencontra un soir dans une auberge un voyageur françois, qui parcouroit l'Espagne. On parla de l'hérésie, des révolutions qu'elle produisoit en France depuis tant d'années. Le bienheureux écoutoit et se taisoit. Enfin son zèle l'emporte : il soupçonnoit sans doute au voyageur quelque inclination secrète pour l'hérésie. Il demanda donc au Père Silva, qu'il accompagnoit cette fois, la permission de parler. Le voilà qui explique les maux qu'enfante l'hérésie, l'audace de cette révolte contre la vérité divine, il indique les causes et les remèdes avec une clarté, une profondeur, une justesse dont le théologien le plus consommé, le génie le plus clairvoyant eussent à peine été capables. Le voyageur l'écoutoit avec ravissement, et il dut à ce pauvre Frère lai de voir la vérité se raffermir dans son cœur.

Après la mission, le Père Torrès et lui revenoient ensemble au couvent d'Alcala. Le grand cardinal Ximénès avoit fondé dans cette ville une Université célèbre. Quand les docteurs d'Alcala étoient embarrassés sur quelque question difficile de la théologie ou sur un passage de l'Écriture sainte, ils alloient consulter le Frère Julien. Alors il leur expliquoit avec simplicité ce qu'ils n'avoient

pu comprendre, et ces savants hommes s'en retournoient tout émerveillés des prodiges de la grâce qui se plaisoit à éclairer ainsi cet ignorant. Mais le bienheureux craignit bientôt la vaine gloire : il refusa de répondre. Alors on le prit par l'humilité, on le traitoit comme un enfant et on lui disoit : Eh bien! Frère Julien, que pensez-vous de ceci? Ne nous en parlerez-vous pas un peu pour que nous nous amusions de vos âneries? Cela nous fera rire. Ainsi rassuré, le bienheureux se réjouissoit en lui-même de servir de jouet aux savants d'Alcala : il parloit sans crainte, bien persuadé que ses paroles le feroient mépriser davantage; mais on l'écoutoit en silence; théologiens et prédicateurs étoient heureux de se mettre à l'école du Frère lai.

Il n'avoit pas toujours le même succès dans le monde, et ses auditeurs les plus ignorants n'étoient pas les moins rebelles. Il arrive sur une place, comme on y alloit danser. Il veut remontrer aux jeunes gens les dangers de la danse; on ne le laisse point parler. Celui qui tenoit le tambourin l'accabla de sottises. Malheureux, lui dit le Frère, en le regardant avec indignation, tu ne veux point m'écouter, fais à ta guise; mais prends garde à toi, car tu finiras bientôt ta vie scandaleuse par la plus misérable mort. Quelque temps après, ce malheureux désespéré se jetoit dans la rivière, et son cadavre devint la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

Une autre fois, le bienheureux rencontre sur la route des jeunes gens qui dansoient : Allons, mes enfants, leur dit-il, laissons-là ces jeux dangereux; venez avec moi dans cette petite église que voilà là-bas, et je vous ferai un sermon. La danse eut plus d'attraits que le sermon : personne ne bougea. Eh bien! dit le Frère, vous ne voulez pas m'entendre; mais ces petits oiseaux m'écouteront mieux que vous. Alors il les appelle, et les petits oiseaux de se rassembler en foule à sa voix. Ils se forment en cercle autour de lui, écoutent sa prédication avec une attention charmante; puis le sermon étant fini, et le bienheureux leur ayant donné sa bénédiction, ils se dispersèrent gaiement, à la grande confusion des paysans qui ne s'attendoient guère à la docilité de ces singuliers auditeurs.

Ce sermon, comme on le pense bien, fit grande sensation dans le pays : on en parla un jour à Frère Julien qui cacha le miracle de son mieux. Ne savez-vous pas, dit-il, que j'ai l'habitude de donner des miettes de pain aux petits oiseaux : ils ont cru que je voulois leur faire ma distribution ordinaire, et c'est pourquoi ils m'entouroient si bien : voilà tout le miracle. Mais ne me trahissez pas, au moins, ajouta-t-il en souriant.

Il aimoit en effet les oiseaux. Un chasseur en prit un jour un certain nombre. Le Frère demanda leur grâce, et elle lui fut presque promise ; mais après son départ, la gourmandise l'emporta ; les pauvres oiseaux furent plumés et mis à la broche. On le dit au bienheureux, qui survint pendant qu'ils rôtissoient. Il les tira de devant le feu, et à mesure qu'il les prenoit il les rendoit à la vie. Ils voletoient tout joyeux autour de leur bienfaiteur. Le chasseur confus ne les vit pas partir sans regret, mais l'étonnement et l'admiration lui fermèrent la bouche.

Frère Julien quêtoit dans un village : il rencontra un berger qui portoit un agneau tué par un coup de pierre. Le bienheureux en eut compassion. Pauvre petit agneau, dit-il, que Dieu te vienne en aide ! A cette parole, l'agneau reprit vie et courut retrouver sa mère.

Tous les animaux connoissoient le bienheureux et lui obéissoient. Une vache furieuse avoit saisi une jeune fille avec ses cornes et s'apprêtoit à la lancer en l'air. Frère Julien voit le danger de cette enfant. Arrête, crie-t-il à la vache : elle s'arrête, quitte la jeune fille et prend un autre chemin.

Quand il faisoit la quête, on lui donnoit quelquefois des poules pour les malades du couvent. Un jour d'été qu'il passoit auprès d'un ruisseau, il voulut les faire boire, et le dit à son compagnon. Comment vous y prendrez-vous répondit celui-ci ? Si vous les laissez sortir du panier, je vous défie bien de les rattrapper. Laissez-moi faire, dit le bienheureux, elles reviendront d'elles-mêmes. En effet il les rappela, et obéissant à sa voix elles rentrèrent une à une après avoir bu.

Une autre fois qu'il passoit dans un pré, il ouvrit encore ses

paniers : Allez pâturer, leur dit-il, pendant que je vais faire un peu d'oraison. Les poulets se dispersèrent çà et là dans la campagne. Quand il eut fini son oraison, il les appela : Allons, frères, il se fait tard ; dépêchons-nous, car il faut que j'entende la messe. En un moment tous les poulets furent réunis et se replacèrent d'eux-mêmes.

Cet homme si simple et si bon ne pouvoit voir aucune misère sans qu'il la soulageât. Il rencontre une femme qui avoit une maladie dont elle ne vouloit point parler. Il lui demande comment elle se porte, et sur la réponse qu'elle va bien : mais non, reprend-il. La femme nioit toujours. Avouez donc votre mal : vous avez telle infirmité, mais faites ce remède, et vous guérirez. La femme surprise avoua, fit le remède et guérit.

Il portoit à son couvent un vase de vin, et voyant un pauvre garçon tout pâle de la fièvre quarte qui le travailloit depuis longtemps, pour avoir un prétexte de le guérir il lui dit de porter son vase. Mais, Frère Julien, répond ce malheureux, voilà l'heure de ma fièvre, et je ne pourrai vous aider.

— Va toujours, reprend le bienheureux. L'enfant fait quelques pas et s'arrête épuisé.

— Je crois que je ne pourrai pas aller plus loin, dit-il ; je sens la fièvre qui va me prendre.

— Allons, dit le Frère, va au moins jusqu'à ce qu'elle t'ait pris tout à fait.

L'enfant alla jusqu'au couvent et n'eut plus la fièvre.

Le feu avoit pris à une grange ; la flamme menaçoit de consumer toutes les maisons d'alentour. Les paysans étoient désolés. Frère Julien accourut : Rassurez-vous, mes enfants, leur dit-il, le feu n'ira pas plus loin. A sa parole, le feu tomba en effet et s'éteignit.

Un enfant qui étoit monté sur la tour d'Alcala fit un faux pas et vint se briser sur le pavé. La pauvre mère prit ce cadavre sanglant, et le mettant aux pieds du bienheureux, elle lui redemandoit la vie de son fils. Touché de ses larmes Frère Julien se jeta à

genoux : sa prière n'étoit pas encore finie que l'enfant recouvra la parole et se leva sans aucune blessure.

Le bruit de ces miracles s'étoit répandu dans toute l'Espagne : on ne parloit partout que de la sainteté du Frère lai. La reine Marguerite, mère de Philippe IV, voulut le voir; elle écrivit au gardien du couvent d'Alcala, qui donna ordre au bienheureux de se rendre à la cour. Ce fut un triste jour pour Frère Julien; il partit, parce que l'obéissance l'exigeoit, mais non sans une peine profonde. La Reine lui fit le meilleur accueil; elle le combla de prévenances et voulut qu'il lui promît de la recommander à Dieu, dans ses prières. Le bienheureux se taisoit et n'osoit ouvrir la bouche devant cette majesté de la terre, lui qui parloit avec tant d'amour et de familier abandon à la douce majesté du ciel. Ce fut à grand'peine que la Reine obtint un oui, qui fut prononcé, dit-on, avec une simplicité toute rustique. Mais cette princesse pleine de foi admira plus son humble confusion qu'elle n'eût fait son éloquence; elle savoit que la grandeur et la politesse des cours disparoîtront comme une fumée devant la dernière vertu des amis de Dieu.

Après l'audience royale, le bienheureux alla dîner chez un seigneur qui l'en avoit prié. Au moment de se mettre à table, il supplie qu'on l'attende un peu et sort. Il court en hâte et trouve sur le pont de Ségovie un homme qu'il arrête. Il lui demande avec autorité où il va. L'autre s'excuse sur une affaire. Le bienheureux découvre un lacet qu'il portoit : Et que voulez-vous faire de cette corde? lui dit-il. L'inconnu avoua alors qu'il étoit perdu de dettes, désespéré, et qu'il s'éloignoit de la ville pour s'aller pendre. En disant cela, il pleuroit à chaudes larmes. Le bienheureux en eut pitié. Allons, lui dit-il, afin que tu saches combien le Seigneur est bon, et qu'il ne faut jamais désespérer de sa Providence, viens avec moi. Il l'emmène en effet chez le noble personnage qui l'attendoit, le prie d'être sa caution et le sauve ainsi du désespoir et de la ruine éternelle.

Dieu se plaisoit souvent à lui révéler le secret dessein des cœurs. Un ami de Frere Julien étoit depuis longtemps tourmenté

du désir de se faire ermite ; il lui dit un jour : Frère Julien, je vous prie de recommander instamment au Seigneur une affaire à laquelle j'attache beaucoup de prix.

— Faites-vous ermite, lui répondit aussitôt le bienheureux. Il y a près de Notre-Dame de Salcéda un ermitage qui vous conviendroit bien ; allez-y.

Un paysan lui annonçoit avec joie qu'il venoit d'avoir une fille.

— Je prends d'autant plus de part à votre bonheur, dit Frère Julien, qu'elle sera religieuse au couvent de Sain-Jean de la Pénitence d'Alcala.

L'enfant grandit, et quand le bienheureux faisoit la quête, il lui rappeloit sa prédiction, ce qui la fâchoit toujours, car elle n'avoit aucune envie de se faire religieuse.

— Oh ! vous avez beau dire, reprenoit Frère Julien ; bon gré ou malgré, vous serez religieuse à Saint-Jean.

Elle le fut en effet, Dieu ayant changé son cœur contre toute attente. Le bienheureux alloit quelquefois la voir à Saint-Jean, et il lui disoit en riant : Voyez-vous que je suis un bon prophète.

Il se trouvoit un jour à Paracuéglios dans une compagnie assez nombreuse. Ce soir, leur dit-il, vers neuf heures, deux nuées apparoîtront à l'horizon, l'une au levant, l'autre au midi ; le couchant sera de couleur rougeâtre : les deux nuées se réuniront au même point du ciel et s'évanouiront. A ce moment l'âme du vieux Roi (c'étoit le nom qu'on donnoit dans le peuple à Philippe II) sortira du Purgatoire pour s'envoler en Paradis.

En effet, à l'heure que le saint homme avoit dite, deux nuées d'une splendeur extraordinaire apparurent à l'horizon, marchant l'une vers l'autre : elles se réunirent et disparurent en un moment. Dieu avoit daigné révéler ainsi à son serviteur l'entrée dans la gloire de l'âme du grand roi Catholique.

Une autre fois qu'il se rendoit à ce même Paracuéglios, il pria un gentilhomme du pays de permettre à un esclave Maure qu'il avoit de l'accompagner dans son voyage. Ce Maure étoit mahométan.

Pendant le chemin, Frère Julien lui parla de la religion chrétienne, de ses bienfaits, de sa divinité ; le Maure l'écoutoit volontiers, croyant qu'il le faisoit pour passer le temps. Mais bientôt le bienheureux cherche à lui démontrer les impostures de Mahomet et les absurdités du Koran. Le Maure alors comprit son dessein, et furieux qu'il le voulût convertir, il l'accabla sous une grêle de pierres. Frère Julien paroit avec sa main les pierres qui tomboient à terre sans l'atteindre, et continuoit son discours, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que ce furieux ne vouloit rien entendre, il lui dit : Mais, malheureux, songe donc à toi : je donnerois volontiers mon sang pour ta conversion ; mais fais donc attention que tes pierres ne me font point de mal, et que tu prends une peine inutile. Il eut le bonheur de le convertir plus tard, avec un très-grand nombre d'autres Maures qui avoient été baptisés, mais qui n'avoient de chrétien que le nom.

Cependant la fin de ce saint homme étoit proche, et Dieu l'en avoit averti. Il avoit eu déjà une maladie considérable, qui l'avoit surpris dans un village où il faisoit la quête. Il avoit fait appeler son confesseur, et l'avoit prié de lui ôter sa chaîne et ses cercles de fer, afin qu'on ne s'aperçût point à l'infirmerie de ses austérités qu'il cachoit soigneusement. On voudra m'ôter ma robe, disoit-il, et que deviendra notre secret ?

En effet, quand il rentra au couvent appuyé sur le bras de son confesseur, il rencontra le gardien qui, le voyant si pâle, l'envoya à l'infirmerie et commanda qu'on le changeât de linge. Pendant que le gardien donnoit cet ordre, le saint homme disoit tout joyeux à son confesseur : Eh bien ! mon Père, sans notre précaution, que serions-nous devenus ?

Les médecins voulurent le saigner ; mais ils le trouvèrent si foible, si amaigri, qu'ils n'osoient lui enlever ce reste de sang. Pendant qu'ils délibéroient, le bienheureux leur dit : Ne prenez pas tant de peine de moi : le bon Dieu me donnera bien encore un peu de temps pour que je fasse pénitence de mes péchés, et il me le donnera sans avoir besoin de remèdes. Il dit ensuite à son confesseur qu'il avoit encore cinq années à vivre. En effet il guérit.

Mais les cinq années étoient écoulées : la mesure des mérites étoit comblée ; la couronne étoit prête. Le bienheureux faisoit la quête à Torrès, à deux lieues d'Alcala, lorsqu'il tomba malade. Les paysans qui l'aimoient comme un père, se disputoient l'honneur de le transporter au couvent. Le saint homme avoit toujours été à pied ; il ne voulut point manquer à la règle dans les derniers jours de sa vie. On eut peine à obtenir de lui que deux jeunes gens lui tinssent une perche sur laquelle il s'appuyoit de ses deux mains. Il fit ainsi, non sans peine, et bien lentement, son dernier voyage.

Quand il rentra à Alcala, par une porte à laquelle on a donné son nom, toute la population sortit dans les rues et l'accompagna jusqu'au couvent. Tout le monde pleuroit; il sembloit que la ville allât perdre son soutien. Les moines le reçurent au milieu du deuil public. Cette fois encore il demanda son confesseur pour lui enlever ses chaînes, mais Dieu permit qu'il fût absent en ce moment-là.

On le porta donc à l'infirmerie; on lui ôta son chapelet qui étoit de fer et qui pesoit six livres; on voulut lui ôter sa robe. Le bienheureux essaya de résister, espérant toujours cacher son secret ; mais le gardien commanda qu'on lui mît une chemise et il fallut obéir. Quand sa robe fut ôtée, on découvrit avec effroi la croix de fer, les chaînes de fer, les cercles de fer dont son pauvre corps étoit chargé. A cet horrible et touchant spectacle, les religieux ne purent retenir leurs sanglots. Le bienheureux ne savoit comment cacher sa honte et sa confusion : il avoit peur qu'on ne le crût meilleur qu'il n'étoit. On le dépouilla de ces instruments de pénitence, qu'on remit au Père gardien et qui sont devenus de précieuses reliques. Enfin le confesseur arriva, mais trop tard. Ah ! mon Père, lui dit Frère Julien avec douleur, tout est perdu, tout est découvert.

Le médecin le trouva triste : il voulut l'encourager. Ce n'est pas la maladie qui me chagrine, répondit-il ; mais c'est qu'il y a deux chemins pour passer dans l'éternité, et je ne sais lequel on me commandera de prendre. Ce cœur si humble trembloit encore devant les jugements de Dieu.

On lui administra les derniers Sacrements. Il demanda qu'on lui remît sa robe, par respect pour Notre-Seigneur, qu'il reçut à genoux. Peu après le médecin lui dit : Frère Julien, voici la mort qui s'approche. Le bienheureux jeta un dernier regard sur son rosaire, puis sur les religieux qui l'entouroient en fondant en larmes, comme pour leur dire adieu, et le visage tout radieux, il entra dans les joies éternelles, le samedi 8 avril de l'an 1606.

Une foule immense accourut au couvent. Toute la population de la ville et des environs, les étudiants, les professeurs de l'université, le clergé, la noblesse, tous voulurent revoir le bienheureux. Son corps étoit resté flexible et rendoit une odeur céleste. L'empressement fut si grand, qu'on fut obligé de le laisser exposé pendant dix-huit jours. Plusieurs fois on dut renouveler ses vêtements que la foule déroboit par petits morceaux, malgré la surveillance des religieux.

Le jour de ses funérailles, l'encombrement et le tumulte forcèrent de l'enterrer avant la fin des offices. Chacun emporta une parcelle de la terre dans laquelle il fut enseveli. Le soir on l'exhuma, on l'habilla de nouveau, on le mit dans une caisse de bois, et on acheva ses funérailles. Une multitude de miracles répandirent son nom aux extrémités de l'Espagne. Les grands, les évêques, les archevêques, les cardinaux, le roi Philippe III et la reine Marguerite, vinrent se prosterner sur le tombeau du pauvre Frère et implorer sa protection. L'archevêque de Tolède permit qu'on l'exhumât et qu'on lui rendît un culte public. Mais en 1631, Urbain VIII ayant défendu qu'on continuât ces honneurs aux bienheureux qui n'en étoient pas en possession depuis plus de cent ans, il fut enseveli de nouveau. Enfin Léon XII le béatifia le 26 novembre 1822.

A Alexandrie, saint Edèse, martyr, frère du bienheureux Aphien, qui, sous l'empire de Maximien-Galère, reprenant publiquement un juge impie de ce qu'il livroit à la prostitution des vierges consacrées à Dieu, fut arrêté par des soldats, et après d'horribles supplices, fut jeté dans la mer pour le Seigneur Jésus-Christ.

En Afrique, les saints martyrs Janvier, Maxime et Macaire.

A Carthage, sainte Concesse, martyre.

Le même jour, la mémoire des saints Hérodion, Asyncrite et Phlégon, dont parle saint Paul dans l'Épitre aux Romains.

A Corinthe, saint Denys, évêque, qui, par son érudition et le don de la parole qu'il avoit reçu de Dieu, éclaira non seulement les peuples de sa métropole et de sa province, mais instruisit encore par ses lettres les évêques des autres provinces et des autres villes. Il vénéra tellement les Pontifes romains, qu'il avoit coutume de faire lire leurs épitres publiquement, dans l'église, les jours de dimanche. Il vécut du temps des empereurs Marc-Antoine-Vère et Luce-Aurèle-Commode.

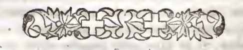
A Tours, saint Perpétue, évêque d'une admirable sainteté. — Il étoit issu d'une famille de sénateurs, et avoit de grandes richesses; mais il étoit plus noble et plus riche encore par ses vertus et sa sainteté. Il fut le huitième évêque de Tours et succéda à saint Eustache son parent. Les miracles se multipliant au tombeau de saint Martin, et l'oratoire que saint Brice lui avoit fait bâtir, paroissant à saint Perpétue peu digne de contenir un si grand trésor, il fit bâtir cette superbe église que la révolution a détruite avec tant d'autres à la fin du siècle dernier. Il leva de terre le corps de saint Martin et le plaça dans cette nouvelle église, à laquelle il légua presque tous ses biens, et

où il voulut être enterré. Il présidoit au premier concile de Tours et mourut vers la fin du cinquième siècle.

A Férentino, dans la Campagne de Rome, saint Rédempt, évêque, dont le pape saint Grégoire fait mention.

A Côme, saint Amance, évêque et confesseur.

Le bienheureux Albert étoit d'une famille noble d'Italie. Il se fit de bonne heure Chanoine Régulier à Mortara, dans le Milanois, et devint célèbre par ses connoissances dans le droit civil et canonique. Il fut élu évêque de Bobio, puis presque immédiatement, évêque de Verceil, où il passa vingt années dans la pratique de toutes les vertus. Il étoit très-estimé des papes et des empereurs, dont l'un, Henri VI, le fit prince de l'empire. Il eut la confiance de Clément III, de Célestin III et d'Innocent III. Le patriarcat de Jérusalem étant devenu vacant, il y fut élu par les chrétiens de Palestine. Innocent III confirma ce choix avec joie. Il partit donc pour la Terre Sainte, où il aborda en 1206. Il s'établit à Acre, ville peu éloignée du Mont Carmel, et les ermites de cette sainte montagne le prièrent de leur donner une règle qui fut, après quelques changements, approuvée par Innocent IV. Le bienheureux Albert mourut à Acre, le 14 septembre 1214, assassiné par un scélérat qu'il avoit repris de ses crimes. Il est honoré aujourd'hui dans l'Ordre des Carmes.



NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Vautrude, patrone de Mons en Hainaut. — Sainte Cassilde, vierge.

Saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, martyr; saint Démètre et ses compagnons, martyrs; sept saintes vierges et martyres de Sirmich; saint Eupsychius, martyr; les saints martyrs Massylitains; Saint Acace: Saint Hugues de Rouen; Saint Marcel, évêque de Die; sainte Marie de Cléophas. Translation du corps de sainte Monique.

LA VIE DE SAINTE VAUTRUDE,

PATRONE DE MONS EN HAINAUT.

AN 643.

Théodore I, pape. — Constant II, empereur.

Dagobert, roi.

Sainte Vautrude naquit en Hainaut, de parents nobles et vertueux. Son père s'appeloit le comte Vaubert, et sa mère Bertile, tous deux du sang royal de France. Elle eut pour sœur puînée sainte Aldegonde, qui, à l'imitation de sa sœur aînée, quitta les honneurs du monde et se renferma dans un cloître, portant l'habit de religieuse, et qui, par ses vertus et sa sainteté de vie, a mérité d'etre inscrite au nombre des saints; c'est la patrone de Maubeuge.

Sainte Vautrude donc, sœur aînée de sainte Aldegonde, ayant été bien élevée et bien instruite, ce n'est pas merveille si elle se montroit si portée dès sa jeunesse à la dévotion, qu'elle se retiroit souvent des bals, des danses, et d'autres compagnies pour

faire ses prières en particulier, et pour assister au divin service. Cela ne pouvoit donner que du contentement à ses père et mère pendant son bas âge : mais quand elle fut parvenue en un âge capable de mariage, et qu'ils eurent reconnu que son humeur n'y étoit aucunement portée, ils eussent bien désiré pouvoir refroidir cette grande ferveur de dévotion. Car comme c'étoit leur fille aînée, ils étoient aussi naturellement plus désireux de la voir bien pourvue d'un honnête parti, tel qu'il s'en présentoit.

Son refus néanmoins et ses froideurs ne les empêchèrent pas de l'engager dans un mariage fort honorable, par un consentement qu'ils tirèrent d'elle, plus par respect que par une affection de sa part. Ce fut le prince Madelgaire, comte du Hainaut, un des principaux seigneurs de la cour du roi de France, Dagobert (et qui a été depuis appelé saint Vincent).

Il épousa donc cette jeune princesse qui étoit parente du Roi, tant du côté de son père que de celui de sa mère, de laquelle Dieu lui donna quatre enfants, tous remarquables pour leur sainteté; à savoir, saint Landri, qui fut évèque de Metz ; sainte Aldetrude, sainte Maldeberte, qui furent religieuses à Maubeuge ; et Dantelin qui mourut incontinent après le baptême.

Les deux saints époux avoient une telle conformité de volontés, que d'un mutuel consentement, à la persuasion l'un de l'autre, ils se séparèrent, afin de vivre en continence, et servir Dieu avec moins d'empêchement. De façon que le mari se rendit religieux par l'avis de saint Aubert,évêque de Cambrai, qui lui étoit fort familier.

Sainte Vautrude, dont le plus grand contentement étoit dans la conférence des saints personnages, se rendit religieuse, suivant le conseil de saint Guislain, et fut voilée par saint Aubert. Elle fit bâtir aussi une maison à l'écart sur une montagne que l'on appelle Château-Lieu, où est maintenant située la ville de Mons en Hainaut; mais comme elle la trouva plus ample qu'elle ne désiroit, et plus magnifique qu'elle n'avoit ordonné, pour suivre la pauvreté évangélique, elle n'y voulut pas demeurer.

La nuit qu'elle s'en retira, le faîte et le toit du bâtiment furent

renversés, et jetés par delà la montagne. Cela fut cause que celui à qui elle avoit donné la charge de ce bâtiment, fit rebâtir une autre maison plus petite, avec un oratoire assez petit, à l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, où elle se retira. Elle y vécut avec une grande austérité, s'adonnant jour et nuit à la contemplation des saint mystères et des biens célestes.

Sa qualité fait juger qu'elle avoit de grandes richesses, et qu'elle étoit élevée dans les honneurs, selon le mérite des personnes de qualité ; néanmoins le feu d'amour divin ayant consumé en son cœur les vaines considérations et les faux respects du monde, elle vendit tout ce qu'elle possédoit, et elle en distribua l'argent aux pauvres.

Elle n'eut pas peu de difficultés quand elle se fut ainsi enfermée : d'autant que le diable, ennemi du salut des hommes, lui livra beaucoup d'assauts. Tantôt il lui remettoit en l'esprit l'amour et l'affection de son mari, tantôt son état, sa grandeur, sa noblesse, les plaisirs, et autres semblables vanités : et de l'autre côté il lui représentoit la solitude, la privation de toutes les meilleures compagnies, la pauvreté où elle étoit réduite, et le peu de contentement qu'il y a de mener une vie solitaire, pour les difficultés qui bien souvent s'y rencontrent. Toutes ces conditions-là eussent pu donner quelque atteinte à un esprit encore intéressé dans les vanités. Mais notre sainte s'en étoit tellement dégagée, qu'elles ne furent pas capables de lui donner le moindre ressentiment.

Le diable se voyant vaincu de ce côté-là, se voulut servir d'un autre stratagème. Il lui apparut sous la forme d'un homme. De savoir à quelle intention, cela ne se peut, parce que sainte Vautrude, bien instruite en ce fait là, ne lui donna pas le loisir d'en faire rien paroître par aucune figure ; car aussitôt qu'elle l'aperçut, elle eut recours au signe de la croix, et au nom de Jésus quelle prononça : ce sont des armes si puissantes et si redoutables à l'ennemi d'enfer, qu'il ne parut pas plutôt qu'il disparut incontinent, et laissa la sainte victorieuse et triomphante. Il n'étoit pas encore content de cela, il voulut éprouver sa généreuse constance par plusieurs autres et diverses tentations : mais elle les réduisit

en fumée par les grandes austérités dont elle macéroit sa chair.

Elle ne demeura pas longtemps seule dans cette petite maison sans avoir bonne compagnie ; car comme le bruit de sa sainteté se fut répandu par tout le pays, on lui présenta plusieurs nobles et illustres filles, afin de les instruire à l'état monatisque : de sorte qu'en peu de temps elle assembla une belle compagnie de jeunes vierges qui, sous la conduite d'une si vertueuse maîtresse, rendoient service à la divine majesté, s'employant avec gaieté d'esprit à toutes sortes de saints exercices de religion.

Sainte Aldegonde, sa sœur puînée, qui, par ses bons conseils, s'étoit rendue religieuse contre la volonté de ses parents, étant pour lors supérieure de Maubeuge, la visitoit souvent pour recevoir ses saints enseignements, et la respectoit comme sa mère. Le monastère de Maubeuge étoit à la vérité bien plus ample, mieux bâti, plus riche et mieux fondé que celui de sainte Vautrude. Ce fut pourquoi sainte Aldegonde, poussée d'une sainte affection envers sa sœur, lui voulut un jour persuader de quitter ce lieu si petit, obscur et mal commode, et de se retirer au monastère de Maubeuge avec elle, où elle seroit un peu plus à son aise. Mais elle lui répondit que son bon maître Jésus-Christ à peine avoit eu pour sa retraite et pour sa naissance en ce monde une pauvre étable ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'une si chétive créature comme elle recherchât tant ses aises ; qu'au reste elle avoit une telle confiance en la providence de Dieu, qu'elle espéroit être autant en sûreté dans sa pauvreté que celles qui avoient leurs monastères bien rentés.

L'affection qu'elle avoit pour le soulagement des pauvres la rendit fort recommandable, ce qui étoit un témoignage de sa grande charité ; et si ses moyens eussent secondé sa bonne volonté, elle eût fait des merveilles. En effet, après avoir satisfait à l'entretien, tant de la maison que des religieuses, elle employoit le peu d'argent qu'elle avoit de reste à la nourriture des pauvres et à la délivrance des prisonniers.

Un jour, elle eut la volonté d'en racheter un, et, pour ce faire, elle voulut voir si l'argent qu'elle avoit pour ce sujet-là pourroit

suffire, en la présence de celui dont elle se vouloit servir en cette œuvre charitable. Dieu fit voir que cette charité lui étoit si agréable, que, comme véritablement son argent n'étoit pas suffisant, il le multiplia visiblement au double. Sainte Vautrude rendit grâce à sa divine miséricorde d'une si grande faveur. Cependant, comme elle avoit renoncé entièrement aux honneurs de ce monde, elle supplia cet homme, qui avoit été témoin oculaire de ce miracle, de n'en révéler aucune chose avant que Dieu lui eût fait la grâce de l'appeler en son Paradis.

Il y avoit un pauvre homme doublement affligé, à savoir d'une maladie qui l'affoiblissoit, et du diable qui le persécutoit étrangement en son corps. Les remèdes humains n'ayant eu aucun effet pour son soulagement, il eut recours aux prières des deux saintes sœurs, Vautrude et Aldegonde : toutes deux étoient fort recommandables pour leur sainteté de vie. Il fut bien délivré du diable pour ce coup-là, mais non pas de sa maladie. Toutefois, ce soulagement qu'il reçut lui accrut l'espérance de recevoir encore sa parfaite santé par la faveur des mêmes saintes; mais Dieu avoit réservé cette action miraculeuse pour honorer particulièrement sainte Vautrude, son humble servante. Il se fit donc porter à sainte Vautrude, qui vivoit encore, et qui, mettant la main sur sa tête et faisant le signe de la croix, lui rendit une parfaite guérison, tellement qu'il s'en retourna en son logis sain et gaillard, sans aucune aide.

Après que sainte Vautrude eut vécu longtemps en grande sainteté, et servi d'un vrai modèle de vertu à toutes ses filles religieuses, Dieu l'appela de cette vie, pour la faire jouir de l'éternelle, le 9 avril, sous le règne de Dagobert, roi de France. Son corps fut inhumé dans ce petit monastère qu'elle avoit fait bâtir, qui a depuis été environné de la ville de Mons, la principale du Hainaut. Ce monastère a été converti en un collége de nobles filles chanoinesses, fort célèbre et opulent, dont le comte de Hainaut est abbé perpétuel. Sainte Vautrude est en grande recommandation en ces quartiers-là : ceux de Mons la tiennent pour leur patrone. La fête de sa translation se célèbre le trois de février.

Sa vie a été écrite assez brièvement par Surius, qui dit l'avoir recueillie de Molan. En effet, Molan en fait une honorable mention en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard, le troisième jour de février, et le 9 d'avril, comme aussi en l'Abrégé des Saints de Flandre. Les Annales du pays de Hainaut ne l'oublient pas. Son nom est inscrit au Martyrologe Romain.

LA VIE DE SAINTE CASSILDE,

VIERGE.

Dieu est admirable en tout, mais principalement dans les moyens qu'il emploie pour sauver les âmes et récompenser nos pauvres bonnes œuvres. Il ne veut nous rien devoir, quoiqu'il soit le maître de tout et que nous lui devions tout. Encore que la vierge sainte Cassilde fût Maure, issue de parents Maures, fille du Roi des Maures, pour la récompenser d'une bonne œuvre qu'elle avoit faite, Dieu la convertit d'une manière admirable à la foi de Notre-Seigneur.

Cette vierge étoit fille d'Aldémon, roi de Tolède, Maure de nation, païen de religion, cruel ennemi des chrétiens, qui ruinoit leurs villes, ravageoit leurs châteaux, les jetoit dans les fers et les laissoit mourir de faim dans ses cachots infects. Tel étoit ce roi, ou plutôt ce tyran, et c'est à ce monstre que Dieu avoit donné une fille pleine de compassion pour toutes les misères. Cette vierge donc ayant appris la faim atroce qu'enduroient les pauvres prisonniers chrétiens, réunit quelques fragments de pain avec tous les mets qu'elle put trouver et les porta elle-même aux captifs pour les reconforter un peu. Elle ne le put pas faire si secrè-

tement que l'on n'en eût connoissance. Le Roi le sut et entra dans une violente colère. Il fit épier sa fille, voulant voir de ses propres yeux ce qu'il ne savoit encore que par ouï-dire. Il la rencontre un jour, et lui remarquant au sein une grosseur inaccoutumée, il lui demande tout furieux ce qu'elle portoit ainsi.

— Ce sont des roses et des fleurs, répondit la jeune princesse.

Le Roi voulut les voir; elle les tira de son sien et les montra; Dieu ayant changé en roses et en fleurs les mets qu'elle portoit.

C'est ainsi qu'il plut au Seigneur de récompenser sa bonté naturelle, et de la conduire aux lumières de la foi par le chemin de la charité. Tant ce que l'on fait aux pauvres est agréable à ce cher Seigneur, qui se regarde comme obligé de la miséricorde que l'on a pour eux!

Sainte Cassilde distribua aux prisonniers chrétiens le pain et les viandes qu'elle leur avoit apportés et que le Roi avoit pris pour des fleurs: puis tous ensemble rendirent de vives actions de grâces à Dieu: les chrétiens, de ce qu'il les avoit secourus d'une manière si merveilleuse et de ce qu'il avoit sauvé leur bienfaitrice de la colère de son père; sainte Cassilde, de ce qu'il l'avoit délivrée des ténèbres du paganisme et lui avoit fait connoitre par ce miracle la divinité de son Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Cette sainte vierge désiroit ardemment recevoir la grâce du baptême, mais elle ne le pouvoit facilement, à cause de son père. Dieu qui vouloit cueillir cette rose au milieu des épines de la gentilité, et qui se l'étoit choisie pour épouse, sut bien encore aplanir cet obstacle. Il permit qu'elle fût atteinte d'un flux de sang que les médecins jugèrent incurable, et en même temps il l'avertit par une vision céleste qu'elle recouvreroit la santé à Burgos, en se baignant au lac Saint-Vincent. La sainte le dit à son père, le priant de l'y laisser aller, s'il ne vouloit la voir mourir. Mais ce voyage déplaisoit au Roi, parce que ce lieu appartenoit aux chrétiens. Cependant les prières de sa fille et l'amour qu'il lui portoit, finirent par triompher de ses répugnances. Il lui donna une suite royale, la fit escorter par un grand nombre de ses serviteurs et la recommanda au roi Ferdinand Ier, à qui

il renvoya une grande quantité d'esclaves chrétiens. Ferdinand reçut la princesse malade avec honneur ; elle put se baigner dans le lac Saint-Vincent et aussitôt elle fut guérie.

Pleine de reconnoissance, sainte Cassilde se fit construire en ce lieu un oratoire et une petite maison ; elle y passa le reste de sa vie dans la retraite et dans la prière, et y mourut saintement. Dieu l'honora de beaucoup de miracles, ce qui l'a rendue très-chère au peuple espagnol ; aussi célèbre-t-on sa mémoire en Espagne d'une manière solennelle. Elle mourut l'an de Notre-Seigneur 1407.

Elle n'est point inscrite au Martyrologe Romain, et sa vie a été tirée des anciens Bréviaires de l'Espagne.

A Antioche, saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu célèbre par sa foi et par ses miracles, reçut la couronne du martyre.

A Rome, la fête des saints martyrs Démètre, Concesse, Hilaire et leurs compagnons.

A Sirmich, le supplice des sept saintes vierges et martyres, qui achetèrent la vie éternelle au prix de leur sang.

A Césarée en Cappadoce, saint Eupsychius, martyr, qui, après avoir abattu le temple de la Fortune, fut martyrisé sous Julien l'Apostat.

En Afrique, les saints martyrs Massylitains, en l'honneur desquels saint Augustin prêcha le jour de leur fête.

A Amide en Mésopotamie, saint Acace, évêque, qui, pour racheter les captifs, fit fondre et vendit jusqu'aux vases sacrés de l'église.

A Rouen, saint Hugues, évêque et confesseur.

A Die en Dauphiné, saint Marcel, évêque, que ses miracles ont rendu célèbre.

En Judée, sainte Marie de Cléophas, sœur de la très-sainte Mère de Dieu.

A Rome, la translation du corps de sainte Monique, mère de saint Augustin, évêque, qui fut transporté d'Ostie à Rome, sous le pontificat de Martin V, et déposé avec honneur dans l'église du même saint Augustin.



DIXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Macaire, évêque d'Antioche.

Le prophète Ezéchiel; plusieurs saints martyrs de Rome; saint Apollone; saint Térence et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINT MACAIRE,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

AN 1012.

Benoît VIII, pape. — Constantin VIII, empereur.

Robert , roi.

L'Orient a bien eu l'honneur d'avoir vu la naissance et quelque partie de la vie, des vertus et des miracles de saint Macaire; mais c'est le tout. L'Occident a eu plus d'avantage; car, outre que ce grand saint l'a honoré de la plus grande partie de sa vie, il a, de plus, laissé héritière de son saint corps la ville de Gand, en Flandre. Et comme c'étoit un grand saint, un de nos grands rois de France s'est tenu beaucoup honoré d'assister à l'élévation de son saint corps.

Saint Macaire étoit Arménien de nation, issu d'une très-noble famille. Son père s'appeloit Michel, et sa mère Marie, tous deux d'Arménie, d'une entière probité, professant la religion chrétienne. Il eut pour parrain sur les fonts de baptême Macaire le Grand, son parent, et patriarche d'Antioche, personnage d'une grande sainteté, et qui fut un vrai pilier de l'Église.

Ce jeune enfant étant un peu grand et capable de recevoir de bonnes impressions, saint Macaire, son parrain, le prit avec lui, afin de le mieux élever et de l'instruire aux bonnes lettres et à la piété. Ce bon vieillard en eut véritablement un grand contentement, d'autant qu'il le vit de soi-même porté à la vertu et à la piété, ne ressentant rien des folies qui sont ordinaires à ceux de son âge; et, en fort peu de temps, il se rendit très-capable en toutes sortes de sciences : de sorte que le grand saint Macaire, jugeant qu'une jeunesse si mûre et si vertueuse ne pouvoit être qu'une avant-courière d'une perfection très-éminente en toutes sortes de vertus, dont l'Église recevroit un grand avantage, il le vouloit faire son successeur au gouvernement de l'Eglise d'Antioche.

Comme il se reconnut être proche de la fin de sa vie, il assembla tout son clergé, et lui déclara le désir qu'il avoit que notre saint Macaire lui succédât au patriarcat d'Antioche : il leur dit néanmoins qu'il ne vouloit pas violenter leurs affections en aucune façon, remettant le tout à leur entière disposition. Mais ce grand et saint personnage avoit trop bien mérité, tant de son clergé que du peuple, pour ne lui pas donner tout le contentement possible. D'ailleurs, un si grand assemblage de vertus qui éclatoient en notre jeune Macaire avoit trop de pouvoir pour souffrir le moindre contredit. Après la mort donc de saint Macaire le Grand, il fut élu et ordonné pasteur de l'Eglise d'Antioche, en la place de son parrain et de son parent, sans que la considération de sa jeunesse y apportât aucune difficulté.

Saint Macaire, bien que jeune, se comporta de telle façon en cette charge et en cette dignité si relevée, qu'il donnoit de l'émulation aux plus exercés dans la pratique de la vertu, et de l'affection pour une meilleure vie aux plus abandonnés. Il ne se soucioit de rien moins que des vains plaisirs de ce monde, ayant appris à se contenter de soi-même seulement. Au lieu des habits de soie qu'il avoit autrefois portés, il se vêtoit d'une serge grossière. Quand il prioit Dieu secrètement, il avoit toujours un mouchoir pour essuyer les larmes qu'il jetoit en abondance pour l'expiation de ses péchés et pour la conversion des pécheurs. On

voyoit toujours dans la maison du saint patriarche un grand nombre de pauvres et de malades de toutes sortes; des aveugles, des sourds et des boiteux qui s'y trouvoient pour demander l'aumône, qu'ils recevoient doublement; car quiconque recevoit de ses saintes mains à manger ou à boire, ou de l'eau dont il avoit lavé ses mains, recouvroit incontinent une parfaite santé.

C'etoit une merveille de voir comme il faisoit la guerre à toutes sortes de vices, mais principalement à l'ambition de ceux qui dépensoient leurs biens en habits, en galanteries et en festins superflus. Depuis, ayant, par ses prédications, déraciné de son diocèse plusieurs vices, il commença à semer dans les cœurs de ses auditeurs l'amour de la vertu. Il exaltoit surtout le fruit de l'aumône, il louoit la chasteté, et il élevoit l'humilité jusqu'au ciel, comme la vraie dépositaire de toutes les autres vertus. Bref, son âme brûloit incessamment, tant de l'amour de Dieu que du prochain, lançant les flammes de sa charité de toutes parts.

Mais après avoir gouverné très-saintement l'Eglise d'Antioche un long espace de temps, et la renommée de sa sainteté, qui augmentoit partout, attirant un grand concours de peuple qui le venoit visiter de plus en plus, de peur que la vaine gloire ne lui fît perdre ce que l'humilité lui avoit acquis, il résolut d'en fuir au plutôt les occasions. C'est pourquoi il distribua tous ses biens aux pauvres, et remit la charge de son Église à un vénérable homme nommé Éleuthère, saint personnage, lui cédant entièrement sa charge et sa dignité, et se réservant seulement la bénédiction épiscopale. Puis, prenant pour compagnons quatre de ses plus fidèles amis, recommandables pour leur perfection et pour leur dévotion singulière, à savoir, Jean, Pierre, David et Constantin, il sortit d'Antioche et quitta son pays.

Il alla premièrement visiter la Palestine et les Lieux Saints de Jérusalem, les contemplant et les révérant; mais principalement le mont Calvaire, où Jésus-Christ fut crucifié pour notre rédemption, et le saint Sépulcre.

Il prenoit un singulier plaisir à disputer avec les Juifs et les Sarrasins, tâchant de les retirer de leurs erreurs et de les convertir

à la foi de Jésus-Christ. Mais les infidèles, vaincus par sa doctrine, n'ayant pas de quoi répondre à ses raisons, au lieu d'en faire leur profit et de se convertir, conçurent une rage endiablée contre lui; de sorte que, s'étant saisis de sa personne, ils lui firent souffrir de cruels tourments; après quoi, ils le mirent en prison. Non contents de cela, leur cruauté barbare les porta à l'attacher sur la terre avec des clous en forme de croix, le liant très-étroitement avec des cordes; et, lui ayant fait endurer beaucoup de mal de cette façon-là, en le battant et le déchirant, ils lui mirent une grosse pierre tout en feu sur l'estomac à nu, pensant par ce moyen lui faire perdre la vie. Mais Dieu, réduisant tous leurs efforts et leurs desseins en fumée, le délivra de tous ces tourments; et, sortant de la prison miraculeusement sain et sauf, il se présenta derechef aux Sarrasins en la place publique, qui, bien étonnés d'une telle merveille, lui demandèrent pardon et se convertirent à la foi de Jésus-Christ.

Ce miracle le rendit admirable, non-seulement dans Jérusalem, mais aussi par tous les lieux circonvoisins; de sorte que celui-là ne s'estimoit pas heureux, qui n'avoit pas eu l'honneur de le voir. Ainsi tout le monde venoit en foule pour le visiter et pour être participant de ses saintes exhortations. Pendant ce temps-là, il rendit la santé à un sourd et muet tout ensemble qu'on lui amena. Après donc qu'il eut séjourné quelque temps à Jérusalem avec le patriarche Jean, qui le chérissoit grandement, il prit congé de lui et des fidèles chrétiens, qui eurent tous un grand regret de son départ; et, voulant continuer ses voyages, il s'achemina vers l'Occident.

Ses parents qui étoient aussi bien fâchés de voir qu'il s'éloignoit d'eux de la sorte, envoyèrent des gens après lui pour le détourner de ses voyages et le ramener; mais voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur lui par belles paroles et par remontrances, ils voulurent se saisir de sa personne, pensant emporter par la force ce qui leur étoit dénié par la douceur : et cependant ils ne prenoient pas garde que par ce moyen ils résistoient à la volonté divine, dont il suivoit les saintes et salutaires inspirations. Ah!

pauvres insensés, vous ne savez pas combien c'est un grand crime d'oser mettre les mains violemment sur les personnes consacrées à Dieu; mais la justice divine vous le fera bien ressentir. Ils n'eurent pas plutôt mis les mains sur lui, que Dieu les frappa d'aveuglement : ce qui leur fit ouvrir les yeux de l'âme pour considérer l'énormité de leur faute : si bien que ces pauvres aveugles se jetant à genoux lui demandèrent pardon de leur témérité; il leur rendit la vue corporelle, en faisant le signe de la croix sur eux avec le bâton dont il se servoit pour s'aider à marcher, au bout duquel il y avoit une croix; et il les renvoya en Arménie d'où ils étoient venus.

Cependant saint Macaire poursuivit son chemin vers l'Occident, avec ses quatre compagnons : et comme il entroit en des pays qui lui étoient inconnus, et où personne ne le connoissoit, la bonté divine le faisoit reconnoître par des moyens surnaturels, se servant de lui pour faire des miracles. Il rendit la vue à un aveugle qu'ils rencontrèrent sur le chemin. C'étoit un pèlerin qui avoit entrepris d'aller par dévotion visiter les Lieux Saints à Jérusalem. De plus, étant venus en un pays où on manquoit d'eau pour boire, il en fit sortir de terre en faisant le signe de la croix avec son bâton.

Enfin il arriva en Bavière, où il séjourna un an chez un homme noble, riche et vertueux, nommé Adelbert, qui le retira en sa maison, lui et ses compagnons, et qui les traita fort humainement pendant tout ce temps-là. Et comme par une disposition divine il venoit en ce pays, Dieu voulut récompenser son hôte de son hospitalité. Il avoit une vertueuse femme, nommée Ève, qui étoit tombée en une grande maladie, jusques à être abandonnée des médecins, comme une personne qui dorénavant étoit incapable d'aucun remède humain. Notre saint patriarche touché de compassion pour l'affliction de cette bonne dame son hôtesse, fit sa prière à Dieu pour elle, et puis faisant le signe de la croix avec son bâton, et lui jetant de l'eau bénite, il lui rendit, par une faveur divine, une entière et parfaite santé. Il rendit encore la santé à deux autres serviteurs grièvement affligés de fièvre, que Dieu

leur avoit envoyée en punition d'un larcin qu'ils avoient commis.

De Bavière il vint à Mayence, où il sauva un homicide de la fureur de ceux qui le poursuivoient, lequel en sa faveur fut seulement condamné à un bannissement. Peu de jours après il arriva à Cologne, ville qui se peut vanter d'avoir été autant honorée de saints qu'aucune autre. Là, il logea chez un nommé Tiron, qui étoit affligé des écrouelles il y avoit longtemps. Notre saint, en revanche de la courtoisie qu'il lui avoit faite, lui rendit la santé.

De là, où il ne séjourna pas beaucoup non plus, il passa outre et il s'approcha de nous, en visitant tous les lieux qu'il savoit avoir été honorés par les mérites de quelque saint; et il vint à Malines, où il logea près de l'église de Saint-Rumolde, martyr. Pendant le temps qu'il fut là, par accident le feu prit la nuit à une certaine maison, proche de celle où il demeuroit, et il l'embrasoit d'une telle violence, qu'il n'y avoit point d'espérance de l'en garantir. Les habitants de la ville, qui reconnoissoient saint Macaire comme un saint personnage, et grandement favorisé de Dieu, pour avoir ouï parler des merveilles qu'il avoit faites par tous les lieux où il avoit passé, le sollicitèrent fort d'obtenir de Dieu par ses mérites qu'il empêchât la violence de ce feu, qui s'en alloit causer un grand dommage par son embrasement. Ce que fit le saint patriarche, qui éteignit entièrement ce feu par le moyen du signe de la croix.

Après cela, il vint à Maubeuge visiter les saintes reliques de sainte Aldegonde, vierge. Il séjourna là quelque peu de temps, pendant lequel, la nécessité l'y obligeant, il se fit tirer un peu de sang. Cependant son hôte, qui s'appeloit Durand, ayant ouï parler de ses mérites, voulut par une dévotion singulière garder ce sang; et pour ce sujet il donna le vaisseau où il étoit à garder à un de ses serviteurs, qui malicieusement, et par dérision le jeta dans les lieux de la maison; mais Dieu le punit à l'heure même d'une vilaine lèpre.

Saint Macaire se portant mieux voulut passer outre et vint à

Cambrai, où en si peu de temps qu'il y séjourna, il laissa des marques de sa sainteté et de ses mérites envers Dieu. Car le portier l'ayant scandaleusement rejeté hors de l'église de Notre-Dame, où il étoit entré pour faire ses prières, Notre-Seigneur permit que les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, au grand étonnement de tout le peuple. Cela fut cause que le mépris que l'on avoit fait de lui, fut changé en un très-grand respect.

Au bout de quelque temps il voulut encore honorer de sa présence la ville de Tournai, où il sera lui-même honoré à jamais, tant pour le mérite de sa sainteté, que pour une obligation qu'elle lui a, d'avoir un jour apaisé une émotion populaire la plus furieuse que l'on se puisse imaginer. Le peuple étoit en une telle furie, que le seigneur et le prince du pays, le comte Baudouin le Vieux, ne la put jamais apaiser, quelque empêchement qu'il y pût apporter.

Voici ce que dit à ce sujet l'auteur de la vie de saint Macaire. Il vivoit en ce siècle-là, et ceci fut écrit l'an 1067. « Tournai est une ville abondante en richesses et en citoyens; mais le peuple est séditieux. Ce fut un trait de la Providence divine, que le saint homme, saint Macaire, y allât; car Notre-Seigneur l'y honora d'un beau miracle. Il y eut une sédition si pernicieuse, que les habitants étoient venus aux armes les uns contre les autres. Le comte Baudouin le Vieux, prince du pays, se trouvant en la ville, fit prendre les armes à ses soldats, non pas pour combattre, mais pour empêcher la fureur du peuple, et lui faire quitter les armes. Mais son effort ne put rien faire, tellement que le bienheureux patriarche semblablement fendant la presse avec ses armes, à savoir ses croix, ses oraisons et ses compagnons de pèlerinage, courut vitement au lieu du combat, et là dressant hardiment son bâton en haut, au bout duquel il avoit fiché la croix, il fit sa prière à Dieu pour la paix de ce peuple forcené et hors de sens : et à l'instant même la divine Majesté les secourut, apaisant tout à coup cette émotion, qui sembloit ne pouvoir finir que par la perte de toute la ville. Ainsi la prière de l'étranger saint Macaire, logé à Tournai, eut plus de force que la menace du comte : et ce saint

personnage fit tant avec son bâton armé de la croix, et avec les prières qu'il fit à Dieu, qu'ils s'entre-embrassèrent, et que la mutinerie se passant sans aucune effusion de sang, toute la ville fut remise en paix, au grand contentement de tous les habitants. »

Voilà ce qui se passa pendant le séjour que saint Macaire fit à Tournai.

Or, Dieu voulant mettre fin à son pèlerinage, l'inspira d'aller à Gand, où il arriva l'an de Notre-Seigneur 1011. Les premiers qui eurent le bonheur de l'y voir, furent ceux du monastère de Saint-Pierre de Blandin; mais ne connoissant pas la sainteté du personnage, ils lui refusèrent de le loger. Ceci arriva du règne de Robert, roi de France, sous le comte Baudouin, marquis de Flandres; et du vivant d'Erembold, abbé du monastère de Saint-Bavon.

Saint Macaire se voyant ainsi refusé du monastère de Saint-Pierre de Blandin, s'adressa à celui de Saint-Bavon, où l'abbé Erembold et tous les religieux le reçurent fort humainement, et le supplièrent de ne prendre autre retraite que leur monastère; ce que saint Macaire leur accorda volontiers, voyant leur grande affection envers lui. Ainsi il demeura avec eux, vivant à leur table, allant à l'église avec eux : ayant le tout commun avec eux, excepté une chambre qu'il avoit en particulier pour lui et pour ses compagnons, où ils couchoient.

Pendant tout le temps qu'il fut là, il alloit souvent visiter les églises du territoire de Gand, et il disoit la messe en chacune, avec une dévotion extraordinaire : il ne pouvoit instruire ni consoler le peuple comme il auroit souhaité, d'autant qu'il ne savoit pas la langue du pays, mais il prioit souvent Dieu pour eux, et distribuoit aux pauvres tout ce qu'on lui donnoit. Plusieurs malades le venoient aussi visiter, avec espérance de recouvrer la santé par ses mérites : ce qui arrivoit ainsi. L'eau même dont il s'étoit lavé les mains n'étoit pas sans vertu : un petit attouchement de ses mains avoit puissance de guérir les maladies, comme aussi sa seule bénédiction épiscopale.

A quelque temps de là il eut désir de revoir son pays, et de s'y en retourner; mais ses compagnons n'étoient pas d'avis d'entreprendre encore ce chemin-là : toutefois, nonobstant les supplications de l'abbé et des religieux qui le prioient de demeurer avec eux, il se mit en chemin pour s'y en aller avec un de ses compagnons; mais il n'alla pas loin, parce qu'une enflure lui survenant au pied, suivie d'une maladie qui le saisit, il fut contraint de se faire reporter au monastère. Il étoit en tel état, qu'il sembloit être plus proche de la mort que de la vie, et les remèdes humains n'avoient plus aucun effet pour son soulagement. Mais la bonté divine le voulant encore réserver quelque temps pour sa gloire et pour son honneur, le fit consoler par saint Bavon, saint Landoald, et autres saints qui lui apparurent : ensuite de quoi il se porta mieux, et se leva en parfaite santé. Depuis il demeura encore cinq mois en ce monastère, avec cette même résolution de retourner en Arménie, son pays.

Sur ces entrefaites il survint une peste si cruelle à Gand, que ceux qui restèrent, à grande peine pouvoient suffire pour enterrer les morts. Il y mouroit tous les jours plus de six cents personnes. Là-dessus on eut recours à Dieu : on ordonna un jeûne de trois jours, jusques aux bêtes brutes, avec les processions publiques, où on portoit tous les corps saints qui étoient dans la ville de Gand. C'étoit un apostume qui venoit dans la bouche, dont le venin étoit si prompt, que si le chirurgien n'y mettoit aussitôt la lancette, c'étoit fait de la personne qui en étoit affligée. Or comme tout le monde se mettoit en devoir d'apaiser la justice divine par prières et par jeûnes, selon qu'il avoit été ordonné, et que l'on faisoit la procession, saint Macaire, qui y assistoit aussi, priant instamment Dieu avec larmes et soupirs, d'apaiser son courroux, et de détourner cette calamité de ce pauvre peuple, fut lui-même frappé de la peste, qui lui ôta aussitôt le moyen de parler; mais par un esprit de prophétie il prédit qu'il n'y auroit que lui et deux autres qui en mourroient, et qu'après, elle cesseroit : ce qui arriva comme il avoit dit.

La procession étant finie, saint Macaire retourna au monastère

avec ses religieux, et fut un peu au réfectoire, où il mangea avec eux : puis leur ayant dit adieu et donné la bénédiction épiscopale, il se retira en sa chambre, où on l'alla veiller. Enfin, après s'être recommandé à Dieu, les mains étendues, et les yeux élevés en haut, et après avoir invoqué les saints et les anges à sa protection, il rendit ainsi son âme à Dieu, et sa prophétie fut accomplie, car il mourut de la peste le dernier de tous, le dixième jour d'avril, l'an de Notre-Seigneur 1012. Son corps fut enterré en la chapelle de Notre-Dame, devant l'autel de saint Paul, ainsi que lui-même l'avoit marqué pour sa sépulture; ce fut sous le pontificat de Benoît VIII, sous l'empire de Constantin VIII, et du règne de Robert, roi de France.

La chronique du monastère de Gand dit en peu de mots, que saint Macaire l'an 1012, rachetant de ses larmes et de ses prières continuelles le peuple de Gand de la peste, et impétrant de Dieu d'en être lui-même affligé, trépassa en ce monastère le 10 avril, où il fut inhumé en la chapelle de Notre-Dame, devant l'autel de saint Paul, resplendissant en miracles.

Le Martyrologe Romain, et Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe et ses Annales ecclésiastiques, font mention de lui : comme aussi Molan en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard, et en son Abrégé des saints de Flandres. Meier aussi en ses Annales de Flandres ; car saint Macaire a demeuré à Gand environ une année, comme témoigne l'Office de Gand : il y est venu l'an 1011, comme ont remarqué les chroniques de ce monastère, et celle de Massæus. Surius a décrit sa vie en son deuxième tome de la Vie des Saints, et l'a recueillie de celle qui fut écrite par le commandement de Suger. M. I. Cousin, en son Histoire de Tournai, en a dit tout ce qui s'en peut dire, et avec une grande curiosité.

L'église cathédrale de Gand solennise la fête de son trépas le dixième jour d'avril, jour qu'elle se sent bienheureuse d'avoir ce grand saint, ainsi qu'elle le démontre par un verset qu'elle chante dans les sept réponses de matines : *Heureuse la*

ville et le peuple, sur lesquels une étoile si lumineuse a jeté ses rayons.

Le prophète Ezéchiel, qui, ayant repris le juge du peuple d'Israël de ce qu'il adoroit les idoles, fut, par son ordre, mis à mort à Babylone, et enterré dans le sépulcre de Sem et d'Arphaxad, ancêtres d'Abraham. Il y a ordinairement un grand concours de fidèles qui prient à son tombeau.

A Rome, la fête d'un grand nombre de saints martyrs, qui avoient été baptisés par le Pape saint Alexandre, lorsqu'il étoit en prison. Le préfet Aurélien les fit tous mettre dans un vieux navire, avec ordre de les mener en pleine mer, et de les y précipiter chacun avec une pierre attachée au cou. — Ils avoient tous été convertis à la foi, après avoir vu la guérison miraculeuse que fit saint Alexandre en la fille du tribun Quirinus, qui se convertit aussi. Saint Quirinus, qui étoit encore tribun, leur ouvrit la porte de la prison pour qu'ils pussent s'enfuir; mais ils ne le voulurent pas, préférant à la vie la gloire du martyre.

A Alexandrie, les saints martyrs Apollone, prêtre, et cinq autres, qu'on noya dans la mer durant la persécution de Maximien. — Saint Apollone avoit été fait prêtre pendant la persécution, et il s'en alloit partout consolant les chrétiens, les exhortant à la patience et à la constance. Il fut fait prisonnier par les païens et convertit saint Philémon, qui étoit le concierge de la prison. Tous deux furent jetés au milieu d'un grand feu pour y être brûlés vifs, mais Dieu les conserva sans aucune lésion, par une pluie qu'il fit tomber en abondance et qui éteignit entièrement le feu. Cela fut cause encore de la conversion de plusieurs. Enfin ils furent tous submergés dans la mer, qui rapporta leurs

corps sur le rivage, où les autres chrétiens les inhumèrent honorablement.

En Afrique, les saints martyrs Térence, Africain, Pompée et leurs compagnons, qui, sous l'empereur Dèce et le préfet Fortunatien, furent battus de verges, mis à la torture et tourmentés en d'autres manières; enfin, ayant eu la tête coupée, ils achevèrent leur sacrifice



ONZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Léon le Grand, pape et docteur de l'Église.

Saint Antipas, martyr; saint Domnion et ses compagnons, martyrs; saint Philippe de Crète; saint Eustorge; saint Isaac, moine; saint Barsanuphe, anachorète.

LA VIE DE SAINT LÉON LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 461.

Léon, empereur. — Chilpéric, roi.

Au temps que le Pape Sixte III mourut, saint Léon étoit allé en France pour terminer quelques grands différends. Il étoit natif de Rome, fils de Quintien, et diacre, cardinal de la sainte Église romaine. Quoiqu'il fût absent, ceux qui devoient élire un successeur au Pape défunt, jetèrent les yeux sur lui, parce qu'il surpassoit en sainteté, en doctrine et en éloquence tous ceux de son siècle, et qu'il sembloit le plus digne d'être élevé au Saint-Siége.

On l'envoya quérir par une solennelle ambassade, et étant arrivé à Rome, il fut reçu comme vicaire de Jésus-Christ en terre, et constitué dans le siége de saint Pierre, où il avoit été conduit pour ses excellentes vertus, sans aucune faveur ni entremise humaine.

En son établissement il montra sa grande humilité. Au second sermon qu'il fit sur ce sujet, il dit: *Seigneur, j'ai entendu votre voix, qui m'a fait peur; j'ai considéré vos œuvres, et je m'en suis*

étonné : car y a-t-il chose si étrange, que le travail au foible, la grandeur au petit, et la dignité à l'indigne ? La première chose qu'il fit fut d'avoir recours à Dieu, afin qu'il lui fît la grâce de pouvoir porter cette charge qu'il avoit mise lui-même sur ses épaules, sachant combien elles étoient débiles pour un si grand faix, sans le secours de la force et du bras de Notre-Seigneur.

Il commença aussitôt à combattre saintement les vices, et d'autant qu'il y avoit alors plusieurs hérétiques, manichéens, donatistes, ariens et priscillianistes, qui infectoient l'Église catholique; et en Orient les nestoriens, les eutichéens, et les dioscorides, qui tâchoient par leurs erreurs d'embrouiller la foi chrétienne; le saint pontife eut un soin particulier d'en nettoyer totalement l'Église, de faire la guerre aux hérétiques, et de déraciner leurs hérésies. Il découvrit dans Rome quelques manichéens, qu'il fit châtier, et commanda que l'on en fît de même aux autres lieux où l'on en trouveroit. Il fit brûler leurs livres, et avertit les évêques de les veiller de près. Il favorisa grandement en Afrique ceux qui châtioient les donatistes. Il envoya en Espagne contre les priscillianistes qui l'infectoient alors. Il écrivit à saint Turibe, évêque d'Astorga, et aux autres évêques, pour leur commander d'assembler un concile. Il en fit tenir un en France contre les pélagiens, où il écrivit à Prosper d'Aquitaine, qu'il les fît punir.

Afin de retrancher tout d'un coup les erreurs et les hérésies d'Orient, il assembla avec beaucoup d'efficace le concile de Chalcédoine, où il se trouva le nombre de six cent trente évêques; il fit condamner Eutichès et Dioscoride, avec un grand établissement de la sainte foi catholique, qui confesse en Jésus-Christ deux natures, divine et humaine, en une personne, sans toutefois confondre les propriétés et les opérations de l'une ni de l'autre nature. Le zèle, la vigilance, et la valeur du saint pontife eurent tant de pouvoir sur l'empereur Marcien, et sur l'impératrice Pulchérie, comme aussi envers tous les autres patriarches, évêques et prélats de l'Église, que le concile fut heureusement achevé.

Notre-Seigneur, par un miracle, confirma tout ce qui avoit été décrété. Car les chrétiens ayant écrit en un papier la confession de leur foi, et les hérétiques en un autre à part la confession de la leur, d'un commun accord on mit les deux papiers sur le corps de sainte Euphémie (en l'église de laquelle l'on avoit célébré le concile), scellés et cachetés. Après avoir employé trois jours en oraison, tous retournèrent au sépulcre de cette sainte vierge, où ils trouvèrent la confession hérétique jetée sous les pieds, et la catholique en sa main, qu'elle donna en présence de chacun à l'empereur Marcien, ainsi qu'au patriarche Anatole.

Saint Léon écrivit aussi une épître à Flavien, qui est la dixième des siennes, en laquelle il parle admirablement du mystère de l'Incarnation du Verbe éternel, et explique tout ce que la sainte foi catholique nous en apprend. Après qu'il eut écrit dans cette épître ce qu'il en savoit, il la mit sur les reliques du glorieux prince des apôtres saint Pierre, jeûnant et priant l'espace de quarante jours, pour le supplier très-instamment s'il y avoit quelque chose de douteux en cette épître, ou de mal à propos, qu'il l'effaçât ou corrigeât, en sorte qu'il la pût sûrement envoyer, pour enseigner ce qui étoit convenable aux fidèles. Au bout de quarante jours saint Léon trouva sa lettre raturée et corrigée, et l'apôtre saint Pierre lui apparut, qui lui dit : *Je l'ai lue, je l'ai corrigée ;* de quoi saint Léon remercia infiniment Notre-Seigneur et son apôtre saint Pierre, puis il l'envoya hardiment à Flavien, comme chose venant de l'Apôtre, et non pas de lui.

Saint Léon apparut une nuit en songe à saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, qui l'avoit défendu contre les hérétiques, et lui dit, qu'il venoit le remercier de l'autorité qu'il avoit donnée à la lettre qu'il avoit écrite à Flavien. Elle fut d'une telle autorité, que le concile de six cent trente évêques la reçut avec applaudissements, et lui donna de grandes louanges. Le Pape Gélase anathématisa plus tard ceux qui ne la recevoient pas entièrement. On avoit accoutumé de la lire tous les ans dans les églises d'Orient le jour de Noël. Les évêques françois la translatèrent, et envoyèrent leur traduction à saint Léon, le suppliant de la faire conférer à l'ori-

ginal, afin qu'il n'y eût aucune différence; et qu'ils fussent en tout, et par tout conformes à la doctrine du Saint-Siége apostolique.

Il apporta une diligence incroyable pour faire garder les saints canons, les traditions apostoliques et les décrets des conciles de Nicée et de Chalcédoine. Parlant de cela, il dit : « Ce seroit ma faute si, par ma négligence, ou dissimulation, on violoit les règles et les décrets, que le Saint-Esprit a inspirés au concile de Nicée, pour le gouvernement de l'Église, et que la volonté du premier venu des évêques, mon frère, eût plus de pouvoir sur moi, que l'utilité publique de toute l'Église. »

Il ordonna que l'on ne reçût point d'esclaves religieux, sans le consentement de leurs maîtres; que les moines ne s'entremissen aucunement des affaires séculières, ni même de celles qui appartiennent au clergé. Il eut un grand soin de l'honnêteté et de la continence des ecclésiastiques, afin qu'ils fussent des personnes exemplaires en toutes choses, et d'une vie parfaite. Il prenoit bien garde aux prêtres et aux évêques qu'il consacroit, craignant d'admettre des hommes indignes à de si hautes dignités; et il disoit que les y recevoir, c'étoit faire tort à l'Église, aux villes et aux villages, parce que l'intégrité de ceux qui président, est la vie des sujets : que si aux autres dignités de l'Église, il n'y doit avoir rien de sale et de désordonné, avec combien plus de soin doit-on procurer qu'il n'y ait point de tromperie en l'élection de celui qui doit être chef des autres, afin que ce quo l'on requiert aux autres membres du corps, ne manque pas à la tête.

Il est à remarquer que saint Léon faisoit fort souvent ses prières sur le tombeau de saint Pierre (à qui il avoit une dévotion particulière), il y veilla quarante jours, le suppliant de lui obtenir le pardon de ses péchés. Après la quarantaine, le glorieux apôtre lui apparut et lui dit : *J'ai prié pour toi, tes péchés t'ont été pardonnés ; regarde bien sur qui tu imposes les mains, et ceux que tu sacres, parce que l'on t'en fera sévèrement rendre compte.* Ce qui est un notable exemple, et qui doit bien donner à penser à ceux

qui ont droit de présenter des personnes aux charges de l'Église, ou de les conférer.

Il pria quelquefois par ses lettres les princes et les empereurs, de favoriser la religion catholique, de prendre en leur protection l'état de l'Église, et qu'en ce faisant Dieu défendroit et conserveroit leur empire. Du temps de saint Léon, à cause des grands péchés du monde, il arriva d'étranges calamités ; et pour y remédier Dieu envoya ce saint pontife, pour, comme un brave et expérimenté pilote, gouverner la nacelle de saint Pierre, qui étoit battue de toutes parts. Attila, roi des Huns, homme fier et barbare, surnommé le Fléau de Dieu, avoit assiégé la ville d'Aquilée, et après trois ans de siége l'ayant prise d'assaut, brûlée et rasée, il entra en Italie, mit à feu et à sang tout ce qu'il rencontroit, et résolut d'attaquer Rome, de la détruire, et de se faire seigneur de l'Italie.

Le saint pape Léon ayant compassion de la ruine et de la calamité dont toute la chrétienté étoit menacée, sortit de Rome pour venir à la rencontre d'Attila, en un lieu où la rivière Mincio, qui passe au milieu de la ville de Mantoue, entre dans le Pô : là étant revêtu de ses ornements pontificaux, en présence de tout le sénat de Rome, qui s'étoit venu jeter aux pieds de ce barbare, il lui parla avec une telle gravité, prudence et éloquence, qu'il le persuada de ne pas passer plus avant, mais de s'en retourner dans la Hongrie. Chacun demeura tout étonné que ce monstre épouvantable, oubliant sa cruelle férocité, se fût adouci et laissé vaincre par les raisons de saint Léon. Mais étant enquis par ses plus familiers de la cause de tant de nouveauté, il leur répondit, qu'il avoit vu aux côtés de Léon deux vénérables vieillards qui tenoient des épées nues, et que tandis que saint Léon lui parloit, ils le menaçoient de le tuer s'il ne lui obéissoit. On pense que ces deux vieillards étoient les apôtres saint Pierre et saint Paul, patrons de Rome, qui la défendirent alors par le moyen du saint Pape Léon.

Après avoir obtenu cette signalée victoire, saint Léon s'en retourna à Rome, triomphant de celui qui en avoit vaincu tant

d'autres, et il fut le libérateur de la ville de Rome et de toute l'Italie. Mais elle ne jouit pas longtemps de ce bonheur; car quelque temps après, Genséric, roi des Vandales, s'étant emparé de l'Afrique, passa en Italie avec une puissante armée à la sollicitation d'Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien, fils de Placide, qui, voulant venger la mort de son mari, et l'injure que Maxime lui avoit faite de l'épouser par force, et d'usurper le titre d'empereur, prit ce mauvais conseil à son grand dommage, et à la destruction de la ville de Rome.

En cette seconde misère, encore que le saint pape Léon n'ignorât pas que Genséric étoit hérétique arien, ennemi de tous les catholiques, et qu'il sût les cruautés qu'il avoit exercées contre les évêques et les Églises d'Afrique, il résolut néanmoins, comme un bon pasteur, de s'exposer au danger pour son troupeau, et d'aller au-devant de lui pour le prier d'apaiser sa furie et de se contenter des richesses qui étoient dans la ville, sans la détruire, ni profaner les églises et les choses sacrées. Le saint Pape ayant dit et fait ce qu'il put, le roi cruel ne laissa pas d'entrer dans Rome, qu'il saccagea sans aucune différence, ni exemption de ce qui étoit sacré d'avec le profane, et il en sortit vingt-quatre jours après, avec des richesses infinies, et un grand nombre d'esclaves, laissant cette ville, qui avoit été la maîtresse du monde, saccagée pour la seconde fois, encore qu'à la prière de saint Léon, on dit qu'il défendit de mettre le feu aux édifices, ni de tuer personne.

Après que le roi barbare et hérétique s'en fut allé, comme un bon pasteur, il commença à racheter les captifs, à consoler les affligés, à les faire souvenir tous de pleurer leurs péchés, pour lesquels Notre-Seigneur les avoit châtiés, et tâcher à l'apaiser par de bonnes œuvres. Il se mit à faire réparer les édifices publics que les Vandales avoient détruits, il fit bâtir à ses dépens une église en la voie Appienne, à l'honneur de saint Corneille, pape et martyr. Il rétablit les églises de Saint-Pierre et Saint-Paul et de Saint-Jean de Latran, les ornant de voûtes, de peintures et de mosaïques que l'on voyoit encore en l'église de Saint-Paul.

Il ordonna des chapelains pour garder les sépulcres des apôtres,

et les nomma Cámériers. Il fit un autre monastère près de l'église Saint-Pierre, et donna à la plupart des églises des vases sacrés et de riches ornements. Il persuada à Démétria, dame romaine, qui avoit de grands biens, de bâtir l'église de Saint-Étienne, sur la voie Latine, à un mille de Rome.

Il ordonna que le prêtre diroit en la messe : *Orate, fratres, priez Dieu, mes frères :* et ajouta ces paroles au canon : *Sanctum sacrificium et immaculatam hostiam ; ce saint sacrifice, et cette hostie immaculée.* Il commanda qu'aucune religieuse ne reçût le voile sacré avant que d'avoir vécu quarante ans en chasteté et en retraite : ce qui avoit été enjoint longtemps auparavant au concile d'Agathe.

La dévotion et la révérence que l'on portoit aux reliques des saints étoit si grande, que personne ne les touchoit ; et quand on en demandoit hors de Rome pour dédier quelque église, les pontifes romains n'envoyoient ni os, ni aucune parcelle des corps saints, mais seulement le voile que l'on avoit posé sur le corps du saint, dont on demandoit des reliques. Ce voile se mettoit dans l'église que l'on dédioit, et Dieu opéroit de grands miracles par ce moyen, comme dit le pape saint Grégoire en une épître qu'il écrit à Constance-Auguste, qui lui avoit demandé la tête de saint Paul, pour mettre dans une magnifique église qu'il faisoit bâtir à Constantinople. Il y fait mention d'un miracle qui arriva au pape saint Léon ; car, les Grecs doutant de ces reliques, et d'un voile que le pontife leur donnoit, il coupa le voile, dont il sortit du sang.

Enfin saint Léon ayant employé tout son temps en saintes œuvres, à défendre l'Église catholique contre les hérétiques, l'Italie contre les barbares ; ayant illustré le monde par ses écrits, et acquis par ses mérites le surnom de Grand, après avoir demeuré vingt-un ans dans le saint Siége apostolique, moins trente-deux jours, selon le cardinal Baronius, il mourut fort vieux et caduc à Rome, l'onzième d'avril, jour où l'Église célèbre sa fête, l'an de Notre-Seigneur 461. Il avoit sacré, en quatre fois qu'il tint les Ordres à Rome, au mois de décembre, quatre-vingts prêtres, et trente-

et-un diacres, et consacré cent quatre-vingt-cinq évêques pour servir à diverses églises.

Sa mort fut fort pleurée à Rome, qui se voyoit dépourvue d'un si grand et si saint pasteur, que le concile de Chalcédoine, et toute cette grande assemblée de six-cent trente évêques avoit appelé trois fois saint Léon, très-saint, apostolique, œcuménique, et universel patriarche, priant Dieu qu'il le gardât longtemps à la sainte Église. Son corps fut inhumé en l'église de Saint-Pierre.

Saint Léon a écrit plusieurs belles épîtres en confirmation de notre sainte foi, qui sont gardées dans les archives de l'Église romaine. Il en écrivit douze à l'empereur Marcien, treize à l'empereur Léon, neuf à l'évêque Flavien, vingt-huit aux évêques d'Orient, toutes pour la confirmation de notre foi, sans compter les autres qu'il écrivoit touchant d'autres affaires, avec plusieurs sermons et homélies admirables qui se trouvent dans ses œuvres.

A Pergame en Asie, saint Antipas, ce témoin fidèle dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. Ayant été enfermé dans un bœuf d'airain embrasé, il y accomplit son martyre sous l'empereur Domitien.

A Salone en Dalmatie, les saints martyrs Domnion, évêque, avec huit soldats.

A Gortyne, dans l'île de Crète, saint Philippe, évêque très-célèbre par sa sainteté et sa science, qui, du temps des empereurs Marc-Antonin-Vère et Commode, gouverna si bien l'Église qu'on lui avoit confiée, qu'il la garantit de la fureur des Gentils et des piéges des hérétiques.

A Nicomédie, saint Eustorge, prêtre.

A Spolète, saint Isaac, moine et confesseur, dont le pape saint Grégoire rapporte les vertus. C'étoit un très-saint personnage, qui vint de Syrie à Spolète, ville d'Italie. Étant entré dans l'église, et y ayant demeuré trois jours et trois nuits en continuelles prières, avec la permission des clercs qui en avoient la garde, l'un deux, attribuant cette grande dévotion à l'hypocrisie, lui donna un soufflet et le voulut chasser de l'église, l'appelant hypocrite et imposteur. Mais, en punition de son orgueil, le diable se saisit à l'heure même de son corps et le jeta par terre aux pieds du saint. On ne savoit pas encore son nom, quand le démon le déclara en criant : Isaac me rejette, Isaac me rejette. Et il disoit vrai, car saint Isaac mû de compassion le chassa sur-le-champ du corps de ce misérable. Ce miracle fit connoître le saint pour ce qu'il étoit. Tout le monde accouroit vers lui, lui offrant à l'envi ce dont il avoit besoin ; mais il sortit de la ville, et se retira dans un désert assez proche, où il habita une petite cellule. Il y fut suivi de bon nombre de personnes, qui se rangèrent sous sa discipline. Quelqu'un de ses religieux vouloit un jour qu'il acceptât les présents qu'on lui offroit ; il répondit qu'un moine n'est pas moine, s'il cherche et désire les possessions de la terre. Des voleurs vinrent la nuit dans son jardin pour le voler ; mais Dieu changea leur dessein et ils s'y mirent à travailler. Saint Isaac le sut par révélation divine, et dit à ses novices : Allons donner à déjeuner à nos ouvriers. Ils les trouvèrent en effet travaillant de toutes leurs forces. Le saint, après le déjeuner, leur fit une petite remontrance et leur donna ce qu'ils pensoient lui prendre. Il fit encore beaucoup d'autres miracles. On conserve son corps à Spolète en grand honneur et respect.

A Gaza en Palestine, saint Barsanuphe, anachorète, sous l'empereur Justinien.



DOUZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Zénon, évêque de Vérone et martyr.
Saint Sabas de Cappadoce; saint Victor de Portugal; sainte Visse, vierge et martyre; saint Jules, pape; saint Constantin; saint Damien: le bienheureux Ange de Clavasio.

LA VIE DE SAINT ZÉNON,

ÉVÊQUE DE VÉRONE ET MARTYR,

AN 260.

Saint Etienne, pape. — Gallien, empereur.

Saint Zénon étoit Italien de nation, natif de Vérone. Dès sa jeunesse, il s'adonna fort à la dévotion, employant la meilleure partie du jour au service de Dieu, de sorte qu'étant jeune il prit l'habit de religieux. Ce fut pour lors qu'il fit un merveilleux progrès en la vertu, qui surpassoit la capacité de son âge. Il avoit une grande inclination à la prédication : si bien qu'en ses oraisons il demandoit toujours à Dieu la grâce de pouvoir prêcher et annoncer sa parole au peuple.

Le monastère qu'il habitoit n'étoit pas bien loin de l'Adige, où les religieux alloient quelquefois à la pêche. Saint Zénon y allant un jour, aperçut un homme qui étoit monté sur un charriot tiré par deux bœufs; mais les diables qui s'étoient emparés du corps des bœufs, faisoient que ces animaux menoient cet homme par monts et vallées avec une furie étrange, ce qui mettoit ce pauvre homme en un très-grand danger de sa vie; car il pouvoit être jeté dans quelque précipice, ou noyé dans l'Adige, où ces bœufs enragés couroient sans pouvoir être arrêtés. Ce spectacle émut

saint Zénon de compassion : il courut au devant d'eux, et, se doutant qu'une telle impétuosité en ces animaux ne pouvoit procéder que de la malice du diable, il fit incontinent le signe de la croix. Son jugement n'étoit pas faux : car, sitôt qu'il eut fait le signe de la croix, ces bœufs s'arrêtèrent tout court; les diables, se voyant contraints de sortir du corps de ces bêtes, se mirent à hurler et à crier, qu'en dépit de saint Zénon ils iroient tourmenter les hommes, puisqu'ils les chassoit hors de ces bêtes; mais celles-ci demeurèrent paisibles, et l'homme fut délivré du danger où il étoit.

Quelque temps après, ses actions vertueuses et la sainteté de sa vie l'ayant rendu fort recommandable à tout le monde, il fut élu d'un commun consentement évêque de Vérone. Pendant son épiscopat, il se présenta une occasion, où Dieu voulut faire paroître le pouvoir et l'autorité qu'ont ses vrais et fidèles serviteurs. C'étoit pour lors que les pauvres chrétiens souffroient une grande persécution sous l'empire de Gallien. Cet empereur avoit une fille qui par la permission de Dieu étoit possédée du diable. C'est un don qui n'appartient qu'à la divine puissance de tirer de bons effets d'une mauvaise cause. Dieu se voulut ici servir du diable pour l'augmentation de sa gloire, et pour la destruction de l'empire du diable même.

Cet ennemi infernal tourmentoit donc étrangement cette pauvre princesse, qui étoit sans espérance d'aucun soulagement, ni d'en être délivrée, que par la vertu du Tout-Puissant, et il falloit que ce fût par l'entremise de saint Zénon. Mais qui le savoit? Dieu voulut que le diable même rendît témoignage de la sainteté de cet évêque par l'aveu qu'il fit en public, criant tout haut, que rien ne l'obligeroit de quitter cette princesse, que la vue et la présence de l'évêque Zénon; et qu'il ne sortiroit pas de son corps si cet évêque ne venoit et ne le lui commandoit. Ces paroles n'étoient pas trop bien reçues de l'Empereur, d'autant qu'il persécutoit cruellement les chrétiens; néanmoins l'affection paternelle l'obligea à se servir d'eux pour la délivrance de sa fille, puisque l'on n'y pouvoit rien espérer d'ailleurs.

L'Empereur dépêcha aussitôt vers saint Zénon des messages, afin de le prier de se transporter à Rome pour délivrer sa fille du diable. Ils le trouvèrent pêchant, et après avoir entendu leur message, il ne laissa pas pour cela de continuer sa pêche, pendant qu'ils le regardoient en l'attendant. Mais enfin il leur promit de s'en aller, et leur dit qu'ils marchassent toujours devant, leur permettant de prendre trois poissons dans son vaisseau. Cependant comme de semblables personnes de cour n'ont pas manque de hardiesse, ils en prirent quatre pour trois : mais ils furent bien étonnés, que les voulant faire cuire pour les manger, les trois cuirent fort bien, mais le quatrième demeura toujours vif, nageant et sautillant dans le chaudron comme s'il eût été dans la rivière, ce qui leur fit reconnoître leur faute. Ainsi ils le rapportèrent au saint homme, qu'ils trouvèrent encore pêchant, auquel ils avouèrent avoir failli, et ils lui en demandèrent humblement pardon. Cette occasion donna sujet au saint évêque de sourire, et leur ayant fait une petite remontrance, sur ce que chacun doit se contenter de ce qu'il a sans désirer ni mettre la main au bien d'autrui, il leur donna encore ce poisson, qu'ils firent cuire, et qu'ils mangèrent après aussi facilement que les trois autres.

Saint Zénon alla donc à Rome, il se présenta devant l'Empereur, qui fit venir aussitôt sa fille possédée. Le diable ne pouvant pas soutenir la présence du saint, s'écria à haute voix qu'il lui falloit quitter la place, et au premier commandement que lui en fit le saint évêque, il quitta cette jeune fille, sans jamais plus l'incommoder ni la tourmenter. L'empereur Gallien reconnoissant la grande obligation qu'il avoit à saint Zénon, pour la délivrance de sa fille, lui donna pour récompense sa couronne impériale, qui étoit d'un prix inestimable; mais le saint personnage, qui n'en vouloit pas faire son profit particulier, la distribua aux pauvres. La faveur qu'il eut auprès de l'Empereur pour cette considération fut si grande, que encore que pour lors il persécutât furieusement les chrétiens, il obtint toutefois permission de bâtir une église en son diocèse de Vérone.

Quand il fut retourné à Vérone, il commença à visiter et à con-

soler son troupeau, qui changea entièrement de face, chacun se réjouissant de l'heureux retour de leur saint pasteur, dont l'absence leur avoit causé beaucoup de tristesse. Cependant, nonobstant la persécution qui duroit toujours contre les chrétiens, il prêcha et annonça constamment la foi et le nom de Jésus-Christ, abattit les idoles, fit bâtir des églises, convertit une grande multitude de Gentils à la foi et à la religion chrétienne, tant par ses prédications que par sa sainte vie. De plus, il composa plusieurs livres pour la destruction de l'idolâtrie, pour la confirmation de la foi, et pour la consolation des chrétiens. Quelque temps après, il fut accusé devant l'Empereur, qui ne se souvenant plus de l'obligation qu'il lui avoit, sur le refus qu'il fit d'adorer des idoles, après l'avoir tourmenté par divers supplices, lui fit enfin perdre la vie, le douzième jour d'avril, selon le Martyrologe Romain.

Les miracles qui se firent à Vérone depuis sa mort, augmentèrent encore l'opinion qu'on avoit de sa sainteté; et la dévotion que tout le monde avoit envers lui, fit que l'on bâtit une église qui fut dédiée à l'honneur de Dieu, sous le nom de saint Zénon. Saint Grégoire raconte une chose merveilleuse. Il arriva que l'Adige se déborda si excessivement à Vérone, que l'eau montoit aux fenêtres des plus hauts bâtiments, de sorte qu'elle vint jusques à l'église de Saint-Zénon qui étoit pour lors ouverte. Il y avoit alors quantité de personnes qui assistoient au service divin, et qui, n'ayant pas eu le loisir de s'enfuir, se trouvèrent engagées dans l'église sans pouvoir sortir. L'eau grossit à tel point, qu'elle monta jusqu'aux fenêtres de l'église, même jusques au toit; mais, ce qui est fort remarquable et miraculeux, c'est que la porte de l'église étoit ouverte; et toutefois l'eau n'y entra jamais, Dieu l'ayant élevée au devant de la porte comme une muraille.

Cependant, le peuple qui étoit dans l'Eglise enfermé sans pouvoir sortir, se trouva bien étonné; et comme la faim et la soif les pressoient, ils se servirent et prirent de cette eau pour boire, bien qu'elle ne pût aucunement couler. Enfin, pour dernière merveille, l'eau se retira par les prières des gens de bien, en son canal, ayant ruiné, rompu et emporté par son impétuosité une bonne

partie des murailles de la ville, sans toutefois avoir en aucune façon endommagé celles de l'église. Ceci se doit évidemment attribuer aux mérites de saint Zénon, que Dieu voulut ainsi honorer et rendre célèbre après sa mort.

Le Martyrologe Romain fait mention de lui le douze d'avril: comme aussi Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe. Paul Diacre en son Histoire des Lombards, Molan en ses Additions sur le martyrologe d'Usuard; Pierre des Natales, et saint Grégoire en ses Dialogues, qui, racontant ce miracle du débordement de l'Adige, en fait comparaison avec celui de la conservation des trois enfants au milieu de la fournaise, et appelle saint Zénon, martyr, aussi bien que le Martyrologe.

En Cappadoce, saint Sabas, Goth, qui, sous l'empire de Valens, lorsque Athanaric, roi des Goths, persécutoit les chrétiens, après de cruels tourments, fut jeté dans une rivière. Ce fut aussi en ces temps-là, ainsi que l'écrit saint Augustin, qu'un grand nombre de Goths orthodoxes furent honorés de la couronne du martyre.

A Brague en Portugal, saint Victor, martyr, qui, lorsqu'il n'étoit encore que catéchumène, ayant refusé d'adorer une idole, et confessé Jésus-Christ avec une fermeté inébranlable, après plusieurs tourments, eut la tête tranchée, et mérita d'être baptisé dans son sang.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Visse, vierge et martyre.

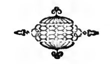
A Rome, sur la voie Aurélienne, la fête de saint Jules, pape, qui combattit beaucoup contre les ariens pour la défense de la

foi catholique. Après avoir fait un grand nombre d'éclatantes actions, et s'être rendu célèbre par sa sainteté, il mourut en paix.

A Gap, saint Constantin, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Damien, évêque.

Le bienheureux ange de Clavasio naquit en Piémont, d'une famille noble et pieuse. Plus d'une fois, dans son enfance, sa mère le surprit la nuit, à genoux devant son crucifix et s'entretenant avec Notre-Seigneur. Il entra dans l'Ordre de Saint-François, où il gagna la confiance de ses supérieurs par sa piété. Le Pape et les princes d'Italie le tenoient en grande estime. Il étoit humble, ami de la pauvreté, et si attaché à Notre-Seigneur qu'il ne pouvoit entendre le récit de sa Passion sans verser d'abondantes larmes. Il mourut à Coni en 1495. Les habitants de cette ville l'honorent comme leur patron et ont reçu plusieurs fois des marques évidentes de sa protection. Benoît XIV a approuvé par une bulle le culte qu'ils lui rendoient.



TREIZIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Justin le Philosophe, martyr. Saint Herménégilde, prince d'Espagne et martyr. Saint Carpe et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Maxime, Quintilien et Dadas; saint Ours, évêque de Ravenne; la bienheureuse Ide, comtesse de Boulogne, mère de Godefroy de Bouillon.

LA VIE DE SAINT JUSTIN, LE PHILOSOPHE,

MARTYR.

AN 165.

Saint Pie, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

Nous tirerons la vie et le martyre du sage philosophe Justin, de ses écrits, de saint Jérôme, de Métaphraste, de Joachim Péronius, et du cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe Romain, et au deuxième tome de ses Annales.

Saint Justin naquit à Naplouse, ville de Palestine, comme dit saint Jérôme. Son père s'appeloit Prisque Bache. On ne dit rien de certain de sa jeunesse, sinon qu'il s'adonnoit fort aux lettres humaines, et depuis à la philosophie, s'exerçant en toutes les sectes des philosophes, stoïciens, péripatéticiens et pythagoriciens, avec un grand désir de savoir la vérité; mais n'y trouvant rien de solide, au contraire, une pure vanité et une confusion, il les quitta, et s'adonna à la philosophie de Platon, qui lui sembla la plus grave et la plus assurée, pour ce qu'il prétendoit acquérir de la sagesse, par le moyen de laquelle il pût voir et connoître Dieu.

Afin d'avoir plus de loisir d'étudier, et de s'éloigner de tout embarras, de visites et d'importunité des amis, il se retira en un lieu proche de là, où il s'adonnoit entièrement à la contemplation des choses invisibles et divines. Etant un jour auprès de ce lieu solitaire, un vénérable vieillard lui apparut. En discourant avec lui, apprenant qu'il étoit philosophe platonicien, et quel étoit le dessein de ses études, ce vieillard le détrompa, et l'assura qu'il ne trouveroit jamais ce qu'il cherchoit dans les livres de philosophie, mais seulement dans ceux des Prophètes, et des autres saints, à qui Dieu avoit ouvert les yeux de l'âme pour avoir la lumière du ciel, et entendre les mystères et les vérités.

Après cela le vieillard se retira, saus que Justin le vît depuis, et il demeura fort embrasé de l'amour de la vérité, et fort enclin à lire les livres des chrétiens, quand il en trouvoit : en quoi il se confirma d'autant plus, qu'il se mit à considérer la patience, et les souffrances des chrétiens, le mépris qu'ils avoient pour toutes les choses terrestres, lorsqu'ils étoient tourmentés si cruellement, et qu'ils mouroient avec joie pour la foi de Jésus-Christ. Car il lui sembloit que cette religion étoit indubitablement vraie, qui donnoit la force aux martyrs de souffrir tant de cruelles tortures, et qu'il étoit impossible qu'ils n'eusseut des arrhes bien assurées de la vie éternelle, puisqu'ils abandonnoient celle-ci avec tant de joie et de résolution.

Par ce moyen, Notre-Seigneur gagna le cœur de Justin. De philosophe Platonicien qui faisoit leçon aux autres, il le rendit philosophe chrétien, et son disciple : ce que le saint, depuis qu'il fût converti à notre sainte foi et baptisé, fit admirablement paroître en sa très-sainte doctrine et en son glorieux martyre.

En effet, sous l'empire d'Antonin le Pieux, successeur d'Adrien, les chrétiens qui étoient déjà en grand nombre, furent terriblement persécutés des ministres de l'Empereur : contre lesquels saint Justin écrivit un livre merveilleux et divin pour défendre la religion, l'an de la Nativité de Jésus-Christ 150. Il le donna à l'empereur Antonin. Dans ce livre, il répondit pertinemment à

toutes les calomnies que les gentils imposoient aux chrétiens, prouvant par l'innocence de leur vie et par l'allégresse dont ils mouroient pour la foi de Jésus-Christ, qu'ils étoient punis sans avoir failli. Il dit entre autres choses ces paroles admirables : « Quand nous sommes tourmentés, nous nous en réjouissons, croyant que Dieu nous ressucitera par Jésus-Christ. Quand nous sommes attachés en croix, ou passés au fil de l'épée, ou exposés aux bêtes farouches, au feu, aux tourments, aux fers et aux autres supplices, cela ne nous éloigne point de notre profession, car les plus heureux sont ceux qui embrassent la vraie religion. Comme la vigne bien taillée est de meilleur rapport, de même le peuple de Dieu, qui est comme une vigne plantée de sa main, fructifie davantage au milieu des tribulations. »

L'empereur Antonin le pieux, soit qu'il demeurât persuadé des raisons de Justin, soit à cause que de son naturel il étoit doux et bénin, fit publier un édit en Asie en faveur des chrétiens, défendant qu'aucun fût accusé ni condamné seulement pour être chrétien, s'il n'étoit atteint d'avoir commis quelque autre crime contre l'empire, et que les délateurs fussent grièvement punis : ce qui adoucit alors et fit cesser en partie la persécution. Mais, après la mort d'Antonin, Marc-Aurèle Antonin, surnommé le Philosophe, et Lucius Elius Vérus ayant succédé à l'empire, l'orage recommença si fort, que saint Justin fut contraint d'écrire à Rome, où il étoit, une Apologie aux empereurs, et au sénat, en faveur des chrétiens, pour apaiser cette tempête.

Il composa ce livre avec une science et une éloquence admirables, si bien qu'en récompense de cette bonne œuvre et de plusieurs autres qu'il avoit faites, Notre-Seigneur lui donna la couronne du martyre, ainsi que le saint l'avoit lui-même prophétisé. Rustic, préfet de Rome, prononça la sentence, et lui fit trancher la tête avec six autres de ses compagnons, nommés Cariton, Caritène, Evelpite, Hierace, Réone, Valérien, ainsi qu'il est rapporté aux actes de son martyre, écrits par les notaires de l'Église romaine, et recueillis par Métaphraste, Lipoman et Surius.

Saint Justin mourut l'an de Notre-Seigneur 165, sous Marc

Aurèle, et Elius Vérus, empereurs. Le Martyrologe Romain et les autres latins le mettent au treize d'avril ; Métaphraste, le douzième jour de juin. Il est fait mention de saint Justin dans Eusèbe, l. 4, c. 8 et 16; dans saint Jérôme, *des auteurs ecclésiastiques*, saint Irénée, l. 1, c. 6; tous louent grandement la science et la philosophie divine de saint Justin. Quelques-uns de ces auteurs ont fait un catalogue des livres qu'il a écrits.

LA VIE DE SAINT HERMÉNÉGILDE,

PRINCE D'ESPAGNE ET MARTYR.

L'illustre martyr saint Herménégilde, prince d'Espagne, étoit fils du roi arien Lévigilde. Ce roi avoit deux enfants : Herménégilde, l'aîné, héritier du royaume, à qui son père avoit déjà donné le titre de roi, et Récarède, qui, à la mort de son frère, devint l'héritier de la couronne. Tous deux avoient sucé avec le lait l'hérésie arienne ; car leurs parents avoient infecté l'Espagne de cette hérésie.

Quand Herménégilde eut grandi et qu'il eut revêtu la robe virile, poussé par un instinct de l'Esprit divin, éclairé par les sages enseignements de saint Léandre, archevêque de Séville, il renonça à l'arianisme et rentra dans le giron de la sainte Église. On ne sauroit dire combien il devint cher alors aux catholiques, dont le nombre étoit grand encore en Espagne. Ils le regardèrent comme leur chef et leur défenseur, persuadés qu'avec son aide ils échapperoient bientôt à la tyrannie des ariens et aux cruelles persécutions de son père Lévigilde.

Cette conversion établit bientôt une sorte de rivalité entre le

père et le fils, laquelle dégénéra en une terrible guerre. Outre son attachement à l'hérésie, Lévigilde avoit encore la crainte que son fils n'essayât de le détrôner. Herménégilde, de son côté, persuadé de la vérité du catholicisme, étoit prêt à soutenir la vraie religion jusqu'à l'effusion de son sang. Il écrivoit à son père : « Vous vous indignez que j'aie changé de religion sans vous consulter ; mais permettez-moi au moins de me plaindre de n'avoir pu chercher mon salut, avant tout, sans votre agrément. Je n'ai rien de plus cher, et, pour la vérité, je suis prêt à donner mon sang et ma vie. Il ne se peut qu'un père ait plus de droits que les lois divines et ma conscience même. »

Enfin, après beaucoup de querelles et de combats entre le père et le fils, Herménégilde, abandonné des siens, tomba au pouvoir de Lévigilde. Il le fit charger de chaînes et le conduisit à Séville, où il le fit enfermer dans une tour. Le Prince y eut la tête tranchée par l'ordre de son père, comme saint Grégoire le rapporte en ces termes :

« Le roi Herménégilde, fils de Lévigilde, roi des Wisigoths, avoit été converti à la foi catholique par l'illustre évêque de Séville, Léandre, que j'avois eu longtemps pour intime ami. Son père, voulant le ramener à l'hérésie, essaya de le gagner par des promesses et de l'effrayer par ses menaces. Comme le prince ne lui répondoit jamais que ceci, à s'avoir qu'il ne pouvoit abandonner la vérité après l'avoir connue, le Roi, dans sa colère, le priva de la couronne et le dépouilla de tous ses biens. Voyant qu'il ne gagnoit rien sur son esprit, il l'enferma dans une étroite prison et fit charger de fer ses mains et son cou. Le jeune roi Herménégilde, méprisant alors son royaume terrestre, n'eut plus de désirs que pour la couronne du ciel. Il se recouvrit d'un cilice, se recommandant par de continuelles prières au Dieu tout-puissant, ne comptant pour rien la gloire de ce monde qui passe et nous échappe si facilement.

» A la fête de Pâques, le Roi, espérant le gagner par une ruse, lui envoya, dans le silence et l'obscurité de la nuit, un évêque arien, de la main duquel il devoit recevoir la communion d'une

consécration sacrilége, afin qu'il pût ainsi rentrer en grâce avec lui. Mais, tout entier à Dieu, le prince reprocha vivement à l'évêque sa perfidie ; car la captivité n'avoit point ébranlé son courage. L'évêque instruisit le Roi de ce qui s'étoit passé, et ce père barbare, furieux de tant de constance, envoya aussitôt des gardes qui le tuèrent sur-le-champ. Ils frappèrent d'un coup de hache cette tête qui avoit méprisé une couronne.

» Mais, pour cette fausse gloire du monde qu'il avoit dédaignée, Dieu se plut à montrer par des miracles la vraie gloire qu'il avoit acquise. Dans le silence de la nuit, on entendit les anges chanter auprès du corps de ce martyr doublement roi ; des lampes ardentes dissipèrent les obscurités de cette nuit à la fois funèbre et glorieuse. Le père parricide s'émut de ces prodiges, et, repentant de son crime, reconnut la vérité de la foi catholique ; mais il eut peur de son peuple et n'osa confesser sa croyance. Cependant, quand il fut sur son lit de mort, il appela l'évêque Léandre, qu'il avoit si longtemps persécuté, et lui recommanda le roi Récarède, son second fils, élevé comme lui dans l'hérésie, le priant de l'éclairer par ses discours, comme il avoit fait pour son saint et malheureux frère. Après cette recommandation, Légivilde mourut. »

Voilà ce que rapporte saint Grégoire, qui attribue clairement au martyre et aux mérites de saint Herménégilde le retour de Récarède et de son peuple à la foi catholique, Dieu accordant à sa mort ce qu'il avoit si vivement désiré pendant sa vie.

« Car, ajoute saint Grégoire, rien de tout cela ne seroit arrivé sans le martyre d'Herménégilde. Il est écrit, en effet : *Si le grain de froment ne tombe en terre et n'y meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* Nous voyons se réaliser tous les jours dans les membres ce qui s'est fait une fois dans notre Chef. Ce Wisigoth est mort pour rendre la vie à son peuple, et, pendant que ce grain précieux tomboit fidèlement sur la terre, il en sortoit une abondante moisson des âmes. »

D'autres rapportent que, sur la fin de sa vie, Lévigilde, désespérant de recouvrer la santé, abjura l'hérésie et pria en effet saint

Léandre d'instruire le roi Récarède et de le rendre semblable, autant qu'il pourroit, à son frère Herménigilde. Étoit-ce repentir d'avoir tué son fils? étoit-il frappé des miracles qui s'opéroient à son tombeau? avoit-il reconnu la fausseté des prodiges que les ariens produisoient pour tromper le peuple? Il n'avoit pu ignorer que le soldat qui avoit tué son fils, et qui s'appeloit Sisbert, étoit mort peu après d'une manière affreuse. Celui qui avoit frappé l'abbé de Saint-Martin, à Carthagène, étoit tombé sur le coup. Un catholique avoit pris un anneau rougi au feu, et se l'étoit passé au doigt en témoignage de la vérité de sa religion : le feu l'avoit respecté. Jamais les ariens ne purent trouver un des leurs qui voulût se soumettre à cette décisive épreuve.

Ils avoient bien cherché à faire un miracle; mais l'imposture retomba sur eux et les dévoila. Ils avoient payé un homme pour jouer le rôle d'aveugle et crier sur le passage d'un évêque arien qu'il lui voulût rendre la vue. L'évêque se croyoit sûr du miracle; mais il en arriva autrement qu'il ne pensoit, et Dieu les prit dans leurs propres filets : car à peine lui eut-il touché les yeux, que ce malheureux, par un juste jugement de Dieu, devint réellement aveugle. Sitôt qu'il se sentit frappé, il se mit à pousser des cris lamentables, accusant les évêques et dévoilant leur fraude au peuple.

Malgré cela, Lévigilde n'eut jamais la force d'imiter le courage de son fils, et de préférer, s'il le falloit, le royaume du ciel à celui de la terre. Il n'osa point, comme il le devoit, professer ouvertement la religion catholique; tant la couronne est une sirène enchanteresse! tant nous avons besoin de la grâce pour mépriser les biens présents en vue de ceux de l'avenir!

Saint Herménigilde fut martyrisé le 13 avril de l'an 584, selon Baronius. Dix siècles après, en 1586, sur la demande de Philippe II et de Philippe III, son fils, Sixte-Quint ordonna, par un *motu proprio*, qu'on célébrât dans toute l'Espagne l'anniversaire de son martyre. Le corps du saint roi, qui reposoit dans un monastère d'Aragon appartenant à l'Ordre de Saint-Jean, fut transporté dans la magnifique basilique de Saint-Laurent de l'Escurial;

c'est là qu'on l'honore encore aujourd'hui d'une manière digne d'un si glorieux martyr et d'un prince d'Espagne.

A Pergame en Asie, la fête des saints Carpe, évêque de Thyatire, Papyle, diacre, Agathonique, sa sœur, excellente femme; celle aussi d'Agathodore, leur domestique, et de plusieurs autres, qui tous, après divers tourments, reçurent la couronne du martyre pour avoir généreusement confessé Jésus-Christ, durant la persécution de Marc-Antonin-Vère et Luce-Aurèle-Commode.

Le même jour, le martyre des saints Maxime, Quintilien et Dadas, durant la persécution de Dioclétien.

La bienheureuse Ide étoit fille de Godefroy, duc de Lorraine, issu de Charlemagne, et fut mère du grand et pieux Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem. Ayant perdu son mari, Eustache II, comte de Boulogne, elle passa dans la prière et les austérités les longues années de son veuvage. Elle mourut en 1113, le 13 avril, laissant une mémoire chère au peuple pour sa charité et sa sainteté. Son corps reposoit, avant la révolution, dans l'église des Filles du Saint-Sacrement, qui célébroient sa fête avec beaucoup de pompe.



QUATORZIEME JOUR D'AVRIL.

Les saints Tiburce, Valérien et Maxime, martyrs.
Le bienheureux Pierre Gonzalès, vulgairement appelé saint Telme. - La bienheureuse Lidwine

Saint Procul de Terni; sainte Domnine, vierge et martyre; sainte Thomaïde, martyre; saint Ardalion, martyr; saint Lambert de Lyon; saint Fronton; saint Abonde; saint Bénézet.

LA VIE DES SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME,

MARTYRS.

AN 232.

Urbain Ier, pape. — Alexandre, empereur.

Le martyre des glorieux chevaliers de Jésus-Christ, Valérien, Tiburce et Maxime, est tiré de Métaphraste, qui l'a pris de ce que les notaires de Rome écrivent de la vie et de la mort de sainte Cécile, épouse de Valérien, et belle-sœur de Tiburce.

Du temps du pape Urbain, premier du nom, sous l'empire d'Alexandre Sévère, il y avoit à Rome une très-belle et très-noble vierge chrétienne nommée Cécile, que ses parents marièrent contre sa volonté avec un gentilhomme qui ne lui étoit en rien inférieur en noblesse, en beauté et en richesses, sinon qu'il étoit païen. Il s'appeloit Valérien. La solennité des noces étant accomplie selon la coutume, Valérien voulant approcher de son épouse, elle l'empêcha, et lui dit amiablement qu'elle avoit un ange qui la gardoit et qui étoit fort jaloux de sa chasteté; et que s'il s'ingéroit de la toucher, elle croyoit assurément qu'il lui feroit sentir sa colère, et lui feroit perdre la vie en la fleur de sa jeunesse.

Valérien épouvanté de cette nouvelle, lui répondit qu'il eût bien désiré voir cet ange qu'elle disoit, et que s'il le reconnoissoit tel, il n'auroit garde de s'approcher d'elle : mais que si elle ne le lui montroit, il croiroit qu'elle aimeroit un autre homme que lui, auquel cas il les feroit tous deux mourir. Sainte Cécile lui dit, qu'il ne pouvoit voir un ange sans avoir l'esprit du ciel, et sans être premièrement baptisé. Mais lui qui brûloit d'envie de voir cet ange, s'offrit à faire tout ce que Cécile lui diroit.

Elle l'envoya donc au Pape Urbain, qui étoit caché à cause de la persécution contre les chrétiens, lequel le reçut bénignement, l'instruisit et le baptisa. Un vieillard vénérable leur apparut alors, vêtu d'une robe plus blanche que la neige, qui avoit une tablette à la main, où ces paroles étoient écrites en lettres d'or : *Un Dieu, une Foi, et un Baptême ; un Dieu et Père de tous, qui est sur toutes choses, et en toutes choses. Amen.*

Après que Valérien fut baptisé, il retourna en la maison de son épouse qu'il trouva en oraison, et à côté d'elle l'ange de Notre-Seigneur, qui reluisoit comme un soleil, et tenoit en ses mains deux couronnes de roses et de lis. Il en donna une à Cécile et l'autre à Valérien, leur disant : « Je vous ai apporté ces couronnes : si vous les gardez d'un pur et chaste cœur, elles ne se dessécheront, ni ne se flétriront, ni ne perdront jamais la douce odeur que vous sentez à présent, et celui-là seul les pourra voir qui aimera la chasteté comme vous faites. Et d'autant, Valérien, que vous avez suivi le conseil de votre épouse, chérissant la chasteté, Dieu m'a envoyé vers vous pour vous dire de sa part que vous demandiez ce qu'il vous plaira et qu'il vous l'accordera. »

Valérien rendit humblement grâces à Notre-Seigneur de ce bienfait, et répondit qu'il voudroit bien le supplier que son frère Tiburce jouît aussi de la lumière qu'il avoit reçue, et qu'il parvînt à la connoissance de Jésus-Christ. Tiburce vint, et entrant dans la chambre où Cécile et Valérien étoient, il sentit l'odeur des couronnes de roses et de lis que l'ange leur avoit apportées du ciel, encore qu'il ne les vit point. Il s'enquit d'où venoit cette odeur, hors de la saison des fleurs; ils lui découvrirent ce qui se passoit,

et lui conseillèrent pour être participant de cette grande faveur de Dieu, de renoncer aux faux dieux et de se faire baptiser : ce qu'il fit entièrement, et il reçut le saint baptême par les mains du pape Urbain, auquel son frère Valérien le mena. La grâce que Dieu fit à Tiburce fut si grande, qu'il voyoit tous les jours les anges, qu'il guérissoit les malades, et qu'il faisoit des choses merveilleuses, et plusieurs miracles signalés.

Les deux frères s'adonnèrent dès lors aux œuvres de piété, faisant plus d'état du christianisme que de leur noblesse. Mais cette grande lumière ne pût être longtemps cachée, car le préfet Turcius Almaque, étant incontinent averti de la vie que menoient ces deux frères, il les exhorta d'adorer leurs faux dieux et d'obéir aux commandements de l'Empereur son maître. Les saints frères lui répondirent qu'ils étoient résolus d'observer les lois du vrai Dieu, et non pas celles des hommes qui leur étoient contraires. Almaque les fit fouetter cruellement, et les condamna à mort, donnant charge de les faire exécuter à Maxime, qui étoit l'un des premiers de sa maison.

Maxime eut regret de voir ces deux jeunes frères, riches et puissants, aller au supplice en la fleur de leur âge. Il leur dit quelques paroles de compassion pour les réduire à la volonté du préfet, et garantir leurs vies. Mais ils lui donnèrent de si bonnes raisons du mépris du monde, des misères de la vie présente, et du bonheur de la gloire éternelle, qu'il les crut, et les mena en sa maison, où ils l'instruisirent si bien, qu'il se convertit à la foi de Jésus-Christ, lui et toute sa famille. Sainte Cécile y vint à la faveur du silence de la nuit, et amena des prêtres qui baptisèrent Maxime et tous ceux qui étoient convertis.

Almaque commanda que l'on tranchât la tête à ces deux frères devant un temple de Jupiter, hors de la ville, en présence de Maxime, qui publioit à haute voix qu'il avoit vu des anges plus brillants que le soleil, qui emportoient les âmes de ces deux saints frères, si bien qu'à sa relation quelques gentils se firent chrétiens. Almaque ayant su cela, fit si cruellement fouetter Maxime en sa maison, avec des plombs, qu'il rendit l'âme à Dieu.

La bienheureuse sainte Cécile eut soin de faire enlever le corps de Valérien, son mari, et de Tiburce son beau-frère, pour les ensevelir. Leur martyre fut le 14 d'avril, jour où l'Église célèbre leur fête, l'an de Notre-Seigneur 232, Alexandre Sévère étant empereur de Rome.

LA VIE DU BIENHEUREUX PIERRE GONZALEZ VULGAIREMENT APPELÉ SAINT TELME,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

AN 1246.

Innocent IV, pape. — Frédéric II, empereur.

Saint Louis, roi.

En la ville d'Astorga, à ciuq lieues de la ville de Palencia, naquit Pierre Gonzalez Telme, de nobles et riches parents. Etant en âge, il fut mis au collége, où il apprit les arts libéraux. Un sien oncle, étant pour lors évêque de Palencia, le fit chanoine en son église épiscopale, encore qu'il n'eût pas atteint l'âge ni la gravité convenables à l'exercice de ce saint ministère : car ce jeune chanoine ne se soucioit que de se donner du bon temps, et étoit reconnu pour un folâtre et un débauché. Son oncle lui ayant aussi fait donner par le Pape, le doyenué de son église, ce nouveau doyen voulut, le jour de Noël, qu'il en prenoit possession, en faire la solennité, non en ecclésiastique, mais comme un profane séculier. Il s'habilla en courtisan mignonnement, allant par toute la ville sur un genêt d'Espagne, bien enharnaché, le maniant à bonds et à voltes, au grand scandale de tout le peuple.

Mais pour montrer les voies dont se sert Notre-Seigneur pour la conversion des âmes, et pour les attirer à soi, ayant donné carrière à son cheval à toute bride, dans la grande rue de Palencia, le cheval trébucha au milieu de sa course, et jeta le doyen dans un sale bourbier, dont on le tira tout couvert de boue. Pierre Gonzalez demeura si honteux de cette chute, qu'il n'osoit plus se montrer, et il lui sembloit qu'il ne méritoit pas de vivre parmi le monde après avoir reçu une telle disgrâce.

Alors Dieu lui ouvrit le cœur, et il commença à dire en soi-même : *Puisque le monde m'a traité à sa mode, et que le jour que j'ai pensé me réjouir le plus, il m'a fait tant d'affront, je l'empêcherai bien de se moquer une autre fois de moi.* Ainsi il résolut dès l'heure même de servir Dieu avec plus d'affection qu'il ne s'étoit jamais adonné à son plaisir, laissant tout d'un coup ce que le monde lui pouvoit donner. Il prit l'habit de Saint-Dominique, au grand étonnement de tous ceux qui le connoissoient. Sa dévotion étoit extraordinaire, sa charité grande, son humilité profonde, son obéissance extrême : il étoit paisible et infiniment affable à tous ceux qui le fréquentoient. Il étudia fort en théologie, comme étant le vrai plaisir de son esprit, et il s'informa diligemment de la vie et des mœurs de saint Dominique, afin de l'imiter autant qu'il lui seroit possible. C'est pourquoi il fit une parfaite renonciation à toutes les choses du monde, s'adonnant entièrement à l'oraison et à la pauvreté, et prêchant plus par ses œuvres que par ses paroles.

Entre autres choses remarquables, on raconte de lui, qu'il n'entra jamais en aucune maison particulière pour dîner, coucher ou loger, qu'avant que d'en sortir tous ceux de la maison ne se fussent confessés : car il leur faisoit en entrant une exhortation avec tant de vivacité d'esprit, qu'il amollissoit les pierres, et réchauffoit les cœurs endurcis.

Toute sa conversation et tout son discours se réduisoient à deux points : l'un de la servitude du péché, et de la tyrannie qu'il exerce dans l'âme; et l'autre de la joie des bons en cette vie, et de la félicité qu'ils espèrent en l'autre. On dit de lui, qu'à toutes les heures

qu'on l'avertissoit que quelqu'un avoit besoin de se confesser, il ne se donnoit point de repos qu'il ne l'eût trouvé et porté à se bien reconnoître, soit qu'il fût à table, en prières, ou à quelque autre exercice.

Avec cette ferveur d'esprit il voyagea par l'Espagne, et suivit la cour du saint roi Ferdinand; il se trouva avec lui au siége de Séville, et en d'autres guerres contre les Maures, où il faisoit beaucoup de fruit parmi les chrétiens, et donnoit une grande crainte aux ennemis : néanmoins il demeura la plupart du temps en Galice, où entre autres choses il fit un pont sur la rivière de Migne, près de Ribedani, à cause que ce passage étoit dangereux, et que l'on avoit soin de pourvoir à ce qu'il ne s'y perdît plus tant de gens. Il entreprit ce grand ouvrage, qui sembloit être impossible à un pauvre religieux, en se confiant principalement en Dieu. Il excita le roi Ferdinand et plusieurs autres seigneurs, avec tout le peuple de ces quartiers-là, de l'aider dans une entreprise si inutile et si nécessaire. Le bienheureux étoit en personne à voir travailler, mettant le premier la main à l'œuvre comme un simple ouvrier, si bien qu'en peu de temps il acheva cet ouvrage, et le rendit parfait.

Le pont étant achevé, le bienheureux s'en alla en la ville de Tuy, où il convertit plusieurs personnes, tant de la ville que des lieux circonvoisins. Notre-Seigneur faisant par lui de grandes merveilles, en sorte que la renommée de sa sainteté croissoit de jour en jour par tout le pays, et qu'il y étoit respecté comme un ange. Ceux des villages le suivoient tous, et alloient cinq ou six lieues après lui pour l'entendre, tant les vieux que les jeunes, les hommes et les femmes, les pauvres et les malades; en un mot, toutes sortes de personnes misérables et affligées.

Il eut révélation que Notre-Seigneur le vouloit appeler à soi : et un jour prêchant en un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, il dit entre autres choses en son sermon, qu'ils ne le verroient plus en ce lieu où il prêchoit : c'est pourquoi il les prioit qu'aussitôt qu'il seroient avertis de son décès, ils se souvinssent de le recommander à Dieu, et de le supplier d'avoir pitié de son âme.

Car encore, dit-il, qu'il me semble avoir vécu parmi vous avec beaucoup de crainte de vous offenser, et un grand soin de vous édifier, je ne me fie néanmoins pas tant en ma vie, que je ne sache combien j'ai besoin de vos prières.

Il partit le même jour pour s'en aller à Tuy passer la semaine sainte, où il prêcha tous les jours en l'église cathédrale, avec une ferveur extraordinaire. Ce furent les derniers travaux du bienheureux Pierre Gonzalez, d'autant que dès le lendemain de Pâques il eut une grande fièvre, et, désirant mourir en son monastère, qui étoit en la ville de Saint-Jacques, il s'y achemina, tirant des forces de sa foiblesse; mais la maladie lui accourcit son chemin.

Il se trouva si débile à Sainte-Colombe, qu'il ne put passer outre; et ayant su par révélation divine, que l'heure de son décès approchoit, il en avertit son compagnon, avec une grande démonstration de sa joie, disant que puisque c'étoit la volonté de Dieu qu'il mourût à Tuy, il ne pouvoit faire autre chose qu'obéir à son commandement. Cela fut cause qu'il retourna, et la fièvre redoublant, le saint homme se confessa, reçut le corps de Jésus-Christ, puis l'Extrême-Onction, avec un extrême contentement de son âme.

Après cela, il appela l'hôte de la maison où il étoit logé, et lui dit : « Mon ami, demeurez avec Dieu, qui puisse à jamais être en votre maison; je m'envais en l'autre monde, où j'ai un Seigneur si libéral et si magnifique, qu'encore je ne l'aie guère servi, il me veut beaucoup récompenser, et me faire mille fois plus d'honneur que je ne mérite. Il m'a promis de favoriser cette ville pour l'amour de moi, de délivrer toute cette contrée de plusieurs châtiments que ses péchés méritent, et non-seulement dès cette heure, mais aussi à l'avenir : de sorte que je demeurerai ici parmi vous autres, comme votre ami et votre patron, pour vous faire voir que c'est un grand privilége de servir un si grand Seigneur. Pardonnez-moi l'ennui que vous avez reçu de moi à cause de ma maladie; j'espère que Dieu vous en récompensera suffisamment : de moi je suis pauvre, je n'ai rien de temporel à vous donner, mais prenez

ma ceinture, et la gardez pour l'amour de moi ; car vous en aurez besoin quelque jour. »

Depuis, se consolant avec Notre-Seigneur en oraison, il lui rendit l'esprit le dimanche de Quasimodo, l'an de Notre-Seigneur 1246. Tous les principaux de Tuy se trouvèrent à son décès, qu'ils honorèrent d'un deuil universel. Dom Luc, évêque de Tuy, le fit enterrer solennellement entre le chœur et la grande porte de l'église. On célèbre sa fête le lundi d'après Quasimodo.

Notre-Seigneur illustra son serviteur de plusieurs miracles durant sa vie, et après sa mort. Il étoit sorti une fois de Tuy, pour aller visiter un prêtre son ami, qui étoit malade à Bayonne, cheminant à pied, le bourdon à la main : il menoit avec lui un jeune religieux, et un séculier, sans avoir déjeuné, encore qu'il fût temps de dîner, parce qu'aussitôt qu'on lui apporta cette nouvelle, il n'eut pas le loisir de manger, tant il avoit hâte de partir. Étant arrivés au haut d'une montagne nommée Portèle d'Arcèle, et ses compagnons étant las, le religieux dit alors au séculier : *Ce bon Père est si vieux, qu'il est déjà accoutumé à manger peu, et ne sent point l'incommodité des autres ; il me pense régler à sa mode, mais cela ne se peut, car il y a trop à dire de mon âge, et de mon estomac au sien.*

Le serviteur de Dieu connut par révélation divine le murmure de son compagnon, et se tournant vers lui : *Mon fils*, dit-il, *si vous avez faim, approchez-vous de ce rocher* (le lui montrant au doigt), *et vous trouverez à dîner pour cette fois.*

Le religieux et le séculier s'y en allèrent et y trouvèrent deux beaux pains blancs très-savoureux, enveloppés dans une serviette, avec une cruche de vin. Ils portèrent cela au saint, qui leur dit : *Buvez et mangez tant qu'il vous plaira, et reportez le reste au même lieu où vous l'avez pris.* Ce qu'ils firent, et après, ils continuèrent leur chemin : mais, au retour, pensant trouver les restes qu'ils avoient laissés, ils n'y trouvèrent plus rien ; et furent bien étonnés, comme le serviteur de Dieu le sut par révélation.

Une autre fois, ayant soif, il demanda à boire en la maison d'un

curé, et Dieu multiplia miraculeusement le vin dans un flacon qui se trouva plein d'excellent vin.

Comme il prêchoit en la ville de Bayonne, où plusieurs Basques étoient accourus des montagnes pour l'ouïr, il s'éleva une horrible tempête de grands vents, de tonnerres, et d'éclairs : de manière que tout le peuple qui s'étoit assemblé pour ouïr le sermon, prenoit la fuite, et laissoit la place vide. Le bienheureux Père leur dit : *Demeurez, mes amis, ne craignez point, Dieu dissipera devant vous tout cet orage, sans qu'il vous incommode :* puis, levant les bras du côté où les nues se montroient les plus épaisses, il les fendit en deux parts, en faisant le signe de la croix, et il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur le prédicateur, ni à plusieurs pas à la ronde de toute l'assistance.

Notre-Seigneur fit plusieurs autres miracles pour glorifier son serviteur durant sa vie; mais ceux qu'il fit après son décès, sont beaucoup plus remarquables. Premièrement, il sortit de son tombeau une huile admirable en soi, et en ses effets, comme un remède à tous maux, que les chanoines de l'église firent amasser et garder en telle quantité, qu'il en est demeuré jusqu'à présent pour une perpétuelle mémoire. Douze ans après la mort du saint, l'évêque de Tuy fit une information de cent quatre-vingts miracles que Notre-Seigneur avoit opérés par ce bienheureux Père, et on examina quatre-vingt-dix-sept témoins. Cette information, close et scellée en bonne forme, fut envoyée par l'évêque au Chapitre général de l'Ordre de Saint-Dominique, qui se célébroit à Toulouse, afin qu'il traitât de sa canonisation.

Par l'information, il appert qu'il avoit dès lors guéri cinq lépreux, neuf démoniaques, plusieurs aveugles, sourds et muets, et d'autres diverses maladies.

Mais, bien que le bienheureux se soit montré favorable à ceux qui l'ont invoqué en leurs nécessités, les mariniers ont néanmoins plus particulièrement ressenti sa faveur et son assistance dans les plus fortes tempêtes, et les périls les plus évidents. Un matelot étant à la hune, fut emporté à la mer d'un coup de vent, mais se recommandant alors à Pierre Gonzalez, le bienheu-

reux confesseur lui apparut en habit de son Ordre, et le prit par la main, disant : *Puisque vous m'avez appelé, je veux vous secourir :* et il le mena dans le vaisseau qui étoit déjà bien loin. En une autre épouvantable tourmente, les matelots le réclamant à hauts cris, se virent miraculeusement délivrés.

Ce fut par ces heureux succès que commença la dévotion qu'ont les mariniers envers ce bienheureux, lorsqu'ils sont accablés de la tempête. De là vient qu'aux ports et aux villages maritimes d'Espagne, on célèbre sa fête : et son image est solennellement honorée à Lisbonne, en Biscaye et en Guipuscoa, où il est appelé saint Telme.

A Saint-Sébastien, il y a un couvent de Saint-Dominique, du nom de Saint-Telme : en Sicile et en d'autres provinces, il y a des chapelles, des oratoires et des églises qui portent le nom de ce bienheureux, quoiqu'il ne soit pas canonisé. Et bien que quelques-uns, à cette occasion, aient prétendu que l'on ne doit pas en faire l'office ; toutefois, la coutume et la dévotion du peuple, a prévalu, joint la faveur qu'y ont apportée quelques évêques de Tuy. Car, outre l'enterrement solennel que lui fit Luc, évêque de Tuy, Jacques Avelanède le transporta du lieu où il étoit dans une chapelle où l'on dressa un autel ; on y célébra la messe d'un confesseur, qui n'est point pontife. Depuis, l'an mil cinq cent septante-neuf, Jacques Torquemada, qui étoit alors évêque, voyant que la chapelle où reposoit le corps saint étoit petite, et fréquentée de beaucoup de peuple, il en fit faire à ses dépens une autre grande et riche, où il transporta ses reliques, et les posa en un lieu éminent, comme a fort bien remarqué Vincent Justinien, prélat de l'Ordre de Saint-Dominique.

La vie de ce bienheureux a été écrite par le chroniqueur de son Ordre, par d'autres qui ont écrit des hommes illustres de cet Ordre, et nouvellement par Ferdinand de Castille, en la première partie de l'histoire générale de Saint-Dominique. Innocent IV permit aux Dominicains d'Espagne de faire l'office du bienheureux, et Benoit XIV a étendu ce pouvoir à tout l'Ordre de Saint-Dominique.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE LIDWINE,

VIERGE.

AN 1433.

Eugène IV, pape. — Sigismond, empereur.

Charles VII, roi.

Puisqu'il y a tant de misères à souffrir dans la vie humaine, que la patience est tout à fait nécessaire pour les supporter, la vie de sainte Lidwine, vierge, viendra bien à ce propos; car elle fut un vif portrait d'une longue mort, dans les douleurs qu'elle souffrit, et elle fut un rare et singulier exemple de patience et de soumission à la volonté de Notre-Seigneur pour pâtir et pour endurer.

Cette vierge naquit dans le comté de Hollande, de pauvres parents, toutefois vertueux et amis de Dieu. Son père s'appeloit Pierre, et sa mère Pétronille, lesquels avoient eu huit garçons de suite; Lidwine fut leur neuvième enfant. Elle sembla, dès sa naissance, être élue et aimée de Dieu ; car, dès l'âge de sept ans, qu'elle étoit parfaitement belle, elle commença à consacrer son corps et son âme à Notre-Seigneur, et à rejeter les divertissements de ses compagnes.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, son père la voulut marier, d'autant que plusieurs admirant sa vertu et sa beauté, la désiroient avoir en mariage; mais elle tint ferme, et désabusa son père, l'assurant qu'elle ne prendroit jamais homme pour mari :

et que, s'ils l'importunoient davantage, elle supplieroit Notre-Seigneur de la rendre si laide, que pas un n'eût le courage de la regarder. Son père la laissa faire, et Dieu la prit en sa charge pour l'épurer et pour l'exercer dans les peines et dans les travaux, la proposant à son Église, comme un tableau parfait de patience et de persévérance en son amour.

Étant en l'âge de quinze ans, un jour qu'il faisoit grand froid, elle regardoit des filles, ses compagnes, qui couroient sur la glace (suivant la coutume du pays), dont l'une vint tomber sur elle, et la fit choir si lourdement, qu'elle se rompit une petite côte qui lui causa de terribles douleurs. Tant de maux l'accablèrent l'un après l'autre, qu'il sembloit incroyable qu'un corps humain en pût tant souffrir, si la main de Notre-Seigneur qui les lui envoyoit ne l'eût conservée, et ne l'eût fait vivre parmi tant de mortelles souffrances. On voyoit bien qu'elle subsistoit miraculeusement, parce qu'en trente ans elle ne mangea pas autant de pain qu'un homme sain en pourroit manger en trois jours, et ne dormit pas autant durant tant d'années, qu'un homme pour vivre en santé doit reposer en trois. Plus on lui appliquoit de remèdes, pis elle se trouvoit. A peine s'aidoit-elle d'aucun de ses membres : elle traînoit son corps à quatre pattes sur ses genoux et sur ses mains, elle ne pouvoit boire ni manger aucune chose qui lui servît; mais comme les femmes grosses ont des envies déréglées, elle désiroit boire de l'eau croupie.

Elle ne pouvoit dormir, et après tous ces maux, il se forma un apostume en ses entrailles, dont il sortoit de si gros poux, qu'on ne les osoit regarder qu'avec horreur et avec compassion. Elle fut frappée du feu de saint Antoine, qui lui brûla jusqu'aux os; elle avoit le bras et l'épaule droite tout pourris et déboîtés du corps; sa tête étoit percée de douleurs plus pénétrantes que des clous jusqu'au front et aux sourcils; ses yeux, ses dents, sa gorge, et presque tous ses membres avoient des douleurs diverses et particulières; elle rendoit tant de sang par la bouche, par le nez, par les oreilles, même par les yeux, que chacun s'en étonnoit. Elle avoit le poumon desséché, le foie corrompu; elle ressentoit des

douleurs de la pierre et des descentes de boyaux, qu'elle souffroit avec une patience extraordinaire ; elle avoit des fièvres qui la travailloient incessamment, afin qu'il n'y eût ni veine ni nerf en tout son corps, qui ne fût agité et tourmenté de sa douleur propre.

En cet état de vie, ou plutôt, en cette mort langoureuse et traînante, cette sainte fille passa trente-huit ans, pauvre, seule, abandonnée, et n'ayant sur qui jeter les yeux, que sur Notre-Seigneur qui l'affligeoit et qui seul la pouvoit consoler. Pour l'éprouver et pour l'exercer davantage, comme l'or en la fournaise, il permettoit que ses travaux fussent encore suivis d'autres. Elle eut besoin de la graisse d'un chapon pour faire un emplâtre, et comme elle en demandoit un par aumône à un homme riche qui préparoit un festin, où il y avoit plusieurs chapons, il ne lui en voulut pas donner : mais, en punition de cette inhumanité, toutes les volailles qu'il avoit fait mortifier, se trouvèrent pourries le jour du banquet. D'autres, non moins cruels et barbares, la persécutèrent, la tenant pour une sorcière et pour une femme de mauvaise vie.

Les quatre premières années, elle endura comme une femme foible, des angoisses et des abbattements de cœur incroyables ; enfin Dieu lui envoya un vénérable prêtre, nommé Jean Por, qui la visita et qui lui déclara qu'elle ne recevroit point d'autre consolation en cette vie, qu'en la continuelle méditation des amères douleurs que le Fils de Dieu endura pour nos péchés sur la croix. Pour cet effet, il l'exhorta de quitter toutes les conversations et les visites des autres femmes, pour penser souvent aux tourments que les saints martyrs avoient soufferts pour l'amour de Jésus-Christ, après avoir renoncé aux biens, aux richesses, aux délices et aux autres vanités du monde, afin de n'embrasser que Jésus-Christ. De plus, il lui enjoignit de méditer jour et nuit les tourments du Roi et du chef de tous les martyrs, qui souffrit tant pour nos péchés. Il lui apporta aussi le sacrement de l'Eucharistie, et lui dit en l'administrant : « Je vous ai jusqu'à présent exhortée à méditer incessamment en votre mémoire la

Passion de Jésus-Christ, maintenant il vient vous visiter lui-même en personne, et vous combler de consolation. »

La bienheureuse oyant ces paroles pleura si tendrement, qu'au bout de quinze jours elle ne pouvoit encore retenir ses larmes, et son cœur affligé demeura si résolu et si content, qu'elle ne demanda rien depuis à Dieu, sinon qu'il augmentât ses douleurs. Au temps de la contagion qui fut en ce pays-là, elle supplia Notre-Seigneur comme un père pitoyable, de retirer son ire de ces peuples qui étoient ses enfants, quoique pécheurs, et qu'il la châtiât au lieu d'eux. Notre-Seigneur la frappa de deux pestes, l'une en la gorge, l'autre sous le cœur, et en désirant une troisième en l'honneur de la très-sainte Trinité, il en parut une sous la paupière de l'œil, dont les deux furent guéries, mais la dernière lui demeura toute sa vie.

La charité de Lidwine n'étoit pas moindre que sa patience, comme elle le fit paroître envers sa mère et envers les pauvres; car sa mère mourant d'angoisse, elle pria sa fille de la recommander à Dieu, et qu'avec cela elle mourroit bien résolue et contente. A quoi elle répondit qu'elle lui faisoit cession de tous les travaux, plaies, douleurs, tourments, veilles et exercices de vertu qu'elle avoit soufferts jusqu'alors. Ainsi Pétronille étant enrichie des trésors de sa fille, fit une belle fin; mais la sainte fille estimant qu'ayant cédé à sa mère son bien, elle étoit obligée à travailler de nouveau; elle chercha une grosse ceinture tissue de crin de cheval, dont elle ceignit son corps foible et consumé, et elle la porta jusqu'à la mort.

Elle témoigna la même charité envers les pauvres; parce que sa mère lui ayant laissé quelques meubles de maison, elle les vendit et en donna l'argent aux pauvres. Elle en faisoit autant de ce que les personnes dévotes lui offroient, et le distribuoit aux pauvres honteux, elle qui en avoit plus de besoin que les autres.

Marguerite, comtesse de Hollande, la vint voir, et elle fut étonnée de trouver dans une telle pauvreté et un tel abandon du monde, tant de trésors et de dons du ciel. Quelquefois Jean, duc de Bavière, la venoit voir déguisé, pour lui communiquer des

doutes de sa conscience ; d'autres gens de qualité s'y adressoient aussi, et la secouroient de leurs aumônes, qu'elle distribuoit aux pauvres.

C'étoit une chose digne d'admiration, de voir une femme si navrée de tous côtés d'épines de douleur, s'oublier et se négliger soi-même, et d'ailleurs être si soigneuse et si vigilante pour les nécessités d'autrui. Souvent Notre-Seigneur témoignoit avoir sa charité agréable par des miracles. On lui donna un quartier de vache à distribuer aux pauvres, et l'ayant fait cuire, elle le départit à trente familles, sans que la marmite en diminuât aucunement.

Il y avoit une pauvre femme travaillée du mal caduc, à qui elle donna un peu de vin, dont elle avoit coutume de mouiller ses lèvres sèches et crevées, et aussitôt le vaisseau où il étoit se remplit d'un vin exquis.

Un sien frère, nommé Guillaume, étant mort, chargé d'enfants et de dettes, Lidwine chercha des aumônes pour les acquitter; elle les mit en une bourse, et elle dit à un autre de ses frères qu'il prit l'argent qu'il falloit pour payer les dettes de son frère. Il les paya des deniers de cette bourse, et encore qu'elle n'y eût mis que huit francs, il en resta plus de quarante, que Lidwine fit donner aux pauvres. A cette occasion ils la nommèrent *la bourse de Dieu.*

D'autrefois, elle fut miraculeusement secourue du ciel. Pendant que son père vivoit, qui devint fort pauvre et fort caduc, il ne voulut jamais participer aux aumônes que l'on envoyoit à sa fille; mais à cause de cette retenue Dieu le pourvut et le secourut par la libéralité de Guillaume, comte de Hollande, qui lui donnoit tous les ans ce qui lui étoit nécessaire.

Lidwine étoit fort humble et elle reconnoissoit ses petites fautes pour grandes, se soumettant au jugement de chacun, tant elle désiroit être méprisée. Elle avoit une compagne de mauvaise humeur, qui la maltraitoit de paroles, jusqu'à lui cracher au visage, dont la sainte fille ne s'émouvoit aucunement. Et comme on lui demandoit pourquoi elle enduroit tant, elle répondit : *C'est afin*

de la corriger par notre patience; et parce que de telles gens fournissent de la matière à la vertu de ceux qui en ont besoin. C'est aussi de peur qu'ils n'entrent en plus grande furie.

Elle avoit en horreur ceux qui murmuroient; elle exhortoit les religieux à être humbles et obéissants, d'autant que l'obéissance est grandement récompensée de Dieu, qui, nous la voulant enseigner, s'est fait homme et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. Elle disoit aussi que le lieu ne fait pas toujours l'homme saint; car, quelque part qu'il aille, il se porte soi-même. Elle n'approuvoit pas les changemeuts de certains religieux, qui les demandoient ou les faisoient de leur propre volonté.

Elle invitoit les séculiers à craindre Dieu et à observer ses commandements et ceux de son Église. Elle avertissoit les femmes et les artisans de n'être jamais oisifs, parce que l'oisiveté est un subtil piége du diable pour attraper les âmes. Elle étoit plus contente avec sa pauvreté et sa misère, que si son taudis eût été un palais royal, son cilice une précieuse ceinture, ses ulcères pourris des joyaux, ses douleurs des délices, ses larmes de savoureux mets, et les poux qui sortoient de son corps des perles précieuses.

On lui demanda un jour si elle avoit ce qui étoit nécessaire pour vivre. Elle répondit qu'elle en avoit de reste. Mais ceux qui savoient sa pauvreté répliquèrent : *Comment pouvez vous dire vrai? — Celui-là en a de reste,* dit-elle, *qui se contente de ce qu'il a.*

Mais il ne faut pas s'étonner si elle cueilloit des roses au milieu des épines, du contentement dans les peines et dans les douleurs, puisqu'elle étoit si favorisée de Dieu. Elle avoit une continuelle familiarité et une très-douce conversation avec son ange gardien, qui lui apparoissoit souvent et qui la réjouissoit de sa vue, chassant les ténèbres de son cœur affligé. Elle disoit elle-même que les plus griefs tourments lui étoient légers, et qu'elle ne les sentoit plus sitôt qu'elle voyoit son ange. Que sera-ce donc au prix de voir Dieu face à face? Il lui révéloit plusieurs choses secrètes et lui prédisoit l'avenir; il la portoit quelquefois en esprit dans Jérusalem, pour lui faire voir et adorer les lieux consacrés par la

Passion de Jésus-Christ; il lui montroit les peines éternelles que souffrent les damnés, et celles que les âmes du Purgatoire endurent pour un temps, pour lesquelles cette vierge étoit très-dévote. Pour en délivrer quelques-unes qu'on lui montra, et qui se recommandèrent à elle, elle souffrit d'horribles tourments en sa personne; et ils la remercièrent de leur délivrance.

Outre son ange gardien, il lui en apparoissoit beaucoup d'autres en forme humaine; elle leur parloit, les nommoit par leurs noms, et elle savoit de qui ils étoient gardiens. Notre-Seigneur même la favorisa en personne, et lui imprima ses plaies sacrées, afin que celle qui souffroit en son corps de si grièves douleurs ressentit dans l'intérieur de son âme les souffrances que son cher Époux avoit endurées en sa très-sainte Passion, représentant même au vif la Passion de Notre-Seigneur par les stigmates extérieurs. Néanmoins, elle étoit si humble, qu'elle craignoit que ces marques apparentes ne lui causassent de la vanité et de la réputation populaire; de sorte qu'elle supplia Notre-Seigneur de supprimer ce qui paroissoit au dehors, et de graver au dedans de son cœur les douleurs de ses plaies, pour la faire jouir du fruit et de la gloire de sa croix; la privant de l'applaudissement et de la vaine complaisance : ce qui lui arriva en la septième année de sa maladie.

Une autre fois, Notre-Seigneur lui apparut; il lui apporta un chapeau de fleurs qui n'étoit pas tout à fait garni et parfait, et lui dit : *Ma fille, il faut que cette guirlande soit bientôt achevée.* En effet, il vint quatre soldats en son logis qui l'offensèrent de paroles et de coups, car ils lui dérobèrent jusqu'à la couverture de son lit et la battirent; de manière qu'avec cela la guirlande qu'elle avoit vue dans les mains de Jésus-Christ se trouva accomplie.

Quelques-uns de ceux qui la visitoient avoient entendu dire qu'elle étoit consolée des faveurs célestes : comme ils lui en parloient, elle leur répondit : *C'est la vérité, mes frères, que Lidwine ne vivroit guère si elle ne vivoit des miettes qui tombent sous la table de son Seigneur.*

Elle fut fort touchée de la mort d'un de ses frères, et cet ennui lui fit perdre quelques consolations divines. Un saint ermite en

ayant eu révélation, il en avertit Lidwine ; de sorte qu'elle supporta la mort de son frère avec plus de constance. Cela nous apprend combien Notre-Seigneur veut que ses serviteurs soient épurés des affections imparfaites et excessives, quoiqu'elles soient naturelles, comme le regret de la mort d'un père ou d'un frère.

Notre-Seigneur la doua aussi du don de prophétie, et lui découvrit ce que ceux qui la venoient voir avoient dans le cœur, comme si elle y eût lu.

Certains vaisseaux étant prêts à faire voile, elle conseilla à un marinier qui la visita lors de son embarquement, qu'il ne partît pas ce jour-là, bien que les autres partissent. Les autres levèrent l'ancre, se moquant de celui-ci, qui laissoit perdre le temps propre à faire voyage ; mais ils furent attrapés par des pirates qui les volèrent, tandis que l'autre sortit le lendemain du port, prit sa route sans danger et retourna chargé de biens en sa maison.

Elle avertit une fille, qui présumoit d'être sage, qu'elle se gouvernoit mal, et elle découvrit en secret à un personnage qualifié des péchés énormes dont il étoit entaché : il les lui avoua la larme à l'œil, et s'en corrigea.

Plusieurs personnes la venoient trouver pour lui demander remède à leurs maux, et entre autres un Chanoine Régulier qui la supplia, qu'elle priât Dieu de lui ôter ce qui lui déplaisoit le plus en lui, et qui empêchoit son salut. Ce chanoine avoit une fort belle voix, qui lui causoit une vaine gloire en chantant ; aussitôt que Lidwine eut fait oraison pour lui, il devint enroué, et ne chanta plus. Ne sachant pas d'où lui venoit ce rhume, il se fit traiter ; mais quand le médecin sut ce qui s'étoit passé entre Lidwine et lui : *S'il est ainsi*, dit-il, *Hippocrate ni Galien n'avanceront rien en cette cure.*

Elle eut révélation de l'heure de sa mort ; et pour s'y mieux préparer, elle demanda pardon à ceux qui étoient avec elle, de ce en quoi elle pouvoit les avoir offensés. La vigile de Pâques Notre-Seigneur lui apparut en sa chambre, et sa très-sainte Mère, avec le chœur des apôtres. Notre-Seigneur la consola et oignit son corps d'un précieux onguent, tellement que le lendemain on

sentoit autour d'elle une odeur céleste. La troisième férie d'après Pâques, elle demanda qu'on la laissât seule avec son petit neveu, et là s'étant mise en profonde oraison, elle rendit son âme à Dieu. On la trouva ceinte d'une ceinture de crin de cheval, avec laquelle on chassoit depuis les diables des corps qu'ils possédoient.

On eut en divers lieux quelques révélations de sa gloire, et de la solennelle réception avec laquelle son âme avoit été accueillie en la cour céleste des bienheureux.

Son corps, qui étoit difforme pendant sa vie, et couvert d'ulcères, se trouva sain et très-beau. Elle fut enterrée en l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste; Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par elle après son décès qui arriva le 14 d'avril, l'an 1433.

Jean Bruchman, de l'Ordre de Saint-François, écrivit la vie de sainte Lidwine, ainsi qu'elle est rapportée au septième tome de Mésandre, qu'il a ajouté au sixième de Surius. Molan fait mention d'elle en la Table des saints de Flandre, où il dit qu'elle décéda âgée de cinquante-trois ans, et que l'histoire de sa vie fut écrite par le vénérable Thomas A'Kempis.

Qui n'admirera, en lisant la vie de cette bienheureuse vierge, la Providence de Dieu, et les admirables voies par lesquelles il conduit ses élus au ciel? qui n'avouera la misère de notre chair fragile, et la miséricorde de Notre-Seigneur qui l'élève et la fortifie! que de douleurs et de tourments en un corps foible et terrestre! que d'aise et de joie en un esprit qui vivoit en paradis! quelle pauvreté, et quel contentement! quelle négligence de soi, et quel soin des autres! quel abandonnement des hommes, et quelle assistance et familiarité des anges? qu'il est aisé à Notre-Seigneur de tirer l'eau de la pierre, et les roses des épines, le miel du fiel, et de la mort la vie! C'est pour nous apprendre qu'il est notre souverain bien, et qu'il est lui seul très-suffisant pour combler nos cœurs de ses grâces, et les rendre bienheureux: que toutes les autres choses sans lui ne sont rien, et qu'elles ne sauroient apaiser notre soif, ni nous donner la moindre petite

goûte du vrai et solide contentement. Nous voyons ceci clairement dans la vie de la bienheureuse Lidwine, où nous pouvons reconnoître que c'est plutôt une faveur de Dieu qu'une punition, et une preuve de son amour que de sa justice, quand il envoie des adversités en cette vie aux hommes pour les purifier et les rendre participants de sa gloire.

Nous ne pouvons nous défendre d'ajouter quelques détails à la vie de la bienheureuse Lidwine, voulant faire connoître surtout les faveurs qu'elle reçut de la très-sainte Vierge.

Dès son enfance,sa mère lui avoit inspiré pour elle une tendre dévotion; aussi ne manquoit-elle pas de saluer avec respect ses images ou ses statues; elle les alloit visiter souvent, leur portoit les petits présents dont elle pouvoit disposer. Quand sa mère l'envoyoit dans les champs vers son père ou ses frères, elle ne manquoit jamais d'entrer dans l'église de la ville, et d'y réciter la Salutation angélique devant l'autel de la très-sainte Vierge. Sur cet autel étoit une statue, dont les habitants de Schiedam avoient fait l'acquisition par suite d'une circonstance assez extraordinaire. Le sculpteur l'avoit voulu porter à la foire d'Anvers; mais le navire sur lequel il s'étoit embarqué ne put jamais quitter le port, quelques efforts que fissent les matelots. On finit par soupçonner que la statue pouvoit en être la cause; on la descendit au rivage, et aussitôt les matelots levèrent l'ancre sans difficulté. Le peuple, témoin de cette aventure, s'écria qu'il falloit acheter cette statue, qui seroit la protectrice de leur ville. Le sculpteur la vendit volontiers, et les habitants pleins de joie la portèrent en triomphe sur un autel de leur église. Ils établirent une confrérie en son honneur; chaque soir on avoit coutume de venir chanter à ses pieds les litanies ou des cantiques à sa gloire.

Un jour que la bienheureuse étoit revenue des champs plus tard qu'elle ne faisoit ordinairement, sa mère qui avoit eu besoin d'elle lui en fit des reproches, et lui dit : Où donc avez-vous été courir, ma fille?

— Pardonnez-moi cette faute, ma mère, lui répondit l'aimable enfant; j'ai été saluer ma belle Dame, et elle m'a rendu mon salut

avec un sourire qui m'a rendue si heureuse, que je ne pouvois la quitter.

La mère, ajoute le Père Bruchman, connoissant la sincérité de Lidwine, demeura muette d'étonnement, et se mit à considérer profondément dans son cœur ce que présageoit cette marque de tendresse donnée à sa fille par la Reine des vierges.

Quelques années après, le soir d'une fête, la bienheureuse tomba en extase; elle fut conduite d'abord par son ange à ce même autel de la très-sainte Vierge, où ses pieds ne pouvoient plus la porter à cause de ses infirmités si douloureuses. Elle y fit sa prière, comme elle avoit coutume, et fut menée ensuite dans les prisons du purgatoire. Là, de pauvres âmes attendoient les secours de sa charité pour abréger leurs souffrances. Enfin, son ange l'introduisit dans l'assemblée des saints. Elle vit tous les chœurs et entendit leurs sacrés cantiques. Quelques martyrs l'encouragèrent à supporter courageusement les souffrances que Dieu lui envoyoit.

Combien notre exemple, lui disoient-ils, doit vous animer dans ce généreux combat! Voyez notre situation présente. Que nous reste-t-il maintenant de tous les maux que nous endurions autrefois pour l'amour de Jésus-Christ? Après avoir passé à travers l'eau et le feu, nous avons été reçus dans le lieu de rafraîchissement et de paix parfaite, et nos douleurs ont fait place à des consolations infinies.

La très-sainte Vierge daigna alors s'approcher de la bienheureuse : Ma très-chère fille, lui dit avec bonté cette grande Reine, comment êtes-vous venue ici dans un état si négligé, et n'ayant pas seulement un voile sur la tête ?

— O glorieuse souveraine et très-aimable Mère, répondit la bienheureuse, vous savez que c'est mon ange qui m'a prise en cet état pour m'amener dans ce saint lieu. Accoutumée à lui obéir sans observation, je l'ai laissé faire. Je veux toujours ce qu'il veut et rien de plus.

— Voulez-vous, reprit la Reine du ciel, accepter ce voile que je vous offre et en couvrir votre tête?

La bienheureuse parut embarrassée; elle regardoit son ange, ne sachant ce qu'elle devoit faire; elle craignoit en acceptant de suivre son orgueil. Elle répondit donc : Il me semble, ma Mère, que je ne dois avoir ici aucune volonté.

Lorsqu'elle alloit revenir sur la terre, la très-sainte Vierge qui s'étoit retirée, reparut accompagnée d'une multitude de vierges, tenant toujours le voile dans ses mains. Elle s'approcha de la bienheureuse et lui dit : Je vous ai demandé, ma chère fille, si vous désiriez avoir ce voile, et vous n'avez pas voulu m'indiquer votre volonté à cet égard. Eh bien ! je vais moi-même le mettre sur votre tête. De retour sur la terre, vous le garderez pendant sept heures ; vous le donnerez ensuite à votre confesseur, comme un gage des faveurs que le ciel vous accorde, et vous lui direz d'en couvrir mon image dans l'église de Schiedam.

Quand la bienheureuse fut revenue de son extase, elle porta la main à sa tête, et sentit que le voile y étoit encore. Elle entra dans une méditation profonde, essayant de se rappeler toutes les merveilles qu'elle avoit vues dans l'assemblée des saints. Elle fit ensuite venir son confesseur, et lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Il prit le voile pour le considérer plus attentivement. Il étoit d'un tissu blanc magnifique, d'une finesse admirable et exhalant une odeur vraiment céleste.

La septième heure alloit finir : Veuillez, mon Père, dit la bienheureuse, déposer ce voile sur la statue de la très-sainte Vierge, selon l'ordre qu'elle m'a donné.

—Il est encore trop tôt, reprit le confesseur ; je ne saurois faire cette commission seul et dans les ténèbres, car le lieu où repose la statue est fort élevé et par conséquent d'un accès difficile. L'église, d'ailleurs, est encore fermée.

— Ne vous inquiétez pas, dit la bienheureuse ; l'église s'ouvrira et vous trouverez contre le mur latéral, au nord, une échelle assez haute pour atteindre à cette élévation. Mais je vous en supplie, ne différez pas davantage.

Comme le confesseur sortoit, il rencontra le portier de l'église,

qui la lui ouvrit. L'échelle étoit au lieu indiqué; il put donc déposer le voile sur la statue; mais peu après son départ, un ange le vint reprendre et le reporta dans le ciel (1).

Une autre fois la très-sainte Vierge daigna aider sa bienheureuse servante à secourir une pauvre femme que le démon avoit presque enlacée dans ses filets. Cette malheureuse femme avoit commis un crime énorme, en punition duquel Dieu avoit permis au démon de la tourmenter. Ce monstre infernal lui apparut dans la nuit; il lui dit que son péché étoit de ceux qui ne peuvent être remis ni en ce monde, ni en l'autre; qu'elle seroit infailliblement damnée; et pour preuve de sa parole, il lui montra un papier sur lequel son nom étoit écrit. A cette vue l'infortunée pécheresse crut que tout étoit perdu pour elle; elle eut donc la pensée de s'abandonner entièrement au désordre; mais une voix intérieure lui disoit : Va trouver Lidwine, elle te secourra.

Au matin elle court en hâte chez la bienheureuse, et lui raconte en pleurant la terrible vision qu'elle avoit eue.

— Ce que vous avez vu sur cette carte, répondit la servante de Dieu, est un mensonge du démon. Je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire; retournez en paix dans votre maison.

Après le départ de cette femme, elle se mit en prières, suppliant Notre-Seigneur avec larmes de mettre fin à une tentation si violente, implorant l'aide de la très-sainte Vierge, sa bonne Mère. En ce moment, elle fut ravie en extase et conduite aux pieds de la très-sainte Vierge. La Reine du ciel étoit entourée de ses vierges; le démon parut tremblant devant elle, tenant l'écrit qu'il avoit inventé pour séduire la pauvre pécheresse. La bienheureuse pria alors la très-sainte Vierge d'avoir pitié de cette malheureuse, et cette bonne Mère touchée de compassion arracha l'écrit, le mit en pièces et lui en donna les morceaux. La bienheureuse revint à elle pleine de joie, tandis que le démon se retiroit couvert de confusion.

La très-sainte Vierge accompagnoit souvent Notre-Seigneur dans

(1) Vie de la bienheureuse Lidwine, par le P. Jean Bruchman. liv. 3, ch. 4.

les visites qu'il faisoit à sa servante. La nuit qu'elle reçut les sacrés stigmates, sa chambre fut éclairée d'une si grande lumière, que ses parents effrayés crurent qu'elle brûloit et accoururent pour éteindre l'incendie.

— Allez en paix, leur dit la bienheureuse ; il n'y a point de feu ici, et par conséquent point de danger d'incendie. Je vous prie de me laisser seule et de fermer la porte.

Une heure après un ange vêtu de blanc s'approcha d'elle, et l'ayant touchée, rendit à son corps pour un instant son intégrité naturelle. D'autres anges entrèrent, portant les insignes de la Passion, la croix, les clous, la lance, les fouets, la couronne d'épines, le roseau et la colonne de la flagellation ; ils se rangeoient le long des murs de la chambre, comme s'ils eussent voulu faire place à quelqu'un. La très-sainte Vierge parut en effet, suivie de plusieurs âmes bienheureuses, et Notre-Seigneur entra presque aussitôt sous la forme qu'il avoit dans son enfance. Il regarda son épouse avec une grande tendresse, puis il étendit les bras en croix et devint tout-à-coup un homme d'un âge mûr. Son visage étoit couvert d'une pâleur livide et tout taché de sang ; on voyoit dans ses mains et dans ses pieds les blessures des clous, et une large ouverture à l'endroit du cœur.

« Ce spectacle, continue le Père Bruchman, produisit une joie mêlée de douleur dans l'âme de la bienheureuse. La vue de son bien-aimé la réjouissoit beaucoup ; mais l'aspect de ses plaies déchiroit son cœur et le remplissoit de la compassion la plus vive. Tandis qu'elle les contemploit, tout absorbée dans ce double sentiment, elle en vit sortir des rayons lumineux qui se dirigèrent vers elle et imprimèrent les sacrés stigmates dans sa chair. A la vue de ses blessures si apparentes qu'elle n'eût pu les cacher aux yeux des hommes, cette humble fille fut saisie de crainte et dit à son bienfaiteur : O mon Jésus, qu'avez-vous fait là ? Les hommes le sauront et je vais être accablée de visites, et leurs applaudissements me donneront de l'orgueil. Oh ! je vous en conjure, rendez ces marques de votre amour invisibles, ou bien ôtez-les tout à fait ; votre grâce suffit. Au même instant une nouvelle peau se forma

sur ces plaies et les fit disparoître. La douleur seule lui en resta toute sa vie, conformément à son désir. »

La très-sainte Vierge, qui avoit voulu être témoin de la faveur que venoit de recevoir l'épouse de son cher Fils, prit ensuite avec respect entre les mains des anges les instruments de sa Passion; elle les lui fit baiser l'un après l'autre, et ensuite ils disparoissoient.

Ces communications de la bienheureuse avec le ciel, ces dons que Notre-Seigneur et sa divine Mère se plaisoient à répandre sur son âme se continuèrent pendant tout le reste de sa vie. Ils lui furent retirés une fois pourtant, à l'occasion de la mort de son frère, qu'elle avoit pleuré avec une affection sans doute trop charnelle. Mais la circonstance à laquelle on dut de connoître ce détail est trop extraordinaire pour que je ne la raconte pas ici.

Il y avoit à Cologne un jeune homme nommé Gérard, que la grâce vouloit gagner à la vie solitaire. Il se sentoit donc fortement inspiré de se retirer dans quelque désert; mais il n'osoit exécuter ce dessein avant d'avoir consulté un serviteur de Dieu. Il entendit parler de la bienheureuse et vint en Hollande, où il reçut d'elle un accueil tout fraternel. Après qu'ils se furent entretenus quelque temps des choses du ciel, le jeune homme lui dit : Ma sœur Lidwine, mon dessein est d'embrasser le genre de vie des anachorètes; je voudrois me retirer dans les déserts d'Egypte; mais je crains de tenter Dieu en m'isolant tellement des hommes que je ne puisse me procurer les choses nécessaires à la vie.

— Bannissez cette crainte, mon bien-aimé frère, répondit la bienheureuse, qui savoit les desseins de la Providence sur le pieux jeune homme; vous ne sauriez tenter Dieu en exécutant un projet qui vient de lui. Mais armez-vous de courage; car lorsque vous serez enfoncé dans les vastes solitudes, Dieu vous éprouvera au commencement. Vous demeurerez pendant trois jours privé de toute nourriture; le troisième jour, avant le coucher du soleil, vous recevrez un léger aliment, et rien ne vous manquera plus dans la suite. Puisque vous avez mis la main à la charrue, ne la retirez pas, si vous voulez devenir un serviteur fidèle.

Il partit donc avec quelques compagnons pour l'Egypte. Arrivés dans ce pays, ils remontèrent le Nil, et ayant traversé toutes les terres habitées, ils se retirèrent dans le désert. A la vue de ces immenses solitudes peuplées seulement par les bêtes sauvages, où le sol ne produisoit rien qui pût servir à la nourriture de l'homme, le courage manqua aux compagnons de Gérard; ils l'abandonnèrent pour revenir en leur pays.

Gérard resté seul chercha une retraite dans ce désert; il n'en trouva pas d'autre qu'un grand arbre, entre les branches duquel il se fit une petite cabane. C'est là qu'il passa bien des années dans une contemplation assidue, menant une vie plus angélique qu'humaine. Comme la bienheureuse le lui avoit prédit, après trois jours d'épreuve, Notre-Seigneur avoit pourvu à sa nourriture.

Or, il arriva qu'un évêque anglois eut à cette époque la dévotion de visiter les Saints Lieux de la Palestine; il voulut aussi faire un pèlerinage au tombeau de sainte Catherine, au mont Sinaï, et comme il traversoit le désert qui sépare l'Égypte de la Palestine, il passa près de cet arbre où le pieux anachorète avoit établi sa demeure. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant sur ses branches une cellule qui paroissoit habitée! Il élève la voix et dit: Si c'est un serviteur de Dieu qui loge ici, je le prie pour son amour de me répondre. A cet appel fait au nom de Dieu, Gérard parut à la porte de sa cabane, avec un visage angélique qui frappa ces étrangers.

— Dites-moi, Père abbé, lui demanda l'évêque, depuis combien d'années vous demeurez sur cet arbre, et si quelques mortels vous y ont visité?

— Depuis dix-sept ans, répondit l'anachorète, je suis ici, sans avoir jamais vu personne.

— Mais, reprit l'évêque, de quoi vous nourrissez-vous dans ce désert, où je ne vois pas l'ombre de végétation?

— Celui, répondit le solitaire, qui nourrit les enfants d'Israël ne me laisse point manquer du nécessaire. Il me donne en temps opportun un pain délicieux.



L'évêque crut qu'il parloit du pain des anges et qu'il vivoit sans prendre aucune nourriture corporelle, et il ajouta :

— Je vous prie, Père abbé, de me dire en conscience si vous connoissez sur terre un autre que vous, qui n'ait besoin d'aucun aliment terrestre pour subsister?

— Oui, répondit-il, je connois en Hollande, dans une petite ville nommée Schiedam, une vierge fort infirme, qui, depuis longues années, n'a ni bu ni mangé. Si vous la connoissiez, vous n'admireriez guère ce pauvre solitaire, car elle m'est de beaucoup supérieure en vertu, bien plus conforme à Jésus-Christ par la patience, et incomparablement plus chère à Dieu que je ne le suis. Depuis longtemps nous prenons ensemble notre réfection spirituelle, nous sommes élevés dans le même lieu par la lumière de la contemplation; mais une chose m'étonne : c'est que depuis quelques jours je ne jouis plus en Dieu de sa présence, et cependant rien ne me dit qu'elle ait fait son passage du siècle à une vie meilleure.

— Vous dites, mon frère, reprit l'évêque, que depuis un certain temps vous ne la rencontrez plus dans vos extases ; en savez-vous la cause?

— Je sais, répondit-il, qu'elle s'afflige un peu plus qu'il ne faudroit de la mort de ses proches parents, Dieu le permettant ainsi pour son humiliation; et je conjecture que c'est pour cela que Dieu la prive de ses faveurs accoutumées. Du reste, si vous passez par la Hollande, en retournant dans votre patrie, faites-moi la grâce de la visiter.

L'évêque revint en effet en Angleterre par la Hollande, et il s'arrêta à Schiedam pour y visiter la bienheureuse. Il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite dans les déserts de l'Égypte. La bienheureuse lui confirma tous les détails que lui avoit donnés le solitaire, puis elle ajouta : « Il n'est pas étonnant que mon frère Gérard ne me rencontre plus dans le ciel. Lui, plus heureux, vit loin du commerce des hommes ; il converse continuellement avec les anges, médite sans cesse les exemples des saints qui l'ont précédé dans ces solitudes où il est confiné. Son âme est pure de la

poussière du siècle, il peut la tenir sans cesse appliquée aux choses du ciel. Il est donc juste qu'il me dépasse dans la lumière comtemplative, et que Dieu lui communique de plus abondantes douceurs. »

Le Père Bruchman rapporte encore que quand ce saint solitaire dut rendre son âme au Seigneur, la bienheureuse en fut prévenue par cet ange, qui avoit autrefois annoncé à saint Ambroise la mort de saint Martin. Il paroît même, continue-t-il, qu'elle fut transportée dans le désert, pour assister à la sépulture de ce bienheureux frère.

La servante du Seigneur fut aussi appelée peu après aux noces éternelles, et les détails de sa mort furent révélés de la manière suivante :

« Je connoissois, dit le Père Bruchman, deux vierges sages, que Dieu flagelloit sévèrement, non par colère, mais par amour. L'une, quoiqu'étrangère au pays de Lidwine, avoit eu l'occasion de la connoître, et lui avoit toujours conservé depuis une tendre affection. L'autre n'avoit jamais vu la bienheureuse ; mais elle avoit souvent entendu parler de ses souffrances, qui lui inspiroient une vive compassion. Toutes deux ayant appris, je ne sais comment, qu'elle désiroit mourir seule, et ne sachant que penser d'une fin si extraordinaire, prièrent le Seigneur de leur donner quelque lumière à cet égard. Ceci se passoit précisément pendant la nuit qui suivit la mort de notre bienheureuse. Or, l'une et l'autre éprouvèrent un ravissement, pendant lequel cette sainte mort leur fut clairement représentée.

» Elles voyoient donc la chambre de la bienheureuse et le lit de douleur sur lequel elle étoit étendue. Elles entendoient ses gémissements, elles étoient témoins de ses étouffements et des contractions de son agonie. Mais au moment où ce combat alloit finir par le départ de sa belle âme, elles virent paroître Jésus-Christ accompagné de sa sainte Mère et d'un cortége nombreux d'anges et de saintes. S'étant approché de son épouse mourante, il commença à évoquer son âme par les paroles les plus tendres et les plus douces invitations. La bienheureuse, de son côté,



embrasée d'un ardent amour, le conjura de recevoir son esprit en ses divines mains par les paroles suivantes :

« O mon Seigneur Jésus ! vous connoissez le désir de mon cœur, » et mes gémissements ne vous sont point cachés. O mon unique » Époux ! ô le bien-aimé de mon âme ! ô mon Rédempteur, tirez-» moi de mon exil et emmenez-moi dans votre aimable patrie !

— » Venez, ma bien-aimée, reprit ce bon Maître ; le temps est » venu de vous reposer de vos pénibles travaux ; venez, mon épouse, » régner avec moi dans le royaume de mon Père. Venez, ma co-» lombe, dans le lieu de délices, où vous attendent vos sœurs. »

» Alors l'âme de cette épouse fortunée, se détachant de sa chair mortelle, s'élança dans les bras de Jésus qui parut la recevoir avec un grand amour, et la pressa quelques instants sur son cœur. Il la donna ensuite à sa divine Mère, qui, après l'avoir caressée comme on caresse un petit enfant, la remit enfin à son ange conducteur. En ce moment, il se fit un concert admirable de tous les esprits angéliques, qui louoient le Seigneur et invitoient cette âme glorieuse à les suivre dans la patrie céleste.

» Déjà tout y étoit en mouvement pour sa réception, et les chants de joie de ses heureux habitants se faisoient entendre, lorsque nos deux vierges entendirent aussi le Sauveur qui lui disoit : Approchez de moi, ma chère épouse, venez recevoir la couronne que je vous ai préparée de toute éternité. Il lui mit sur la tête une couronne de roses, et lui donna le baiser de paix aux applaudissements des anges et des saints présents à la cérémonie. Alors quelques-uns d'entre eux la couvrirent d'une robe d'une éblouissante blancheur, qu'ils lièrent aux reins avec une riche ceinture d'un bleu céleste, parsemée de diamants. Ils jetèrent ensuite sur ses épaules un manteau de pourpre, et décorèrent sa couronne de roses d'un cercle d'or incrusté de pierreries, et pendant qu'on la paroit ainsi, le chœur chantoit l'hymne *Jesu corona virginum.*

» Cela fait, ils la présentèrent à la Reine des vierges, qui lui mit au cou un collier d'une richesse inestimable et l'embrassa. De là elle fut conduite au chœur des vierges qui la reçurent en

chantant le répons, *Regnum mundi* : J'ai méprisé les richesses du monde et les vains ornements du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ. »

A Terni, saint Procul, évêque et martyr.

Le même jour, sainte Domnine, vierge, reçut la couronne du martyre avec d'autres vierges, ses compagnes.

A Alexandrie, sainte Thomaïde, martyre.

Le même jour, saint Ardalion, bateleur, qui, jouant sur le théâtre les cérémonies des chrétiens, fut tout à coup changé de telle sorte, qu'il en procura la sainteté, non-seulement par ses paroles, mais encore par le témoignage de son sang.

A Lyon, saint Lambert, évêque et confesseur.—Il étoit François, natif de Thérouanne, en Picardie, fils d'un nommé Erlebert, qui donna de grands biens à l'abbaye de Fontenelle, de l'Orde de Saint-Benoît. Il prit l'habit de religieux en ce même monastère, sous saint Vandrille, qui pour lors en étoit abbé. Il lui succéda en 666. Ses vertus le rendoient recommandable à tout le monde, et le roi Thierry lui portoit un grand respect. Il lui donna même un terrain en Provence, où il fit bâtir un très-beau monastère, qui dépendit longtemps de celui de Fontenelle. Le clergé et le peuple de Lyon ayant perdu leur pasteur, élurent saint Lambert pour les gouverner. Le saint accepta avec peine cet évêché. Il mourut en 688.

A Alexandrie, saint Fronton, abbé, dont la vie fut illustrée par sa sainteté et ses miracles.

A Rome, saint Abonde, mansionnaire de l'église de Saint-Pierre.

Saint Bénézet étoit berger. Touché des dangers que couroient ceux qui passoient le Rhône, il résolut d'y bâtir un pont. Ses miracles prouvèrent bientôt que son dessein venoit de Dieu, et l'évêque d'Avignon lui donna son approbation. Le pont commencé en 1177 étoit presque achevé en 1184, à la mort du saint. On l'enterra sur le pont même, et les miracles se multipliant à son tombeau, on y bâtit une chapelle en son honneur. En 1669, une partie du pont s'écroula; on retira alors le corps du saint de son tombeau. Il fut trouvé sain et entier; les entrailles même étoient saines; les yeux avoient conservé leur couleur, quoique les barres de fer qui entouroient le cercueil fussent rongées par l'humidité. Le nom de saint Bénézet n'est point inscrit au Martyrologe romain.



QUINZIÈME JOUR D'AVRIL

Les saints martyrs Maxime et Olympiade.

Les saintes Basilisse et Anastasie, martyres; les saints martyrs Maron, Eutychès et Victorin; saint Eutyche, martyr; saint Crescent, martyr; les saints martyrs Théodore et Pausilippe.

LA VIE DES SAINTS MAXIME ET OLYMPIADE,

MARTYRS.

AN 252.

Saint Corneille, pape. — Décius, empereur.

L'empereur Décius ayant moyenné la mort des deux Philippes, père et fils; de celui-là à Vérone, et de celui-ci à Rome, il s'empara aussitôt de l'empire. Il fut surnommé Traian, parce qu'il paroissoit de bon naturel : néanmoins il fit des édits cruels et sanglants contre les chrétiens, dont en si peu de temps qu'il tint l'empire, il en envoya plusieurs au ciel par le martyre : ce fut la septième persécution que les chrétiens souffrirent.

Ce cruel empereur ayant subjugué plusieurs provinces de la Perse, autant de chrétiens qu'il y rencontra, il leur fit à tous ressentir la rage de sa tyrannie. Entre les autres saint Olympiade et saint Maxime, Persans de nation, personnages très-nobles, tant pour leur extraction que pour leurs vertus, ayant été reconnus chrétiens, furent aussitôt pris et présentés à l'Empereur, qui étoit pour lors en la ville de Cordule.

C'étoit une chose vraiment déplorable de voir le cruel traitement des pauvres chrétiens, d'autant que sans aucune forme de procès, et sans être atteints ni convaincus d'aucune chose reprochable, que de leur innocence, sitôt qu'on les entendoit faire profession d'être chrétiens, on les abandonnoit à la cruauté des bourreaux.

Ces deux saints personnages furent traités de la sorte. L'Empereur ne les eut pas plutôt aperçus, que sans vouloir les écouter davantage, après leur avoir ouï dire qu'ils étoient chrétiens, il commanda pour cette seule considération qu'on les chargeât de tant de coups de bâtons, que la violence les contraignît de renoncer au christianisme. Ce qui fut plutôt fait que dit, tant le feu de la haine et de la persécution étoit enflammé contre les chrétiens. Mais la constance et la persévérance de ces saints martyrs en la confession de la foi chrétienne, redoublèrent la fureur de l'Empereur; ne pouvant rien gagner sur ces cœurs généreux par les premiers coups de sa barbarie, il voulut voir s'il ne les ébranleroit point par la considération de la perte de leur fortune.

Il leur commanda donc de lui dire où étoient leurs biens et leurs richesses, et en quoi elles consistoient : *Or sus,* leur dit-il, *dites-nous maintenant où sont vos trésors?*

« Nous vous le dirons très-volontiers, répondit Olympiade. Tous nos moyens et tous nos trésors ne sont autre chose que l'amour de Jésus-Christ. C'est lui seul qui distribue les vraies richesses dont vous ne jouirez jamais si vous ne venez vers lui. Pour ce qui est des biens périssables de ce monde, nous y avons renoncé, et nous y renonçons de bon cœur, pour n'y avoir reconnu que la seule apparence de bien : c'est pourquoi nous n'en avons point. Nous n'avons en notre pouvoir que nos corps, que nous vous livrons entre les mains pour en disposer à votre volonté; faites-en tout ce qui vous plaira : rompez, brisez, hachez, coupez et brûlez-les si vous voulez; mais nos âmes n'étant point sous votre juridiction, vous n'empêcherez pas qu'elles n'aillent jouir de la douce présence de leur créateur. »

Cette réponse ne plut pas à l'Empereur, n'étant pas conforme à son intention. C'est pourquoi il fit redoubler les tourments, les faisant battre derechef tant à coups de bâtons, qu'à coups de plombées, et plus furieusement qu'auparavant; jusques à ce que la force manquant aux bourreaux, ils furent contraints de cesser et de les ramener en prison.

Mais ce ne fut pas là tout. Ils furent ensuite mis sur le chevalet; et après ils furent étendus sur des lits de fer, parsemés de charbons de feu, où on les faisoit rouler. Bon Dieu ! à quelle extrémité de malice va une fureur puissante. Mais les saints martyrs rafraîchis et confortés de la grâce divine, crioient que l'on ne les épargnât pas. *Continuez,* disoient-ils, *ce que vous avez commencé ; ne vous lassez pas, d'autant qu'en ce faisant vous purifiez ce qui est souillé.*

Ces paroles furent autant d'huile jetée dans le feu de la colère de l'empereur Décius, qui pensa crever de rage et de dépit de se voir vaincu par la généreuse constance des saints martyrs. Toutefois leur persévérance en la confession de Jésus-Christ lassant sa cruauté, il les envoya à Vitellius Amisius, son lieutenant, afin d'achever contre eux ce qu'il avoit honte de faire. Ce lieutenant donc, plus inhumain que son maître, commanda qu'on les assommât à coups de coignée sur la tête, ce qui fut fait sur le champ. Ainsi ces glorieux martyrs finirent cruellement, mais heureusement leurs vies, rendant leurs âmes à leur créateur, le 15 d'avril, environ l'an de Notre-Seigneur 252.

L'inhumanité de Vitellius passa encore plus loin ; car il voulut leur dénier la sépulture : ce que les plus barbares n'ont jamais fait, et ce qui est une action particulière des plus cruels tyrans. Ces corps saints furent exposés pour être déchirés et dévorés des chiens et d'autres bêtes. Mais ils rencontrèrent plus de douceur dans les chiens qu'en ces tyrans ; d'autant que pour la condamnation de leur impiété ils en furent fidèles gardiens, hurlant sans cesse autour d'eux, comme si Dieu eût voulu donner quelque témoignage de l'énormité du crime commis par les bourreaux inhumains à l'endroit de ces pauvres corps par le hurlement de ces

animaux, qu'ils ont coutume naturellement de faire comme une espèce de plainte.

Ces saints corps furent l'espace de cinq jours ainsi exposés sur la terre sans recevoir aucune offense de ces animaux : jusques à ce que deux saints personnages nommés Abdon et Sennen les enlevèrent et ensevelirent honorablement en leur maison. Cette œuvre charitable et d'autres semblables leur coûta aussi la vie, ayant peu de temps après été martyrisés à Rome, sous le même empereur, le 10 de juillet.

Le Martyrologe romain fait mention des saints Olympiade et Maxime, comme aussi ceux de Bède et d'Usuard; Baronius de même en ses Annotations sur le Martyrologe. Pierre de Natales a compris en abrégé toute leur vie, en son catalogue des Vies des Saints : Lipelloo en a fait aussi de même à son imitation. Il est encore fait mention d'eux en la vie de saint Laurent et des saints Abdon et Sennen.

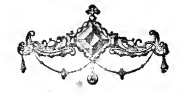
A Rome, les saintes Basilisse et Anastasie, femmes de qualité, qui, ayant été disciples des apôtres, et demeurant fermes dans la confession de la foi, eurent, sous l'empereur Néron, la langue et les pieds coupés, et obtinrent, par le glaive, la couronne du martyre.

Le même jour, les saints martyrs Maron, Eutychès et Victorin, qui d'abord exilés pour la foi dans l'île de Ponce, avec la bienheureuse Flavie Domitille, et ensuite mis en liberté sous l'empereur Nerva, comme ils avoient converti beaucoup de personnes à la foi, furent, durant la persécution de Trajan, condamnés à mourir par divers supplices, par le juge Valérien.

A Férentino, dans la Campagne de Rome, saint Eutyche, martyr.

A Myre en Lycie, saint Crescent, qui accomplit son martyre par le feu.

Le même jour, les saints Théodore et Pausilippe, qui souffrirent sous l'empereur Adrien.



SEIZIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Engracie et les dix-huit martyrs de Saragosse.
Saint Fructueux, archevêque de Brague. — Saint Toribe, évêque d'Astorga.
Le bienheureux Benoît Labre.

Les Saints Caiiiste, Charisse et leurs compagnons, martyrs ; les saints Caius et Crémence, martyrs ; saint Lambert, martyr ; saint Paterne, évêque d'Avranches; saint Druon ; saint Joachim, de l'Ordre des Servites.

LA VIE DE SAINTE ENGRACIE,

VIERGE ET MARTYRE,

ET LES DIX-HUIT MARTYRS DE SARAGOSSE.

AN 304.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Du temps que le président Dacien persécutoit les chrétiens en Espagne, et qu'il se baignoit dans leur sang à Saragosse, ville capitale d'Aragon, un grand seigneur de Portugal avoit accordé une sienne fille en mariage à un comte de Roussillon, capitaine de la frontière de France. Elle s'appeloit Engracie. Son père l'envoyoit aux noces bien accompagnée, selon sa qualité, de dix-huit gentilshommes, ses parents et amis, dont voici les noms : Luperque, Optat, Successe, Martial, Urbain, Jules, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème, Mathurin, Cassien, Fauste et Janvier ; ces quatre derniers étoient surnommés Saturnins. Ces gentilshommes étoient tous chrétiens, et la demoiselle Engracie aussi, qui eût bien désiré vouer sa virginité et son sang à Jésus-Christ, encore qu'elle l'eût dissimulé à son

père, et qu'elle fût sortie de sa maison sous le prétexte de ces noces.

Passant par Saragosse, avec sa noble et sainte compagnie, et entendant avec quelle rage et avec quelle furie Dacien recherchoit les chrétiens, et les exterminoit par des tourments atroces, cette sainte vierge alla incontinent trouver Dacien avec tous ceux de sa compagnie; elle lui dit qui elle étoit, d'où elle venoit, où elle alloit, et surtout qu'elle étoit chrétienne, le blâmant de ce qu'il s'étoit dépouillé de la raison humaine, pour se vêtir d'une brutale cruauté, et répandre le sang de tant de personnes innocentes, qui n'avoient commis d'autre faute, que d'adorer le vrai Dieu, et mépriser les Gentils, que lui et les empereurs adoroient.

Dacien demeura bien étonné; il pensa sortir hors de soi, voyant d'un côté la beauté, la gravité, la bonne grâce et la gentillesse de cette demoiselle si bien suivie : et d'autre côté la liberté avec laquelle elle avoit blasphémé contre les dieux et la souveraine majesté des empereurs Dioclétien et Maximien. Et quoiqu'il estimât qu'on la pouvoit respecter à cause de sa qualité, et parce qu'elle étoit étrangère ; néanmoins comme il étoit fier, barbare, impie et ennemi des chrétiens, il fit prendre sur le champ la sainte jeune fille, avec tous ceux de sa suite, sachant qu'ils étoient chrétiens.

Il les fit d'abord fouetter cruellement : et d'autant que sainte Engracie médisoit hardiment des dieux et des empereurs, pour étonner les autres, il la fit traîner par toute la ville, attachée à la queue des chevaux. Le lendemain, comme elle étoit encore toute brisée de ce tourment, ils lui en firent souffrir de nouveaux, et de plus cruels. Ils lui grattèrent la peau avec des ongles d'acier, et lui découvrirent jusqu'aux entrailles; de manière qu'ils lui arrachèrent un morceau de foie, qui fut depuis gardé comme une relique ; et le poëte Prudence rapporte qu'il le vit de ses yeux. Ils lui coupèrent ensuite la mamelle gauche, jusques à lui voir le cœur.

Elle avoit tout le corps si déchiré, que la robe dont elle se couvrit depuis, demeura toute rouge de sang ; cette robe fut aussi con-

servée, et saint Eugène III, archevêque de Tolède, atteste l'avoir vue; il la produit même pour prouver les grands tourments que sainte Engracie endura; mais ils ne purent arracher Jésus-Christ du cœur de cette sainte vierge, ni la joie de son âme, ni la force et la constance avec laquelle elle mouroit. Ce que voyant Dacien, et que ces horribles tourments ne pouvoient vaincre le cœur d'une vierge délicate, ni la faire mourir, il commanda qu'on la laissât avec toutes ses plaies pour l'affliger plus longtemps, prolongeant par une longue douleur les travaux de son martyre: de manière que, comme dit justement Prudence, on lui fit plus de mal de différer sa mort, que de la lui donner, parce qu'elle vivoit d'une mort vive, et ses douleurs s'augmentoient d'heure en heure. Enfin ils lui fichèrent un clou au front, qui acheva la couronne de son martyre.

Dacien fit trancher la tête hors de la ville aux dix-huit gentilshommes. Leur martyre, et celui de sainte Engracie, arriva le 16 d'avril, l'an de Notre-Seigneur 304, sous l'empire de Dioclétien et Maximien. Le corps de sainte Engracie fut enseveli par un évêque nommé Prudence.

Le poëte Prudence fait grand état de l'honneur que l'on portoit de son temps aux reliques de sainte Engracie et de ses compagnons, lesquelles demeurèrent cachées depuis l'entrée des Maures en Espagne jusques en 1389 où, bâtissant l'église de Sainte-Engracie, qui étoit desservie par des Chanoines Réguliers, on trouva dans les fondements deux cercueils de marbre couverts; il y étoit écrit que c'étoient les corps de sainte Engracie, et de dix-huit martyrs, dont les os étoient tous entiers, vermeils comme des roses, qui par leur vive couleur témoignoient assez la gloire que Notre-Seigneur leur réservoit. Après que ces reliques eurent été trouvées, on fit une église sous terre, pour les tenir en un lieu convenable. Enfin le roi Catholique Ferdinand fit bâtir là une église et un magnifique monastère qu'il donna aux Hiéronymites, pour y faire le service, et pour augmenter la dévotion de tout le peuple envers la sainte et les martyrs.

Outre tous les Martyrologes, quelques Bréviaires et légendes des

la plus illustre d'Espagne, à cause du trésor inestimable des reliques et des corps saints dont elle est enrichie.

LA VIE DE SAINT FRUCTUEUX,

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE.

AN 600.

Saint Grégoire I, pape. — Maurice, empereur.

Clotaire II, roi.

Saint Fructueux étoit Espagnol de nation, du sang royal des Goths. Son père étoit capitaine général de leurs armées, et il avoit plusieurs possessions en la terre de Vierzo. Dès sa jeunesse, il se portoit à fuir la vanité du monde, et à suivre la vie parfaite des religieux. Il fit bâtir un monastère près la ville d'Astorga, au petit canton, que l'on appelle encore à présent *le Vierzo*, près d'un lieu anciennement appelé Complute.

Saint Fructueux fit construire ce monastère de son revenu, et le dédia aux martyrs saints Juste et Pasteur : le roi Chindavinde le renta aussi magnifiquement, à cause de la dévotion et de l'honneur qu'il portoit à saint Fructueux, dont il admiroit la sainteté, avec les rares exemples de sa vie. Après qu'il eut pris l'habit de moine, il fut instruit à la religion par Tonance, évêque de Palencia, et Fructueux s'étudia avec une telle ferveur à la perfection, que plusieurs moines accouroient à lui pour être enseignés par un si bon maître, et conduits par un si vigilant pasteur.

Mais tandis que le saint abbé vivoit en cette tranquillité, répandant de toutes parts la très-suave odeur de ses vertus, le dia-

saints font mention de sainte Engracie. Le poëte Prudence l'a louée dans ses poëmes : et saint Eugène III, archevêque de Tolède, prédécesseur immédiat de saint Ildefonse, porta une telle dévotion à cette sainte vierge et à ses compagnons, il eut tant de volonté de les servir, comme dit saint Ildefonse, qu'étant le premier officier de l'église de Tolède, il quitta tout ce qu'il avoit, et alla se rendre moine à Saragosse, en l'église de Sainte-Engracie, où il demeura quelques années jusques à ce qu'il fût fait archevêque de Tolède.

Daoien ne se contenta pas d'avoir martyrisé la noble vierge et les dix-huit chevaliers de Jésus-Christ; au contraire, voyant la constance des chrétiens de cette ville, et qu'il ne les pouvoit fléchir ni amollir, il résolut de les exterminer. A cette fin, il fit publier que tous les chrétiens eussent à sortir de la ville un tel jour, et à emporter leurs meubles, pour aller vivre ailleurs par les villages. Sitôt qu'ils furent sortis, il fit fermer les portes de la ville, de peur qu'ils n'y rentrassent, puis il les fit tailler en pièces par ses gens de guerre, qui firent un tel carnage d'hommes et de femmes, de grands et de petits, qu'à faute de les avoir pu nombrer, on les appelle les innombrables martyrs de Saragosse : et de peur que les corps saints de ces bienheureux martyrs ne fussent honorés, il les fit brûler avec des corps de malfaiteurs qui avoient été exécutés par justice.

Mais que peut l'invention humaine, ou la malice diabolique contre la protection divine? Les cendres des saints martyrs se séparèrent miraculeusement des autres, et s'assemblèrent en des boules blanches, à cette occasion surnommées la Masse blanche (comme il arriva aussi à trois cents martyrs d'Afrique, qui furent exécutés le même jour que saint Cyprien, dont l'Église fait mention le 24 août). Les chrétiens les recueillirent, et les portèrent en la même église de Sainte-Engracie, qui pour ce sujet s'appela aussi l'*Église des saintes Masses.*

Il est fait mention de ces innombrables martyrs dans les Martyrologes Romain et d'Usuard, le 6 de novembre. Le poëte Prudence les célèbre, et saint Isidore dit que la ville de Sarragosse est

ble envia son repos, excitant un sien beau-frère à réclamer en justice les biens que saint Fructueux avoit légués au monastère, et à les revendiquer, comme étant le propre de sa femme. Au commencement, Fructueux pensoit vaincre son beau-frère par la douceur et par la modestie chrétienne ; mais le trouvant aveuglé en sa convoitise et trop obstiné, il eut recours à Dieu, qui envoya une subite et griève maladie à ce fâcheux beau-frère, dont il mourut, laissant le saint délivré de cette recherche, mais en grande peine de son salut.

Il étoit visité de toutes parts de tant de personnes qui avoient ouï parler de sa sainteté, qu'il étoit contraint de sortir quelquefois du monastère, et de s'enfuir au profond du désert, pour y trouver le repos dans la solitude, où il demeuroit jusqu'à ce que les moines, guidés du ciel, l'eussent rencontré. Il arriva une fois que ses moines le cherchant, les corneilles voloient peu à peu devant eux, comme pour leur montrer le chemin de la montagne, et les conduisirent où le saint s'étoit caché. Alors par leurs larmes et par leurs supplications importunes, ils le firent retourner au monastère.

Cependant le premier monastère n'étoit plus capable de soutenir un si grand nombre de moines, qui s'y présentoient tous les jours ; saint Fructueux en fonda un autre près de là, qu'il nomma Saint-Pierre, en une vallée environnée de tous côtés de montagnes, et de beaux vergers pleins de fraîcheur. Il fit construire un troisième monastère en l'île de Gandie, un quatrième en terre ferme, à neuf lieues de cette côte, sans nombrer les autres qu'il fonda en divers lieux, tant d'hommes que de femmes. Entre les vierges qui vinrent sous sa charge, il y en eut une fort signalée, nommée Benoîte, qui étant fiancée avec un homme de qualité, et des premiers officiers du roi, poussée d'une foi fervente et du désir de la religion, s'évada secrètement de la maison de ses parents, et se mit sous la protection de saint Fructueux, qui l'instruisit si bien qu'elle excella en toute vertu et sainteté.

Saint Fructueux se rendoit fort illustre dans toute l'Espagne, tant par sa vie et par sa doctrine, que par la fondation de tant de

monastères, et la multiplication de plusieurs moines qui y fleurirent, et qui y furent élevés. Entre les disciples de saint Fructueux, il y eut d'excellents prélats, et il fut lui-même forcé d'être évêque de l'église de Dume, auprès de la ville de Brague, et depuis, de prendre l'archevêché de Brague en la place d'un nommé Potamie, qui en fut dépossédé par le deuxième concile de Tolède.

Il s'acquitta de cette charge avec tant d'intégrité, qu'il ne relâcha jamais un seul point de l'austérité monastique aux jeûnes, aux rigueurs et aux œuvres d'humilité; établissant toujours de nouveaux monastères, et distribuant aux pauvres et aux œuvres de piété, les biens des églises qui étoient sous sa direction, à savoir de Dume et de Brague; entre ces deux villes il fit bâtir un monastère où il choisit sa sépulture, Dieu lui ayant révélé l'heure de sa mort. De sorte qu'étant tombé malade d'une grosse fièvre, qui lui continua quelques jours, il dit à ses chapelains et à ses religieux le jour qu'il devoit mourir.

Le terme étant venu, il se fit porter à l'église, où il reçut les sacrements, et ne voulant pas retourner au logis, mais levant les mains au ciel, sans autre douleur ni agonie, il rendit l'esprit à Dieu, le 16 d'avril, jour auquel on célèbre sa fête. Il fut inhumé en ce monastère, que l'on dit porter à présent le nom de Saint-Fructueux, où il y a des Récolets de l'Ordre de Saint-François. On montre là son tombeau, un ossement du saint, et un peu de son manteau archiépiscopal, avec lequel il fut enterré : car le corps fut transféré environ cinq cents ans après à Saint-Jacques en Galice, du temps du premier archevêque de cette église, nommé Jacques. Le corps de saint Fructueux est là en une chapelle, dans la croisée de l'église, du côté où se dit l'Epître, en une châsse fort antique, richement travaillée et émaillée, où sont ses précieux ossements, et si bien conservés en leur entier, que l'on ne les peut voir sans être touché de dévotion envers le saint.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par saint Fructueux, et même durant sa vie. Une biche poursuivie de près par des chiens de chasse, s'étant venue rendre auprès du saint abbé, lorsqu'il s'étoit retiré au désert, il la préserva de ce péril, dont elle se

sentit si obligée qu'elle ne le voulut plus quitter; si elle passoit un jour sans voir le saint, et qu'il fût allé dehors, elle ne cessoit de gémir et de pleurer jusqu'à ce qu'il fût de retour; alors elle se jetoit à ses pieds, où elle étoit la plupart du temps couchée. Un méchant garçon l'ayant tuée, Dieu l'en punit par une maladie qui le mena jusqu'à l'extrémité; alors il reconnut sa faute, et en demanda pardon au saint, qui le visitant et lui prenant la main, lui rendit la santé du corps avec celle de l'âme par ses saints conseils et par ses remontrances.

Il alloit par le désert si mal vêtu, qu'il ressembloit à un esclave. Un jour il fut rencontré dans les champs par un homme rustique et grossier, qui pensant vraiment que ce fût un esclave, ainsi qu'il paroissoit à son habit, l'arrêta, et commença à crier : *Tu es un esclave et tu as quitté ton maître*, le frappant à coups de bâton. Le saint ne se défendit point, il lui dit doucement : *Je ne suis point esclave ni fugitif :* mais le laboureur ne laissa pas de le frapper, sans écouter ce qu'il disoit, jusqu'à ce que Notre-Seigneur, en punition de cette téméraire cruauté, permît que le diable possédât cet homme, et le tourmentât plus rudement qu'il n'avoit affligé le saint; celui-ci ayant compassion du malheureux qui l'avoit outragé, et voulant lui rendre le bien pour le mal, supplia Notre-Seigneur de le délivrer de ce cruel bourreau, et commanda au diable de le laisser en paix, ce qu'il fit.

On raconte aussi qu'étant en un bateau sur la rivière de Séville, la nuit les mariniers s'étant endormis, le bateau voguoit sur l'eau, comme s'ils eussent ramé. Une autre fois passant en l'île de Gandie, il fut surpris d'une horrible tempête, dont chacun demeura fort étonné : mais saint Fructueux les consola, et apaisa la mer en un moment par ses prières, en sorte qu'ils vinrent au port sans danger.

Plusieurs églises d'Espagne disent l'office de saint Fructueux, Brague, Evora, Compostelle, Dume et autres. Sa vie se trouve écrite au long dans les anciennes légendes des saints. Le Martyrologe Romain fait mention de lui, le 16 d'avril; ainsi que le Bréviaire, et le dixième concile de Tolède.



LA VIE DE SAINT TORIBE,

ÉVÊQUE DE CONFESSEUR.

AN 460.

Saint Léon pape. — Léon, empereur.

Childéric, roi.

Saint Toribe, évêque d'Astorga, étoit Espagnol (à ce que dit Jean Molan aux Additions qu'il a faites au Martyrologe d'Usuard), natif de Palencia. Il étoit homme saint et docte, très-zélé pour la foi catholique. On tient pour assuré qu'il alla à Rome, et fit connoissance avec le pape saint Léon le Grand, qui remplissoit alors le siége de saint Pierre, et qu'il passa jusqu'à Jérusalem pour voir les Saints Lieux par dévotion. Il retourna en Espagne, et la trouva fort infectée de l'hérésie de Priscillien, qu'un méchant homme nommé Marc, Egyptien de nation, y avoit, quelque temps auparavant, apportée.

Priscillien. qui étoit un riche gentilhomme, docte, éloquent et vif, ayant été infecté de ce venin, l'alloit vomissant par les provinces : si bien que de laïque et hérétique qu'il étoit, il fut fait évêque, par les brigues et les mauvais artifices de ceux de sa secte, et il eut assez d'autorité et de malice pour troubler la paix de l'Eglise. Car bien que Priscillien eût été condamné à mort par l'empereur Maxime, que l'arrêt eût été exécuté en sa personne, et que quelques papes et docteurs de l'Église, même les Empereurs eussent fulminé par leurs lois contre les priscillianites : néanmoins sa zizanie étoit tellement enracinée et suivie de tant de monde, qu'on eut bien de la peine à l'extirper de l'Espagne.

Toribe y contribua beaucoup par son grand zèle, par sa vigilance et par son industrie. Car premièrement, il commença à prêcher contre cette hérésie, avec une ferveur accompagnée d'une science rare, et Notre-Seigneur favorisa et confirma sa doctrine par des miracles, à la confusion des hérétiques. Le saint ne se contentoit pas de prêcher et d'écrire contre cette hérésie, mais ayant été visiter plusieurs églises d'Espagne, et ayant reconnu de ses yeux que la perdition des âmes procédoit de cette pestilentieuse hérésie; il écrivit à certains évêques, en toute humilité, mais de la bonne manière, les encourageant à remédier à une chose qui étoit de telle importance, et si pernicieuse à l'Église de Dieu. Et voyant qu'il n'avançoit en rien, il eut recours au pape saint Léon, comme au juge et au pasteur souverain, et il lui envoya par un de ses diacres, ce qu'il avoit écrit contre l'hérésie de Priscillien, le suppliant d'éteindre ce grand feu.

Le pape Léon embrassa très-volontiers la proposition de Toribe; et le louant hautement, dans une longue épitre, qui est dans la 93e des siennes, où il détruit par articles les erreurs de Priscillien, qui étoient en grand nombre et fort extravagantes, il manda à Toribe qu'il sollicitât les évêques de diverses provinces, d'assembler un synode, pour condamner les erreurs de cet hérétique, montrant en cela combien il estimoit la sainteté, le zèle, la doctrine et l'obéissance de Toribe. Le synode fut assemblé en un bourg de Galice, nommé Gélènes, où Priscillien et son hérésie furent condamnés, et où l'on rédigea par écrit un formulaire de la foi catholique qui fut envoyé à Balconie, prélat qui étoit supérieur des églises de Brague, et archevèque de ce royaume, obéissant tous, comme il étoit bien raisonnable, au Pontife romain.

Entre autres choses, que mit saint Toribe dans cette lettre écrite aux évêques qui avoient fomenté les erreurs de Priscillien, il exagéra fort le préjudice que font les livres apocryphes que les hérétiques publient pour divins, et il les exhorta puissamment à les censurer, comme très-préjudiciables. C'est une chose certaine qu'entre les soins que doivent avoir les gouverneurs des républiques, principalement les Prélats ecclésiastiques, qui y ont le

plus notable intérêt, le principal est de donner au public des livres catholiques, doctes, graves et utiles, et de défendre non-seulement ceux qui sont composés par des hérétiques, ou qui sont réprouvés, mais aussi les livres lascifs et inutiles, qui ne servent qu'à entretenir le monde, et à leur faire perdre le temps sans aucun profit.

Tandis que saint Toribe s'employoit à combattre les hérétiques par sa vie et par ses écrits, à confirmer les catholiques dans la vraie foi, à réformer leurs mœurs, et à s'exercer aux bonnes œuvres, il acheva heureusement sa vie, et alla jouir de la gloire du ciel, Dieu ayant fait plusieurs miracles par son intercession.

Il décéda le 16 d'avril, jour où l'on célèbre sa fête. Quelques églises d'Espagne font commémoration de lui, comme celle de Burgos, de Palencia, de Ségovie, de Siguença, d'Astorga, et autres.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Martin, aux montagnes du Levant, environ l'an de Notre-Seigneur 460. On y montre le tombeau où est son corps saint avec plusieurs autres reliques, qui sont visitées par les pèlerins qui vont là en voyage. On tient, par une tradition certaine, que saint Toribe apporta la plupart de ces reliques de Jérusalem, et que le surplus lui fut donné par le pape saint Léon.

Les Bréviaires anciens d'Espagne écrivent de saint Toribe, et le Martyrologe romain, le 16 d'avril; le cardinal Baronius en parle en ses Annotations, et plus au long dans le sixième tome de ses Annales.

LA VIE DU VÉNÉRABLE BENOIT LABRE.

Dans un des quartiers les plus pauvres de Rome, entre le Colysée et la place Trajane, s'élève une église consacrée à la très-sainte Vierge, sous le titre de la Madone des Monts. On voyoit encore, il y a quelques années, sur une des dalles de cette église, le nom d'un mendiant françois, dont Dieu se servit pour donner au dix-huitième siècle sur son déclin un dernier avertissement de sa miséricorde, avant les terribles coups que sa justice alloit frapper.

C'étoit à la veille de la révolution, peu de temps après le triomphe et le couronnement de Voltaire, lorsque la religion étoit le plus ridiculisée et méprisée en Europe. C'est ce moment-là même que Dieu choisit pour faire éclater la gloire d'un saint, et multiplier les miracles comme aux plus beaux jours du moyen âge. Sur cette tombe du pauvre de Jésus-Christ, la vue fut rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; les maladies, les infirmités les plus invétérées étoient guéries en un instant. La puissance de cet étranger, dont la veille Rome ne savoit pas même le nom, parut en quelque sorte aussi grande que celle de Dieu, et l'on crut revoir les jours où Notre-Seigneur demeuroit sur la terre. Il fallut fermer l'église pendant deux jours pour la multitude des pèlerins qui s'y précipitoient, et pendant ces deux jours on vit une foule innombrable agenouillée dans la rue, sur la place voisine, baisant les murs qui lui cachoient le glorieux tombeau, pleurant de joie et de reconnoissance pour les miracles qu'il opéroit.

Et cette foule s'est renouvelée presque aussi nombreuse pendant deux mois, où la tombe dut être gardée à vue par des soldats.

De tous les points de l'Europe on y accouroit pour demander ou pour rendre grâces. Jamais la gloire d'un homme ne s'étoit répandue plus rapidement. En quelques jours il avoit été invoqué comme un saint en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, à Malte et dans l'Orient. Les impies frémissoient de rage en voyant la Religion tout à coup vengée de leurs blasphèmes par des miracles si nombreux, si constants, accomplis en tant de lieux divers qu'ils n'osèrent les nier, et qu'à peine essayèrent-ils de les tourner en ridicule. Cette recrudescence de la puissance divine les rendit un moment impuissants et muets.

Et comprenez-vous, si j'ose ainsi parler, tout le sel de la vengeance de Dieu? L'homme dont il se servit pour leur donner cette cruelle leçon, et réfuter ainsi d'un seul coup tous leurs raisonnements, rendre vaines toutes les railleries, cet homme étoit un mendiant, un misérable inconnu à tous, qui vivoit d'un peu de soupe recueillie dans une écuelle fêlée à la porte des monastères. Ce mendiant, du fond de son tombeau, les effraya tous. En quelques jours sa renommée avoit été plus loin que le nom de Voltaire en quatre-vingts ans. Il ranimoit les peuples : la Religion vengée relevoit la tête; le bras de Dieu apparoissoit dans le monde. Mais si Dieu nous avertit, il ne nous contraint jamais. Le monde voulut se perdre, il se perdit.

Le vénérable Benoît-Joseph Labre, par qui Notre-Seigneur fit briller encore une fois sur ce malheureux siècle les derniers rayons de sa gloire, naquit dans l'ancien diocèse de Boulogne, au village d'Amette, le 26 mars 1748, sous le pontificat de Benoit XIV. Il étoit l'aîné de quinze enfants. Dieu prit les prémices de cette pieuse et nombreuse famille pour en faire un saint.

Il avoit deux oncles, l'un frère de son père, l'autre de sa mère, et tous deux prêtres. Le premier, M. l'abbé Labre, étoit curé d'Erin. Quand son neveu eut douze ans, il le prit avec lui et lui fit faire sa première communion. Charmé de sa piété, il lui enseigna le latin, espérant qu'il deviendroit prêtre. Labre montroit en effet un grand goût pour la vie religieuse. Il ne se mêloit pas aux amusements des jeunes gens de son âge ; il aimoit la solitude, la prière,

la lecture des livres de piété. Il faisoit ses délices des sermons du Père Lejeune qu'on appeloit plus volontiers en ce temps-là le Père l'Aveugle. Il étoit charitable, se retranchoit de son pain pour le donner aux pauvres; il devoit faire un bon religieux.

Ce n'étoit point sa vocation, cependant. Dieu lui avoit réservé une destinée tout extraordinaire, et vous allez voir avec quelle admirable prudence il l'y prépara.

Se croyant appelé à vivre dans un couvent, Labre choisit le plus austère, celui de La Trappe. Ses parents lui refusèrent leur consentement; mais en ce temps-là même il perdit son oncle, le bon curé d'Érin, qui avoit élevé sa jeunesse. Une épidémie ravageoit la paroisse d'Érin. Comme le bon pasteur, le curé d'Érin donna sa vie pour son troupeau. Labre aussi se montra admirable de dévouement; mais après la mort de son oncle, il fallut revenir chez son père dont il arracha enfin le consentement.

Le jeune Labre courut à La Trappe. Il n'y put être admis : il n'avoit que dix-huit ans, et à cause de la rigueur de la règle, le couvent s'étoit imposé la loi de ne point recevoir de postulants aussi jeunes. Ce fut une grande douleur pour Labre. Il continua cependant ses études chez son oncle maternel, l'abbé Vincent. Des Missionnaires qui vinrent prêcher en ce pays réveillèrent sa vocation. On lui parle de la Chartreuse de Montreuil, dont la règle étoit presque aussi sévère que celle de La Trappe. Il s'y présenta.

— Mon ami, lui dit le prieur de Montreuil, quand vous aurez étudié la philosophie, et que vous saurez le chant, je vous admettrai volontiers parmi nous; mais jusque-là je ne puis vous recevoir.

Labre revenoit découragé lorsqu'on lui indiqua le prieur de la Chartreuse de Longuenesse comme étant moins sévère. En effet il fut admis. Voilà le saint jeune homme au comble de ses vœux. Il espère enfin faire pénitence et travailler solidement à son salut. Sa joie dura peu : après six semaines il quitta le couvent.

Il semble que c'étoit une tentative inutile, et cependant la Providence avançoit son œuvre. Elle le formoit peu à peu pour cette vie pénitente qu'il devoit mener au milieu du monde. En effet,

rentré chez son père, il commence à pratiquer de saintes austérités. Sa mère le surprenoit quelquefois la nuit couché sur une planche. Dans sa tendresse inquiète la bonne femme le grondoit, ne se doutant guère que la gloire de sa maison et de son nom s'acquéroit ainsi.

Labre avoit vingt ans : il étoit temps de prendre un parti et de décharger ses parents des sacrifices qu'ils s'imposoient pour lui. Il partit donc étudier la philosophie chez un vicaire de Ligny, nommé M. Dufour ; il y apprit aussi le chant, et put se présenter bientôt au prieur de Montreuil. Les conditions étoient remplies, il fut admis. Après six semaines, comme à Longuenesse, il dut quitter le couvent ; on ne lui croyoit point de vocation.

Quelle singulière persistance ! Cet homme, qui devoit mener au milieu du monde la vie la plus dure et la plus mortifiée, ne paroissoit point propre aux austérités ! Le doigt de Dieu est là, et la Providence le faisoit chasser de partout.

En effet, il se présenta une seconde fois à La Trappe : la porte lui en est fermée pour toujours. Il entre à Sept-Fonds le 28 octobre de l'an 1769 ; il y prend l'habit de novice sous le nom de Frère Urbain. La règle est sévère : les jeûnes, les veilles, la prière assidue, tout sourit à cette âme affamée d'austérités. Une maladie de deux mois le met à l'extrémité, et le fait renvoyer encore une fois.

C'étoit le 2 juillet 1770 ; Labre avoit alors vingt-deux ans. Désolé d'être ainsi repoussé par les hommes, ne voulant point rentrer chez son père, à qui son éducation avoit tant coûté, il part pour Rome. Dieu le tenoit enfin, et alloit le mener par la main à une vie tout extraordinaire.

Voici ce que Labre écrivoit à ses parents, le 31 août 1770, de Guiers, en Piémont.

« ... Je vous dirai donc que je suis sorti de Sept-Fonts le 2 juillet ; j'avois encore la fièvre lorsque je suis sorti ; elle m'a quitté au quatrième jour de marche, et j'ai pris le chemin de Rome. Je n'ai guère avancé depuis que je suis sorti de Sept-Fonts, parce que pendant le mois d'août il fait de grandes chaleurs dans le Pié-

mont, où je suis, et que j'ai été retenu pendant trois semaines, dernièrement, dans un hôpital, où j'ai été assez bien, par une petite maladie que j'ai eue; du reste, je me suis bien porté depuis que je suis sorti de Sept-Fonts. Il y a en ce pays-ci plusieurs monastères, où la vie est fort régulière et fort austère. J'ai dessein d'entrer dans quelqu'un, et j'espère que Dieu m'en fera la grâce... Je ne manque pas de prier Dieu pour vous; je vous demande pardon de toutes les peines que je peux vous avoir causées, et vous prie de m'accorder vos bénédictions, afin que Dieu bénisse mes desseins. C'est par son ordre que j'ai entrepris le voyage que je fais. Ayez soin surtout de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs; veillez sur leur conduite, pensez aux flammes éternelles de l'enfer et au petit nombre des élus... »

Je vous ai cité ce fragment de lettre, parce qu'il prouve que le bienheureux Labre ne connoissoit pas encore sa véritable vocation. Il se croyoit toujours destiné au couvent, et il ne s'apercevoit pas que Dieu l'y avoit fait seulement passer, afin d'y apprendre de la vie religieuse ce qu'il en devoit savoir pour la pratiquer dans le monde.

C'est à Lorette que la destinée de Labre fut fixée. Je m'imagine aisément ce que dut éprouver cette âme si pieuse, si amie de Dieu, en entrant dans la sainte maison où le Verbe s'étoit fait chair. Comme le cœur bat à cette seule pensée, que Notre-Seigneur a demeuré là avec sa Mère et saint Joseph ! La joie que vous ressentiriez si vous revoyiez la maison paternelle après un long exil n'est qu'une foible image de l'émotion profonde que vous éprouvez dans cette maison paternelle de tous les chrétiens; car c'est là que nous avons reçu la vie de l'âme, c'est là que le monde a commencé d'être sauvé. Si cette petite maison étoit restée déserte et n'avoit point reçu ses hôtes divins, jamais nous n'aurions connu le vrai Dieu ; les trois quarts du genre humain seroient encore des esclaves abrutis, et après une vie de misères nous n'aurions d'autre attente que les ténèbres horribles de l'enfer. Aussi avec quelle tendresse on baise ces murs grossiers et bénis ! comme on considère, avec une pieuse et reconnoissante curiosité, tous les détails

de cette petite demeure où Dieu s'est apaisé et a recommencé d'ouvrir le ciel à tous ses enfants ! La petite fenêtre par laquelle l'ange Gabriel entra pour annoncer la bonne nouvelle ; le foyer où se réchauffoit cette illustre famille qui se partage le cœur de tous les chrétiens : Jésus, Marie, Joseph ! L'armoire où la très-sainte Vierge déposoit les saints ustensiles de son pauvre ménage ; jusqu'à l'écuelle de bois dont sa pauvreté se servoit pour boire, et où Notre-Seigneur sans doute a bu aussi, tout est là. Il est là lui-même, ce bon maître, sur l'autel où Pierre célébra, je crois, sa première messe ; et du haut de son antique et vénérable statue, la très-sainte Vierge semble habiter encore la Sainte-Maison.

Y a-t-il, je vous prie, sanctuaire plus vénérable au monde? C'est le berceau de la Rédemption, et Sixte-Quint, toujours simple et grand, avoit tout dit en trois mots qu'il fit graver sur la porte de marbre : HIC VERBUM CARO FACTUM EST.

Je vous demande pardon de m'être laissé aller ainsi à ces impressions. Un jour aussi, peut-être, vous irez à Lorette, et au seul souvenir des émotions saintes que vous y aurez éprouvées, vous sentirez monter de votre cœur à vos yeux quelque reste des larmes que vous y aurez versées.

J'ai toujours pensé que c'étoit à Lorette que le bienheureux Labre avoit conçu le dessein de visiter tous les sanctuaires célèbres de l'Europe. Il se prit d'ailleurs d'un si grand amour pour la Sainte-Maison, qu'il y revint chaque année jusqu'à la fin de sa vie.

Ce fut au mois de novembre 1770, qu'il accomplit ce premier pèlerinage. De Lorette il partit pour Assise. Il visita tous les sanctuaires de cette nouvelle Sion : la Portioncule, la triple église, la maison du saint, le tombeau de sainte Claire. Labre, ce grand amateur de la pauvreté, devoit aimer saint François qui, selon l'énergique expression du Dante, la prit pour sa dame, et l'épousa veuve de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi se fit-il agréger à une confrérie de Saint-François, et à la mort on retrouva sur ses reins le cordon qu'il avoit reçu à Assise.

D'Assise il vint à Rome, où il fut reçu à l'hôpital de Saint-Louis

des François. Je ne vous parlerai pas de sa joie. Qui n'a prié et pleuré au tombeau des saints Apôtres? Vous connoissez Rome et vous l'aimez. Les émotions de Labre vous sont connues.

L'année suivante, il repartit pour Lorette, mais il s'écarta un peu dans les montagnes, afin de visiter à Fabriano la tombe du grand fondateur des Camaldules, saint Romuald. Il resta quinze jours environ dans cette petite ville, et en édifia si bien les habitants, qu'ils le vénéroient comme un saint. Aussitôt qu'il s'en aperçut, Labre qui se croyoit le plus misérable des pécheurs, s'enfuit à Lorette, où il arriva dans le mois de septembre. De Lorette il visita tous les sanctuaires du royaume de Naples, Saint-Janvier, Saint-Nicolas de Barri, Saint-Michel au *Monte Gargano*, et plusieurs autres. Il revint à Rome pour les fêtes de Pâques de l'an 1772. Il aimoit les grandes solennités de la semaine sainte, et tenoit à vénérer les précieuses reliques qui sont alors exposées.

Au mois de juin, il repartit pour son pèlerinage annuel de Lorette. De là il visita les sanctuaires de Toscane, Vallombreuse, Camaldoli et l'Alvernia, ces trois perles cachées dans les gorges et à l'ombre des sommets de l'Apennin. Un registre de Saint-Louis des François nous apprend qu'il étoit à Rome aux fêtes de Pâques de l'an 1774. Au mois de décembre, nous le retrouvons en Bourgogne; il revenoit sans doute de Saint-Jacques de Compostelle. Dès son voyage à Fabriano, il avoit manifesté le désir de faire ce grand pèlerinage autrefois si célèbre. Il traversa ensuite les montagnes de la Suisse pour aller s'agenouiller dans le sanctuaire de Notre-Dame d'Einsilden, Notre-Dame des Hermites. Il fit de là quelques pèlerinages en Allemagne, repassa à Einsilden, et revint à Rome pour l'année sainte de 1775.

Quel étoit le but de tant de courses lointaines? La faveur du monde n'est pas aux pèlerinages, qu'il traite de voyages inutiles, plus propres à la dissipation qu'au recueillement. Mais on prie si bien dans les sanctuaires! les souvenirs qu'ils rappellent raniment si vivement la foi! Que de douces larmes le cœur y répand! Quelle source intarissable de grâces! Là, Dieu ne compte plus avec nous, et nous les verse à pleines mains. Ce sont des ré-

servoirs, des citernes divines, où l'on trouve des eaux abondantes au milieu des plus grandes sécheresses. Sans doute on peut se sanctifier partout ; mais Dieu a voulu encore ménager ce surcroit de secours à notre foiblesse. Heureux qui sait en profiter comme Labre! Que j'envie le bonheur de cette partie de sa vie! Comme il devoit marcher avec joie, priant pendant tout le chemin, méditant les grandeurs de Dieu au milieu des montagnes, son immensité sur les bords de la mer, sa bonté dans les plaines fertiles qu'il traversoit. Comme l'âme s'élève au-dessus de l'humanité dans ce perpétuel isolement du voyage, dans cette solitude des routes où elle n'a plus de commerce qu'avec la nature et avec Dieu!

Labre y gagna d'ailleurs une vertu divine : l'amour et la pratique de la pauvreté. Dans tous ses pèlerinages il vivoit d'aumônes. Il apprit ainsi à mendier, ce dernier degré d'humiliation où Notre-Seigneur voulut descendre pour nous désapprendre l'orgueil. Il est dur de tendre la main, quand on a laissé dans le monde un bon patrimoine, quand on possède un petit lot des richesses de l'esprit. Mais il faut qu'il y ait des mendiants volontaires, pour rendre moins amère l'infortune de ceux qui sont contraints à mendier par la vieillesse et l'infirmité. Dieu, d'ailleurs, qui vouloit humilier le dix-huitième siècle en donnant à sa hautaine sagesse le spectacle d'un pauvre si célèbre et si puissant, formoit ainsi peu à peu son serviteur à l'état où il le désiroit amener : Celui de Pauvre de Jésus-Christ.

L'amour de Jésus-Christ, le besoin de lui parler sans cesse, de souffrir pour lui, commençoit à devenir chez Labre, si j'ose le dire, une passion. Malgré son recueillement, sa solitude, son oubli de la soif et de la faim, il trouvoit que les distractions du voyage l'éloignoient quelquefois de son Dieu. Il résolut donc de se fixer à Rome; mais auparavant il voulut dire adieu à Notre-Dame d'Einsilden, ce sanctuaire de Marie qu'il aimoit le plus au monde après celui de Lorette. Il y retourna donc une troisième fois. Arrivé si près des sanctuaires de l'Allemagne, il ne put résister au désir de les revoir aussi. Dans l'automne de 1776, il revint enfin

à Rome, d'où il ne sortit plus pendant sept ans que pour aller chaque année à Lorette.

Nous voilà parvenus à la dernière phase de sa vie. Le pèlerin est devenu un simple pauvre, le pauvre de Jésus-Christ. Il faut que le monde apprenne à révérer dans sa personne les grandeurs et la gloire de la pauvreté.

Labre passa les trois premières années de son séjour à Rome dans une obscurité, dans une solitude absolues. Hors son confesseur, nul au monde ne le connoissoit. Il vivoit le jour dans les églises, la nuit dans une ruine antique, priant et souffrant du froid et de la faim. Ces austérités, l'habitude de rester à genoux firent enfler la moitié de son corps. Il alloit périr lorsqu'un mendiant le fit recevoir à l'hospice de M. Mancini. Le repos, une nourriture meilleure, l'eurent bientôt rétabli. Touché de sa piété, M. Mancini lui permit de revenir coucher chaque soir dans son hospice, où il logeoit douze pauvres. Dieu vouloit que la vie de Labre ne fût plus aussi inconnue, et c'est, en effet, par M. Mancini que l'on a su l'emploi ordinaire de ses journées.

Le soir, un peu avant l'ouverture de l'hospice, pendant que les autres pauvres causoient à la porte, Labre se mettoit à genoux derrière une colonne du palais Santarelli, et attendoit en priant. Après la prière commune, au lieu de se coucher, il restoit longtemps à genoux, se relevoit la nuit pour prier encore. Le matin quand les pauvres se réveilloient, ils le trouvoient priant déjà. Aussitôt après la prière du matin, il se rendoit ordinairement à l'église de la Madone des Monts, et s'agenouilloit à cette même dalle sous laquelle il fut enterré. Il y restoit jusqu'à midi, faisant oraison, entendant les messes, récitant l'office divin. A midi, il alloit à la porte de quelque couvent recevoir la portion de soupe et de pain qui lui servoit d'unique repas. Avant de prendre cette chétive nourriture, il élevoit vers le ciel la pauvre écuelle qui la contenoit, et prioit Dieu avec une ferveur qui touchoit jusqu'aux larmes les pauvres, ses compagnons. Après son repas, il alloit à l'église des Quarante-Heures et y passoit le reste du jour, priant

ou lisant quelque livre de piété. Le soir, il recevoit la bénédiction du Saint-Sacrement et revenoit à l'hospice.

Voilà la vie qu'il mena pendant les trois dernières années. Il ne parloit presque jamais, répondoit en peu de mots, ne voyoit personne, et vivoit uniquement avec Dieu. Son costume répondoit à sa pauvreté.

« Au mois de juin 1782, dit M. Marconi, son confesseur, après la sainte messe que je venois de célébrer dans l'église de Saint-Ignace du Collége Romain, j'aperçus un homme dont la vue, au premier aspect, étoit désagréable et rebutante. Les jambes à demi nues, les reins ceints d'un assez mauvais cordon, toute la tête fort négligée, mal couvert, et mal enveloppé d'un manteau usé et déchiré ; tout l'extérieur enfin du mendiant le plus misérable que j'aie jamais vu : c'étoit Benoît-Joseph Labre. »

Quel fut l'étonnement de M. Marconi, quand dans ce mendiant il découvrit un saint qui lui révéla sa vie passée, une vie angélique, la gloire de son tombeau, et à lui-même sa vie intérieure, ses plus secrètes pensées. M. Marconi admira et se tut.

Excepté M. Marconi, M. Mancini, un marchand nommé Zaccarelli, fort ami de Labre, tout Rome ignoroit quel trésor étoit caché dans son sein. On regardoit Labre comme le dernier des misérables. Un jour qu'il avoit donné à un pauvre un baïocque qu'il venoit de recevoir, celui qui lui avoit fait cette aumône crut qu'il la méprisoit. Cet homme furieux se jeta sur lui, et le battit d'un instrument qu'il tenoit à la main. Depuis, il est revenu sur son tombeau apporter en pleurant cet instrument qui avoit servi sa colère. Labre avoit enduré ses coups sans se plaindre.

Une autrefois il reçut à la jambe un palet qui fit jaillir le sang ; il ne se retourna même pas pour savoir qui l'avoit frappé.

Au Colysée, il voulut reprendre quelques enfants qui profanoient ce sanctuaire des martyrs. Les enfants, le voyant si misérable, le poursuivirent à coups de pierre. Un passant les arrête : Laissez-les, dit Labre ; si vous me connoissiez, vous feriez comme eux.

Cependant une douleur profonde dévoroit le cœur de Labre et devoit hâter sa fin. Cet amant de Dieu, si insensible à ses propres

peines, ressentoit toutes les injures que le dix-huitième siècle vomissoit contre son divin ami. Jamais les hommes n'avoient paru plus acharnés contre Dieu. Tous les jours la masse des livres impies, des blasphèmes, des apostasies alloit grossissant. L'horizon de ce malheureux siècle se chargeoit de tant d'impiétés, que la colère divine, mise au défi depuis soixante ans, alloit enfin éclater dans une épouvantable tempête. Labre, par ses austérités, par ses prières, retenoit le bras de Dieu tant qu'il pouvoit ; mais ce bras vengeur devenoit de plus en plus lourd, et les forces de Labre diminuoient. Chaque coup qui frappoit Dieu le frappoit aussi. Il éprouvoit cette affreuse torture de voir son Père, son Ami, son Époux, maltraité, foulé aux pieds ; et par qui ? par ses frères ; par des frères ingrats, mais qu'il aimoit, parce qu'ils étoient comme lui les enfants d'un même Père, et qu'il les voyoit tout ruisselants du sang que leur salut avoit coûté. Il auroit voulu venger cette divine Victime ; mais les bourreaux aussi occupoient une large place dans son cœur, et il ne savoit que prier pour eux, au lieu de les maudire. Dans ces déchirements son cœur se brisoit. Combien de fois l'a-t-il avoué à M. Marconi ? « Mon Père, disoit-il, cette douleur me tue. »

Dans le carême de l'an 1783, le jour de la Compassion de la très-sainte Vierge, le vendredi de la Passion par conséquent, il vint se confesser pour la dernière fois. Il ne pouvoit plus se soutenir, il étoit obligé de s'appuyer sur un bâton. « Quand je le vis si foible, dit M. Marconi, si exténué, les vêtements déchirés, je pensai que bientôt Rome se disputeroit les lambeaux qui recouvroient ce martyr de la pénitence. Ce jour-là il communia et pria longtemps à l'autel de la très-sainte Vierge. »

Le dimanche des Rameaux, il fit ses dévotions à Sainte-Marie-Majeure.

Cette semaine-là même on l'attendoit à Lorette. Chaque année il y arrivoit au printemps, et logeoit chez un brave homme nommé Sori. Dans ses premiers pèlerinages, Labre avoit été remarqué de deux prêtres attachés à la Sainte-Maison : ils avoient admiré sa piété, son recueillement et s'étoient intéressés à lui. Sachant

qu'il n'avoit d'autre abri pendant la nuit qu'une mauvaise grange assez éloignée, ils lui avoient trouvé un logement chez ce Sori, qui étoit un homme pieux. La femme de Sori lui avoit préparé un lit dans une petite chambre, mais Labre préféra une espèce de grotte qui étoit sous la rue. C'est là qu'il demeuroit pendant le temps de son pèlerinage. Depuis plus de dix ans qu'ils le connoissoient, ces braves gens s'étoient pris d'affection pour lui : ils avoient voulu qu'il vécût avec eux ; mais Labre s'y étoit refusé, et n'acceptoit que leurs restes.

Cette année-là donc, vers la fin du carême, Sori dit à sa femme : Benoît ne tardera pas d'arriver. Leur fils, qui n'avoit que cinq ans, répondit aussitôt : Benoît ne viendra pas, Benoît se meurt. Le jeudi-saint, Sori dit encore : C'est aujourd'hui que Labre arrive, mais l'enfant reprit encore : Benoît ne vient pas, Benoît est allé en paradis.

Et en effet, Benoît-Joseph Labre étoit mort la veille, et tout Rome retentissoit déjà du bruit de sa sainteté.

Quinze jours avant, une religieuse Clarisse de Monte-Lupone, qui avoit vu Labre dans un de ses pèlerinages à Lorette, écrivoit : L'Époux divin cueillera bientôt une belle fleur dans le jardin de M. Mancini.

Voici comment cette fleur fut transportée dans les jardins célestes.

Le mercredi-saint, Labre, selon sa coutume, passa la matinée dans l'église de Sainte-Marie aux Monts ; on croit qu'il y avoit communié. Vers une heure, comme il sortoit, il tomba évanoui sur les marches de l'église. On accourut à lui. Il demanda un verre d'eau qu'il offrit à Dieu avant de le prendre, et quand il l'eut bu, il leva ses yeux vers le ciel avec une si reconnoissante tendresse, qu'il tira des larmes des yeux de tous ceux qui étoient présents.

Le voyant un peu mieux, on voulut le transporter à l'hôpital ; il s'y refusa. Zaccarelli, ce marchand qui l'aimoit, s'approcha alors : Benoît, lui dit-il, vous n'êtes pas bien, il faut avoir soin de vous ; voulez-vous venir chez moi ?

— Chez vous? oui, je le veux bien.

On le mit tout habillé sur un lit. Pour rendre quelque force à son pauvre corps exténué, on lui fit prendre de la nourriture avec trop d'abondance sans doute, car la foiblesse augmenta, et bientôt il ne put rien avaler. On prévint le vicaire de la paroisse de Saint-Sauveur aux Monts, qui lui administra l'Extrême-Onction. Le soir on commença de réciter les litanies de la très-sainte Vierge. A peine eut-on prononcé ces paroles : *Sainte Marie, priez pour lui*, que ce dévot serviteur de Marie, sans convulsion, sans agonie, remit doucement son âme à Dieu, le mercredi 16 avril 1783, à l'entrée de la nuit.

Il avoit alors trente-cinq ans et vingt et un jours.

Dans ce moment-là même toutes les cloches de Rome sonnoient pour avertir les fidèles de réciter le *Salve Regina*, afin que la très-sainte Vierge apaisât la colère de Dieu prête à fondre sur le monde. Tandis qu'on se réjouissoit encore à Paris et dans le reste de l'Europe, à Rome on étoit déjà dans l'attente. Placés sur le sommet de cette nouvelle montagne de Sion, qui est l'Église, les Pontifes suprêmes, gardiens vigilants, voient de loin venir les tempêtes. Heureux le monde, s'il eût écouté la voix du Pasteur!

En ce moment-là aussi, les enfants du quartier des Monts se répandirent dans les rues en criant : *E morto il santo, E morto il santo ;* le saint est mort, le saint est mort.

Le lendemain matin, les mêmes cris retentissoient sur la place et dans les rues voisines de la Madonne-des-Monts. On n'entendit bientôt plus que ces mots dans Rome : Un saint est mort ; où est la demeure du saint qui vient de mourir? Une foule immense s'assembla devant la maison Zaccarelli, et en força l'entrée. Il fallut placer des gardes corses pour contenir la multitude. Le quartier des Monts voulut conserver les précieuses dépouilles de Labre, et demanda qu'il fût inhumé dans l'église qu'il avoit le plus aimée. Zaccarelli se chargea des funérailles. Rome tout entière accompagna le convoi. Le corps fut ainsi porté à l'église, comme en triomphe, entre une double rangée de soldats. Les plus grands seigneurs, mêlés aux bourgeois et au peuple, sui-

voient en pleurant. On eût dit un souverain bien-aimé, que ses sujets reconduisoient avec larmes. Ni Louis XIV, ni Louis XV, n'eurent d'aussi magnifiques funérailles.

Les miracles se multipliant, le Cardinal Vicaire fit surseoir à l'inhumation. Depuis le jeudi-saint jusqu'au jour de Pâques le corps resta exposé, et des témoins innombrables purent se convaincre, en le touchant, qu'il avoit conservé toute la flexibilité de la vie. Le jeudi et le samedi-saints, il eut une sueur abondante. Il resta ainsi quatre jours sans donner le moindre signe de putréfaction. Ses membres se plioient à tous les mouvements : On eût dit un homme endormi. Le jour de Pâques, au soir, il fut inhumé sous la dalle où il s'agenouilloit. Le lundi matin, une foule innombrable accourut de tous les quartiers de Rome et des environs : les malades s'y faisoient porter, comme autrefois sur le passage de Notre-Seigneur, et tous s'en retournoient guéris. A la vue de ces prodiges, les pécheurs se convertissoient, les incrédules croyoient. On n'entendoit dans l'église que des sanglots ou des cris de joie. Il fallut cesser les messes et enlever le très-saint Sacrement. Enfin, comme je vous l'ai dit, on ferma l'église.

L'Europe retentit bientôt du nom de ce pauvre. Sa puissance apparut partout. Dieu se plut à la manifester par d'innombrables miracles, afin de se venger de l'incrédulité des hommes d'une manière toute divine, par des bienfaits. Labre sembloit avoir attiré sur le monde des torrents de miséricorde. Hélas ! ce monde ingrat n'en voulut point profiter. Les philosophes de ce siècle ignorant et myope, s'étoient demandés à quoi servent les pauvres, et ils s'étoient promis d'abolir la pauvreté. Dieu daigna leur répondre : il prit un homme, l'amena peu à peu, par des voies connues de lui seul, à le faire pauvre pour l'amour de Jésus-Christ ; puis quand il eut acquis ainsi une puissance presque divine, il le montra au monde ébloui de sa gloire. Le monde ému s'agenouilla devant le PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST.

Si la pauvreté disparoissoit du monde, il faudroit fermer le ciel. La pauvreté chrétienne, c'est le grand chemin de la sainteté.

A Corinthe, la fête des saints martyrs Calliste et Charisse, avec sept autres, qui furent tous noyés dans la mer.

A Saragosse en Espagne, les saints Caius et Crémence, qui, ayant confessé le Christ une seconde fois, et demeurant fermes dans la foi, burent le calice du martyre.

Au même endroit, saint Lambert, martyr.

Le même jour, saint Paterne, évêque d'Avranches. — Le peuple l'appelle ici saint Paterne, là saint Patier, ailleurs saint Pater, saint Pair et même saint Poix. Il étoit François, natif de Poitiers, issu de parents nobles et élevés aux magistratures. Il se fit religieux, étant encore bien jeune, et son abbé, peu de temps après, ayant reconnu sa grande prudence le choisit pour être cellerier du monastère. Mais désirant vivre en plus grande austérité, il s'en alla, avec le congé de son abbé, au diocèse de Coutances, lui et un autre religieux nommé Scubilion. Ils vouloient se retirer en une île et y vivre solitairement; mais un homme de bien qui leur donna l'hospitalité, les pria d'aller à Scicy, afin d'en convertir les habitants qui étoient idolâtres. Ils y allèrent en effet, et y jetèrent la semence de la doctrine évangélique; mais cette terre n'étant pas encore en bon état, ne produisit pas sitôt le fruit que l'on attendoit. Cependant les deux saints personnages se retirèrent en une caverne où ils menèrent une vie très-austère. L'éclat de leur vertu étant parvenu jusqu'à leur ancien abbé, il alla les visiter et remarquant de l'excès dans l'austérité de saint Paterne, il la modéra. Il le recommanda aussi à l'évêque de Coutances, qui bientôt après l'ordonna prêtre. Ce fut alors que la semence de l'Evangile produisit son fruit à Scicy, car tous les habitants se convertirent à la foi chrétienne par ses saintes exhortations. Il réunit un grand nombre de religieux et fonda plusieurs monastères, à Coutances, à Bayeux, au Mans, à Evreux et à Reims. Il fit en ce temps-là beaucoup de miracles, et à l'âge de soixante-dix ans il succéda à Perpétue, dans le gouvernement de l'église

d'Avranches. Il assista au second concile de Paris, l'an 559, et mourut, après treize ans d'épiscopat, le même jour que saint Scubilion, son ami et le compagnon de ses longs travaux. Il furent enterrés tous deux à Scicy, dans l'église appelée aujourd'hui de *Saint-Paul sur Mer*.

En Belgique, près Valenciennes, saint Druon, confesseur.

A Sienne en Toscane, le bienheureux Joachim, de l'ordre des Servites.



DIX-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Anicet, pape et martyr. — Saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu. Saint Mappalique, martyr; les saints martyrs Fortunat et Marcien; saint Pierre et saint Hermogène, martyrs; les saints Elie, Paul et Isidore, martyrs; saint Pantagathe; saint Innocent; saint Etienne de Cîteaux; la bienheureuse Claire Gambacorta; la bienheureuse Marie-Anne de Jésus.

LA VIE DE SAINT ANICET,

PAPE ET MARTYR.

AN 643.

Marc Aurèle, empereur.

Par la mort du saint Pape Pie, Ier du nom, et martyr, saint Anicet lui succéda. Il étoit Syrien de nation, et fut Pape onze ans, quatre mois et trois jours, selon Platine, en sa vie, etc., selon le cardinal Baronius neuf ans, moins trois mois et sept jours, sous l'empire de Marc Aurèle, et Lucius Vérus.

Anicet fut un très-saint Pape, qui mérita la couronne du martyre, en mourant pour Jésus-Christ. Il fut enterré dans le cimetière de Calixte, le 17 d'avril, auquel jour la sainte Eglise célèbre sa fête; il mourut l'an de Notre-Seigneur 175, selon Baronius. Il tint cinq fois les Ordres au mois de décembre, et y fit dix-sept prêtres, quatre diacres et neuf évêques.

Du temps de ce saint Pape, saint Polycarpe, qui étoit évêque de

Smyrne, disciple de saint Jean l'Evangéliste, et comme père et gouverneur de toutes les églises d'Asie, vint à Rome pour conférer avec lui du temps que les chrétiens doivent faire la Pâque, de peur de se rencontrer avec les juifs. Hégésippe vint aussi à Rome : c'est un ancien historien qui vivoit immédiatement après les apôtres, lequel a écrit d'un style net et coulant l'histoire ecclésiastique, depuis la Passion de Notre-Seigneur jusqu'à son temps.

Nous trouvons une épître décrétale de saint Anicet aux évêques de France, où il commande plusieurs choses saintes aux évêques, et aux archevêques, aux métropolitains et aux primats, et leur prescrit ce qu'ils doivent faire entre eux : enfin il ordonne que les clercs ne porteront point les cheveux longs, et qu'ils se conformeront à la doctrine de saint Paul. Car comme le clerc doit être distingué par sa vertu et par sa conversation d'avec le séculier laïque, de même il le doit être en son habit et en sa chevelure. Saint Damase, Platine et les autres qui font mention des Papes, ont écrit de saint Anicet.

LA VIE DE SAINT ROBERT,

FONDATEUR DE LA CHAISE-DIEU.

AN 1158.

Adrien IV, pape. — Frédéric Ier, empereur.
Louis VII, roi.

Saint Robert étoit Auvergnat de nation, issu de parents riches, très-nobles et très-vertueux. Il étoit de la race de saint Géraud, comte d'Aurillac, en la haute Auvergne, qui donna tout son bien

à l'Église, et fonda l'abbaye d'Aurillac, où il se vouloit rendre religieux : mais par l'avis de quelques graves personnages, il demeura au monde sans jamais se marier. Il vivoit environ l'an 913.

Le père de saint Robert s'appeloit Géraud, et sa mère Ringarde. Sa naissance donna aussitôt un présage de la vie solitaire qu'il devoit mener: car comme sa mère alloit en un château, en passant par un désert, elle accoucha de lui, et l'y mit au monde. On remarque encore, qu'ayant été donné à une nourrice qui étoit impudique, l'enfant ne voulut jamais prendre son sein, et qu'on fut contraint de lui en chercher une autre : marque assurée de sa future innocence et de sa chasteté.

Lorsqu'il eut atteint un âge capable de bonnes instructions, il fut mis en l'église de saint Julien, martyr, en une petite ville qu'on appelle Brives, pour y être instruit tant aux sciences qu'aux bonnes mœurs: là, ayant été fait clerc, ses vertus obligèrent messieurs du chapitre de le mettre au rang des chanoines; si bien que depuis il fut honoré de l'Ordre de prêtrise.

La vertu est une princesse magnifique, qu'il fait bon chérir et honorer, d'autant que de sa part elle ne manque pas de récompenser et d'élever aux honneurs ceux qui lui sont affectionnés. Saint Robert, dès son enfance, eut une telle inclination à la vertu, que la modestie et la sagesse qu'il faisoit paroître en toutes ses actions démentoient vraiment son âge, ne se laissant emporter en aucune façon aux sottises et aux badineries auxquelles ordinairement ceux de cet âge ont accoutumé de s'adonner. Au contraire, il passoit souvent les nuits entièrse dans l'église en prières, qu'il arrosoit continuellement de ses larmes. Les pauvres, poussés par l'obligation qu'ils lui avoient, à cause de ses grandes charités, combloient sa jeunesse d'une infinité de bénédictions; car il est vrai qu'ils se sentoient tous également soulagés en leur misère, ou par son secours, ce qu'il faisoit en tout ce qu'il pouvoit; ou par la compassion qu'il montroit en avoir, maniant et lavant de ses mains les plaies des pauvres malades, ce que les autres mêmes avoient en horreur: d'où vient que l'on attribuoit à l'attouche-

ment de ses mains la guérison que plusieurs recouvroient incontinent après. Voilà comment se passa la jeunesse de saint Robert.

Ses perfections eurent un même accroissement que ses forces corporelles ; car quand il eut atteint l'âge d'adolescence, qui lui rendit son corps plus robuste, il enrichit en même temps son âme d'un bon nombre de vertus, les accompagnant d'un jeûne plus austère et plus fréquent. L'amour qu'il avoit envers les nécessiteux s'accrut encore de telle sorte, qu'il ne leur épargnoit rien qui fût en son pouvoir pour les secourir, jusque-là même qu'il fit bâtir un hôpital en cette bourgade-là.

Depuis qu'il fut fait prêtre, c'étoit un plaisir de considérer sa modestie, et la ferveur avec laquelle il se comportoit en l'office de prêtrise. On remarque que les sacrifices qu'il offrit, furent tous pour le salut du peuple chrétien. Aussi étoit-il porté d'un grand zèle pour la conversion des pécheurs ; en quoi sa sainte vie et ses bonnes et pieuses exhortations firent un fruit admirable. Mais ce qui donnoit une merveilleuse édification aux gens de bien, et de la confusion aux méchants, étoit que bien qu'il les surpassât tous de beaucoup en perfection et en mérite, néanmoins il s'estimoit et vouloit que l'on le crût être le moindre et le plus imparfait de tous.

Cependant le feu de l'amour divin lui ayant embrasé le cœur, il eut un désir de s'adonner entièrement à la contemplation : ce fut pour cela qu'il résolut de quitter toutes ses richesses, et de se retirer pour suivre et aimer seulement Jésus-Christ. Cluny, monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, en Bourgogne, au diocèse de Mâcon, étoit alors, comme encore depuis, en grande réputation pour la sainteté, tant des abbés que des religieux de ce monastère. Il y avoit environ cent quarante ans qu'il étoit bâti, et en ce temps-là il étoit gouverné par l'abbé saint Hugues. Saint Robert jugeant que ce lieu-là étoit fort propre pour son dessein, et ayant désir de se mettre en une si sainte compagnie, et sous la conduite d'un si saint abbé, s'achemina pour y prendre l'habit de religieux.

Mais comme il pensoit se retirer secrètement, pour éviter l'im-

portunité de ses amis, il fut trahi par le bruit qui se répandoit incontinent partout de son départ. Là-dessus, comme s'il n'y fût pas allé moins que de l'intérêt du salut public, chacun couroit après lui : et, après mille prières et mille supplications, il fut ramené à Brives, confus en soi-même de se voir ainsi recherché et chéri de tout le monde. Le déplaisir et le regret qu'il eut, non pas tant que l'on eût empêché son dessein, que de ce qu'on l'avoit reconnu, l'affligea tellement, que peu de jours après il tomba dans une grande maladie.

Dieu lui ayant redonné la santé, et voyant que l'exécution de sa résolution étoit arrêtée par un dessein de la divine Providence qui lui étoit inconnu, il voulut essayer parmi les siens ce qu'il avoit résolu de faire dans cette sainte maison. Mais ce fut en vain : car pas un de ses domestiques ne se soucioit beaucoup de ses saintes instructions : ce qui lui faisoit perdre le repos de son âme qu'il désiroit tant. De sorte qu'il s'en alla à Rome visiter les saints apôtres, saint Pierre et saint Paul, et les prier que par leur intercession Dieu lui octroyât l'accomplissement de son désir. Il revint de Rome en Auvergne, espérant toujours cette faveur de Dieu.

Cependant un soldat nommé Etienne, ennuyé de porter les armes et de servir le monde et ses passions, l'alla trouver, Dieu le permettant ainsi, afin de prendre conseil de lui sur ce qu'il devoit faire pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes passées, et pour vivre dorénavant en la crainte et en l'amour de Dieu. Alors le saint homme lui conseilla de renoncer entièrement au monde, à tous ses biens, et à ses honneurs, et de s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ. Ce soldat lui repartit, que véritablement c'étoit bien là son plus grand désir : mais que ce lui seroit un plus grand contentement s'il le pouvoit faire en sa compagnie. Cette réponse fut d'autant plus agréable à saint Robert, qu'il la voyoit conforme à sa sainte résolution, s'imaginant bien que Dieu lui avoit adressé cet homme exprès pour lui servir de compagnon, et pour lui faciliter l'exécution de sa volonté. Bien joyeux de cette rencontre, il lui découvrit son secret, et ce qu'il désiroit faire, et lui promit de lui servir de compagnon à faire ce qu'il lui avoit conseillé.

Sur ces entrefaites, le soldat, rempli de foi et de confiance, s'en alla par dévotion visiter Notre-Dame du Puy, en Auvergne, afin d'implorer par l'intercession de la très-sainte Vierge, l'assistance de la divine bonté, pour l'accomplissement de leur bon dessein. Il arriva qu'étant en chemin, comme il se mettoit en peine du lieu qu'ils pourroient choisir, il se trouva au milieu d'une vaste solitude, où il y avoit une vieille église. Après l'avoir bien considérée, et tout ce qui en dépendoit, il la jugea être fort propre pour leur retraite. Dès qu'il fut de retour, il raconta à saint Robert ce qu'il avoit vu, avec les circonstances et les dépendances. Saint Robert en demeura fort content, et remercia la divine bonté de leur avoir découvert ce dont ils étoient bien en peine.

Mais il leur manquoit encore une chose que saint Robert souhaitoit merveilleusement; à savoir un autre compagnon, afin d'accomplir en eux le nombre de la Trinité, et de mieux et plus commodément servir Dieu qui, secondant en tout ses désirs, suscita un autre soldat, nommé Dalmace, lequel se présenta pour leur servir non-seulement de compagnon, mais aussi de serviteur.

Ils se transportèrent tous trois joyeusement en ce lieu, sans en parler à personne. Représentez-vous un lieu désert et éloigné d'habitants, dénué de toutes commodités; aussi étoit-ce ce qu'ils cherchoient, sachant bien que le plus facile et le plus souverain moyen de trouver les trésors célestes, c'est d'éloigner et d'affranchir son esprit des biens temporels. Cependant il s'y rencontra une grande difficulté, et bien fâcheuse à supporter, à savoir, la rusticité et la barbarie des habitants circonvoisins, qui, au lieu de les assister et de leur fournir les petites nécessités de la vie, les outrageoient d'injures, avec des menaces, et ils n'eurent pas peu d'occasions d'exercer leur patience.

Mais ne perdant pas courage, ils mirent aussitôt la main l'œuvre, et se bâtirent en premier lieu une loge de branchage feuillus, pour leur servir de cellule près de l'église; ensuite ils disposèrent et distribuèrent leurs exercices particuliers et domestiques entre eux, de telle sorte que les deux dévots soldats travailloient de leurs mains, afin que par ce moyen ils eussent de quoi

vivre, pendant que saint Robert vaquoit perpétuellement à l'oraison, excepté qu'à certaines heures ils s'assembloient tous trois en cette vieille église, qui leur servoit d'oratoire, et qu'ils avoient raccommodée le mieux qu'il leur fut possible, pour faire les prières qui se doivent faire en commun : ce qu'ils faisoient aussi la nuit.

Ils vivoient de telle sorte qu'ils donnoient une grande partie de la provision qu'ils avoient pour leur repas, aux pauvres qui se présentoient, sans se réserver aucune chose pour le lendemain. Il arriva un jour, que saint Robert ayant donné à un pauvre un morceau de pain, qui étoit resté du jour de devant, Dalmace retourna du travail pour manger, et ne l'ayant point trouvé, s'en fâcha un peu. Mais saint Robert le consolant là-dessus, lui montra qu'il ne se falloit point mettre en peine du lendemain, et que Dieu, par sa divine providence, pourvoiroit à leurs nécessités, et qu'il n'abandonnoit jamais ses créatures. En effet, un certain abbé, nommé Arbert, leur envoya trois chevaux chargés de ce qui leur étoit nécessaire, et il en arriva deux incontinent après ; mais Dieu permit que l'autre tardât un peu d'avantage à venir, en punition de la défiance de Dalmace.

Cependant le bruit de la sainteté de ces trois personnages se répandit par tous les pays circonvoisins ; ce qui fut cause que plusieurs, tant du peuple que du clergé, s'associèrent avec eux, pour se dédier toute leur vie au service de Dieu. Si bien que peu à peu, par les saintes exhortations et par la vie exemplaire de saint Robert, les habitants de ce pays-là changèrent leurs mœurs rustiques et sauvages, et devinrent plus humains ; mais ce qui les convertit le plus, furent les miracles ordinaires qu'ils lui voyoient faire. Car il guérissoit, non-seulement les maladies corporelles, mais aussi il chassoit les diables du corps des possédés ; et toutefois par son insigne modestie, il attribuoit ces prodiges aux mérites de saint Agricole et de saint Vital, auxquels cette église étoit dédiée, et non pas aux siens ; mais les diables qu'il chassoit, publioient hautement tout le contraire, faisant reconnoître ainsi ses mérites.

Enfin le nombre des serviteurs de Dieu s'accrut en telle sorte qu'ils furent obligés de faire bâtir un nouveau monastère, afin d'y vivre sous une bonne et sainte règle. Pour l'accomplissement de ce dessein, la dévotion de plusieurs se fit grandement paroître, donnant à l'envi les uns des autres, les uns de l'or et de l'argent, pour la structure du monastère, et les autres des héritages pour son entretien. Saint Robert voyant que Dieu lui présentoit une si belle occasion, pour la perfection d'une si bonne œuvre; et d'ailleurs qu'il seroit responsable du repos et du salut de tant de bonnes âmes, s'il ne correspondoit à leur dévotion; par l'avis et avec la permission de Rencon, évêque de Clermont en Auvergne, il fit bâtir un monastère auprès du petit lieu où il se retiroit auparavant; ce qui fut fait au grand contentement de tous, et il fut appelé *Chaise-Dieu la Neuve*. Après cela, le même évêque se transporta vers le Pape Léon IX, à Rome, et saint Robert vers le roi Henri Ier, afin d'obtenir d'eux une ratification et des priviléges pour la fondation du monastère. Ce qui succéda également bien à tous deux; car le Saint-Père approuva la règle, et tout ce qui avoit été fait, établissant saint Robert prieur de ce lieu, et le Roi de sa part n'accorda et ne ratifia pas seulement leurs demandes, mais encore honora ce monastère et le saint homme de plusieurs beaux dons et priviléges.

Après que le monastère fut dédié, saint Robert prit l'habit de religieux, et aussi le gouvernement du monastère, à la prière de ses Frères, et selon le commandement du Pape; bien que ce fût malgré lui, car l'obéissance lui sembloit beaucoup plus agréable que le commandement. Les fruits de ses peines parurent merveilleux en peu de temps. Les miracles fréquents, que Dieu faisoit en sa faveur, et les progrès dans la vie spirituelle de tous ceux qui vivoient en ce monastère, étoient des témoignages irréfragables de sa vigilance, du soin qu'il prenoit pour ses sujets, de la simplicité et de la candeur de son âme. Car, c'est une chose qui surpassoit presque la créance humaine, qu'il se vit jusqu'à trois cents moines sous sa direction; tant ses saintes prédications et l'exemple de sa sainte vie eurent de puissance sur les esprits des habi-

tants de ce pays-là, qui étoient d'une humeur si rustique et si sauvage. De plus, il rétablit environ cinquante églises qui avoient été ruinées par les malheurs du temps.

Enfin ce grand saint, après avoir soutenu de grands travaux pour l'honneur et pour le service de Dieu, se sentant proche de la fin de ses jours, fit appeler tous ses religieux devant lui; et après leur avoir fait sa dernière exhortation, il les embrassa tous, se recommandant à leurs prières, et leur ayant donné sa bénédiction, il rendit l'âme à son Créateur, le 17 avril, l'an de Notre-Seigneur environ 1155, étant fort âgé. Son corps fut inhumé en la même Chaise-Dieu qu'il avoit fait bâtir.

La vie de saint Robert a été écrite par Surius, en son second tome de la Vie des Saints. Odo Gissæus fait mention de lui en son histoire de Notre-Dame du Puy en Auvergne, où il cite une vie manuscrite de saint Robert, au rapport du révérend Père Gaultier, en sa Chronologie.

En Afrique, la fête de saint Mappalique, qui obtint la couronne du martyre avec plusieurs autres, ainsi que le rapporte saint Cyprien, dans sa lettre aux martyrs et aux confesseurs.

Au même lieu, les saints martyrs Fortunat et Marcien.

A Antioche, les martyrs Pierre, diacre, et Hermogène, son serviteur.

A Cordoue, les saints martyrs Élie, prêtre, Paul et Isidore, solitaires.

A Vienne, saint Pantagathe, évêque.

A Tortone, saint Innocent, évêque et confesseur.

A Cîteaux, saint Etienne, abbé, qui habita le premier la solitude de Cîteaux, et eut la consolation d'y recevoir saint Bernard avec ses compagnons.—Nous avons raconté sa vie le 28 mars, jour où il mourut.

La bienheureuse Claire Gambacorta avoit été fiancée dès l'âge de sept ans à un jeune homme noble et riche ; mais elle soupiroit après une vie plus parfaite que celle du monde et désiroit s'unir au plus riche et au plus noble de tous les époux; elle aimoit les pauvres, les soulageoit, les soignoit ; elle pansoit elle-même une pauvre femme dont le corps et surtout le visage étoient rongés par des plaies hideuses. A l'âge de quinze ans elle perdit son fiancé, et aussitôt elle se coupa les cheveux et se retira secrètement dans un monastère de Clarisses. Son père vint l'y chercher à main armée, avec ses fils et ses amis ; il l'enferma pendant six mois, et on la laissa une fois par négligence trois jours entiers sans lui donner de nourriture. La constance de la bienheureuse triompha enfin des répugnances de son père, qui lui fit bâtir à Pise, dont il étoit gouverneur, un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle en devint prieure treize ans après, et y donna l'hospitalité avec un généreux pardon à la veuve et aux deux filles de l'assassin de son père et de deux de ses frères. La bienheureuse Claire mourut le 17 avril 1419, et son culte fut approuvé par Pie VIII, le 3 avril 1830.

La bienheureuse Marie-Anne de Jésus, née à Madrid, d'une noble famille, eut beaucoup de peine à obtenir de son père, don Louis Navarra, la permission de se faire religieuse. Aucun couvent ne l'avoit osé recevoir, et ce ne fut qu'à l'âge de quarante-deux ans, après avoir mené dans son palais une vie toute sainte et très-austère, qu'elle put enfin se donner tout entière à Dieu. Elle avoit une grande dévotion pour l'Ordre de la Merci. Elle se retira donc auprès d'un couvent de cet ordre et en suivoit tous les

règlements. Après avoir vécu ainsi pendant huit ans, elle prit avec une autre compagne, Marie de Jésus, l'habit de la Rédemption des captifs, et ainsi fut fondé l'Ordre des religieuses déchaussées de Notre-Dame de la Merci. La bienheureuse prioit et faisoit pénitence pour la conversion des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire, et celle des chrétiens esclaves en Afrique; elle combattoit ainsi l'esclavage sous toutes ses formes. Elle mourut le 17 avril 1624, et fut béatifiée par Pie VI, le 25 mai 1783.



DIX-HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

La bienheureuse Marie de l'Incarnation.
Saint Apollonius, sénateur, martyr; les saints martyrs, Eleuthère, évêque, et Anthie sa mère; saint Corèbe, martyr; saint Calocer, martyr; saint Parfait, prêtre et martyr; saint Galdin, cardinal-évêque de Milan; le bienheureux Amidei; le bienheureux Hibernon; le bienheureux François de Fabriano.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

RELIGIEUSE CONVERSE CARMÉLITE.

L'Eglise et la France doivent à la bienheureuse Marie de l'Incarnation l'établissement des religieuses Carmélites en notre pays, et à ses conseils la fondation de deux congrégations religieuses qui ont rendu de grands services à l'éducation de la jeunesse : les Ursulines et les Oratoriens du cardinal de Bérulle. L'influence de cette pieuse femme sur son siècle fut extraordinaire et vraiment toute divine : elle aida à fermer les plaies que le protestantisme, par ses révoltes et ses longues guerres, par ses scandales et ses destructions, avoit faites à la France. Elle fut comme l'ange protecteur de son pays dans ces temps malheureux. Son nom doit nous être cher à tous ces titres ; et plût à Dieu que nous puissions propager son culte à l'égal des services qu'elle nous a rendus, et de la reconnoissance que nous lui devons.

Elle naquit à Paris, dans la paroisse de Saint-Merry, le 1er février 1566, lorsque toute la France étoit déjà remuée par les intrigues et les menées des sectaires qui l'alloient ensanglanter. Elle appartenoit à une noble famille, alliée aux Nicolaï, aux

Sillery, aux Molé. Son père, Nicolas Avrillot, étoit maître des comptes de la Chambre de Paris, chancelier de la reine de Navarre. Sa mère s'appeloit Marie Lhuillier. Ayant eu déjà plusieurs enfants qu'elle n'avoit pu élever, elle voua celui-ci à la très-sainte Vierge, et la mit sous la protection de saint Claude, en qui elle avoit une particulière confiance.

Le lendemain du jour de sa naissance, l'enfant fut porté sur les fonts du baptême, et reçut le nom de Barbe. C'étoit la fête de la Purification de la très-sainte Vierge, heureux présage de la bienveillance que devoit lui témoigner cette grande Reine. Quand elle eut sept ans, ses parents la conduisirent à Notre-Dame de Liesse, en Picardie, où elle quitta son vêtement blanc, qui fut donné à une pauvre orpheline. Elle fut ensuite placée au couvent de Longchamp, près Paris, où une de ses tantes, Elisabeth Lhuillier, étoit religieuse Clarisse. C'est là qu'elle fut élevée dans la retraite et formée aux saintes habitudes de la prière, du jeûne, de la contemplation.

La bienheureuse resta dans cette sainte solitude jusqu'à l'âge de quatorze ans : elle auroit voulu y passer toute sa vie, mais ses parents lui refusèrent constamment la permission de se faire religieuse. Elle étoit leur unique enfant, et jamais ils n'eurent le courage d'en faire le sacrifice au Seigneur, de qui, cependant, ils tenoient ce précieux don. Dieu, dont les desseins sont admirables, se servoit de leur tendresse excessive pour l'accomplissement de ses vues de miséricorde. Il vouloit que sa servante vécût dans le monde, pour que sa vertu s'augmentât de toutes les épreuves, de tous les chagrins qui l'y attendoient; pour qu'un grand nombre d'âmes fussent sanctifiées par ses exemples; pour qu'elle y formât comme une école de sainteté, d'où devoient sortir les trois congrégations religieuses dont nous avons parlé.

Elle rentra dans ce monde si agité, à la veille des grandes guerres de la Ligue contre le protestantisme; mais elle n'y rentra que pour le fuir avec soin, se préservant de la contagion par une vie retirée, par des habitudes austères; portant des vêtements simples, au-dessous même de sa condition, cherchant à conserver dans son cœur les divines pensées de la solitude. Ces penchants

religieux qui auroient dû faire la joie de sa famille, la désoloient cependant. Sa mère surtout ne pouvoit lui pardonner la bassesse de ses vêtements; sa fille étoit belle, et elle eût voulu jouir de sa beauté, en la voyant éclipser par sa toilette toutes les autres femmes du monde. Mais ces vanités faisoient horreur à la bienheureuse. Elle aimoit mieux être traitée durement que de sacrifier les intérêts de son âme. Sa mère, espérant la réduire, ne lui ménageoit ni les reproches ni les épreuves. Pendant un hiver rigoureux, elle ne lui permit pas même de s'approcher du feu, en sorte que ses pieds furent gelés, et qu'il fallut en extraire plusieurs os qui étoient cariés.

Ce fut son apprentissage des peines de la vie. Ses parents la marièrent ensuite, malgré ses prières et ses larmes, à un jeune gentilhomme, M. Acarie, qui étoit maître des comptes, seigneur de Montberrault et vicomte de Villemor. C'étoit une alliance convenable, suivant le monde; mais quel époux pouvoit contrebalancer, dans le cœur de la bienheureuse, l'Époux divin et immortel, le créateur et le rédempteur de nos âmes? Il lui en coûta beaucoup de sacrifier ainsi, comme elle le disoit, le titre d'épouse de Jésus-Christ, pour n'être que sa servante dans un état inférieur; mais quand le sacrifice fut accompli, elle ne pensa plus qu'à remplir les devoirs que sa nouvelle condition lui imposoit.

M. Acarie étoit, au reste, un homme d'une conviction religieuse très-profonde, très-généreuse, et qui ne craignit point d'exposer sa fortune, sa vie, pour sauver la foi de son pays. Il avoit étudié le droit à Orléans, où il avoit été témoin des ravages, disons mieux, des ruines que faisoit le protestantisme, partout où il dominoit; et de ce jour il résolut de s'opposer de tout son pouvoir à ce fleau qui menaçoit de perdre entièrement la France. Il disoit son Office tous les jours, partageoit ses revenus avec les pauvres. C'étoit une âme droite, moins éclairée que sincère, peut-être; mais il ne dépendoit pas de lui d'être un homme de génie. Lorsque la Ligue se forma pour la défense du Catholicisme, il y entra de tout cœur, et quoiqu'on l'en ait surnommé le *Laquais*, comme il n'y gagna que l'exil, la perte de sa charge et de sa fortune, comme il

faillit y laisser sa vie, et cela pour l'accomplissement d'un devoir qu'il regardoit comme sacré, je ne vois pas trop ce qu'il peut y avoir de ridicule dans un dévouement si élevé et si désintéressé. Ce n'est pas chose si commune parmi les hommes, qu'on puisse en faire fi et la railler à son aise.

La bienheureuse s'attacha donc bien sincèrement à un homme d'un si beau caractère ; elle l'aima comme une épouse chrétienne devoit aimer, et elle sut lui en donner les preuves les plus touchantes à l'époque de ses malheurs. Le premier sacrifice qu'elle lui fit, fut celui de ses goûts ; elle prit pour lui plaire les vêtements de sa condition ; elle alla dans le monde, dont les hommages pouvoient lui être si funestes, car partout on vantoit sa beauté ; mais pour se préserver des fumées de l'orgueil, elle alloit ensuite dans les hôpitaux soigner les pauvres et les malades. C'est là qu'elle apprenoit ce que vaut la vie, et avec quelle facilité ses joies nous échappent pour se perdre dans la mort. Elle y conduisoit ses amies, car par suite des guerres, ils étoient encombrés de blessés. Ces pieuses femmes les soignoient, les préparoient à la mort, cherchant à guérir les plaies de l'âme en même temps qu'elles pansoient celles du corps. Elle se forma ainsi ses premières disciples. Il n'y a pas de meilleur maître que les spectacle de la souffrance et de la mort.

Après ses visites aux hôpitaux, elle s'occupoit des pauvres, qu'elle secouroit de sa fortune et de celle de ses amies ; elle quêtoit pour eux. Souvent on lui envoyoit des dons considérables, connoissant sa charité. Quand Henri IV fut monté sur le trône en rentrant dans le sein de l'Église, il apprécia bientôt le cœur de madame Acarie, et il aimoit à la faire la dispensatrice de ses aumônes. Il ne jouoit jamais sans lui réserver une part de son gain.

La charité spirituelle ne tenoit pas une moins large place dans son âme ; elle étoit à la recherche de toutes les malheureuses qui se perdent par la misère ou par la séduction. Elle les aidoit à rentrer dans le sentier de la vertu, soit par ses conseils, soit par ses largesses. Que de cœurs égarés lui ont dû leur salut ! Peu résistoient à la force de ses paroles et de ses prières. Ce qu'elle ne pouvoit obtenir des hommes, elle l'obtenoit de Dieu.

Ces occupations extérieures ne l'empêchoient pas de remplir tous ses devoirs de famille. Elle eut le bonheur de soigner son vieux père jusqu'à sa dernière heure, et de lui inspirer ces sentiments chrétiens qui rendent la mort si douce. Elle avoit six enfants, trois garçons et trois filles, dont elle sut faire de bons serviteurs de Dieu. Leur éducation étoit sa consolation, disoit-elle. Elle leur apprit de bonne heure à prendre des habitudes fortes et chrétiennes; à mener une vie rude et simple, ne voulant pas que la mollesse de leurs corps affoiblît la trempe de leurs âmes. Elle les faisoit lever de grand matin, les accoutumoit au travail, surveilloit elle-même leurs études, leurs jeux; elle ne les quittoit presque jamais, et savoit profiter de tout pour former dans leur esprit cette foi vive, inspirée dès l'enfance, qui vient de l'exemple, de la parole maternelle, qui se mêle aux premiers sentiments de la vie et ne sauroit plus être arrachée de nos souvenirs et de notre cœur. Aussi ses trois fils devinrent-ils des hommes selon le cœur de Dieu, l'un dans le sacerdoce, l'autre à la cour et dans la magistrature, le troisième dans l'armée. Saint François de Sales les estimoit et les aimoit. Il écrivoit d'eux à une de leurs sœurs : « J'ai eu le bien de les avoir tous revus à ce dernier voyage que j'ai fait en France, et le contentement d'avoir reconnu en leurs âmes de grandes marques du soin que le Saint-Esprit a d'eux. »

Les trois filles de la bienheureuse furent dignes de leur mère: toutes trois entrèrent dans l'Ordre des Carmélites; et l'aînée, après avoir passé plus de vingt années dans les exercices de la vie religieuse, disoit qu'elle n'y avoit rien appris de plus que ce qu'elle pratiquoit dans la maison et sous les yeux de sa mère, avant d'entrer dans le cloître.

Les domestiques de cette sainte femme avoient aussi leur part dans ses soins et sa sollicitude presque maternelle; elle les dirigeoit vers le bien avec une bonté qui gagnoit leur cœur. Il sembloit qu'ils fussent véritablement de sa famille. Aussi eut-elle le bonheur de trouver en eux des amis, et d'en faire de grands serviteurs de Dieu. Plusieurs la suivirent dans la vie religieuse, et l'un d'eux embrassa l'état ecclésiastique chez les Oratoriens. C'est aux

exemples, aux enseignements et aux prières de la bienheureuse, qu'ils durent sans doute leur vocation.

Comme la vertu ne sauroit parvenir à la sainteté sans les épreuves, Notre-Seigneur ménageoit à sa servante des revers et des chagrins de toute sorte. Après l'entrée de Henri IV à Paris, M. Acarie fut exilé; il avoit contracté des dettes considérables pour le service de la Ligue, ses créanciers firent saisir ses biens. Des huissiers entrèrent chez madame Acarie, pendant qu'elle étoit à table, et la dépouillèrent sous ses yeux de ses meubles, de son linge, de son argenterie, ne lui laissant pas même la chaise sur laquelle elle étoit assise. Réduite à la misère, elle n'en souffroit pas tant pour elle-même que pour ses enfants, dont elle regrettoit de ne pouvoir achever l'éducation. Elle implora le secours de quelques membres de sa famille, mais elle fut repoussée durement. Pour comble d'infortune on lui intenta, ainsi qu'à son mari, un procès criminel, où son honneur et sa vie étoient mis en péril.

Dans cet excès de malheur, elle ne s'abandonna pas. On lui conseilloit de séparer ses biens de ceux de son mari; elle ne voulut point renier des dettes qu'elle savoit réelles, ni faire cette injure à son mari de le délaisser dans sa pauvreté. Par son mérite, par la confiance qu'elle sut inspirer, par les réformes qu'elle fit dans sa maison et le sacrifice d'une partie de sa fortune, elle conserva à sa famille une honnête aisance et un nom respecté. Elle mit ses fils au collége, ses filles au couvent de Longchamp, et donna tous ses soins au procès criminel qu'on lui intentoit. A force de recherches, de démarches, elle parvint à prouver si clairement son innocence et celle de son mari, qu'on abandonna l'accusation. Au milieu de ces terribles épreuves, jamais sa foi n'avoit été plus entière, son humeur plus égale et plus gaie. Elle n'en parloit plus tard qu'avec une sorte de joie : Oh ! quel temps, disoit-elle, quels heureux jours ! Qu'il faisoit bon alors ! Et qu'on trouve Dieu aisément en pareille circonstance ! Ce temps a été le plus heureux de ma vie.

Elle alloit visiter M. Acarie dans le lieu de son exil; en revenant, elle fit une chute de cheval et se cassa la cuisse droite dans

la partie supérieure. Elle étoit seule : il lui fallut attendre pendant deux heures que des paysans vinssent à passer sur le chemin; ils la trouvèrent presque mourante, l'enveloppèrent d'un drap, l'étendirent sur une charrette et la ramenèrent ainsi à Paris. Un élève en chirurgie lui remit la cuisse, mais si maladroitement, qu'il fallut recommencer l'opération. On sait combien ces secondes opérations sont longues et douloureuses : la bienheureuse ne jeta pas un cri, ne donna pas un seul signe de souffrance, en sorte que le chirurgien, effrayé de son silence, lui disoit : Etes-vous morte? Je vous cause des douleurs inouïes et vous ne criez pas! Elle eut plusieurs autres accidents de ce genre, qu'elle supporta avec le même courage héroïque.

Cependant Notre-Seigneur ne l'abandonnoit point dans ses peines; il la consoloit par sa présence, par de douces visions, par des extases, où il daignoit admettre sa servante aux joies du paradis. C'est en ce temps qu'il lui inspira la pensée d'établir en France l'Ordre des Carmélites réformées. Deux fois sainte Thérèse avoit apparu à la bienheureuse, et elle lui avoit prédit qu'elle entreroit dans son Ordre en qualité de Sœur converse. Elle parla donc de cette fondation à plusieurs de ses saints amis, le Père Canfeld, M. de Bérulle, M. Gallemant, M. André Duval, l'abbé de Brétigny. Ils approuvèrent son dessein, auquel l'abbé de Brétigny pensoit lui-même depuis dix-huit ans. M. de Marillac, garde des sceaux, promit de les aider de tout son crédit et de sa fortune. La duchesse de Longueville en parla à la cour, et la reine Marie de Médicis, qui avoit une grande estime pour la bienheureuse, donna son assentiment. On acheta donc le prieuré de Notre-Dame des Champs, entouré de vastes enclos, et qui offroit une solitude convenable au sein même de Paris. La bienheureuse fit disposer elle-même cette maison; pendant deux ans elle dirigea les ouvriers avec une habileté, une persévérance qui faisoient l'admiration de ses amis.

En même temps qu'elle élevoit cette retraite, elle préparoit de saintes ames pour en faire bientôt les premières filles du Carmel françois. Elle les réunit dans une maison de la place Sainte-Ge-

neviève, et les forma aux habitndes de la vie religieuse. Mais nn grand obstacle faillit renverser tons ses pieux desseins. Les supérieurs des Carmélites rélormées refusèrent de donner à quelques religieuses espagnoles l'autorisation de se rendre en France pour établir les nouveaux couvents. Ils craignoient sans doute que la paix ne fût pas entièrement rétablie en notre pays, et que leurs religieuses ne fussent exposées plus tard aux troubles, aux ravages qui l'avoient désolé si récemment. Cependant rien ne pouvoit mieux affermir la tranquillité de la France, que l'établissement d'un Ordre dont les prières et les austérités devoient achever de fléchir la colère de Dieu. Sainte Thérèse avoit elle-même beaucoup prié pour ce sujet. J'étois vivement émue, disoit-elle, des troubles de la France ; il me sembloit que j'aurois donné mille vies ponr sauver une seule des âmes qui s'y perdoient en si grand nombre.

Le roi Henri IV, qui comprenoit l'importance d'avoir de tels intercesseurs auprès de Dieu, chargea son ambassadeur d'en parler au roi d'Espagne. Il donna des lettres très-pressantes à M. de Bérulle, son aumônier, qui se rendit en ce pays, accompagné de l'abbé de Brétigny. Enfin tous les obstacles furent levés, avec l'aide du Nonce de Sa Sainteté, et l'on obtint six religieuses Carmélites espagnoles, à la tête desquelles étoient la Mère Anne de Jésus, disciple chérie de sainte Thérèse, et la Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui avoit été sa compagne assidue jusqu'à la mort. Ces saintes religieuses emportèrent avec elles le manteau de leur fondatrice et le souvenir si récent de ses vertus. Dans toutes les villes de France où elles passèrent, on les accueillit avec joie. Les couvents se disputoient l'honneur de leur donner l'hospitalité ; les gentilshommes venoient au-devant d'elles, et leur offroient leurs châteaux pour y passer la nuit. Elles furent doucement étonnées, sans doute, de trouver une foi si vive dans un pays ravagé par tant de révolutions.

A Paris, on les reçut avec enthousiasme. Les plus grandes dames de la cour voulurent les voir et se recommander à leurs prières. Enfin elles prirent possession de leur couvent de Notre-Dame des Champs, à leur grande joie, et à la joie non moins

grande de la bienheureuse. Suivant la coutume de sainte Thérèse, elles chantèrent en entrant dans leur retraite, le psaume: *Laudate Dominum omnes gentes*. Bientôt les postulantes se présentèrent en foule. La bienheureuse les choisissoit, les dirigeoit, encore qu'elle ne fît pas partie de la communauté. Parmi elles, la Mère Anne de Saint-Barthélemy reconnut celles qui lui avoient été montrées dans une vision avant son départ pour la France. Ainsi fut établi, en 1604, l'Ordre des Carmélites françoises, dont les trois premiers supérieurs furent M. de Bérulle, M. Gallemant et M. André Duval. On remarqua que l'entrée des religieuses, à Paris, eut lieu le 15 octobre, jour qui devoit être choisi plus tard pour célébrer dans l'Église la fête de sainte Thérèse.

Un second couvent fut fondé à Pontoise, par les soins de la bienheureuse et la générosité de M. André Duval. Ce saint ecclésiastique donna pour cet établissement la maison qu'il avoit en cette ville. C'étoit un des plus savants docteurs de l'ancienne Sorbonne, et il étoit l'ami de saint François de Sales. Il eut une grande part à toutes les pieuses entreprises de ce temps, secondant la bienheureuse en tous ses grands desseins. Je n'ai pu me défendre de rendre cet hommage à la mémoire d'un des plus vertueux prêtres de son siècle. Ce livre lui doit plusieurs vies des saints dont il avoit enrichi la traduction de l'ouvrage du Père Ribadéneira, qui parut à cette époque et sous ses auspices.

La bienheureuse établit encore les Carmélites à Amiens, Rouen, Dijon, Tours, et dans quelques autres villes. Douze couvents étoient fondés lorsqu'elle mourut. Mais toutes ses disciples de la petite congrégation de Sainte-Geneviève n'étoient point entrées chez les Carmélites, soit que la vocation ou les forces manquassent pour une vie si austère. La bienheureuse eut la pensée de les consacrer à l'éducation de la jeunesse ; elle les réunit donc de nouveau sous la direction de Magdeleine Lhuillier, sa cousine, veuve de M. de Sainte-Beuve, laquelle devint par son inspiration fondatrice de la Congrégation des Ursulines, approuvée par le Saint-Siége le 13 juin 1612. Madame de Sainte-Beuve donna toute sa fortune pour cette œuvre, et mourut en odeur de sainteté au monastère de la

rue Saint-Jacques, le 29 août 1630, à l'âge de soixante-huit ans.

En 1611, M. de Bérulle, gagné par les conseils et les prières de la bienheureuse, avoit enfin fondé les Oratoriens de France, sur le modèle de ceux de saint Philippe de Néri. Quoique cette Congrégation ait dégénéré plus tard de l'esprit de ses fondateurs, elle ne rendit pas moins d'abord de très-grands services aux églises de France.

Enfin l'œuvre que la bienheureuse devoit faire dans le monde, étant ainsi accomplie, Notre-Seigneur ne tarda pas de briser les liens qui l'attachoient encore au siècle, pour l'unir plus étroitement à lui. Le 17 septembre de l'an 1613, M. Acarie mourut avec les sentiments de foi et de piété qui avoient dirigé sa vie ; il mourut en bénissant ses enfants, et en priant sa femme de lui pardonner les chagrins qu'il pouvoit lui avoir causés. Notre-Seigneur, qui avoit averti sa servante de cette séparation prochaine, daigna aussi l'instruire pour sa consolation du moment où cette sainte âme fut reçue dans les joies éternelles. C'est à la fête de la Toussaint qu'elle eut cette heureuse vision ; car malgré la ferveur des dernières années de sa vie, il avoit fallu que M. Acarie expiât les souillures que l'on emporte presque toujours avec soi en sortant des boues de ce monde.

Après sa mort, la bienheureuse se retira dans une chambre extérieure du couvent de Paris. Ses amis espéroient la conserver ; mais sa résolution étoit prise depuis longtemps, et elle n'attendoit plus que le moment favorable de l'exécuter. Ses trois filles l'avoient précédée chez les Carmélites, où elles avoient pris le voile ; ses fils avoient choisi leur carrière ; elle partit donc le mercredi des Cendres de l'an 1614, et vint coucher au couvent de Pontoise, qu'elle aimoit entre tous ceux qu'elle avoit fondés. Le lendemain elle poursuivit son voyage vers le couvent d'Amiens, qui lui avoit été assigné par ses supérieurs. En arrivant, elle se jeta aux pieds de la Mère Prieure, en lui disant qu'elle venoit comme pauvre lui demander miséricorde et se mettre entre les bras de la religion. Le 7 avril suivant, elle reçut le voile des mains de M. André Duval, en même temps que la fille de M. de Marillac. Après la cé-

rémonie, elle lui dit toute joyeuse : Nous voilà plus pauvres que ceux qui demandent l'aumône. On recueillit avec soin les habits séculiers qu'elle venoit de quitter, et plusieurs malades furent guéris en les touchant.

La bienheureuse commença donc à exercer les fonctions de Sœur converse, ne se croyant pas digne de devenir Sœur de chœur. Les plus basses étoient celles qui lui agréoient le plus. Elle avoit coutume de dire à ce sujet : « Le seau du puits ne s'emplit pas, à moins qu'il ne s'abaisse; et moi je reste vide faute de m'abaisser. » Elle étoit pleine de reconnoissance, dit un de ses historiens, quand on la reprenoit de ses défauts; et on l'affligeoit si on paroissoit la ménager. Du reste, elle savoit bien suppléer à ces prétendus ménagements, en s'accusant elle-même avec une grande rigueur. Tout ce qui se disoit en général des manquements contre la règle, elle se l'appliquoit à elle-même. A l'en croire, sa vie tout entière n'auroit pu suffire à pleurer ses péchés; enfin elle n'avoit que des accusations à former contre elle-même; on auroit cru qu'elle avoit vieilli dans le mal, qu'elle n'avoit jamais pratiqué la vertu, qu'elle étoit la plus vile, la plus misérable des créatures. « Je suis gonflée d'orgueil, disoit-elle, comme les reptiles sont gonflés de venin. »

Le 8 avril de l'an 1615, le mercredi de la semaine de la Passion, elle fit sa profession en présence de M. de Bérulle. Sa santé étoit si mauvaise, qu'on avoit été obligé de la transporter sur un lit dans une chambre qui donnoit sur l'église. Elle enduroit ses souffrances avec une résignation vraiment admirable, demandant à Dieu de la faire souffrir davantage. La souffrance lui sembloit le plus beau privilége de la vie. « Quoi ! mourir sans souffrir ! » disoit-elle. N'étoit-elle pas bien la disciple de cette sainte dont la devise étoit : *Aut pati, aut mori;* ou souffrir, ou mourir?

Malgré cet état de maladie et sa qualité de Sœur converse, les religieuses du couvent d'Amiens l'élurent pour Mère prieure; mais elle s'y refusa constamment, et M. André Duval, qui connoissoit les desseins de Dieu, fit procéder à une autre élection. Sa fille, cependant, fut choisie pour sous-prieure; et quand, en l'ab-

sence de la prieure qui étoit à Paris, les religieuses vinrent faire entre ses mains acte de soumission et d'obéissance, la bienheureuse se prosterna si humblement devant celle à qui elle avoit donné le jour, elle l'appela sa Mère avec tant de candeur et de respect, que les religieuses ni sa fille ne purent retenir leurs larmes.

Ses infirmités croissant toujours, ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Pontoise, afin qu'elle fût plus à portée de recevoir les secours des médecins de Paris. Avant de partir, elle alla demander pardon à chacune des Sœurs des scandales qu'elle leur avoit donnés, et les remercier des services qu'elles lui avoient rendus. Le mercredi 7 décembre 1616, elle entra au couvent de Pontoise, et dit en se jetant aux pieds de la Mère prieure : « Ma Mère, je viens ici vous donner bien de la peine ; car j'en donne beaucoup partout où je vais. »

Elle trouva le monastère dans un grand embarras : la maison donnée par M. André Duval n'avoit bientôt plus suffi au grand nombre des religieuses ; il avoit fallu bâtir un nouveau couvent ; bien des bâtiments nécessaires manquoient encore. La bienheureuse se concerta avec M. de Marillac pour les faire construire, et en une année elle dépensa des sommes considérables. La Mère prieure s'inquiétoit quelquefois du payement. « Le Seigneur y pourvoira, répondoit la bienheureuse ; le couvent ne sera pas longtemps à s'acquitter, et dans deux ans vous ne devrez plus rien. » Ce qui s'accomplit à la lettre.

Un peu plus d'un an après son arrivée, le 7 février de l'an 1618, qui étoit encore un mercredi, jour de la semaine plus spécialement consacré à honorer le grand patriarche saint Joseph, elle tomba malade. Il seroit impossible de décrire toutes les souffrances qu'elle endura dans cette dernière maladie : il sembloit que Notre-Seigneur voulût combler tout d'un coup la mesure de ses mérites pour hâter l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur la France. Le moment approchoit, où le protestantisme alloit être définitivement abattu par la main vigoureuse du cardinal de Richelieu.

Pendant ces angoisses, on l'entendoit s'encourager à souffrir : « C'est le bon plaisir de Dieu, se disoit-elle souvent. — Ayez pitié de moi, mon Dieu, disoit-elle encore; faites-moi miséricorde. Je n'en puis plus, mais prêtez-moi votre puissance.» Les démons venoient ajouter encore à ses douleurs par des apparitions épouvantables : ils vouloient se venger, sans doute, de la perte de tant d'âmes que ces souffrances bénies leur arrachoient. Notre-Seigneur, cependant, ne délaissoit pas sa servante dans ce grand combat : il la visitoit par de longues extases; mais les souffrances revenoient bientôt. La bienheureuse les accueilloit alors avec un nouveau courage. — J'ai un si grand désir de souffrir, disoit-elle un jour, qu'il me fera mourir.

— Comment! reprit la prieure, vous souffrez tant, et vous appelez de nouvelles souffrances?

— Ce que je souffre n'est rien auprès de ce que je voudrois souffrir encore, répondit la bienheureuse; et pourtant je ne sais comment Dieu a pu joindre en mon cœur deux choses si opposées : le désir des souffrances, et la peine qu'en éprouve la nature.

Dans la nuit du samedi-saint au jour de Pâques, elle éprouva de si vives douleurs qu'on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu! que je souffre! Oh! quels maux! quelles douleurs! Si je pouvois marcher, la violence de mes souffrances me feroit courir les rues. O mon Dieu! ayez pitié de moi! »

La prieure lui ayant dit : — Que demanderez-vous à Dieu pour nous, quand vous serez avec lui?

— Je lui demanderai, répondit la bienheureuse, que les desseins de Jésus-Christ, son Fils, soient accomplis pleinement sur vous toutes.

— En attendant, ma fille, reprit la Mère, donnez votre bénédiction à vos Sœurs.

— Mon Dieu, dit-elle en levant ses yeux et ses mains au ciel, je vous demande pardon du mauvais exemple que je leur ai donné et de tous mes torts envers elles.

Elle les bénit ensuite, les recommanda à Notre-Seigneur, leur promettant de prier pour elles après sa mort.

Le mercredi de la semaine de Pâques, après un long assoupissement dans lequel elle paroissoit ravie en Dieu, les convulsions la reprirent avec une si grande violence qu'on jugea bien qu'elle entroit en agonie. En ce moment, M. André Duval arrivoit de Paris; il n'eut que le temps de prendre une étole pour lui donner les derniers secours de la religion. Comme il commençoit les onctions, la bienheureuse passa des peines de ce monde aux noces éternelles, à six heures du soir, le 18 avril de l'an 1618. Elle étoit dans la cinquante-troisième année de son âge, la cinquième de son entrée en religion.

La nouvelle de sa mort se répandit avec rapidité dans la ville; tous les habitants accoururent à la chapelle pour voir celle qu'ils appeloient *la sainte*. On eut grand'peine à les empêcher de renverser la grille du chœur, derrière laquelle elle étoit exposée. La beauté angélique dont son visage étoit empreint les ravissoit d'admiration.

« Il y avoit, dit M. l'abbé Trou, un des historiens de la bienheureuse, quelque chose de si divin dans les traits et l'éclat de sa figure, qu'on eût cru voir s'y refléter quelques-uns des rayons de l'éternelle beauté dont jouissoit son âme. Elle ne paroissoit pas avoir vingt-cinq ans; la fraîcheur, la grâce, une aimable douceur étoient répandues sur son visage, sans aucune ride, sans la moindre altération. Un grand vicaire de l'archevêque de Rouen, ravi de cet étonnant spectacle, ne put s'empêcher de s'écrier hautement : « Il y a là du miracle; tel ne peut être un corps humain après les ravages de la mort! » Et qu'on se rappelle, néanmoins, jusqu'à quel point la longue vie de tortures de madame Acarie, et les dix semaines de convulsions et d'angoisses de sa dernière maladie, avoient dû altérer ses traits.

» Le vendredi suivant, un service solennel fut célébré avec pompe par le clergé des différentes paroisses de la ville. M. Duval et le grand vicaire de Pontoise présidoient cette cérémonie; on y remarquoit les principaux habitants de la ville; l'affluence du

peuple étoit immense. Comme les jours précédents, on se disputa ce qui avoit appartenu à la défunte. Pour satisfaire les désirs des assistants, on fut obligé de couper son voile, son scapulaire et plusieurs de ses effets. Ceux qui ne purent avoir part dans ce partage faisoient toucher quelques objets à son corps vénéré. Après la cérémonie, on inhuma les glorieuses dépouilles de la bienheureuse dans les caveaux destinés à la sépulture des religieuses Carmélites. »

Les miracles qui s'y opérèrent rendirent bientôt ce tombeau célèbre dans la chrétienté. Saint François de Sales y vint deux fois en pèlerinage ; sainte Chantal, plusieurs reines de France y voulurent prier. M. de Marillac fit élever un magnifique mausolée en marbre blanc, que Marie de Médicis enrichit d'une statue de la bienheureuse. Sur les instances de la famille royale de France et celles du duc de Savoie, le procès de canonisation fut repris sous le règne de Pie VI, qui la béatifia le 24 mai de l'an 1791, au commencement de la révolution. Pendant ces temps de nouveaux désastres, plus terribles encore que ceux où elle avoit vécu, les reliques de la bienheureuse furent conservées par M. le comte de Mouthiers, qui les rendit, en 1822, au couvent des Carmélites de Pontoise, où on les honore aujourd'hui.

A Rome, saint Apollonius, sénateur, qui, sous l'empereur Commode et le préfet Pérennie, ayant été dénoncé comme chrétien par un de ses esclaves, et obligé de rendre raison de sa foi, composa un excellent livre qu'il lut en plein sénat, et néanmoins, par sentence du sénat, fut décapité pour le Christ.

A Messine, fête des saints martyrs Eleuthère, évêque en Illyrie, et Anthie, sa mère. Ce prélat, qui s'étoit rendu célèbre par la

sainteté de sa vie et par ses miracles, ayant sous l'empire d'Adrien, vaincu les supplices du lit de fer ardent, du gril, et de la chaudière pleine d'huile et de poix-résine bouillante, ayant été aussi exposé aux lions sans en recevoir aucun mal, fut enfin égorgé avec sa mère. — Il étoit natif de Rome; son père fut trois fois consul; sa mère s'appeloit Anthie et avoit été convertie à la foi chrétienne par saint Paul. Elle eut grand soin de faire élever son fils en la même religion, et quand il fut grand, elle le donna au Pape Anaclet, qui reconnoissant son bon naturel et sa capacité, lui fit prendre les Ordres sacrés. Il le fit ensuite évêque et l'envoya en Illyrie, où il consola les chrétiens et convertit beaucoup d'infidèles. L'Empereur le sut et l'envoya chercher par un de ses capitaines, nommé Félix, qui pensant prendre le saint évêque par les armes, fut lui-même pris par la douceur et la vertu de ses saintes exhortations, de sorte qu'il se fit baptiser. Néanmoins Eleuthère se rendit à Rome où l'Empereur lui fit endurer plusieurs sortes de tourments. Il le fit coucher à nu sur un lit de cuivre ardent, mais le feu lui servit de rafraîchissement; il le fit mettre dans une grande poêle pleine de cire, de poix et de graisse, pour le fricasser sur un grand feu, sans lui faire aucun mal; on l'étendit sur un gril afin de de le faire rôtir, mais le feu s'éteignit aussitôt. Il fut jeté dans un four d'airain, où l'on avoit fiché de tous côtés des pointes et des aiguillons de fer, mais Dieu le préserva encore, et ce miracle convertit saint Corèbe, préfet, qui avoit inventé ce supplice. On résolut de le faire mourir de faim, mais il fut miraculeusement nourri par une colombe; on l'exposa aux bêtes farouches qui, au lieu de le dévorer, le caressèrent. Enfin l'Empereur, las de tant d'inutiles tourments, lui fit trancher la tête, ainsi qu'à sa mère.

Au même lieu, saint Corèbe, préfet, qui, ayant été converti par saint Eleuthère, périt par le glaive.

A Bresce, saint Calocer, martyr, que les saints Faustin et Jo-

vite avoient attiré à la connoissance de Jésus-Christ, et qui accomplit, sous le même Adrien, le glorieux combat de sa confession.

A Cordoue, saint Parfait, prêtre et martyr, massacré par les Maures, parce qu'il avoit parlé avec un zèle véhément contre la secte de Mahomet.

A Milan, saint Galdin, cardinal-évêque, qui rendit son esprit à Dieu en achevant de prêcher un sermon contre les hérétiques.

En Toscane, au mont Sénario, le bienheureux Amidei, confesseur, l'un des fondateurs de l'Ordre des Servites, remarquable par son ardent amour pour Dieu.

Le bienheureux André Hibernon, naquit en 1534, à Alcantarilla. Il fut placé chez un de ses oncles, et avoit amassé de ses économies une petite dot pour sa sœur; comme il la portoit à son père, il fut dévalisé par les voleurs. Il chercha dès lors à acquérir ces biens plus solides, que les voleurs ne sauroient nous enlever. Il entra chez les Conventuels, puis dans la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Il y resta simple Frère lai toute sa vie, étudiant dans le grand livre de la croix, parlant de Dieu d'une manière admirable, tout ignorant qu'il étoit, convertissant les Maures par ses prières et par ses discours, édifiant ses frères et faisant l'admiration du peuple par ses prophéties et ses miracles. Il mourut à quatre-vingt-huit ans, le 18 avril 1602, et fut béatifié par Pie VI, le 22 mai 1791.

Les Conventuels célèbrent aujourd'hui la fête du bienheureux François Vénimbéni de Fabriano. Il avoit été guéri dans son enfance par l'intercession de saint François, et il entra dans son Ordre, où il devint un éloquent prédicatenr. Il avoit une grande dé-

votion au saint Sacrifice, et une tendre compassion pour les pauvres âmes du purgatoire. Un jour qu'il disoit le ***Requiescant in pace,*** à la fin d'une messe des morts, on entendit plusieurs voix qui répondirent *Amen* avec un cri d'allégresse. Le Pape Pie VI a approuvé son culte le 1[er] avril 1775. Le bienheureux étoit mort en 1322.



DIX-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Ursmair, évêque. — Le bienheureux Werner.

Saint Timon, diacre; saint Hermogène et ses compagnons, martyrs; saint Vincent de Collioure; les saints martyrs Socrate et Denis; saint Paphnuce, martyr; saint Elphége, évêque et martyr; saint George d'Antioche; saint Léon IX, pape; saint Crescent; le bienheureux Conrad d'Ascoli.

LA VIE DE SAINT URSMAIR,

ÉVÊQUE.

AN 713.

Saint Grégoire, pape. — Léon l'Isaurien, empereur.

Chilpéric II, roi.

Saint Ursmair étoit du pays de Hainaut, natif d'un petit village près la ville d'Avesnes, appelé Fléon.

Sa naissance fut précédée de plusieurs signes de sainteté; car, pendant que sa mère étoit enceinte de lui, elle eut une vision d'un vénérable vieillard. Ce vieillard lui apparut tenant un petit enfant dans ses mains, qu'il lui donna à nourrir : *Prenez cet enfant,* lui dit-il, *et le nourrissez.* Cependant la famine étoit grande en ce pays-là, et chacun avoit assez à faire à couler le temps pour la cherté des vivres; si bien que la mère de notre saint Ursmair remontrant à ce vieillard la nécessité du temps et la difficulté qu'elle auroit à le nourrir, il lui remit un pain blanc pour lui en donner à manger : *Voilà,* dit-il, *de quoi le nourrir.* Cette bonne

dame admira la beauté de ce pain; et, étant tout étonnée qu'il se multipliât à vue d'œil en ses mains : *Bon Dieu,* s'écria-t-elle, *que veut dire cela?*

Ne vous étonnez pas davantage, lui répartit ce vieillard; *car vous enfanterez un fils qui fera une grande conquête au royaume de Jésus-Christ.* Après cela il disparut, n'ayant pas moins donné de consolation à cette dame que d'étonnement. On reconnut bien la vérité de cette vision par les bons et les saints enseignements que donna saint Ursmair; car la divine bonté le favorisa de tant de dons et de grâces, que pas un de ceux qui le venoient visiter ne s'en retournoit qu'avec une grande satisfaction et une merveilleuse consolation.

Ses parents eurent le soin de le faire bien instruire en son jeune âge; et, quand il fut capable d'une plus grande érudition, ils l'envoyèrent aux études, où il acquit une grande perfection aux sciences tant humaines que divines. De plus, comme on vit que son naturel ne le portoit point aux vanités du monde, mais, au contraire, qu'il témoignoit une grande affection à la piété et à la dévotion, on lui fit prendre l'habit de religieux pour vivre sous la règle de Saint-Benoît.

Ce fut alors que ce changement d'habit et de profession lui augmenta le courage à se porter avec plus de ferveur à l'acquisition de la vertu et de la dévotion; ce qu'il fit avec un si admirable progrès, que l'on ne pouvoit rien désirer davantage de lui pour atteindre à la souveraine perfection d'un religieux. Car il est vrai qu'il se rendoit admirable par l'assemblage de toutes les vertus, qui jetoient un éclat merveilleux dans l'esprit de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. La pureté du corps, la candeur de son âme, sa libéralité envers les pauvres, son abstinence et son austérité de vie, son humilité parfaite, son ardente charité, le faisoient paroître entre les autres religieux, comme un flambeau parmi les ténèbres.

Cependant Pepin, duc d'Austrasie, ayant entendu parler de la sainteté de saint Ursmair, l'envoya quérir, et lui fit prendre le gouvernement du monastère de Lobes. Ce monastère est entre le

pays de Liége et le Hainaut, relevant de Liége pour le temporel, et du diocèse de Cambrai pour le spirituel. Les religieux y vivent sous la règle et sous la discipline de Saint-Benoît. Quelque temps après, à cause que plusieurs vivoient encore dans les ténèbres et dans l'aveuglement de l'idolâtrie, il fut consacré évêque, afin de les aller éclairer de la lumière du saint Évangile par ses prédications.

Il s'en vint donc en quelques quartiers de la France où l'idolâtrie régnoit encore, et, par ses continuelles exhortations, il en convertit un grand nombre à la foi et à la religion chrétienne, qui reçurent le sacrement de baptême. Après avoir fait là une grande moisson et bâti plusieurs églises, il s'en retourna en Flandre, où il trouva pareillement un grand nombre d'idolâtres et plusieurs autres enfoncés dans leurs superstitions, mais qui, par ses prédications, que Dieu confirmoit et autorisoit toujours par des miracles, se convertirent aussi à la foi et à la religion chrétienne; et, renonçant à toutes leurs fausses divinités, ils confessèrent Jésus-Christ vrai et seul Dieu. Ils firent bien davantage: ils donnèrent la plupart de leurs biens à l'église de Lobes; particulièrement le seigneur de la province, nommé Aldo, donna un sien village d'Aldembourg, où il fit bâtir une belle église à l'honneur de l'apôtre saint Pierre.

Les dons et les grâces que la divine bonté lui avoit départis obligeoient tout le monde, même les gentils et les païens, à le chérir, à l'honorer et à le respecter. Le zèle qu'il avoit pour le salut des âmes étoit si ardent, qu'il n'eût pas fait de difficulté de répandre son sang pour cette considération. C'étoit le père nourricier des orphelins, le protecteur des veuves et le libérateur des prisonniers.

Qui pourroit exprimer en particulier les austérités dont il macéroit son corps? Il fut l'espace de neuf ans et dix semaines sans manger de pain en aucune façon, se contentant de si peu pour son vivre, qu'aucun autre que lui n'en eût pu subsister sans un évident miracle. L'eau étoit sa boisson ordinaire; quelquefois, assez rarement, il buvoit du cidre, et se contentoit pour son man-

ger de quelque peu de viandes liquides, fort légères et de peu de suc.

Toutefois avec cette grande austérité de vie, c'étoit une chose qui donnoit de l'étonnement à tous ceux qui le hantoient et qui assistoient à ses sermons, de considérer sa force et son éloquence. Cette grande vigueur procédoit assurément de la nourriture du pain divin, descendu du ciel pour notre rédemption. On dit que plus la nourriture est bonne et de viandes délicates, plus l'esprit est susceptible de belles pensées et de subtiles conceptions. Aussi notre saint Ursmair, par la même nourriture de ce pain divin, avoit un discours rempli de tant de douceur et de si hautes pensées, qu'il donnoit de l'admiration aux esprits de ses auditeurs.

Dieu le rendit aussi admirable par le don qu'il lui fit des miracles. Entre autres, il délivra une pauvre fille religieuse possédée du diable, qui la tourmentoit si étrangement qu'elle donnoit de la frayeur aux autres religieuses (c'étoit au monastère de Maubeuge), après l'avoir ointe d'huile sacrée.

Il avoit une nièce, qu'il aimoit uniquement, dans le même monastère, laquelle étant encore bien jeune, il avoit mise entre les mains de sainte Aldegonde, pour lors abbesse de ce monastère, et il la lui avoit fort recommandée. Cette bonne fille étant devenue un peu plus âgée, fut affligée d'un mal de gorge si cruel, qu'on ne le pouvoit pas guérir, selon l'avis des médecins, si ce n'étoit par le moyen d'une incision qu'il falloit lui faire à la gorge, en lui coupant de la chair. De bonne fortune, comme on délibéroit d'en venir là, le saint évêque, son oncle, arriva au monastère pour les visiter. On lui communiqua ce qui se passoit. Saint Ursmair considérant le danger qu'il y avoit en cela, et la douleur qu'elle devoit souffrir, ne le voulut point permettre; mais il conseilla à sa nièce d'avoir recours à Dieu, et d'espérer de lui sa santé : qu'elle se mît en prières pour ce sujet, et que de sa part il n'y manqueroit pas. Après cela, il se retira et se mit en oraison, où il employa la nuit entière; et le lendemain cette bonne religieuse se trouva saine et en bonne disposition.

Il y eut encore une autre fille dans le même monastère, qui

étant malade, à l'article de la mort, et abandonnée des médecins, fut guérie par le même saint, en faisant le signe de la croix sur elle.

Enfin, après avoir converti à la foi une grande quantité de peuple, et avoir remis plusieurs âmes dans le chemin de la vertu, tant par ses prédications que par son bon exemple, se voyant graudemnt caduc et proche du terme où il devoit recevoir la récompense de ses travaux, il songea à pourvoir son troupeau d'un pasteur. Il nomma donc saint Ermin pour son successeur, homme savant et fort vertueux. Cette élection fut confirmée par le commun consentement de tous.

Mon Dieu, que c'est une grande consolation à un peuple, d'avoir un prélat qui soit soigneux du salut de leurs âmes! L'affection que saint Ursmair avoit pour son troupeau, fit qu'il le recommanda fort particulièrement à son successeur; après quoi, recommandant son âme à Dieu, il trépassa le dix-huitième jour d'avril, l'an de Notre-Seigneur 713, du règne de Childebert, roi de France, du vivant de Pépin d'Héristal, duc de Brabant, fils de sainte Begghe.

Son corps fut inhumé en son oratoire, qu'il avoit fait bâtir au haut de la montagne, à l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, au pied de laquelle montagne est situé le monastère de Lobes. Depuis y furent enterrés aussi les corps de saint Ermin et de plusieurs autres saints, que Dieu a honorés de beaucoup de miracles.

Il fut consacré évêque, mais il n'avoit point de diocèse à lui, car cela se faisoit ordinairement de son temps, afin de prêcher l'Évangile à ceux qui vivoient encore dans le paganisme et l'idolâtrie. C'est ainsi que saint Amand le fut au commencement.

Saint Ursmair, ayant été consacré évêque seulement pour prêcher et convertir les idolâtres, alla en divers lieux de la France, comme au pays de Faigne et de Tirache, et en Flandre, au pays des Ménapiens. Et d'autant que le monastère de Lobes étoit royal, construit et bâti par la libéralité de nos rois, et contigu à leur palais de Lestines, Fulcuin a remarqué qu'on a cru qu'en considération du lieu (outre celle de la conversion des infidèles) on n'y pourvoyoit point d'abbé qu'il ne fût premièrement évêque. Saint

Ermin, saint Théodulf, saint Ulgise, saint Amoulvin et saint Abel, abbés de Lobes et successeurs de saint Ursmair, furent consacrés évêques. La Chronique de Cambrai le témoigne clairement en parlant de saint Ursmair. Voici ce qu'elle dit : *Quand saint Andelin voulut se retirer du monastère de Lobes, il en donna la charge au bienheureux homme de Dieu Ursmair, doué de religieuses mœurs, et sacré évêque seulement en la fonction de prêcher.*

Les fréquents miracles qui se faisoient, non-seulement au lieu où saint Ursmair étoit inhumé, mais aussi en plusieurs lieux plus éloignés, furent cause que cent dix ans après sa mort, l'an 823, l'élévation de son corps fut faite par l'abbé Fulrad, avec la permission et le commandement de l'évêque de Cambrai. Longtemps après, à savoir l'an 1409, selon Surius et Molan, ou 1408, selon M. Cousin, à cause des guerres, il fut transporté, avec ceux de six abbés, ses successeurs, et de ceux de saint Hidulf, duc, et de sainte Amelbergne, veuve, en huit châsses d'argent, de Lobes en la ville de Binch en Hainaut. Le collége même des chanoines y fut aussi transféré en même temps, et on fait fête de cette translation en la même ville, tous les ans, le second dimanche après la Saint-Jean.

Les Flamands, et particulièrement les Ménapiens et ceux de Tirache, réclament saint Ursmair pour leur patron. Son corps fut une fois porté par la Flandre, par la permission des évêques, pendant lequel voyage les Flamands firent bien paroître la dévotion qu'ils lui portoient; et, ce qui est fort remarquable, il ne se passa presque pas un jour où Dieu ne fît reconnoitre ses mérites par quelque miracle.

La fête de son trépas est marquée aux Martyrologes romain, d'Usuard, d'Adon, de Molan et d'autres, le 19 d'avril; on la célèbre à Lobes le même jour. Le jour de son élévation se célèbre au même monastère le dimanche avant la Saint-Jean. Ceux de Lobes font encore grande commémoration de lui et de saint Ermin, le douzième jour d'avril, pour avoir été, ce jour-là, délivrés des Hongrois par leurs mérites. L'évêque de Liége fait aussi

mémoire de saint Ursmair, évêque et confesseur, le dix-huitième d'avril.

Outre les auteurs que nous avons marqués, sa vie a été décrite, premièrement par saint Ermin, premier successeur de saint Ursmair, et par Anson, qui fut abbé du même monastère, l'an 776, selon Molan. Fulcuin, en sa Chronique du monastère de Lobes, a décrit tous les miracles de saint Ursmair qui s'étoient faits jusqu'à son temps : il mourut l'an 990. Rathérius, aussi abbé de Lobes et évêque de Vérone, nous a laissé un livre de la vie et des miracles de saint Ursmair, que Molan dit avoir lu et être au monastère de Lobes, manuscrit. Il dit aussi que l'on voit encore en ce monastère trente et un chapitres de ce que Fulcuin a écrit de ce saint, avec le voyage de saint Ursmair en Flandre, quand son corps y fut porté et glorifié par tant de miracles. Hériger, successeur de Fulcuin, a écrit en vers la vie de saint Ursmair; elle se voit encore au monastère de Cambrai. Cet Hériger mourut l'an 1007, selon Molan; Surius en a aussi décrit la vie, qu'il a recueillie de Rathérius, et en partie de ce qu'en a écrit Molan. Cousin en a parlé fort amplement, avec sa curiosité ordinaire, au second livre de son Histoire de Tournai.

LA VIE DU BIENHEUREUX WERNER.

AN 1203.

Honoré IV, pape. — Rodolphe, empereur.

Philippe IV, roi.

Le bienheureux Werner étoit bas Allemand de nation, natif d'un village que l'on appelle Wamnemrat, dans le diocèse de

Trèves. Son père étoit un bon paysan qui avoit peu de bien, et Dieu le lui ôta, étant encore en bas âge. Sa mère étoit une femme assez vertueuse, mais qui, suivant l'humeur ordinaire des jeunes veuves, s'étoit remariée à un autre homme d'une humeur farouche, et qui traitoit rudement et la mère et le fils.

Werner avoit une très-bonne âme ; il étoit tout bon, simple, débonnaire et fort charitable envers les pauvres ; mais l'humeur revêche de son beau-père l'obligea à se retirer d'avec sa mère, bien que fort jeune, et il s'en alla par le pays gagner sa vie par le travail de ses mains, le mieux qu'il lui étoit possible. Bien que son gain fût petit à proportion de son travail, néanmoins sa charité lui en faisoit distribuer une partie aux pauvres. Et ainsi notre pauvre jeune Werner s'en alloit errant çà et là.

Il arriva un jour que, le défaut de travail lui causant une grande nécessité, il rencontra quelques bergers qui lui firent la charité de lui donner un peu de pain. Le jeune Werner séjourna quelque peu de temps avec eux, pendant lequel Dieu permit, pour sa plus grande gloire, que ceux-ci, étant pressés par une excessive chaleur, eurent nécessité d'eau pour boire. Saint Werner, se ressentant de l'obligation qu'il leur avoit pour le soulagement qu'il avoit reçu d'eux, et ne pouvant s'en revancher que par l'assistance divine, ficha son bâton en terre et fit sa prière à Dieu, que ce fût son plaisir de les secourir, ainsi qu'ils l'avoient fait pour lui. Et aussitôt une fort belle et claire fontaine sortit miraculeusement en la place où il avoit fiché son bâton ; de quoi ils louèrent et remercièrent tous la divine miséricorde.

Après cela, le saint enfant Werner prit congé d'eux et s'en retourna vers la ville de Versalie, au pays de Trèves, vivant et s'entretenant toujours de son petit travail, lorsqu'il en rencontroit l'occasion. Versalie est une belle ville, où, par permission des magistrats, il y avoit des juifs dont la haine immortelle envers les chrétiens est assez connue de tout le monde. Le jeune Werner, arrivant en cette ville, fut incontinent employé au travail par ces perfides juifs, qui, le voyant d'un naturel simple et débonnaire, mais accompagné d'une grande beauté corporelle (car ils recher-

chent entre autres ceux-là), lui firent toute sorte de bon accueil, l'appelant souvent en leurs boutiques pour l'attirer à leur familiarité. L'hôtesse chez laquelle il se retiroit, qui étoit chrétienne, en ayant eu connoissance, ne manqua pas de l'avertir de ce qui arriva, et qu'il se donnât de garde de la perfidie de ces gens-là. *Werner, mon enfant,* lui dit-elle, *voici la fête de Pâques qui approche ; garde-toi de ces méchants juifs, car ils tâcheront de t'attraper pour faire un sacrifice de ton corps.* Mais le jeune homme, par une ferme confiance qu'il avoit en Dieu, répondit : *Je laisse cela à la volonté de Dieu.*

Cependant le jeudi-saint étant venu, qui est le jour où Notre-Seigneur institua le très-saint Sacrement de l'autel, Werner, après s'être dûment confessé, reçut la sainte Communion, et, bientôt après, fut pris adroitement par les juifs, qui, avec une boule de plomb qu'ils lui mirent dans la bouche, lui ôtèrent en même temps le moyen de crier.

Ah ! pauvre garçon, vous deviez bien prendre garde à l'avertissement que votre hôtesse vous en avoit donné ! Perfides juifs, vous aviez prévu de longue main cette action barbare !

Cependant, comme il n'y avoit pas longtemps qu'il avoit communié, ils le pendirent promptement les pieds en haut et la tête en bas, croyant par ce moyen lui faire rejeter la sainte Hostie. Mais voyant que leur dessein ne réussissoit point de ce côté-là, ils se jetèrent comme des chiens enragés sur cette pauvre victime, et l'écorchèrent tout vif. Non contents de cette barbare cruauté, ils le fouettèrent furieusement et lui déchirèrent ainsi sa chair tendre et délicate. Après cela, ils lui coupèrent toutes les veines du corps, afin d'en avoir le sang; ce qu'ils faisoient avec de certaines forces dont ils lui épreignoient les veines. Ils le laissèrent pendu la tête en bas et les pieds en haut, l'espace de trois jours, jusqu'à ce qu'il eût épanché tout son sang et qu'il cessât de couler. Je vous laisse à penser si, pendant ce temps-là, ils lui firent ressentir tous les plus atroces tourments de leur cruauté.

Or, il y avoit en la maison de ces misérables juifs où se faisoit ce sanglant carnage, une servante chrétienne, qui, ayant vu tout

ce qui s'étoit passé, et ne pouvant pas supporter en son cœur l'horreur d'une si grande barbarie, s'en alla secrètement avertir le juge et le magistrat de la ville, et l'amena même au lieu où étoit ce saint enfant languissant, et plus mort que vif. Ces juifs, bien étonnés de la présence du juge, et ne sachant pas la cause d'une si soudaine entreprise, eurent recours aux supplications, et firent tant que la corruption eut plus de pouvoir sur ce juge que la raison et la justice : il se laissa lier avec des chaînes d'or.

D'autre part, la nature faisant un dernier effort, donna de la force encore assez suffisante à ce pauvre jeune homme pour demander l'assistance de ce juge quand il l'aperçut. Mais, voyant qu'il lui faisoit la sourde oreille et qu'il ne témoignoit avoir aucun ressentiment de l'état pitoyable où il étoit, il lui dit : *Le bon Dieu et la sainte Vierge sa Mère me veuillent assister, puisque tu ne le veux pas faire.* Ce méchant juge, aussi cruel que les juifs, se retira, leur abandonnant notre saint Werner; et, incontinent après, ils achevèrent de le faire mourir. Ce n'est pas encore tout : il faut voir ce qu'ils firent de ce saint corps.

Ils avoient quelque navire sur le port qui devoit partir pour aller à Mayence. Ils résolurent donc de l'y porter, et ainsi de l'enlever secrètement, croyant par ce moyen faire perdre la connoissance de leur crime. Mais que peuvent les desseins des hommes contre les saints décrets de la divine Providence? Ils enlevèrent ce saint corps dans ce navire sans être aperçus, et mirent les voiles au vent. Mais après avoir rôdé toute la nuit sur le fleuve, et croyant être loin de la ville, le matin étant venu, au soleil levé, Dieu permit qu'ils ne s'en trouvèrent qu'à une demi-lieue; de sorte qu'étant bien étonnés et surpris d'une grande crainte d'être trouvés saisis de ce corps, ils étoient bien empêchés de ce qu'ils en devoient faire, Dieu, par sa divine providence, ne voulant pas permettre qu'ils le jetassent dans l'eau, non pas même qu'ils y pensassent. Enfin, ils aperçurent en terre, proche de Baccare, une fosse couverte d'épines et de halliers, où ils l'allèrent jeter promptement, s'imaginant en ôter la connoissance à qui que ce fût.

Mais, pauvres gens! vous vous abusez grandement. La vue et la

connoissance des hommes est véritablement bornée et facile à tromper; mais il n'en va pas ainsi de Dieu, dont la connoissance va pénétrant jusque dans le plus secret de nos consciences, rien ne pouvant fuir son œil. Ils se retirèrent donc ainsi chez eux en leurs maisons, leur voyage ayant été plus court qu'ils ne pensoient.

Cependant Dieu ne permit pas que ce gage si précieux demeurât là longtemps caché, et en un lieu indigne de ses mérites. Car la nuit suivante, de si grandes clartés parurent autour de cette fosse, qu'elles furent aperçues des gardes des châteaux et des places fortes de la ville, qui en donnèrent aussitôt avis aux magistrats ; ceux-ci saisis d'admiration de voir une chose si nouvelle, ne manquèrent pas d'envoyer au lieu, pour voir ce que ce pouvoit être. Ainsi le corps du saint martyr Werner fut trouvé tout ensanglanté, et rapporté devant le magistrat pour être visité, et faire les formalités ordinaires de la justice : et ces barbares juifs, qui pensoient être à couvert pour ce fait-là, furent bien étonnés quand ils se virent découverts, atteints et convaincus : et qu'ils reçurent le châtiment dû à leur crime.

La vérité du fait étant reconnue, la clarté miraculeuse que l'on aperçut autour du corps saint, et la très-suave odeur qui en sortit, prouvèrent sa sainteté, et attiroient le peuple de toutes parts pour le voir et le vénérer. Il fut honorablement porté et mis dans la chapelle de Saint-Cunibert, où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles. Plusieurs malades de diverses maladies y ont recouvré la santé, et plusieurs morts la vie.

Ce martyre arriva l'an de Notre-Seigneur 1287, le 19 d'avril.

La vie du bienheureux a été décrite assez amplement par Surius, en son deuxième tome de la Vie des Saints. Molan fait mention de lui en ses Additions sur le Martyrologe d'Usuard. Il est vrai que ce bienheureux martyr n'a pas encore été enrôlé au catalogue des saints, selon les formes solennelles et ordinaires de l'Eglise ; mais Surius l'a mis et le fait suivre en son jour et en l'ordre des saints, ainsi que Lipelloo et Gazet.

Fête de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fut d'abord docteur à Bérée, et ensuite, continuant à répandre la parole de Dieu, vint à Corinthe, où, selon la tradition, il fut, par les Juifs et par les Grecs, jeté dans le feu ; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une croix, où il accomplit son martyre.

A Mélitine en Arménie, les saints martyrs Hermogène, Caïus, Expédit, Aristonique, Rufus et Galatas, qui furent tous couronnés le même jour.

A Collioure en Catalogne, saint Vincent, martyr.

Le même jour, les saints martyrs Socrate et Denis, qui furent percés de coups de lances.

A Jérusalem, saint Paphnuce, martyr.

A Cantorbéry en Angleterre, saint Elphége, évêque et martyr.

A Antioche de Pisidie, saint Georges, évêque, qui mourut exilé pour le culte des saintes images.

A Rome, le saint pape Léon IX, célèbre par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. — Il étoit d'Alsace et fut d'abord évêque de Toul, puis succéda à Damase II sur la chaire de saint Pierre. Il étoit d'une vie très-sainte et fut grandement charitable envers les pauvres. On raconte de lui qu'ayant trouvé un lépreux à sa porte, il le coucha chaudement dans son lit; mais comme il alloit pour le visiter, il ne l'y trouva plus, et fut tout étonné d'avoir reçu Notre-Seigneur sous la forme d'un pauvre. Trois jours avant sa mort, il annonça l'heure de son trépas d'après une révélation divine ; à l'instant où il expira, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. Le jour de sa sépulture il se fit plusieurs miracles : Un homme qui étoit possédé du démon depuis neuf ans fut délivré, et un aveugle, sourd et muet, recouvra l'ouïe et la parole avec la

vue. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre, l'an de Notre-Seigneur 1054.

A Florence, saint Crescent, confesseur, disciple de saint Zénobe, évêque.

Le bienheureux Conrad, naquit à Ascoli, dans la marche d'Ancône en 1234. Il rentra dans l'Ordre de Saint-François et fut envoyé en Afrique, où il convertit des milliers d'infidèles. Epuisé de travaux, il revint en Italie, accompagna en France le Père Jérôme, général de son Ordre, et revint à Rome qu'il évangélisa par son éloquence et sa sainteté. Il professa ensuite la théologie à Paris, et il retournoit à Rome, appelé par Nicolas IV, son ancien général, lorsqu'il mourut à Ascoli, en 1289. Nicolas IV lui érigea un petit mausolée, que Dieu s'est plu à honorer par beaucoup de miracles. Pie IV a autorisé son culte.



VINGTIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Agnès de Montepulciano, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique.
Les saints martyrs Sulpice et Servilien ; saint Victor et ses compagnons, martyrs ; saint Théotime; saint Marcellin d'Embrun; saint Marien d'Auxerre; saint Théodore.

LA VIE DE SAINTE AGNÈS DE MONTEPULCIANO,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

AN 1317.

Jean XXII, pape. — Louis de Bavière, empereur.

Philippe IV, roi.

Montepulciano est une fort belle ville de la province de Toscane, en Italie. Elle a produit et nourri plusieurs hommes illustres, et spécialement de grands prélats. Non loin de là, il y a un village que l'on appelle Graciano le Vieux, où naquit sainte Agnès.

Sainte Agnès étoit de parents d'assez basse condition, néanmoins riches et fort vertueux. Sa naissance montra bien quelle devoit être la sainteté de cette bonne vierge, par un évident miracle. Car comme sa mère étoit en couche d'elle, plusieurs flambeaux apparurent dans sa chambre miraculeusement allumés, qui rendoient une lumière extraordinaire et qui causèrent un merveilleux étonnement à toute la compagnie des femmes, qui s'étoient assemblées pour assister sa mère. Dès les premières années de son enfance, ne sachant encore que son *Pater noster* et son *Ave Maria,* souvent elle se retiroit d'avec les autres enfants, et se cachoit pour faire sa prière à Dieu ; ce qui donnoit bien à

connoître, conformément à ces flambeaux miraculeux, que sa vie serviroit de lumière par son exemple à plusieurs personnes.

La même chose fut encore signifiée par une autre vision qui lui arriva à l'âge d'environ neuf ans. C'est qu'allant de son village à Montepulciano, avec quelques autres femmes et filles, lorsqu'elle arriva sur une petite colline proche des murailles de la ville, où pour lors il y avoit un lieu infâme rempli de femmes mal vivantes, elle fut attaquée de plusieurs corbeaux, qui voltigeant sur elle et autour d'elle, tâchoient de l'offenser avec leurs ailes et leurs griffes. C'étoit en effet des démons qui, prévoyant par une permission divine combien elle leur devoit faire la guerre, principalement en ce lieu, *qui devoit être changé en un lieu saint*, vouloient la prévenir et lui faire la guerre eux-mêmes des premiers, sous l'apparence de ces vilains corbeaux. Mais Dieu la préserva, de sorte qu'elle n'en reçut aucune incommodité.

Il y avoit à Montepulciano un monastère de religieuses que l'on appeloit le *Couvent du Sac*, à cause que les religieuses portoient par humilité un scapulaire par devant qui étoit en forme de sac. Notre jeune Agnès, agée de neuf ans, étant à Montepulciano, alla visiter ces bonnes religieuses en ce monastère; et admirant le repos et la tranquillité d'esprit dont elles jouissoient, elle pensa que pour s'adonner entièrement à la piété et au service de son divin Époux, il lui étoit nécessaire de se retirer en un monastère. C'est pourquoi, faisant choix de celui-ci, elle obtint la permission de ses parents de s'y faire religieuse : tellement qu'elle fut vêtue de l'habit de religion dans ce couvent à son grand contentement.

Aussitôt qu'elle fut religieuse, elle commença à mettre diligemment la main à l'œuvre, dérobant même tout le temps qu'elle pouvoit aux nécessités corporelles, pour l'employer aux oraisons, aux leçons sacrées, et aux autres exercices spirituels. Elle estimoit sur toutes choses la sainte obéissance et l'humilité, et faisoit tant d'état de la candeur et de la netteté de son âme, que pour la mieux conserver elle macéroit son corps, bien que tendre et fort délicat, par veilles, par jeûnes et autres disciplines.

Le progrès qu'elle fit dans la vertu en peu de temps, donna de

l'admiration à sa maîtresse et à toutes les autres religieuses, qui l'aimoient uniquement, et qui la révéroient comme un ange. En effet, l'évêque d'Arrezzo (ce monastère étoit encore sous sa charge, aussi bien que toute la ville de Montepulciano, ce qui n'est plus maintenant), ayant envoyé une vénérable Mère abbesse, fort vertueuse, pour visiter tous les monastères de son diocèse, lorsqu'elle fut arrivé au monastère du Sac, on lui fit voir, pour rareté en matière de vertu, la sainte vierge Agnès ; et après l'avoir bien considérée, elle la recommanda fort à sa maîtresse: *Je vous prie*, lui dit-elle, *d'avoir un grand soin de cette fille, d'autant qu'assurément elle sera la gloire de notre congrégation.*

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, elle avoit une telle union avec son divin époux, que souvent on la voyoit élevée en l'air, baisant et embrassant amoureusement l'image du Crucifix: ce qui donna de l'étonnement à toutes les religieuses, témoins oculaires de ce spectacle vraiment admirable.

Elle étoit douée d'une ardente charité envers Dieu et envers son prochain, d'une profonde humilité, d'une grande abstinence, et d'une prompte et joyeuse obéissance: sur tout elle étoit si adonnée à l'oraison et à la contemplation des choses célestes, qu'il ne se peut pas plus : bref elle étoit comme un abrégé, où se trouvoient toutes les vertus possibles en ce monde. Au bout de quelque temps sa discrétion et sa prudence lui firent donner la charge de procuratrice du couvent, qui est de dispenser aux religieuses les choses temporelles: dont elle s'acquitta au grand contentement de toutes.

Elle avoit une dévotion particulière à la très-sainte Vierge Marie ; aussi en reçut-elle de grandes consolations. Elle lui apparut une fois, et lui donna de ses propres mains trois petites pierres, lui disant: *Sache, ma fille, que tu bâtiras une église en mon honneur: prends ces petites pierres, et fais que ton église soit fondée sur les pilotis d'une très-ferme foi et confession de la très-sainte Trinité.* Après quoi la très-sainte Vierge disparut, laissant la jeune et vertueuse Agnès comblée d'un contentement ineffable.

Dieu donc ne voulant pas qu'un si brillant flambeau demeurât

ainsi caché sous le boisseau, le voulut mettre sur le chandelier, afin que par la splendeur de ses vertus et de ses perfections elle éclairât toute la Toscane.

Les habitants de Proceno (c'est un beau bourg en la comté d'Orviéto), ayant délibéré de faire bâtir un monastère où leurs filles, selon l'exigence du temps, pussent être commodément élevées à la vertu, et servir dévotement Dieu, firent en sorte, par l'entremise de l'évêque d'Ostie, qui avoit une connoissance particulière de sainte Agnès, qu'elle fût élue et confirmée prieure de ce monastère par le commandement et la dispense de Sa Sainteté, n'ayant pas atteint l'âge de quinze ans. Sa maîtresse, Sœur Marguerite, lui fut aussi donnée pour lui tenir compagnie. Ce fut alors qu'elle renouvela et qu'elle accrut de beaucoup tous ses saints exercices, avec plus de ferveur et de dévotion qu'elle n'avoit fait auparavant. Son lit étoit la terre nue, son oreiller une grosse pierre, et par l'espace de quinze ans continuels elle jeûna dans ce monastère, se contentant d'un peu de pain et d'eau à son repas.

Elle fréquentoit souvent l'oraison, priant la divine Majesté de suppléer au défaut de sa jeunesse pour le gouvernement du monastère : et lorsqu'elle étoit en méditation, elle s'y adonnoit d'une telle façon, que la moindre distraction, pour quelque affaire que ce fût, lui causoit une douleur merveilleuse en son âme. Mais voici une chose admirable : c'est que souvent, à la sortie de l'oraison, on l'a vue toute couverte d'une rosée blanche qui se répandoit partout sur son manteau en forme de croix ; le jour qu'elle fut voilée et consacrée prieure de ce monastère, l'évêque entrant en l'église avec son clergé et tout le peuple de Proceno, l'église et le cloître furent trouvés couverts et pavés de cette manne en forme de croix, Dieu voulant honorer, par ce prodige, sa très-humble servante. On trouva encore souvent le lieu où elle faisoit oraison, principalement la place où elle se mettoit à genoux, parsemée de très-belles fleurs.

Une nuit de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, comme elle faisoit oraison, la très-sainte Vierge lui apparut portant son cher Fils Jésus entre ses bras, petit, ainsi qu'il étoit lorsqu'elle l'allai-

toit. Ce fut véritablement une grande consolation à sainte Agnès; mais ce lui en fut une bien plus grande, quand la très-sainte Vierge lui mit l'enfant Jésus entre ses bras. Car de se voir jouir de son chaste Époux, tenir et posséder en ses mains le Roi des rois, et le Seigneur de tout le monde; bref, avoir tout le paradis en sa puissance, bon Dieu ! quels excès de joie ne ressentit-elle pas ! et combien de tendres et amoureux baisers lui donna-t-elle! Il n'appartient qu'à des âmes vraiment saintes de savoir bien se représenter et goûter ces douceurs spirituelles et si agréables.

Mais, ô mille et mille fois heureuse vierge, il vous faut rendre ce précieux et divin dépôt : il est vrai; mais Notre-Dame voulant qu'elle eût un gage de son amitié qui lui demeurât, et qu'elle gardât toute sa vie, lui donna une petite croix, que l'enfant Jésus portoit à son cou avec un filet : elle lui fut trouvée dans la main par une Sœur qui lui étoit familière, pendant qu'elle étoit tombée à terre toute pâmée. Cette croix s'est gardée jusqu'à maintenant, et se montre tous les ans le premier jour de mai, avec son saint corps, et quelque peu de manne et de baume. Il se fait un grand concours de peuple pour voir ces merveilles.

Je ne m'étonne pas si sainte Agnès s'adonnoit tant à l'oraison; puisque c'étoit aolrs qu'elle recevoit les plus grandes consolations. Il lui arriva que se mettant à faire oraison un dimanche au matin, elle fut saisie d'une si grande douceur en son âme, et d'une si grande ferveur d'esprit, qu'oubliant toute autre chose, elle la continua jusque sur les quatre à cinq heures du soir, sans boire ni manger. Mais comme elle fut revenue à elle-même, et qu'elle pensa qu'elle avoit omis à dire l'office divin, et à entendre la messe, elle se trouva en même temps combattue de consolation, pour la douceur qu'elle ressentoit de son oraison, et de tristesse, s'affligeant de n'avoir pas fait son devoir en ce jour-là, auquel elle avoit double obligation. Mais cette tristesse fut aussitôt bannie par une consolation merveilleuse : car un ange se présenta à elle, qui lui apporta le très-saint Sacrement de l'autel, et la communia : ce qui suppléa à ce défaut, et lui fit ressentir les mêmes douceurs qu'elle avoit accoutumé de sentir pendant le service divin.

Cette chaste vierge portoit un merveilleux respect aux saintes reliques. Elle avoit un grand désir et une grande affection de visiter les Saints Lieux de Jérusalem : de sorte que souvent en ses oraisons elle prioit Notre-Seigneur de lui en faire la grâce au plus tôt. Mais voyant que ce lui étoit une chose quelle ne pouvoit et ne devoit espérer, elle le supplia que pour le moins elle fût participante de quelques-unes de ses saintes reliques : et alors il lui fut apporté, par le ministère des anges, un peu de la terre qui avoit été sous la croix de Jésus-Christ arrosée de son très-précieux sang, avec un petit morceau du bassin où le Fils de Dieu, étant enfant, avoit été lavé par la très-sainte Vierge, sa Mère.

Une autre fois, étant à Rome pour obtenir la confirmation de son monastère, portée d'un grand désir d'avoir quelques reliques des saints Apôtres, et comme pour ce sujet elle faisoit sa prière à Dieu, elle vit à l'instant sur son sein deux petits morceaux de drap : il lui fut en même temps révélé, que l'un étoit de la robe de saint Pierre, et l'autre de l'habit de saint Paul.

Sa vie fut un continuel miracle. Il y avoit à un bourg proche de Proceno un démoniaque, qui n'avoit pû être délivré par quelque façon que ce fût. Ses parents ayant appris les faveurs que recevoit de Dieu la sainte Prieure Agnès, ils eurent recours à elle. La sainte, mue de compassion envers ce misérable, qui ne pouvoit pas aller au monastère, se transporta elle-même au lieu où il étoit, et elle le délivra par sa seule présence.

Il étoit bien raisonnable qu'exerçant sa charité, et employant ses faveurs envers ceux du dehors, ceux de son monastère n'en fussent pas privés. Aussi ne le furent-ils pas : car par ses prières, en une nécessité du couvent, l'huile se multiplia : bien souvent aussi le pain se multiplioit; et ce qui n'est pas moins à remarquer, on vit souvent, par son intercession, s'augmenter dans le coffre l'argent qui étoit destiné pour payer les ouvriers qui travailloient à un nouveau monastère.

La quinzième année de son priorat, qui étoit la trentième de son âge, elle fut saisie d'une griève maladie, dont elle souffroit les douleurs fort patiemment. Mais ce qui lui donna un grand soula-

gement, fut une vision qu'elle eut une fois qu'elle étoit en extase. Il lui sembloit être conduite au ciel, devant un magnifique trône, où étoit assise l'Impératrice du ciel, entourée d'une grande clarté; à l'entour de ce trône elle voyoit un grand nombre d'anges qui chantoient ses louanges avec une douce et agréable musique. Cette vision lui donna tant de contentement, que le ressouvenir fit après qu'elle endura joyeusement toutes ses douleurs. Les médecins lui ayant ordonné de manger de la viande pendant sa maladie, et elle ne le voulant pas faire, Dieu convertit la viande que l'on lui présenta en poisson: ce qui fut cause que depuis on ne l'importuna plus d'en manger.

Deux saints ermites étant venus en hiver pour visiter l'humble servante de Jésus-Christ, elle les pria et les retint à diner avec elle. Et comme ils furent assis à table, et que l'on eut apporté les viandes dans un grand plat de terre, soudain après la bénédiction accoutumée, il parut une belle et odoriférante rose au milieu des viandes. Alors la sainte fille dit à ces saints ermites : *Notre bon Seigneur, mes Pères, a voulu en ces grands et rigoureux froids, envoyer sur cette table cette belle et agréable fleur, afin de faire voir combien vos saints discours et vos salutaires exhortations ont vivement échauffé nos froides volontés.* Mais eux, au contraire, soutinrent que Dieu l'avoit permis, pour leur faire voir les mérites de ses vertus et de sa pieuse dévotion: et ainsi ils s'en retournèrent bien édifiés, et spirituellement consolés, chacun à leur ermitage.

Voici un accident qui doit apprendre à tout le monde à ne point faire leurs confessions par manière d'acquit; mais bien d'y apporter toute la diligence possible. Saint Agnès faisant un jour sa prière à Dieu pour un sien familier bienfaiteur, elle fut ravie en extase : pendant lequel temps Dieu lui fit voir en esprit des tourments que les diables préparoient en enfer. Cette sainte étonnée et toute tremblante, ayant demandé pour qui, et pourquoi se faisoient de tels préparatifs; on lui répondit que c'étoit pour celui-là pour qui elle faisoit oraison, parce qu'il n'avoit jamais confessé purement et entièrement tous ses péchés l'espace de trente ans. Quand elle fut revenue à elle, elle manda et fit venir incontinent

cet homme, à qui elle raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Là-dessus, par ses bons avis, touché d'une sainte componction, il fit une bonne confession générale; et peu de temps après, cet homme mourant, saint Agnès vit s'envoler son âme droit au ciel, sans souffrir ces tourments en aucune façon.

Les rares et excellentes vertus de sainte Agnès donnèrent de la jalousie aux habitants de Montepulciano contre ceux de Proceno, à cause du bonheur qu'ils avoient de jouir de sa présence. Ils tâchèrent de la retirer en leur ville; et en effet ils la sollicitèrent tant par leurs humbles prières, qu'elle leur promit d'y retourner. Dès qu'elle y fut, elle eut un vif désir de bâtir un nouveau monastère sur ce promontoire profané, où les diables sous la forme de vilains corbeaux l'avoient voulu offenser, la première fois qu'elle alla à Montepulciano, et, où étoient encore ces créatures infâmes : espérant par ce moyen rendre un grand service à la divine Majesté, et obliger en même temps la ville en la purgeant d'une telle infamie.

Ce qui la fit entièrement résoudre à cela, fut cette vision. Il lui sembloit être en haute mer, où il y avoit trois gros navires, dont le premier étoit gouverné par saint Augustin, le second par saint Dominique, et le troisième par le Père Séraphique saint François : or il y avoit débat entre eux à qui auroit cette sainte vierge dans son vaisseau : mais saint Dominique l'emporta; étendant la main il la prit hardiment dans son navire; et après cela, ils disparurent tous. Là-dessus un ange lui apparut, et la faisant ressouvenir des trois petites pierres que la très-sainte Vierge Marie lui avoit données, il l'avertit de bâtir à Montepulciano, son vrai pays (elle étoit pour lors à Proceno) sur ce promontoire, un nouveau monastère à l'honneur de Dieu et de la très-sainte Vierge, et de saint Dominique : après quoi l'ange disparut.

La sainte fille étant revenue à elle, et considérant en elle-même ce qui s'étoit passé, jugea que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle bâtît un monastère. Voilà pourquoi elle choisit une autre Mère discrète, qu'elle mit en sa place au gouvernement du monastère, et elle s'en alla à Montepulciano; où ayant fait bâtir ce nouveau

monastère, elle assembla plusieurs honnêtes et dévotes filles avec elle, qui choisirent pour règle, par le consentement de l'évêque diocésain, celle de Saint-Augustin; mais quelque temps après, elles obtinrent de Sa Sainteté de prendre l'habit de Saint-Dominique, et d'être gouvernées par ses religieux.

Depuis ce nouveau monastère, elle fit encore plusieurs miracles par une assistance spéciale de la grâce divine. Une de ses religieuses, nommée Douce, ayant perdu la vie par un catarrhe qui lui tomba sur les yeux, sainte Agnès fit sa prière à Dieu pour elle, et ayant fait le signe de la croix sur ses yeux, elle recouvra miraculeusement la vue.

La sainte Prieure étant résolue de ne plus retourner au monastère de Proceno, mais de demeurer et de finir ses jours dans ce nouveau-ci (que l'on appeloit de Sainte-Marie la Neuve), elle manda aux religieuses de celui de Proceno qu'elles élussent une autre Mère prieure en sa place, les priant aussi de lui renvoyer sa petite croix, qui lui avoit été donnée par la très-sainte Vierge Marie. Ces bonnes filles devinrent bien tristes au rapport de ces nouvelles, et résolurent de garder cette croix, afin de n'être pas entièrement privées de toute consolation. Mais notre sainte n'ayant pas cela agréable, elle eut recours à l'oraison, et aussitôt elle lui fut rendue miraculeusement par un ange : ce qui obligea ces religieuses, après avoir reconnu la vérité du fait, ne trouvant plus ce précieux gage, de lui demander pardon de leur désobéissance.

Un homme qui étoit tourmenté du diable avec tant de fureur, qu'il lui faisoit rompre, avec les dents et avec les ongles, tout ce qu'il rencontroit, ayant été amené au monastère étroitement lié de chaînes, fut miraculeusement délivré par la sainte Prieure, en faisant le signe de la croix sur lui, après avoir lu le Symbole de saint Athanase.

Quelquefois, demeurant en oraison pendant que les religieuses dormoient, elle voyoit entrer le diable dans le dortoir : et là-dessus elle les éveilloit aussitôt, et les faisant venir devant elle, elle leur faisoit dire leur coulpe ; puis elle les renvoyoit dormir. *Mes filles*, leur disoit-elle, *allez vous-en sûrement dormir : car Dieu qui est*

notre vrai protecteur et votre gardien, ne dort jamais, mais il vous garde et vous conserve soigneusement.

Cette sainte vierge eut aussi le don de connoître les secrets les plus cachés; si bien qu'elle révéla souvent à ses Sœurs des péchés très-occultes, afin qu'elles s'amendassent. Elle eut aussi le don de prophétiser, ayant prédit certaines afflictions de la Toscane, qui devoient en peu de temps survenir, ce qui arriva ainsi. Plusieurs miracles se firent aussi aux bains de Cianciano, mais auparavant il faut que je raconte un trait de grande mortification.

S'étant couchée un jour de dimanche sur son lit pour reposer, elle s'imagina en dormant qu'elle avoit été menée sous un olivier par un ange, et qu'étant là, il lui avoit présenté un calice, en lui disant : *O chère épouse de Jésus-Christ, tu boiras le calice que pour l'amour de toi il n'a pas refusé de boire.* Ce qui lui arriva bientôt après montra la vérité de ces paroles; car étant tombée en une griève maladie, elle fut conseillée par les médecins, et contrainte par l'ordre de son confesseur d'aller aux bains de Cianciano, qui ne sont qu'à une lieue de Montepulciano. Pendant qu'elle étoit dans ces bains, quelques jeunes enfants dissolus y allant aussi, se moquèrent d'elle, et l'injurièrent avec des paroles déshonnêtes. Voici ce calice qu'elle devoit boire. Je vous laisse à penser si un tel accident ne pouvoit pas ébranler la plus forte patience, et donner de grandes atteintes à une âme pure et honnête comme la sienne. Néanmoins sans s'en émouvoir en aucune façon, elle envoya à ces jeunes enfants le peu de provisions que l'on avoit portées pour elle, à sa seule considération, et les fit remercier de ce qu'ils lui avoient donné une occasion d'avoir patience.

Il arriva plusieurs miracles en ces bains lorsqu'elle y étoit : le premier fut que, sitôt qu'elle y entra, tout se trouva incontinent couvert d'une manne en forme de croix : de plus, une nouvelle source d'eau commença à courir dans les bains, qui guérissoit tous les malades qui y entroient, ou qui s'en faisoient porter en leurs maisons et s'en lavoient : et jusqu'à présent cette eau est nommée *l'eau de sainte Agnès.*

Pendant le temps qu'elle fut aux bains, le vin venant à manquer à la table où elle étoit en très-honorable compagnie, elle fit apporter de l'eau d'une fontaine prochaine, qui fut miraculeusement changée en d'excellent vin. Elle guérit pareillement une fille dangereusement blessée au genou, la faisant laver dans le nouveau bain; et ressuscita en même temps un petit enfant, qui en tetant étoit tombé dans les bains, et s'étoit noyé.

Enfin les bains lui ayant fort peu servi, et Dieu l'ayant ainsi permis, parce qu'il la vouloit retirer en son paradis, elle s'en retourna en son monastère, où la débilité l'obligea de s'aliter. Elle se prépara de toutes ses forces à la mort : ce qui causa une grande affliction à ses religieuses, qui pleurèrent toutes la perte qu'elles voyoient devoir bientôt faire de leur bonne et sainte Prieure. Alors sainte Agnès les voulant consoler : « Mes filles, leur dit-elle, si vous m'aimiez vraiment, vous ne vous attristeriez pas de ma mort, puisque la bonne fortune d'une personne ne doit point attrister son ami. Bien que je me sépare de vous corporellement, pour aller jouir de la présence agréable de mon Sauveur, je resterai néanmoins d'esprit avec vous, et me ressouviendrai toujours de vous plus que jamais. Souvenez-vous des bons enseignements que vous avez reçus de moi. Vivez en l'obéissance de votre état, et conservez à Dieu ce que vous lui avez promis par vos vœux. Aimez-vous les unes les autres, et ce sera la vraie marque que vous serez de vraies disciples et des prédestinées de Jésus-Christ. »

Enfin, après ces douces et autres semblables paroles qui leur perçoient le cœur, recommandant son âme à Dieu, elle passa peu de temps après de cette mortelle vie à l'immortelle et bienheureuse, le vingtième jour d'avril, sur les minuit, l'an de Notre-Seigneur 1317.

A l'heure de son trépas, les petits enfants qui étoient couchés en leurs lits, commencèrent à crier en plusieurs endroits du comté de Montepulciano : *Sœur Agnès, Prieure très-heureuse du monastère de Sainte-Marie la Neuve, est maintenant décédée, et elle est sortie de ce monde pour aller en l'autre.*

Ce même jour elle apparut encore à une femme affligée d'infir-

mité à un bras, et lui dit qu'elle s'en allât toucher son corps au monastère, et qu'elle guériroit. Ce qui arriva ainsi.

Sitôt que l'âme de cette sainte eut abandonné son corps, il jeta une si agréable odeur, que non-seulement toute la cellule, mais encore tout le monastère en furent remplis. Cependant sa mort étant divulguée, chacun y accourut de toutes parts. Les habitants de Gennes, entre les autres, étant portés d'une affection particulière envers elle, envoyèrent des personnes exprès pour faire embaumer son précieux corps, afin de le conserver en son entier : mais Dieu ne vouloit pas que sa conservation dépendît d'un baume matériel, puisqu'il étoit oint du baume de sa divine grâce ; il permit que ses mains, et tout son corps suèrent un saint baume en si grande abondance, que tous ses vêtements en furent mouillés, et on en remplit une fiole de verre, qui s'est conservée jusques à présent, avec une autre fiole pleine de manne, que l'on montre tous les ans le premier jour de mai. Le Révérend Père Frère Séraphin Razzi, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui a composé sa vie en italien, dit avoir souvent vu ces saintes reliques et son corps.

Dieu a honoré sainte Agnès de plusieurs et divers miracles après sa mort; en voici deux admirables.

Sainte Catherine de Sienne, qui vivoit dans le même siècle et en même temps, ayant eu révélation qu'elle devoit être en paradis compagne de la bienheureuse Agnès de Montepulciano, et en pareil degré de gloire, résolut d'aller par dévotion visiter son sépulcre : ce qu'elle fit, accompagnée de plusieurs autres femmes dévotes et vertueuses. Quand on le lui eut ouvert, elle s'inclina très-dévotement pour lui baiser ses saints pieds : mais par un miracle signalé, ce saint corps éleva un pied jusques au visage de la très-heureuse Catherine, afin que sans s'abaisser elle le pût baiser comme elle le désiroit : de sorte que la séraphique Catherine s'humiliant davantage en soi-même, remit le pied en son lieu ordinaire, et en mémoire de ce miracle, il est demeuré un peu plus raccourci que l'autre.

Quelque temps après, la même sainte Catherine de Sienne voulut encore visiter les reliques de sa très-chère compagne : mais désirant

éviter la vaine gloire, qu'elle craignoit par le succès de quelque miracle, elle se mit vers la tête, et non plus vers les pieds : et après avoir fait son oraison, elle embrassa le corps de sainte Agnès, mettant son visage sur celui de la sainte qui étoit couvert d'un voile. Après cela elle se leva, et se tournant vers les religieuses qui étoient présentes, elle leur parla ainsi : *Hélas ! pourquoi ne considérez-vous pas un peu le grand trésor que Dieu vous a envoyé du ciel ? Hélas ! pourquoi sommes-nous si méconnoissantes des grâces qu'il nous fait à toute heure ?* A ces paroles, haussant les yeux en haut, on vit en même temps tomber une manne très-menue et très-blanche en forme de neige, sous la même figure qu'elle tomba autrefois sur sainte Agnès, pendant qu'elle vivoit et qu'elle faisoit son oraison ; et en si grande quantité, que le corps de sainte Agnès, et ceux de sainte Catherine de Sienne, et de toute la compagnie en furent couverts.

Voici encore un autre miracle non moins admirable que les deux précédents : c'est qu'en l'an 1510, par deux fois, à savoir le dernier jour de janvier, et le 27 de février en suivant, on vit sortir du sang en abondance par la bouche, par le nez et par les oreilles de ce saint corps, qui étoit mort il y avoit plus de deux cents ans. Ceci fut vu par les religieuses du couvent ; par les Prieurs de la commune de Montepulciano, qui gardent les clés du coffre où repose ce saint corps ; et par les vénérables Pères de Sainte-Marie de Fontaine, qui sont de l'Ordre de Saint-François de l'Observance Régulière, lesquels y vinrent pour une plus particulière assurance de ce miracle.

La vie de sainte Agnès fut écrite amplement par le bienheureux Raymond, général de l'Ordre des Prêcheurs, qui vivoit aussi dans le même temps (il fut fait général l'an 1380) ; Surius l'a recueillie de lui et de la bulle de sa canonisation donnée par le pape Clément VII, et l'a mise en son deuxième tome des Vies des Saints. De plus, le révérend Père Séraphin Razzi, du même Ordre, a décrit aussi amplement sa vie en son livre des Vies des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. Il est fait mention de sainte Agnès dans le Martyrologe Romain, et en la vie de sainte Catherine de

Sienne : Baronius fait aussi mention d'elle en ses Annotations sur le Martyrologe.

A Rome, les saints martyrs Sulpice et Servilien, qui, ayant été convertis à la foi de Jésus-Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille, vierge, et refusant de sacrifier aux idoles, eurent, par l'ordre d'Adrien, préfet de la ville, la tête tranchée, durant la persécution de Trajan.

Le même jour, les saints martyrs Victor, Zotique, Zénon, Acyndine, Césaire, Sévérien, Chrysophore, Théonas et Antonin, qui, après avoir souffert diverses épreuves, accomplirent leur martyre sous Dioclétien.

A Tomes en Scythie, saint Théotime, évêque, que même les barbares infidèles vénérèrent, à cause de son insigne sainteté et de ses miracles.

A Embrun, saint Marcellin, premier évêque de cette ville, qui, par inspiration divine, étant venu d'Afrique avec ses deux compagnons, saint Vincent et saint Domnin, instruisit la plus grande partie des Alpes maritimes, et les convertit à la foi de Jésus-Christ, tant par la force de sa parole que par la vertu de ses miracles, qui continuent encore aujourd'hui. Il avoit fait un baptistère pour les nouveaux chrétiens convertis, et, par ses prières, il fut miraculeusement rempli d'eau. Ce qui est grandement remarquable, c'est que tous les ans ce miracle continue le jour de Noël et le samedi de Pâques. On prend de l'eau de ce baptistère pour baptiser les enfants en un autre baptistère ordonné pour cela ; et, quoique l'on prenne de cette eau pendant un certain temps, elle ne diminue pas, mais croît à mesure, en sorte qu'elle ne monte point au-dessus du baptistère. La lampe qui est devant

le sépulcre du saint brûle incessamment sans qu'on soit obligé de renouveler l'huile de longtemps; et si le vent par hasard l'éteint, elle est divinement rallumée. L'huile de cette lampe sert bien souvent de médicament aux malades pour recouvrer la santé.

A Auxerre, saint Marien, prêtre.

Le même jour, saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas, à cause du rude cilice dont il étoit revêtu, qui fut célèbre par divers miracles, surtout contre les démons. Il découle de son corps un baume qui rend la santé aux malades.



VINGT-UNIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Anselme, archévêque de Cantorbéry, docteur de l'Église.

Saint Siméon de Perse; saint Arator et ses compagnons, martyrs; saint Apollon et ses compagnons, martyrs; saint Anastase le Sinaïte,

LA VIE DE SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 1109.

Pascal II, pape. — Henri IV, empereur.

Louis VI, roi.

Saint Anselme naquit en la ville d'Aoste, qui est sur les confins du Piémont et de la Suisse. Son père s'appeloit Gondolfe, Lombard de nation, qui, s'étant habitué à Aoste, se maria avec une dame nommée Ermengarde, dont il eut Anselme. Ils étoient tous deux nobles et riches, mais fort dissemblables en leur vie et en leurs mœurs : car le père ne se soucioit que de se donner du bon temps, et n'avoit aucun soin de sa maison; et au contraire, la femme conduisoit son ménage, persévérant jusqu'au dernier soupir de sa vie, dans les œuvres de piété et de vertu. Toutefois Dieu voulut que Gondolfe se voyant libre du lien de mariage, étant vieux et dégoûté des plaisirs du monde, se fit moine, et mourût saintement en un monastère.

Tels furent les parents de saint Anselme, qui s'adonna dès son

enfance à l'étude des bonnes lettres : et ayant atteint l'âge de quinze ans, après avoir bien considéré les périls qu'il y a en toutes les choses du monde, il résolut d'y renoncer, et de se jeter dans le port assuré de la Religion. Il demanda l'habit à un abbé, qui ne le lui osa donner pour la crainte de son père. Mais cette ferveur s'affoiblit de telle façon, depuis la mort de sa mère qu'il respectoit fort, qu'il lâcha la bride à ses passions, quittant ses études et sa première vocation. Si bien que Gondolfe, son père, se mécontenta tellement de lui, qu'il ne le pouvoit voir qu'à regret ; sans que l'humilité ni la soumission d'Anselme, ni chose qu'il pût faire, fût suffisante pour satisfaire à son père.

Cette indignation paternelle fut si terrible, qu'elle contraignit Anselme (de peur de tomber en de plus grands inconvénients) de quitter la maison pour chercher la paix et le repos qu'il n'y pouvoit trouver. Il s'en alla avec un sien compagnon en France et en Bourgogne, où il demeura trois ans qu'il employa à l'étude. Il sut qu'il y avoit en l'abbaye du Bec, de l'Ordre de Saint-Benoit, qui est en Normandie, un homme célèbre en piété et en doctrine, nommé Lanfranc, Italien de nation, natif de Pavie, lequel étoit recherché de la jeunesse, qui venoit de toutes parts à son école. Anselme l'alla trouver, et le supplia de le recevoir au nombre de ses écoliers, et de l'instruire familièrement, comme le maître fait son disciple. Lanfranc le fit très-volontiers, et Anselme faisant grand état de l'avoir pour son maître, étudioit sérieusement l'Écriture sainte, sans épargner les veilles et le travail ; si bien qu'il s'avança beaucoup, se rendit vertueux, et amateur de la perfection, et résolut de quitter le monde pour se dédier entièrement au service de Dieu ; mais il se trouva en doute du chemin qu'il devoit tenir. D'un côté il se sentit fort porté à vivre en la solitude, afin de s'employer davantage à la contemplation. D'autre part, il trouvoit la voie plus assurée de demeurer en un monastère sous l'obédience. D'ailleurs, il doutoit, son père l'ayant laissé par son décès héritier de grands biens, s'il ne feroit point un plus agréable service à Dieu de se tenir dans le monde et de distribuer tous les ans aux pauvres la meilleure partie de son revenu.

Anselme ne voulut pas résoudre cela lui seul, de peur de faillir; il en consulta Lanfranc son maître, et lui ouvrit entièrement son cœur, avec une grande résignation de sa volonté entre ses mains, en intention de suivre son bon conseil. Le maître fit difficulté en une chose de telle importance, de conseiller son disciple, mais il le renvoya à un vénérable prélat nommé Maurille, archevêque de Rouen, qui gouvernoit les monastères de Saint-Benoît de la province de Normandie. Ils allèrent même tous deux trouver ce saint homme, et lui proposèrent leur difficulté. Maurille conseilla à Anselme d'embrasser la vie religieuse, comme la plus assurée. Suivant ce conseil, il baissa le cou sous le joug de Notre-Seigneur, et prit l'habit au couvent où Lanfranc étoit prieur, et Herluin abbé, personnage fort estimé pour ses rares vertus, et qui avoit fondé ce monastère à ses dépens.

Anselme étoit alors âgé de vingt-sept ans : il se rendit si soigneux à imiter les vertus des autres religieux, qu'au bout de trois ans il devint un miroir de religion : de sorte que Lanfranc ayant été élu abbé d'un autre monastère, Anselme fut mis prieur en sa place, au contentement de tous les autres religieux, et à son regret. Néanmoins les occupations de cette nouvelle charge ne le détournoient point de l'étude de la perfection, ni d'écrire sur de hautes questions qui n'avoient jamais été agitées que par lui.

Il demeura une fois fort en doute sur la manière dont les Prophètes avoient, non-seulement vu les choses présentes, mais aussi celles qui étoient passées et à venir, les écrivant et les prédisant avec assurance. Une nuit donc qu'il étoit embarrassé dans cette difficulté, étant couché sur son lit, il jeta les yeux vers le dortoir de l'église, où par le moyen de la lumière divine, il vit à clair des religieux qui paroient l'autel, d'autres qui dressoient les livres du chœur, d'autres qui allumoient les cierges et sonnoient la cloche, et tous les religieux qui se levoient de leurs lits pour aller à l'office divin. Par cette clarté céleste, il connut bien que c'étoit une chose facile à Dieu de faire voir en esprit aux prophètes ce qui étoit éloigné d'eux, puisqu'il avoit permis qu'il vît des yeux du corps ces religieux au travers des murailles. Outre cela, Notre-

Seigneur lui donna la discrétion des esprits, pénétrant aisément les mœurs et les inclinations de tous ceux qui l'abordoient, même leurs plus secrètes pensées.

Il avoit contracté une telle habitude à jeûner, qu'il n'étoit aucunement incommodé de la faim quand il différoit son repas, et ne prenoit aucun plaisir aux viandes qu'il mangeoit. Sa charité, sa prudence, et sa douceur au gouvernement de son monastère étoient admirables, spécialement envers ceux qui n'étoient pas des plus obéissants ou qui s'étoient offensés qu'Anselme (qui au prix d'eux n'étoit qu'un novice en la religion) fût leur supérieur. Le saint homme combattoit tellement avec eux, que sa douceur brisoit la dureté de leurs cœurs, et qu'il les rangeoit à sa volonté par son humilité et par sa modestie.

Il y avoit un jeune religieux nommé Osberne, qui étoit habile, et d'un esprit vif, néanmoins libre, inquiet, médisant et contraire au saint pasteur. Il gagna ses bonnes grâces par douceur et par courtoisie, en lui lâchant la bride pour se réjouir; mais il se rendit maître de son cœur, en sorte qu'il en fit depuis tout ce qu'il voulut, et retrancha les licences qu'il lui avoit octroyées, le réduisant à l'observance de la règle et aux exercices du couvent. Osberne étant tombé malade, saint Anselme eut grand soin de le faire bien traiter, lui donnant à boire et à manger de sa main, et l'assistant en sa maladie d'une affection vraiment paternelle; et Notre-Seigneur l'ayant appelé en l'autre monde, le saint dit tous les jours la messe pour lui un an durant. Lorsqu'il ne pouvoit célébrer, il en mettoit un autre en sa place, tâchant que plusieurs autres serviteurs de Jésus-Christ dissent beaucoup de messes pour cette âme qui lui avoit tant coûté, donnant en cela l'exemple à tous les supérieurs des religieux, et montrant comment ils se doivent comporter à gagner et à corriger les turbulents, à traiter les malades, et à prier pour ceux qui sont trépassés sous leurs charges.

Il n'usa pas d'une moindre charité à l'endroit d'un ancien religieux, mais nouveau à la vertu, qui, par l'instigation du diable, étoit si fort tenté contre le saint prélat, qu'il ne le pouvoit regar-



der d'un bon œil, ni dire du bien de lui. Ce pauvre moine devint malade, et étant à l'article de la mort, il se prit une nuit à jeter des hurlements épouvantables, pensant que deux loups le tenoient au collet et l'étrangloient. A ce bruit, saint Anselme accourut à l'infirmerie, et fit le signe de la croix, disant : ***Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*** Alors le malade s'apaisa, et reconnut que quand saint Anselme avoit fait le signe de la croix, il avoit vu sortir de sa bouche comme une lance de feu qui avoit fait fuir ces deux loups. Le saint l'exhorta à se repentir de ses péchés, le confessa, et lui donna l'absolution, l'avertissant que sur les trois heures, il rendroit l'âme à Dieu, comme il fit; chacun demeurant fort édifié de la charité d'Anselme, et étonné de la lumière de son esprit. Le saint prélat faisoit paroître cette même bénignité au soin qu'il avoit des malades, les visitant souvent, les consolant, les réjouissant et les servant lui-même de ses propres mains, faisant, non-seulement le devoir d'un vrai père, mais aussi d'une très-charitable mère.

C'étoit la coutume en ce temps-là de nourrir dans les monastères de religion les jeunes gentilshommes et les enfants de maison, soit pour être religieux, ou pour les rendre capables, lorsqu'ils seroient parvenus en âge, de servir la république. Un abbé, qui étoit en réputation d'un saint homme, vint trouver un jour saint Anselme, et discourant avec lui du gouvernement des monastères, il commença à se plaindre fort de la liberté et de la désobéissance des jeunes gentilshommes qu'il avoit en sa charge, de ce qu'il veilloit jour et nuit sur eux et les faisoit châtier rudement, et que plus il les tenoit de près, à son avis, ils en devenoient moins corrigibles. Saint Anselme lui demanda ce que devenoient ces enfants quand ils étoient grands, et quel profit il retiroit de tant de fouets et de châtiments. L'abbé lui répondit, que ce n'étoient ordinairement que des stupides. Alors l'homme de Dieu prenant la parole, lui montra que cette condnite ne lui sembloit guère assurée; car de même que si l'on environnoit les plantes d'un jardin, en sorte qu'elles ne pussent croître ni étendre leurs branches, il est sans doute qu'étant ainsi contraintes,

elles ne profiteroient, ni ne porteroient pas de fruit. Ainsi, dans l'éducation des enfants, qui sont de riches et de délicates plantes, il y faut user d'un amour paternel, d'une douce et discrète liberté, et non pas les asservir par les menaces et par les fouets. Parce que, quand ils ne reconnoissent pas en ceux qui les élèvent l'amitié d'un père, ni d'affection cordiale, ils pensent qué tout ce qu'on leur dit et ce qu'on leur fait procède d'une haine et d'un mécontentement d'eux. Et à mesure qu'ils croissent en âge, la défiance qu'ils ont de leurs maîtres s'augmente; ils les ont toujours en horreur comme des bourreaux. Bref, saint Anselme apprit à l'abbé, que le bon gouverneur doit savoir tempérer le rude avec le doux, la clémence avec la sévérité, et guérir, non-seulement les plaies avec du vin qui resserre, mais avec de l'huile qui amollit et relâche.

Saint Anselme brillant ainsi par l'éclat de tant d'excellentes vertus, sa renommée vola bientôt par toute la Normandie, par la France, la Flandre et l'Angleterre; de sorte quo plusieurs gens doctes et pieux se venoient rendre au monastère dont il étoit prélat, et recevoir l'habit de religion de sa main, pour vivre sous sa discipline. Néanmoins il étoit si prudent et si retenu, qu'il ne sollicitoit jamais personne de se vouer à Dieu plutôt en son monastère qu'en un autre; mais il laissoit au choix de ceux qui se vouloient rendre religieux et vivre selon la perfection, d'entrer en tel couvent qu'il leur plairoit; afin que s'ils s'en repentoient après, ils n'eussent aucun sujet de se plaindre et de murmurer contre lui.

L'abbé Herluin étant décédé, Anselme, d'un commun consentement fut élu en sa place, sans qu'il s'en pût exempter. Étant abbé, il gouverna le monastère avec une admirable sainteté et prudence. Et comme le couvent avoit de grands biens en Angleterre, saint Anselme fut contraint d'y aller pour y donner ordre; ce qu'il fit d'autant plus volontiers que Lanfranc, son bon père et son maître, à cause de ses rares vertus, d'abbé de Caen avoit été fait archevêque de Cantorbéry. Il fut reçu partout en Angleterre avec beaucoup d'honneur, se rendant de sa part

fort doux et fort aimable, suivant la condition de ceux qui traitoient avec lui, en tout ce qui lui étoit loisible.

A ce propos, le saint disoit ordinairement, que celui qui en tout ce qu'il peut, sans offenser Dieu, tâche de complaire aux autres, et de faire les choses à leur volonté, mérite devant Notre-Seigneur. Entre ceux qui honorèrent l'abbé en Angleterre, le roi Guillaume, dit le Conquérant, en fut un. Il avoit conquis le royaume d'Angleterre à la pointe de l'épée, et étoit tenu pour un homme rudé et fier; néanmoins il se montra fort humain envers saint Anselme, qui, après avoir séjourné en ce royaume autant qu'il en fut besoin, retourna en Normandie à son monastère.

Le Roi étant mort, son fils qui se nommoit aussi Guillaume, lui succéda, prince mal élevé, et qui avoit plutôt les marques d'un tyran que d'un roi; car il vouloit opprimer le clergé et la religion, pour s'emparer de tous les biens de l'Église. Cela fut cause, qu'Anselme, étant sollicité de retourner en Angleterre par plusieurs seigneurs du royaume, afin que par sa prudence il retint le Roi, il s'y achemina, où il fut honorablement reçu du Roi. Depuis, ayant avis que l'église de Cantorbéry étoit sans pasteur, à l'occasion du décès de l'archevêque Lanfranc, maître de saint Anselme; le Roi nomma le disciple pour succéder à son maître, et voulut que saint Anselme fût pourvu de cette dignité, qu'il méritoit par-dessus tous, et dont il étoit d'autant plus trouvé digne, qu'il s'en jugeoit indigne. Il fut sacré en son église métropolitaine, le 4 de décembre de l'an 1093, par tous les évêques.

D'abord le roi Guillaume lui fit paroître beaucoup de bienveillance, espérant que ce nouvel archevêque lui feroit quelque beau présent; mais aussitôt qu'il sut qu'Anselme étoit fort éloigné de lui donner le bien des pauvres, son avarice et sa convoitise lui firent haïr ce bon prélat. L'indignation du Roi fut telle contre Anselme, que les flatteurs et les ministres de ses iniquités commencèrent à le persécuter faisant des outrages au clergé et aux églises, sans que le saint prélat les en pût empêcher. Mais voyant qu'il ne pouvoit détourner cette bourrasque, et que sa seule absence pouvoit apaiser le Roi et faire cesser la tempête, il supplia Guillaume de

lui permettre d'aller à Rome chercher le *Pallium* que l'on donne aux archevêques, et de le recevoir de la main du pape Urbain II, qui présidoit alors dans le Siége de saint Pierre.

Le Roi étonné de cette demande, répondit qu'il étoit pape en son royaume, qu'il n'en connoissoit point, et qu'il ne vouloit pas que l'on y parlât d'autre que de lui. Cela affligea infiniment l'homme de Dieu, et il fit assembler tous les évêques et les abbés pour éteindre cette étincelle du feu infernal, avant qu'elle embrasât tout le royaume. Il leur déclara l'intention du Roi, et l'importance de cette affaire; mais il trouva la plupart des évêques enclins à la volonté du Prince, tant la flatterie et l'ambition ont de pouvoir, quand elles sont jointes avec la puissance d'un Roi furieux et absolu. Ils disoient tout haut, que celui-là étoit impie et rebelle au Roi et à l'État, qui voudroit soutenir que l'on dût obéir en Angleterre à d'autres qu'au roi Guillaume, tant en choses ecclésiastiques que temporelles; de sorte qu'ils ôtèrent l'obéissance au Pape, lui déniant la primatie et la souveraine puissance qu'il a sur toute l'Église catholique.

Le saint prélat voyant qu'il ne pouvoit résister à une si horrible tourmente, demanda congé au Roi de sortir du royaume et d'aller à Rome, ce que le Roi ne lui ayant pas voulu accorder que sous condition qu'il demeureroit banni du royaume, sans jamais y rentrer; après avoir exhorté les religieux, le clergé et le peuple, avec de belles et amoureuses paroles, à suivre la vertu, il prit l'habit de pèlerin, au grand regret de tout le monde, se vint embarquer à Douvres, et passa en France, où il fut magnifiquement reçu par l'archevêque de Lyon.

Le pape Urbain, sachant ce qui s'étoit passé, manda à Anselme qu'il s'en vint à Rome, où il fut honoré de toute la cour et du Pape même, qui le loua si hautement, en présence des cardinaux et d'autres seigneurs romains, qu'Anselme se trouva confus sans oser lever les yeux, tant il avoit de honte, jugeant par son humilité qu'il étoit beaucoup plus différent en l'âme, qu'il ne paroissoit au dehors.

Anselme demeura quelques jours par l'avis du Pape, en un

monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, près de la ville de Capoue, où, par ses prières, il fit sortir d'un rocher une fontaine d'eau vive que l'on surnomme le Puits de l'évêque de Cantorbéry. Elle avoit une telle vertu, qu'elle guérissoit les fièvres et d'autres maladies. Saint Anselme se trouva aussi par le commandement de Sa Sainteté au concile de Bari, où il fit paroître sa doctrine et sa prudence, spécialement à convaincre les Grecs, et à prouver que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un principe. En un autre concile qui se célébra à Rome, il aida à établir les choses d'importance qui y furent arrêtées.

Enfin le Saint-Père, du consentement de tous les prélats, avec une particulière consolation d'Anselme, fulmina la sentence d'excommunication, tant contre les laïques qui s'ingéroient de donner les investitures des évêchés, que contre les ecclésiastiques qui les recevoient de leurs mains. Après avoir reçu la bénédiction de Sa Sainteté, Anselme partit de Rome pour venir à Lyon, où il faisoit état de s'arrêter avec l'archevêque, ayant perdu l'espérance de retourner en Angleterre du règne de Guillaume. Comme il étoit occupé là en ses exercices ordinaires de vertu, et à soulager l'archevêque, il reçut nouvelle que le roi Guillaume, allant à la chasse le 2 d'août, avoit été frappé d'une flèche au travers du cœur, et avoit achevé le cours de sa misérable vie. On ne sauroit croire combien ce saint prélat en demeura affligé, et combien il répandit de larmes à cette nouvelle, disant qu'il eût de bon cœur exposé sa vie, pour délivrer son Roi d'une si malheureuse fin.

Polidore Virgile écrit en la vie de Guillaume, qu'un soldat françois, nommé Gautier, fit le coup, et qu'il apparut au ciel des signes et des prodiges du châtiment que Notre-Seigneur vouloit envoyer sur lui. Avant que saint Anselme eût reçu cet avis, saint Hugues, abbé de Cluny, dit que le Roi avoit été accusé devant le tribunal de Dieu, jugé et condamné au feu éternel. Car encore que Notre-Seigneur permette que les méchants rois tyrannisent leurs royaumes, et qu'il se serve d'eux comme d'exécuteurs de sa justice, il ne laisse pas de les faire passer à la fin par la rigueur de ses vengeances.

Henri, Ier du nom, succéda à Guillaume, son frère, et voyant que son royaume étoit affligé des excès et des violences de son prédécesseur, craignant une révolte dans son État, il se montra plus bénin, et commença à effacer les outrages de son père, honorant les prêtres, ayant soin des églises, et contentant tout le peuple. Et d'autant que saint Anselme avoit beaucoup de crédit, il tâcha de gagner ses bonnes grâces, et le conjura de retourner en son royaume, ainsi que firent tous les principaux seigneurs et prélats, jugeant que toutes choses s'établiroient mieux par sa présence. Toutefois quand le Roi sut le décret que le Pape avoit fait à Rome, touchant la provision et l'investiture des évêques, il en fut fort indigné, et conçut une telle haine contre saint Anselme, qu'il fit confisquer les biens de son archevêché, voulant qu'il retournât à Rome pour faire rétracter par le pape Pascal II, qui avoit succédé à Urbain II, ce qui avoit été décrété au concile romain. Mais saint Anselme refusa de l'entreprendre, comme une chose grandement préjudiciable à la liberté ecclésiastique; cependant le Roi obtint de lui qu'il iroit à Rome avec les ambassadeurs qu'il y envoyoit pour traiter de cette affaire.

Le saint prélat, pour obvier à de plus grands inconvénients, retourna à Rome, où il fut reçu cette deuxième fois du Pape et de toute la ville, avec plus d'honneur encore que la première: toutefois les ambassadeurs ne purent rien gagner sur le Pape, encore qu'ils protestassent que le roi Henri perdroit plutôt son royaume, que d'obéir à ce décret. Sa Sainteté leur répondit courageusement, qu'elle n'accorderoit jamais rien contre la liberté de l'Église, quand il y devroit aller de sa vie; et sur cette résolution il donna congé aux ambassadeurs anglois; dont le Roi se tenant offensé, il persécuta saint Anselme pour un temps. Mais enfin, Dieu lui ayant touché le cœur, il reconnut sa faute, et se soumit à l'obéissance du Pape, laissant à l'Église ce qui lui appartenoit, et convertissant la haine qu'il portoit à Anselme en bienveillance, au grand contentement de tous les gens de bien du royaume.

Cela montre ce que peut la constance des bons prélats, lorsqu'ils défendent l'autorité de l'Église simplement pour le service

de Dieu, et sans aucune prétention des choses de la terre, ni sans flatter les rois dans les choses injustes, ni se laisser emporter au cours de la faveur. On voit aussi la grâce que Dieu fait aux rois qui respectent l'Église et les ecclésiastiques, parce que, incontinent après que le roi Henri se fut soumis à l'Église, Notre-Seigneur lui donna victoire contre Robert, son frère, par le moyen de laquelle il demeura seigneur du duché de Normandie.

En signe de reconnoissance, il tint une diète à Londres, où, au grand contentement de saint Anselme et de tous les bons qui s'y trouvèrent présents, il renonça à l'investiture des églises, et en laissa l'entière et libre disposition au Pape et au clergé. En quoi il fit un acte de vrai et obéissant fils du Saint-Siége apostolique.

Saint Anselme étant donc installé en son église, avec beaucoup de paix et de repos, faisant le devoir de saint et vigilant pasteur, accablé de vieillesse et de travaux, tomba en de grandes maladies, principalement en des douleurs d'estomac. Le saint se voyant si proche de sa fin, s'arma des saints Sacrements de l'Église : il donna la bénédiction à toute l'assistance, et supplia Notre-Seigneur de la donner au Roi et à la Reine, à leurs enfants et à tout le royaume : et étant couché sur le cilice et sur la cendre, suivant la pieuse coutume de ce temps-là, il rendit son âme à Dieu le 21 d'avril, l'an 1109, le treizième de sa prélature, et le soixante-sixième de son âge. Il fut inhumé en grande solennité, et pleuré de son Église, et de tout le royaume d'Angleterre.

Notre-Seigneur illustra son serviteur Anselme de plusieurs miracles durant sa vie, et après sa mort. Étant une nuit en oraison, on le vit tout resplendissant, et entouré de lumière. Un gentilhomme flamand, tout couvert de lèpre, et accablé de tristesse de se voir en un si piteux état, fut averti en songe d'aller au monastère du Bec, dont saint Anselme étoit abbé, et de boire de l'eau où le saint auroit lavé ses mains après la messe, et que cela le guériroit : ce qu'il fit, et il recouvra incontinent la santé.

Un de ses religieux qui se trouvoit fort mal, ayant été arrosé par le saint d'un peu d'eau bénite, fut guéri sur-le-champ. Fai-

sant le signe de la croix contre un grand feu qui s'étoit allumé, il l'amortit aussitôt.

Il y avoit un religieux qui étoit fort affligé et tenté ; et qui désespérant de pouvoir être délivré par les remèdes humains, de l'accablement où le diable l'avoit réduit, s'adressa à saint Anselme, et lui découvrit les peines qu'il souffroit depuis longtemps. Le saint, d'une affection paternelle et amoureuse, lui dit seulement : *Dieu y veuille pourvoir !* et aussitôt le religieux se trouva si calme, qu'il pensoit être tout autre qu'auparavant.

Plusieurs qui étoient travaillés des fièvres et d'autres maladies, et qui se recommandèrent au saint, furent guéris par ses prières, en mangeant les restes de son dîner. Il avoit aussi le don de prophétie : néanmoins le plus grand de tous les miracles que Dieu fit par saint Anselme, ce fut lui-même, et sa vie plus divine qu'humaine.

Il écrivit plusieurs beaux livres, dont il enrichit l'Église catholique ; et par un singulier esprit et don du ciel, il assembla la subtilité et l'excellence des questions théologiques, avec la dévotion, la douceur et la suavité d'esprit. L'abbé Trithème, parlant de saint Anselme, disoit : *Qu'il étoit fort versé en l'Écriture sainte, et le plus savant de son temps aux lettres humaines ; très-saint en sa vie et en sa conversation, très-dévot en son âme, discret en ses discours, et plein d'efficace en ses œuvres.* Il avoit un visage angélique, un marcher grave, une vie exemplaire ; il étoit assidu à l'étude de l'Écriture sainte, et orné de toutes les vertus.

La vie de saint Anselme a été écrite par Eadmer son familier ami, qui l'accompagna en ses voyages et en ses travaux, et a été rédigée en deux livres, rapportés par Surius en son deuxième tome, et par Edmond, religieux de Cantorbéry, qui y a ajouté un Traité des discordes du saint contre les rois d'Angleterre. Trithème fait mention de lui au livre des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît, ch. 107. L'auteur des Écrivains d'Angleterre, le Martyrologe Romain, Jean Molan aux Additions d'Usuard, et plusieurs autres en parlent aussi.

En Perse, la fête de saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphonte, qui, ayant été arrêté par l'ordre de Sapor, roi de Perse, fut chargé de fers et traduit devant des tribunaux d'iniquité, où, refusant d'adorer le soleil et rendant témoignage à Jésus-Christ d'une voix libre et assurée, il fut d'abord enfermé dans une étroite prison et y demeura longtemps, avec cent autres chrétiens, parmi lesquels il y avoit des évêques, des prêtres et des clercs de divers ordres. Ensuite, Usthazade, père nourricier du Roi, qui autrefois avoit renié la foi, et qui depuis avoit été ramené à la pénitence par saint Siméon, ayant souffert le martyre avec courage, et, le lendemain, jour du vendredi-saint, tous les compagnons de ce saint évêque ayant été égorgés en sa présence, pendant qu'il exhortoit chacun d'eux, il fut enfin lui-même décapité. Avec lui souffrirent Abdécalas et Ananie, ses prêtres, hommes distingués. Pusice, aussi, surintendant des ouvriers du Roi, pour avoir relevé le courage d'Ananie qui paroissoit chanceler, ayant eu le cou percé vers le tendon et la langue arrachée par cette ouverture, mourut d'une cruelle mort. Après lui, sa fille, qui étoit une vierge consacrée à Dieu, fut aussi mise à mort.

A Alexandrie, les saints martyrs Arator, prêtre, Fortunat, Félix, Silvin et Vital, qui moururent en prison.

Le même jour, les saints Apollon, Isacace et Crotate, qui souffrirent sous Dioclétien.

A Antioche, saint Anastase le Sinaïte, évêque.



VINGT-DEUXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Soter et saint Caïus, papes et martyrs. — Sainte Opportune, abbesse de Montreuil. Saint Apelle et saint Lucius, disciples de Notre-Seigneur; plusieurs saints martyrs de Perse; saint Parmène et ses compagnons, martyrs; saint Léonide; saint Epipode de Lyon; saint Léon de Sens; saint Théodore.

LA VIE DES SAINTS SOTER ET CAIUS.

PAPES ET MARTYRS.

AN 179 ET 296.

Marc-Aurèle et Lucius Vérus, empereurs. — Dioclétien, empereur.

Saint Soter, pape et martyr, étoit natif de la ville de Fondi, qui est en la province de Campanie, au royaume de Naples. Il étoit fils de Concorde, et succéda au pontificat à saint Anicet: il y demeura neuf ans, six mois et vingt-et-un jours, selon le Livre des Papes, qui se publie sous le nom de Damase: le temps de son pontificat fut sous l'empire de Marc-Aurèle, et de Lucius Vérus, son frère.

Il célébra trois fois les Ordres au mois de décembre, et ordonna dix-huit prêtres, neuf diacres et onze évêques. Il écrivit deux épîtres décrétales: la première aux évêques de Campanie, où il traite de la foi de Jésus-Christ, et l'autre aux évêques d'Italie, où il commande que les religieuses et les vierges consacrées à Dieu ne touchent point les corporaux et les linges sacrés, et qu'elles n'encensent pas à l'autel. Que tous communient le jeudi-saint, hormis ceux qui en seront exclus pour leurs grièves fautes.

Il déclara que l'on ne doit pas tenir le jurement fait d'une chose illicite et mauvaise. Enfin il répandit son sang pour Notre-Seigneur, et fut couronné du martyre, le 22 d'avril, l'an 179. Il fut enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte.

Saint Denis, évêque de Corinthe, loue fort saint Soter en une épître qu'il écrivit aux Romains, et dit qu'il étoit fort bénin et fort aumônier; qu'il employoit toutes les richesses de l'Église romaine à sustenter les serviteurs de Dieu, et à recevoir ceux qui avoient recours au Saint-Siége apostolique, les recevant comme un père très-humain, et les exhortant à la vertu.

En ce même jour, l'Église célèbre la fête de saint Caïus, pape et martyr. Il étoit de Dalmatie; son père avoit nom Caïus comme lui, et étoit parent de l'empereur Dioclétien. Fuyant la cruauté dont il persécutoit les chrétiens, il se cacha dans des cavernes avec Gabinien son frère, et Susanne sa nièce, qui étoit une très-pure vierge : mais ils furent enfin découverts, et moururent tous trois pour la foi, avec une grande force et constance, en la persécution du même empereur Dioclétien.

Caïus fit un décret, par lequel il commanda que celui qui devoit être évêque, montât premièrement par les degrés de portier, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte, de sous-diacre, de diacre et de prêtre. Il tint quatre fois les Ordres au mois de décembre, il ordonna vingt-cinq prêtres, huit diacres et cinq évêques. Il fut onze ans, quatre mois et douze jours pape, selon Damase : selon le cardinal Baronius, douze ans, quatre mois et cinq jours. Il écrivit une épître fort grave et digne d'un si saint Pape, touchant le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel, laquelle est remplie d'une belle éloquence.

Il fut martyrisé l'an de Notre-Seigneur 296, le 22 d'avril, jour auquel l'Église célèbre sa fête. Son saint corps fut inhumé dans le cimetière de Calixte.

LA VIE DE SAINTE OPPORTUNE,

VIERGE.

AN 755.

Paul, pape. — Constantin Copronyme, empereur.

Pépin, roi.

L'illustre vierge sainte Opportune, si recommandable pour ses grands miracles et ses vertus, naquit à Hiesmes, près de Séez, en Normandie. Ses parents, qui étoient princes du sang, eurent plusieurs enfants, entre lesquels il y en eut deux qui excellèrent, le glorieux martyr saint Chrodegang, et sainte Opportune, qui, dès sa plus tendre jeunesse, mortifia sa chair par jeûnes, disciplines, haires et semblables austérités, lesquelles n'empêchèrent pas toutefois qu'elle ne fût recherchée en mariage par les principaux seigneurs du pays. Mais ce fut en vain ; car elle aspiroit à un plus haut parti, qui étoit d'être épouse de Jésus-Christ.

Cependant, comme elle entendit un jour en l'Église ces paroles de l'Évangile : *Va, vends tout ce que tu as, et me suis,* son âme en fut si vivement touchée, qu'elle les estimoit n'avoir été proférées que pour elle : tellement qu'avec les larmes aux yeux, elle se jeta aux pieds de ses parents, et leur parla en cette sorte : « Je ne suis point ignorante du droit que naturellement vous avez sur moi, comme ayant été les auteurs de ma vie ; je vous la dois avec tout ce qui en dépend ; mais sans passer les bornes du respect que je vous porte, je vous dirai que Dieu est mon premier et principal père,

m'ayant créée à son image plus que vous n'avez fait à la vôtre : je lui ai, il y a longtemps, fait offre de ma virginité : aujourd'hui il m'invite à me défaire entièrement du monde, et à me mettre à l'abri dans quelque monastère. Ne rejetez point, je vous en supplie à mains jointes, cette prière : pour la terre ne m'ôtez point le ciel, et pour un mari terrestre, ne m'en faites point perdre un céleste. »

Ses parents ne surent que répliquer. De sorte que voyant sa vocation divine, ils prièrent Dieu à haute voix, qu'il lui plût d'accepter cette résolution et de l'y confirmer davantage. Le peuple, spectateur de cette action, répondit à haute voix, *Amen*. Dès lors sainte Opportune ne pensant plus qu'à se retirer au plus tôt de la maison de ses parents, et à se ranger en quelque austère religion, choisit l'abbaye de Montreuil, au diocèse de Séez, célèbre alors pour son étroite observance et sa discipline régulière : où, étant accompagnée de ses parents et de beaucoup de peuple, elle reçut le voile virginal par les mains de l'évêque.

Comme elle entroit en l'abbaye, les religieuses aperçurent visiblement son bon ange qui étoit à son côté, et qui la fortifioit intérieurement, lui enseignant par lui-même tout ce qu'elle devoit faire ; de sorte qu'elle surpassa bientôt en humilité, en charité et en patience ses compagnes, ne demandant que d'être employée aux offices les plus vils. Elle ne se plaignoit pas de toutes les austérités, des pénitences et des mortifications qu'on lui donnoit ; non pas pour l'accabler, mais pour éprouver sa patience. Elle méditoit jour et nuit les Écritures saintes, et elle en eut une plus grande intelligence que les docteurs qui y avoient travaillé durant toute leur vie, expliquant les difficultés les plus obscures ; et en tirant de si belles et si riches conceptions, que ses compagnes en étoient toutes ravies et édifiées. Cela ne l'élevoit aucunement, car elle avoit d'ordinaire à la bouche ces douces paroles de Notre-Seigneur : *Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur*, de sorte qu'elle se soumettoit aux plus petites du monastère, aussi bien qu'aux plus grandes.

Et encore que sa chair, dès sa tendre jeunesse, fût parfaite-

ment amortie; si est-ce que pour triompher et en faire un holocauste à son Époux, elle lui faisoit incessamment la guerre, et jamais on ne put l'induire à boire du vin, à manger de la viande, et à prendre des bains ; ce qu'elle abhorroit, à cause de la nudité. Elle portoit continuellement le cilice, et n'étoit non plus vêtue en hiver qu'en été. Avant que de dormir elle faisoit son examen, et selon les fautes qu'elle pensoit avoir commises, elle s'en ordonnoit une rude pénitence, ne couchant que sur la terre, couverte d'un cilice et d'une castelogne, afin de cacher à ses sœurs l'austérité qu'elle enduroit. Elle passoit le mercredi et le vendredi de toutes les semaines sans manger, se contentant aux autres jours d'un peu de pain d'orge, auquel les dimanches elle ajoutoit quelque peu de poisson. Quand on lui reprochoit qu'elle abrégeoit sa vie, et qu'elle étoit le bourreau de soi-même, elle avoit accoutumé de répondre qu'Adam, par le manger, ayant perdu le paradis, et nous avec lui, il y falloit rentrer par un moyen contraire, qui étoit l'abstinence. Elle avoit un extrême soin des malades, les assistant de tout son cœur, et les consolant en leur affliction.

Ses grandes vertus furent cause, qu'après le décès de l'abbesse, elle fut élue à sa place ; et n'y voulant point condescendre, elle prit trois jours de délai pour se conseiller avec Dieu, pendant lesquels elle reconnut que c'étoit sa volonté : si bien que ne pouvant résister sans encourir la disgrâce de Dieu, elle se laissa installer en la place d'abbesse, où tant s'en faut que cette dignité lui enflât le cœur, qu'au contraire elle s'en humilia davantage, et redoubla ses abstinences. Ses oraisons furent plus longues, ses ferveurs plus ardentes, sa prudence plus grande, et le soin des pauvres plus exact : de sorte qu'il paroissoit très-clairement que Dieu l'y avoit établie.

Elle avoit de la dextérité à corriger ses filles, usant tantôt de douceur, et tantôt de rigueur, et ne disoit rien à quelques-unes, pour ce qu'elles n'en étoit pas capable. Quand il y en avoit une opiniâtre, elle recouroit à l'oraison, ne cessant de prier jusques à ce que Dieu l'eût touchée. Elle étoit fort soigneuse du temporel de la maison, de peur que la nécessité ne fît sortir les religieuses ou

s'adonner à la propriété, mère de tout désordre. Dieu même sembloit garder le bien du monastère : car si un larron avoit dérobé quelque chose, il étoit forcé de le restituer par la vertu de ses prières ; il en arrivoit de même aux loups, aux renards, et aux autres bêtes sauvages, quand ils avoient fait quelque ravage au monastère, ou aux terres qui lui appartenoient. Plusieurs vierges de noble maison accoururent de toutes parts pour se ranger sous ses enseignes, et pratiquer la vie religieuse.

Une chose l'affligea fort ; c'est que saint Chrodegand, évêque de Séez, son frère, étant allé visiter les Saints Lieux, et y demeurant longtemps, son grand vicaire nommé Crodebert, lui fit beaucoup de mal, comme aussi à tous les religieux et aux gens de bien du diocèse. Après en avoir bien enduré, elle se mit en oraison afin qu'il plût à la divine Majesté de faire revenir son frère. Son oraison fut exaucée ; son frère revint aussitôt, qui remit tout en meilleur état, conserva les religions en leurs immunités et cassa ce mauvais vicaire, qui, étant d'un cœur ambitieux, et ne pouvant supporter cette démission, se résolut de le faire assassiner. Et afin de parvenir à cette méchante action, il corrompit par argent le propre filleul du bon évêque, qui le mit cruellement à mort au village de Nonant, où il faisoit la visite. Cet exécrable parricide ne demeura pas impuni, car Crodebert mourut bientôt après d'une étrange manière, et l'assassin fut possédé du diable, qui l'étrangla soudain, sans le laisser jouir du fruit qu'il prétendoit de son horrible cruauté. Plusieurs s'efforcèrent de lever le corps du martyr, mais ils n'en purent venir à bout, cette faveur étant réservée à sa sœur, qui aisément le leva, et sans aide quelconque, au grand étonnement de chacun, le porta entre ses bras jusques au monastère, où il fut solennellement enterré.

L'an du martyre de son frère n'étoit pas révolu, que Dieu lui révéla qu'elle devoit mourir ; de sorte que se sentant malade, elle appela ses religieuses, et les supplia de ne point retarder sa mort par leurs prières, disant qu'elle leur profiteroit plus auprès de Dieu qu'ici bas, en étant éloignée : elle se prosterna incontinent à leurs pieds, et leur demanda pardon avec tant de constance,

qu'elles furent contraintes de le lui accorder, parce qu'autrement elle ne vouloit pas se relever de terre.

Sur l'aube du jour, après les avoir exhortées de s'entr' aimer cordialement, et de garder leurs vœux et leurs louables coutumes, elle fut visitée de sainte Cécile et de sainte Luce, qui remplissant la chambre d'une odeur très-suave, et d'une resplendissante clarté, l'assurèrent que la Reine des cieux la présenteroit elle-même à son Fils.

Et après leur départ, le diable lui apparut en forme d'Ethiopien, qui jetoit feu et flammes de tous côtés, et distilloit de la poix de sa barbe; mais elle, sans s'émouvoir aucunement, lui commanda de demeurer, et appela ses religieuses, afin qu'elles vissent l'effroyable forme de celui qui les affligeoit de ses tentations. Ce qui leur causa une grande haine contre cet ennemi, et une ferme résolution de lui résister courageusement.

Sur ces entrefaites, après qu'elle eut communié avec une dévotion fervente, la très-sainte Vierge vint à elle, environnée d'un grand nombre de vierges, pendant quoi la sainte étendant ses bras pour l'embrasser, lui rendit son esprit au milieu de ses religieuses.

Le peuple accourut de toutes parts pour voir ce chaste corps, et lui rendre le dernier office. On l'enterra suivant son ordonnance, près de saint Chrodegang, son frère. Mais Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, du temps que les Normands ravageoient le pays, fit transporter ces saintes reliques au monastère où elle gît à présent, et éclate par beaucoup de miracles.

Andelin, évêque de Séez, en raconte plusieurs. Premièrement, il dit qu'ayant oublié de rédiger par écrit sa vie, selon le vœu qu'il en avoit fait, il fut vendu par les Normands comme un esclave, et mis forçat en une galère, où il pensa être noyé, mais que se ressouvenant de sa faute, et promettant de mettre la main à la plume, il échappa alors miraculeusement, et qu'aussitôt il se mit à décrire sa vie, que nous avons à présent.

Adoburge, femme mariée, étant possédée du diable, en fut délivrée en réclamant cette sainte, mais retournant à ses péchés dés-

honnêtes le diable la reprit. Cela lui fit connoître qu'elle devoit se rendre religieuse, ce qu'elle fit, et depuis le diable ne la tourmenta plus.

Plusieurs autres miracles sont fidèlement rapportés par l'auteur, lesquels arrivèrent tant à Paris qu'à Senlis, par l'attouchement de ses os; mais ceux-ci suffisent pour nous faire imiter ses vertus et admirer la divine bonté, qui comble ses élus de grâces si signalées.

A Smyrne, les saints Apelle et Lucius, deux d'entre les premiers disciples de Jésus-Christ.

Le même jour, plusieurs saints martyrs, qui, un an après la mort de saint Siméon, le propre jour du vendredi-saint, furent, sous le roi Sapor, massacrés dans toutes les provinces de la Perse pour le nom de Jésus-Christ. Dans ce combat de la foi, moururent l'eunuque Azade, l'un des favoris du roi; Millès, évêque, illustre par sa sainteté et par ses miracles; Acepsimas, évêque; son prêtre Jacques; Aïthala et Joseph, deux autres prêtres; Azadane et Abdièse, diacres, et plusieurs autres clercs; ainsi que les évêques Maréas et Bicor, avec vingt autres évêques et près de deux cent cinquante personnes de leur clergé, quantité de moines et de vierges consacrées à Dieu, deux desquelles, savoir, Tharba, sœur de l'évêque saint Siméon, et sa suivante, furent attachées à des poteaux, sciées en deux et mises à mort avec une cruauté barbare.

En Perse encore, les saints Parmène, Héliménas et Chrysotèle, prêtres; Luc et Mucius, diacres, dont le martyre triomphant est décrit dans les Actes des saints Abdon et Sennen.

A Alexandrie, la fête de saint Léonide, qui souffrit sous Sévère.

A Lyon, saint Epipode, qui, ayant été pris avec saint Alexandre, son collègue, durant la persécution d'Antonin-Vère, souffrit de cruels tourments et acheva son martyre en ayant la tête tranchée. — Il étoit d'une noble famille de Lyon. Il fit connoissance, pendant ses études, avec un jeune Grec nommé Alexandre; et tous deux étoient chrétiens. Ils contractèrent une telle amitié qu'ils ne s'abandonnèrent qu'à la mort, qui arriva l'an 17 de l'empire de Marc Aurèle et Lucius Vérus. Ces empereurs avoient une haine mortelle contre les chrétiens, et ils les faisoient mourir autant qu'ils en rencontroient, pensant par ce moyen éteindre entièrement le nom chrétien. Saint Epipode et saint Alexandre, pendant la persécution, fuyoient de ville en ville, et ils s'étoient enfin cachés dans la maison d'une veuve chrétienne, en la rue de Pierre-Cise, hors de Lyon. Ils y furent découverts et menés devant le juge, où tous deux confessèrent qu'ils étoient chrétiens. Ce juge, pour en avoir raison plus facilement, les sépara, envoyant saint Alexandre en prison, et retenant saint Epipode, qui étoit le plus jeune; mais il se montra toujours constant. Le juge le fit battre à coups de poing sur la bouche jusqu'à jeter le sang en abondance, étendre sur le chevalet, déchirer avec des ongles et des crochets de fer; mais inutilement. Enfin il lui fit trancher la tête, le 22 avril, l'an de Notre-Seigneur 177.

A Sens, saint Léon, évêque et confesseur.

A Anastasiopolis, saint Théodore, évêque, célèbre par ses miracles.



VINGT-TROISIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Georges, martyr. — Saint Albert ou Adalbert, évêque de Prague et martyr. Le bienheureux Egidius ou Gilles de Pérouse.

Les saints martyrs Félix, Fortunat et Achillée; saint Marole; saint Gérard de Toul; le bienheureux Alexandre Sauli.

LA VIE DE SAINT GEORGES,

MARTYR.

AN 304.

Saint Marcel, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Georges étoit de Cappadoce, né de parents nobles et riches: il fut instruit dès son enfance en la religion chrétienne. Étant parvenu en âge, il suivit la guerre, où il étoit fort adroit, tant à cause de ses forces que de sa disposition corporelle, ce qui lui acquit incontinent la charge de tribun ou mestre de camp de l'armée de l'empereur Dioclétien. Ce prince qui honoroit beaucoup saint Georges pour les belles qualités qu'il avoit, ne pensoit pas qu'il fût chrétien et zélé pour la religion, et il faisoit état de s'en servir en ses plus grandes entreprises.

Cependant l'Empereur voulant persécuter l'Église catholique, et déraciner (s'il eût pu) du monde la foi de Jésus-Christ, pour y faire fleurir le service des faux dieux, il proposa à son conseil et à ses officiers l'intention qu'il avoit de persécuter et de faire cruellement mourir tous les chrétiens qu'il pourroit découvrir. Chacun

loua et approuva la résolution de l'Empereur, il n'y eut que saint Georges qui étoit présent à ce conseil, qui la combattit comme une chose injuste et contraire au service de Dieu, dont il avoit l'amour et la religion si vivement imprimés dans son cœur, qu'il étoit prêt de perdre la vie plutôt que de s'en départir. L'Empereur, et toute l'assistance, reconnut bien aux paroles de saint Georges qu'il étoit chrétien; ils tâchèrent à le détourner de sa résolution; lui remontrant les bienfaits qu'il avoit reçus de l'Empereur, les avantages qu'il pouvoit espérer au lieu de la disgrâce qu'il encourroit en lui désobéissant.

Le brave champion de Jésus-Christ ne s'émut aucunement de tout cela; au contraire, se tournant vers l'Empereur, il lui dit: « Il vaudroit mieux, ô Dioclétien, que vous connussiez et adorassiez le vrai Dieu, et lui offrissiez un sacrifice de louanges : car en ce faisant, il vous donneroit un plus excellent empire que celui dont vous jouissez à présent, qui est fragile et finit en un instant; tout ce qui y est compris est périssable de sa nature, et s'évanouit entre les mains, et ne peut servir à celui qui le possède. Pour moi en particulier, qui ai cette lumière et cette connoissance, ne vous mettez pas en peine, ô Empereur, de me persuader que je renonce au vrai Dieu : car ni vos promesses ne me sauroient fléchir, ni vos menaces m'épouvanter. »

Il ne peut se dire dans qu'elle fureur l'Empereur entra, après ce discours : il le fit prendre et mettre en prison, où il fut chargé de chaînes; et étant étendu tout plat sur le pavé, on roula sur son corps une grosse pierre. Le lendemain on l'amena devant l'Empereur, où, après plusieurs demandes et plusieurs réponses, il le fit tourmenter dans une roue, qui étoit armée tout autour de pointes tranchantes comme des rasoirs, lesquelles déchiquetoient la chair du saint. Il fut consolé dans ce tourment par une voix du ciel, qui lui dit : *Georges, ne crains point, car je suis avec toi;* et par un homme resplendissant qui lui apparut vêtu d'une robe blanche, et lui tendant la main, l'embrassa et l'encouragea en ses travaux.

Quelques païens furent convertis à la foi de Jésus-Christ par la

constance de saint Georges : entre autres deux préteurs, gens de grande autorité, qui se nommoient Anatole et Protole, furent décapités pour l'amour de Jésus-Christ. Plus on redoubloit les tourments du saint, plus sa patience et sa confiance s'augmentoient en son martyre. Enfin l'Empereur eut recours aux belles paroles, et l'exhorta de ne se pas rendre si obstiné à perdre ses bonnes grâces.

Le saint désirant manifester encore davantage la vertu de Dieu, lui dit : *S'il vous plaît, ô Empereur, allons au temple, et nous verrons les dieux que vous adorez.* L'Empereur fut fort joyeux, et croyant que Georges s'étoit reconnu et avoit changé, fit assembler le sénat et le peuple pour se trouver au temple, et être présents au sacrifice qu'il croyoit que Georges devoit offrir. Etant tous venus au temple et regardant ce que feroit le saint, il s'approcha de l'idole d'Apollon qui étoit là, auquel il demanda, étendant la main : *Veux-tu que je te fasse sacrifice comme à Dieu?* et il fit le signe de la croix. Alors le diable qui étoit dans la statue, répondit : *Je ne suis pas Dieu, et il n'y a point d'autre Dieu que celui que tu prêches.*

Le saint lui répliqua : *Comment oses-tu donc demeurer ici en ma présence, puisque je connois et adore le vrai Dieu?* A ces paroles on entendit des cris et des gémissements lamentables qui sortoient comme de la bouche des idoles, lesquelles tombèrent par morceaux.

Des prêtres voyant cela, excitèrent le peuple à mettre la main sur le saint, disant à l'Empereur qu'il falloit dépêcher ce magicien, et lui faire trancher la tête pour empêcher que le mal ne passât plus avant. Le saint fut mené au lieu du supplice, et pria les bourreaux de lui donner un peu de loisir pour faire son oraison : ce qui lui ayant été accordé, il leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix soupirante qui sortoit de son cœur, il pria en cette sorte :

« Seigneur mon Dieu, qui êtes avant tous les siècles, vous m'avez élu pour vous dès mon enfance; vous êtes l'unique et la vraie espérance des chrétiens, le refuge assuré de vos serviteurs, l'iné-

puisable trésor de tous ceux qui ont confiance en vous : qui gratifiez ceux qui vous aiment, même avant qu'ils ouvrent la bouche pour vous demander quelque chose. Ecoutez-moi, Seigneur, puisqu'il a plu à votre miséricorde de me donner la patience et la force d'endurer les tourments, et de confesser votre nom : recevez maintenant mon âme, et la mettez parmi vos élus en la gloire éternelle. « Pardonnez à ces gens ce qu'ils ont fait contre moi, et à l'endroit de vos autres serviteurs : donnez-leur la lumière par laquelle ils se puissent reconnoître, et puisque vous désirez que tous les hommes soient sauvés, donnez la main à tous ceux qui vous invoquent et implorent votre faveur, avec une sainte crainte et une charité enflammée, afin que vous aimant par-dessus toutes choses, ils suivent la trace des saints, pour jouir conjointement avec eux de vous, à qui est le royaume, la gloire et toute la félicité. »

Son oraison étant achevée, il se mit à genoux, tendit le cou au bourreau, et mourut en Notre-Seigneur le 23 d'avril, sous l'empire de Dioclétien. Il fut martyrisé en Perse, dans la ville de Diospolis, encore que quelques-uns disent que ce fut en Arménie, dans la ville de Mithylène.

Le martyre de saint Georges fut fort célébré par toutes les églises d'Orient et d'Occident : les Grecs l'appellent par excellence *le grand martyr de saint Georges*. Saint Germain, évêque de Paris, retournant du pèlerinage qu'il fit à Jérusalem, apporta le bras de saint Georges, que l'Empereur Justinien lui donna comme un très-précieux trésor. Il le mit à Paris dans l'église Saint-Vincent, à présent nommée Saint-Germain des Prés. On garde à Rome le chef de saint Georges, en une église qui porte son nom, lequel y fut mis par le pape Zacharie, comme il est écrit au livre des Papes de Rome. Saint Grégoire, pape, fit rétablir une église du même saint martyr, comme il est écrit au 68e chapitre du livre 4e, indiction 4e. L'autre bras du même saint martyr fut porté à Cologne, et Dieu fit par lui de grands miracles, comme l'on voit aux actes de saint Amand, évêque ; et Grégoire, évêque de Tours, écrit de ses reliques aux miracles de la Gloire des Martyrs, chapitre 101. L'empereur Justinien fit bâtir une église magnifique sous le nom

de Saint-Georges. Les rois en leurs batailles le tiennent pour leur avocat particulier, et l'Égilse romaine a coutume d'invoquer saint Georges, saint Sébastien et saint Maurice contre les ennemis de la foi.

Louis Lipomani, évêque de Vérone, a mis en lumière deux vies de saint Georges, martyr, l'une qu'il eut à Venise écrite par Métaphraste, et l'autre de la bibliothèque de Grotta-Ferrata (qui est un monastère de moines Grecs de l'Ordre de Saint-Basile), distant environ de quatre lieues de Rome, écrite par Pasicrates, serviteur du même saint Georges; il les fit traduire du grec en latin, et les mit en lumière ; elles sont approuvées par le témoignage de l'Église orientale, où l'on a coutume tous les ans de les lire, et de les tenir pour vraies. Surius le met aussi en son second tome des Vies des Saints.

LA VIE DE SAINT ALBERT OU ADALBERT,

ÉVÊQUE DE PRAGUE ET MARTYR.

AN 997.

Grégoire V, pape. — Othon III, empereur.

Hugues Capet, roi.

Saint Albert, ou Adalbert, naquit en Bohême, de parents illustres. Son père étoit issu du sang royal, parent du roi Henri; sa mère étoit d'une grande famille, Esclavone de nation. Ces seigneurs étoient riches et puissants, mais furent beaucoup plus heureux de ce que Dieu leur avoit donné un tel fils.

Etant encore à la mamelle il pensa mourir; et ses parents en étant fort affligés, ils promirent à Dieu de le faire d'Église s'il en échappoit, et le recommandèrent de tout leur cœur à la très-sainte Vierge Marie, le mettant sur son autel. Notre-Seigneur exauça les prières des parents d'Albert, par l'intercession de sa Mère, et donna la santé à l'enfant. En reconnoissance de cela, ils l'élevèrent soigneusement pour servir Dieu.

Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, ils l'envoyèrent à Magdebourg, où il étudia sous d'excellents maîtres neuf ans entiers, et il fit un grand profit, à cause de son bel esprit et de sa diligence; après avoir achevé ses études, il retourna en son pays.

Sa jeunesse, qui étoit très-vive, le portoit à rechercher les divertissements de son âge; mais il arriva pour lors un prodige épouvantable qui lui changea bien le cœur : car l'évêque de Prague mourut misérablement, jetant des cris affreux et pitoyables, disant que les esprits malins l'emportoient, et le mettoient en enfer. Plusieurs étoient présents lorsque ce pauvre évêque faisoit ses plaintes. Albert s'y trouva entre les autres, qui, considérant ce qu'il voyoit et entendoit, demeura bien étonné, et résolut dès lors de changer de vie, comme il fit si exemplairement, que le clergé s'étant assemblé avec des chefs du peuple pour élire un successeur à l'évêque défunt, on prit Albert.

Un diable qui possédoit un homme étant pressé de sortir, répondit : *Pourquoi m'affliges-tu? Je suis assez fâché d'ailleurs de ce qu'on à créé aujourd'hui Albert évêque que je redoute fort?* Ayant dit cela, il s'enfuit, et le démoniaque fut délivré.

Aussitôt qu'il fut sacré évêque, il commença à mener une sainte vie, et à éclater en sa fonction pastorale, et en sa doctrine céleste. Il partageoit le revenu de l'église en quatre parts : la première étoit pour les prêtres; la seconde pour les pauvres; la troisième pour la fabrique et les besoins de l'église, et pour racheter les captifs; la quatrième pour son entretien et celui de ses gens.

Il jeûnoit souvent, et matoit sa chair, tâchant par ses veilles et par ses ferventes oraisons d'obtenir pardon de ses péchés, et de ceux de son troupeau qui étoit fort vicieux. Ils avoient plusieurs

femmes, ils épousoient leurs proches parentes, ils vendoient les chrétiens pour servir d'esclaves aux juifs ; ils n'observoient point les fêtes ni les jeûnes, et même les clercs, qui devoient réformer les autres, se marioient publiquement. Vivant donc en ces mauvaises mœurs, ils fermoient les yeux à la lumière, et les oreilles aux remontrances du saint évêque, qui leur prêchoit la vérité, et condamnoit leurs désordres. Ils commencèrent alors à l'avoir en horreur, et à le persécuter. Mais le saint évêque voyant que tous ses maux étoient sans remède, résolut de les abandonner, et de ne se plus tourmenter en vain.

Il sortit donc de Prague en intention de faire le voyage de Jérusalem, et de visiter en passant la ville de Rome. Il fit ses dévotions à Rome, et tirant de là à Jérusalem, il fut au Mont Cassin, où l'abbé et quelques autres saints religieux le détournèrent de son pèlerinage : de sorte qu'il s'en retourna à Rome prendre l'habit de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Boniface, avec tant d'humilité et de dévotion, qu'il s'occupoit aux services les plus vils de la maison, et se gouvernoit en tout comme un jeune novice qui aspire à la perfection.

Il employa cinq ans dans ce monastère en ces saints exercices. Durant ce temps-là, les brebis qu'il avoit quittées reconnurent leur faute, et la nécessité qu'elles avoient d'un si bon pasteur. Ayant su où il s'étoit retiré, ses diocésains l'envoyèrent quérir à Rome, le suppliant de retourner à son église, et lui promettant de s'amender à l'avenir. Encore qu'il y ressentît beaucoup de contradiction, toutefois il obéit au commandement du Pape et de son abbé, qui le renvoyèrent en son évêché. Il y retourna donc, et fut bien reçu du peuple à son arrivée, chacun étant bien joyeux de sa venue, et se proposant de mieux faire qu'au passé. Mais comme leur résolution ne procédoit pas du fond du cœur, ils retournèrent aussitôt à leurs vomissements, vivant en la manière accoutumée, sans que leur évêque, par ses conseils et par ses remontrances, pût entamer ces cœurs endurcis.

Cela fut cause qu'il s'en retourna à Rome pour y continuer sa vie monastique en son couvent, puisqu'il étoit un pasteur inutile

à son troupeau. Pendant qu'il étoit là, il arriva que l'empereur Othon III se trouva à Rome, et supplia Sa Sainteté de renvoyer le saint évêque à son église : ce qu'elle lui commanda, l'avertissant néanmoins en secret, que si son troupeau ne le vouloit pas écouter, ni profiter de sa doctrine, il lui donnoit licence d'aller annoncer la parole de Dieu aux barbares et aux infidèles qui ignorent le nom de Jésus-Christ.

Albert sortit content de Rome avec cette permission, mais en chemin faisant il voulut visiter le corps de saint Martin, qui étoit à Tours, celui de saint Denis l'Aréopagite près de Paris, et celui de l'abbé saint Benoît, qui étoit alors au monastère de Fleuri en France, afin d'obtenir quelques faveurs de Dieu par l'intercession de ces saints avocats. De là il passa en Pologne, pour y voir le duc Boleslas (il ne prenoit pas encore la qualité de roi), qui étoit son meilleur ami : par son moyen il envoya vers ceux de son église, pour savoir du peuple s'ils le vouloient recevoir comme leur père et leur pasteur. Le peuple s'offensa de cette ambassade, et maltraita ceux qui la portoient, répondant fièrement à la demande de leur évêque, qui se tint par là exempt d'y plus retourner ; et suivant le congé qu'il avoit du Pape, et le désir du martyre dont il brûloit, il se résolut à quelque meilleure entreprise. Ainsi après avoir enseigné et confirmé les Hongrois en la foi qu'ils avoient nouvellement reçue, et avoir éclairé les Polonois par sa vie et par sa doctrine, il eut une révélation qui l'excita à visiter la Prusse, d'autant que les Prussiens étoient pour lors gentils, et le duc Boleslas désiroit passionnément de les faire convertir à la foi de Jésus-Christ.

Il pria Albert de l'entreprendre, et d'y aller prêcher, les éclairant du flambeau de l'Evangile. Le saint s'y achemina, et passa par Gnesne, ville renommée en Pologne, où il dit la messe et baptisa plusieurs personnes : puis il s'embarqua avec ses compagnons pour aller en Prusse, où il arriva heureusement, et commença à répandre les rayons de la lumière qu'il annonçoit, et à proposer aux gentils la vie et la béatitude que nous avons en Jésus-Christ : mais ces peuples trop aveuglés ne purent apercevoir cette clarté ;

au contraire, ils se moquèrent du saint prédicateur, lui commandant de sortir de leur pays ; depuis, se repentant de l'avoir laissé aller, ils le prirent, et ses compagnons aussi, les garrottant comme des larrons, et menèrent le saint évêque sur le haut d'une montagne où ils le percèrent de sept coups de lance. Ils lui coupèrent ensuite la tête qu'ils gardèrent, pensant la vendre bien cher à Boleslas qui affectionnoit le saint : ce qu'ils firent, et eurent autant d'argent ou d'or que pesoit le corps du saint, encore que Dieu permît, lorsqu'il fut dans la balance, qu'il pesât fort peu.

Son corps fut porté par le commandement du Duc en grande solennité, et posé premièrement au couvent de Tremesne : de là on le transporta en la principale église de Gnesne, où il a fait plusieurs signalés miracles, aussi bien que durant sa vie. Car il guérit une femme qui perdoit la vue, lui mettant ses mains sur les yeux. Un autre ayant été trois ans sans pouvoir manger un morceau de pain, le saint lui en présenta de sa main qu'il mangea, et il eut depuis bon appétit,

Le martyre de saint Albert arriva le vingt-troisième jour d'avril, l'an de Notre-Seigneur neuf cent nonante-sept. Le Martyrologe Romain, ceux de Bède et d'Adon, le Bréviaire polonois, Pierre Damien, Sigebert, en sa Chronique, l'an neuf cent nonante-quatre; Énéas Silvius, en l'Histoire de Bohême, chap. 6, et Martin Cromer, en celle de Pologne, liv. 3, font mention de lui. Le jour de sa translation se célèbre le vingtième d'octobre, comme dit le cardinal Baronius.

Martin Cromer écrit en son Histoire, que Boleslas, duc de Pologne, donna à l'empereur Othon un bras de saint Albert, comme un précieux trésor, qui fut depuis porté à Rome et posé en l'église de saint Barthélemy; et que l'Empereur, en récompense de ce don et de plusieurs bons services, fit couronner Boleslas avec le titre de roi. l'an de Notre-Seigneur 1001.

LA VIE DU BIENHEUREUX EGIDE OU GILLES DE PÉROUSE.

UN DES PREMIERS DISCIPLES DE SAINT FRANÇOIS.

Il y avoit deux ans que le séraphique Père saint François avoit quitté le monde pour se donner à Notre-Seigneur, lorsqu'un riche citoyen d'Assise, nommé Bernard, touché de son abnégation, de sa patience, de son amour de la pauvreté, vendit tous ses biens et les distribua aux pauvres, afin de se réunir à lui. Pierre de Catane suivit cet exemple, et huit jours après, le bienheureux Égide entra à son tour dans l'Ordre de Saint-François.

C'étoit en 1209, le jour de la fête de saint Georges. Déjà ébranlé par la généreuse conduite de Bernard et de Pierre de Catane, Égide étoit entré dans l'église du saint dont on célébroit la fête, et, pendant qu'il y faisoit sa prière, il se sentit embrasé d'un vif désir de voir le Pauvre de Jésus-Christ. Il se dirigea aussitôt vers l'hôpital des lépreux, auprès duquel se trouvoit la cabane qu'habitoient saint François et ses deux premiers compagnons. Arrivé dans un endroit où se coupoient plusieurs chemins, il pria Notre-Seigneur de le conduire lui-même et parvint bientôt à la pauvre demeure des Frères.

Saint François venoit de prier dans un petit bois, où il se retiroit souvent pour se livrer avec plus de recueillement à la contemplation. Comme il sortoit, il aperçut le bienheureux et alla au-devant de lui.

— Mon frère, lui dit-il, quelle cause vous amène?

Le bienheureux se jeta à ses pieds. Je demande, répondit-il humblement, la faveur d'être admis en votre compagnie.



— Mon bien-aimé frère, reprit saint François, Dieu vous a fait une grâce d'un prix inestimable. Si l'Empereur venoit à Assise, et qu'il voulût y choisir un de ses habitants pour en faire son chevalier et son favori, celui qui auroit fixé son choix ne devroit-il pas en éprouver une grande joie? Mais vous, mon bien-aimé frère, combien plus ne devez-vous pas vous réjouir, lorsque Dieu vous a choisi pour son chevalier, son serviteur chéri, et qu'il vous admet à la parfaite observance de son Évangile? Soyez donc constant dans la noble vocation où la divine bonté vous appelle.

Il le prit alors par la main, le releva, le conduisit à la cabane, où il le présenta à Frère Bernard, son premier disciple.

— Voici un bon frère que Dieu nous envoie, dit le saint patriarche ; réjouissons-nous dans le Seigneur, et prenons ensemble notre repas dans l'union de la charité.

Ils firent une légère collation, après laquelle saint François conduisit le bienheureux à Assise, pour qu'il achetât un habit semblable à celui qu'il portoit. Sur le chemin, une pauvre femme leur demanda l'aumône. Le saint regarda Frère Égide avec un visage angélique, et lui dit: Mon cher Frère, si nous donnions à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez? Le bienheureux s'en dépouilla aussitôt avec joie, et comme il le donnoit, il lui sembla que son aumône s'élevoit jusqu'au ciel. Ce fut la première récompense de sa charité.

Ils achetèrent des habits à Assise, et revinrent ensemble à la pauvre cabane, où les attendoient Frère Bernard et Frère Pierre de Catane. Ils y menèrent une vie de pauvreté et de prière, qui devoit faire l'admiration des anges. Peu après, saint François conduisit Frère Égide dans la marche d'Ancône. Le séraphique patriarche disoit à tous ceux qu'il rencontroit par les chemins : Aimez et craignez Dieu, et faites pénitence de vos fautes.

— Oui, pratiquez ce que vous recommande mon Père spirituel, ajoutoit Frère Égide, car c'est Dieu qui vous parle par sa bouche.

Souvent ils allégeoient les ennuis du voyage en chantant les cantiques que saint François composoit. Ils s'adressoient à toute la nature, et l'invitoient à rendre hommage à son Créateur. C'est

dans ce voyage que le séraphique patriarche dit à son compagnon ces prophétiques paroles : « Mon fils, notre Ordre sera semblable à un pêcheur qui jette ses filets dans les eaux, et qui en retire une multitude de poissons dont il retient les plus gros, en laissant échapper les petits. » Saint François n'avoit alors que trois disciples : mais Dieu, sans doute, lui avoit montré les innombrables enfants qu'il devoit engendrer à la vraie vie dès ce temps et dans la suite des siècles.

Le bienheureux Frère Égide fit ensuite plusieurs pèlerinages : il alla d'abord à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, où le séraphique Père saint François avoit aussi voulu prier. Dans ce voyage il eut beaucoup à souffrir de la disette qui régnoit en ce pays. Un soir, après une longue journée de marche, il ne trouva pour souper que quelques fèves ramassées dans la grange où il couchoit. Mais le bonheur de souffrir pour Dieu suppléoit à tout, et il disoit n'avoir jamais fait un si bon repas en toute sa vie. Le lendemain un pauvre lui ayant demandé l'aumône, le bienheureux cherchoit avec anxiété ce qu'il lui pourroit donner : enfin il avisa le capuce de son habit, et tout joyeux il le coupa, et demeura vingt jours avec son vêtement ainsi déchiré.

Il partit ensuite pour visiter le saint Sépulcre. Il lui fallut attendre quelques jours, au port de Brindes, le vaisseau qui devoit le porter en Orient. Il acheta une grande cruche, et parcourant les rues de la ville, il vendoit de l'eau pour gagner sa subsistance et celle de son compagnon. A son retour, s'étant arrêté à Ancône, il vivoit, comme autrefois les Pères du désert, des corbeilles de jonc qu'il faisoit de ses mains. Il revint enfin à Assise, demandant l'aumône sur son chemin.

Il habita Rome pendant quelques années. Un cardinal voulut bien lui donner l'hospitalité ; mais, dans le palais de son hôte, le bienheureux Frère trouvoit sans doute qu'il vivoit trop dans l'abondance et le tumulte du monde. Il lui dit donc aux approches du carême : Mon Père, je désire passer ce temps de pénitence dans un lieu solitaire : mon âme a besoin de repos. Si donc vous nous le permettez, mon compagnon et moi nous allons vous quitter.

— Eh! mon cher Frère, répondit le cardinal, où voulez-vous donc aller? La disette est extrême, et vous êtes encore étranger dans le pays; restez ici, ce sera un bonheur pour moi de vous procurer pour l'amour de Dieu, tout ce qui vous sera nécessaire.

Le bienheureux insista cependant et partit. Il connoissoit une haute montagne, aux environs de Rome, sur laquelle il avoit remarqué un vieux château et une église abandonnée: c'est là qu'il avoit médité de se retirer. Il s'y rendit donc avec son compagnon, et tous deux s'enfermèrent dans cette église, qui étoit dédiée à saint Laurent. Ils y vaquoient en paix à la prière et à la contemplation; mais inconnus dans le pays, on les laissoit souvent manquer de tout. Il vint une grande neige, qui couvrit toute la montagne, effaça les chemins et rompit toute communication avec les villages voisins. Les pieux ermites restèrent trois jours sans prendre aucune nourriture, ne sachant comment ils pourroient sortir de cette peine, car ils étoient comme ensevelis dans la neige—Mon Frère, dit le bienheureux, il n'y a que Dieu qui puisse nous tirer de cette misère; prions-le de venir à notre secours. Ils se mirent à genoux et le prièrent avec ferveur.

En ce moment-là même un habitant de la plaine voisine regardoit la montagne et se disoit: Si quelqu'un s'étoit retiré dans cette église, maintenant que la neige en a fermé toutes les issues, il faudroit qu'il y mourût de faim. Alors, inspiré par l'Esprit-Saint, il se dit encore: Eh bien! je veux aller voir moi-même ce qu'il en est. Il prend une provision de pain et de vin et se dirige vers la montagne. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna l'église: il y parvint enfin, et trouva les deux Frères plus morts que vifs. La faim les avoit tellement exténués, qu'ils ressembloient moins à des hommes qu'à des cadavres. Ce bon paysan se hâta de leur faire prendre un peu de nourriture; et les ayant ranimés, il revint raconter à ses voisins la découverte qu'il avoit faite. De ce jour, les deux ermites ne manquèrent plus de rien: les paysans leur portoient à tour de rôle des provisions pour plusieurs jours. Dieu les récompensa de cette charité. Quelques-uns quittèrent le

monde pour se donner à Dieu, et les autres suivirent dans le siècle les saints et austères sentiers de la pénitence.

Après le carême, le bienheureux revint à Rome, où un couvent de Frères Mineurs fut fondé. Voici la vie qu'il y menoit : le matin il entendoit la messe, et il partoit pour un bois éloigné de près de trois lieues. Il y faisoit une ramée et la rapportoit sur ses épaules; puis il la vendoit pour acheter du pain. Une femme voulut un jour la lui payer au delà du prix dont elle étoit convenue : Non, non, dit le bienheureux, il ne faut pas laisser entrée à l'avarice ; et il ne prit que ce qu'il avoit demandé.

Tout pauvre qu'il étoit, il trouvoit moyen de faire l'aumône. Il rencontre un jour un homme qui cherchoit un ouvrier pour abattre ses noix. Le bienheureux s'offrit et fut accepté. Il monte sur l'arbre, non sans trembler un peu, et accomplit sa besogne. Le maître du noyer remplit sa tunique de noix, qu'il revint tout joyeux distribuer à ses chers pauvres. Dans le temps de la moisson il glanoit pour eux.

Il aimoit à rendre service à tout le monde, mais surtout aux religieux. Un jour qu'il étoit allé chercher de l'eau pour des moines à la fontaine de Saint-Sixte, un passant lui demande à boire. « Comment voulez-vous, dit le bienheureux, que je porte votre reste aux moines ? »

Cet homme irrité l'accabla d'injures ; mais le Frère ne l'entendoit plus. Il avoit couru en hâte au couvent, d'où il avoit rapporté un vase qu'il remplit d'eau pour le donner à cet homme. « Mon ami, lui dit-il, prenez maintenant, et ne vous fâchez plus. »

Ce parfait disciple de saint François étoit parvenu à cette admirable simplicité que recommandoit tant Notre-Seigneur. Il avoit retrouvé la naïveté, la grâce, la bonté, l'abandon de l'enfance. Aussi Dieu l'aimoit-il avec tendresse, et le combloit de ses dons. Tous les premiers disciples de saint François ont eu ce caractère, qui étoit celui de leur Père, et auquel il faut attribuer les prodigieux succès de son Ordre. Notre-Seigneur ne désire qu'une seule chose de nous : c'est que nous soyons de véritables enfants vis-à-vis de lui. Quand nous sommes parvenus à la simplicité et à

l'abandon de l'enfance, il se charge du reste : il agit en Père, et fait nos affaires mieux que nous n'aurions pu avec notre propre esprit. Nous ne sommes rien par nous-mêmes; nous n'avons d'autre valeur que d'être les enfants de Dieu; c'est à cet état d'enfance qu'il faut nous ramener sans cesse, si nous ne voulons tomber dans les filets de l'orgueil.

La simplicité du bienheureux ne venoit point, au reste, de la foiblesse de son esprit, mais de la bonté de son cœur. On rapporte de lui des paroles et des enseignements très-remarquables, et qui prouvent bien l'élévation de son âme. En voici quelques-uns, que nous empruntons aux Fioretti de saint François (1) :

« Un Frère étoit en prière dans sa cellule, lorsque le gardien lui ordonna, par la sainte obéissance, d'aller demander l'aumône. Aussitôt il va trouver Frère Egide et lui dit : — Mon Père, j'étois à prier, et voici que le gardien m'envoie mendier; il me semble pourtant qu'il seroit mieux de continuer ma prière.

» — Mon fils, répondit Frère Egide, vous n'avez donc pas encore compris ce que c'est que prier? La véritable prière, c'est de faire la volonté de son supérieur; et celui qui, pour faire sa volonté propre, cherche à échapper au joug de la sainte obéissance auquel il s'est soumis, témoigne par là de l'orgueil excessif qui le domine. Oui, toujours il se trompe, quelque légitimes que paroissent les raisons sur lesquelles il s'appuie. Le religieux parfaitement obéissant, c'est un cavalier monté sur un cheval vigoureux; on le voit s'avancer avec assurance, et rien n'est capable de l'arrêter. Au contraire, le religieux désobéissant, raisonneur, ou qui n'obéit que malgré lui, c'est un homme monté sur un cheval maigre, malade et vicieux; à la moindre fatigue, il succombe ou se laisse prendre par l'ennemi. Je vous le dis, alors même que vous seriez si élevé dans la perfection, qu'il vous seroit donné de vous entretenir avec les anges, vous devriez les quitter et obéir aussitôt, si votre gardien venoit à vous appeler.

» Un religieux disoit un jour à Frère Egide : — Père, je suis

(1) Traduction de M. l'abbé Riche.

souvent tourmenté par une tentation mauvaise; j'ai beaucoup prié Dieu pour qu'il daignât m'en délivrer, et mes prières n'ont pas été exaucées. Dites-moi, mon Père, que dois-je faire?

» Le bienheureux lui fit cette gracieuse réponse : — Mon frère, plus les armes qu'un prince donne à ses chevaliers sont belles et fortes, plus il a droit d'attendre que la résistance qu'ils vont opposer à ses ennemis sera constante et vigoureuse.

» Un autre Frère lui demandoit : — Père, que dois-je faire pour aller à l'oraison plus volontiers et avec plus de ferveur? Jusqu'à présent, je m'y suis trouvé sec, aride, négligent et sans piété.

» Frère Egide lui répondit : Un Roi a deux serviteurs : l'un est armé de pied en cap, l'autre est sans défense, et tous deux doivent entrer dans la lutte et combattre pour lui. Celui qui est armé se présente avec assurance; mais l'autre dit à son Prince : « Maître, vous le voyez, je suis nu et sans armes; cependant, pour » vous prouver mon attachement, je marcherai au combat et lutte- » rai tel que je suis. » Alors le bon Roi, voyant le dévouement de son fidèle sujet, dit à ses ministres : « Allez avec ce zélé ser- » viteur; donnez-lui toutes les armes nécessaires pour qu'il puisse » en sûreté s'avancer au combat. Et puis, je veux qu'il soit reconnu » comme un de mes braves chevaliers; c'est pourquoi j'ordonne » que mon sceau royal soit imprimé sur ses armes. » Voilà ce que nous éprouvons souvent lorsque nous nous rendons à l'oraison; nous nous trouvons dépouillés de tout, sans piété, indolents et arides. Efforçons-nous cependant, pour l'amour de Notre-Seigneur, d'entrer dans la lutte de la prière; alors notre Roi bienfaisant, voyant les efforts de ses chevaliers, leur donnera, par les mains des anges ses ministres, la dévotion, la ferveur et la bonne volonté.

» Un religieux demandoit encore à Frère Egide : Père, comment donc se fait-il que l'esprit soit tenté, combattu et travaillé avec plus de violence pendant l'oraison qu'en tout autre temps?

» Le bienheureux répondit : Quand nous avons quelque affaire à plaider devant un juge, nous allons d'abord lui exposer nos raisons, lui demander ses avis et son assistance; mais notre

adversaire s'en aperçoit, et il arrive aussitôt à son tour pour nous contredire et s'opposer à ce que nous réclamons. C'est ainsi que, quand nous sommes en prière, où nous demandons aide et secours à Dieu dans notre cause, aussitôt le démon, notre adversaire, arrive avec ses tentations pour nous résister et nous contredire. Il emploie la force, la ruse, l'insinuation, pour nous détourner de notre prière, pour l'empêcher de devenir agréable devant Dieu et de nous attirer le mérite et la consolation. Il ne pense guère à nous tenter, quand nous nous entretenons des choses du siècle; allons à l'oraison, et aussitôt les tentations arriveront en foule. »

Le bienheureux disoit aussi à un Frère qui se plaignoit de n'avoir point le don des larmes, d'être sec et aride : « On ne recueille les fruits de la terre qu'après de longs travaux; la moisson ne suit pas immédiatement le temps des semailles. Appliquez-vous donc humblement à la prière : quand le temps de la récolte sera venu, Dieu, comme un bon père, vous accordera des fruits abondants de consolation. »

Un religieux rappeloit avec envie que saint Bernard récita une fois les sept Psaumes de la Pénitence avec un si grand calme d'esprit et une telle dévotion, qu'il n'eut pas la moindre distraction.

— « Mon Frère, répondit le bienheureux, je suppose deux hommes, dont l'un est à la garde d'un château qu'il défend contre les assauts de l'ennemi, en combattant avec valeur; tandis que l'autre se tient en paix, sans que rien vienne le troubler. Eh bien! j'estime qu'il y a plus de mérite dans le premier que dans le second. »

Un séculier demandoit à Frère Égide : Père, que me conseillez-vous de faire? dois-je entrer en religion, ou demeurer dans le siècle en y faisant des bonnes œuvres?

— « Mon Frère, répondit le bienheureux, si un homme dans le besoin savoit qu'il y a un trésor caché dans un champ commun, il ne demanderoit pas s'il feroit bien de le déterrer et de l'em-

porter chez lui ; combien donc ne devons-nous pas nous empresser davantage d'aller chercher le trésor céleste qui se trouve dans la sainte religion et dans les congrégations pieuses ? »

A cette réponse, le séculier partit pour distribuer aux pauvres les biens qu'il possédoit, et, ainsi dépouillé de tout, il entra dans la sainte religion.

Le bienheureux disoit quelquefois : « Voulez-vous bien aimer ? haïssez-vous vous-même. Voulez-vous bien vivre ? mortifiez-vous. Voulez-vous amasser de grands biens et devenir riche ? perdez ce que vous possédez, devenez pauvre. Voulez-vous bien jouir et vous reposer ? affligez-vous, tenez-vous dans la crainte, défiez-vous de vous-même. Voulez-vous être exalté et recevoir de grands honneurs ? sachez vous humilier. Voulez-vous qu'on vous respecte, méprisez-vous vous-même, et honorez ceux qui vous couvrent de mépris et de honte. Voulez-vous avoir toujours le bien en partage ? supportez le mal. Voulez-vous être béni ? souhaitez que l'on vous maudisse et que l'on dise du mal de vous. Voulez-vous posséder le repos véritable et éternel ? souhaitez que toutes les afflictions temporelles tombent sur vous. Oh ! la haute sagesse, que celle qui conduit à la pratique de tous ces conseils ! Mais, parce que ce sont là des vertus supérieures et sublimes, peu d'âmes seulement en sont favorisées de Dieu. Et pourtant, je vous le dis, tout est là ; celui qui s'appliqueroit à mettre ces avis en pratique, n'auroit plus besoin d'aller à Bologne ou à Paris, apprendre une autre théologie. »

Voilà quelle céleste doctrine on enseignoit à l'école de Saint-François : est-il étonnant que ses premiers disciples aient été des hommes tout divins, et qu'ils aient changé la face du monde ?

Le bienheureux Frère Égide passa les dernières années de sa vie au couvent de Pérouse. C'est là qu'il reçut la visite de saint Louis, qui appartenoit au Tiers-Ordre de Saint-François. On raconte ainsi leur touchante entrevue :

« Dans le temps où saint Louis, roi de France, visitoit en pèlerin les sanctuaires les plus vénérés, ayant entendu parler de la

haute sainteté de Frère Égide, il résolut de se rendre à Pérouse, où il se trouvoit. Arrivé à la porte de son couvent comme un pauvre pèlerin et un inconnu, suivi seulement de quelques-uns de ses gens, il le fit demander par le portier, sans lui faire connoître qui il étoit. Celui-ci alla aussitôt avertir le Frère qu'un étranger désiroit lui parler. A l'instant une vision intérieure révéla à Frère Égide que ce pèlerin n'étoit autre que le roi de France; il quitte sa cellule et va au-devant de lui. Dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux en même temps, et, s'embrassant tendrement, ils demeurèrent appuyés sur le cœur l'un de l'autre, confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent et se quittent, le Roi pour continuer sa route, et le Frère pour rentrer à sa cellule.

» Après le départ du Roi, un Frère demanda à l'un de ses compagnons s'il connoissoit l'étranger qui s'étoit tenu si étroitement embrassé avec Frère Égide; celui-ci répondit que c'étoit Louis, roi de France, qui étoit venu le visiter. Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les autres religieux, qui furent très-fâchés de ce que Frère Égide n'avoit adressé aucune parole au Roi; ils allèrent lui en faire des reproches. O Frère Égide! lui dirent-ils, pouvez-vous être si grossier, lorsqu'un si saint Roi vient de France exprès pour vous voir, que de ne pas lui dire un seul mot?

» — Mes Frères bien-aimés, répondit-il, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu nous parler; car, dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine Sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé le mien; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connoissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu! Sachez donc que le Roi m'a quitté satisfait et le cœur rempli de consolation. »

Après cinquante-deux années passées dans la religion, le bienheureux Frère Egide fut enfin appelé par Notre-Seigneur à jouir de la gloire qu'il avoit si bien méritée. Comme il étoit entré dans l'Ordre le jour de la fête de saint Georges, Dieu voulut que ce fût aussi le jour de son entrée dans la céleste patrie. Au moment de sa mort, un serviteur de Dieu qui étoit en prières vit son âme sortir du Purgatoire, entraînant à sa suite une multitude d'autres âmes qu'elle menoit vers les cieux. Notre-Seigneur daigna venir à sa rencontre, accompagné de ses anges, et tous ensemble firent leur entrée triomphante dans le paradis.

Ce jour-là même, un religieux Dominicain mourut aussi. Pendant sa maladie, il avoit promis à un autre Frère Prêcheur de lui dire quel seroit son sort; et Dieu permit qu'il lui apparût pour accomplir sa promesse. — Eh bien! qu'est-il advenu de vous? demanda son ami avec anxiété.

— Je suis heureux, répondit le Dominicain; car je suis mort le même jour qu'un saint Frère Mineur nommé Egide, auquel Notre-Seigneur, en récompense de sa grande sainteté, accorda la faveur d'introduire avec lui au paradis toutes les âmes qui se trouvoient alors en purgatoire. J'étois du nombre de ceux qui souffroient dans ce lieu d'expiation; mais j'en suis délivré par les mérites de ce saint Frère.

Le bienheureux Egide fut inhumé dans son couvent de Pérouse, et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Le séraphique docteur saint Bonaventure avoit en son intercession une très-grande confiance; il disoit souvent que Dieu accordoit des grâces spéciales à tous ceux qui lui recommandoient le salut de leur âme.

A Valence en Dauphiné, la fête des saints martyrs Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres, qui, ayant été envoyés par saint Irénée, évêque de Lyon, pour prêcher la parole de Dieu, et ayant converti à la foi de Jésus-Christ la plus grande partie de la ville, furent mis en prison par Corneille, général, puis subirent une longue flagellation, eurent les jambes brisées, furent attachés à des roues qu'on faisoit tourner avec violence, suspendus sur le chevalet au milieu d'une épaisse fumée, enfin mis à mort par le glaive.

A Milan, saint Marole, évêque et confesseur.

A Toul en France, saint Gérard, évêque de cette ville.

Le bienheureux Alexandre Sauli étoit d'une des plus illustres familles de la Lombardie. Il naquit à Milan, dans l'année même où fut fondée la congrégation des Clercs, appelés *Barnabites*, du nom de l'église où ils s'assembloient d'abord, et qui étoit dédiée à saint Barnabé. Dès sa jeunesse, il montra un grand amour de Dieu et une foi si vive qu'il harangua un jour, le crucifix à la main, une foule de peuple qui entouroit des baladins. Les comédiens s'enfuirent, et le peuple ému de ses exhortations se retira les larmes aux yeux. Il entra bientôt dans la congrégation des Barnabites, dont il devint supérieur général à trente-deux ans. Il avoit un zèle admirable pour la conversion des pécheurs, et prêchoit avec une merveilleuse éloquence : saint Charles Borromée en versoit des larmes de joie. En 1571, saint Pie V le nomma évêque d'Aléria, dans l'île de Corse. Il fut sacré par saint Charles et partit avec trois prêtres de son Ordre. La Corse étoit alors dans le plus déplorable état : point ou peu d'églises, le peuple ignorant, divisé par les haines, les guerres de famille, dispersé dans les bois. Le bienheureux bâtit des églises, enseigna son peuple, le réunit, réconcilia les familles; aussi lui donna-t-on le nom d'Ange de paix. Il alloit souvent à Rome, prêchant partout sur son chemin; ses voyages étoient des missions. Il étoit aimé de saint Phi-

lippe de Néri, et saint François de Sales estimoit beaucoup ses écrits. Gênes et Tortone le vouloient pour pasteur; mais il n'eût jamais quitté la Corse, si Grégoire XIV ne l'eût forcé d'accepter en 1591 l'évêché de Pavie. Il se mit aussitôt à en faire la visite, revenant à Pavie pour les fêtes solennelles. Il mourut dans ces courses apostoliques, le 23 avril 1592, et fut béatifié en 1742.



VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr.

Saint Sabas de Rome, martyr; saint Alexandre de Lyon, martyr: saint Eusèbe et ses compagnons, martyrs; saint Mellit; saint Grégoire d'Elvire; saint Honoré; saint Egbert; sainte Beuve et sainte Dode, vierges.

LA VIE DE SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN,

MARTYR.

En la ville de Sigmaringen, dans la principauté de Hohenzollern, naquit saint Fidèle, en l'an de Notre-Seigneur 1577. Son père, nommé Jean Rey, et sa mère, Geneviève de Rosemberg, étoient tous deux catholiques, et plus recommandables encore par leur vertu que par leur noblesse. Il reçut au baptême le nom de Marc. Dieu, dès sa nasisance, fit un prodige en sa faveur. Sa mère ne le mit au monde qu'après avoir fait craindre qu'elle mourroit dans les douleurs de l'enfantement; mais sa piété lui ayant inspiré de demander à Dieu plutôt sa mort, que de permettre que le fruit qu'elle portoit fût privé du saint Baptême, le Seigneur, touché de son sacrifice, apaisa à l'instant les douleurs qu'elle ressentoit, et la délivra heureusement de ce danger.

La sagesse divine s'empara d'abord du cœur de Marc. On ne vit rien de puéril en son enfance. La dévotion sembloit née avec lui. Un goût décidé pour Dieu, un esprit vif, un caractère doux, prévenant, le distinguoient déjà. A mesure qu'il croissoit, on voyoit se développer en lui les perfections du corps et les plus aimables

qualités de l'âme. Dès qu'il put s'appliquer aux sciences, on le mit aux études, et il fit dès lors des progrès qui permirent de juger de ce qu'il seroit dans la suite.

Quand il eut achevé ses humanités, ses parents l'envoyèrent à l'université de Fribourg, pour y étudier la philosophie et y prendre ses degrés. Il s'y fit distinguer par sa sagesse, sa conduite très-régulière, si bien qu'on lui donnoit le surnom de Philosophe chrétien. Son esprit pénétrant, son cœur généreux, son âme désintéressée lui gagnèrent les écoliers et les maîtres, et à la grande joie de tous on le choisit pour remplir les fonctions de professeur de philosophie. Il prit ses degrés, et fut ensuite reçu docteur en l'un et l'autre droit.

Sa réputation augmentoit chaque jour, mais avec elle s'accroissoit sa modestie. La modestie et la continence étoient ses vertus favorites. Il étoit d'une société douce, aimable ; une heureuse timidité paroissoit sur son visage, et répandoit dans ses conversations un charme qui le faisoit estimer, aimer et respecter. Une politesse noble et aisée, mais pleine de retenue avec les femmes, lui faisoit concilier les bienséances du monde avec les devoirs de la religion. Il les évitoit autant qu'il pouvoit, sembloit avoir fait un pacte perpétuel avec ses yeux, ne laissoit jamais échapper un mot dont il pût rougir, ne buvoit point de vin, portoit le cilice sur sa chair, pratiquoit de grandes austérités : il surmonta ainsi les premières tempêtes de la jeunesse, et gagna l'amitié et la confiance de toute la ville.

Ce furent ses grands talents et ses rares vertus, qui déterminèrent trois jeunes gentilshommes des premières familles du pays à prier le jeune Marc de les accompagner dans le voyage qu'ils avoient projeté de faire pour visiter les différents royaumes de l'Europe, se perfectionner dans les sciences, dans la connoissance du gouvernement et des mœurs des peuples. Le saint y consentit, se réservant seulement le temps de remplir ses exercices de piété, et demandant qu'on le regardât comme un père et un ami, plutôt que comme un gouverneur. Ces conditions furent acceptées

avec joie, et ils partirent tous ensemble de la ville de Fribourg en l'an 1604.

Que de belles maximes ne leur donna pas ce savant et sage conducteur! Tantôt il leur inspiroit du mépris pour les vaines parures. Un jeune homme, leur disoit-il, qui aime à s'ajuster comme une femme, est indigne de la gloire: elle n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs. Tantôt il leur inspiroit de l'horreur pour la mollesse: malheur à celui qui laisse entrer dans son cœur la mollesse et la volupté; la mort est moins affreuse que l'amour des plaisirs qui s'empare d'un cœur et qui attaque la vertu. Tantôt il leur apprenoit à se faire aimer et craindre de leurs sujets. Souvenez-vous, leur disoit-il, qu'ils sont hommes comme vous, et que vous êtes foibles, pauvres et souffrants comme eux; prenez donc plaisir à les soulager; aimez-les; comprenez enfin que vous ne serez jamais en état de leur commander, si vous n'êtes modérés et courageux à vaincre vos passions.

Un de ces trois jeunes seigneurs lui répondit un jour, qu'on ne pouvoit être obligé de faire du bien à des ingrats qui se servoient des bienfaits pour vous nuire.

— Il faut toujours, reprit le saint, compter sur l'ingratitude des hommes, sans se lasser pour cela de leur faire du bien. On est obligé de les servir, moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour de Dieu qui l'ordonne. Ce bien n'est jamais perdu: si les hommes l'oublient, Dieu s'en souvient et le récompense.

Pendant les six années que dura leur voyage, ces jeunes gentilshommes assurèrent que jamais Marc ne s'étoit dérangé de ses devoirs; que partout où ils passèrent, il donna de grands exemples de vertu; qu'il ne manqua aucune fête de l'année à s'approcher des saints mystères; que son plus grand plaisir, dans les villes où ils arrivoient, étoit d'aller exhorter et soulager les malades dans les hôpitaux, de visiter les églises, d'y passer plusieurs heures prosterné devant le très-saint Sacrement des autels, et de faire des charités aux pauvres, jusqu'à leur donner ses propres habits.

Aussi avoit-il gagné leurs cœurs par tant d'aimables vertus, et

la peine qu'ils marquèrent de le quitter à leur retour, est une preuve de l'amitié qu'ils lui portoient. Ils employèrent pour le retenir tout ce que l'intérêt a de plus fort, le plus tendre empressement, les promesses les plus avantageuses; mais ils ne le purent fléchir. Souvenez-vous, leur dit-il en les quittant, que la vraie noblesse ne se soutient que par la vertu. Ayez toujours présente la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. Gardez fidèlement sa sainte loi, elle vous protégera partout. Ces salutaires conseils terminèrent leur adieu, et le saint se rendit à Villinga, où l'université de Fribourg avoit été transférée par l'ordre de l'Empereur. Là, il fréquenta le barreau, et s'étant perfectionné dans la science des lois, il se retira dans la ville de Colmar, en Alsace, pour y exercer la profession d'avocat.

Les différentes langues qu'il avoit apprises dans son voyage, lui attirèrent bientôt la confiance de tous les étrangers, qui le choisirent pour prendre soin de leurs affaires; ils s'attachèrent à lui, et en peu de temps il devint très-célèbre. Comme il n'envisageoit point ses intérêts, et que la religion régloit toutes ses démarches, le riche et le pauvre, le puissant et le foible lui étoient indifférents. La seule justice l'animoit dans ses avis, et il ne multiplioit ses pièces d'écriture, que lorsqu'il étoit absolument nécessaire de mettre dans un plus grand jour l'équité de la cause qu'il défendoit. Il n'employoit dans ses plaidoyers nulles invectives, nulles médisances, ni aucune recherche préjudiciable à l'honneur de sa partie adverse, pour relever la bonté de sa cause. Il ne cherchoit point dans les cendres des ancêtres de quoi affoiblir la probité de leurs neveux : tous ces moyens, qui prouvent la malignité et l'habileté de l'orateur plutôt que le bon droit, lui paroissoient indignes du barreau. Aussi quand il devoit parler en public, on venoit l'entendre, moins pour admirer ses grâces naturelles et ses tours d'éloquence, que pour applaudir à la solidité de ses raisonnements, à la justesse de ses conclusions, presque toujours admises et suivies par les juges, tant ils avoient de confiance en ses décisions.

Une probité si universellement reconnue déplut bientôt à quelques-uns de ses confrères intéressés. L'un d'eux, qui n'avoit pu

rien répliquer à la force de ses raisons, lui dit en colère au sortir de l'audience: A quoi pensez-vous donc, maître Rey, de citer d'abord tout ce que vous avez de plus convaincant pour la défense de votre cause? Vous ne ferez jamais fortune. Il n'y a affaire si épineuse que vous ne terminiez à la première séance. Vos preuves sont fortes, il est vrai; mais les deviez-vous produire si tôt? Il falloit prendre son temps et faire acheter aux parties leur bon droit. Notre art demande une prudente dissimulation, sans quoi nous ne tirerions aucun parti de nos sueurs et de nos veilles. N'est-il pas juste que chacun vive de son travail? Vous êtes jeune: il faut espérer que l'âge vous modérera, vous donnera de l'expérience, et vous fera régler mieux ce zèle ardent pour la justice.

— J'avois cru jusqu'ici, répondit le saint, que tous les frais inutiles, les dépenses occasionnées par la seule négligence de l'avocat, étoient autant de dettes qu'il contractoit avec sa partie; et le temps ni l'expérience ne me feront point sortir de ce sentiment. Il est de la noblesse de notre profession de protéger l'innocent, de défendre la veuve et l'orphelin opprimés, dépouillés par la violence et la ruse. Notre étude n'est point un travail mercenaire; c'est notre gloire de l'employer à faire respecter les lois: quiconque penseroit autrement seroit indigne d'exercer un si noble ministère.

Cette ferme réponse ne pouvoit ni changer, ni éclairer les âmes vénales: leur dureté, leurs mauvais offices ne contribuèrent pas peu à le dégoûter de sa profession, où il avoit acquis déjà la réputation d'être l'avocat et le père des pauvres. La crainte de commettre des injustices le détermina à changer d'état. O monde malheureux! se disoit-il, que tu es dangereux! Jusqu'où va la corruption de tes pernicieuses maximes, et qu'il est difficile d'être en même temps un riche avocat et un bon chrétien!

La grâce venant confirmer cette crainte et ces dégoûts, le saint résolut de se consacrer tout à Dieu qui ne trompe pas, et d'abandonner le monde pour vivre dans la solitude.

Trois Ordres qu'il aimoit et respectoit, se présentèrent à son choix: ceux des Chartreux, des Jésuites et des Capucins. Il trou-

voit dans le premier des hommes angéliques, vivant dans le silence et le repos de la contemplation; dans le second des esprits rares, actifs, voués à la direction des âmes et aux missions; mais il rencontroit chez les derniers ces deux mérites réunis de la vie active et contemplative. Il se rendit donc à Fribourg, chez le provincial des Capucins qui connoissoit déjà son rare mérite. Il lui ouvrit son cœur, et lui fit part de son dessein; mais il lui dit qu'avant d'entrer dans un monastère, il désiroit recevoir tous les Ordres sacrés, afin de pouvoir offrir chaque jour au Père éternel le sacrifice de son cher Fils, et d'unir au sien celui qu'il vouloit faire de sa volonté et de tout lui-même.

Le sage supérieur applaudit à sa résolution et le laissa libré de fixer le temps de son entrée. Ce fervent prosélyte quitta aussitôt ses habits de séculier et en prit d'ecclésiastiques; ensuite il écrivit à Rome et obtint une permission de recevoir tous les Ordres sacrés en très-peu de temps. Etant ordonné prêtre, il se rendit au couvent des Capucins, le 4 octobre 1612, jour de la fête du séraphique patriarche saint François; il avoit choisi ce jour préférablement à tout autre, pour célébrer sa première messe.

Toute la ville, surprise d'une vocation en apparence si subite, se rendit à l'église autant par curiosité que par estime pour le nouveau ministre du Seigneur. Aussitôt après qu'il eut achevé le saint sacrifice de la messe, il se prosterna au pied des saints autels, et reçut l'habit de novice des mains du Père gardien, qui lui donna le nom de *Fidèle*, et lui fit une exhortation touchante sur les devoirs que sembloit exiger de sa fidélité un si beau nom. Le texte en étoit: *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie;* paroles prophétiques, que le saint devoit réaliser un jour en restant fidèle à son Dieu, jusqu'à repandre pour lui tout son sang.

Dès les premiers jours de son entrée en religion, il se montra comme un religieux consommé dans la pratique des plus éminentes vertus. Les humiliations, les austérités, les jeûnes faisoient ses chères délices. Rien ne pouvoit rallentir sa ferveur. Les observances les plus pénibles lui paroissoient douces et aimables. Son

obéissance aveugle lui donnoit de l'amour pour tout ce qu'on lui prescrivoit, et il n'étoit affligé que lorsqu'on entreprenoit de modérer son zèle ou de l'arrêter dans les pénitences qu'il s'imposoit. Aussi marchoit-il à pas de géant dans la voie de la perfection.

Il ne fut pourtant pas inaccessible à la tentation. Il éprouva que pour être hors des occasions du monde, on n'est pas à l'abri des suggestions de l'ennemi du salut, que les solitudes les plus reculées, les antres les plus horribles, les rochers les plus escarpés ne sont pas toujours de sûrs remparts à la vertu; que l'homme porte partout avec lui un fond de passions qu'on ne peut détruire que par une attention continuelle sur soi-même, une fidèle correspondance à la grâce, avec laquelle on est toujours victorieux, quand on le veut sincèrement.

L'ennemi du salut entreprit donc de s'emparer de son esprit : il lui fit naître des doutes sur le bien qu'il auroit pu faire en restant dans le monde; il lui représenta qu'il auroit continué d'être le zélé défenseur des lois, le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le père des pauvres, et qu'il auroit ainsi donné plus de secours à son prochain qu'il ne pourroit faire en menant une vie privée et cachée dans la solitude; et que son salut auroit été aussi bien assuré dans le siècle que dans la religion.

Cette tentation si habile ne laissa pas d'ébranler un moment la fermeté du saint. Ses passions enchaînées depuis longtemps commencèrent à vouloir se licencier. Ses talents, ses commodités, ses aises, la perte de sa fortune, sa réputation, tous ces avantages ensevelis sous l'habit religieux le faisoient pencher tantôt vers la religion et tantôt vers le monde. Il alla trouver le Père maître des novices, qui lui fit comprendre que ses doutes venoient de l'esprit de ténèbres, et qu'il falloit s'adresser au Seigneur pour connoître sa volonté. O mon adorable Sauveur ! s'écria le zélé novice, rendez-moi cette joie salutaire et cette sérénité d'esprit dont je goûtois les douceurs dans les heureux commencements de ma vocation; faites, ô mon Dieu ! en me découvrant votre volonté, que je triomphe de mon ennemi et de mes passions !

Cette prière fut si agréable à Dieu, qu'il rendit à son serviteur

la paix et la force. Il vit clairement la source de ses incertitudes, et cette vue lui redonna un nouveau courage, une nouvelle ardeur pour ses exercices spirituels, un nouvel attachement pour Dieu. Il voulut rompre à jamais avec le monde. Avec la permission du supérieur, il envoya chercher un notaire, fit de ses biens une fondation au séminaire, en faveur de plusieurs jeunes ecclésiastiques, afin de leur faciliter les moyens de continuer leurs études; il leur légua en commun sa bibliothèque, afin qu'ils pussent en profiter tous ensemble, et ainsi dépouillé, il se disposa à entrer à jamais dans l'heureuse pauvreté des enfants de saint François.

Le supérieur assembla le Chapitre pour délibérer sur sa réception, et d'une voix unanime on l'admit à la profession. Toute la ville, riches et pauvres, nobles et gens du peuple, se rendirent à l'église pour être témoins de son engagement. Il paroissoit tant de joie et de grandeur d'âme sur son visage, que les assistants fondoient en larmes et que plusieurs jeunes gens résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

On pourra, du reste, juger des sentiments de son âme par l'acte testamentaire qu'il composa quelques jours avant sa profession. Le voici tel qu'il est écrit de sa main :

« Ayant eu, dit-il, par une singulière inspiration du Père des miracles, le bonheur de découvrir le champ de l'Evangile, et l'ayant, par une mûre et sérieuse délibération pendant l'année de probation et d'épreuves, reconnu très-propre pour servir fidèlement mon Dieu; comme l'Evangile et ma règle m'ordonnent de vendre tous mes biens et de les distribuer aux pauvres, j'ai résolu, conclu et arrêté de donner ce que je possède aux pauvres, et de me consacrer moi-même, par une profession solennelle, éternelle, irrévocable, à Jésus-Christ, qui est le vrai trésor, la voie assurée, la vérité infaillible et la vie éternelle. Et, afin d'imiter parfaitement mon Sauveur, qui, pour nous racheter et nous montrer la voie du salut, a bien voulu descendre dans cette vallée de misères, où il a passé sa vie dans une extrême disette, dans les souffrances et dans les persécutions, dans la soumission et l'obéis-

sance, jusqu'à la cruelle mort de la croix, je me propose, avec l'aide du Seigneur, de vivre constamment dans une pareille extrême pauvreté, charité et obéissance, dans les souffrances et dans les persécutions, dans une austère pénitence, dans une profonde humilité, dans un sincère amour, tout le reste de ma vie. Enfin, pour me conformer à cette parfaite résignation et charité, par laquelle Jésus-Christ notre Rédempteur, suant le sang et l'eau dans le jardin des Oliviers, et enfin mourant sur l'arbre de la croix, s'est résigné, recommandé et offert à son Père; de même, j'offre et consacre, par cette mienne dernière volonté et disposition, mon corps et mon âme, comme un sacrifice vivant et éternel d'un cœur contrit, au service perpétuel de la divine Majesté et de la très-sainte Vierge immaculée, et du séraphique Père saint François ; et comme je suis sorti tout nu du sein de ma mère, de même, dépouillé de toutes les choses de la terre, je m'abandonne tout nu entre les bras de Jésus-Christ mon Sauveur. »

Dès lors, il ne pensa plus qu'à mériter le trésor attaché à un si grand dépouillement. « Hélas! s'écrioit-il souvent, quel échange plus avantageux que celui que j'ai fait avec Dieu ! Je lui ai donné les biens de la terre, et il me donne le royaume du ciel : que je suis donc devenu riche en m'appauvrissant de la sorte!

Il avoit le cœur si pénétré de l'étendue de son vœu de pauvreté, que jamais on ne le vit s'attacher à rien. Ses meubles prouvoient qu'il ne s'en servoit que parce qu'il ne pouvoit absolument s'en passer : les plus simples et les plus incommodes lui paroissoient encore trop bons. Les habits les plus pauvres et les plus rapiécés lui sembloient de riches vêtements. Les austérités les plus rudes étoient les fidèles compagnes de son amour pour la pauvreté. Il disoit souvent ces belles paroles : « Puisque vous avez enduré la mort, ô mon Dieu, pour nous ressusciter tous à la vie spirituelle, je n'y dois prétendre que par les rigoureux exercices d'une vie mortifiée ! Il faut que je souffre pour vous, si je veux être glorifié avec vous. Puisque les plaisirs ineffables dont vous devez nous rassasier dans la gloire seront éternels, par conséquent mes souffrances doivent durer toujours. »

Il se rappeloit aussi, pour s'animer, les tourments qu'avoient endurés les glorieux et généreux martyrs : de là, les haires, les cilices, les ceintures armées de pointes de fer et les disciplines étoient autant d'instruments dont il se servoit pour mater son corps et le réduire en servitude. Il ne prenoit de nourriture que ce qu'il lui en falloit pour ne pas mourir d'inanition. Ses jeûnes étoient presque continuels, et il faisoit exactement les carêmes observés par saint François. Il passoit l'Avent et le Carême sans manger rien de cuit; il se contentoit alors d'un peu de pain et d'eau et de quelques fruits secs. Il gardoit ce régime la veille des fêtes de la très-sainte Vierge et des saints Apôtres. Quelque altéré qu'il fût pendant tout ce temps, il ne buvoit jamais qu'aux heures de ses repas. Aussi, le Père Jean-Baptiste de Pologne, qui avoit été son professeur de théologie, et dont les héroïques vertus font espérer qu'il pourra être un jour béatifié, disoit-il de lui : « Le Père Fidèle, pendant tout le cours de ses études, a mené une vie telle que notre Père saint François pouvoit la souhaiter. »

Une grande ferveur soutenoit cette austère pénitence. Pendant les saints offices, on l'eût pris pour un ange, s'il n'eût été revêtu d'un corps mortel : toute sa modestie et son recueillement paroissoient admirables. Sa posture respectueuse, son air content inspiroient à tous ceux qui qui le regardoient des sentiments de piété. Il sembloit que sa bouche et ses lèvres ne s'ouvroient que pour exhaler les douces odeurs de son amour. Semblable aux saints dans le ciel, il étoit absorbé en Dieu; aucune créature ne l'occupoit : Dieu le possédoit et il possédoit Dieu.

Sa vie étoit une oraison perpétuelle, un saint recueillement brilloit dans toutes ses démarches, et la douceur de son caractère se répandoit dans toutes ses paroles. Il étoit aimé de tous ses Frères, et il les aimoit tous. Les yeux des autres étoient fixés sur lui, et il ne fixoit les siens que sur ses devoirs.

Il appréhendoit si fort de tomber dans la tiédeur, que la moindre négligence lui paroissoit une faute considérable. Ne serois-je pas bien ingrat, disoit-il, bien aveugle, si m'étant engagé dans un état si saint, je devenois sensuel, lâche, paresseux, immortifié, et

si je combattois mollement, à la vue d'un chef couronné d'épines ?

Il avoit une humilité profonde, et il se regardoit comme le dernier de ses Frères. Les occupations les plus basses aux yeux de la chair partageoient ses moments. Quand on vouloit le détourner de ces travaux si pénibles et si honteux, il avoit coutume de répondre aux jeunes religieux qui lui faisoient ces reproches : Ne m'empêchez pas de réparer mes fautes passées. Il y a une grande différence entre vous et moi. Vous êtes entrés dans la religion avec votre innocence, et moi je n'y ai apporté que les restes misérables d'une vie toute mondaine. Il est juste qu'après avoir suivi si longtemps les superbes maximes du monde, je prenne le dernier rang partout, selon les humbles maximes de mon Sauveur, qui me promet de n'élever un jour que ceux qui se seront volontairement abaissés pour son amour. Il croyoit enfin que les emplois les plus vils étoient encore trop honorables pour lui.

Il regardoit la dévotion envers la très-sainte Vierge comme le moyen le plus propre à s'avancer dans la vertu, et lui demandoit de ne jamais tomber dans la tiédeur et dans le relâchement. La lecture des ouvrages des Pères composés en l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère étoit celle qui lui plaisoit davantage. Il en étoit pénétré, et répétoit souvent leurs expressions dans ses prières. Il lui disoit souvent : Vierge sainte, vous êtes après Jésus-Christ mon espérance, et rien n'est comparable à votre autorité dans le ciel. Il attribuoit sa vocation à la confiance qu'il avoit mise en elle dès son enfance ; dévotion qu'il regardoit comme un des plus solides fondements de la vraie piété. On lui entendoit dire fréquemment : Heureux celui qui, dans ses pressants besoins se souvient de vous, ô Vierge incomparable ! Comment, en méditant vos vertus, ne se sentiroit-on pas puissamment engagé à les imiter ! Qui peut mener une vie voluptueuse en vous considérant comme la Reine de la virginité ? Pourroit-on ne pas aimer une vertu qui a fixé les yeux de Dieu sur vous, et sans laquelle vous n'eussiez jamais eu le bonheur de devenir sa Mère ?

Aussi appeloit-il la chasteté la principale vertu qui caractérise

les saints. Ses yeux ne s'ouvroient qu'aux objets qu'il lui étoit permis de désirer, et il les fermoit à tout autre. Quand on lui demandoit pourquoi il marchoit toujours la vue baissée, il répondoit que celui qui porte son Dieu dans le cœur, méprise aisément les créatures.

Les grands emplois auxquels la Providence destinoit le Père Fidèle, n'exigeoient pas en lui de moindres vertus que celles que nous venons d'admirer. Aussitôt qu'il eut achevé son cours de théologie, pendant lequel il avoit donné des preuves de son érudition et de sa capacité, on lui confia d'abord, quoique ce ne fût pas la coutume, le ministère redoutable de la confession et de la prédication, et on le fit supérieur du couvent de Weltkirchen. Son goût pour annoncer la parole sainte au peuple, lui en fit supporter avec courage toutes les fatigues. Il sentoit combien il lui seroit glorieux d'être une victime de la charité pour le salut de ses frères.

Dans cette pensée, on le vit parcourir les villes et les bourgades, pour y prêcher la pénitence. Il ne montoit point en chaire qu'il n'eût médité pendant une heure, prosterné devant le très-saint Sacrement, afin de se pénétrer bien lui-même des grandes vérités qu'il alloit annoncer. Ses discours, moins éloquents que pathétiques, captivoient l'attention de ses auditeurs, et faisoient de si fortes impressions sur leur cœur, qu'ils en étoient à la fois troublés, touchés et convertis. Les quatre fins dernières de l'homme lui servoient ordinairement de sujets. Il invectivoit hardiment et sans aucun respect humain, contre les désordres de toutes les conditions, et il le faisoit avec tant de force que, prêchant un jour sur le luxe des femmes et l'injustice des magistrats qui oppriment le peuple, on se plaignit de son indiscrétion et de son zèle imprudent, encore qu'il eût gardé tous les ménagements convenables. Le Père, prévenu par ses amis, ne s'en troubla pas. Il savoit que la vie des hommes de Dieu est sujette à ces sortes d'épreuves. Il se contenta de prier pour ceux qui lui vouloient du mal, et sans craindre les peines dont il étoit menacé, il se présenta hardiment au sénat assemblé, lui représenta le tort que causoient ces désordres monstrueux de luxe et de débauches, et proposa des règlements remplis

de sagesse pour en arrêter le cours et les abolir totalement. Le sénat étonné de cette noble hardiesse, touché de tant de zèle, approuva la prudence de ses avis, promit d'agir en conséquence, et l'anima à continuer de s'élever contre ces abus.

Il recommença donc avec plus de fermeté que jamais, et il eut la consolation de voir le succès de ses travaux. Chacun vint se jeter entre ses bras pour se décharger du fardeau de ses péchés, et il les recevoit avec douceur et avec bonté. Quelque grands pécheurs qu'ils fussent, il avoit pour eux une plus grande tendresse. Pauvres et riches, il les traitoit également; il ignoroit ces ménagements, ces politesses, ces empressements qui flattent les grands, enchaînent le ministre du Seigneur, les perdent et le perdent avec eux.

Il refusoit comme une insulte tous les présents qu'on lui offroit en conséquence de la confession. Son zèle éclatoit hautement contre ces pécheurs endurcis, qui, pour sauver les apparences, exigent d'un ministre lâche et ignorant l'absolution de leurs crimes. Il ne se contentoit pas de laver la superficie de la lèpre, il en nettoyoit la corruption jusque dans sa cause, et l'on ne sortoit de ses mains que lorsqu'on étoit parfaitement guéri.

Par les travaux de cet homme de Dieu, la ville de Welt Kirchen se renouvela et changea tout-à-coup de face. On eût dit, à la vue d'un changement si subit, que l'on vivoit encore dans ces heureux jours, où les premiers fidèles exprimoient en leurs personnes les dons que leur avoient transmis les apôtres. Mais le Père Fidèle craignant que les désordres ne recommençassent, alla une seconde fois demander au sénat de faire publier les règlements qu'il leur avoit laissés et qu'ils avoient approuvés, les pressant de punir sévèrement ceux qui y contreviendroient. Le sénat lui accorda sa demande. Le saint obtint encore un édit qui supprimoit tous les libelles enfantés par l'hérésie contre la religion catholique. Il se transporta lui-même chez les libraires, et partout où il trouvoit de ces pernicieux écrits ; il les jetoit au feu, après avoir fait trouver bon sa sainte hardiesse.

Une dame, engagée dans l'hérésie, avoit osé l'interrompre un jour qu'il prêchoit sur le purgatoire, et se moquer publiquement

de ses discours. Il se rendit chez elle, essaya de la gagner par sa douceur et la force de ses raisons; mais la trouvant opiniâtre dans son erreur, tremblant qu'elle ne perdît les âmes par sa hardiesse à dogmatiser, il la fit exiler hors de la ville. Certes, ce n'étoit ni colère ni ressentiment de l'affront qu'elle lui avoit fait, car il prioit Dieu jour et nuit avec larmes d'éclairer son esprit, et il eut le bonheur d'obtenir sa conversion.

Ce zèle du salut des âmes ne lui faisoit point perdre de vue le soin de son propre avancement. Il voulut s'enfermer dans la retraite et reprendre les saints exercices du cloître, afin de se retremper dans les vertus qui font l'homme de Dieu. Il se retira donc au milieu de ses bons religieux, les édifiant par son humilité, sa douceur, sa modestie, son amour du silence et de la solitude, par les austérités de sa vie et les services qu'il cherchoit en tout à leur rendre. Il sembloit moins leur supérieur que le serviteur de tous. Aussi l'aimoient-ils comme un ami, en le respectant comme leur père.

En ce temps-là, l'armée de l'Empereur se trouvoit en garnison à Weltkirchen, et cantonnée dans les environs. Une maladie contagieuse se déclara parmi les troupes qu'elle décimoit, et se communiqua bientôt dans les familles de la ville. A la vue de taut de misères, le saint sortit de sa retraite et courut partout sans craindre le danger. Jour et nuit il étoit sur pied, visitoit les maisons infectées et alloit à tous les hôpitaux. Il servoit les malades, les embrassoit tendrement, ranimoit leur courage par la guérison qu'il leur promettoit, s'ils avoient une parfaite confiance en Dieu, souverain médecin de l'âme et du corps. Il administroit les uns et consoloit les autres. Il se transporta aussi dans les prisons, et quand il savoit des malades hors d'état de se procurer les remèdes nécessaires, il alloit quêter chez les personnes riches, chez les officiers, et trouvoit moyen de fournir à tous leurs besoins.

Dieu daigna seconder la charité de son serviteur par quelques effets de sa puissance. Un jour qu'il étoit auprès d'une dame malade à l'extrémité, il lui déclara que dans peu elle recouvreroit une santé parfaite; et, après s'être mis en prière pour obtenir de

Dieu cette grâce, sa prédiction se trouva vérifiée contre l'attente de tous les médecins: car aussitôt cette dame se leva, s'habilla elle même, et reconnut qu'elle tenoit sa guérison de la protection du serviteur de Dieu.

Un autre jour, il passoit auprès d'un cavalier qu'il n'avoit jamais vu : Mon frère, lui dit-il, souffrez que je vous donne un avis salutaire : vous blasphémez toujours le saint nom de Dieu, malgré toutes les remontrances, tous les discours que vous avez entendus. Voici la dernière fois que Dieu vous parle : si vous ne vous corrigez, vous recevrez dans peu un coup d'épée dont vous serez tué sur-le-champ, perdant à la fois la vie du corps et celle de l'âme. Le soldat se mit à rire, ne croyant guère à la prophétie du saint; mais quelques jours après, il se prit de querelle et fut tué d'un coup d'épée, sans avoir le temps de se reconnoître.

L'hérésie, cependant, continuoit ses ravages dans une grande partie de la Suisse, et notamment chez les Grisons. La congrégation de la Propagande désirant en arrêter le cours, demanda au provincial des Capucins de zélés missionnaires qui pussent raffermir la foi chez les catholiques de ce pays, et s'opposer aux efforts des ministres protestants. La réputation de sainteté que s'étoit acquise dans son Ordre, le Père Fidèle, son zèle et sa charité le firent choisir pour être préfet de cette mission. Il accepte cette charge difficile et si dangereuse, avec un vif désir d'y gagner la couronne du martyre. On ne sauroit douter que Dieu ne lui eût révélé le sort glorieux qui l'attendoit chez ces peuples grossiers et farouches, car en faisant ses adieux aux habitants de Weltkirchen, il leur dit qu'ils ne le reverroient plus; que Dieu l'appeloit à donner sa vie pour Notre-Seigneur, et qu'il partoit pour obéir à ses ordres.

Il dit encore au sénat de la ville : Je me présente pour la dernière fois devant vous. Le temps de ma mort approche; je vous laisse entre les mains le dépôt de la foi; c'est à vous à le conserver précieusement. Je vous recommande, par les entrailles de Jésus-Christ, de défendre de tout votre pouvoir la religion de vos pères contre les hérétiques, et de vous opposer avec fermeté aux erreurs

qui se sont déjà glissées dans plusieurs familles. Soyez les protecteurs de la vertu, les ennemis du vice : maintenez la paix parmi les citoyens, et ne laissez impuni aucun scandale. Servez-vous de la justice pour soutenir la veuve et l'orphelin ; soyez leur père, et défendez l'honneur de votre ville.

Il donna ensuite en pleurant la bénédiction aux religieux qu'il laissoit dans son couvent, et s'arrachant de leurs bras, il dit à ses compagnons : Allons, Frères, où la grâce de Dieu nous appelle ; la moisson presse.

A l'instant ils se mettent en marche. Partout sur son passage, le saint martyr prêchoit aux catholiques et aux protestants. Sa première conquète fut un gentilhomme nommé Adolphe de Salis : il avoit été élevé dans le protestantisme, et étoit un des plus savants défenseurs de cette secte. Il vint trouver le Père Fidèle après l'avoir entendu prêcher. Le Père n'eut pas de peine à lui inspirer des doutes sur la vérité de sa croyance, et à lui faire prendre le parti de s'instruire plus à fond sur ce point. Il prêcha une seconde fois devant lui. Le gentilhomme revint encore le trouver, mais cette fois il s'avoua vaincu. Le serviteur de Dieu l'embrasse avec transport ; il achève de dissiper tous ses doutes, le prépare au banquet sacré et l'admet à la table sainte en présence de tous les habitants, qu'il exhorte à suivre un si bel exemple. S'il y en a, dit-il, qui soient touchés d'une action si chrétienne, et qui veuillent prendre part au bonheur d'une conversion si admirable, qu'ils le montrent !

A l'instant une multitude de voix s'élevèrent, demandant avec instance d'abjurer aussi leurs erreurs. Le Père applaudit à leurs saints désirs, et après les avoir suffisamment instruits, il eut la consolation de les voir rentrer dans le sein de l'Eglise romaine.

Un autre gentilhomme qui avoit provoqué le saint à une discussion publique avec les ministres protestants, eut aussi le bonheur de reconnoître la vérité ; mais ces heureux succès ne pouvoient détourner le saint de la pensée du martyre. Je demande à Dieu instamment, disoit-il à l'un de ses compagnons sur le chemin de Mayenfeld, deux grandes grâces : la première, de passer toute ma

vie sans avoir le malheur de l'offenser; la seconde, de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour son amour et notre sainte foi. Tous les jours, pendant que je célèbre les saints mystères, je me sens embrasé de ce désir, et j'ose me promettre de la miséricorde de mon Dieu qu'il m'accordera cette faveur, par l'intercession de sa très-sainte Mère, que j'invoque continuellement pour l'obtenir.

Il n'ignoroit pas au reste que Dieu avoit exaucé sa prière, car il disoit à un officier de ses amis, nommé Louis Wictz: Je suis disposé à la mort et je m'y attends; je sais que Dieu me prépare la couronne du martyre, quoique j'en sois très-indigne.

Au commencement de l'année 1622, il entra dans une partie du pays des Grisons, dont l'Autriche s'étoit emparée en 1576. Le jour de l'Epiphanie, il monta en chaire pour leur annoncer la vérité. La sainteté qui étoit répandue sur son visage, l'onction céleste avec laquelle il parloit, le zèle et la douceur qui brilloient dans ses yeux, la fermeté de sa voix, la noblesse de ses discours, tout charmoit les peuples devant qui il prêchoit. On accouroit de tous les pays voisins pour entendre ses saintes instructions. Les catholiques se réjouissoient des progrès qu'il faisoit sur l'hérésie, mais les protestants s'irritoient de ce qu'il ruinoit entièrement leur secte. Les ministres alarmés s'assemblèrent, et résolurent d'arrêter, à quelque prix que ce fût, les triomphes du serviteur de Dieu, dût-on se défaire de lui en le faisant mourir.

Tout ce qui les inquiétoit le plus étoit la crainte de soulever contre eux l'Empereur, qui étoit le zélé défenseur de la foi et de l'Eglise romaine. Ils convinrent enfin que le plus sûr moyen étoit d'exciter une sédition parmi les peuples, et de leur faire entendre la nécessité de se soustraire à la dure domination de la maison d'Autriche; que par là ils n'auroient plus à craindre de voir dans leur pays des missionnaires qui osassent prêcher contre leur secte. Ce pernicieux projet demandoit du temps avant que de l'exécuter, mais ils commencèrent à s'y préparer et l'exécutèrent peu après.

Cependant le saint continuoit ses conquêtes: il mettoit les plus

fameux ministres au défi ; après chacun de ses sermons, il annonçoit le point qu'il se proposoit de traiter le lendemain, afin qu'on pût lui répondre. Chaque jour enfantoit à la religion de nouveaux enfants. Plusieurs ministres même abjurèrent l'hérésie.

La sainteté du prédicateur contribuoit autant que son éloquence à ces grands succès. On le voyoit marcher pieds nus, allant de village en village catéchiser les enfants. Souvent il trouvoit des chemins si mauvais dans ces montagnes, qu'il étoit obligé de rompre la glace pour s'ouvrir un passage. Tantôt on le voyoit grimper à des rochers escarpés ; tantôt il montoit par de hauts sentiers étroits, glissants et bordés de précipices, pour se rendre aux lieux où il devoit annoncer la parole sainte. Les ministres eux-mêmes en étoient si étonnés, qu'ils ne pouvoient quelquefois lui refuser des louanges ; mais ils ne se convertissoient pas et demeuroient dans leur aveuglement. Et voila ce qui attendrissoit le serviteur de Dieu, et ce qui lui faisoit verser des larmes sur leur triste état. Il passoit la plus grande partie de la nuit à lever les mains au ciel pour obtenir leur conversion, et à demander miséricorde pour eux. Malgré tant d'occupations et tant de pratiques, il ne manqua jamais chaque jour à réciter ses offices et à dire le Rosaire de la très-sainte Vierge.

Cette éminente sainteté lui attiroit la confiance des peuples, et le faisoit respecter de tous ceux qui n'étoient pas entièrement plongés dans l'hérésie. Sa réputation n'étoit pas seulement établie chez les peuples : les lettres remplies d'éloges que le Nonce du Pape, les évêques de Coire et de Constance et l'Empereur lui écrivirent, prouvent combien il en étoit considéré et aimé. Tous le félicitoient de la conversion de tant d'hérétiques, et rendoient grâces à Dieu des heureux succès de sa mission. L'évêque de Coire, comme évêque de la capitale de ce pays des Grisons, crut devoir remercier la congrégation de la Propagande de lui avoir envoyé un missionnaire à qui une partie de son diocèse devoit sa conversion, et il fit signer cette lettre par plusieurs de ses chanoines, témoins des travaux de cet homme apostolique.

Cependant les hérétiques se préparoient sourdement au projet

qu'ils avoient formé de secouer le joug de la maison d'Autriche. Ces peuples naturellement braves, forts et belliqueux, mais d'un caractère inconstant, libre, séditieux et cruel n'aspiroient qu'après leur liberté. L'Empereur qui avoit déjà remporté sur eux plusieurs victoires, avoit disposé ses troupes dans des postes avantageux, pour arrêter leur révolte. Malgré cette sage précaution, ces mutins faisoient continuellement des assemblées pour s'opposer aux progrès de la mission.

Le saint eut une révélation divine de leur projet de révolte, et il avertit les principaux du pays des malheurs qui alloient fondre sur eux. Pensez-y, leur dit-il ; vous êtes menacés des derniers malheurs, si vous vous soulevez. A peine aurez-vous levé l'étendard de la rébellion, qu'une armée nombreuse envahira votre pays et le ruinera par le fer et par le feu. Profitez de cet avertissement, je vous en conjure : votre sort est encore dans vos mains.

Il fit prévenir ensuite un officier de l'Empereur. Les Grisons, lui dit-il, se soulèveront dans peu ; si vous vous laissez surprendre, ils feront main basse sur vous et pendront vos soldats.

La prédiction du saint martyr ne tarda pas à se vérifier : les Grisons se révoltèrent, taillèrent en pièces les troupes impériales, s'emparèrent des postes de défense, saccagèrent et profanèrent les églises, inquiétèrent tous les catholiques, maltraitèrent les prêtres, et se signalèrent par tous les excès qu'inspire l'hérésie.

Pendant ces jours de deuil, le bienheureux ne pensoit plus qu'à se disposer à la mort. Il passoit les nuits entières prosterné devant le très-saint Sacrement, ou devant le crucifix ; il y faisoit de ferventes prières pour ceux qui alloient bientôt l'immoler. Comme il avoit toujours été dévot à la très-sainte Vierge, dont la protection est décisive dans cette extrémité, il la conjuroit de ne pas l'abandonner, et de lui obtenir des grâces qui le fortifiassent dans les combats qu'il avoit à soutenir. A la fin de ses prières, il paroissoit tout enflammé d'amour pour son Dieu ; son visage étoit calme et marquoit assez la paix et la tranquillité dont son âme étoit remplie.

Enfin, le jour de son triomphe étant arrivé, il courut chercher

les ennemis sans craindre la mort. Le 24 avril de l'an 1622, il entra à Gruch, gros bourg où les Grisons s'étoient retranchés contre les troupes impériales qui commençoient à envahir leur pays. D'abord il se confessa à son compagnon, avec une effusion de cœur qui exprimoit la plus vive douleur de ses péchés. Il célébra ensuite les saints mystères et monta en chaire. Il prononça son discours avec tant de force et d'éloquence, il employa des expressions si énergiques, des preuves si convaincantes, que les catholiques avouèrent ne l'avoir jamais entendu parler ainsi. A la fin de son discours, son visage pâlit, sa voix s'affoiblit, la parole lui manqua, son corps devint immobile et en extase, et, à l'exception de ses yeux étincelants et levés vers le ciel, de son corps qui demeuroit ferme sur ses pieds, on l'eût pris pour un homme mort. C'étoit à la vérité une extase, pendant laquelle Dieu venoit de lui révéler que ce jour-là même il couronneroit sa vie.

Cette révélation ranima son zèle, lui rendit la voix, fortifia son courage. Après être descendu de chaire, il engagea son compagnon à rester à Gruch, pour achever d'y entendre les confessions des fidèles, et en l'embrassant il lui dit : Je m'en vais prêcher à Sévis, où vous savez que les catholiques m'attendent, quoique je n'ignore pas ce qui doit m'y arriver. Adieu, priez pour moi ; et il partit aussitôt.

Dans son chemin, il rencontra un catholique qui, touché de tendresse pour lui, l'arrêta et lui demanda où il alloit avec tant de précipitation. Si les hérétiques vous attaquent, lui dit-il, que ferez-vous ?

— Je ferai, répondit l'homme de Dieu, ce qu'ont fait tous les martyrs. Comme eux j'accepterai la mort avec joie, pour l'amour de Notre-Seigneur, et je la regarderai comme une grande grâce pour moi : il me sera aussi avantageux qu'honorable de mourir en vrai soldat de Jésus-Christ, l'épée de son saint Évangile à la main.

Il poursuivit sa route et arriva à Sévis. Sur-le-champ il assemble au son des cloches les catholiques qui accourent en foule ; il monte en chaire et les exhorte à n'avoir qu'un Seigneur, qu'une

Foi, qu'un Baptême ; il les engage à rester fidèles à leurs promesses et leur recommande de prier pour lui. Vers la fin du sermon on entend crier aux armes : c'étoient les troupes de l'Empereur qui venoient pour forcer les Grisons dans leurs postes. Ceux-ci crurent que le Père les avoient appelés, et ils prirent cette occasion de le maltraiter. Un d'entre eux tira un coup de fusil sur lui comme il étoit encore dans l'église, mais il n'en fut pas blessé. Le serviteur de Dieu comprit que l'heure étoit venue, et voulut sortir sur la place. Un catholique le retint, en lui disant d'attendre que la colère des rebelles fût un peu calmée.

— Je vous remercie de votre charité, répondit le saint, mais ne vous inquiétez pas à mon sujet ; je ne crains pas la mort : il y a longtemps que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Allons à sa sainte garde, et sous la protection de sa sainte Mère.

Après cette généreuse réponse, il sortit de l'église avec une noble hardiesse, et passa au milieu des soldats sans en être insulté. Dieu, ce semble, leur inspiroit de la crainte et du respect, à la vue de l'intrépidité de son serviteur. Mais leur fureur ne se ralentit pas longtemps; comme il reprenoit le chemin de Gruch, où il avoit laissé son compagnon, il aperçut une vingtaine de soldats hérétiques qui venoient à lui avec précipitation, ayant à leur tête un de leurs ministres. Lorsqu'ils furent arrivés près de lui, un d'entre eux lui cria : C'est donc toi, malheureux fanatique, qui veux faire le prophète. Dis que tu as menti, ou tu vas périr de ma main.

— Je ne vous ai enseigné que la vérité éternelle, répondit avec une douce et sainte fierté le bienheureux martyr ; c'est la foi de vos pères, et je donnerois volontiers ma vie pour que vous la reconnoissiez.

— Nous ne sommes pas ici pour raisonner, reprit un soldat ; veux-tu, ou ne veux-tu pas embrasser notre religion?

— J'ai été envoyé au milieu de vous pour vous éclairer et non pour embrasser vos erreurs.

— Rends-toi notre prisonnier, dit un troisième, autrement il va t'en coûter la vie.

— Je ne crains pas la mort; je défends la vérité qu'ont soutenue les martyrs; ma cause est la leur, et leur sort sera le mien.

A l'instant un de ces furieux lui donna un coup de sabre sur la tête dont il fut terrassé; mais il se releva aussitôt avec un généreux effort; il se mit à genoux, et élevant sa foible voix, regardant le ciel et étendant ses bras en croix, il s'écria, à l'exemple du Sauveur : *Pardonnez, ô mon Dieu! pardonnez à mes ennemis que la passion aveugle; ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de moi! Marie, Mère de Jésus, assistez-moi.*

Ce furent ses dernières paroles : il reçut un autre coup de sabre, et en même temps un violent coup de massue lui ouvrit le crâne. Il tomba étendu à terre et baigné dans son sang. Les hérétiques craignant qu'il ne fût pas encore mort, le percèrent de plusieurs coups d'épées, et lui tailladèrent la jambe gauche, pour le punir, disoient-ils, de toutes les courses qu'il avoit entreprises pour leur conversion.

Cependant une pauvre femme catholique, du village de Sévis, étoit accourue au lieu de son supplice; la crainte s'empara d'elle à la vue des soldats; elle s'étoit cachée dans l'espoir de recueillir les derniers soupirs du saint ou de le secourir, après le départ des soldats, s'il n'étoit pas encore mort. Quand ils se furent éloignés, elle s'approcha, mais elle n'eut la consolation que de l'admirer; le saint quoique mort avoit les yeux fixés vers le ciel, où son âme s'étoit enlevée.

Ainsi mourut glorieusement le bienheureux martyr saint Fidèle, le 24 avril de l'an 1622, dans la quarante-cinquième année de son âge, la dixième de son entrée dans l'Ordre des Capucins (1).

Pendant toute cette journée du 24, le corps resta exposé aux insultes des hérétiques; ils venoient en foule contempler leur victime, s'applaudissant de s'être enfin délivrés de celui qu'ils re-

(1) Nous avons emprunté tout ce récit à la vie de Saint Fidèle publiée en 1745 par le Père Théodore de Paris, de l'Ordre des Capucins.

gardoient comme leur capital ennemi. Ils y conduisirent les officiers impériaux qu'ils avoient faits prisonniers, voulant qu'ils vissent de leurs yeux de quelle manière ils savoient se venger. Il sembloit qu'en tuant ce pauvre Capucin, ils avoient remporté une grande victoire, et que tout dût céder désormais à l'effort de leurs armes. Après ce triomphe, ayant trouvé dans Sévis le compagnon du saint martyr, ils le percèrent de coups d'épée; mais à son regret ses blessures ne furent point mortelles, et il pleuroit de n'avoir point été jugé digne de mourir avec son cher maître.

Bientôt la rage des hérétiques ne connut plus de bornes; l'Ordre des Capucins leur étoit surtout odieux, et ils menaçoient la ville de Weltkirchen de la mettre au pillage, pour détruire en même temps le couvent qui s'y trouvoit. Tous les catholiques trembloient devant ces forcenés, lorsque les armées impériales reprirent l'offensive. La veille de la bataille, le comte Louis de Sultz, qui les commandoit, hésitoit un peu devant la position formidable occupée par les rebelles. Cependant ayant invoqué le saint martyr, il se sentit inspiré de livrer combat, et il remporta une victoire complète. Les insurgés furent taillés en pièces, poursuivis, battus, dispersés partout. En quelques jours le pays se trouva soumis. Cette prompte défaite eut un caractère si extraordinaire, que le ministre qui avoit assisté à la mort du saint martyr, en ayant su les circonstances, se convertit aussitôt, gagné sans doute par la dernière prière de sa miséricordieuse victime. Beaucoup de protestants suivirent son exemple, et la mort de l'homme de Dieu fut plus féconde encore que ne l'avoit été sa vie. C'est ainsi qu'en tous les siècles le sang des martyrs a été une semence de vie. *Si le grain ne meurt,* disoit notre divin Maître, *il ne portera point de fruit; mais s'il meurt, il rendra beaucoup.*

Quand la paix eut été rétablie par les armes catholiques, les Capucins de Weltkirchen vinrent à Sévis réclamer le corps de leur ancien gardien. Il avoit été inhumé dans l'église du village, le lendemain de son martyre, par les soins d'un gentilhomme du pays. On ouvrit le tombeau, le 13 octobre de cette même année 1622. Le corps se trouva frais et sans la plus légère atteinte de la

corruption, encore qu'il y eût près de six mois qu'il fût enterré. La tête et un des bras étoient presque séparés du corps. Les Capucins les déposèrent dans de riches reliquaires, et les emportèrent à Weltkirchen, où le peuple les reçut avec joie et comme un précieux trésor.

Quelque temps après, l'évêque de Coire demanda à faire transporter dans sa cathédrale ce qui restoit à Sévis du saint martyr. Le comte Louis de Sultz voulut que ses troupes accompagnassent en triomphe celui à qui il se reconnoissoit redevable de sa victoire. Le premier jour, on déposa le corps à Mayenfeld. Pendant la nuit, un violent incendie éclata dans la ville ; toutes les maisons qui environnoient celle ou étoient les reliques furent brûlées ; celle-là seule fut préservée miraculeusement. Cependant le feu menaçoit de gagner la citadelle, où se trouvoient quarante barils de poudre. Dans un si pressant danger, le comte Louis eut encore recours au martyr ; il l'invoqua avec cette foi qui lui avoit fait gagner des batailles : le feu s'éteignit à l'instant, au grand étonnement et à la joie plus grande de la ville entière. Quand on entra dans le magasin à poudre de la citadelle, on remarqua avec une admiration mêlée d'effroi que de gros charbons étoient tombés au milieu de la poudre sans l'enflammer. Le comte et tous les témoins de ce prodige en déposèrent avec serment dans le procès de canonisation.

Le 18 novembre, le saint corps fut reçu avec une pompe extraordinaire par l'évêque et le clergé de la ville de Coire. Après un glorieux panégyrique, il fut inhumé sous le grand autel de la cathédrale. Dieu attesta bientôt la puissance de son serviteur par de nombreux miracles ; et, le 24 avril de l'an 1745, le pape Benoît XIV l'inscrivit solennellement au catalogue des saints.

A Rome, saint Sabas, chef de milice, étant accusé de visiter les chrétiens qu'on avoit mis en prison, confessa librement le nom de Jésus-Christ devant le juge, qui le fit brûler avec des torches ardentes, puis jeter dans une chaudière pleine de poix bouillante, d'où étant sorti sain et sauf, il convertit par ce miracle soixante-dix personnes qui, ayant persisté à confesser la foi avec une constance inébranlable, passèrent par le tranchant du glaive. Enfin lui-même ayant été jeté dans le fleuve, y consomma son martyre.

A Lyon, la fête de saint Alexandre, martyr, qui, durant la persécution d'Antonin-Vère, après avoir souffert la prison, fut d'abord tellement déchiré par la cruauté de ceux qui le frappoient, que les jointures de ses côtés étant rompues, et ses entrailles découvertes, on lui voyoit jusqu'aux intestins; enfin, il fut attaché à une croix, où, épuisé de vie, il rendit son bienheureux esprit. Trente-quatre autres, dont on célèbre la mémoire à des jours différents, souffrirent avec lui.

Le même jour, les saints Eusèbe, Néon, Léonce, Longin et quatre autres, qui, après avoir été cruellement tourmentés, périrent par le glaive, durant la persécution de Dioclétien.

En Angleterre, décès de saint Mellit, évêque, qui, ayant été envoyé en cette île par saint Grégoire, convertit à la foi les Saxons orientaux avec leur roi.

A Elvire en Espagne, saint Grégoire, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Honoré, évêque.

En Irlande, saint Egbert, prêtre et moine, d'une humilité et d'une continence admirables.

A Reims, les saintes vierges Beuve et Dode.



VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Marc, évangéliste.

Les saints martyrs Evode, Hermogène et Calliste; saint Etienne d'Antioche; les saints diacres Philon et Agathopode; saint Anien, disciple de saint Marc; saint Ermin.

LA VIE DE SAINT MARC,

ÉVANGÉLISTE.

AN 64.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Saint Marc, évangéliste et martyr, étoit Hébreu de nation, de la tribu de Lévi, selon quelques auteurs, et l'un des soixante dix disciples de Jésus-Christ, compagnon de l'apôtre saint Pierre. Théophylacte, Euthyme, Dorothée, et les autres modernes, disent que c'est lui que saint Luc, aux Actes des apôtres, appelle Jean, surnommé Marc, fils de Marie, et cousin de l'apôtre saint Barnabé, qui suivit pour un temps saint Paul et saint Barnabé, et fut leur compagnon en la prédication, à cause duquel ils se séparèrent eux deux. Néanmoins le plus certain est, qu'il y en a deux de ce nom : l'un Jean Marc, cousin de saint Barnabé, l'autre saint Marc l'Évangéliste dont nous parlons, comme l'on peut recueillir de plusieurs graves auteurs, de saint Basile, de saint Isidore, des Épîtres même de saint Paul, ainsi que le prouve le cardinal Baronius, et les Pères Alphonse Salméron, Robert Bellarmin, et Jean Maldonat de la Compagnie de Jésus, gens doctes, et qui ont soigneu-

sement examiné ce doute. Et cela se prouve, parce que le nom de l'Evangéliste étoit Marc, et celui de l'autre Jean, qui fut surnommé Marc, comme le remarque Denis, évêque de Corinthe. Le premier fut l'un des septante disciples : l'un suivit saint Pierre et fut son compagnon, et l'autre saint Paul. L'Evangéliste vint à Rome avec saint Pierre, écrivit son Évangile douze ou quinze ans après l'Ascension de Jésus-Christ. L'autre suivit saint Paul et saint Barnabé, dix-huit ans après que Notre-Seigneur fut monté aux cieux, comme l'on voit aux Actes des Apôtres.

Donc saint Marc l'Evangéliste fut disciple et favori de saint Pierre, qui l'appelle en ses Épîtres son très-cher fils; et à cause de son grand esprit et de son éloquence, il le prit pour lui servir d'interprète, et déclarer en plusieurs autres langues ce qu'il disoit en la sienne, à ceux qui ne l'entendoient pas, et pour expliquer plus amplement les profonds mystères qu'il prêchoit en peu de paroles; ce que saint Marc faisoit avec un esprit admirable et un merveilleux don du ciel.

Et comme les fidèles qui s'étoient convertis à Rome par la prédication de saint Pierre, lesquels étoient en fort grand nombre, désirèrent d'avoir par devers eux ce qu'il leur avoit prêché de la vie de Jésus-Christ, ils prièrent saint Marc de le mettre par écrit. Il écrivit son Évangile, ainsi qu'il l'avoit entendu de saint Pierre. Le saint apôtre l'approuva et le confirma de son autorité, commandant qu'il fût lu en l'Église. Cet Évangile, dit saint Jérôme, est comme l'abrégé de l'Évangile de saint Matthieu, parce que ce que saint Matthieu dit avec beaucoup de paroles, saint Marc le raconte succinctement, encore que saint Marc dise des choses qui ne se trouvent point en saint Matthieu, et d'autres que saint Matthieu dit en passant, lesquelles sont rapportées bien au long dans saint Marc.

Après que saint Marc eut demeuré quelques années à Rome, et qu'il eut servi de truchement à saint Pierre, il prit la bénédiction de son père et maître, et partit par son commandement pour aller en Égypte, portant avec soi son Évangile; il alloit annoncer la vérité à ces nations barbares et superstitieuses, et faire éclater les

premiers rayons de la lumière céleste à ceux qui habitoient en l'ombre de la mort, destitués de la connoissance du vrai Dieu et de Jésus-Christ son Fils. Il prêcha l'Évangile à Cirène, à Pentapolis, et en quelques autres villes, où il fit un grand fruit, éclairant et attirant à notre sainte foi une grande multitude d'idolâtres, par sa bonne vie, par sa doctrine, et par les miracles que Dieu faisoit par lui. Il vint à Alexandrie, comme à la ville capitale de la province, et celle qui avoit le plus besoin de cette divine lumière. Il brilloit là comme un nouveau soleil dans un lieu obscur. Il y bâtit une église à Notre-Seigneur, sous le nom de saint Pierre, son maître, qui étoit encore vivant. C'est pourquoi l'église d'Alexandrie est patriarcale, et la première en dignité après celle de Rome, ainsi que l'assure le Pape Gélase.

L'exemple, les conseils et la doctrine de saint Marc eurent tant d'efficace, que plusieurs furent convertis par sa prédication, et s'en allèrent peupler les montagnes et les déserts d'Égypte, avec une si grande sainteté, qu'ils sembloient plutôt des anges revêtus d'un corps mortel que des hommes. Ils renonçoient à toutes les choses du monde, fuyant les conversations des hommes charnels, et vivoient entre eux en grande paix et union. Pas un d'eux n'étoit pauvre, parce que l'on donnoit à chacun ce dont il avoit besoin; et pas un n'étoit riche, d'autant que ceux qui l'étoient donnoient leurs richesses pour subvenir aux autres, désirant seulement être riches de ces biens qui contentent et rendent leurs possesseurs bienheureux.

Leur humilité étoit grande, aussi bien que leur modestie, leur silence, leur science dans les lettres divines, et la contemplation perpétuelle de Dieu, où ils étoient tellement abîmés, qu'ils passoient tout le jour sans manger, jusqu'à ce que le soleil fût couché, auquel temps ils prenoient leur réfection d'un peu de pain et de sel. Les plus foibles et les plus délicats ajoutoient pour tous mets, l'herbe d'hysope et l'eau claire des fontaines. Les uns demeuroient trois jours, les autres cinq et six sans manger, et lorsqu'ils mangeoient, ils étoient plus forcés par la nécessité du corps, que par le goût qu'ils eussent pu prendre aux viandes; car leurs

âmes étoient remplies, et toujours affamées de la bonne nourriture du Pain divin. Leurs habits étoient simples et sans façon, seulement pour couvrir et défendre le corps des injures du temps, du chaud et du froid. Bref, la vie des bienheureux disciples de saint Marc étoit un portrait du ciel, et un modèle de la vie que les saints apôtres enseignèrent et établirent en la primitive Église, lorsque tous les fidèles n'étoient entre eux qu'une âme et un cœur, et que l'on fournissoit à chacun ce dont il avoit besoin.

Ceci est décrit bien au long par Philon, Juif, qui vivoit en ce temps-là, et qui, voyant ainsi fleurir l'Église d'Alexandrie, fondée par saint Marc, et les déserts d'Égypte convertis en un paradis terrestre, composa un livre à leur louange, comme rapporte Eusèbe en son Histoire, et saint Jérôme aussi au livre des Auteurs ecclésiastiques, quand il parle de Philon.

Non-seulement tous les hommes vivoient de cette manière, mais aussi plusieurs femmes et filles, jeunes et vieilles, qui, surmontant la foiblesse de leur sexe, triomphoient de leur propre chair, et menoient une vie très-parfaite en chasteté.

Les gentils, qui avoient la vue blessée, ne purent souffrir l'éclat d'une si grande lumière, laquelle les aveugla, et convertit la médecine en un poison. Voyant que leur fausse religion étoit décriée et que le service de leurs dieux ne se faisoit plus, ils résolurent de faire mourir celui qui s'efforçoit de leur annoncer la vraie vie; bref, de tuer saint Marc, comme destructeur de leurs temples et ennemi de leurs dieux. Le saint évangéliste le sut; il se prépara à tout ce qui pouvoit arriver, et afin que, venant à manquer, ses brebis ne demeurassent point sans pasteur, il ordonna pour son successeur et évêque Anian; fit Malc Sabin et Cedron prêtres, sept autres diacres et onze ministres pour le service de l'Église, qu'il laissa à Alexandrie, et revint à Pentapolis, où il avoit auparavant prêché. Il y demeura deux ans, confirmant en la foi les fidèles, leur donnant des évêques et des prêtres pour les gouverner et les enseigner. Il retourna ensuite à Alexandrie, où il trouva le nombre des chrétiens fort accru, dont il reçut une grande joie.

Les gentils étant avertis de sa venue, exécutèrent ce qu'ils avoient longtemps auparavant déterminé. Le 24 d'avril, qui étoit un jour de dimanche pour les chrétiens, et pour les païens une fête que les Égyptiens célébroient à leur dieu Sérapis, avec grande solennité, ils trouvèrent le saint évangéliste qui disoit la messe; ils se saisirent de lui, et lui ayant mis une corde au cou, ils le traînèrent par les rues avec une grande violence, de sorte qu'il étoit tout brisé des coups qu'il se donnoit sur les pierres, et il saignoit de tous les côtés où son saint corps étoit blessé.

Le bienheureux saint Marc rendoit cependant grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il le faisoit endurer pour lui. On le traîna cette nuit-là en prison pour consulter de quelle mort ils le puniroient. Sur le minuit, les portes de la prison étant fermées et les gardes posées en sentinelle, la terre commença à trembler, et tout d'un coup il descendit un ange du ciel, qui dit à saint Marc : « Marc, serviteur de Dieu, votre nom est écrit au livre de vie; vousêtes compté au nombre des apôtres, et l'on aura à jamais mémoire de vous : les anges recevront votre esprit au ciel, et les reliques de votre corps seront honorées sur la terre. »

Alors le saint levant les mains au ciel, remercia Notre-Seigneur de cette faveur, et le supplia humblement de recevoir son âme en paix. Notre Rédempteur, pour montrer qu'il exauçoit son oraison, lui apparut en la même forme qu'il avoit étant au monde, le salua doucement, et lui dit : ***Marc, mon évangéliste, la paix soit avec toi.*** A quoi il répondit : ***La paix est avec vous, mon Seigneur Jésus-Christ.***

Le matin étant venu, ils le tirèrent de la prison, et avec la même barbarie que le jour précédent, ils le traînèrent par des lieux raboteux jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme à Dieu. Les ministres de Satan vouloient faire brûler son corps saint; mais ils en furent empêchés par une grande tempête qui s'éleva, entremêlée de tonnerre, de pluie et de pierres, qui en accablèrent plusieurs. Les chrétiens enlevèrent le corps et le portèrent; en chantant des hymnes et des psaumes, en un lieu honorable, d'où il fut depuis amené en la ville de Venise, où il est révéré dans une

magnifique église que la seigneurie a fait bâtir; cette république ayant pris pour ses armes le lion de saint Marc, avec ces paroles : *Pax tibi, Marce Evangelista meus;* c'est-à-dire, *Paix à toi, Marc mon évangéliste,* et le nom de saint Marc pour celui de la république; car autant vaut à dire, saint Marc ordonne ou commande, que de dire, la république de Venise commande.

Le martyre de saint Marc fut le 25 avril, jour où l'Église célèbre sa fête, l'an huitième de l'empire de Néron, et le soixante-quatrième de la Nativité de Jésus-Christ, selon le cardinal Baronius, et selon Onufre le soixante-troisième.

Le Pape Gélase le met entre les martyrs, en son Décret; Nicéphore au liv. 2 de son Histoire, chap. 43; Métaphraste et Procope qui ont décrit sa vie, l'assurent, et après eux Lipomani et Surius, qui ont été suivis du cardinal Baronius, et des auteurs modernes qui ont écrit les Vies des saints. Le Martyrologe romain le qualifie tel, et il a l'office des apôtres et évangélistes au temps de Pâques, avec les antiennes des martyrs.

Ce même jour de saint Marc, l'Église chante les grandes Litanies, que l'on appelle ainsi à la différence des autres plus petites, et on fait tous les ans une procession générale, pour rendre grâces à Notre-Seigneur en commun de tous les bienfaits que nous avons reçus de sa main, et le supplier qu'il nous les multiplie en santé, et nous donne les fruits de la terre nécessaires pour la vie humaine.

L'usage de ces Litanies est fort ancien et usité en l'Église catholique, et saint Grégoire, Pape, en fait mention, nous exhortant de le pratiquer avec dévotion, comme l'on peut voir au commencement du deuxième livre de son Registre.

Si quelques auteurs écrivent que saint Grégoire institua les grandes Litanies, ce n'est pas à dire qu'il ait été le premier qui les a inventées; mais parce qu'il ordonna que celles qui se faisoient auparavant allassent dorénavant à l'église de Saint-Pierre (comme c'est encore aujourd'hui la coutume à Rome), quand la procession va depuis Saint-Marc jusqu'à Saint-Pierre.

Saint Jérôme fait mention de saint Marc en son traité des

Hommes illustres, chap. 21. Dorothée, au livre de la Vie des Prophètes et des Apôtres; Clément d'Alexandrie, liv. 6; Eusèbe, en son Histoire, liv. 2, chap. 16, et liv. 4, chap. 11; Irénée, liv. 4, chap. 8; Nicéphore, liv. 2, chap. 43; Saint Isidore, au livre de la Vie des saints Pères, chapitre 85; Béda, Usuard et Adon en leurs Martyrologes.

A Rome, les grandes Litanies à l'église de Saint-Pierre.

A Syracuse, les saints martyrs Evode, Hermogène et Calliste.

A Antioche, saint Etienne, évêque et martyr, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des hérétiques qui rejetoient le concile de Chalcédoine, fut précipité dans le fleuve Oronte, du temps de l'empereur Zénon.

Au même lieu, les saints Philon et Agathopode, diacres.

A Alexandrie, saint Anien, disciple de saint Marc et son successeur dans l'épiscopat, qui, après s'être rendu recommandable par ses vertus, se reposa dans le Seigneur.

A Lobes, saint Ermin, évêque et confesseur. — Il étoit né à Laon, de parents grandement riches : il fut élevé à l'état sacerdotal, et, par ses bonnes mœurs, par ses vertus, se fit aimer de chacun. Saint Ursmair, évêque et abbé de Lobes, voulut l'avoir avec lui, à cause de la grande affection qu'il lui portoit. Ainsi il prit l'habit de religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, auquel appartenoit le monastère de Lobes. Il se montra si exact en l'observance de la règle, si fidèle imitateur des perfections de son maître, que saint Ursmair l'ordonna pour son successeur. Il fut donc consacré évêque, dignité qui étoit ordinaire aux abbés de Lobes, bien qu'ils

n'eussent aucun évêché particulier; mais ils la possédoient pour la charge et l'office de prêcher, qui est le propre de l'évêque. Saint Ermin, après avoir gouverné ce monastère en toute sainteté, mourut le 25 avril l'an de Notre-Seigneur 737. Il y avoit à Laon un beau prieuré de son nom. Son corps repose à Binche en Hainaut, où il fut transporté, avec celui de saint Ursmair et plusieurs autres corps saints, au commencement du quinzième siècle. Il est honoré à Binche comme le second patron de la ville, saint Ursmair étant le premier.



VINGT-SIXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Clet, pape et martyr. — Saint Marcellin, pape et martyr.
Saint Basilée, évêque et martyr; saint Pierre de Brague; saint Riquier.

LA VIE DE SAINT CLET,

PAPE ET MARTYR.

AN 89.

Domitien, empereur.

Saint Clet, pape et martyr, étoit natif de Rome, de noble et ancienne famille, fils d'Émilien. Saint Pierre le convertit à la foi et le fit évêque, l'ayant reconnu homme d'esprit, prudent et zélé.

Et comme le saint apôtre étoit occupé à prêcher et à enseigner le peuple, et en d'autres choses qui touchoient le gouvernement universel de l'Église : ne pouvant vaquer à toutes les affaires qui se présentoient, il prit pour coadjuteurs Lin pour la ville de Rome, et Clet pour le dehors. Après la mort de saint Pierre, ils furent l'un après l'autre Papes. Lin le fut le premier, et Clet après; il gouverna très-saintement l'Église sous l'empire de Vespasien et de Tite son fils, jusqu'à ce que Domitien leur succédât à l'empire; qui fut un vicieux, un cruel et abominable empereur, et qui persécuta cruellement les chrétiens.

En cette persécution de Domitien (qui fut la deuxième que l'Église reçut), saint Clet entre les autres fut couronné du martyre le 26 d'avril, l'an de Jésus-Christ 89, après avoir demeuré dans le Siége apostolique douze ans, sept mois, deux jours, selon Baro-

nius, et au livre des Papes de Rome, douze ans, un mois et onze jours.

Saint Clet, suivant l'ordre que lui avoit donné l'apôtre saint Pierre, distribua la ville de Rome en vingt-cinq paroisses, et mit en chacune un prêtre pour la gouverner et y administrer les sacrements. Il fut le premier qui, aux Lettres apostoliques, usa de ces mots : *Salut et bénédiction apostolique*, dont tous les autres Pontifes, à l'imitation de Clet, ont depuis usé.

Il fut enterré auprès de l'apôtre saint Pierre. L'Église célèbre sa fête le jour de son martyre.

LA VIE DE SAINT MARCELLIN,

PAPE ET MARTYR.

AN 304.

Dioclétien, empereur.

Le même jour 26 d'avril, l'Église célèbre aussi le martyre de saint Marcellin, pape et martyr. Il étoit natif de Rome, fils de Projecte; il succéda au pontificat de saint Caïus, qui fut aussi pape et martyr sous les empereurs Dioclétien et Maximien, auquel temps la dixième persécution s'éleva contre l'Église, qui fut la plus cruelle et la plus sanglante de toutes; elle fut si épouvantable, qu'en moins d'un mois plus de dix-sept mille martyrs souffrirent pour Jésus-Christ en diverses provinces, avec des tourments si cruels, que le diable seul étoit capable de les inventer. En la province de Phrygie, les gentils mirent le feu dans une ville, brûlèrent tous ceux qui y étoient, hommes, femmes et petits

enfants, parce qu'ils étoient chrétiens, et en toutes les provinces, villes, bourgs et villages de l'empire, l'on ne voyoit que des tourments, des morts et du sang des chrétiens répandu.

En ce temps-là saint Marcellin fut pris à Rome, et amené au temple des dieux pour leur sacrifier; lui, tout épouvanté des menaces et vaincu comme foible de la frayeur des tourments, offrit de l'encens aux faux dieux, avec un grand regret des chrétiens, et une grande joie des païens, qui le laissèrent en liberté, croyant que le chef des chrétiens étant vaincu, le reste se rendroit, et les brebis ne feroient pas plus que leur pasteur; mais il en arriva tout au contraire, parce que Marcellin eut un si grand déplaisir de sa chute, qu'il assembla un concile de trois cents évêques pour savoir ce qui se devoit faire en un cas si nouveau et si scandaleux. Marcellin y entra revêtu d'une haire, couvert de cendres, et demanda pardon de sa faute à chaudes larmes, disant qu'il n'étoit pas digne d'être compté au nombre des prêtres, ni de tenir le Siége apostolique. A cela tout le concile répondit, qu'il étoit le souverain juge et vicaire de Jésus-Christ en terre, qu'à lui appartenoit de juger les autres, sans qu'il pût être jugé de personne, qu'il se jugeât lui-même, et qu'il donnât sentence contre soi; que saint Pierre avoit aussi renié Jésus-Christ par foiblesse et vaine peur, et que depuis il en avoit obtenu pardon par ses larmes et par ses soupirs.

Marcellin, touché de Dieu, et fortifié de son Esprit, eut une si grande honte de soi-même, qu'il s'en alla trouver l'Empereur, et le reprit avec des paroles hardies et sévères, de la cruauté dont il usoit envers les chrétiens, et que c'étoit ce qui avoit été cause qu'il étoit tombé dans ce profond abîme d'impiété, qu'il s'offroit et étoit près d'expier par tous les tourments qu'il voudroit lui faire endurer. L'Empereur se courrouça infiniment de ce que Marcellin lui dit, et transporté de colère, il commanda qu'on lui tranchât la tête. Comme on le menoit au supplice, il aperçut son prêtre Marcel, qui lui succéda au pontificat, auquel il défendit d'obéir à l'Empereur aux choses qui concernoient la religion, et qu'il laissât son corps sans sépulture, parce que, celui qui avoit commis un si

grand crime, que d'offrir de l'encens aux faux dieux, ne méritoit pas d'être couvert de la terre. Il eut la tête tranchée avec Claude, Cirin et Antoine.

Les corps de ces quatre saints demeurèrent trente-six jours sans sépulture, par l'exprès commandement de l'Empereur, au bout desquels Marcel les recueillit par révélation qu'il eut de l'apôtre saint Pierre, et les enterra en la voie Salaria, au cimetière de Priscille, accompagné de prêtres et de diacres qui chantoient des hymnes et des psaumes.

Marcellin tint deux fois les Ordres, où il fit quatre prêtres et cinq évêques. Il demeura dans la chaire de saint Pierre (selon Damase) neuf ans, deux mois et seize jours, et selon le cardinal Baronius, huit ans moins sept jours. On trouve deux épîtres de saint Marcellin : en l'une il traite du mystère de l'égalité des personnes de la très-sainte Trinité, et en la deuxième, qu'il écrivit aux évêques d'Orient, il les exhorte à vivre chrétiennement et à s'exercer aux œuvres de miséricorde.

L'Église célèbre la fête de saint Marcellin, le jour de son martyre, qui fut le 26 d'avril, l'an de Notre-Seigneur (selon Baronius) 304 (1).

A Amasée, dans le Pont, saint Basilée, évêque et martyr, qui souffrit une mort glorieuse sous l'empereur Licinius. Son corps, jeté dans la mer, fut découvert par Elpidiphore, sur la révélation d'un ange, et enterré avec honneur

A Brague en Portugal, saint Pierre, martyr, premier évêque de cette ville.

(1) Plusieurs savants auteurs ont réfuté cette prétendue apostasie de saint Marcellin ; saint Augustin lui-même en justifie ce saint Pape ; mais nous avons conservé ce récit, parce qu'il montre la croyance de l'antiquité sur la souveraine autorité du Pape, qui juge tous les autres et ne peut être jugé par personne.

Ce même jour mourut saint Riquier, au monastère autrefois nommé Centule, aujourd'hui Saint-Riquier, situé au comté de Ponthieu, en Picardie. Il étoit né de parents païens, qui l'élevèrent aussi en l'idolâtrie. Voici comment il fut converti. En ce temps-là, deux prêtres irlandois, saint Sadoc et saint Adrien (dont les religieux de Saint-Riquier possèdent les reliques), arrivèrent en Picardie pour y apporter la lumière de l'Évangile. La barbarie de ce peuple étoit alors si grande, qu'ils eussent été contraints de s'en retourner à cause des mauvais traitements qu'on leur faisoit, si saint Riquier ne les eût retenus chez lui, où il les traita du mieux qu'il lui fut possible. En récompense de cette hospitalité généreuse, Dieu lui fit la grâce de quitter le paganisme et d'embrasser la foi chrétienne, par le moyen de leurs saintes instructions. Au bout de quelque temps il fut fait prêtre et s'adonna fort à la prédication. Il eut désir d'aller en Angleterre pour y semer la parole de Dieu, mais l'affection naturelle le ramena en son pays, où la renommée de sa sainteté invita le roi Dagobert à l'aller visiter et recevoir ses saintes remontrances. Ce bon saint se voyant distrait plus qu'il ne désiroit de ses pieux exercices par les visites trop fréquentes qu'on lui faisoit, donna le gouvernement du monastère, qu'il avoit fait bâtir, à un autre religieux, et se retira dans une forêt, en un lieu que l'on nomme à présent l'abbaye de Forestmontier, près de Rue, en Picardie, où il bâtit une petite cellule, y menant une vie plus angélique qu'humaine. Enfin, après avoir ainsi vécu un long espace de temps, il prédit à un sien compagnon l'heure de sa mort, et mourut, comme il avoit dit, le 26 avril, environ l'an de Notre-Seigneur 640. Quelque temps après, les religieux du monastère de Centule enlevèrent son corps et le transportèrent dans leur église, où Dieu a manifesté sa gloire par des miracles; mais son nom n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Anthime, évêque et martyr. — Sainte Zite, vierge de Lucques.

Les saints Castor et Etienne, martyrs; saint Anastase, pape; saint Tertullien; saint Jean de Constantinople; saint Pierre Armengol; saint Turibe, archevêque de Lima; le bienheureux Jacques d'Illyrie.

LA VIE DE SAINT ANTHIME

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Maximien, empereur.

Saint Anthime étoit natif de Nicomédie. Sa piété et sa modestie se firent tellement paroître dès son enfance, que par l'ornement et la beauté de ses mœurs, la simplicité et la candeur de sa vie il surpassoit tout autre de son âge. Étant parvenu à l'adolescence, il s'adonna à la philosophie chrétienne avec une telle ferveur (joint que la gravité de ses mœurs y aidoit merveilleusement), qu'il donnoit de l'étonnement à tous ceux qui en avoient la connoissance, et de l'affection en même temps à suivre la vertu, rallumant en eux le feu de l'amour divin. De sorte que sa vertu tenant ainsi tout le monde en admiration, il fut élevé à l'état sacerdotal, honneur qui relevoit grandement alors celui qui le possédoit, et quelque temps après, l'évêque de Nicomédie venant à décéder, il fut élu en sa place, par un commun consentement de tous les chrétiens, bien qu'il fît tout son possible pour ne se point charger de cette dignité.

Quand il vit que ni ses prières, ni ses adresses ne purent apporter aucun changement à son élection, il prit le gouvernail des deux mains, à la façon d'un maître et sage pilote, afin de conduire le navire de l'Église, qu'il avoit en son gouvernement, au port de salut si désiré. Mais; comme les flots et la tempête de l'impiété étoient grands et dangereux, aussi étoit-il besoin d'un grand travail et d'une grande vigilance. Ce fut en quoi il fit paroître d'une merveilleuse façon sa prudence et sa constance. Indes et Domna, deux riches et puissants seigneurs, en sont témoins; car, abandonnant l'Empereur avec un grand mépris des richesses et des honneurs qu'ils possédoient, ils embrassèrent la foi et la religion chrétienne, par le moyen de ses saintes exhortations. Témoins en sont aussi Glicérie et Théophile, qui, ravis par l'exemple de sa piété, méprisèrent les dards d'une cruelle mort, dont ils triomphèrent pour l'amour de Jésus-Christ. Témoins enfin vingt mille martyrs, qui s'exposèrent courageusement aux flammes d'un feu dévorant, pour conserver jusqu'à la mort, la foi et la piété que saint Anthime leur avoit enseignées.

C'étoit véritablement un siècle de fer, où les fidèles chrétiens souffrirent beaucoup. Ce fut la dixième persécution, qui fut étrange et cruelle, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Saint Anthime, que la splendeur de ses vertus rendoit plus illustre par-dessus les autres, ne pouvoit pas rester longtemps sans être découvert et sans ressentir la cruauté des tyrans. Maximien donc commanda vingt gens d'armes pour le chercher et le lui amener en diligence, d'autant qu'il s'opposoit le plus à sa tyrannie, exhortant et encourageant les chrétiens à souffrir constamment les plus cruels tourments, plutôt que de sacrifier aux faux dieux.

Comme ces satellites alloient et venoient, en le cherchant de tous côtés, ils le rencontrèrent par hasard sans toutefois le reconnoître. Ils lui demandèrent s'il ne connoissoit pas Anthime, évêque de Nicomédie, et s'il ne savoit pas où il se retiroit, le priant même de leur en donner quelque connoissance. Lui qui désiroit fort, il y avoit longtemps, de rencontrer l'occasion d'ac-

quérir la palme du martyre (sans toutefois la chercher exprès, d'autant qu'il étoit nécessaire pour la consolation des pauvres fidèles), fut bien aise de la trouver; si bien qu'il les invita à venir manger et à se reposer chez lui, sans se mettre davantage en peine de chercher Anthime, leur donnant assurance qu'il le leur enseigneroit, et qu'il l'amèneroit infailliblement.

Ces chevaliers donc, aussi contents de cette bonne aventure qu'ils l'eussent été de la capture de l'évêque, se mirent à faire bonne chère, et d'autant plus librement qu'ils voyoient la franchise de ce bon vieillard à les bien traiter et à les exciter à se réjouir : et lorsqu'il les eut mis en humeur de donner carrière à leurs esprits; voilà qu'il se leva au milieu d'eux, et leur dit : « O braves et généreux soldats ! je vous ai promis de vous amener et vous faire voir Anthime, évêque de Nicomédie. C'est moi, je suis celui que vous cherchez tant. Réjouissez-vous donc, afin que par après vous me conduisiez vers l'Empereur. »

Cela dit d'un visage gai et avec tant d'assurance, donna un tel étonnement à ces gens d'armes, qu'ils demeurèrent comme muets, sans lui faire aucune réponse, et pour le respect qu'ils portoient à son vieil âge, ils n'osèrent même le regarder. De sorte que, considérant d'une part l'insigne bienveillance de saint Anthime à leur endroit, et le bon traitement qu'il leur avoit fait, d'autre côté la tyrannie insupportable de Maximien, ils jugèrent que ce seroit une ingratitude honteuse de lui méfaire en aucune façon : si bien que remerciant humblement le saint vieillard, ils lui permirent, et même ils lui conseillèrent de se retirer.

Mais saint Anthime désireux de souffrir le martyre, prit de là sujet de leur faire une petite exhortation touchant la piété, la foi et l'honneur qui est dû au seul vrai Dieu, avec tant d'autorité et de bonne grâce, que sur-le-champ, ils renoncèrent à l'idolâtrie et au culte de leurs faux dieux, pour embrasser la religion chrétienne, et, confessant tous Jésus-Christ pour le seul et vrai Dieu, reçurent le sacrement de baptême de la main du saint prélat.

Après cela, saint Anthime, s'étant fait lier les mains derrière le dos, s'achemina pour aller recevoir la couronne du martyre, et

ainsi marchant le premier devant tous les autres, se présenta franchement devant Maximien. L'Empereur pensant ébranler ce cœur généreux, se fit apporter tous les instruments dont on se servoit pour tourmenter les saints martyrs, puis il lui demanda si c'étoit lui qui s'appeloit Anthime, et qui combattoit la divinité de leurs dieux avec un tel mépris, pervertissant le peuple par ses prédications. A quoi saint Anthime répondit :

« Certes, votre demande resteroit sans réponse, n'étoit que le divin apôtre nous enseigne de nous tenir prêts à rendre raison à qui que ce soit qui nous la demande. Il est vrai que ci-devant je déplorois grandement la misère de votre aveuglement, entendant que vous adoriez certains simulacres, leur attribuant une divinité ; mais maintenant comment supporterois-je l'espérance que vous avez de m'obliger à faire de même, ou par vos menaces, ou par vos supplices ? Croyez-vous, ô Empereur ! avoir assez de pouvoir pour me faire renoncer à la foi et à l'honneur que je dois à Jésus-Christ mon Sauveur et mon Dieu, me laissant emporter par la douceur de vos belles paroles, ou par l'appréhension de vos tourments ? Non, non, vous vous trompez, si vous avez cette croyance. C'est à faire à un cœur abject, lâche et poltron, de préférer les voluptés passagères et trompeuses de ce monde aux délices célestes et éternelles. »

Ces paroles furent accompagnées d'une gravité majestueuse et d'une ferveur vraiment chrétienne.

Maximien méprisant ces paroles, et s'imaginant qu'il en empêcheroit bien l'effet, commanda de meurtrir la tête du saint martyr avec des pierres; mais saint Anthime se réjouissant de ces commencements, et désirant souffrir de plus grands supplices, s'écria : *Que les dieux, qui n'ont pas fait le ciel et la terre périssent maintenant.* L'Empereur devenant fier comme un lion, lui fit percer les talons avec de longues alênes de fer tout en feu, et le fit rouler sur la terre toute parsemée de têts pointus, puis il le fit très-cruellement fouetter. Non content de cela, il lui fit chausser des chausses d'airain toutes rouges de feu, s'efforçant par la rigueur de ces tourments de surmonter sa constance. Mais Notre-Seigneur.

qui n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs, au plus fort même de leurs afflictions, le consola dans ces tourments. Il lui sembla ouïr une voix du ciel qui l'encourageoit, et qui lui promettoit de grandes récompenses, avec une glorieuse victoire. Aussi, tout à coup le saint martyr reprenant courage, et faisant paroître sur son front un contentement extraordinaire en son âme, s'adressa à l'Empereur, qui ne savoit où il en étoit : *En bref*, lui dit-il, *je vous ferai bien voir que ce n'est qu'une pure folie et une vaine opinion de religion, qui fait adorer ces fausses divinités, et blasphémer de la sorte le saint nom de Jésus-Christ.*

C'étoit là mettre de l'huile dans le feu, et provoquer davantage le courroux de l'Empereur, qui commanda qu'on l'attachât à la roue, et que sans cesse en le tournant on lui brûlât peu à peu tout son corps avec des flambeaux ardents. Cela fut aussitôt fait que dit; mais les bourreaux qui prenoient plaisir dans la cruauté, pensant à force de flambeaux réduire le saint martyr tout en feu, furent soudain renversés par terre, et leurs instruments leur tombant des mains, ils demeurèrent là comme assoupis d'un profond sommeil. Là-dessus Maximien tournant de rage les yeux en la tête, enflammé de fureur, commença à crier après ces malheureux bourreaux, et, leur disant mille injures, leur reprocha plusieurs fois leur lâcheté, et de n'avoir non plus de courage que des femmes; eux remplis d'horreur et d'effroi, et tremblant de tous leurs membres, crioient qu'ils ne pouvoient supporter la splendeur et la majesté de trois personnages, qu'ils voyoient assister le saint martyr, tout brillants d'une lumière merveilleusement éclatante. Cependant saint Anthime, rempli de joie et de contentement, chantoit au milieu de ses tourments, et rendoit gloire à Dieu, faisant désespérer ce cruel tyran, qui, tout rempli de fureur jetoit feu et flammes.

Enfin, vaincu par la constance d'un si grand martyr, il fut contraint de le faire détacher de la roue, et le fit mener en prison, chargé de chaînes de fer. Mais il arriva que, sur le milieu du chemin, ses chaînes se délièrent miraculeusement et tombèrent d'elles-mêmes à terre; ce qui donna une telle épouvante aux sa-

tellites qui le conduisoient, qu'ils tombèrent par terre, tremblants d'effroi. Toutefois, saint Anthime les releva par la main, et, leur ayant commandé de continuer à faire leur charge, il arriva en la prison, où il entra aussi joyeux que s'il fût allé à des noces.

Or, il y avoit dans la prison un grand nombre de criminels qui reçurent une si grande consolation de sa présence et de ses saints entretiens, qu'ils lui remirent entre les mains le gouvernement entier de leurs âmes, étant prêts de subir telle pénitence qu'il lui plairoit leur imposer pour la rémission de leurs péchés. Ils reçurent donc le sacrement de baptême et furent faits cohéritiers de Jésus-Christ au royaume des cieux.

Cependant l'empereur Maximien voyant son impiété bravée de quelque côté qu'il se tournât, se fit amener le saint martyr devant son tribunal, auquel, après une infinité de belles paroles, il promit de grandes récompenses, et de l'honorer de l'office de souverain prêtre des dieux, s'il vouloit leur offrir de l'encens. Saint Anthime, alors, se moquant de la folie de l'Empereur : *Je suis,* lui dit-il, *prêtre du grand et souverain Pontife Jésus-Christ, auquel je m'offre moi-même en sacrifice. Pour ce qui est de vos dieux et de leurs dignités dont vous me parlez, ce n'est qu'une pure folie.*

Voilà, certes, se moquer véritablement d'un tyran, et d'autant plus qu'il lui parloit à lui-même. Aussi ne l'endura-t-il pas longtemps sans s'en venger ; car il commanda qu'on lui tranchât la tête sur-le-champ, ce qui fut exécuté en même temps, le 27 d'avril, l'an de Notre-Seigneur 302, le sixième du pontificat de Marcellin, pape, et le dix-neuvième de l'empire de Dioclétien et de Maximien, empereurs. Son corps fut ensuite inhumé par les chrétiens au même lieu où il reçut la couronne du martyre.

Métaphraste a écrit amplement sa vie, que Lipelloo, Chartreux, a réduite en abrégé en son second tome des Vies des Saints. Nous l'avons suivi le plus fidèlement qu'il nous a été possible. Les Martyrologes latins, Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, font une honorable mention de lui.

L'Histoire ecclésiastique rapporte de lui que l'exemple de sa

sainte vie eut tant de force sur les chrétiens de Nicomédie, que presque tous l'imitèrent aussi bien en sa mort qu'en sa sainte vie, souffrant constamment le martyre, et avec une telle ferveur que, sans permettre qu'on les interrogeât, ils se présentoient librement aux supplices par troupes, professant qu'ils étoient chrétiens; si bien que plus de vingt mille reçurent la couronne du martyre en peu de temps, à l'imitation de saint Anthime.

Le cardinal Baronius fait encore une honorable mention de lui, tant en ses Annales qu'en ses Annotations sur le Martyrologe Romain; comme aussi Eusèbe en son Histoire ecclésiastique.

LA VIE DE SAINTE ZITE,

VIERGE DE LUCQUES.

A trois lieues de Lucques, sur le mont Sagrati, dans une petite chaumière située près de l'église de Saint-Jean-Baptiste, l'an du Seigneur 1218, naquit sainte Zite, de pauvres laboureurs du village de Bozzanello. Son père s'appeloit Jean Lombard, et sa mère Bonissima. Ils appartenoient à une pieuse famille, en qui les richesses de la foi suppléoient à celles de la terre. Le frère de Bonissima étoit ermite au mont Lupélia, où il mourut en odeur de sainteté. La sœur aînée de sainte Zite menoit la vie de religieuse dans un couvent de l'Ordre de Cîteaux.

Quand sainte Zite eut douze ans, voyant la pauvreté de sa famille, elle pria son père de la placer comme servante dans quelque riche maison de Lucques. Ils partirent ensemble pour la ville, l'enfant portant sous son bras un petit panier de fruits, et ils allèrent frapper à la porte du seigneur Pagano de Fatinelli. Les

services de l'enfant furent agréés, et elle entra dans cette maison sur laquelle elle alloit appeler les bénédictions du ciel, et qu'elle ne devoit plus quitter qu'à sa mort.

Le palais des Fatinelli étoit voisin de l'église de San-Frediano, ancien évêque de Lucques. Dès le matin, sainte Zite accouroit à l'église avant que personne ne fût levé dans la maison; elle y prioit longuement, entendoit la sainte messe et puisoit des forces pour les travaux de la journée. La voyant si fidèle à lui consacrer ses premières heures, notre Seigneur se prit d'amour pour cette pauvre servante; il descendit dans son cœur et se plut à y faire germer toutes les vertus.

Sous la conduite de ce bon Maître, sainte Zite avança rapidement dans les voies de la sainteté; elle étoit humble, douce, patiente comme son cher Seigneur; elle fuyoit les querelles, aidoit les autres servantes dans leurs travaux, supportoit sans murmure leurs dédains ou leur colère. Quand on lui faisoit des reproches avec emportement, elle répondoit doucement : Pardonnez-moi cette faute pour que le Seigneur vous pardonne; mais ne vous fâchez pas ainsi, car vous pourriez l'offenser. Elle eut beaucoup à souffrir de ses compagnes : ce fut sa première épreuve; chacun la détestoit pour sa vertu, ainsi qu'il arrive souvent. Elle enduroit les persécutions avec joie, heureuse d'avoir part aux souffrances de Notre-Seigneur et d'être avec lui sur le Calvaire.

Quand ils eurent uni leurs âmes dans la souffrance, le divin Epoux, jaloux du cœur de sa fille, lui inspira de se donner toute à lui. Sainte Zite résolut donc de lui conserver sa virginité, et pour garder fidèlement le don qu'elle faisoit à son Seigneur, elle mena désormais une vie mortifiée, châtiant son corps et le réduisant en servitude par ses jeûnes et ses austérités, afin qu'il ne trahît point la foi qu'elle avoit promise. Le démon essaya bien d'entrer dans son âme; il voulut la corrompre par un des serviteurs de la maison, à qui il avoit inspiré pour elle une passion furieuse. Un jour même il entraîna ce malheureux à user de violence; mais Dieu donna des forces à sa servante, qui repoussa victorieusement tous ces assauts.

Son amour pour Notre-Seigneur s'accrut des sacrifices qu'elle lui faisoit; elle n'avoit d'autre bonheur que de s'unir à lui par la sainte Communion; elle la recevoit souvent, et quand son cœur étoit embrasé par les flammes divines, elle répandoit sur les pauvres les ardeurs de sa charité. Elle les soignoit, les consoloit, jeûnoit pour leur donner davantage. Elle servoit ainsi son bon Maître du ciel dans la personne de ses représentants sur la terre. Elle se retranchoit tout, épargnoit sur tout, portoit les mêmes vêtements hiver et été, afin de faire l'aumône de sa pauvreté. Quand elle n'avoit plus rien, elle demandoit pour eux; elle cédoit son lit à de pauvres femmes et couchoit sur la dure. S'il se perdoit un morceau de pain dans la maison, elle le mettoit de côté pour les pauvres. Notre-Seigneur se plaisoit à voir le cœur si généreux de sa servante, et il l'en récompensa plusieurs fois par des miracles.

Un jour que sainte Zite descendoit l'escalier, portant à de pauvres familles les restes qu'elle avoit épargnés, elle fut rencontrée du seigneur Fatinelli, qui lui demanda avec humeur ce qu'elle cachoit dans son tablier. Sainte Zite inspirée de Dieu lui répondit : ce sont des fleurs, mon bon maître; voyez plutôt, ce sont des fleurs! Elle découvre son tablier, qui se trouve aussitôt rempli de fleurs.

Une autre fois qu'elle tiroit de l'eau, un pèlerin lui demanda à boire; touchée de la fatigue et de la misère de ce vieillard, sainte Zite invoqua Notre-Seigneur et lui donna à boire. L'eau se changea aussitôt en un vin qui rendit à cet homme les forces qu'il avoit perdues.

« Il y eut en ce temps-là, dit l'historien françois de sainte Zite, une grande famine. Le nombre des misérables s'accrut considérablement, et on ne savoit plus quels moyens prendre pour les secourir. On les voyoit par troupes dans les rues et sur les places publiques, pâles, maigres, implorant la pitié de tous. Un grand nombre d'entre eux mouroient de langueur et de désespoir. Sainte Zite ne tenoit pas à ce spectacle; il sembloit qu'un glaive de douleur lui traversât l'âme, tant elle souffroit dans chacun de ces malheureux! Elle avoit épuisé ses ressources personnelles et mis à profit tout ce dont elle pouvoit disposer, quand une femme et

ses nombreux petits enfants, l'entourant comme leur refuge et leur mère, lui demandèrent du pain. Sainte Zite possédoit la confiance de ses maîtres ; ils approuvoient toutes les charités qu'elle faisoit, car ils voyoient que la bénédiction du ciel étoit avec la sainte fille dans leur maison : elle n'hésita donc pas. La très-bénigne servante de Dieu, peu soucieuse des biens de ce monde, et plus touchée du sort des malheureux qui l'imploroient, ouvrit des coffres où étoit une abondante provision de fèves et leur en donna. La foule accourut chez Fatinelli, et la sainte pensant que dans une telle calamité il n'étoit pas possible de laisser périr d'inanition tant de créatures de Dieu, distribua toujours les fèves et jusque-là où elle put atteindre avec les bras et les mains. Les malheureux qui mouroient sans secours la couvroient de bénédictions. Cependant elle vint à penser tout-à-coup qu'elle avoit agi à l'insu de son maître et se troubla. J'ai commis une faute, se disoit-elle ; je devois parler avant d'agir. Que de reproches on va me faire? Je les mérite, ô mon Dieu! mais vous savez si je n'aime pas mieux subir ces reproches et les châtiments mêmes, que d'entendre les cris et les gémissements douloureux de ces pauvres affamés. Sur ces entrefaites, Fatinelli avoit précisément vendu les fèves et touché leur prix. Il appela donc sainte Zite et lui ordonna d'ouvrir le grenier et de les mesurer. La sainte frémit à cet ordre, et toutefois, pleine de confiance en Dieu, elle le supplia de ne pas l'abandonner et d'adoucir l'esprit de son maître, de manière à ce qu'il ne fût pas trop sensible à la perte de son gain. Fatinelli s'avançant dans le grenier, fut aux coffres, et commença à mesurer les fèves : les coffres étoient aussi pleins qu'avant la distribution. Sainte Zite, pendant ce temps, se tenoit auprès de sa maîtresse comme en un lieu de refuge, et s'étonnoit du silence de Fatinelli. Quelle ne fut donc pas sa surprise en s'approchant? Saisie de reconnoissance, elle glorifia Dieu. Sainte Zite, à l'exemple du divin Maître n'avoit pas cru pouvoir écarter ce peuple affamé qui venoit à elle et qui la suppplioit au nom du Seigneur. »

Telle étoit la charité de sainte Zite, et les merveilles que Dieu faisoit pour la récompenser. Cette pauvre servante, si petite aux yeux du monde, lui étoit cependant devenue si chère que ce grand

Dieu ne pouvoit plus contenir son amour pour elle ni résister aux ardeurs de sa prière. Quand elle faisoit oraison la nuit, il enlevoit son âme et l'admettoit en sa présence au milieu de sa cour céleste, lui faisant goûter par avance une petite part de ses joies éternelles. Souvent il remplissoit la chambre où elle prioit d'une lumière extraordinaire, qui fut vue plusieurs fois des gens de la maison.

Les anges ne dédaignoient pas de servir cette amie de leur Maître. Un jour qu'elle s'étoit oubliée dans ses prières à l'église de San-Frediano, quand elle sortit de la basilique, elle s'aperçut avec terreur que le soleil étoit déjà haut sur l'horizon. Ce jour-là elle devoit faire le pain, et tout en hâtant le pas elle pensoit aux reproches que lui attireroit sa négligence. Mais pendant ses oraisons les anges l'avoient remplacée dans la maison de son maître; en rentrant elle trouva le pain pétri et prêt à mettre au four. Elle voulut en remercier sa maîtresse et ses compagnes, qui ne surent de quoi elle vouloit parler, ne s'étant pas aperçues de son absence; et ce ne fut qu'à la suave odeur de ce pain, qu'elle reconnut les mains célestes qui l'avoient pétri.

La veille de Noël, comme elle alloit à l'église pour assister aux offices de la nuit, elle rencontra son maître qui, la voyant légèrement vêtue par un temps si rigoureux, lui donna son manteau, lui recommandant bien de le rapporter, car il savoit, dit l'historien de la sainte, qu'elle se dépouilloit journellement de tout pour les malheureux. Sainte Zite se promit d'obéir et partit en remerciant Dieu de la bonté de son maître. Elle entre à San-Frediano par la porte à laquelle, ajoute l'historien, le souvenir du fait que nous allons rapporter, a attaché le nom de Porte-de-l'Ange; là gisoit un pauvre qui se plaignoit douloureusement, et dont les dents claquoient de froid.

— Qu'avez-vous, mon bon frère, lui demanda la sainte.

Le vieillard ne répond rien; mais son regard et son geste indiquent le manteau. Sainte Zite n'avoit besoin, pour comprendre ce muet langage, que de voir sa presque complète nudité.

— Je serai à l'église tout le temps des offices, reprit-elle; mettez donc ce manteau sur vos épaules, je le reprendrai en sortant.

L'humble fille étoit heureuse de souffrir quelque chose pour son Dieu en cette nuit où le Verbe fait chair naquit dans l'étable de Bethléem et eut une crèche pour berceau! Elle se recueillit donc en présence du divin Enfant, et son âme, loin de son corps, fut bientôt dans les ravissements de ces heureux bergers qui furent appelés les premiers à former la cour du Sauveur. Son extase se prolongea jusqu'au moment où les premiers rayons du jour l'appeloient à ses devoirs habituels : elle sortit en cherchant des yeux le pauvre auquel elle avoit prêté le manteau; il avoit disparu.

Sainte Zite se reprocha alors de n'avoir pas suivi les ordres de Fatinelli; elle n'accusoit pas ce bon vieillard : mais peut-être, se disoit-elle, aurai-je lassé sa patience : sans doute plus tard il rapportera le manteau.

Cependant son maître entra dans une grande colère et lui fit de vifs reproches de sa désobéissance. La sainte s'humilioit, s'accusant de sa faute; mais rien ne pouvoit calmer l'irritation de Fatinelli; lorsqu'on frappa à la porte. Un étranger rapportoit le manteau. Quand il sortit, une lumière céleste l'environna, et tous ceux qui étoient présents reconnurent, à la douce émotion dont leur cœur fut tout-à-coup rempli, le messager de Dieu.

Tous les veudredis, sainte Zite alloit en pèlerinage à San-Angelo-in-Monte, dont l'église est éloignée de Lucques d'environ deux lieues. Une fois que l'ouvrage de la maison l'avoit retenue plus longtemps que de coutume, elle partit cependant, mais la nuit la surprit à un mille de la ville. Un cavalier la rencontre sur le chemin. Où allez-vous à cette heure? lui dit-il; vous périrez dans les précipices; et il passa au galop de son cheval. Comme il arrivoit à San-Angelo, il aperçut la sainte qu'il croyoit avoir laissée bien loin derrière lui, à genoux devant la porte de l'église. — Comment, lui dit-il tout surpris, comment êtes-vous arrivée ici avant moi?

— Ainsi qu'il a plu à Dieu, répondit la sainte, ainsi il a été fait.

Sainte Zite portoit un grand amour à saint Jean l'Évangéliste et à sainte Marie-Magdeleine, les deux amis de son bon Maître. La veille de la fête de la sainte Pénitente, elle voulut faire brûler un

cierge dans une église de Sainte-Magdeleine assez éloignée de Lucques. On étoit en temps de guerre, et de crainte des maraudeurs on fermoit les portes de l'église à l'entrée de la nuit.

Quand sainte Zite arriva, les portes étoient fermées. Elle se met à genoux sur le seuil, allume son cierge et fait ses prières. Le sommeil la suprit en cet état. Un orage s'élève; la pluie tombe à torrents. Au matin, la sainte se réveille, voit la terre couverte d'eau; mais la pluie l'avoit respectée, et son cierge brûloit encore. Les portes de l'église s'ouvrent devant elle; elle entre, et, quelque temps après, le curé et les habitants du lieu la trouvoient en prière dans l'église qu'ils avoient fermée la veille.

La très-sainte Vierge veilloit d'une manière toute particulière sur la servante de son divin Fils; elle la protégeoit dans ses pèlerinages, et une fois elle daigna l'accompagner elle-même.

« La sainte, dit son historien, étoit partie un matin pour l'église de Saint-Jacques in Poggio; elle y fit sa prière et continua son pèlerinage jusqu'à Saint-Pierre a Grado, qui étoit au delà de Pise. Après ses dévotions, elle reprit sa route et repassa par Pise, assez tard dans l'après-midi, lorsque le soleil descendoit déjà vers l'horizon. Au bas d'une montagne, un homme qu'elle connoissoit la supplie d'accepter l'hospitalité et de ne pas s'aventurer plus loin de nuit. Elle ne le voulut pas, et, pleine de courage, elle commença à gravir le mont Saint-Julien, dont les chemins présentent beaucoup de difficultés. Un ermite habitoit là; il la conjura, quand il la vit, de se reposer, dans la crainte que quelque malfaiteur ou des bêtes féroces ne l'attaquassent à cette heure de nuit. Mais l'esprit l'emportoit trop en elle sur les appréhensions de la chair pour qu'elle craignît aucun danger : elle passa outre, ainsi que devant le château fort de Massa, où des soldats, surpris de voir l'intrépidité de cette foible femme, l'invitoient également à se reposer. Cependant, à quelque distance de là, le jeûne et la route l'épuisant, la sainte sentit foiblir ses forces, et s'assit au bord d'une fontaine, mourante de besoin et de chaleur. C'étoit vers l'heure du chant du coq; cependant, dit l'auteur contemporain, son esprit dominoit son corps. Notre sainte puisoit donc un

peu d'ean dans le creux de sa main et la portoit à ses lèvres, quand elle sentit une main se poser sur son épaule, tandis que la voix d'une femme lui disoit : « Voulez-vous venir à Lucques avec moi? » Loin d'être troublée à ces paroles inattendues, sainte Zite se sentit tout à coup fortifiée comme par un attouchement divin. Sa soif, sa faim, sa lassitude, son accablement, tout sembla s'évanouir. Il y avoit un réconfort salutaire dans la douce voix qui lui adressoit ces paroles; et elle répondit : « Volontiers, allons ensemble. » Puis, se relevant, elle reprit joyeusement son chemin. Pontetetto, fort construit sur l'Ozorio, pour arrêter les courses des Pisans, étoit le seul passage : les portes s'en trouvoient fermées et verrouillées à cette heure de nuit; mais, à l'approche des deux femmes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, et nos voyageuses passèrent sans obstacle, ainsi qu'à la porte Saint-Pierre, qui s'ouvrit également devant elles, et se referma miraculeusement. Sainte Zite traversa la ville et arriva enfin à la maison de son maître; elle appela une servante, qui murmura fort contre elle de ce qu'elle la réveilloit. Alors sainte Zite tendit la main à la voyageuse inconnue, en la priant de venir prendre un peu de repos : elle avoit disparu. »

On a bâti une chapelle auprès de la fontaine où la très-sainte Vierge vint au secours de sainte Zite, et on y lit encore sur son fronton, couvert de mousse et de lierre : *Sancta Zita, ora pro nobis.*

Le reste de la vie de la bienheureuse servante ne fut plus, en quelque sorte, qu'une prière et une extase continuelles. Le moment approchoit où Notre-Seigneur vouloit célébrer avec son épouse ses noces dans l'éternité. Le 22 avril de l'an 1278, comme elle étoit dans sa soixantième année, elle se mit au lit, malade de la fièvre. On reconnut qu'elle se sentoit près de sa fin; car elle n'avoit point coutume de céder ainsi à ses infirmités. Un grand nombre de personnes l'entourèrent à ses derniers moments; elle reçut Notre-Seigneur avec une joie et une ferveur qui prouvoient bien son amour pour son Maître. Le 27 avril, elle lui rendit son âme, avec un visage calme et empreint du bonheur qu'elle alloit

goûter pour jamais. Ses mains étoient jointes; on eût dit qu'elle prioit encore.

A cet instant, une étoile brillante parut sur la maison, et son éclat ne put être effacé par les rayons du soleil. Les enfants, comme par une inspiration divine, se mirent aussitôt à crier dans les rues et sur les places de Lucques : « La sainte est morte; allons voir la sainte à la maison des Fatinelli. » Une foule immense envahit la demeure où étoit déposé le saint corps; on se disputoit ses vêtements et les moindres objets qui lui avoient appartenu. Toute la ville voulut rendre hommage à cette pauvre servante. O gloire des amis de Dieu! toutes les grandeurs de la terre disparoissent devant leur grandeur! A quelque rang qu'ils appartiennent, si humbles, si abaissés qu'ils soient, quand Dieu les a choisis, il sait bien les placer au-dessus de toutes les puissances du monde, qu'ils ont méprisées pour son amour. Cette petite chambre si dénuée, où Notre-Seigneur s'étoit entretenu souvent avec sa servante, étoit visitée par le peuple et par la noblesse, avec plus de respect qu'on ne visite les palais des rois. On vouloit voir tous les lieux sanctifiés en quelque sorte par ses miracles : le grenier où le grain s'étoit multiplié, le puits où l'eau s'étoit changée en vin, l'escalier où les fleurs avoient attesté la puissance de la charité.

« Nous avons visité nous-même, dit l'historien moderne de sainte Zite, ces lieux à jamais vénérés, qu'usent encore les genoux des pèlerins aux jours où l'on célèbre sa mémoire ; jours de sainteté et de joie, pendant lesquels la ville de Lucques brille comme un jardin couvert de mille fleurs! Alors, des troupes bruyantes de villageois descendent de leurs montagnes avec des bouquets à la main. Les fleurs rappellent un des chers miracles de notre sainte : elles sont bénites, touchent le tombeau; puis sont pieusement suspendues, au retour, sous l'image de la Madone, devant laquelle brûle dans chaque chaumière une lampe, image elle-même de la charité qui doit toujours brûler dans nos cœurs. Aussi, chaque soir, la famille, après la récitation de la couronne de Marie, invoque sainte Zite, l'humble fille de celle qui

porta le Verbe et règne éternellement dans la gloire même de Dieu. »

Quatre ans après la mort de sainte Zite, en 1282, les miracles qui s'opéroient à son tombeau étoient déjà si nombreux, que l'évêque de Lucques permit qu'on l'honorât d'un culte public. Son corps fut exposé à la vénération du peuple dans une chapelle qu'orna la piété des Fatinelli, ses anciens maîtres. On ne sauroit raconter tous les prodiges qui furent enregistrés par les officiers publics de la ville. Les morts ressuscitoient, les malades étoient guéris, les aveugles recouvroient la vue. La fille d'un seigneur bourguignon, Marie de Sens, vint de France à Lucques, prier au tombeau de la sainte, où elle recouvra l'usage de ses membres et la vue qu'elle avoit perdue depuis dix ans. Nous ne pouvons oublier aussi la guérison de Pierre des Fatinelli, qui avoit été, je crois, élevé par la bienheureuse. Il étoit tombé malade en Provence, où il voyageoit pour des affaires de commerce. Abandonné des médecins, il n'attendoit plus que la mort, rendue plus amère encore par sa solitude et son éloignement de son pays, lorsqu'il se rappela cette pieuse servante qui avoit soigné sa jeunesse et qui étoit restée comme l'ange gardien de sa famille. Il l'invoque, et, la nuit suivante, une douce lumière se répand dans sa chambre, une femme admirablement vêtue lui apparoit. C'est Zite! Il reconnoît la bonne Zite, et se plaint aussitôt à elle avec une entière confiance : — O Zite! pourquoi m'avez-vous abandonné? Ne saviez-vous pas que j'étois malade et dans une extrême affliction? Je suis délaissé de tout le monde ; je vais mourir loin des miens. Mais vous voici enfin : hâtez-vous de me secourir, je vous en prie de tout mon cœur!

— Pierre, ne doutez pas, ayez courage, répondit la sainte.

— Mais quels sont ceux qui vous accompagnent? dit le pauvre malade?

— Ne vous inquiétez pas de tant de choses, reprit-elle, ayez seulement une droite volonté.

Ces paroles prononcées, elle disparut. Cependant Pierre étoit soulagé, une force nouvelle l'animoit. Il demande à manger à la

garde, qui avoit bien entendu parler au malade, mais qui ne pouvoit comprendre qui lui avoit adressé la parole. Elle l'engage donc à se reposer; mais il se déclare guéri, se lève, et donne pour preuve du miracle fait en sa faveur, que ses médecins mourront avant lui. L'événement justifia cette prédiction. Pierre rentra dans sa patrie, où sa guérison miraculeuse causa une grande consolation à tous les siens et à ses amis. »

Le culte de sainte Zite se répandit rapidement dans sa patrie et dans le reste de l'Europe. Gènes lui éleva des autels et établit une confrérie de pénitence en son honneur. Son sénat fit de grandes instances au Pape pour obtenir sa canonisation. Palerme se glorifie de posséder des vêtements de la sainte. Le bienheureux Pierre de Hérénia, qui lui étoit fort dévôt, et qui vivoit au couvent des Dominicains de cette ville, dans le xv[e] siècle, avoit coutume, le jour de sa fête, de réunir tous les pauvres, qu'il nourrissoit et servoit lui-même. Plusieurs fois, le nombre des convives ayant excédé ses ressources, ses provisions se multiplièrent miraculeusement. Quelle touchante manière d'honorer la servante des pauvres, et combien elle devoit plaire à Notre-Seigneur!

L'Espagne avoit consacré plusieurs chapelles en l'honneur de sainte Zite, l'Angleterre avoit obtenu un petit doigt du pied droit de la sainte, pour une église qu'un chevalier de Malte avoit fait construire sous son invocation, dans le comté de Lincoln: Mais hélas! qu'est devenue cette précieuse relique? Rome lui avoit aussi dédié une chapelle dans l'église des Lucquois. C'est un Fatinelli qui l'avoit fait ériger, en souvenir de l'affection filiale de ses ancêtres.

En 1446, en 1581, en 1652, on ouvrit le tombeau de sainte Zite, et toujours son corps fut trouvé intact, exempt de toute corruption. On eût dit qu'il étoit encore vivant, rapportent les procès-verbaux de la visite. Ce prodige de conservation pendant près de six siècles s'est prolongé jusqu'à nos jours, et M. le baron de Montreuil le trouva, en 1841, tel que les Bollandistes l'avoient décrit au dix-septième siècle.

« Par une faveur toute spéciale, raconte ce pieux historien de

sainte Zite, il nous a été permis non-seulement de voir, mais de toucher le saint corps, et nous avons obtenu de la bonté de Mgr Stefanelli, archevêque de Lucques, que la châsse fut découverte, et qu'un acte régulier constatât, en présence des autorités ecclésiastiques et d'un grand nombre de témoins, l'état de conservation des restes sacrés que nous étions venus visiter. Nous parlerons donc, non de ce que nous avons ouï dire, mais de ce que nous avons vu. Nos mains, quoique indignes, ont reposé sur les mains bénies de sainte Zite, et nous y avons trouvé un reste de flexibilité; sa peau, à l'endroit où le col touche la tête, a fléchi et est revenue sous notre doigt! Nous avons pu compter les muscles, les nerfs, les veines de ses mains et de ses pieds, sur lesquels le temps a déposé une sombre empreinte, sans que les pores de la peau en fussent altérés; la tête indique parfaitement encore les traits accentués dont parle l'Écriture. Mais ici la dessiccation est plus sensible, et des traces nombreuses d'humidité annoncent l'absence condamnable des précautions de conservation les plus vulgaires. Quelle seroit la détérioration de tout le corps, si celui qui veille éternellement sur la dépouille des siens, n'avoit dit par la bouche du Roi Prophète : *Custodit Dominus omnia ossa eorum, unum ex his non conteretur.*

Le pape Innocent XII a publié, en 1696, le décret de béatification de sainte Zite, et confirmé le culte immémorial qu'on lui rendoit.

A Tarse en Cilicie, les saints Castor et Étienne, martyrs.

A Rome, le décès de saint Anastase, pape, homme d'une opulente pauvreté et d'une vigilance vraiment apostolique, que Rome, dit saint Jérôme, ne mérita pas de posséder longtemps, de peur que la tête du monde ne fût coupée sous un tel pontife; car peu

de temps après sa mort, cette ville fut prise et saccagée par les Goths.

A Bologne, saint Tertullien, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Théophile, évêque.

A Constantinople, saint Jean, abbé, qui combattit beaucoup sous Léon l'Isaurien, pour le culte des saintes images.

A Tarragone, le bienheureux Pierre Armengol, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. Après avoir beaucoup souffert en Afrique pour la délivrance des fidèles, il finit saintement ses jours au monastère de Sainte-Marie des Prés. — Il étoit d'une noble et vertueuse famille, mais dans sa jeunesse il s'étoit abandonné à tous les excès, jusqu'à devenir chef de bandits, pillant et assassinant dans les montagnes. Dieu toucha le cœur de son enfant prodigue, et en 1258 il entra dans un couvent de la Merci, à Barcelone, sous les auspices du vénérable Père Guillaume de Bas, successeur de saint Pierre de Nolasque. Il fit une rude pénitence, le corps chargé de chaînes, pleurant et gémissant sur sa vie passée. Il racheta beaucoup de captifs dans les royaumes de Grenade et de Murcie, et alla enfin à Alger, où il délivra en deux mois trois cent quarante-six esclaves ; puis à Bougie, où il en racheta cent dix-neuf autres. N'ayant plus d'argent, il se donna comme otage pour délivrer encore dix-huit enfants chrétiens, que les Maures vouloient pervertir. Dans cet esclavage volontaire, il ne laissa pas que de convertir plusieurs infidèles, et pour ce crime les Maures le pendirent à un gibet. Il y avoit six jours qu'il y étoit, lorsque le Père Guillaume de Bas revint avec sa rançon. On lui apprend la mort du bienheureux. Il court désolé au gibet : Ne pleurez pas, cher Frère, lui dit le saint ; je vis, soutenu par la très-sainte Vierge qui m'a assisté tous ces jours-ci. Le Père rempli de joie le fait détacher, et toute la ville accourt pour être témoin de ce miracle. On racheta vingt-six esclaves avec l'argent de sa rançon,

car le Divan ne voulut pas qu'on payât ses maîtres, puisqu'ils l'avoient fait condamner à être pendu. C'est avec ce cortége qu'il rentra en Espagne. Il s'y retira dans un couvent solitaire, dédié à la très-sainte Vierge et appelé Notre-Dame des Prés, en reconnoissance de la grâce qu'elle lui avoit faite. Beaucoup de personnes l'y alloient visiter, à cause de sa sainteté et du miracle dont il avoit été l'objet. Il les recevoit avec bonté et guérissoit leurs malades. Il avoit de son exécution conservé le cou tors et une grande pâleur de visage. Il disoit quelquefois qu'il n'avoit pas connu de jours plus heureux que ceux qu'il avoit passés suspendu au gibet, parce qu'alors il étoit réellement mort au monde : Il entroit souvent en extase, et prédit le jour de sa mort. Il mourut le 27 avril 1304, fut béatifié par Innocent XI en 1686 et inscrit au Martyrologe Romain par Benoît XIV.

A Lima, dans le royaume du Pérou, saint Turibe, archevêque, dont on célèbre la fête le 23 mars.

On célèbre encore aujourd'hui, dans l'Ordre de Saint-François, la fête du bienheureux Jacques d'Illyrie, ainsi appelé du pays de sa naissance. C'étoit un pauvre Frère convers, qui exerça longtemps les fonctions de cuisinier au couvent de Conversano. Le feu de sa cuisine lui rappeloit toujours, disoit-il, celui de l'enfer. Il fit l'admiration de ses Frères par ses vertus, et Dieu l'a honoré par beaucoup de miracles. Il mourut le 27 avril 1485.



VINGT-HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Vital, martyr. — Sainte Théodore, vierge et martyre. Sainte Valérie ; saint Marc d'Antino; saint Aphrodise et ses compagnons, martyrs; saint Pollion, martyr ; saint Patrice et ses compagnons, martyrs ; saint Prudence ; saint Pamphile ; le bienheureux Lucius ou Luchésius; le bienheureux Augustin Novello.

LA VIE DE SAINT VITAL,

MARTYR.

AN 64.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

Entre les saints qui répandirent leur sang pour Jésus-Christ en la persécution de Néron, plusieurs auteurs tiennent qu'il faut compter saint Vital. Il étoit l'un des principaux chevaliers de Ravenne, mari de sainte Valérie, et père des saints Gervais et Protais, tous quatre nobles martyrs de Notre-Seigneur.

Le martyre de saint Vital eut lieu en cette façon, comme nous le tirons de saint Ambroise, de saint Pierre Damien, et de Jérôme Réobé, historien des choses de Ravenne.

Les gentils avoient pris à Ravenne un chrétien nommé Ursicin, qui étoit médecin de sa profession. Ils lui avoient fait souffrir plusieurs tourments atroces, qu'il avoit endurés avec beaucoup de constance et de courage, étant assisté de la grâce de Notre-Seigneur. Enfin ils donnèrent sentence de mort contre lui, et le menèrent au lieu du supplice pour lui trancher la tête. Quand il vit sa der-

nière heure venue, et qu'il ne restoit qu'à recevoir le coup de la mort, il commença à perdre courage, et fut presque vaincu et prêt d'adorer les faux dieux. Mais Vital, qui étoit présent à ce spectacle, ayant compassion de lui, et jugeant qu'il étoit obligé de le secourir en son agonie, lui cria à haute voix : « Qu'est-ce-là, Ursicin ? que doutes-tu ? que crains-tu ? toi qui, en qualité de médecin, as donné la santé aux malades, tu te laisses blesser sans te pouvoir maintenant guérir ? Tu as déjà enduré tant de cruels tourments, et tu veux perdre en un moment tout ce que tu as gagné, et répandre ce que tu as amassé ? Souviens-toi qu'avec cette mort qui passe soudain, tu achèteras une vie bienheureuse et perdurable. »

Les paroles de saint Vital eurent tant de force, qu'elles retinrent celui qui trébuchoit déjà, et l'encouragèrent de telle sorte qu'il tendit hardiment le cou au bourreau, et mourut pour Jésus-Christ : mais saint Vital, non content d'avoir donné la vie à l'âme d'Ursicin, pour honorer son corps mort, le déroba, et l'ensevelit avec beaucoup de zèle et de ferveur.

Le juge nommé Paulin, ayant vu ce que Vital avoit fait et dit : sachant qu'il étoit chrétien, l'avertit doucement de quitter la vaine superstition des chrétiens, et de prendre l'ancienne et vraie religion des Romains, autrement qu'il le feroit punir. Vital ne fit qu'en rire, et lui dit qu'il feroit bien mieux de renoncer aux faux dieux, et d'adorer Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre. Le juge le fit géhenner sur le chevalet, où l'on déchira sa peau, on disloqua ses membres, et on fit une entière épreuve de sa patience et de sa foi. Cela ne pouvant l'ébranler ni le fléchir, Paulin commanda qu'il fût amené au même lieu où Ursicin avoit été exécuté, et qu'on fît là une fosse bien profonde, où, si Vital ne vouloit pas adorer les dieux, on le précipitât tout vif, et qu'on la remplît soudain de terre et de pierres, afin qu'il y fût étouffé et enterré. Par ce genre de martyre, saint Vital rendit son âme à Dieu.

Paulin avoit porté cette sentence de mort contre Vital, à la suscitation d'un prêtre d'Apollon, qui fut possédé du diable au même temps que mourut saint Vital, et qui fut si étrangement tourmenté qu'il crioit et disoit : *Tu me brûles, Vital ; tu me tour-*

mentes, Vital; tu me mets tout en feu, Vital. Il fut ainsi tourmenté sept jours durant, et ne pouvant plus souffrir l'ardeur qui le consumoit, il se jeta dans une rivière, où il se noya en punition du mauvais conseil qu'il avoit donné contre le saint, lequel au contraire mérita de mourir pour Jésus-Christ, à cause du bon conseil qu'il avoit donné à Ursicin, l'aidant à mourir pour Notre-Seigneur.

L'Église célèbre le martyre de saint Vital, le vingt-huitième jour d'avril, dans lequel il mourut.

LA VIE DE SAINTE THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Le bienheureux saint Ambroise, docteur de l'Église, décrit le martyre d'une chaste et sainte fille en cette manière.

Il y avoit à Antioche une très-honnète fille, fort retirée, et ennemie des visites; mais plus elle se cachoit, plus elle embrasoit les cœurs lascifs par la renommée de sa beauté excellente : et voyant qu'elle ne paroissoit point pour satisfaire à leur mauvaise intention, ils l'accusèrent d'être chrétienne, et la firent prendre et amener devant le juge, afin de la faire premièrement renoncer (s'ils eussent pu) à sa religion, et lui ravir le don de la chasteté. Elle fut ouïe, trouvée constante en la confession de la foi de Jésus-Christ, et toute prête à souffrir pour l'amour de lui mille morts et mille tourments ; au surplus, si pudique et si honteuse, qu'elle

n'osoit regarder un homme, et trembloit en pensant seulement qu'ils la regardoient.

Après quelques discours que lui tint le juge, croyant la persuader de sacrifier aux dieux, et voyant qu'il perdoit le temps, il lui donna le choix, ou de sacrifier, ou d'être traînée en un lieu infâme. La sainte martyre ayant ouï sa sentence, dit en elle-même : « Que ferai-je, mon âme? J'entre aujourd'hui en un combat, où l'ennemi me veut faire perdre, on la couronne des vierges, ou celle du martyre. Néanmoins par la grâce de Dieu, ils ne nous sauroit ôter celle du martyre, puisque nous mourrons pour l'amour de lui : ni celle des vierges, parce qu'il nous préservera : et quand bien le corps recevroit quelque outrage, la volonté n'y prêtant aucun consentement, la chasteté ne se perd point. »

La sainte fut traînée en un lieu infâme, où (comme dit saint Ambroise) la vierge de Jésus-Christ auroit pû être forcée, mais non souillée. La brebis innocente fut enfermée dans une chambre impudique, où les loups affamés accoururent pour la déchirer et la dévorer. Alors levant les yeux et les mains au ciel, elle se recommanda à Dieu, le suppliant de la préserver de ce danger manifeste, ainsi qu'il avoit fait Daniel, de la gueule des lions affamés; et Suzanne des vieillards lascifs.

A peine eut-elle achevé son oraison, qu'elle vit venir vers elle un soldat dissolu et fier. Elle demeura bien éperdue de ce qu'elle ne lui pouvoit résister, et encore moins conserver sa virginité; mais lorsque la chaste et simple tourterelle pensoit tomber dans les mains de cet oiseau de rapine, le soldat lui dit : « Ne craignez point, ma sœur, je ne suis pas ici venu comme ennemi, mais comme frère : non en intention de vous perdre, mais plutôt de vous sauver : gardez-moi, et Dieu vous préservera. Je suis entré sous l'apparence d'un débauché, et s'il vous plaît, j'en sortirai martyr. Changeons d'habits : les miens vous conviendront bien, et les votres me seront bons; car les uns et les autres conviennent à la profession de Jésus-Christ; ma robe conservera votre virginité, et la votre me fera vrai soldat de Jésus-Christ. Vous vous habillerez bien, et moi je me découvrirai encore mieux, afin que

le persécuteur me connoisse et me punisse. Prenez le vêtement qui peut déguiser votre sexe, et me donnez le vôtre, qui me conduira au martyre. Ne craignez pas de faire ce dont je vous prie, pensant que si vous sortez de ce lieu, Jésus-Christ perdra son sacrifice : non, je m'offre d'être l'hostie immolée pour vous.»

Ce soldat disant cela, dépouilla son habillement militaire, et pria la sainte de le prendre. O puissance admirable de la religion chrétienne! ô vertu de la grâce et de l'esprit de Jésus! La sainte fille voyant que cette affaire étoit conduite de Dieu, changea son habit avec celui du soldat, et sortit vierge de ce lieu abominable comme elle y étoit entrée, sans être connue de ceux qui attendoient à la porte.

Le premier qui entra dans cette chambre pour assouvir sa brutalité, trouvant un soldat au lieu d'une vierge, fut si épouvanté, qu'il crut que la fille s'étoit transformée en homme, et s'enfuyant dehors, il l'alla dire à ses compagnons, lesquelles eurent tous peur que Jésus-Christ, opérateur de si grandes merveilles, ne les métamorphosât d'hommes en femmes; jusques à ce que le soldat déclarât franchement ce qui s'étoit passé, et qu'il avoit changé d'habit avec la fille, afin de tirer sa chasteté du naufrage, et de mourir pour elle comme chrétien. Il fut mené devant le juge, qui lui fit trancher la tête comme à un chrétien trompeur et défenseur de la vierge.

Quand la sainte fille sut la sentence de mort qui avoit été prononcée contre son libérateur, elle ne put permettre qu'il mourût à son occasion, et qu'elle demeurât en vie; c'est pourquoi étaut inspirée et enflammée de l'amour de Dieu, elle s'offrit volontairement à la mort, et courant en hâte au lieu du martyre, elle dit : « Serviteur de Dieu, vous faites beaucoup plus que je ne voulois; je vous avois choisi pour défenseur de ma chasteté, non pas pour pleige de ma mort. Quand mon honneur sera en danger, j'aurai alors besoin de votre faveur, mais où l'on ne demandera que ma vie, j'ai assez de quoi payer, sans engager la vôtre. Je n'ai fui que pour éviter l'impureté, et non de peur du martyre; j'ai changé d'habit, non pas de religion; si vous mourez pour moi, vous me

ferez plus de tort que de plaisir. » A quoi le saint lui répondit : « C'est moi qui suis condamné à mort, ô épouse de Jésus-Christ, non pas vous ! A quel propos donner deux vies pour une ? Le juge en me condamnant, vous a en quelque façon absous. »

Voilà la contestation où entrèrent les deux saints, la vierge et le soldat ; enfin chacun d'eux gagna, et ils eurent tous deux la tête tranchée, et leurs âmes laissant leurs corps baignés de sang s'envolèrent au ciel pour être couronnées d'une gloire immortelle.

Voilà ce qu'en dit saint Ambroise, sans mettre le nom de la vierge, ni du soldat qui la délivra. Toutefois le Martyrologe Romain, au 28 d'avril, fait mention de sainte Théodore, vierge, qui, étant conduite en un lieu infâme, faute d'avoir voulu sacrifier aux dieux, en fut délivrée par un soldat chrétien, nommé Didyme, qui changea d'habit avec elle, et fut couronné du martyre avec cette sainte vierge, en la persécution de Dioclétien, sous le président Eustrace.

Leur martyre a été écrit par Métaphraste et rapporté par Lipomani, en son septième tome, et par Surius au second tome des Vies des Saints.

A Milan, sainte Valérie, martyre, femme de saint Vital.

A Antino, saint Marc, qui, ayant été ordonné évêque par l'apôtre saint Pierre, fut le premier qui prêcha l'Évangile aux Alquioles. Il reçut la couronne du martyre sous le président Maxime, durant la persécution de Domitien.

Le même jour, les saints Aphrodise, Caralippe, Agape et Eusèbe, martyrs.

En Pannonie, saint Pollion, martyr, sous l'empereur Dioclétien.

A Pruse en Bithynie, les saints martyrs Patrice, évêque, Acace, Ménandre et Polyène.

A Taragone en Espagne, saint Prudence, évêque et confesseur.

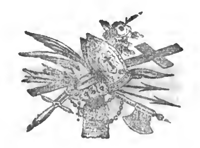
A Pentina, dans l'Abruzze, saint Pamphile, évêque de Valva, illustre par sa charité envers les pauvres et par ses miracles. Son corps fut inhumé à Sulmone.

Il y avoit à Poggibonsi, près de Sienne, un marchand nommé Lucius ou Luchesius, très-occupé de son commerce et des querelles politiques qui divisoient alors l'Italie. Lorsque le bienheureux patriarche saint François parcouroit la Toscane, annonçant partout la parole de Dieu, il vint à Poggibonsi, et Lucius accourut avec tout le peuple pour l'entendre. Il fut si touché de ce sermon, qu'il alla aussitôt trouver saint François, et lui demanda ce qu'il falloit faire pour gagner le royaume de Dieu. Le séraphique patriarche, qui avoit dessein depuis longtemps de fonder un troisième Ordre pour appeler les gens du monde à la pénitence, connut en le voyant que l'heure étoit arrivée de commencer ce Tiers Ordre. Il lui en donna donc l'habit et la règle, qui a été depuis approuvée par Nicolas IV. Le bienheureux Lucius renonça dès lors au commerce et à la politique, pour se consacrer à la prière et aux bonnes œuvres. Il eut la gloire d'entrer le premier dans ce nouvel Ordre qui devoit servir au salut de tant d'âmes, et qui a donné à l'Église des saints comme sainte Marguerite de Cortone, sainte Élisabeth et saint Louis de France. Il mourut onze ans après, en 1232; et le pape Innocent XII permit aux Frères Mineurs, en 1694, d'en faire la fête le 28 avril.

Le bienheureux Augustin Novello s'appeloit dans le siècle Matthieu de Termini. Il étoit d'une noble famille de Catalogne établie

en Sicile; son père l'envoya étudier le droit à Bologne, où il devint un professeur célèbre. Au bout de quelques années, il révint en Sicile, et Manfred le fit juge perpétuel de la cour. Quand ce prince périt à la bataille de Bénévent, en 1266, Matthieu, qui l'avoit accompagné, disparut et fut compté parmi les morts. Il s'étoit retiré en Sicile, où il tomba malade. Lorsqu'il se vit près de paroître devant Dieu, il comprit si fortement la vanité de la vie qu'il avoit menée dans le siècle, qu'il résolut d'entrer en religion, si Dieu lui rendoit la santé. Il guérit et tint sa promesse. Il prit donc l'habit chez les Ermites de Saint-Augustin, qui lui donnèrent le nom de Nouvel-Augustin, Agostino Novello. Du reste, ils ignoroient qui il étoit, le bienheureux ayant caché son rang et sa science sous l'humble condition de Frère lai. Les religieux du couvent qu'il habitoit eurent un procès qui les jeta dans de grandes inquiétudes : le bienheureux, témoin de leur peine, ne put y résister. Il va trouver leur procureur et lui demande en secret du papier et de l'encre. Celui-ci pensant que le Frère lai savoit à peine écrire, n'y consentit que sur ses instances réitérées. Augustin fit alors un mémoire court, mais si fort et si lumineux, que le procureur de la partie adverse dit en le lisant : Celui qui a dressé ce mémoire est un démon ou un ange, ou le seigneur Matthieu de Termini, avec lequel j'ai étudié à Bologne, et qui est mort à la bataille du roi Manfred. Il voulut voir le Frère lai, le reconnut, l'embrassa, et dit aux religieux étonnés : Vous avez un trésor caché dans votre couvent, et qui vous a fait gagner votre cause. Quelque temps après, le bienheureux Clément d'Osimo, général des Augustins, l'emmena avec lui à Rome, où il le fit ordonner prêtre, et l'employa à la révision des constitutions de son Ordre. Le Pape lui ayant demandé un confesseur, le général lui donna le bienheureux, qui n'accepta cette charge qu'avec regret, et l'occupa pendant vingt-deux ans. Il y acquit la vénération de toute la cour pontificale, où l'on recevoit ses conseils comme des ordres de Dieu. En 1298, il fut élu général, et contraint par Boniface VIII d'accepter cette nouvelle dignité. Il parvint à s'en démettre au bout de deux ans; il se retira alors dans l'ermitage de Saint-Léonard,

aux environs de Sienne, où il passa les dix dernières années de sa vie, dans la contemplation et la pénitence. Il mourut le 19 mai de l'an 1309. Ses miracles lui ont fait rendre un culte qui a été approuvé par le pape Clément XIII, le 11 juillet 1759. Son Ordre célèbre sa mémoire en ce jour.



VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Pierre de Vérone, martyr.
Saint Hugues, abbé de Cluny. — Saint Robert, premier abbé de Cîteaux.
Saint Tychique, disciple de saint Paul; les saints Agape et Segondin, et leurs compagnons, martyrs; les sept voleurs convertis par saint Jason, martyrs; saint Paulin, évêque de Brescia.

LA VIE DE SAINT PIERRE DE VÉRONE,

MARTYR.

AN 1252.

Innocent IV, pape. — Saint Louis, roi.

Saint Pierre, martyr, le miroir de sainteté, l'ornement de l'Ordre sacré des Prêcheurs, la gloire de l'Italie, le fléau des hérétiques, naquit à Vérone, qui est une bonne ville en Lombardie. Ses parents étoient hérétiques manichéens, lesquels hérétiques (comme dit saint Augustin) étoient gens insensés, superbes, fort charnels, grands causeurs, et si téméraires, qu'ils enseignoient qu'encore que Dieu soit le Prince et l'auteur de toutes les choses spirituelles et invisibles, néanmoins le diable étoit le prince des choses visibles et corporelles, dont il ordonnoit et disposoit comme de son propre bien. Mais Dieu qui tire les roses d'entre les épines, de l'eau des rochers et du feu de la pierre à fusil, tira saint Pierre, martyr, de parents si aveugles, pour servir de lumière à plusieurs et éclairer des rayons de sa très-sainte vie et de sa doctrine, ces mêmes hérétiques qui étoient en l'ombre de la mort.

Il sembla que, dès le sein de sa mère, il avoit conçu de l'amour pour la foi catholique et de l'horreur pour les hérétiques; car, dès son enfance, ses père et mère ne le purent jamais fléchir, ni par promesses, ni par menaces, à chose qui fût aucunement contraire à notre sainte foi, ni lui faire écouter leurs abominations, ni fréquenter les autres petits enfants, qui étoient de cette secte de perdition. Une fois (étant pour lors âgé de sept ans, auquel temps on lui montroit à lire), comme il sortoit de l'école avec les autres écoliers, il rencontra un de ses oncles, frère de son père, grand hérétique, qui lui demanda ce qu'il avoit appris. L'enfant commença à lui dire sa leçon : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.*

L'oncle s'étonna, et lui dit : *Ne passe pas plus avant, mon fils, car il ne faut pas dire créateur du ciel et de la terre, d'autant que Dieu n'a pas fait ces choses que nous voyons de nos yeux, qui sont si mauvaises, ç'a été le méchant diable.*

L'enfant soutenoit le contraire à son oncle, le catholique à l'hérétique, et l'innocent au coupable, et de si bonne façon, qu'il étoit aisé de voir que c'étoit Dieu qui parloit en lui; ce qui fait voir combien il importe que les enfants soient imbus de bonne heure d'une saine doctrine et piété; et que Notre-Seigneur se vouloit à l'avenir servir de lui. L'oncle raconta à son frère, père de saint Pierre, ce qui s'étoit passé; il le pria de ne l'envoyer plus à l'école, et de ne le point faire étudier, parce qu'il craignoit que cet enfant ne fût un jour la destruction de leur secte. Le père ne fit pas d'état du conseil de son frère, croyant que quand son fils seroit plus grand, il le redresseroit bien, et qu'il en feroit tout ce qu'il voudroit; depuis même, il l'envoya à la fameuse université de Bologne, comme Dieu le voulut pour sa gloire.

Pierre étant à Bologne, n'eut point d'hérétiques à combattre; mais il eut de plus rudes ennemis en tête, qui furent les vices de la sensualité, dont il triompha, conservant par la grâce de Notre-Seigneur, la riche fleur de sa virginité. Mais voyant en quel danger il étoit, il résolut de se retirer au port assuré de la religion. Le grand patriarche et fondateur de l'Ordre des Prédicateurs, saint

Dominique, se trouva alors à Bologne, où les saints religieux Jacobins éclairoient le monde d'une nouvelle et admirable lumière; si bien que cet écolier s'affectionnant fort à leur sainteté et à leur rare exemple, il demanda l'habit pour tâcher de les imiter. Saint Dominique le lui ayant donné de sa propre main, il se rendit incontinent admirable pour ses vertus, tous ceux du monastère le considérant comme un modèle de perfection.

Il étoit grand ennemi de l'oisiveté, parce qu'elle est contraire à la vertu. Sa pénitence étoit incroyable et si austère, qu'il en pensa une fois perdre la vie; car, faute de manger, il avoit les conduits tellement bouchés et les mâchoires si serrées, qu'à peine les lui pouvoit-on ouvrir avec des instruments de fer, pour faire avaler quelque chose de quoi le nourrir. Et quoiqu'il réchappât de cette maladie, et qu'il ne fît plus dorénavant d'abstinence si excessive, toutefois sa modération se pouvoit appeler à l'égard de toute autre personne, une grande rigueur.

Il s'adonna fort à l'étude, et il y fit un tel profit, qu'il se rendit grand théologien et fort versé en l'Écriture sainte. Son âme et sa conscience étoient en tel état, que jamais il ne consentit à aucun péché mortel.

Il étoit souvent visité des saints; entre autres étant un jour dans le couvent de Saint-Jean-Baptiste, près la ville de Côme, Notre-Seigneur le consola d'une visite que lui firent sainte Agnès, sainte Catherine et sainte Cécile, qui, comme il prioit en sa cellule avec ses ferveurs accoutumées, descendirent du ciel, et discoururent avec lui des choses célestes si familièrement, et à si haute voix, qu'un religieux qui passa par là, crut que c'étoient des femmes, et étant tout scandalisé de ce qu'elles étoient entrées dans le couvent, il accusa le saint en plein chapitre, suivant l'ordre, avec l'exagération que la chose eût mérité, si ce qu'il pensoit eût été véritable. Le Père craignant de s'excuser, ou de découvrir les faveurs du ciel, ne fit pour sa défense que se prosterner en terre, et confesser qu'il étoit un grand pécheur. Le Prieur le reprit aigrement devant tous, croyant que ce qu'on lui objectoit fût véritable, néanmoins, il estima qu'il l'avoit plutôt fait par

mégarde que par malice; de sorte qu'il ne le châtia point suivant la rigueur portée par les constitutions.

Cependant pour satisfaire au scandale, il l'envoya en prison au couvent d'Iési, en la Marche d'Ancône. Cela montre comment Dieu visite ses serviteurs et les éprouve, et combien ses jugements sont différents de ceux des hommes; et enfin comme il se déclare en faveur de ceux qui se sont fiés en lui. Ce bon Père obéit, et demeura quelque temps dans ce couvent en pénitence et en opprobre, avec une grande patience et humilité, espérant que Dieu prendroit sa défense en main et découvriroit son innocence; mais voyant qu'il tardoit beaucoup à le justifier, il commença à s'affliger comme homme et à sentir son outrage.

Un jour ce saint prisonnier étant à l'église devant un crucifix, fort ennuyé, il commença à lui faire ces amoureuses plaintes, comme celles d'un bon fils à un père bénin, et à lui dire : « Comment, Seigneur, ne savez-vous pas mon innocence? Faut-il que, pour la faveur que je reçois de vous, je sois condamné, déshonoré et puni? Parce que je m'en tais, n'en voulez-vous point parler? Et après tant de mois, ne prendrez-vous point ma défense? Mais pourquoi consentez-vous que je souffre si longtemps une si grande infamie sans être coupable? »

A ces tendres paroles Notre-Seigneur répondit de la croix : *Et moi, Pierre, quelles fautes avois-je faites, pour être cloué en cette croix? Apprends à mon exemple à avoir patience dans les travaux qui te surviendront, puisqu'ils ne se peuvent comparer aux miens.*

Le saint demeura d'un côté satisfait par ces paroles, et d'autre part confus, croyant que cette tribulation étoit une nouvelle faveur de Dieu; ce qui lui en fit souhaiter et demander d'autres plus grandes, pour être davantage semblable à lui. Nonobstant cela, le Père des miséricordes ne permit pas que son serviteur fût davantage opprimé, et le saint Père Pierre se taisant, il découvrit son innocence et sa sainteté aux religieux de son premier couvent, et dès lors il fut plus honoré et plus estimé en tout l'Ordre qu'il n'avoit été auparavant.

Il commença à paroître en public pour éclairer le monde de la lumière de sa doctrine, et l'enflammer par l'exemple de sa vie; il distribuoit son temps en telle manière, qu'il y en avoit assez pour le prochain, et quant à lui, il ne lui en manquoit pas une minute; il disoit tous les jours la messe avec une grande dévotion et un vif sentiment des mystères de la mort de Notre-Seigneur; ensuite, il s'occupoit à confesser et à prêcher avec un désir extrême du salut des âmes, et de les attirer à l'amour et à la sainte crainte de Notre-Seigneur.

Il avoit un don spécial du ciel pour la prédication, si bien que les églises, ni les rues, ni les places publiques n'étoient pas capables de recevoir tout le peuple qui accouroit à son sermon. Il étoit honoré et respecté par toute l'Italie, comme un vrai apôtre, spécialement à Florence, en la Romagne, en la Marche d'Ancône et à Milan, où il étoit encore mieux venu, et où il prêchoit d'ordinaire. Quand il venoit, on alloit au-devant de lui avec une joie publique, et il y avoit une si grande presse à lui baiser les mains, ou l'habit, qu'ils le mettoient souvent en danger de sa vie; de sorte qu'ils furent contraints de faire une petite litière pour le porter à l'église sur les épaules, et le garantir par ce moyen de la foule du peuple.

Le thème le plus commun de ses sermons étoit de la pénitence, de la connoissance, de l'horreur et de la fuite du péché. Il commençoit toujours par ces paroles du prophète Jonas : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. Mon peuple, vous êtes une seconde Ninive; si vous ne faites pénitence, vous verrez bientôt votre ruine; le fléau de Dieu est sur vos têtes; convertissez-vous donc à lui, et faites pénitence. »

Mais ainsi que ce saint prédicateur faisoit une cruelle guerre au diable dans ses sermons, le diable de son côté la lui faisoit aussi à découvert. Une fois que saint Pierre prêchoit dans une grande place de Florence, les auditeurs étant fort attentifs à l'écouter, le diable, en forme d'un furieux cheval noir, prit sa course, dès l'entrée de la place, avec un tel bruit et une telle impétuosité, que l'on eût dit qu'il alloit passer au travers de l'assis-

tance et bouleverser tout ce qu'il rencontreroit. Le saint reconnut le stratagème de Satan; il fit le signe de la croix, et ce fantôme disparut sans offenser personne de l'assistance. La doctrine du saint en demeura plus recommandable, et on l'estima plus qu'auparavant.

Encore que le fruit des sermons de saint Pierre fût admirable en tous ceux qui l'écoutoient, néanmoins il étoit beaucoup plus remarquable dans les disputes et les conférences qu'il eut avec les hérétiques. Il avoit l'office d'inquisiteur, qu'Innocent IV lui donna sur tout l'État de Milan pour les punir. Examinant une fois un évêque hérétique dans Milan, en présence d'autres évêques et de personnes de piété, il s'y amassa beaucoup de peuple, tant de catholiques que d'hérétiques. C'étoit sur une grande place de la ville. L'examen duroit longtemps, et le soleil étoit si âpre qu'ils brûloient tous de chaud; de sorte qu'il y eut un hérétique téméraire qui, se moquant du saint, lui dit : *Achève donc, hypocrite trompeur. Si tu es saint, comme ce peuple aveugle le pense, demande à Dieu qu'il nous couvre ici d'une nuée, de peur que nous ne mourions tous de chaud.*

Saint Pierre, touché d'un instinct particulier de Dieu (sans lequel on ne peut faire des choses semblables), s'offrit de l'obtenir, pourvu que les hérétiques qui étoient là présents laissassent leurs ténèbres et leurs erreurs, et se voulussent convertir à la vérité catholique. Et quoiqu'ils ne voulussent pas accepter cette condition, le saint ne laissa pas de supplier Notre-Seigneur, que, pour sa gloire et la confirmation de la foi, à la confusion des hérétiques et à la consolation des catholiques, il envoyât une fraîche nuée pour garantir toute cette assemblée de l'injure du soleil. Ayant fait son oraison et le signe de la croix à la fin, une nuée se vint mettre soudain entre le soleil et le peuple, et les tint à l'ombre autant qu'il en fut besoin.

Une autre fois, un des chefs de la secte des manichéens, homme d'un grand et subtil esprit, défia publiquement le saint Père Pierre à la dispute. Celui-ci fut contraint de l'y recevoir, de peur

que le peuple ne se scandalisât et ne pensât qu'il n'eût osé disputer contre lui.

L'hérétique proposa ses arguments et ses fausses raisons avec une telle subtilité et une telle efficace, que le serviteur de Dieu demanda un délai pour répondre. L'hérétique le lui accorda; de sorte qu'il eut le loisir d'aller faire sa prière en une église qui étoit proche de là. Après avoir achevé son oraison, il revint à la dispute, et dit à l'hérétique qu'il proposât de nouveau ses arguments, afin qu'il y répondit. L'hérétique ne put dire un seul mot, parce que Dieu lui avoit interdit la parole, ce dont les hérétiques demeurèrent tous troublés, et plusieurs d'entre eux se convertirent à la foi catholique.

Le diable prit une fois sujet de tenter le saint Père en la foi; mais celui-ci ayant eu aussitôt recours à l'oraison devant une image de la très-sainte Vierge, il entendit une voix qui lui dit ces mots, que Jésus-Christ avoit dit à l'apôtre saint Pierre : ***J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne te défaille point, et tu y confirmeras tes frères.*** Et de vrai il les confirma par sa doctrine, par sa très-sainte vie, par sa prédication, par plusieurs miracles qu'il fit durant sa vie et après sa mort : comme l'on peut apprendre de Thomas de Léontino, patriarche de Jérusalem, contemporain de saint Pierre, martyr, de ce qu'a écrit dans sa vie saint Antonin, archevêque de Florence; des procès de sa canonisation, et du Père Ferdinand du Châtel en l'histoire qu'il a écrite de son Ordre.

Un jeune garçon se confessa un jour à saint Pierre, martyr, et entre autres péchés il s'accusa d'avoir battu sa mère, jusques à lui avoir donné des coups de pied. Le Père lui rendit ce crime si énorme, avec des termes si pressants, que le garçon demeura tout étonné, et s'offrit à telle satisfaction qu'il aviseroit pour le salut de son âme. ***Je ne sais quelle pénitence vous donner,*** dit le Saint, ***car il n'y en a point qui égale votre faute; vous méritez qu'on vous coupe le pied dont vous avez frappé votre mère, encore que je ne vous commande pas de le faire; je dis seulement que c'est ce que vous méritez.*** Le garçon se retira si confus et si épouvanté, qu'il

s'alla couper le pied avec un hachereau de boucher. Saint Pierre l'apprit bientôt, car la témérité du garçon fut publique; le peuple sut aussi pourquoi il l'avoit fait; et chacun crioit après lui, l'appelant cruel. Il fit venir le garçon dans le couvent, et ayant fait apporter le pied qui étoit coupé, il le rejoignit à la jambe, suppliant Notre-Seigneur de le guérir. Le pied se réunit aussitôt avec la jambe, si bien que l'on n'eût pas dit qu'il eût jamais été coupé. Chacun apprit par ce miracle, de quelle punition est digne l'enfant qui n'obéit pas à ses père et mère, mais beaucoup davantage celui qui s'oublie tant que de les battre; et tout le peuple connut la sainteté et les hauts mérites du Père Pierre, par lequel Notre-Seigneur opéroit de si grandes choses.

Il y avoit deux laboureurs en un village du territoire de Milan, l'un catholique, l'autre hérétique : le catholique, quand il semoit, recommandoit sa semence à Dieu, et le labeur de son champ : l'hérétique la donnoit au diable, parce qu'il le croyoit être l'ouvrier et le seigneur de ces choses corporelles et visibles. Saint Pierre sachant cela, pria Dieu qu'il donnât cette année-là une riche moisson au laboureur catholique, mais que l'hérétique ne recueillît pas seulement sa semence, et que son champ devînt stérile. Notre-Seigneur fit ce dont son serviteur l'avoit prié; l'hérétique par ce miracle fut converti à la foi catholique, et renonça à la terre qui l'avoit privé du fruit de ses travaux.

La première fois que le Saint alla prêcher en la ville de Ravenne, au temps de l'hiver et des neiges, il se retira dans la paroisse de Saint-Jean, et y passa la nuit à prier et à veiller. Il parut cette nuit au haut du clocher de cette église un grand flambeau ardent, qui brilloit d'autant plus qu'il neigeoit fort. Ceux qui virent cela accoururent à l'église, où enfin ils trouvèrent que ce phare du ciel signifioit qu'il y avoit un nouveau prédicateur, qui leur apportoit une autre lumière spirituelle et divine. Ils l'ouïrent attentivement, et reçurent sa doctrine comme étant venue du ciel.

Les hérétiques ne pouvoient souffrir que leur ennemi juré éclatât avec tant de miracles manifestes; l'un d'eux, pour les obscurcir et lui faire perdre son crédit, fit semblant d'avoir de grands

maux, dont il ne paroissoit rien. Il vint vers saint Pierre s'appuyant avec un bâton, et feignant de grands tremblements et de grandes foiblesses, pour le prier de le guérir. Il venoit d'autres hérétiques après ce faux malade, qui le suivoient exprès, afin que si le Saint eût voulu entreprendre de le guérir, ils eussent déposé qu'il n'avoit que faire d'être guéri, étant, comme il étoit, sain et gaillard ; ils seroient ensuite allés publier que ce que l'on disoit de la guérison des autres malades devoit être faux, et avec aussi peu de fondement que de celui-là. Mais Dieu qui châtie sévèrement ces tromperies, découvrit à son serviteur la fourberie de l'hérétique; il lui répondit, qu'il prioit Dieu, que s'il feignoit d'être malade, de lui faire dire vrai et de le châtier comme méritoit son mensonge. Cela arriva ainsi : car, voulant se moquer du Saint, il se trouva moqué ; sa feinte maladie parut à bon escient, et le serra de si près que les médecins désespérèrent de sa santé. Ce misérable fit alors appeler le bienheureux saint Pierre : il lui confessa sa tromperie, lui demanda pardon, et le Saint le guérit au corps et en l'âme, lui enseignant la vérité de notre foi, à laquelle il se convertit.

Le Saint avoit le don de prophétie, et il prédit plusieurs choses, qui depuis furent accomplies en la même façon qu'il avoit dit. Cela se vit particulièrement en sa glorieuse mort, qu'il prophétisa quelque temps avant qu'elle arrivât : car, prêchant un jour dans Milan, il dit dans la chaire, qu'il savoit bien que les hérétiques complotoient de le faire tuer, et qu'ils avoient amassé de l'argent pour cela ; que ceux qui devoient faire le coup avoient déjà touché l'argent ; mais que, quant à lui, il étoit prêt de mourir pour la foi qu'il leur prêchoit. Que les hérétiques en le massacrant ne pensassent point se délivrer de lui, d'autant qu'après sa mort il leur feroit la guerre plus que jamais.

Ce qu'il accomplit à la lettre, mourant quatorze jours après cette prédication en cette façon. Le Saint, qui étoit pour lors prieur du couvent de la ville de Côme, fut obligé d'aller à Milan pour son office d'inquisiteur ; il partit le samedi au soir de devant la Quasimodo, encore qu'il sût les embûches des hérétiques, et le piége

où ils l'attendoient. Mais il avoit un si grand zèle pour la foi, et un tel désir de mourir pour elle, que quand il élevoit la sainte Hostie à la messe, ou quand il la voyoit montrer aux autres, il supplioit Notre-Seigneur de ne permettre point qu'il mourût dans son lit, mais qu'il fût martyrisé pour sa sainte foi.

Plein de ce zèle et de ce désir, le 6e d'avril, l'an de Notre-Seigneur 1252, il partit pour aller à Milan, malade, à pied, et fort tard. En approchant du bourg qui étoit à mi-chemin d'entre Côme et Milan, nommé Barlasine, les assassins qui le guettoient vinrent au-devant de lui; et l'un d'eux lui donna un coup d'épée sur la tête, duquel coup il jeta le saint par terre. Celui-ci commença à dire le mieux qu'il put son *Credo*, et principalement cet article : *Créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses visibles et invisibles*; et, mouillant son doigt dans son sang, il tâcha d'écrire ces deux paroles : *Je crois en Dieu le Père;* puis, élevant les yeux au ciel, il dit très-dévotement : *Entre vos mains, Seigneur, je recommande mon esprit.* Le meurtrier, voyant qu'il remuoit et qu'il n'étoit pas mort, lui donna un coup d'estoc au travers du cœur, qui fut la fin de ses jours. Il blessa aussi son compagnon à mort; mais, celui-ci s'écriant, il accourut du monde qui le poursuivit toute la nuit, et qui attrapa enfin l'assassin qui avoit tué saint Pierre.

Incontinent le bruit de la mort du saint martyr se répandit aux environs, au grand regret des catholiques et avec une joie indicible des hérétiques. Son corps fut porté à Milan, où il fut reçu avec une grande pompe et dévotion; il fut déposé en l'église de Saint-Eustorge, qui est celle du couvent des Pères de Saint-Dominique.

Le meurtrier du saint, nommé Carin, échappa des mains de la justice, et s'enfuit à la ville de Forli, où il pensa mourir; mais, retournant en convalescence, il fit vœu de servir tout le reste de sa vie dans l'Ordre de Saint-Dominique, pour pénitence de son péché. Il prit donc l'habit de Frère lai, où il persévéra saintement avec une grande humilité et austérité de vie.

Les miracles que Dieu fit par saint Pierre, martyr, après sa mort,

sont innombrables. On vit des flambeaux du ciel sur son corps; et les lampes, que l'on mettoit autour pour l'honorer, s'allumoient miraculeusement d'elles-mêmes.

Un hérétique, voyant le saint dépeint avec un poignard dans le sein qui lui perçoit le cœur, dit : *Oh! que si j'eusse été quand on dépêcha ce traître, je lui eusse bien donné un autre coup.* Mais il demeura muet; et, reconnoissant son péché, il fut guéri et converti par l'intercession du saint.

Le Pape Innocent IV canonisa et mit saint Pierre, martyr, au nombre des saints, un peu après sa mort, le 24 de mars, et l'an dix de son pontificat. En une autre bulle qu'il expédia deux ans après la canonisation, il dit ces mots : « O homme vénérable et digne d'être loué en tous lieux de louanges infinies! vous êtes la règle et la splendeur de la vérité, l'honneur des bonnes mœurs, le trésor de la sagesse, le foudre de la prédication, l'ardeur de la charité, le boulevard de la foi, le comble des grâces célestes, le miroir de la vertu, l'odorant parfum de la sainteté. Vous êtes la peur et la terreur des hérétiques. Vivant, vous avez renversé leur perfidie; et, après votre mort, vous les terrassez et les confondez. Vous êtes la clarté resplendissante du ciel, le digne héritier du royaume céleste, l'illustre concitoyen des martyrs, l'un des glorieux conviés au banquet souverain, et le possesseur immuable des biens éternels. » Ce sont les paroles du Pontife.

Enfin le pape Sixte V, par une bulle expédiée l'an 1568, le premier de son pontificat, commanda que l'on célébrât la fête de saint Pierre martyr, avec l'office double le 29ᵉ d'avril, par toute l'Église catholique, encore que le saint mourût le 6ᵉ d'avril, comme nous avons dit. Car les premiers jours du mois étant communément occupés à célébrer la Passion, ou la Résurrection de Notre-Seigneur, la sainte Église a remis la fête de saint Pierre martyr au 29ᵉ d'avril.

Je ne veux pas oublier de dire ce que le Père Ferdinand de Castille, dont nous avons principalement tiré cette vie, rapporte au second livre de l'Histoire de Saint-Dominique, que c'étoit une dévotion particulière aux lieux où il y avoit des ossements et des



reliques de saint Pierre, martyr, de les tremper dans de l'eau que l'on donnoit à boire aux malades; que Notre-Seigneur fait de grands miracles par lui, et que le jour de sa fête on bénissoit à Milan des branches d'olivier, qui ont une grande vertu contre la grêle, les tempêtes et les tonnerres. Il rapporte les mêmes oraisons avec lesquelles on bénit ces palmes et ces rameaux.

LA VIE DE SAINT HUGUES,

ABBÉ DE CLUNY.

AN 1109.

Pascal II, pape. — Henri IV, empereur.

Louis VI, roi.

Le bienheureux saint Hugues, une des gloires de l'Ordre très-florissant de Cluny, naquit en Bourgogne de parents fort illustres. Son père qui étoit seigneur de Semur, s'appeloit Dalmace, et sa mère Aremburge. Ils l'envoyèrent, quand il fut devenu grand, à la cour du duc de Bourgogne; mais, voyant les dangers et les débauches qui y étoient, le saint jeune homme s'en retira, et résolut de se mettre à l'abri en quelque religion, pour se donner entièrement à Dieu.

C'est pourquoi il se transporta au célèbre monastère de Cluny, que saint Odilon gouvernoit pour lors, où il prit l'habit de religion, qu'il reçut avec une telle ferveur, que l'on jugea dès lors ce qu'il seroit un jour; jusque-là qu'un des plus anciens lui voyant recevoir l'habit, s'écria et dit: *Ordre de Cluny, que tu vas être heureux!*

Il étoit austère en sa nourriture, prudent en ses actions, sérieux en son parler, grave en son marcher, charitable à tous hormis à soi, amateur du silence, et ennemi de l'oisiveté, priant ou lisant sans relâche : et le peu de repos qu'il prenoit, n'étoit que pour rentrer davantage au travail. Ses rares vertus étoient admirées de tous les moines, qui le regardoient comme un ange, ou comme un nouvel astre qui se levoit au milieu de leur Ordre ; de sorte que saint Hugues qui pensoit n'être toute sa vie qu'un simple novice, ne fut pas plutôt profès, que saint Odilon le fit prieur, et, après son décès, d'un commun consentement, il fut élu abbé et général de l'Ordre.

Sous son heureuse et prudente conduite, Cluny se multiplia presque partout, en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne et en d'autres lieux ; de sorte qu'en un chapitre général que saint Hugues tint, il s'y trouva jusqu'au nombre de six cents moines, et il produisit de si grands hommes, que trois papes en furent tirés pour gouverner l'Église, Grégoire VII, Urbain II, et Calixte II, sans compter une infinité de bons religieux, qui, par leur sainte vie et leur rare doctrine, ont été de très-fertiles plantes au jardin de l'Église.

D'ailleurs, saint Hugues ne se contentant pas de faire du bien aux hommes, érigea des monastères de vierges, où il établit une si bonne discipline et une si ferme clôture, qu'il ne permettoit la sortie à pas une, non plus que personne y entrât.

Le glorieux saint Bruno, patriarche de l'Ordre des Chartreux, s'en allant à la Chartreuse pour le fonder, passa par Cluny, et consulta le saint qui lui donna des enseignements profitables.

Quelques moines se mutinèrent un jour contre lui, et secouèrent le joug de son obéissance ; et n'en pouvant venir à bout pour leur dureté, il eut recours au pape Alexandre, qui dépêcha un bref au vénérable cardinal Pierre Damien, afin de calmer ce désordre, de châtier les moines et de les remettre en leur devoir et obéissance.

Le cardinal exécuta le tout heureusement ; avant que de partir, et à la requête de saint Hugues, il écrivit la vie de saint Odilon son

prédécesseur, qui fut trouvée si belle et remplie de bons enseignements pour la vie religieuse, que saint Hugues la fit exactement lire par tous les monastères.

Il ne pouvoit supporter qu'un religieux raillât ou usât de plaisanteries, qu'il estimoit comme des blasphèmes dans la bouche des moines : et de fait, un religieux nommé Durand, qui depuis fut évêque de Toulouse, étant entaché de ce vice, le saint l'en reprit souvent; comme il ne s'en corrigeoit point, il lui prédit qu'après sa mort il en seroit grièvement puni, et qu'il apparoîtroit les lèvres enflammées et couvertes de gale, avec la bouche pleine d'écume, ce qui arriva : de sorte qu'étant mort, il apparut ainsi enflé à Sigvie, prêtre, et le supplia avec d'étranges soupirs, de rapporter sa misère à saint Hugues. Le saint enjoignit aussitôt un silence de sept ou huit jours à ses religieux, avec des prières ardentes et continues pour l'âme de Durand. Il y eut un religieux qui viola le silence ordonné : Durand apparut derechef à Sigvie, et l'assura qu'il seroit sorti de peine, si le silence eût été exactement observé. Saint Hugues commanda incontinent un second septenaire de silence et d'oraison, et ayant été cette fois inviolablement gardé, Durand revint à Sigvie pour la troisième fois, mais les lèvres guéries, la bouche nettoyée, et splendidement revêtu de ses habits pontificaux.

Dieu combloit le saint d'une céleste lumière, pour connoître les manquements de ses religieux, quoique secrets. Tellement que Hildebrand, légat en France, et depuis pape sous le nom de Grégoire VII, visitant une fois le saint abbé à Cluny, entra dans le Chapitre avec lui, et aperçut visiblement Jésus-Christ qui lui montroit vivement les fautes de ses moines, avec la pénitence qu'il leur falloit enjoindre ; il en demeura si édifié, qu'il eut depuis le saint en singulière estime et recommandation, et le consultoit en ses plus importantes affaires.

Le pape Alexandre ayant fait Hildebrand chancelier de l'Église, saint Hugues l'alla voir pour les affaires de son Ordre, et voyant que sa suite étoit grande et égale à celle des monarques, il crut que Hildebrand, parmi tant d'honneurs, n'avoit point d'hu-

milité. Hildebrand connut divinement cette pensée, et se tournant vers le saint, il l'avertit de ne condamner pas l'innocence, qui n'attribuoit point la gloire des hommes à soi, mais aux saints Apôtres, dont il étoit chancelier. Saint Hugues rougit de honte, et s'informant comment il avoit connu cette pensée, l'autre lui répondit, que de son cœur, comme par un canal, elle avoit coulé jusqu'au fond du sien. Étant descendus de cheval, ils allèrent prier à l'église, où le visage d'Hildebrand devint triste, de sorte que le saint lui en demanda la cause : *Je jouissois*, dit-il, *pendant ma prière, de la douce présence de mon Sauveur, mais, à la ferveur de la vôtre, il m'a quitté et est allé à vous.* Ce qui nous montre combien l'un et l'autre étoient chéris de Dieu, et combien leurs prières lui étoient agréables.

Saint Hugues eut à Saint-Jean-d'Angely une vision effroyable : il vit durant la nuit le tonnerre tomber, et renverser l'école de Cluny; et s'éveillant en sursaut, il connut qu'il étoit arrivé du malheur. Il y courut, laissant ses affaires commencées, et assembla incontinent les Prieurs et les Custodes pour en avoir des nouvelles ; comme il n'en pouvoit rien tirer, il se mit en prières, et Dieu lui révéla le mal. Aussitôt il fit venir le coupable au Chapitre, et, après l'avoir convaincu de sa faute, il le châtia selon qu'il avoit mérité.

A Nanteuil, on lui rapporta que Villenque, prieur de la Charité, étoit mort, et aussitôt il se mit à dire la messe des défunts. Mais Notre-Seigneur, qu'il tenoit en ses mains, lui déclara que ce n'étoit pas Villenque, mais Orie ; de sorte qu'après la messe il fit venir le messager, et lui dit qu'il s'étoit mépris : ce qui fut trouvé vrai, et chacun s'en étonna grandement.

Arrivant une fois à la Charité, les religieux allèrent au-devant de lui, et baisèrent sa main; il les reçut tous humainement, excepté un novice, qui dans son cœur étoit manichéen, et qui fut tellement convaincu par le saint, qu'il ne put se cacher : il fut incontinent dépouillé de l'habit de religion, et renvoyé du monastère. Ces miracles si signalés portèrent sa renommée partout.

Le Pape, l'Empereur, le Roi, et généralement toute la Chrétienté, l'avoient en singulière estime ; chacun se tenoit fort heureux de le voir, de lui parler, et de se recommander à ses prières. Le pape Étienne IX mourant à Florence fut extrêmement tourmenté du diable, qui lui apparoissoit sous une forme visible. Saint Hugues, qui étoit alors en cette ville, fut appelé au secours du mourant ; il ne fut pas sitôt arrivé en la chambre du Pape, que le diable s'enfuit, et ne put supporter sa présence ; mais sitôt qu'il en fut descendu, le diable revint avec la même forme, et les mêmes frayeurs. C'est pourquoi Étienne pria le saint d'y demeurer jusqu'à sa mort ; ce qu'il fit avec une très-grande charité et dévotion : l'exhortant sans cesse à prendre bon courage, à espérer en Dieu, et à s'armer de la croix ; et il fit si bien qu'il mourut avec un grand repos.

Henri II, empereur, excité par Agnès sa femme, sainte et vertueuse princesse, choisit saint Hugues pour parrain de son fils, qu'il nomma du même nom que son père. Il fut depuis empereur, temporellement fort heureux, et spirituellement malheureux ; car, au rapport de quelques-uns, il gagna cinquante-deux batailles ; mais malheureux, parce qu'il abusa des grâces et des faveurs divines, qu'il s'empara des biens de l'Église, fit la guerre au Saint-Siége apostolique, et persécuta les gens de bien.

Cet empereur,étant excommunié de Grégoire VII, députa saint Hugues avec d'autres prélats, pour prier le Pape de lever la censure. Le Pape fit au commencement des difficultés, craignant l'inconstance de l'Empereur ; néanmoins, à la requête du saint, il s'adoucit un peu, et promit de l'absoudre. Henri s'achemina au château de Canosse, où le Pape séjournoit pour lors, et ayant demeuré environ trois ou quatre jours entre la première et la seconde muraille sans appareil royal, sans serviteurs, pieds nus, et à jeun jusqu'au soir, le quatrième jour il fut absous, à certaines conditions pourtant, dont saint Hugues se rendit caution en sa faveur, sans toutefois faire aucun serment, ni vouloir jurer comme les députés parce qu'il étoit religieux.

Sa députation étant achevée, le Pape l'ordonna pour terminer la

cause de Robert, abbé d'Auge, accusé de simonie. Saint Hugues s'y transporta, et le trouvant coupable le priva de l'abbaye, le déclara à jamais incapable de tenir des bénéfices, lui ôta la crosse qu'il avoit, l'excommunia, le suspendit *a divinis*, excepté de la psalmodie, où il pouvoit assister. De là il s'en retourna à Cluny, pensant s'y reposer et se remettre en solitnde; mais il n'y fut pas sitôt arrivé, lui et les siens, que le Pape pressé de beaucoup d'affaires, l'appela derechef à Rome, et le contraignit d'y venir promptement, nonobstant ses excuses et ses empêchements. Comme il traversoit les Alpes, les yeux élevés au ciel plutôt que fixés sur la terre, sa mule eut peur, s'effraya, et le précipita dans les abîmes de ces montagnes; mais il n'en fut aucunement blessé; et qui plus est, levant les mains en haut, il fut incontinent remis sur la montagne.

Étant arrivé à Rome, il consola le Pape, promit de l'assister des prières de son Ordre: et ne voulant pas séjourner plus longtemps à Rome, il s'en vint au mont Cassin visiter les religieux du glorieux patriarche saint Benoît. Il associa Cluny avec cette abbaye, pour s'entrecommuniquer le fruit de leurs mutuelles prières.

En ce temps-là, Alphonse, roi d'Espagne, fut privé de son royaume, et constitué prisonnier par Sainctie son frère. Hugues en eut pitié, et pria l'apôtre saint Pierre, patron de Cluny, d'intercéder pour lui. Saint Pierre apparut à un religieux, et lui dit que les prières de l'abbé étoient exaucées. Saint Hugues en avertit Alphonse, et l'exhorta à prendre bon courage. Sainctie, en effet, étant menacé de saint Pierre, qui lui apparoissoit, relâcha incontinent son frère, et le remit en son royaume; Alphonse, en récompense, augmenta les legs de Ferdinand son père, et envoya tous les ans quinze marcs d'or à Cluny.

En l'abbaye de Martigue, Dieu lui revéla la mort de Guillaume, roi d'Angleterre, pour le bannissement de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry; il assura ses religieux, que l'arrêt en avoit été donné la nuit. A quelque temps de là, le Roi mourut à la chasse, et saint Anselme fut rétabli en son église.

L'abbaye de Marmoutier enduroit de grandes pertes par la tyrannie de Godefroi, comte d'Anjou. Saint Hugues s'y achemina pensant le modérer, mais il n'en put venir à bout, encore qu'il se prosternât à ses pieds ; le comte se dépitant, et s'en voulant aller, il le retint si fort par le manteau, que l'agrafe se rompit. Alors comme un second Samuel, il lui prédit la perte de son comté, et que Dieu en avoit pourvu un autre. Foulques, son frère, se révolta incontinent contre lui, et le renferma dans une prison, où il mourut misérablement.

Bérard de Rochery surchargeoit cruellement le peuple, et principalement ceux de Canarie dépendants de Cluny, ne voulant point se désister de ses tyrannies, ni pour prières ni pour menaces. Saint Hugues s'étant mis alors en prières, il devint si malade, que ses gens vinrent en hâte au monastère, promettant qu'il se désisteroit, et qu'il répareroit tous les dommages. Saint Hugues oubliant toutes ses injures se mit encore en prières, et lui rendit incontinent la santé.

Plusieurs prélats le mandèrent à Autun, pour accorder l'évêque et Robert, duc de Bourgogne, qui ruinoit tout le pays. Saint Hugues alla trouver le Duc, et fit tant qu'il le modéra, quoiqu'il fût fort revêche. L'assemblée l'ayant prié de prêcher sur la paix, avant que de commencer il se servit de ces termes : *Qui désire et cherche la paix, demeure à m'écouter ; qui ne la veut et ne la cherche pas, sorte présentement.* A peine avoit-il achevé ces paroles, qu'un géant monstrueux accompagné de plusieurs autres, sortit visiblement, au grand étonnement de toute l'assemblée. Ensuite, ayant jeté les yeux sur tous les députés, le saint en aperçut un qui avoit la nuit commis un horrible péché, dont il le reprit aigrement. *Nous cherchons*, dit-il, *la paix, et tu l'empêches par ton iniquité.* Il le spécifia avec ses circonstances, et puis le donna à l'évêque de Châlons, d'où il étoit, pour recevoir l'absolution. Durant qu'il discouroit, plusieurs députés aperçurent sur sa tête une colombe blanche, qui anima tellement ses paroles, que la paix fut conclue et jurée universellement. Le Duc congédia ses troupes, protestant de ne point rechercher le meurtre de son fils.

qui avoit été tué en une rencontre durant les troubles entre lui et les ecclésiastiques.

Au pays de Beauvoisin, le saint fut humainement reçu d'Albert de Gornay, et d'Ervigarde sa femme; Hugues l'ayant considérée, l'assura qu'elle étoit enceinte d'un fils, qui seroit un jour religieux de son Ordre. Cet enfant étant devenu grand, porta les armes, et s'adonna comme les autres à la débauche : il fut néanmoins converti par le successeur de saint Hugues, qui l'emmena à Cluny et lui donna l'habit.

Le saint alla dire un jour la messe à Sainte-Geneviève de Paris, et voyant la chasuble de l'apôtre saint Pierre apportée d'Antioche, il s'enquit s'il n'y avoit point de malades : on lui présenta un paralytique, sur lequel posant cette chasuble, il usa de ces mots : *Saint Pierre dit au paralytique, que le Seigneur te guérisse, lève-toi et fais ton lit.* Cet homme fut à l'instant guéri, et s'en retourna tout seul, remerciant Dieu, saint Pierre et le vénérable prélat. Il y eut un grand débat de qui pouvoit provenir ce miracle, les chanoines l'attribuant à saint Pierre par la vertu de sa chasuble, les autres à saint Hugues, qui avoit appelé le malade; mais tous deux y contribuèrent par la divine miséricorde.

Il faisoit un grand nombre d'insignes miracles, soit absent, soit présent, par ses prières, par l'eau bénite, par le signe de la croix, par l'attouchement de sa robe et par l'eau dont il avoit lavé ses mains. Un religieux nommé Thierry, qui étoit tourmenté d'un chancre mortel au pied, prit de l'eau dont le saint avoit lavé ses mains à la messe, et après en avoir frotté son pied, la chair revint en son état.

Un religieux, nommé Guillaume, fut saisi en chemin d'un si grand mal de jambe, qu'il ne pouvoit marcher; il invoqua l'aide du saint, qui étoit encore en vie, mais alors bien loin de lui, et adjura son mal en cette sorte : *Au nom de Jésus-Christ, je te commande de me laisser, afin que j'accomplisse le commandement qui m'est fait de voyager.* S'étant endormi là-dessus, il aperçut deux religieux vêtus de blanc venir à lui de la part de l'abbé, dont l'un répandit de l'huile sur sa jambe, et l'autre la frotta

doucement, et en se réveillant, il se trouva parfaitement guéri.

A Chérit, il y avoit un verger assez loin de l'église, où le comte Louis reçut le saint abbé, et le pria de dîner. Sophie sa femme, comme une seconde Marthe, considérant en sa personne celle de Notre-Seigneur, apprêta soigneusement ce qu'il falloit. Comme tout étoit prêt et servi, l'air se vint à brouiller et une grosse pluie commença à tomber. Saint Hugues voyant que Sophie se troubloit pour cet accident, leva la main contre la tempête, et détourna la pluie qui tomboit à l'entour de la table et de la compagnie, sans qu'ils fussent mouillés.

Le temps étant arrivé où Dieu vouloit récompenser ses pénibles travaux, son austère pénitence et l'ardente charité dont son cœur étoit incessamment embrasé, il révéla sa mort à plusieurs personnes. Bertin de Varennis, étant demeuré seul en un champ, vit un grand nombre d'hommes qu'une excellente et noble dame précédoit; un homme de la compagnie s'approchant, lui demanda à qui étoit ce champ : il répondit, à saint Pierre et à l'abbé Hugues (saint Pierre est le patron de Cluny); il repartit : *C'est donc à moi, car je suis saint Pierre, et ceux que tu vois sont tous saints, qui marchent après la Vierge Marie; va dire à l'abbé qu'il mourra bientôt et qu'il avise à sa maison.* Bertin n'osant porter cette nouvelle, fut menacé de saint Pierre, qui lui apparut derechef, tellement qu'il vint à Cluny dire au saint sa vision. L'abbé en fut fort réjoui, et se prépara à la mort, quoique toujours il y fût disposé. Fulgence, abbé d'Affligny, vit les anges porter des lits au ciel et crier d'une forte voix : *En ces lits reposeront bientôt deux illustres prélats, Anselme de Cantorbéry et Hugues de Cluny.* Le premier mourut le vingt-unième d'avril, et l'autre au vingt-neuvième de l'an 1109.

En la même nuit qu'il mourut, le vénérable Godefroi, évêque d'Amiens, étant à Rome, eut cette vision. Il lui sembla que les moines de Cluny le supplioient de donner l'extrême-onction à leur abbé, qu'il dit alors la messe, et qu'après l'avoir communié, il lui donna le dernier sacrement. Sitôt qu'il fut réveillé, il jugea que cette belle lumière étoit éclipsée de la terre.

Sabine, religieuse de Lotron, vit la Reine des cieux assistée de beaucoup de saints, et une chaire fort magnifique, que les saints disoient être pour le grand Hugues; ayant raconté sa vision à ses compagnes, un messager vint qui les assura de sa mort.

La vie du saint a été fidèlement écrite par Hugues, religieux de Cluny; ses principales actions, par Gilon et Renalde. Pierre le Vénérable en parle en plusieurs endroits. Trithème et Sigebert en font une honorable mention, comme aussi le Martyrologe romain, au vingt-neuvième d'avril, qui fut le jour de son décès.

LA VIE DE SAINT ROBERT,

PREMIER ABBÉ DE CITEAUX.

AN 1098.

Urbain II, pape. — Henri IV, empereur.

Il y avoit en Champagne un seigneur nommé Thierry, et une noble dame appelée Ermegarde, qui, vivant selon les lois du mariage, gardoient étroitement les commandements de Dieu. La très-sainte Vierge apparut à Ermegarde, comme elle étoit enceinte, tenant une bague précieuse en sa main, et l'assurant que c'étoit pour épouser son fils. Ermegarde troublée de cette vision, ne savoit qu'en penser, jusqu'à ce que la très-sainte Vierge lui apparut derechef, et lui dit qu'elle étoit la Mère de Dieu, que son fils seroit son serviteur, et que par son moyen elle seroit grandement honorée.

Ermegarde accoucha heureusement de cet enfant, et le nomma Robert, le faisant de bonne heure instruire soigneusement, tant aux lettres qu'aux bonnes mœurs. Il étoit dès lors si affectionné



au service de la très-sainte Vierge, qu'il lui adressoit toutes ses prières, et qu'il animoit ses compagnons à en faire de même. De sorte qu'à l'âge de quinze ans, étant éclairé d'une céleste lumière, il abandonna le monde et se rendit religieux à Saint-Pierre de Celles. Il s'y mortifia tellement, que nuit et jour il vaquoit à l'oraison, et châtioit son corps par jeûnes, par veilles et disciplines, pour l'assujettir parfaitement à l'esprit.

A quelque temps de là, il fut élu Prieur. Il se comporta si dignement dans cette charge, que la renommée de ses vertus volant bien loin, les religieux de Saint-Michel de Tonnerre le demandèrent pour abbé. Il le fut en effet, mais comme il s'efforçoit de les régler, sans avancer beaucoup, car ils étoient revêches et envieillis en de fâcheuses coutumes, sept ermites de la forêt voisine le prièrent d'être leur conducteur en la vie monastique. Saint Robert consentit volontiers, tant pour leur manière de vivre plus angélique qu'humaine, que pour la vocation spéciale de deux frères d'entre eux, qui, étant devenus riches par des tournois et des jeux illicites, dont ils amusoient le peuple, résolurent de se battre en duel, afin qu'un seul jouît de toutes leurs richesses. Étant sur le point d'exécuter ce malheureux dessein, ils furent soudain touchés à la vue qu'ils eurent d'un ermitage, qui étoit près du lieu où ils se devoient battre, si bien qu'ils quittèrent aussitôt leur haine et leur avarice, fondant en larmes. Depuis ils se retirèrent en cet ermitage, abandonnant leurs biens et leurs exercices déshonnêtes, et ils y vécurent avec une austérité incroyable.

Cette admirable conversion poussoit saint Robert à les vouloir aider, mais il fut empêché par ses religieux, qui n'y voulurent point condescendre ; si bien qu'il se contenta de les encourager et de les instruire par lettres, les assurant néanmoins qu'il les visiteroit aussitôt qu'il le pourroit. Ayant demeuré quelque temps à Tonnerre sans beaucoup de profit, il s'en retourna à Celles, où étant libre de toute affaire, il s'adonna à l'oraison, et parvint au degré d'une haute et sublime contemplation.

A quelque temps de là il fut fait prieur en l'abbaye de Saint-

Ayoul, sans se soucier qu'il avoit été abbé. Il n'y demeura pas longtemps, car les sept ermites poursuivant leur premier dessein, s'étoient transportés vers le Pape, qui, louant leur austère et étroite observance, leur octroya saint Robert, et en expédia un bref à l'abbé de Celles pour l'y envoyer promptement. Saint Robert, muni de cette bénédiction apostolique et du congé de son supérieur, s'en alla fort consolé à ses ermites qui le reçurent comme un ange, se retirant en un lieu appelé Colan; mais ils le quittèrent incontinent pour être mal sain et incommode. Saint Robert les mena alors en la forêt de Molême, où ils bâtirent de leurs propres mains un petit Oratoire en l'honneur de la très-sainte Vierge, et des maisonnettes de branches d'arbres, manquant d'autres matériaux, à cause de leur extrême pauvreté.

Le bruit de leurs excellentes vertus s'étendant par le pays, émut un grand nombre d'hommes à se ranger sous leurs enseignes. Ils prioient sans cesse, marchoient pieds nus, jeûnoient presque toute l'année, et ne mangeoient que des légumes cuits au sel et à l'eau, avec du pain fort noir: tellement que l'évêque de Troyes étant venu les visiter, il fut fort étonné de voir que des personnes d'illustre maison, et qui avoient été nourris fort délicatement, embrassoient une manière de vivre si austère. Il en demeura néanmoins si édifié, qu'il délibéra de les favoriser, et de les secourir en leurs nécessités. Ce qu'il fit une fois, que saint Robert, pressé d'une extrême pauvreté, fut contraint d'envoyer sans argent deux religieux à Troyes; car aussitôt qu'il en fut averti, il acheta des chariots qu'il chargea de provisions pour les sustenter et les vêtir; depuis ils n'endurèrent plus cette misère, parce que les seigneurs du pays leur firent de grands dons, et leur léguèrent de belles terres.

Mais l'abondance les fit bientôt déchoir et perdre leur première ferveur. Ils devinrent revêches et désobéissants au bienheureux abbé, qui s'efforçoit sans cesse de les réduire par remontrances et par correction; mais ils empiroient au lieu d'amender. De sorte que saint Robert secouant la poussière de ses pieds, se retira en un lieu nommé Or, avec de bons moines qu'il servit

quelque temps avec un grand contentement, labourant la terre, et s'employant aux offices les plus vils. Dieu l'inspira néanmoins de faire un Ordre en l'Église, et d'assembler des religieux sous sa conduite; si bien qu'il délibéra de retourner à Molême pour avoir des compagnons. Il en gagna jusqu'à vingt-un; entre lesquels étoient le vénérable Albéric, et le bienheureux Etienne, deux fortes colonnes de la vie monastique.

Ils s'en allèrent tous en l'évêché de Langres, d'où ils furent chassés, et de là à Cîteaux au diocèse de Châlons. Ce fut là que furent jetés les premiers fondements de cet Ordre florissant; mais ce ne fut pas sans endurer beaucoup : car on parloit d'eux comme de gens impies; on taxoit leur austérité comme impossible. Les moines noirs, qui étoient alors en vogue, et les plus réformés, leur livrèrent une sanglante guerre : chacun estimoit que leurs desseins s'en iroient en fumée et dureroient peu.

Saint Robert battu de ces orages de calomnies, paroit à tous ces coups par la pauvreté, la souffrance, l'humilité, la débonnaireté, et surtout par une oraison continue, qui le rendoit triomphant de tous ses ennemis. Il mit son Ordre sous la protection de la très-sainte Vierge. Il fit des constitutions utiles et nécessaires et établit une charte, qu'il appela de charité, pour retenir les futurs monastères en même règle et observance. Il ordonna que l'on s'excuseroit auprès des princes, afin qu'ils n'eussent point à tenir aux grandes fêtes leurs Cours au monastère de son Ordre; quo l'entrée en seroit interdite aux femmes, et que les religieux auroient auprès d'eux de quoi fournir à leurs nécessités, afin de se passer des villes, et de n'en avoir point de nouvelles, tant il redoutoit pour ses moines la fréquentation du monde.

Il étoit si zélé à la pauvreté, que ne se contentant pas de la garder exactement, pour le vivre, le vêtir et le coucher de ses religieux, il voulut même que l'église s'en ressentît, ordonnant que l'on n'useroit que de chasubles de futaine, de chandeliers de fer, d'encensoirs d'airain, de nappes de toile, et de croix de bois, n'exceptant que le calice, pour le respect du sang du Fils de Dieu, qui pouvoit être d'or et d'argent. Sa crosse abbatiale qu'il portoit aux

fêtes solennelles, et que l'on garde encore par honneur à Citeaux, ressemble à la béquille d'un vieillard.

Il faisoit un grand état du silence, et il l'imprima si vivement dans le cœur de ses religieux, que l'on dressa depuis un formulaire, pour s'exprimer par signes sans aucunes paroles. Toutes ces louables observances furent par lui saintement établies, et gardées ponctuellement par les premiers religieux, et authentiquement approuvées par Hugues, archevêque de Lyon, et le légat du Saint-Siége apostolique en France.

Robert avoit employé trois ans à former ce nouvel Ordre, lorsque les moines de Molême, ennuyés de son absence et fâchés des pertes qu'ils avoient reçues depuis son départ, eurent recours au pape Urbain pour le faire revenir. Le Pape accorda leur requête, et leur donna des lettres patentes pour cela. Saint Robert obéit, et laissa Albéric en son lieu. Quand on apprit son retour, tous les environs tressaillirent de joie ; les plus notables vinrent jusques à Bar pour le saluer, et le conduire en son abbaye, où les religieux l'attendoient en grande dévotion ; dès lors, ils firent plus d'état de ses instructions, qu'il n'avoient fait par le passé.

Sa vertu ne fut pas dépourvue de miracles ; car il commanda un jour au Cellerier du Monastère, de donner l'aumône à deux pauvres, mais celui-ci lui ayant dit qu'il n'y avoit point de pain, même pour les religieux, il fut contraint de les congédier. Entendant depuis la cloche du dîner, saint Robert s'informa comment il en avoit si tôt recouvré ; l'autre lui dit, qu'il on avoit réservé pour les Frères. Saint Robert fâché de cette défiance, jeta les pains dans la rivière, et Dieu eut agréable ce zèle : car aussitôt les dames de Châtillon furent inspirées d'envoyer à Molême trois charretées de vivres. Sur quoi il exhorta les moines à n'espérer qu'en Dieu, et à ne redouter point tant la pauvreté ; que la Providence divine ne manque jamais aux bons religieux et se manifeste lorsque toutes choses semblent désespérées.

Encore qu'il eût quitté Cîteaux, il n'en avoit pas quitté le soin. Les religieux le consultoient en leur besoin, et ne vouloient rien faire sans son avis et son autorité. De sorte qu'après le décès de

l'abbé Albéric, qui ne vécut que deux ans, ils le supplièrent de leur octroyer le vénérable Etienne, Anglois de nation ; ce qu'il leur accorda volontiers, pour les grandes vertus qui éclatoient en lui, et qu'il connoissoit de longue main.

En entrant dans l'église, saint Etienne avoit coutume de presser la porte avec sa main, disant souvent à ses pensées qu'elles demeurassent là, et qu'en sortant il les reprendroit ; c'étoit toutes les pensées et les soins qu'il prenoit pour le gouvernement de ses religieux. Etienne, étant ennuyé de ce que personne ne venoit à Cîteaux prendre l'habit de la religion, commanda à un moine qui s'en alloit mourir, de revenir après sa mort et de lui dire si Dieu favorisoit leur entreprise (le zèle de son Ordre le porta à ce commandement). Le religieux n'y manqua point, et lui apparut environné d'une admirable gloire, le remerciant de ses instructions, l'assurant que l'Ordre fleuriroit sur tous les autres et qu'il se multiplieroit autant que les étoiles du firmament. Ce religieux ne voulut pas disparoître, encore qu'il fût de l'autre monde, et en état de gloire, qu'il n'eût reçu la bénédiction du vénérable Etienne, pour montrer l'humilité que l'on doit à ses supérieurs, qui sont ici-bas les images de Dieu.

Il envoya un jour sans argent un religieux à Besançon, et lui commanda d'acheter trois chariots, chacun attelé de trois chevaux, et de les charger de provisions (le nombre des moines s'étoit alors fort accru). Le religieux s'y en alla hardiment, se confiant au commandement de son supérieur : et comme il fut arrivé là sans un seul denier, il s'avisa d'aller déclarer la nécessité du couvent à un marchand, lequel sans hésiter acheta tout ce que le religieux lui dit, et s'en revint avec ces chariots tout chargés à Cîteaux. Étienne assembla ses religieux, et alla au-devant de son messager avec la croix, pour remercier la divine Bonté, qui avoit si grand soin de son monastère, et montrer à ses religieux la ferme confiance qu'il faut avoir en Dieu (1).

(1) Ces faits ont été racontés déjà dans la vie de saint Etienne, au 28 mars ; mais ils y diffèrent en quelques détails de peu d'importance.



Cependant comme le bienheureux patriarche saint Robert travailloit à la réforme de Molême, et son disciple Étienne à l'établissement de Cîteaux, Dieu lui révéla sa mort : si bien qu'après une longue et douloureuse maladie, étant âgé de quatre-vingts ans, et ayant le corps extenué d'austérités, il passa heureusement en l'autre vie, pour recevoir la récompense des travaux qu'il avoit endurés en celle-ci.

Le jour qu'il mourut, il parut au ciel deux arcs très-lumineux, qui touchoient aux quatre coins du monde, avec une grande croix parsemée de plusieurs petites, enfermées de plusieurs cercles, pour montrer que l'Ordre de Cîteaux, dont il étoit fondateur, devoit se multiplier par la croix d'une infinité de travaux, et par les cercles d'une observance régulière, et d'une obéissance très-exacte.

Il fut enterré en l'église de Molême, dediée sons le nom de la très-sainte Vierge ; depuis, sa sépulture fut honorée de beaucoup de miracles. En voici seulement deux. Une femme épileptique se voua à Molême, et n'y pouvant arriver, passa la nuit en une forêt qui en étoit proche : un loup vint qui l'effraya, augmenta son mal, et ravit son enfant d'auprès d'elle, sans qu'elle le pût recouvrer, ce qui fut un redoublement de ses peines. Elle invoqua la très-sainte Vierge et saint Robert, et leur demanda son enfant avec autant d'instance, que s'ils l'eussent ravi ; aussitôt le loup le rapporta sain et entier, hormis les marques des dents qui paroissoient sur le dos.

Le feu se mit en une maison où étoit un petit enfant seul ; les voisins ne le pouvant éteindre, invoquèrent la très-sainte Vierge avec saint Robert, en faveur desquels Dieu conserva l'enfant au milieu des flammes, encore que son drap et ses linceuls fussent réduits en cendres.

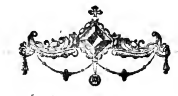
La vie de saint Robert a été écrite par le commandement d'Odon, abbé de Molême, et par l'auteur du Cabinet de Cîteaux. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 29 d'avril. Le cardinal Baronius rapporte sa mort à l'an 1098, qui fut l'an qu'il procura la confirmation de son Ordre ; mais il ne mourut qu'en 1110.

A Paphos en Chypre, saint Tychique, disciple de l'apôtre saint Paul, que cet apôtre appelle dans ses Épîtres son cher frère, un ministre fidèle, et son compagnon dans le Seigneur.

A Cyrthe en Numidie, la fête des saints Agape et Segondin, évêques, qui, après un long exil dans cette ville, ajoutèrent à la dignité du sacerdoce la gloire d'un éclatant martyre. Ils souffrirent durant la persécution de Valérien, qui fut celle où la rage des païens, fit les plus grands efforts pour tenter la foi des justes. Avec eux endurèrent la mort les saints Émilien, soldat, Tertulle et Antoinette, vierges consacrées à Dieu, et une femme avec ses deux enfants qui étoient jumeaux.

Le même jour, sept voleurs, que saint Jason avoit convertis à Jésus-Christ, parvinrent à la vie éternelle par la voie du martyre.

A Brescia, saint Paulin, évêque et confesseur.



TRENTIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Catherine de Sienne. — Saint Maxime, martyr.
Saint Marien et saint Jacques, martyrs; saint Eutrope, évêque et martyr; les saints martyrs Amateur, Pierre et Louis; saint Laurent de Novare; saint Aphrodise et ses compagnons, martyrs; sainte Sophie, vierge et martyre; saint Sévère de Naples; saint Donat; saint Erkonwald; saint Pérégrin Latiozi.

LA VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

AN 1380.

Urbain IV, pape. — Venceslas, empereur.

Charles VI, roi.

La bienheureuse vierge sainte Catherine de Sienne, chère épouse de Jésus-Christ, de l'Ordre de Saint-Dominique, miroir de toutes les religieuses qui bataillent sous son drapeau, naquit en la ville de Sienne, dont elle a retenu le nom. Son père s'appeloit Jacques Benincasa et sa mère Lapa, gens vertueux, du commun peuple, et qui avoient honnêtement de quoi vivre. Sa mère prit beaucoup de peine à la nourrir elle-même, ce qu'elle n'avoit pu faire à ses autres enfans, et de là vint qu'elle l'aimoit d'avantage. Dès son enfance elle se rendit si agréable, qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la voyoient; de sorte qu'elle n'étoit pas souvent en la maison, parce que chacun la menoit chez soi, tant ils prenoient plaisir en ses petites façons de faire.

On reconnut bientôt en elle la grâce de Notre-Seigneur, et qu'il l'avoit choisie pour sa chère épouse dès le sein de sa mère; car, à peine avoit-elle cinq ans, qu'elle commença à dire la Salutation Angélique de Notre-Dame, si souvent et avec tant de dévotion, que quand elle montoit ou descendoit quelque degré, elle s'agenouilloit sur chaque marche, et disoit son *Ave Maria.*

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de six ans, allant avec un sien frère nommé Etienne, en la maison de Bonaventure, sa sœur, au retour, elle vit sur l'église de Saint-Dominique un très-riche trône resplendissant, où Jésus-Christ étoit assis en habits pontificaux, comme ceux du Pape, avec la tiare en tête, et auprès de lui les bienheureux saint Pierre, saint Paul, et saint Jean l'Evangéliste.

Cette bienheureuse fille jeta doucement ses yeux sur Jésus-Christ, qui la regarda aussi amoureusement, et lui donna sa bénédiction, dont elle demeura si transportée d'aise, que son frère, quoiqu'il criât après elle, ne la pouvoit faire revenir à soi, jusqu'à ce qu'il la prit et l'attirât de force. Alors elle revint comme d'un profond sommeil, et lui dit : *O mon frère, si tu voyois ce que je vois, tu ne voudrois jamais sortir d'ici.* Elle tourna ses yeux vers cette vision qui étoit déjà disparue, et elle se prit à pleurer amèrement de ce que son frère lui avoit ôté ce grand contentement de son âme.

Dès lors, elle sembla toute autre, et que d'enfant elle étoit devenue une femme d'âge, prudente et bien avisée : et comme elle le déclara depuis à Raymond de Capoue son confesseur, elle sut dès lors par révélation divine les vies des saints Pères du désert, et de plusieurs autres saints, spécialement celle de saint Dominique, ce qui lui donna un grand désir de les imiter autant qu'elle pourroit. Elle s'adonnoit fort à l'oraison, elle parloit peu, et retranchoit une partie de son repas ordinaire : d'autres petites filles de son âge s'assembloient autour d'elle pour ouïr ses discours, et imiter ses saintes mœurs, et elle les instruisoit, s'enfermoit avec elles, et leur faisoit prendre la discipline comme elle. Le désir d'imiter les Pères du désert s'augmentoit en elle : de sorte qu'un jour elle prit seulement du pain, et s'en alla hors de la ville se cacher dans

une caverne qu'elle trouva parmi de vieilles masures. Elle se mit en oraison, où elle fut consolée du Saint-Esprit, qui lui commanda intérieurement de retourner en la maison de ses père et mère, ce qu'elle fit.

Ayant atteint l'âge de sept ans, elle s'enflamma tellement de l'amour de son Epoux Jésus-Christ, et du désir de lui consacrer son âme pure, qu'elle fit vœu de perpétuelle virginité, suppliant humblement la très-sainte Vierge, que, puisqu'elle avoit été la première entre toutes les femmes qui avoit fait vœu de consacrer sa virginité à Dieu, il lui plût de la donner pour épouse à son Fils : et elle lui promit de n'en avoir point d'autre toute sa vie. Après avoir fait vœu, elle commença à vouloir être religieuse; et si elle voyoit passer quelque religieux devant sa maison, spécialement ceux de saint Dominique, il n'est pas croyable combien elle s'en réjouissoit en son âme, et demeuroit comme hors de soi, baisant humblement la terre par où il avoit passé; elle croissoit de jour en jour dans le désir de suivre leur façon de vivre, et elle eut même plusieurs pensées de trouver les moyens de vivre parmi ces religieux, quoiqu'elle fût fille, en célant son sexe. Tel étoit le feu de l'amour divin, qui embrasoit son cœur dès son enfance : mais Notre-Seigneur la détourna de cette intention, et la doua de si excellentes vertus, que ses frères s'en étonnoient, et que son père et sa mère, et tous ceux qui la considéroient ne savoient que penser.

Notre sainte étant parvenue en âge nubile, son père et sa mère parlèrent de la marier, ne sachant pas qu'elle eût fait vœu de virginité; mais la sainte fille, quoiqu'elle dissimulât, ne prit néanmoins pas plaisir à cette ouverture : car, si d'un côté elle portoit un grand respect à ses parents, et ne les vouloit attrister en rien, d'autre part elle étoit résolue de mourir mille fois avant que de fausser la foi qu'elle avoit jurée à son Epoux Jésus-Christ.

Bonaventure, sa sœur, qui étoit mariée, et que la sainte aimoit fort, lui conseilla, en cas qu'elle ne se mariât pas, d'être toujours bien mise, pour dissimuler et contenter ses parents. Elle le fit à cette intention, et en pleura depuis toute sa vie, estimant que

c'étoit un grand péché. Peu de temps après, Bonaventure, sa sœur, mourut en couches, et l'on crut que ç'avoit été en punition du conseil qu'elle avoit donné à sa sœur de se faire brave et gentille; mais sainte Catherine eut révélation qu'elle étoit sauvée, après avoir demeuré quelque temps en purgatoire : par où on reconnoît que c'est une chose déplaisante à Dieu de détourner ceux qui le veulent servir à bon escient, ou de les refroidir en leurs saintes intentions.

Son père et sa mère la pressoient donc fort de se marier, tant par flatteries et mignardises, que par menaces et mauvais traitements. Se voyant en cette angoisse, par inspiration de Notre-Seigneur, elle coupa ses cheveux qui étoient très-beaux, pour leur donner à entendre par là qu'elle étoit résolue de ne se marier jamais. Cela affligea beaucoup son père et sa mère, qui commencèrent à la rudoyer de fait et de parole. Cependant, pour en venir mieux à bout, ils lui commandèrent de faire la cuisine au lieu de la chambrière, et de servir aux plus vils offices de la maison ; de quoi la sainte fille s'acquittoit avec une grande joie de son âme, ayant préparé en son cœur comme une cellule où elle demeuroit et conversoit toujours avec son très-doux Époux, sans montrer aucun signe d'inquiétude ni d'altération.

Sa persévérance eut enfin le pouvoir de faire reconnoître à tous que cette affaire étoit de Dieu, et particulièrement à son père, qui fut fort confirmé dans la pensée que sa fille suivoit l'inspiration et le mouvement du Saint-Esprit ; car il vit un jour sur elle une colombe (comme elle prioit en un coin de la chambre), laquelle disparut soudain : de sorte qu'il voulut qu'on la laissât faire, et que personne ne l'empêchât de suivre la volonté de Dieu qui l'appeloit. La sainte en demeura fort consolée ; mais beaucoup plus encore de ce que saint Dominique lui étoit apparu et lui avoit offert l'habit des Sœurs de la Pénitence, avec promesse qu'il l'en feroit indubitablement jouir; ce dont elle le remercia infiniment. Et, ayant déjà détrompé ses frères et ses parents, elle commença à mener une vie plus divine qu'humaine.

Elle chercha une petite chambre à l'écart pour se retirer et faire

ses pénitences, ne mangeant plus de viande, encore que dès son son enfance elle n'en mangeoit guère. Elle buvoit de l'eau, usoit rarement des choses cuites, et seulement d'un peu de pain avec des herbes toutes crues. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt ans, elle se contenta de vivre d'herbes sans pain. Son lit étoit de deux ais; elle portoit une chaîne de fer sur sa peau, qui la serroit si fort qu'elle tenoit à la chair. Elle s'empêcha si bien de dormir, qu'à peine sommeilloit-elle. Elle se disciplinoit trois fois le jour avec une chaîne de fer, à l'imitation de son Père saint Dominique, et chaque discipline duroit une heure et demie, le sang ruisselant de tous les côtés de son corps; car elle vouloit payer en quelque façon à Notre-Seigneur avec son sang, celui qu'il avoit répandu pour ses péchés sur l'arbre de la croix.

Avec ces pénitences extraordinaires, elle affoiblit fort son chaste corps; mais elle les redoubla encore davantage, lorsqu'elle prit l'habit de Saint-Dominique, estimant que ce nouvel habit l'obligeoit à une plus grande perfection et ferveur. Quelquefois elle se disoit à elle-même : *Souviens-toi que cet habit noir et blanc te prêche que tu dois soigneusement veiller à la pureté de ton âme.* Pour y parvenir, elle passa trois années sans parler à personne qu'à son confesseur. Elle demeuroit en sa cellule sans en sortir, si ce n'étoit pour aller à l'église. La nuit, quand les religieux de Saint-Dominique dormoient (elle les appeloit ses frères), elle veilloit en oraison, et s'occupoit à louer Notre-Seigneur. Lorsqu'ils venoient au chœur pour chanter Matines, elle alloit un peu se reposer sur des ais, ayant une pièce de bois qui lui servoit de chevet; parce qu'il lui sembloit qu'elle laissoit en sa place des personnes pour louer Notre-Seigneur. Ce bon Maître lui ayant apparu une fois, il lui enseigna tout ce dont elle avoit besoin pour la conduite et direction de son âme; et elle confessa que Jésus avoit été son maître, ou en l'inspirant, ou en lui apparoissant et lui enseignant ce qu'elle devoit faire.

Son Epoux Jésus-Christ conversoit avec elle si familièrement, et lui apparoissoit si souvent, soit qu'elle fût en oraison, qu'elle lût ou méditât, qu'elle veillât ou reposât, qu'il sembloit être tou-

jours avec elle. Quelquefois, comme elle parloit à d'autres, il la réjouissoit de sa présence ; en sorte que son cœur parloit à Jésus-Christ, et sa langue aux autres. Il lui apparut une fois comme elle étoit en oraison, et lui dit : *Sais-tu qui je suis, ma fille, et qui tu es ? Tu seras bienheureuse de le savoir. Je suis Celui qui est, et tu es celle qui n'étoit pas.*

Il lui dit une autre fois : *Pense en moi, ma fille, et je penserai et aurai soin de toi.*

Sainte Catherine tira une grande instruction de ces paroles, parce que premièrement elle en prit la confiance que nous devons toujours avoir en la divine Providence, et du soin paternel que Notre-Seigneur a des siens, en la prospérité, en l'adversité, en la mer, en la terre, en la santé, en la maladie, en la vie et en la mort. Elle comprit aussi combien le cœur du chrétien doit être détaché de toutes les choses terrestres, et attaché à cette Providence de Dieu, pour s'y laisser gouverner, et prendre comme de sa main les divers succès qui nous arrivent. Aussi écrivit-elle un admirable traité de la Providence, où elle dit que Jésus-Christ lui apprit à faire en son âme un petit cabinet avec une forte voûte de la Providence divine, et à y demeurer toujours recueillie, sans en sortir; parce qu'en cette façon elle jouiroit de la paix et de la tranquillité de son âme, sans qu'aucune passion la pût troubler ni la jeter hors de soi. Elle apprit encore par cette doctrine à se connoître, afin de s'humilier et de confondre son néant.

Avec le secours de ces lumières, la sainte profitoit de jour en jour dans la vertu ; mais le diable, qui crevoit de rage de se voir supplanté par une simple fille, commença à la tenter et à l'affliger merveilleusement, se promettant faussement de venir à bout de celle qui étoit armée du Saint-Esprit, et qui étoit sous sa protection.

Notre-Seigneur, l'ayant donc armée à cette épreuve, permit que les diables la tentassent, pour manifester davantage sa vertu, de sorte qu'ils commencèrent à l'attaquer avec de sales imaginations, des songes déshonnêtes, lui représentant des choses vilaines et honteuses, qui étoient plus horribles à son âme très-pure que la

mort. Elle tourmentoit son corps pour chasser ces images loin d'elle, et se disciplinoit avec sa chaîne de fer, sans dire mot au diable, qu'elle connoissoit tellement envieilli en ses méchancetés, qu'il peut tromper aisément tous ceux qui lui prêtent l'oreille.

Le diable lui avoit fait un jour une très-cruelle guerre, avec des représentations de femmes et d'hommes tout nus, qui disoient et faisoient des choses abominables; mais il y demeura vaincu. Après ce combat, Jésus-Christ lui apparut, et elle lui dit d'une plainte amoureuse : « Où étiez-vous quand vous m'avez ainsi délaissée, ô mon cher Époux?

» — J'étois avec toi, Catherine, dit Notre-Seigneur.

» — Comment pouviez-vous être avec moi, repartit-elle, lorsque j'avois de si mauvaises pensées et de si folles imaginations?

» — Y prenois-tu plaisir? lui dit Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» — Au contraire, répondit la vierge, je souffrois une terrible peine.

» — C'est en quoi consistoit ton mérite, dit Notre-Seigneur, et le fruit de tes combats, que je prenois plaisir de voir, étant dans ton cœur que je fortifiois; car celui qui n'y consent pas ne les sent point, et la peine que l'on prend à rejeter les mauvaises pensées, est un signe qu'il n'y a point de faute en l'âme qui les endure contre sa volonté. »

Elle fut longtemps affligée de ces vilaines représentations, qui lui étoient un vrai enfer.

En ce temps-là sainte Catherine se tenoit à l'Eglise le plus longtemps qu'elle pouvoit, parce que le diable n'avoit pas tant de force de la tenter en ce lieu-là qu'ailleurs. Mais le diable qui ne pouvoit par ses efforts faire brèche dans ce cœur vierge, se résolut de l'affliger, et de lui faire perdre la constance en ses bonnes résolutions, et la vertu de patience.

La sainte s'étoit chargée de traiter une vieille femme veuve en sa maladie, qui avoit un chancre et tout le sein si pourri, que personne ne pouvoit endurer la puante odeur qui en sortoit. Elle la servoit avec une grande joie et charité : ce dont le diable étoit

envieux, voyant qu'il ne la pouvoit détourner de cette bonne œuvre par tous les moyens dont il s'étoit pu aviser; enfin il se servit de cette même femme pour affliger cette sainte fille. Elle fut donc si effrontée que de publier que sainte Catherine étoit une femme volage et déshonnête; et étant enquise si elle avoit dit la vérité, elle persista, et le soutint être vrai.

La sainte ne s'étonna pourtant pas de cela, et ne laissa pas de servir sa malade avec encore plus d'affection qu'auparavant, tâchant par humilité et par douceur d'amollir la dureté de son cœur, et de lui faire reconnoître et pleurer son péché. De plus, elle eut recours à son cher Epoux, lui demandant à chaudes larmes, qu'étant témoin et auteur de sa pureté, il prit en main sa défense. Là-dessus Notre-Seigneur lui apparut avec deux couronnes, l'une d'or très-fin et reluisant en la main droite, et l'autre d'épines en la gauche; et il lui dit qu'elle choisît laquelle des deux couronnes elle aimoit le mieux. A quoi elle répondit: *Seigneur, je désire me conformer en cette vie à votre Passion, et que vos peines soient mes délices.* En disant cela, elle tira de la main du Sauveur la couronne d'épines avec une grande ferveur, et la posa si fortement sur sa tête, qu'elle y sentit aussitôt de très-vives douleurs.

Notre-Seigneur lui commanda de continuer à servir la malade, et qu'il auroit soin de son honneur et de sa bonne renommée, comme il arriva; car la malade reconnut sa faute, et la sainteté de Catherine, en une vision qu'elle eut, où cette même Catherine lui fut représentée pleine de majesté et de gloire. Dès lors elle fut si honteuse, qu'elle commença à prêcher sa pureté, la vision qu'elle en avoit eue, et se dédit de ce qu'elle en avoit autrefois dit, se confessant et lui demandant pardon de son péché: de sorte que le diable vaincu de ce côté-là, chercha aussitôt une autre occasion pour l'affliger de nouveau, qui fut telle:

Entre les dévotes affections que Notre-Seigneur communiqua à cette vierge, il lui avoit donné une singulière dévotion au saint sacrement de l'Autel, dont elle étoit si embrasée, que le jour qu'elle ne communioit point, il sembloit qu'elle dût mourir: et

en communiant, la consolation que recevoit son âme étoit si grande, qu'elle passoit jusqu'au corps, qui n'avoit plus besoin d'autre nourriture.

Le diable se servit encore de cette occasion pour affliger la sainte, faisant soupçonner qu'il y avoit de l'abus en ce qu'elle faisoit, ce qui engendroit un scandale et un murmnre parmi le peuple, et non-seulement parmi le vulgaire, mais aussi entre les dévots et les spirituels, jusqu'à son propre confesseur, qui étoit pour lors le Père Thomas, de l'Ordre de Saint-Dominique. Celui-ci la pressoit de manger avec nne telle instance, que pour lui obéir elle fut en danger de perdre la vie. Or pour ôter l'occasion de cette merveille et le scandale à ceux qui en murmuroient, elle se mettoit à table avec les antres, et tâchoit d'avaler le jns de quelque chose; néanmoins c'étoit toujours avec tant de peine et de dommage pour sa santé, que le cœur lui bondissoit, et elle n'avoit point de repos jusqu'à ce qn'elle eût vomi ce peu qu'elle avoit mangé. Elle supportoit ce tourment pour satisfaction de ses péchés, louant Notre-Seigneur qui les châtioit par ce moyen en cette vie, sans en réserver la punition en l'autre. Allant à table elle avoit accoutumé de dire: *Je vais recevoir le juste châtiment de cette misérable pécheresse.* Notre-Seigneur la délivra aussi de cette tribulation, d'autant que ses confesseurs mêmes reconnurent que la sainte étoit conduite de Dieu, et commandèrent qu'on ne la forçât plus de manger.

Le diable, qui avoit déjà tant de fois été vaincu, ne laissa pas cependant de dresser de nouvelles batteries. Son donx Epoux le permettant ainsi, il tourna toute sa fureur contre elle, tourmentant le corps débile de la vierge de tant de crnelles maladies et douleurs, qu'elles ne sont croyables qu'à ceux qui la virent. Elle n'avoit que la peau et les os; c'étoit un vrai squelette et une anatomie de la mort. On voyoit sur son corps les raies et les pièces emportées des coups de fouets que le diable lui donnoit. Quequefois il la jetoit dans le fen, dont elle ne faisoit que sourire, et en sortoit sans se brûler, de façon qu'il ne la put jamais dompter. Bien plus, sa ferveur s'augmentoit par ses peines, et recouvrant des forces

de sa foiblesse, elle prioit et travailloit davantage avec une grande admiration de tous ceux qui la voyoient.

Avec sa perpétuelle mortification, elle fit des actes héroïques pour se vaincre, plus admirables qu'imitables. Un jour qu'elle pansoit cette femme qui avoit un chancre, elle sentit une insupportable puanteur qui lui fit mal au cœur ; elle prévit que c'étoit une tentation de l'ennemi, qui par ce moyen vouloit la détourner de cette bonne œuvre, et se fâchant contre elle-même, elle disoit : *Comment aurois-tu tant en horreur ta sœur, rachetée du sang de Jésus-Christ? ne peux-tu pas tomber en une pareille, ou plus infecte maladie? Non, il n'en ira pas comme cela;* et baisant de la bouche, et approchant le nez de la plaie chancreuse et pourrie de cette femme, elle y demeura longtemps collée.

Une autre fois, elle fit une autre chose plus admirable et presque incroyable; car ayant senti une grande puanteur, elle vit cette plaie, la lava et la nettoya, et ramassa l'ordure en une saussière, elle la but d'une vigoureuse ardeur de foi, ce qui fit incontinent cesser la tentation; elle raconta depuis au Père Raymond, son confesseur, qu'elle n'avoit jamais bu ni mangé rien de si savoureux ni de si bon goût. La nuit suivante Jésus-Christ lui apparut, et la voulant récompenser de cette glorieuse victoire, lui découvrit la plaie de son saint côté, et la laissa boire à même, réjouissant et consolant en telle sorte cette vierge, que cette faveur passa jusqu'à son corps.

Voilà comment la sainte se traitoit; telles sont les exemples qu'elle nous a laissés de parfaite mortification, de patience et de mansuétude. Sa charité n'étoit pas moindre envers son prochain, qu'elle regardoit comme un vif portrait de Jésus-Christ, le secourant et le servant comme Jésus-Christ même.

Lorsqu'elle étoit encore en la maison de son père, elle lui demanda la permission de donner l'aumône aux pauvres; ce qu'ayant obtenu elle leur distribuoit tout ce qu'elle pouvoit, spécialement aux pauvres honteux. Un jour elle avoit le corps tout enflé, et si foible, qu'à peine pouvoit-elle se soutenir sur les jambes, on lui dit qu'une pauvre veuve chargée d'enfants enduroit

beaucoup. Elle supplia Notre-Seigneur de lui donner la force de la pouvoir secourir, se leva de bon matin, prit un boisseau de blé avec un broc de vin et un autre d'huile, et d'autres choses qui pesoient beaucoup, s'en chargea comme elle put, et les porta en la maison de la veuve, où elle les laissa. Puis, ne s'en pouvant retourner au logis, tant elle étoit foible et lassée, elle demanda à Notre-Seigneur des forces pour s'en retourner, ce qu'il fit.

Un autre jour qu'elle étoit en oraison dans l'église de Saint-Dominique, un pauvre lui vint demander l'aumône ; elle lui donna une petite croix d'argent qu'elle portoit avec soi, parce qu'elle n'avoit autre chose qu'elle lui pût donner ; la nuit d'après, Jésus-Christ lui apparut ; il lui montra cette croix enchassée de pierres précieuses, et lui promit de la lui montrer au jour du jugement en la présence des anges et des hommes.

Une autre fois, comme elle retournoit de l'église en sa maison, Jésus-Christ se mit devant elle sous la forme d'un pauvre passant, qui lui demanda une robe ; elle retourna dans l'église, et ôta subtilement son cotillon de dessous, et le donna à ce pauvre, qu'elle ne pensoit pas être Jésus-Christ. Le pauvre, non content de cela, lui demanda quelques autres habits pour lui et pour son compagnon, que la vierge n'avoit ni ne pouvoit donner, ce dont elle fut fort fâchée. Notre-Seigneur lui apparut encore la nuit en cette même forme de pauvre, lui montrant la robe qu'elle lui avoit donnée, et il lui promit de lui donner un vêtement invisible qui la préserveroit du froid au corps et en l'âme.

Il y avoit en sa maison un tonneau de vin, dont la sainte donnoit à boire aux pauvres qui en avoient besoin ; tous ceux du logis en buvoient, et néanmoins il dura davantage que si on n'en eût point donné aux pauvres. Mais, d'autant que c'étoit donner le bien de ses père et mère, elle fit paroître encore sa charité en servant elle-même les pauvres malades et délaissés.

Il y avoit à Sienne une pauvre femme nommée Tècle, infirme et lépreuse, ce qui étoit cause que personne n'en osoit approcher pour avoir soin d'elle-même. On parloit de la chasser de la ville. Sainte Catherine le sut, l'alla voir, lui fit offre de son service ; elle

la visitoit deux fois le jour, au soir et au matin, et lui portoit ce dont elle avoit besoin. Cette femme, que la charité qu'elle recevoit devoit humilier, s'enorgueillit, et, au lieu de remercier la sainte de l'assistance qu'elle lui faisoit, elle commença à la persécuter et à lui dire des injures, demandant comme par devoir ce qui étoit de grâce. Notre Catherine ne s'étonna point ni ne se refroidit pas de servir cette pauvre malade pour cela : au contraire, elle tâchoit de la contenter par toutes sortes de caresses et de bons traitements. Dieu permit, pour faire voir davantage la vertu et la charité de cette vierge, que la lèpre lui vînt en une main, mais elle n'en fut point épouvantée, et n'appréhenda pas qu'elle gagnât le reste du corps. Elle la pansa jusqu'à la mort, la lava, et l'ensevelit ; alors elle demeura guérie, et les mains plus saines que jamais.

Une autre femme nommée Palmerine, de l'Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, par un instinct diabolique, conçut une haine si incroyable contre sainte Catherine, qu'elle ne la pouvoit voir, ni ouïr parler d'elle ; elle la fit chasser de sa maison, sans se vouloir adoncir par aucun service que la sainte lui pût faire, ni par les grandes douleurs et les maladies que Dieu lui envoya en punition de sa faute, jusqu'à ce que cette misérable femme étant à l'article de la mort avec cette mauvaise volonté contre sainte Catherine, la sainte se prosterna devant Notre-Seigneur, le suppliant pour cette pauvre âme, et lui disant qu'elle ne se lèveroit point de là, qu'il n'eût eu pitié d'elle. Enfin elle fut exaucée ; car Notre-Seigneur la toucha, et amollit son cœur endurci, lui faisant reconnoître, et pleurer sa faute ; de sorte qu'après avoir reçu les saints Sacrements, elle rendit son âme à Dieu.

Il lui arriva la même chose à l'endroit de plusieurs personnes qui étoient en mauvais état, et s'en alloient droit en enfer ; elles furent converties et sauvées par ses prières : car elle n'avoit rien tant en recommandation que le salut des âmes. Entre ceux-là il y eut un riche bourgeois de Sienne, nommé André, qui étoit un homme sans âme, méchant, ennemi de Dieu et de ses saints, qui

blasphémoit sans cesse. Celui-ci, étant à l'article de la mort, ne se vouloit point confesser, ni ouïr parler de sa conscience : néanmoins par les larmes et les prières de cette vierge il revint à lui, se confessa, fit son testament et mourut.

Mais qui pourroit dignement expliquer l'ardent amour qu'elle portoit à son doux Seigneur et Epoux Jésus-Christ, les caresses et les faveurs singulières dont il l'honora, et la rendit glorieuse et admirable au monde? Cet amour de sainte Catherine envers Notre-Seigneur étoit si violent, qu'elle étoit presque toujours malade, foible et exténuée de langueur pour son Epoux : elle-même disoit à son confesseur, qu'elle sentoit une si grande joie en son âme, qu'elle s'étonnoit comment son corps la pouvoit supporter; et que le feu qui brûloit dans son cœur étoit si excessif, que le feu matériel lui sembloit froid.

Cette ardeur s'accrut tellement une fois, qu'elle mourut de la véhémence de cet amour, et demeura réellement morte quatre heures, durant lesquelles elle vit des choses merveilleuses de la gloire des saints, et des peines de l'enfer et du purgatoire. Néanmoins, il plut à Dieu qu'elle retournât en cette vie pour déclarer ce qu'elle avoit vu, et consoler les justes par l'espérance de la récompense et de la rétribution divine, et épouvanter les pécheurs par la crainte de la peine éternelle.

Comme elle étoit si amoureuse et si fidèle, de même Notre-Seigneur l'embrassoit et la caressoit avec des faveurs extraordinaires. Car une fois Jésus-Christ lui apparut avec sa bienheureuse Mère et d'autres saints, en présence desquels il l'épousa par une grâce merveilleuse et singulière. Il la visitoit presque continuellement avec une grande familiarité et tendresse, amenant quelquefois avec soi la Vierge Marie, et d'autres fois d'autres saints, encore qu'ordinairement il venoit seul; il se promenoit avec elle, et récitoit les Psaumes, lesquels (encore qu'auparavant elle ne sût pas lire) la sainte apprit miraculeusement par une supplication qu'elle en fit à son Époux.

Depuis qu'elle eut bu à la plaie du côté de Jésus-Christ, elle demeura si éprise de la douceur de son Amant, qu'elle étoit tou-



jours ravie en une très-haute contemplation, la partie sensitive de l'âme demeurant comme destituée de ses actions. Une fois qu'elle faisoit oraison à son Époux, et le supplioit de lui ôter son cœur, et sa propre volonté, il lui sembla que Jésus-Christ vint lui ouvrir le côté gauche, et lui tira le cœur qu'il emporta avec lui. Et quoique cela semblât incroyable à son confesseur, parce qu'elle disoit qu'elle n'avoit point de cœur, néanmoins ce qui arriva depuis, fit connoître qu'elle disoit la vérité; car quelque temps après, la sainte voulant sortir d'une chapelle de l'église de Saint-Dominique, Jésus-Christ lui apparut tout resplendissant, qui portoit en sa main un cœur vermeil et très-beau; et s'approchant d'elle, il le lui mit au même côté gauche, et lui dit : *Ma fille Catherine, je t'ai donné mon cœur pour le tien*; puis il lui ferma le côté. Et pour montrer que ce n'avoit point été par imagination, la cicatrice lui demeura au même côté, où ses compagnes la virent souvent. Avant cela elle avoit accoutumé de dire en son oraison à son Époux : *Mon Seigneur, je vous recommande mon cœur* : et depuis elle disoit : *Mon Epoux, je vous recommande votre cœur.*

Les extases de cette sainte furent en grand nombre, et fort continuelles. Elle étoit quelquefois élevée en l'air, tout son corps étant aussi immobile que si elle eût été morte, sans avoir aucun sentiment de ce qu'on lui faisoit pour la faire revenir à soi. En une de ses extases, elle dicta cet admirable livre de la Providence qui est imprimé ; il fut écrit par un de ses secrétaires nommé Etienne, qui depuis se rendit Chartreux, et fut Prieur de la Chartreuse de Pavie.

Une fois achevant de communier en la chapelle de Sainte-Catherine de la ville de Pise, elle demeura comme ébranlée et suspendue; puis elle s'agenouilla en étendant les bras, avec un visage brillant et tenant les yeux clos; elle demeura ainsi quelque temps sans mouvement jusqu'à ce qu'elle tombât par terre, comme si elle eût été frappée de quelque plaie mortelle. Elle déclara après à son confesseur en secret, que Notre-Seigneur en ce ravissement lui avoit imprimé les cinq plaies de son Corps sacré, et que la douleur

qu'elle en sentoit étoit si grande, principalement celle du côté, qu'il lui sembloit impossible de vivre si elle continuoit ainsi ; encore que, comme dit saint Antonin, archevêque de Florence, ces plaies fussent intérieures et non extérieures, ainsi qu'elle même en avoit supplié Notre-Seigneur.

Outre toutes les autres grâces et prérogatives que Notre-Seigneur octroya à cette précieuse vierge, il lui fit voir la beauté des âmes et l'amour dont Jésus-Christ les aimoit, et que tout le travail que l'on prend pour elles ne sauroit être mieux employé. Il lui donna un merveilleux instinct, et une divine lumière, avec laquelle elle pénétroit les cœurs des personnes qui lui parloient ; elle savoit l'état de leurs consciences, si elles étoient en la grâce de Dieu, ou en péché ; et elle connoissoit tout ce qui étoit dans leurs cœurs, comme si elle y eût lu. Il venoit quelquefois des personnes déshonnêtes, habillées modestement pour lui parler, avec démonstration et apparence d'être dévotes servantes de Dieu ; mais avec cette lumière du ciel, elle découvroit l'ordure de leurs âmes, et leur tournant le dos, elle leur disoit qu'elle ne pouvoit supporter la mauvaise odeur qui sortoit d'elles.

Elle eut le don de prophétie, avec tant de révélation et d'intelligence divine, lorsqu'elle communioit, que cela n'est pas croyable ; et elle fut si dévote au très-saint sacrement de l'Autel, que le jour qu'elle le voyoit, le recevoit, ou parloit à un prêtre qui eût dit la messe ce jour-là, elle ne pouvoit user d'aucune viande corporelle. Bien souvent elle voyoit entre les mains du prêtre, quand il élevoit la sainte Hostie, un bel enfant, d'autres fois une fournaise de feu ; d'autres fois elle sentoit une céleste odeur : et toujours quand elle voyoit, ou recevoit ce pain de vie, sa très-pure âme étoit si consolée de la présence de Notre-Seigneur, que son cœur tressailloit de joie, et sembloit vouloir s'ouvrir d'aise : quelquefois Jésus-Christ la communioit de ses propres mains. C'est pour cela qu'il ne se faut pas étonner que Notre-Seigneur ait tant fait de miracles par elle.

Elle guérit plusieurs malades, délivra ceux qui étoient frappés de peste, fit revivre ceux qui étoient moribonds, et chassa les dia-

bles des corps avec de petits pains : elle en donna à manger à un grand nombre ; elle les avoit faits de la pâte de certaine farine pourrie, que la Reine des anges lui aida à pétrir, dont elle fit du pain si blanc et si savoureux, que ce fut une chose merveilleuse; et plus on en donnoit aux pauvres, plus il en demeuroit dans la corbeille. D'un tonneau vide on tira de très-bon vin pour cette vierge.

Elle obtint par ses prières à Raimond, son confesseur, une véhémente contrition de ses péchés ; au Père Thomas, une grande dévotion et tendresse, et pour tant d'autres, tant de miséricordes de Notre-Seigneur, qu'il semble qu'elle ne lui demandoit rien qu'il ne lui accordât. Toutefois le plus grand miracle de tous ceux qu'opéra Notre-Seigneur par cette sainte, c'est elle-même, en laquelle il y a eu tant de prodiges ; et entre ceux-là, la sagesse qui lui fut infuse du ciel n'est pas des moindres : elle lui faisoit parler de Dieu avec une telle suavité, une telle grâce et efficace, qu'elle fût demeurée cent jours et cent nuits sans manger, sans dormir, ni se lasser, si elle eût trouvé quelqu'un qui l'eût voulu toujours écouter.

Enfin après avoir vécu trente-trois ans, elle tomba malade, et reçut les Saints Sacrements avec une singulière dévotion et affection : puis appelant ses filles et ses compagnes, elle leur fit une belle et profitable exhortation, et leur demanda le pardon et l'Indulgence Plénière, que les papes Grégoire XI et Urbain VI leur avoient octroyés. Ainsi elle demeura en l'agonie, triomphant du diable, aussi bien qu'en sa vie. Entre les autres tentations dont il la tourmenta, ce fut de l'accuser de vaine gloire, et elle répondit : *De vaine gloire? jamais; j'ai toujours procuré la vraie gloire et la louange du Dieu tout-puissant.* Ce combat étant fini, priant et parlant amoureusement avec son doux Époux, après avoir dit : *Entre vos mains, Seigneur, je recommande mon esprit ;* elle s'envola au Ciel le 29e jour d'avril 1380.

A l'heure même de son décès elle apparut à son Père spirituel Raimond, qui étoit pour lors à Gênes ; le père devint général de l'Ordre des Dominicains, et écrivit, comme témoin oculaire la

vie de sainte Catherine ; c'est de lui, du Père Étienne Conrad, Prieur de la Chartreuse de Pavie, qui avoit été secrétaire de la sainte, et de la Bulle de sa canonisation par le pape Pie II, que nous avons recueilli cette vie : elle est aussi rapportée par Laurent Surius, au second tome des Vies des Saints.

Sainte Catherine mourut à Rome : son corps fut porté à l'église qu'ils appellent la Minerve, qui est aux Pères de Saint-Dominique. Notre-Seigneur fit par son saint corps tant de miracles, qu'on fut trois jours avant que de la pouvoir enterrer. Depuis, les miracles continuèrent et s'augmentèrent, de sorte que le pape Pie II, qui étoit Siennois, la canonisa, et la mit au catalogue des Saints l'an 1461, à savoir 81 ans après son glorieux décès. Le pape Clément VIII, au Bréviaire réformé, a commandé que l'on fit commémoration de sainte Catherine de Sienne, le trentième jour d'avril.

LA VIE DE SAINT MAXIME,

MARTYR.

AN 251.

Saint Corneille, pape. — Décius, empereur.

La septième persécution, qui fut émue contre les Chrétiens par l'empereur Décius, en envoya plusieurs au Ciel par le chemin du martyre, entre lesquels fut saint Maxime. C'étoit un homme d'assez basse extraction, mais très-noble pour ses vertus, Chrétien de profession, de la ville d'Ephèse en Asie, et qui vivoit et se comportoit sans reproche en sa vacation, détestant de tout son cœur le culte des faux Dieux.

Pendant donc que le tyran Décius persécutoit les Chrétiens par ses cruels Edits, saint Maxime fut pris et mené devant le Proconsul, qui étoit alors à Ephèse, nommé Optime. Celui-ci lui ayant demandé son nom, et quelle étoit sa condition : *Je m'appelle Maxime,* lui répondit le Martyr, *et suis de condition libre ; mais selon ma profession je suis serviteur de Jésus-Christ bien que pécheur.*

Alors le Proconsul lui demanda, s'il ne savoit pas bien que les Edits de l'Empereur demandoient aux Chrétiens d'adorer les Dieux, et de leur sacrifier, sous peine d'encourir les punitions portées par les Edits.

J'ai bien ouï parler, repartit saint Maxime, *d'une sentence remarquable de Decius. Voilà pourquoi je me suis présenté, afin que l'on sache que je ne sacrifie qu'au vrai Dieu, au service duquel je suis entièrement voué, lui ayant consacré dès mon jeune âge toutes mes affections.*

Le Proconsul à qui ces discours ne plaisoient pas, de la douceur entra dans la rigueur : *Sacrifie tout maintenant aux Dieux,* lui dit-il, *autrement je te ferai ressentir tous les tourments dont l'esprit humain s'avisera.*

— *Le plus grand bonheur qui me sauroit arriver,* répondit saint Maxime, *c'est d'endurer la mort pour l'amour de Celui qui l'a soufferte pour moi.*

Là dessus le tyran le fit dépouiller, et battre cruellement à coups de bâtons, et pendant que les coups de bâtons tomboient sur son corps, comme une ondée de grêle (ce qu'il enduroit avec une patience admirable), ce tyran l'exhortoit à se délivrer de ces tourments en faisant sacrifice aux Dieux. *Ah !* dit le saint Martyr d'un visage riant, *je n'estime pas que les afflictions que je souffre maintenant pour l'amour de Jésus-Christ, mon Dieu et mon Sauveur, soient des tourments : mais bien au contraire, je tomberois dans les tourments éternels, si en traître je lui tournois dans le dos, attribuant à un autre l'honneur qui appartient à lui seul.*

Incontinent, il fut couché sur le chevalet, où on le traitoit à toute rigueur : pendant ce temps le tyran lui dit : « Connois maintenant ta folie, et sacrifie promptement, si tu veux sauver ta vie. » Mais saint Maxime repartit avec une généreuse constance :



« Tout au contraire, en ne sacrifiant pas je gagnerai la vie, et la perdrai si je sacrifie. Je ne redoute aucunement ces leviers, ces bâtons, ces crochets, ces flammes, ni tous ces appareils que je vois faire contre moi : tout cela ne m'apporte aucune douleur, d'autant que la grâce de Jésus-Christ est en moi, qui me conforte et me conserve.

Le Proconsul voyant qu'il n'y avoit point lieu de penser ébranler ce cœur généreux, et gagner quelque chose sur lui, prononça la sentence de mort contre lui, par laquelle il le condamna à être lapidé. Cette sentence ne fut pas plutôt prononcée, qu'il fut incontinent pris par les bourreaux pour la mettre à exécution. Cependant saint Maxime rendoit grâces à Dieu de la faveur qu'il lui faisoit, de lui donner assez de force pour surmonter le diable et ses ministres. Il fut mené hors de la ville, où une grêle de coups de pierres lui fit rendre l'âme à son Créateur le 30e jour d'avril, l'an de Notre-Seigneur 254, le deuxième et dernier de l'empire de Décius.

Tous les Martyrologes latins font mention de saint Maxime, comme aussi le cardinal Baronius, tant en ses Annales Ecclésiastiques, qu'en ses Annotations sur le Martyrologe Romain : nous l'avons suivi.

A Lambèse en Numidie, la fête des saints martyrs Marien, lecteur, et Jacques, diacre. Le premier ayant déjà, en confessant Jésus-Christ, triomphé des rigueurs de la persécution de Dèce, fut pris une seconde fois avec son illustre collègue; et tous deux, après des supplices cruels et recherchés, ayant été admirablement fortifiés jusqu'à deux fois par des révélations divines, périrent enfin par le glaive avec beaucoup d'autres chrétiens.

A Saintes, saint Eutrope, évêque et martyr, que saint Clément envoya en France après l'avoir ordonné évêque. Ayant prêché

fort longtemps, il eut la tête brisée pour le témoignage du Christ, et mourut victorieux.

A Cordoue, les saints martyrs Amateur, prêtre; Pierre, solitaire, et Louis.

A Novare, saint Laurent, prêtre, qui fut martyrisé avec des enfants dont on lui avoit confié l'éducation.

A Alexandrie, les saints martyrs Aphrodise, prêtre, et trente autres.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Sophie, vierge et martyre.

A Naples, saint Sévère, évêque, lequel, entre les autres merveilles qu'il opéra, rappela un mort du sépulcre pour un temps, pour convaincre de fausseté le créancier imposteur d'une veuve et de ses pupilles.

A Euria en Épire, saint Donat, évêque, qui vécut en grande réputation de sainteté, du temps de l'empereur Théodose.

A Londres, saint Erkonwald, évêque, illustre par un grand nombre de miracles.

Saint Pérégrin Latiozi naquit à Forli, dans la Romagne, en l'année 1265. Il étoit d'une noble et riche famille, mais il résolut d'abandonner tous ses biens et toutes les espérances du monde, pour se consacrer à Notre-Seigneur dans l'Ordre des Servites ou des serviteurs de Marie. La très-sainte Vierge lui témoigna combien ce dessein lui étoit agréable, car elle lui apparut pendant qu'il prioit avec ferveur et l'y encouragea. Quand il reçut l'habit, tous les religieux qui étoient présents virent une auréole entourer son front. Ses supérieurs le renvoyèrent ensuite à Forli, sa ville

natale, où il demeura jusqu'à sa mort dans les austérités de la pénitence et la pratique de toutes les vertus. Il passa trente ans sans s'asseoir, et ne se coucha jamais, même dans ses maladies. Lorsque le sommeil le surmontoit, il s'appuyoit contre un mur et dormoit ainsi. Il employoit la nuit en prières et en méditations. Il étoit d'une patience admirable et d'autant plus extraordinaire, qu'il avoit été dans sa jeunesse violent et emporté. Benoît XIV raconte même que cette violence l'emporta jusqu'à frapper saint Philippe Béniti, que le Pape avoit chargé d'apaiser une sédition à Forli, et il ajoute que ce fut la patience de saint Philippe à supporter cette injure qui le convertit. Le bienheureux souffrit longtemps d'un cancer à la jambe, qui devint si infect qu'on ne pouvoit plus l'approcher. Jamais il ne se plaignit, et ses concitoyens l'appeloient le Nouveau Job. Cependant les médecins jugeant que ce cancer mettoit sa vie en danger, résolurent de lui couper la jambe. La nuit qui précéda l'opération, Notre-Seigneur lui apparut dans son sommeil et le guérit en touchant sa plaie. Il mourut le 1er mai 1345, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut canonisé par Benoît, le 27 décembre 1726. Les Servites célèbrent sa fête le 30 avril.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS D'AVRIL.

Ier JOUR D'AVRIL.

IIe JOUR D'AVRIL.

IIIe JOUR D'AVRIL.

IVe JOUR D'AVRIL.

Ve JOUR D'AVRIL.

VIe JOUR D'AVRIL.

VIIe JOUR D'AVRIL.

VIIIe JOUR D'AVRIL.

IXe JOUR D'AVRIL.

Xe JOUR D'AVRIL.

XIe JOUR D'AVRIL.

XIIe JOUR D'AVRIL.

XIIIe JOUR D'AVRIL.

XIVe JOUR D'AVRIL.

XVe JOUR D'AVRIL.

XVIe JOUR D'AVRIL.

XVIIe JOUR D'AVRIL.

XVIIIe JOUR D'AVRIL.

XIXe JOUR D'AVRIL.

XXe JOUR D'AVRIL.

XXIe JOUR D'AVRIL.

XXIIe JOUR D'AVRIL.

XXIIIe JOUR D'AVRIL.

XXIVe JOUR D'AVRIL.

XXVe JOUR D'AVRIL.

XXVIe JOUR D'AVRIL.

XXVIIe JOUR D'AVRIL.

XXVIIIe JOUR D'AVRIL.

XXIXe JOUR D'AVRIL.

XXXe JOUR D'AVRIL.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.





